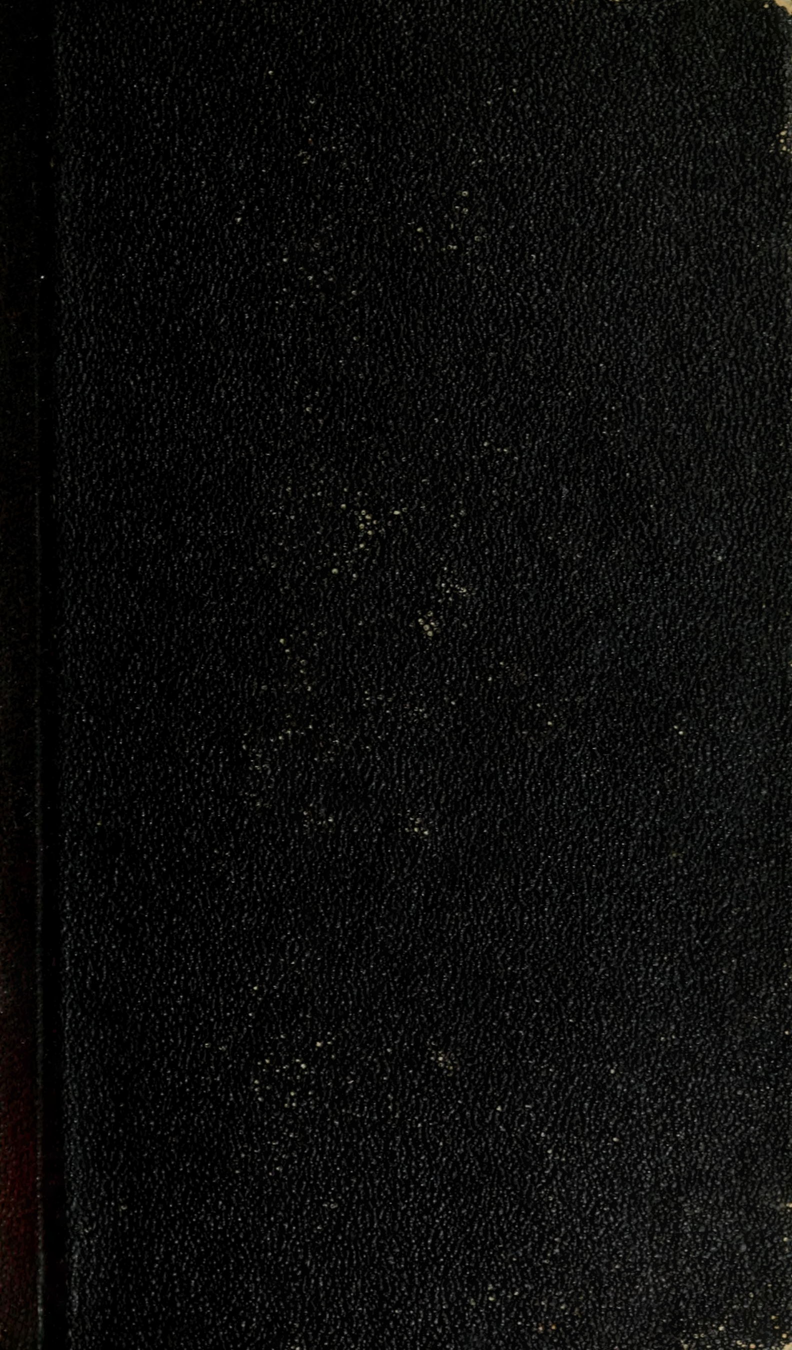
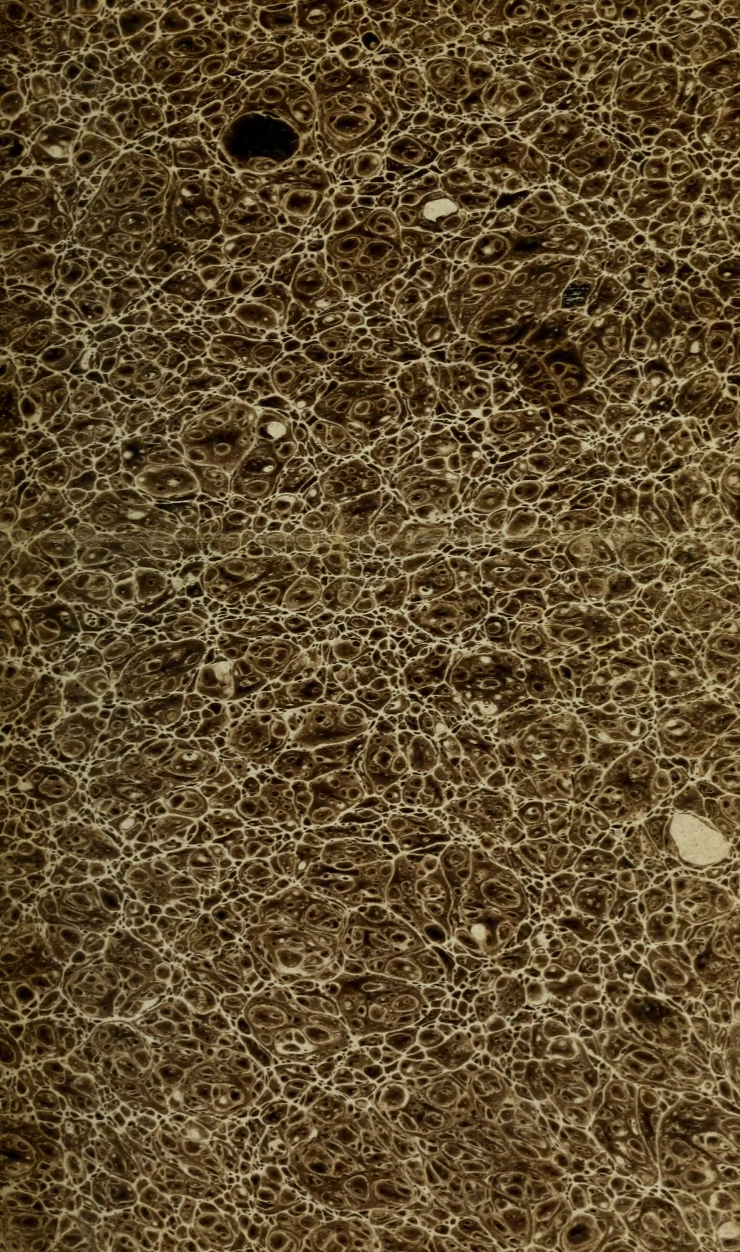




LE CHIFFONNIER

DE PARIS

DRAME EN CINQ ACTES ET UN PROLOGUE

(DOUZE TABLEAUX)

PAR M. FÉLIX PYAT,

MUSIQUE DE M. PILATI, DÉCORS DE M. DEVOIR,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN, LE 11 MAI 1847.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

Personnages du Prologue.

JEAN, chiffonnier	MM.	FRÉDÉRICK-LEMAITRE.
PIERRE GAROUSSE, idem		JEMMA.
JACQUES DIDIER, garçon de caisse		MERCIER.
Une patrouille de ligne		

Personnages de la Pièce.

LE PÈRE JEAN, chiffonnier	MM.	FRÉDÉRICK-LEMAITRE.
PIERRE GAROUSSE, sous le nom du BARON HOFFMANN (Premier rôle marqué)		JEMMA.
HENRI BERVILLE		CLARENCE.
LE COMTE DE FRINLAIR		L. DÉCHAMPT.
LOISEAU, avocat		BENJAMIN.
LOURDOIS, journaliste		ALF. ALBERT.
GRIPART, négociant		NÉRAUT.
LAURENT, domestique du baron Hoffmann		TOURNAN.
LOUIS, domestique du baron Hoffmann		GRIMBERT.
UN MAGISTRAT		MULLIN.
UN AGENT DE POLICE		SAINT-AMAND.
UN GARÇON DE RESTAURANT		HENRI.
MARIE DIDIER	Mmes	CLARISSE-MIROY.
CLAIRE HOFFMANN, fille du baron Hoffmann		D'HARVILLE.
MADAME POTARD, sage-femme		GÉNOT.
MAZAGRAN, grisette, amie de Marie Didier		BOUTIN.
LOUISE, grisette, amie de Marie Didier		ROSETTE.
PAULINE, grisette, amie de Marie Didier		CLARA.
TURLURETTE, grisette, amie de Marie Didier		JULIETTE.
ROSINE, femme de chambre de Claire		HÉLOISE.
UNE SERVANTE de madame Potard		ÉLÉONORE.
UNE SURVEILLANTE DE SAINT-LAZARE		LOUISA.
Agents de police, gardes municipaux, domestiques, invités.		

La scène se passe de nos jours.

Les indications de droite et de gauche sont prises de la salle ; les personnages sont inscrits en tête de chaque scène dans l'ordre qu'ils occupent.

S'adresser, pour la musique, à M. PILATI, compositeur, et pour la distribution et la mise en scène à la régie du théâtre de la Porte-Saint-Martin.

PROLOGUE.

PREMIER TABLEAU.

Le théâtre représente le quai d'Austerlitz. Au troisième plan, le parapet traversant le théâtre. A gauche, un poteau avec son réverbère ; du même côté, un banc en pierre ; un autre à droite. Il fait déjà nuit. Lune d'hiver, qui se voile de temps en temps.

SCÈNE I.

PIERRE GAROUSSE, *puis* JEAN.

GAROUSSE, *assis sur le banc à droite, en habits râpés, restes d'opulence, ayant une hotte neuve et une lanterne à côté de lui.*

Oui, assez de souffrance comme ça... cette misère, cette hotte, ces guenilles... c'est infâme, immonde, impossible. Je ne peux pas m'y faire, après la vie que j'ai menée ; je n'en veux plus... mieux vaux la mort!... (*Il se débarrasse de sa hotte et la jette ainsi que son crochet.*)

JEAN, *en dehors chantant.*

Vive le vin!
Vive ce jus divin!
Je veux jusqu'à la fin
Qu'il égaye ma vie...

Il entre par la gauche le long du parapet, avec un sac au lieu de hotte, coiffé d'un bonnet de police, crotté, mouillé, déchiré, et trébuchant comme un homme ivre qu'il est.)

C'est drôle! on dit qu'un verre de vin soutient! en voilà plus de trente que je bois, et je ne peux pas me tenir ; un enfant me jetterait par terre... Je n'ai pas assez bu, c'est sûr.

GAROUSSE.

Allons!... finissons!... (*Il monte sur le parapet du quai et va pour se jeter à l'eau.*)

JEAN, *qui est arrivé jusqu'à lui, le prenant à bras le corps et l'arrêtant.*

Eh! bien! l'ami, qu'est-ce que c'est? Où vas-tu donc?

GAROUSSE.

A l'eau.

JEAN.

C'est comme ça que tu te liquides... L'homme n'est pas un canard.

GAROUSSE.

Laisse-moi, j'ai assez de la vie. J'aime mieux mourir d'un coup, que de faim tous les jours...

JEAN.

De quoi? de quoi? on ne meurt que de soif... viens boire!

GAROUSSE, *se débattant.*

Non, non, laisse-moi, te dis-je, c'est mon idée, je suis las de souffrir.

JEAN, *l'arrêtant et l'amenant sur le devant de la scène.*

La, la ! voyons, conte-moi tes peines... Qu'est-ce qui te gêne? la misère, n'est-ce pas?... si ce n'est que ça, je vais te guérir, moi, j'ai la recette... mais ce n'est pas l'eau, d'abord; au contraire, c'est le vin. (*Il chante :*)

A tous les maux c'est le remède, etc.

Sois tranquille... il y a de l'espoir encore... tu n'es pas enragé, puisque tu allais te jeter à l'eau; change seulement de liquide, et, si je ne te sauve pas, nous mourrons ensemble.

GAROUSSE, *s'asseyant à gauche.*

Allons, quand il aura fini...

JEAN.

Quand on a du chagrin, mon cher, il faut délayer ça, il faut boire... mais de l'infusion à douze, de la tisane à Noé, potion calmante! Vois-tu, j'ai passé par là, je m'y connais... Moi aussi, j'étais né pour avoir vingt mille livres de rente, pour me désespérer et me suicider. Eh bien!... j'ai bu, et j'ai été sauvé. Quand j'ai bu, c'est fini de la misère! je suis plus riche, plus content, plus heureux qu'un marchand de vins en gros! Je vois tout en beau, quoi! tout roses et rubis; mes chiffons deviennent des velours, mes os des ivoires, ma ferraille des lingots, mon sac de toile une hotte d'osier... (*Il se trouve près de la hotte.*) Ah çà! mais, tu as une hotte, toi... Plus que ça de luxe!... une hotte neuve, encore... Aristocrate! Et ça se plaint!... En voilà un gueux, qui a une hotte et qui veut se tuer! Qu'est-ce qu'il faut donc encore à monsieur? de la bougie peut-être pour éclairer sa lanterne, et un crochet de plaqué pour ramasser ses rentes?... et l'hôtel de la Monnaie par-dessus le marché?... Qu'est-ce que je dirai donc, moi qui n'ai qu'un sac... et un sac hors d'âge... La soif m'étrangle, je ne comprends pas qu'on puisse se tuer, et se tuer par l'eau, encore... quand on a le petit blanc, le gros bleu, le trois-six, le casse-gueule, le fil-en-quatre, le Paul Niquet, toutes les consolations de la vie. Va, tu es un ingrat envers le Créateur! Fais comme moi, je te dis, prends le bon parti, bois... bois à crédit, au comptant, comme tu pourras, mais bois toujours, tu ne penseras plus à rien... Moi qui te parle, avec dix sous d'eau-de-vie dans le ventre, ma chique aux dents, la terre ne peut plus me porter; il n'y a plus de pavé que pour moi... et je n'en ai pas assez, je marche en large d'un bout à l'autre de la rue, je ricoche comme un obus, je suis l'égal d'un boulet... un mur n'est pas mon maître... je coudoierais un fiacre, j'accrocherais un municipal, je renverserais la colonne... Je ne connais plus rien,

ni barres, ni bornes, ni chagrin, ni tourment... rien du tout... je vis alors comme j'ai bu, à plein bord, et je chante à tue-tête :

Vive le vin !
Vive ce jus divin !

GAROUSSE.

C'est là son suicide, j'aime mieux le mien; chacun son goût; j'aime mieux me noyer que de me soûler; laisse-moi mourir ! (*Il fait un mouvement vers le parapet.*)

JEAN, *le retenant.*

Entêté ! mourir ! quels principes ! Parole d'honneur, il me fait de la peine... mourir; mais c'est défendu... et ton devoir de chrétien?... de citoyen?...

GAROUSSE, *vivement et le repoussant avec force.*

Allons, tu m'ennuies.

JEAN, *cherchant dans son sac.*

Ah ! monsieur aime mieux se tuer que de se soûler !... Pas gêné, l'ami, à votre aise, et tant pis pour vous !... Vous serez traité comme vous le méritez... D'abord, on exposera votre corps à la morgue jusqu'à ce qu'on vienne, ou plutôt qu'on ne vienne pas le réclamer... Et puis, on mettra votre nom dans les journaux avec toutes sortes de réflexions désagréables, et ça sera bien fait. J'ai justement là, dans mon sac, un morceau de journal, que je viens de ramasser, contre le suicide...

GAROUSSE, *à part.*

Allons, patience jusqu'au bout !

JEAN, *cherchant dans son sac.*

Ah ! dame ! ça raisonne un peu mieux que moi... Attends !... Garçon, le journal !

GAROUSSE, *à part.*

Voyons la morale d'en haut après celle d'en bas !...

JEAN, *tirant de son sac un morceau de journal.*

Tiens ! (*Il prend la lanterne qui est près du banc et la lui donne.*) Tiens bien ton lustre... et écoute-moi ça... Vois si tu veux mériter un épitaphe dans ce goût-là ! (*Il lit.*) « Encore un sui- « cide !... » Mouche-toi, je n'y vois pas... (*Il mouche la mèche de la lanterne et continue de lire.*) « Un jeune homme vient d'être « retiré mort de la Seine ; une lettre trouvée sur lui prouve que « c'est encore un fou qui n'a pu supporter l'obscurité et la mi- « sère... Il n'y a pas de plus grand crime contre la religion et « contre la société que le suicide, ce fils de la paresse et de l'or- « gueil !... Le suicide est pire que l'assassinat, c'est l'assassinat « sans danger; l'homme qui le commet est un coupable sans « courage; c'est le soldat qui déserte son poste, le marchand de « vin, (*Se reprenant.*) non, il n'y a pas de vin... (*Continuant.*) le « marchand qui fait banqueroute ; c'est tout ce qui est lâche et « honteux... » et patati, patata. Oui, comme qui dirait le camarade qui ne vide pas son verre... un fainéant, un propre à rien,

un maladroit... C'est... ma foi, c'est déchiré... La suite au prochain numéro. Hein ?... qu'en dis-tu ?... Comme c'est touché !... (*Il lui donne le journal.*) Qu'as-tu à répondre, mon vieux? Tue-toi maintenant, si tu veux! Hum!... la lecture du journal m'a altéré; moi, je vas boire. Adieu! (*Fausse sortie : il pique un chiffon qui se trouve près du parapet.*)

GAROUSSE, *s'asseyant à droite.*

Ah ! c'est ainsi que le monde traite ceux qui veulent bien le débarrasser d'eux, qui préfèrent le suicide au vice ou au crime pour sortir de la misère !

JEAN.

Dis donc, si tu veux toujours te tuer, je retiens ta hotte; il ne me manque que ça pour enfoncer Crésus. (*Il sort par la droite, en chantant* :)

Vive le vin !
Vive ce jus divin !

SCÈNE II.

GAROUSSE, *seul. Avec agitation, tenant le journal et relisant les derniers mots.*

« C'est tout ce qui est lâche et honteux !... » (*Se levant.*) Eh bien ! non, je ne me tuerai pas... je ne me soûlerai pas non plus... non, non, je ne me roulerai pas vivant dans la boue; non, je ne serai pas traîné mort sur la claie des journaux... Si j'y suis, je ferai peur ; j'aime mieux faire peur que honte ou pitié... Va donc cette fois pour le suicide, mais le suicide par le bourreau ! Oui... malheur, malheur... non plus à moi seulement, mais aussi malheur aux autres !... (*Regardant vers la gauche.*) Quelqu'un !...

SCÈNE III.

GAROUSSE, DIDIER, *garçon de caisse.*

DIDIER, *entrant avec une sacoche sur son dos et un portefeuille dans sa poche de devant.*

Je me suis attardé, doublons le pas.

GAROUSSE, *voyant Didier et allant sur lui.*

Allons, c'en est fait... De l'argent ! de l'argent !... (*Il le frappe à la tête d'un coup de crochet.*)

DIDIER, *tombant à la renverse.*

Au secours ! à moi ! (*Garousse veut lui prendre la sacoche et le portefeuille, que Didier défend de ses dernières forces et de ses derniers cris.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, JEAN, *accourant clopin-clopant.*

JEAN.

Eh bien! qu'est-ce que c'est là-bas? (*Voyant la lutte et jetant son sac pour aller plus vite*:) Ah! brigand! ah! voleur! déshonorer l'état!... Au secours! (*Il veut arrêter Garousse.*)

GAROUSSE, *le prenant au collet.*

Te tairas-tu, misérable!... (*D'un violent effort, il le jette à terre à côté de Didier.*)

JEAN.

Ah! quelle poigne! quel coup!

GAROUSSE, *emportant la sacoche et les billets du portefeuille qui reste attaché au côté de Didier.*

Et maintenant, j'ai de quoi vivre, et je vivrai! (*Il sort par la gauche.*)

SCÈNE V.

DIDIER, JEAN.

JEAN, *se relevant.*

Bon Dieu, quel coup! quelle poigne! me voilà dégrisé!...

DIDIER, *d'une voix mourante.*

Ma femme! mon enfant!...

JEAN, *allant à lui.*

Ah! pauvre homme, sa femme, son enfant! ça fend le cœur!.. Sois tranquille, va, quelque bonne âme s'en chargera peut-être... moi je ferai du moins ce que je pourrai... Ton nom?

DIDIER

Tiens! (*Il lui tend son portefeuille et meurt.*)

JEAN, *prenant le portefeuille et lisant.*

« Jacques Didier! ... » (*Voyant Didier mort.*) Et il l'a tué le scélérat, un pauvre diable d'homme du peuple comme lui; est-il Dieu possible que nous nous mangions ainsi les uns les autres?... Nous sommes pires que les loups... Ah! le gueux, c'était bien la peine de l'empêcher de se tuer, pour qu'il en tue un autre!... Mais c'est ma faute aussi, moi, voilà ce que c'est que d'être soûl!... je l'aurais laissé se noyer, le brigand... il aurait été si bien à fond; ou du moins j'aurais sauvé l'autre!.... j'aurais eu la force, des bras, des jambes... C'est ma faute, ma faute!... maudit vin!... je ne me soûlerai plus... Oh! non, non, je ne boirai plus!... je le jure ici sur le corps de ce pauvre homme!... Ne restons pas là... on ne gagne jamais rien où il y a un mort... Et mon sac!... (*Il cherche son sac et heurte la hotte de Garousse.*) Sa hotte, une

hotte toute neuve encore!... Et voler avec ça!... En voilà un gredin qui avait du vice! Si jamais je le retrouve!... (*Il endosse la hotte.*) Il ne méritait pas même le sac, si ce n'est pour le mettre dedans! (*Il met le sac dans la hotte.*) On vient... filons! (*Il souffle la lanterne et sort à droite en courant. Au même instant une patrouille débouche de gauche et, apercevant Jacques Didier, va vers lui.*) — *Rideau.*

ACTE I.

DEUXIÈME TABLEAU.

Vingt ans après.

Le théâtre représente une chambre et un grenier séparés par un petit palier. Le grenier se trouve élevé du théâtre à la hauteur de deux mètres. Au-dessous est une balustrade où vient finir le grand escalier. Sur le palier, à gauche, un petit escalier qui conduit au grenier. Sur ce même palier, à droite et de plain-pied, une porte donnant dans la chambre de Marie (intérieur très-propre). Dans cette chambre, au fond et au milieu, une fenêtre avec rideaux; à droite, dans le coin, une porte donnant dans un cabinet. Du même côté, en avant, une commode avec une glace et une image de sainteté; sur la commode, un pot avec sa cuvette, entre deux autres petits pots de fleurs. Au milieu de la chambre, une petite table à ouvrage, une lampe en cuivre allumée, boîte, fil, ciseaux, morceaux d'étoffes, dentelle noire, chaise auprès de la table. A droite de la fenêtre, un poêle avec son tuyau qui aboutit dans le mur. A gauche de la fenêtre, un porte-manteau où sont accrochées plusieurs robes; plus loin, des gravures de modes. A terre, près la porte du cabinet, un réchaud et un panier à charbon.— Dans le grenier, sur le devant, à gauche, une petite table sur laquelle sont posés la lanterne, un chandelier en fer, un bol, un pot à l'eau ébréchés; du même côté, sur le mur, un morceau de glace. Près de la table, un vieux tabouret. A droite, près de la muraille, une vieille chaise; puis la hotte, celle du Prologue, sale, brisée, avec le crochet dedans. Au fond, à gauche, une vieille couverture qui pend et qui cache le lit. Intérieur pauvre, délabré, noir, éclairé seulement par un petit châssis à tabatière. — Nuit de carnaval.

SCÈNE I.

MARIE, *seule, simplement vêtue, assise à la table et travaillant à une robe de satin rose, recouverte de dentelles noires.*
LE PÈRE JEAN, *seul, couché tout habillé, se trouvant caché par la couverture. Au lever du rideau on entend sonner une demie.*

MARIE.
Onze heures et demie!... mes yeux, mes mains se lassent; je

ne peux plus tenir mon aiguille... je suis tout abattue et je ne sais pourquoi j'ai envie de pleurer! Allons, allons, il faut achever mon ouvrage... il faut rendre cette robe demain matin de bonne heure... Mon feu s'éteint, ma lampe baisse... qu'il fait sombre, qu'il fait froid!... Oh! que les morts doivent avoir froid dans la terre!... Que je suis sotte! ils sont moins mal que les vivants!... je voudrais être morte, comme mes pauvres parents... Ne suis-je pas seule déjà, comme si j'étais enterrée? et avec ça,... travail et misère par-dessus le marché! Quelle robe!... elle n'en finit pas... Oh! si seulement ma mère était là avec moi, j'aurais encore du courage! Elle me donnait du moins, en m'embrassant matin et soir, la force de travailler, quand je travaillais pour deux; de gagner le pain de la journée, quand nous étions deux à le manger. Mais depuis que je suis seule sur la terre, je n'ai plus le cœur de vivre,... je ne peux pas même achever cette robe aujourd'hui!... Maudit fil qui casse toujours... Au fait, que suis-je et que serais-je? Quel présent et quel avenir! (*Elle reprend une aiguillée de fil.*) De la veille, de la peine dans les moments de presse; la faim, la gêne dans la morte saison; et toujours toute seule! Voilà mon sort!... Oui, oui, toujours le besoin, la fatigue et l'ennui... Ah! je voudrais aller rejoindre ma mère, je voudrais mourir!... (*Pendant ces tristes réflexions, ayant achevé la robe.*) Enfin, la robe est faite, ce n'est pas dommage!... (*Elle pique son aiguille sur sa pelote, quitte son dé et se lève, puis pose la lampe sur la commode et ôte sa robe.*) Voyons, essayons-la pour voir si elle va bien!... (*Elle met sa robe rose et se regarde dans la glace avec un certain contentement, puis avec regret et désir à la fois.*) Heureuse femme qui la portera! le mal pour moi, le plaisir pour elle; elle sera fêtée, remarquée avec cette robe!... Cela me va bien aussi... (*Soupirant.*) Mais à quoi bon? à quoi me sert-il d'être jeune et belle?... Pour vivre seule, toujours seule, dans un coin, à l'abandon. Ne serai-je pas toujours pauvre? Aurai-je jamais seulement une pareille robe à moi?... (*Elle se regarde encore.*) C'est singulier, en me regardant, je finirais par le croire... mon miroir le dit... le menteur!... (*Avec complaisance.*) Mais oui, je porterais le satin tout comme une autre!... Que me faudrait il encore avec cette robe rose?... un beau collier de perles blanches; puis des cheveux à l'anglaise et tressés en couronne par derrière!... Je serais vraiment bien comme ça; puis, quand je serais arrangée ainsi, il me faudrait une voiture à deux chevaux, pour aller en soirée; non, au spectacle; non, au bal... (*Elle saute de joie.*) Là, j'aurais des adorateurs qui m'admireraient, qui diraient tout bas: La jolie personne! et moi je passerais sans faire semblant d'entendre, et entendant tout!... Puis un beau jeune homme m'invitera à danser: puis il m'aime, m'épouse, et nous vivons longtemps heureux, heureux!... Oh! que je suis folle!... il y en a pourtant qui ont tous ces bonheurs-là! mais moi, je mourrai sans les connaître. (*Elle entend au dehors les cris, les chants, tous les bruits du carnaval!*) Oh!

le bal, le bal masqué que je n'ai jamais vu, la musique, la danse, les amusements des autres! Mais à quoi vais-je penser ce soir? ces chants me font perdre la tête... Non, non, tous ces plaisirs ne sont pas faits pour moi. Pour moi,... travail,... douleur,... et puis mourir! (*Elle jette un dernier regard dans la glace et soupire.*

SCÈNE II.

MARIE, MAZAGRAN, TURLURETTE, PAULINE, LOUISE.
Elles sont déguisées en hussards, débardeurs, etc.

MAZAGRAN, *entrant avec les jeunes filles et surprenant Marie encore habillée devant le miroir.*

Habillée à cette heure!... et grande tenue!

TURLURETTE.

Ah! sournoise, on t'y prend!

PAULINE.

Tu te décides donc à faire comme nous?...

LOUISE.

Tu viens donc avec nous?...

MARIE, *honteuse.*

Non, j'essayais cette robe que je finis.

MAZAGRAN.

Tu l'as? garde-la...

PAULINE.

Oui, pour une fois?

LOUISE.

Elle te va bien...

TURLURETTE.

Très-bien!

MAZAGRAN.

Un peu montante... c'est égal... viens tout de même...

MARIE.

Mais elle n'est pas à moi, vous dis-je.

MAZAGRAN.

Il y a assez longtemps que tu en fais pour les autres, tu peux bien en porter une aujourd'hui.

TOUTES.

Oui... oui...

MAZAGRAN.

D'ailleurs, c'est dans l'intérêt de la pratique; tu verras mieux les défauts à l'essai.

PAULINE.

Certainement!

LOUISE.

Elle a raison!...

TURLURETTE.

Sans doute...

MAZAGRAN.

Et puis, au diable la gêne!... Tout est permis en carnaval, le carême est assez long. Viens avec nous à l'Opéra!

MARIE.

A l'Opéra!...

MAZAGRAN.

A l'Opéra! Après le bal... nous souperons à la Maison d'or, c'est ça qui est bon genre! nous mangerons du homard!

LOUISE.

Et des glaces.

PAULINE.

Et de la tête de veau.

TURLURETTE.

Et des pieds de mouton...

TOUTES, *entourant Marie.*

Allons! allons à l'Opéra!

MARIE.

Ah! ça doit être bien beau, l'Opéra! mais je n'ose...

MAZAGRAN.

Qui t'en empêche? Pauvre voisine, tu meurs d'ennui, nous voulons te distraire; tu ne peux pas toujours travailler, il faut bien rire un peu... Comme nous allons nous amuser... cent musiciens, mille danseurs, le bruit, la foule, le lustre et les rafraîchissements... Allons! cette fois, c'est dit, nous t'emmenons... n'aie pas peur, nous te ramènerons et dans ta robe.

MARIE, *décidée.*

Va pour la robe!...

TOUTES, *avec joie.*

Allons donc!

MARIE.

Mais je n'ai pas de coiffure...

MAZAGRAN.

Ah! oui, et une femme sans coiffe, soldat sans armes; mais tiens, avec le reste de la dentelle nous allons te faire un camail; vite, vite, à l'œuvre!

TOUTES.

A l'œuvre!

MAZAGRAN.

Tu vas voir comme nous allons t'expédier ça... en amies! (*Mazagran et les autres, qui médisaient du travail tout à l'heure, se mettent à l'ouvrage avec une merveilleuse activité, et terminent un capuchon de dentelle en un clin d'œil.*)

MARIE.

Quelle ardeur! Ce que c'est que de travailler pour le plaisir!

TOUTES LES GRISETTES.

AIR : *La rifla, fla, fla.*

Vive l'Opéra! vive l'Opéra!
La rifla, fla, fla.
Vive l'Opéra! vive l'Opéra!

Le bonheur est là.

PAULINE, *improvisant tout en travaillant.*

Napoléon Musard
Et son ami Chicard
Commencent sans retard,
A minuit moins un quart.

TOUTES.

Vive l'Opéra ! etc.

LOUISE, *même jeu.*

Ainsi dépêchons-nous !
Hussards et tourlourous !
Que l'emp'reur dise à tous :
« Je suis content de vous. »

TOUTES.

Vive l'Opéra ! etc.

MAZAGRAN, *même jeu.*

Au bal de l'Opéra,
Le jour du mardi gras,
Le dernier des soldats
Meurt et ne se rend pas !

TOUTES.

Vive l'Opéra ! etc.

(*Après le chœur elles se lèvent en disant :* Ah ! c'est fini !...)

MAZAGRAN. *lui mettant le capuchon.*

Quelle tournure ! hein ! qu'en dis-tu?... Comme ça lui va!

TOUTES.

Est-elle gentille !

MAZAGRAN.

Tu seras la mieux coiffée du bal... Elle nous enfoncera toutes !...

MARIE, *étourdie.*

Ah ! que vais-je faire !... je suis folle !...

MAZAGRAN, *ouvrant la porte avec un geste militaire.*

Attention ! garde à *vos !*... Pas accéléré, *arche...* (*Elles sortent en riant et chantant.*)

Vive l'Opéra? etc.

SCÈNE III.

JEAN, *grisonnant et propre, réveillé par le chant et allumant sa lanterne.*

Oh ! oh ! le faubourg est en train ce soir. Allons, chiffonniers, amoureux, la nuit est notre journée, à nous, journée de plaisir pour les uns, de peine pour les autres !... à l'ouvrage ! (*Prenant sa hotte.*) Diable ! elle est un peu faite... elle en demande bientôt une autre... il y a près de vingt ans qu'elle me sert; oui, depuis le jour où j'ai promis à ce pauvre Didier de veiller sur sa fille... Allons travailler. (*Entendant chanter encore, il endosse sa hotte et descend de sa mansarde.*) Quel sabbat ! Ah c'est le mardi gras. Voilà mon domino, à moi... (*Il montre sa

hotte. Prêtant l'oreille à la porte de Marie.) Chère petite voisine... elle dort sans doute, car sa journée est finie, quand la mienne commence... (*Faisant signe de lui parler.*) Bonsoir... bonsoir... (*Il descend le grand escalier à la balustrade.*) — *Rideau de manœuvre.*

TROISIÈME TABLEAU.

Un Cabinet de la Maison dorée.

Au fond, de chaque côté, fenêtres. Au milieu, une cheminée, glaces, pendules, candélabres, garde-feu, chaises devant la cheminée. A droite, un divan ; une porte au premier plan, du même côté. A gauche, une table servie, éclairée par des bougies. Au lever du rideau, Henri est assis près de la cheminée, un journal à la main, Gripart, sur le divan, Lourdois à gauche de la table, Loiseau à droite, le comte de Frinlair au bout.

SCÈNE IV.

HENRI BERVILLE, *mise de bon goût:* LE COMTE DE FRINLAIR, *en costume bourgeois, fort élégant:* LOISEAU, LOURDOIS, GRIPART, *déguisés*; UN GARÇON DE RESTAURANT.

LOISEAU, *appelant.*

Garçon, la carte!

LOURDOIS, *même jeu.*

Garçon, du papier!

GRIPART, *même jeu.*

Garçon, des cartes!

FRINLAIR, *même jeu.*

Garçon, des cigares!

LE GARÇON *est entré.*

Voilà, voilà, messieurs! (*Il apporte les objets demandés.*)

LOISEAU.

Des huîtres, d'abord.

LOURDOIS, *à Loiseau.*

C'est ça!... rédige la carte, et passe-moi le reste de la feuille, que je fasse mon journal avec le papier du restaurant.

LOISEAU.

Lequel de tes journaux fais-tu donc à cette heure?

LOURDOIS, *prenant du papier que lui passe Loiseau.*

Le *Journal des Demoiselles*... J'ai deux articles à faire : l'un sur la modestie, l'autre sur les confitures. Si encore nos dames de chez Musard étaient arrivées, ces collaborateurs-là me donneraient des idées, du moins pour le dernier.

LOISEAU.

Sur la modestie?

LOURDOIS.

Non, sur les confitures... (*On rit.*)

GRIPART, *un jeu de cartes en main, et se levant.*

En attendant, nous autres, une partie de lansquenet.

FRINLAIR, *faisant de l'absinthe.*

J'aimerais mieux une partie de cheval ; il fait nuit, il tombe du verglas ; je parie cinquante louis que je vais maintenant de Paris à Saint-Cloud à reculons, en une heure et demie. Henri, pariez-vous?

HENRI.

Non.

GRIPART, *allant à Henri.*

Jouez-vous, Henri?

HENRI.

Non.

LOISEAU.

Quel vin veux-tu?

HENRI.

Je n'ai pas soif.

LOISEAU.

Aimes-tu... le filet? (*Il écrit sur la carte.*)

HENRI.

Je n'ai pas faim.

LOURDOIS.

Henri, mon bonhomme, qu'as-tu donc?

HENRI.

Je m'ennuie.

LOURDOIS.

Tu t'ennuies. Ah! bien, alors fais mes articles. C'est homœopathique, ça te guérira ; j'en suis à la modestie d'abricot et aux confitures de Ninon... (*On rit.*)aux confitures d'abricot, veux-je dire... diable, je mêle tout ça...

LOISEAU.

Quelle... marmelade!... (*Il écrit sur la carte. On rit.*) Je ne connais pas d'homme qui ait le plaisir plus triste que cet Henri.

FRINLAIR, *avec intention.*

Ah! dame! à la veille de se marier, il y a de quoi ; vous en savez quelque chose, vous autres maris!

LOISEAU.

Mais non, je l'ai toujours vu... croûte aux champignons? (*Il écrit sur la carte. On rit.*)

HENRI.

Que voulez-vous? tous vos bals m'assomment. Ça vous amuse, vous! moi, ça me rend triste comme un bonnet de nuit.

LOISEAU.

Allons bon! le voilà encore à l'état de Werther!... Il rumine quelque Charlotte... russe. (*Il écrit sur la carte. On rit.*)

HENRI.

Oui, bals d'Opéra, bals du monde, tous vrais bazars de femmes et d'hommes à vendre, où les honnêtes filles viennent chercher

un mari qu'elles payent, et les autres un amant qui les paye... C'est gai comme une foire...

LOISEAU.

Soit, mais le souper... Allons, mets-toi à table au moins! Avale ta tristesse!

HENRI.

Bah! je suis dégoûté de tout... même de tes bons mots... (*Il jette son cigare et se lève.*) Heureusement que je vais me marier, c'est une manière de se suicider! (*Il s'assied à droite de la table.*)

LOISEAU.

Mais c'est sérieux, parole d'honneur! il va mourir... Garçon! le potage!

GRIPART.

Et à table! ça fera venir les dames.

LOURDOIS.

Comment? toi si caressé, si mijoté, si bichonné des femmes et de la Providence, qui as tout pour toi, jeunesse et richesse; toi, la clef des cœurs, la fleur des pois... et des fèves... (*Le garçon apporte le potage.*)

LOISEAU.

Tiens, j'oubliais les légumes! (*On rit.*)

HENRI.

Eh bien! oui, j'ai tout! et je n'ai rien... J'ai vécu grandement, richement, c'est vrai, grâce à mon tuteur, qui m'a laissé maître de ma conduite et de mon argent... J'ai couru comme un fou, comme vous tous, après le bonheur, après l'amour!... et je me suis trompé comme vous... j'ai pris le plaisir pour l'un, la volupté pour l'autre... Les femmes, le vin, le jeu, les chevaux, le possible et l'impossible, j'ai tout épuisé, tout... jusqu'au duel, jusqu'à la guerre (je me suis battu avec amis et ennemis à Paris et à Alger)... J'ai vidé le fond du verre, et je n'y ai trouvé enfin qu'amertume et lie, ennui, dégoût, et même, riez si vous voulez, remords!... et tout blasé qu'est ce cœur, j'y sens toujours un vide, un besoin... de Tantale... Oui, j'ai faim, j'ai soif encore de cet amour, de ce bonheur dont je n'ai pu me rassasier!

LOISEAU.

Garçon!... deux rosbiffs pour un! (*On rit.*)

LOURDOIS.

Combien cette tirade-là pour mon journal?... On écrit ces choses-là tout au plus, mon cher, on ne les parle pas... ici surtout! Vide de cœur... allons donc!... d'estomac... bien!... Qu'est-ce qui a un cœur?... Soif d'amour!... faim de bonheur!... quel poëte!... ça se calmera après souper. (*Le garçon sert.*)

HENRI.

Non, je suis un homme mort; je peux bien manger et boire encore... autant que vous, parbleu! mais je vous le dis, c'est un cadavre qui boit et qui mange; la mort est au cœur... La vie, la seule et vraie vie, c'est l'amour... et l'amour n'est plus pour

nous... c'est là notre punition et sa vengeance! Nous ne pouvons plus trouver une femme qui nous donne le bonheur au lieu de nous le vendre, qui nous rende la vie que nous n'avons plus!... Ce n'est pas au bal, du moins, que je trouverai cette femme-là... et c'est pourquoi j'ai le bal triste.

LOURDOIS.

Aussi, fais comme moi; quand j'entre au bal, je laisse toujours mon cœur au bureau avec ma canne, pour les reprendre en sortant.

LOISEAU.

Et moi, je mets mon cœur dans mon verre, j'aime mieux les vieux vins que les jeunes filles! Garçon, le bordeaux!

FRINLAIR.

L'un n'empêche pas l'autre... ça va bien de front, mais ça ne vaut pas le cheval!... Ah çà, mais vous, monsieur Henri Berville... (*Avec une intention très-marquée.*) est-ce que vous n'aimez pas au moins votre riche fiancée, mademoiselle Claire Hoffmann?... (*Le garçon apporte le bordeaux.*)

HENRI.

Je l'épouse!... C'est une belle et aimable femme, sans doute, pour ceux qui veulent, comme vous, comte de Frinlair, les grands airs et la fierté; je conçois, sans le ressentir, l'amour platonique qu'elle vous inspire, dit-on. Oh! ne soyez pas jaloux!.. Pour moi, c'est ce que le négociant Gripart appelle un capital; c'est une affaire, ou plutôt c'est une fin; oui, c'est pour en finir que je me marie... Après le mardi gras, le mercredi des cendres! Désormais je ne vivrai plus que pour l'argent... Je vais devenir Hoffmann et compagnie, je serai la compagnie... avec du ventre... j'engraisserai, je traiterai les gens comme des chiffres... je serai électeur, éligible, député, homme à cordons et à bandelettes, décoré et embaumé! Dites, dites sur moi la prière des morts et versez le vin en guise d'eau lustrale; enterrez-moi, mariez-moi!... C'est pour me rendre les derniers devoirs que je vous ai réunis. Buvons! buvons! à mort! c'est le souper des funérailles antiques, mon dernier souper de garçon!

TOUS, *trinquant.*

A ses funérailles!

SCÈNE V.

LES MÊMES, MAZAGRAN, *puis* MARIE *masquée*, PAULINE, LOUISE, TURLURETTE.

TOUS.

Ah! Mazagran! enfin!

MAZAGRAN.

A table déjà!... sans nous attendre!... c'est du propre... Entrez, mesdames!... et vite! (*Marie et les jeunes filles entrent, et s'asseyent à table. Mazagran, regardant sur la table.*) Les monstres ont déjà avalé le potage!... C'est une horreur! réparons le temps

perdu! rattrapons-les avant le champagne. (*Loiseau sur le devant tournant le dos au public, Marie à sa droite faisant face au public*; *au-dessus Frinlair, Mazagran à sa droite*; *Lourdois dans le bout, Turlurette à sa droite*; *puis Gripart, Louise à sa droite*; *Henri sur le devant tenant le journal.*

LOUISE, *à Mazagran.*

J'ai une soif!

TURLURETTE.

J'ai une faim!

PAULINE.

J'ai soif et faim...

MAZAGRAN.

Et moi donc, j'ai les talons dans l'estomac.

LOURDOIS, *à Mazagran.*

Oui, mange et bois, ma chère, tu as besoin de t'étourdir; décidément ce scélérat d'Henri te trompe, il te quitte.

MAZAGRAN.

Il m'aurait bien plus trompée s'il ne m'eût pas quittée. (*On rit.*) Il passe, il trépasse à l'état de mari, quoi! Je suis veuve, et qui dit veuve, dit libre!... après mon deuil, dans un mois, je me renchaîne... pour un bonheur de trois, six, neuf, à volonté... Passez-moi les cornichons!

PAULINE.

Trois, six, neuf, c'est un peu long, ma chère!

LOUISE.

Oh! c'est résiliable!

TURLURETTE.

Et sans frais.

MAZAGRAN.

Hé! là-bas, Henri, venez donc nous verser à boire. Parce que vous êtes défunt, mon cher, ce n'est pas une raison pour faire mourir les autres de soif! (*Elle passe près d'Henri, qui ne lui répond pas.*) Quel catafalque!... (*A Marie.*) Qu'est-ce que tu dis de ce souper-là, Marie?...

MARIE.

Oh! chut, tais-toi, je suis éblouie, étourdie; ces lumières, ce bruit, le bal! Oh! ne m'interroge pas!

GRIPART.

Quelle est cette belle inconnue?

LOISEAU.

Elle ne mange pas!

LOURDOIS.

Elle ne boit pas!

FRINLAIR.

Elle ne parle pas! C'est un objet d'art... Ah çà, la belle, pourquoi diable êtes-vous si réservée et si masquée?

TOUT LE MONDE, *excepté Henri.*

Oui, oui.

FRINLAIR.

Êtes-vous de marbre, êtes-vous de carton-pierre ? ou bien est-ce une surprise, une surprise agréable que vous nous gardez pour le dessert ?

HENRI.

Cette jeune fille est triste sans doute parce qu'elle est au milieu de vos folies, masquée parce que vous êtes découverts, (*Se levant.*) vous, l'homme-cheval, (*On rit.*) vous, Lourdois, gros Silène, (*Même jeu.*) vous, Loiseau, avec vos yeux de satyre, (*Idem.*) vous, Gripart, avec vos mains de râteau ; parce qu'elle nous voit tous enfin tels que nous sommes, et qu'elle a peur de nous.

FRINLAIR, *se levant.*

Oh ! nous la dresserons bien. Quand on a élevé miss Annette, le rétif ne fait pas peur. (*A Marie qui est restée masquée.*) Voyons ce pied... et ce cou... et cette tête... (*Il lui enlève son masque.*) La vue n'en coûte rien.

MARIE, *stupéfaite.*

O mon Dieu ! où suis-je ? (*Elle se lève et se cache la tête dans ses mains.*)

HENRI, *à part.*

Pauvre fille !

FRINLAIR.

C'est pur sang !... parole d'honneur !... C'est beau, c'est fin, c'est neuf, comme Suava, une vraie pouliche de race.

HENRI, *frappé de la beauté pudique de Marie.*

Oh ! assez, assez, monsieur le comte, vous vous conduisez ici comme un maquignon.

FRINLAIR, *allant à gauche et d'un air moqueur.*

Et vous sans doute comme un chevalier. Voyons donc ! (*Il veut embrasser Marie, qui recule.*)

HENRI, *se rapprochant.*

Ah ! centaure que vous êtes, maltraiter une femme ! Mais votre mère n'est donc pas une femme ? Laissez cette jeune fille... je vous l'ordonne. (*En voulant protéger Marie, il lui déchire la dentelle de sa robe, à partir de la taille jusqu'en bas.*)

MARIE.

Ah ! mon Dieu, qu'ai-je fait !... Pourquoi, pourquoi suis-je venue là ? (*Elle se sauve avec horreur.*)

MAZAGRAN, *l'arrêtant.*

Marie ! Marie !

MARIE.

Oh ! laisse-moi, tu m'as perdue ! (*Elle sort.*)

MAZAGRAN.

Perdue ! pauvre robe ! (*On rit.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, *moins* MARIE.

HENRI, *s'adressant à Frinlair.*

Ah! vous voilà content! vous voilà fier! vous faites fuir les femmes, monsieur; c'est là tout votre courage, sans doute?

FRINLAIR, *à part.*

Ma vengeance enfin! (*A Henri.*) Vous allez retirer cette offense, j'espère?

HENRI.

Je ne reprends jamais ce que je jette.

FRINLAIR.

C'est donc à moi de le relever comme il convient.

HENRI.

A votre aise!

FRINLAIR.

Vous savez à quoi vous engagent ces paroles?

HENRI.

A tout ce qu'il vous plaira.

FRINLAIR.

Soyez donc prêt au jour.

HENRI.

Quand vous voudrez!

LOISEAU *se levant avec tous les autres.*

Ah! messieurs, pour une grisette! (*Henri prend son manteau et sort.*)

TOUS.

Oui, oui, pour une grisette!

MAZAGRAN, *un verre de champagne en main, à Pauline qui fume un cigare.*

A-t-elle du succès!

FRINLAIR.

Oh! nous n'allons pas finir pour ça.

MAZAGRAN.

Finir! jamais...

TOUS.

Jamais!

GRIPART.

Et notre partie?

LOISEAU.

Et le champagne?

LOURDOIS.

Et mon journal... collaborons.

TOUS, *chantant et dansant.*

Vive l'Opéra! vive l'Opéra!
Larifla, fla, fla, etc.

(*Rideau de manœuvre.*)

QUATRIÈME TABLEAU.

Intérieur du grenier de Jean et de la chambre de Marie.

Même décor qu'au deuxième tableau.

SCÈNE VII.

MADAME POTARD *Au lever du rideau, on voit madame Potard arrivant sur le palier au haut de l'escalier où se trouve la balustrade ; elle frappe, ouvre la porte de la chambre de Marie, entre avec une corbeille enveloppée, puis regarde avec soin.*

Personne! *Elle pénètre dans le cabinet avec la corbeille, et revient les mains vides.*) Personne! tant mieux! je garderai tout. (*Frappant sur sa poche, puis tâtant, fouillant et s'apercevant qu'elle a perdu quelque chose.*) Mon Dieu, j'ai perdu... tout perdu!... Quel malheur!... Oh! non! pas possible! cherchons bien!... (*Elle rentre dans le cabinet, et revient dans la chambre avec angoisse.*) Rien là, rien ici, nulle part! vite, vite! courons vite par où j'ai passé. le paquet sera tombé dans la rue, je le sentais encore tout à l'heure; on l'a peut-être déjà pris!... Il faut que je le retrouve!... Allons vite!... Quelqu'un!... (*Elle se cache derrière le petit escalier qui conduit chez le père Jean. Marie entre, et madame Potard sort sans être vue.*)

SCÈNE VIII.

MARIE, *hors d'elle-même, les cheveux en désordre, la robe déchirée, avec tous les signes d'un complet désespoir.*

Quelle nuit! quel rêve! et quel réveil! où cette maudite robe m'a-t-elle menée? cette robe, cette robe perdue, comment la payer? où prendre l'argent qu'elle coûte? (*Elle ôte cette robe et remet la sienne.*) Tout ce que j'ai ne suffirait pas, mon Dieu! un abus de confiance, presqu'un vol, la prison peut-être! quelle honte! jamais... jamais... plutôt mourir!... D'ailleurs, pourquoi vivre? je sais ce que c'est maintenant. J'ai vu, j'ai vu l'abîme jusqu'au fond!... Oh! ces plaisirs sont des crimes, ces joies des repentirs, ces bonheurs des remords... Dieu merci, j'en suis sortie... Il n'y faut plus rentrer... non, non, je ne veux pas, je ne veux pas y retomber, y rester comme tant d'autres .. Et pourtant j'ai peur, mon Dieu! à côté de l'homme qui m'insultait, celui qui me defendait était si noble et si beau!... Oh! si j'allais céder encore une fois!... Là, le crime, le déshonneur... Ici, pauvreté, désespoir!... ni l'un, ni l'autre... la mort! je mourrai du moins honnête....

digne encore d'aller rendre à ma mère l'anneau qu'elle m'a laissé... Allons, c'est fini, je vais la rejoindre là-haut!... Ah! — Un mot d'abord à mon vieux voisin!... (*Elle se place à la petite table et écrit.*) « Adieu, père Jean, je quitte le collier de mi-
« sère... je ne veux pas prendre celui de la honte... je ne peux
« plus vivre... je veux mourir... Je vous charge de faire vendre
« mon pauvre ménage, et avec l'argent de la vente, de payer la
« robe dechirée et de m'enterrer auprès de ma mère!... Marie
« Didier. » Allons!... (*Elle sort pour porter la lettre chez le père Jean.*)

SCÈNE IX.

HENRI, *entrant, jette un coup d'œil dans l'intérieur de la mansarde et reconnaît la robe posée sur une chaise.*

Cette robe!... c'est ici!... Elle est rentrée... je l'ai suivie... et comme malgré moi... Attendons!... (*Il s'assied.*) C'est étrange!... je n'ai jamais eu pareille émotion... Ce n'est pas le duel... j'en ai eu dix!... ce n'est pas l'amour, je n'y crois plus!... Au fait, je suis peut-être meilleur que je ne pense... Dieu le veuille!... Laissons-nous faire!... je ne demande pas mieux!... Allons, voilà mon accès qui me reprend!... L'amour au bal masqué!... l'idéal chez Musard!... allons donc!... ce n'est pas dans l'enfer qu'on rencontre les anges! à moins qu'ils n'y viennent sauver les diables!... Non, non, impossible; elle ressemble aux autres, et je suis venu tout bonnement réparer un accroc.

MARIE, *qu'on a vue pendant ce temps-là entrer chez le père Jean et remettre la lettre dans le tiroir de la table du chiffonnier, revient chez elle. Avec étonnement.*

Quelqu'un!

HENRI, *intimidé lui-même devant cette jeune fille, avec embarras.*

C'est moi, mademoiselle; je vous ai vue sortir si affligée, si offensée, que je n'ai pu m'empêcher de vous suivre. Je vous prie de vouloir bien recevoir mes excuses et l'indemnité que je vous dois pour la robe déchirée... (*Ici, sur les dernières paroles d'Henri, on voit le père Jean montant et s'arrêtant sur le palier avec sa hotte pleine; il dépose sa lanterne sur les marches du petit escalier, et va derrière ce même escalier cacher des fleurs qu'on lui voit tenir, puis il monte chez lui.*)

MARIE, *refusant.*

Je vous remercie, monsieur, vous ne me devez rien, et je vous prie de me quitter.

HENRI, *laissant une bourse pleine d'or sur la table.*

Je me retire, mademoiselle.

MARIE.

Monsieur, monsieur, vous oubliez... (*Elle lui rend la bourse.*)

HENRI, *la regardant avec une sorte de stupeur, fait comme un violent effort pour la quitter. A part.*

Oh! j'ai peur de me battre maintenant... de tuer quelqu'un!... Si je ne meurs pas, je reviendrai! (*Il sort.*)

SCÈNE X.

MARIE, *seule, poussant sa porte.*

Allons, finissons!

JEAN, *chez lui, se débarrassant de sa hotte.*

Faisons mon tri... pendant ce temps-là, mademoiselle Marie se lèvera, et je ne me coucherai pas sans que je lui aie dit bonjour, et qu'elle m'ait dit bonsoir.

Marie, de son côté, fait les préparatifs de son suicide, et, pendant le monologue suivant du père Jean, plie sa robe de bal, écrit sur un petit papier qu'elle attache après la robe avec une épingle, met le verrou, place une serviette à l'endroit de la serrure, roule une jupe qu'elle pose en forme de bourrelet au bas de la porte, ferme hermétiquement la fenêtre et apprête le charbon dans le réchaud; puis elle l'allume, regarde le feu un instant, s'agenouille devant l'image de sainteté entre le réchaud et la porte du cabinet.

JEAN, *pendant le jeu muet de Marie, renverse sa hotte, pose sa lanterne près des chiffons, et allume sa chandelle, qu'il laisse sur la table.*

Vidons l'écrin!... vidons le panier aux ordures, et faisons l'inventaire de ma nuit!... Voyons si j'ai vraiment fait une grasse journée... si je trouverai quelque chose de bon dans ce résidu de Paris!... C'est peu de chose que Paris vu dans la hotte d'un chiffonnier... Dire que j'ai tout Paris, le monde, là, dans cet osier... Mon Dieu, oui, tout y passe, la feuille de rose et la feuille de papier... tout finit là tôt ou tard... à la hotte!... (*Remuant le tas du pied.*) L'amour, la gloire, la puissance, la richesse, àla hotte! à la hotte!... toutes les épluchures!... tout y vient, tout y tient, tout y tombe... tout est chiffon, haillon, tesson, chausson, guenillon!... Voyons... (*Il s'assied sur le vieux tabouret, entre le tas et la hotte, prend un papier et lit.*) —« Société pour l'exploitation générale des mines d'or de l'Auvergne et des chemins de fer du Pérou... Baron Hoffmann et « Compagnie. Capital social: deux cents millions... action de cin« quante francs... » Chiffon!...—(*Prenant une affiche et lisant.*) « Concert du célèbre pianiste Octave Six-Mains, donné au profit « des sourds-muets, dans la salle des Menus-Plaisirs.»—(*Prenant une assiette cassée.*) Tesson!... (*Prenant une autre affiche et lisant.*) « Ouverture du grand bal des Quatre-Saisons, avec valses « et quadrilles nouveaux.» (*Prenant une savate.*) Chausson!... —(*Piquant un morceau d'uniforme brodé.*) Habits galons!... (*un*

nœud de boutonnière.) Ruban! guenillon! (*un rouleau de papier.*) Roman feuilleton!...—(*Prenant une petite brochure et lisant.*) «Dis-« cours de réception à l'Académie française...» (*Prenant une perruque.*) Gazon!...—(*Prenant une affiche et lisant.*) «Ordonnance de « police. Il est défendu aux chiffonniers d'enlever les affiches.. » Quelle vengeance !...—(*Lisant un petit billet.*) «Cher ange, mon « sang, ma vie, mon âme, je donnerais tout pour toi... » (*Il s'arrête.*) Ah! il y a un pâté, et qui n'est pas d'encre... (*Le mettant dans la hotte.*) A la hotte! à la hotte!... comme le reste... Et dire que tout cela refera de beau papier à poulet, de belles étoffes à grandes dames, et que ça reviendra là encore, et ainsi de suite, jusqu'à extermination. O folies d'hier... ô superbes rogatons... c'est là votre humiliation!... C'est le rendez-vous-général, c'est la fosse commune, c'est la fin du monde... C'est plus que la mort, c'est l'oubli!... Qu'est-ce qui reste après le père Jean, je vous le demande un peu?... Rien, un os, comme celui-là!... (*Il prend l'os.*) Comme c'est nettoyé, disséqué ça; c'était un jambon!... Le maître y a passé, puis le valet, puis peut-être le chien... et moi, après tout le monde. Aussi, il n'y a plus rien... Allons mangeons mon pain sec... (*Il tire un morceau de pain de sa poche.*) Un morceau de pain à manger et un morceau de journal à lire! les deux nourritures... le repas et la lecture, comme au restaurant. Que veux-tu de plus? Trop heureux chiffonnier, qui trouve son pain dans le fumier et son instruction dans l'ordure! (*Il va à la table, pose son pain, tire un journal de la poche de son tablier et mange, puis se verse de l'eau dans un bol et boit. Il lit.*) «Mes-« sieurs les souscripteurs dont l'abonnement expire sont priés...» (*S'arrêtant.*) Ils commencent toujours par là... Mais cela ne me regarde pas, moi; je reçois mon journal gratis... Voyons ce qu'il chante, celui-là. (*Il lit tout bas et finit par s'endormir.*)

MARIE, *agenouillée près du poêle et déjà alourdie.*

O ma mère, recevez-moi! ô mon père, reconnaissez-moi! mon Dieu, pardonnez-moi!... (*Ecoutant à la porte du cabinet.*) Qu'est-ce que cela? j'ai entendu crier là!... (*Elle se relève, va voir dans le cabinet et en revient avec un enfant.*) Un enfant!... un enfant!... un pauvre enfant, là chez moi!... il vit!... ô ciel!... Qui donc peut ainsi abandonner son enfant?... Il a froid, pauvre petit!... (*Elle le recouvre et le réchauffe.*) Il gémit! ah! c'est le charbon!... De l'air!... de l'air!... (*Elle casse un carreau de la fenêtre, éteint vivement le réchaud avec son pot à l'eau.*) Ah! qu'allais-je faire?... le tuer avec moi!... (*Avec une inspiration subite.*) Oh! je n'avais pas la force de vivre pour moi seule; je vivrai, je vivrai pour lui!... Mon père, ma mère, Dieu lui-même a entendu ma prière... il a voulu empêcher un crime... il a voulu me punir d'avoir osé quitter la vie en me donnant cette charge, ou plutôt me récompenser d'avoir fui le mal en m'envoyant ce bonheur... Merci, mon Dieu, j'accepte! Ah! pauvre enfant! pour toi, je reprends mon cœur et mon courage; pour toi, pour toi seul, je n'ai plus ni désespoir ni fatigue... je passerai les jours

et les nuits à travailler. Oui, oui, je me tuerai de travail, s'il le faut... et, si je meurs à la peine, ô mon Dieu!... vous me pardonnerez au moins ce suicide-là!... (*Aussitôt elle se met à l'ouvrage et coud avec ardeur auprès de l'enfant.*)

JEAN, *se réveillant en sursaut.*

Ces diables de journaux, ça me fait toujours cet effet-là... Ne disons pas de mal des imprimés... c'est le plus clair de mon bien. Vive la liberté de la presse! (*Il le remet dans la hotte.*) Me voilà à la fin du tas; aux derniers les bons!... j'ai crocheté ce paquet-là, en rentrant, presqu'à la porte!... (*Il prend les derniers papiers.*) Qu'est-ce que c'est que ça? de quoi?... de quoi?... j'ai la berlue! (*Il rapproche sa lanterne et lit.*) « Banque de France!... mille francs!... (*Il compte.*) Un, deux, trois... Ah! mon Dieu!... une fortune!... Dix billets... Dix mille francs!... Pauvre diable qui les a perdus!... pas si pauvre!... Quand on peut perdre comme ça dix mille francs à la fois... Sont-ils bons?... Ils en ont l'air... Ils sont bien laids!... S'il y a une récompense honnête, j'achèterai une hotte neuve. Allons, serrons-les jusqu'à ce qu'on les réclame... si on allait me les prendre avant que je les aie rendus?... Ah çà mais, c'est malsain d'avoir des billets de banque, voilà que j'ai la fièvre de peur... de peur qu'on me les prenne. C'est que ça s'est vu... j'en ai vu prendre bien d'autres au quai d'Austerlitz... Ah! je vais toujours les mettre dans ma table... je me coucherai dessus... je ne dormirai plus!... (*Il se lève, va vers la table, tire le tiroir, prend un portefeuille.*) Fourrons-les dans le portefeuille de ce pauvre Didier, qui en a tenu tant d'autres jadis... ils y ont peut-être déjà passé, qui sait! (*Il va pour les remettre dans la table, et voit cette fois la lettre que Marie y a posée.*) Qu'est-ce que cela encore? (*Il lit.*) O ciel! Marie!... folle enfant!... mourir!... Ne mourez pas, Marie, ne mourez pas!... Ta mère ne veut pas que tu meures... Attends-moi... attends-moi... nous sommes riches! (*Il sort avec la lettre et les billets.*)

MARIE.

On vient... si on allait me le reprendre! (*Elle se rapproche maternellement de l'enfant.*)

JEAN, *enfonçant la porte de Marie, la lettre d'une main et les billets de l'autre, et voyant Marie tenant l'enfant.*

Un enfant!... elle!... allons!... voilà le reste de la hotte!... Complet!... (*Il tombe sur une chaise, frappé d'étonnement.*) — *Rideau.*

ACTE II.

CINQUIÈME TABLEAU.

Un salon chez le baron Hoffmann; grande porte au fond, donnant dans un autre salon; de chaque côté guéridon, avec fauteuils. Sur le guéridon de droite tout ce qu'il faut pour écrire, une petite sonnette; sur celu de gauche, un petit coffret. Porte à gauche, premier plan; une autre porte secrète au-dessus; une fenêtre à droite avec draperie. Intérieur splendide.

SCÈNE I.

CLAIRE, LE BARON HOFFMANN, ROSINE, UN DOMESTIQUE.

LE BARON, *à la table de droite, un carnet à la main.*

Achevons ces comptes de tutelle.

CLAIRE, *très-pâle, prend dans le coffret des cartes qu'elle remet au domestique.*

Faites porter ces bons de charité pour les pauvres de l'arrondissement, ces vêtements d'enfants pour les crèches, et ces lettres au directeur de la prison de Saint-Lazare... (*Rosine, qui a fini le paquet, sort avec le domestique.*) Oh! je voudrais pouvoir donner tout ce que j'ai!...

LE BARON, *toujours assis.*

Ma fille, vous êtes patronesse de Saint-Lazare, commissaire des crèches, dame de charité! C'est bien... mais ce n'est pas assez... il vous manque, vous le savez, d'être madame Henri Berville...

CLAIRE, *avec tristesse.*

Ah! (*Elle soupire.*)

LE BARON.

Il faut que ce dernier titre assure tous les autres! il le faut le plus tôt possible... Ce mariage annoncé, publié, traîne depuis trop longtemps... Ces retards me lassent, m'effrayent même... et je commence à m'alarmer d'Henri.

CLAIRE, *avec joie.*

Comment?

LE BARON.

Oui, depuis un mois, depuis son dernier duel, (*Claire porte la main à ses yeux*) Henri est complétement changé; plus de bals, de chevaux, de folies, de dépenses... Il se range. (*A part.*) Ça m'inquiète (*Haut.*) lui qui de sa vie n'a songé au sérieux, pas même à ses affaires; qui, depuis quatre ans qu'il est majeur, n'a

pas même vu ses comptes de tutelle, devenir tout à coup un homme d'ordre et de conduite!... Il y a un mystère là-dessous, et ce mystère c'est quelque chose comme l'amour!

CLAIRE, *à part, avec une certaine joie.*

Oh! j'échapperais! (*Haut.*) L'amour! dites-vous?

LE BARON.

Oui, j'ai pris des informations; il s'est amouraché d'une ouvrière!

CLAIRE.

D'une ouvrière! (*Sa joie disparaît.*)

LE BARON.

Ta couturière, je crois. Depuis peu... Ton indifférence, tes lenteurs en sont cause; il faut donc couper court à ce caprice avant qu'il soit devenu passion! Cette fille est d'autant plus dangereuse qu'elle lui résiste... je le sais. Je connais l'homme et son extravagance;... Henri, vraiment amoureux, serait capable de tout: il est déjà capable d'ordre!... il faut donc vite opposer le mariage à l'amour!

CLAIRE, *à part.*

Toujours cet odieux mariage!

ROSINE, *annonçant.*

La couturière de mademoiselle.

CLAIRE, *désirant rompre avec la conversation de son père, vivement.*

Faites entrer!

SCÈNE II.

LES MÊMES, MARIE.

MARIE, *avec la timidité de la pauvreté. Elle tient un carton.*

Mademoiselle, pardon de vous déranger!

CLAIRE, *sans se déranger.*

Entrez, entrez, mademoiselle Marie! que voulez-vous?...

MARIE.

Je vous apporte mon ouvrage.

CLAIRE.

Ah! c'est bien!

MARIE, *ayant posé son carton.*

Mademoiselle, je ne sais comment vous dire, vous demander... Tenez, vous avez toujours eu des bontés pour moi; vous m'avez toujours fait travailler, malgré l'accident de la robe; c'est ce qui m'encourage à vous demander encore un service à présent.

CLAIRE.

Lequel?

MARIE.

Voici ma petite note... je vous prie de ne pas me rabattre cette

fois le prix de la robe que j'ai gâtée il y a un mois, car j'ai besoin, grand besoin d'argent aujourd'hui. (*Elle lui remet un papier.*)

CLAIRE, *allant à gauche, vers le guéridon au coffret.*

Soit... mais vous si économe, si rangée, Marie !

MARIE.

Ah ! c'est que je ne suis pas seule à présent...

CLAIRE.

Comment ?

MARIE.

Oui, mademoiselle, j'ai depuis un mois un petit enfant à ma charge.

LE BARON, *à part.*

CLAIRE.

Vous !

MARIE, *avec candeur.*

Oui, mademoiselle, un enfant que j'ai trouvé, il y a un mois, dans ma chambre, la nuit du douze février. (*Claire et le baron, frappés d'étonnement, échangent un regard d'intelligence.*)

LE BARON.

La nuit du douze février ?

MARIE.

Oui, monsieur, la nuit du mardi gras dernier, en rentrant du bal, j'ai trouvé chez moi, dans une corbeille, enveloppé d'une serviette dont on avait coupé la marque, un petit enfant que j'ai gardé...

CLAIRE *semble prête à défaillir.*

Ah !

LE BARON.

Claire ! (*Il va à elle.*)

MARIE.

Qu'avez-vous, mademoiselle ?...

LE BARON.

Rien !... Et vous avez gardé cet enfant ?

MARIE.

Oui, monsieur, et il me coûte vingt francs par mois à élever.

LE BARON, *à part.*

Chez elle ?

MARIE.

C'est beaucoup pour moi, et j'aurais besoin d'argent aujourd'hui pour payer la nourrice qui m'a rapporté l'enfant et ne veut pas le reprendre sans ça... Je vous prie donc, mademoiselle... si ça ne vous contrarie pas...

LE BARON.

Un enfant trouvé chez vous, en sortant du bal ! Quel conte nous faites-vous là, mademoiselle !... Allez, vous abusez trop de l'intérêt que nous vous portions, à cause de votre père... mort jadis au service de la maison Berville... Allez élever votre enfant

comme vous pourrez; nous ne devons aide et secours qu'au malheur seulement, allez!

MARIE.

Ah! mademoiselle!

CLAIRE, *suppliant son père.*

Mon père!

LE BARON, *à Marie.*

Sortez!...

MARIE, *remontant vers le fond.*

Allons, il me reste l'anneau de ma mère! (*Elle sort.*)

SCÈNE III.

CLAIRE, LE BARON.

LE BARON.

Un peu plus de force!... J'ai eu peur un moment...

CLAIRE.

J'étouffe; de grâce, entr'ouvrez cette fenêtre...

LE BARON.

J'ai cru que vous alliez vous trahir; heureusement j'étais là. (*Il ouvre la fenêtre et revient écrire.*)

CLAIRE.

Vous me trompez! vous m'aviez dit qu'il était mort... Et il vit?...

LE BARON, *écrivant.*

Peut-être! (*A part.*) Oh! la misérable, elle m'a trompé moi-même. (*Il sonne.*)

CLAIRE, *allant à son père.*

Il vit, je veux le voir.

LE BARON.

Insensée, y penses-tu?

CLAIRE.

Le secourir du moins... (*Entre un domestique.*)

LE BARON.

Silence, imprudente! (*Au domestique.*) Vite en voiture, ce mot à son adresse... (*Le domestique sort. A Claire.*) Attendons au moins d'être sûrs?... peut-être n'y a-t-il aucun rapport entre les deux affaires?... Quand nous saurons, nous verrons! Quoi qu'il en soit, Claire, ce qu'il faut faire maintenant, ce qu'il faut faire vite, c'est ce mariage qui sauve tout... Il faut maintenant, plus que jamais, que tu épouses Henri Berville.

CLAIRE, *pleurant.*

Mais je le hais!... mon Dieu.

LE BARON.

Et moi, je le crains! il le faut!...

CLAIRE.

Mais c'est le meurtrier de l'homme que j'aimais...

LE BARON.

Et qui s'est fait tuer pour une autre femme!

CLAIRE.

Ah! pourquoi avez-vous refusé de nous unir?...

LE BARON.

Pourquoi?

CLAIRE.

Oui, pourquoi?...

LE BARON.

Oh! ne le demande pas... ignore-le toujours... Tout ce que tu dois savoir, pauvre enfant, c'est ce mot fatal : nécessité! Quand je te parlai d'Henri pour la première fois, quand tu m'opposas le comte de Frinlair... Dieu m'est témoin que j'aurais voulu te donner le comte, si je l'avais pu... mais c'était impossible.

CLAIRE.

Et moi, puis-je donc épouser l'autre? (*Résolûment.*) Non! ce mariage est impossible aussi.

LE BARON, *bas.*

Il est indispensable... Il y va de la fortune, de l'honneur, de la vie!...

CLAIRE.

Comment?

LE BARON, *à voix basse.*

Oui, de la vie...

CLAIRE.

Oh!... mais non, vous me trompez encore... je ne vous crois plus, et je refuse, monsieur!

LE BARON, *après hésitation.*

Eh bien! écoute donc ce que personne ne sait que Dieu et moi, ce que j'aurais voulu cacher à tous, à toi surtout... à moi-même.

CLAIRE.

Je tremble!

LE BARON, *sur le devant avec elle.*

Écoute, puisque tu le veux, ce secret terrible, ce fatal passé qui engage, qui commande notre avenir!... — Une jeunesse effrénée comme celle d'Henri me jeta jadis de la fortune à la misère... à l'extrême misère... entends-tu... Cette vie-là m'était insupportable après l'autre... et je tombai plus bas encore, en voulant me relever...

CLAIRE

O mon Dieu!

LE BARON.

Je me relevai coupable... un crime...

CLAIRE, *avec terreur.*

Assez!

LE BARON.

Voilà ma peine! je te fais horreur comme à moi... Bref, la misère m'avait instruit... avec l'or trouvé dans le sang, j'entrai

sous un faux nom chez M. Berville père, qui, ruiné par mon crime, me prit d'abord pour associé... puis pour ami... et enfin pour tuteur de son propre fils. J'espérais alors que le premier crime serait le dernier ; mais, hélas ! hélas ! le crime a sa fertilité !... J'eus besoin de faire de mon pupille, du fils de l'homme que j'avais ruiné, mon propre gendre, de confondre ainsi nos destinées, afin d'empêcher toute poursuite, si jamais j'étais découvert. On peut étouffer le remords, non la crainte. Pour amener mon pupille à mon but, je le laissai aller librement dans le plaisir ; je savais par moi-même où cela conduit...

CLAIRE.

Plus d'espoir...

LE BARON.

Restait ta volonté, ton amour pour le comte, et le lien maudit de ce funeste amour... et je dus briser ces derniers obstacles comme les autres, te briser le cœur... pauvre enfant !... te sacrifier aussi à la même nécessité... car il fallait, il faut encore, et toujours, que j'aie Henri pour gendre !

CLAIRE.

Oh ! c'est à mourir !

LE BARON.

Dieu lui-même n'a pas voulu l'autre mariage... résigne-toi donc à celui-ci, à ce mariage de salut pour tous deux ; car, toi aussi, tu as un secret à cacher, à couvrir du voile nuptial... un secret fatal comme le mien... plus encore, prends bien garde !... car ma victime, à moi, n'est plus, et la tienne vit peut-être !... et le comte... le comte est mort ! (*Il va s'asseoir à droite.*)

CLAIRE.

O malheureuse !... à toi tout ce que donne l'or, le superflu, le nécessaire, parures et dot, millions en main, diamants au front.... tout, enfin, hors ton âme... Aime ce que tu hais... bois tes larmes... souris quand ton cœur saigne... sacrifie-toi toute vive au monde... fais-lui un holocauste infâme de tes plus saintes passions !... Heureuse, heureuse la pauvre fille qui sort d'ici... oui, mon Dieu ! une mansarde, une robe de bure, le pain du travail, l'humilité et la misère... mais du moins la liberté du cœur ! Mon père, je vous obéirai ; mais je n'y survivrai pas. (*Elle sort par la gauche.*)

LE BARON, *seul.*

Voilà donc les conséquences d'une première faute !... Ma vie n'est plus qu'un long crime que je recommence toujours et contre tous. C'est la roue éternelle d'Ixion !... Une fois engrené dans cet horrible rouage, il faut y passer corps et âme, tout entier. (*Se levant.*) O fatalité !... solidarité du crime qui pèse sur moi, et jusque sur ma fille !... Toujours tromper, toujours frapper, toujours marcher les yeux fermés, les bras tendus dans une voie de sang et de larmes, de violence et de ruse, jusqu'au fond de l'enfer !... O fortune, honneur, démons insatiables de victimes ! l'homme vous immole les autres d'abord, puis les siens,

puis soi-même!... Quand j'ai préféré le meurtre au suicide, je croyais me sauver, vivre heureux, racheter le mal à force de bien... Misérable insensé! je n'ai point de richesse, car je n'ai point de repos... je n'ai point de famille, car ma fille est ma complice... je n'ai pas la vie, car je n'ai plus rien d'humain, ni cœur ni âme!... car je suis seul comme dans la nuit du tombeau, je suis mort... Oh! le meurtre est le vrai suicide... ce n'est pas l'autre, mon Dieu! c'est moi que j'ai tué!... (*On entend frapper. il va fermer la porte du fond et ouvrir la porte secrète. Madame Potard entre.*)

SCÈNE IV.

LE BARON, MADAME POTARD.

LE BARON, *refermant la porte.*

Ah! vous voilà, madame.

MADAME POTARD.

Oui, monsieur, à vos ordres.

LE BARON, *à part.*

Allons, marche, juif errant du crime!

MADAME POTARD.

Vous m'avez envoyé chercher? Mademoiselle serait-elle indisposée?...

LE BARON.

Madame, vous avez manqué à tous vos engagements. Vous aviez promis de faire disparaître l'enfant.

MADAME POTARD, *hésitant.*

Mais... mais... monsieur...

LE BARON.

De le faire disparaître pour toujours.

MADAME POTARD.

Ah! monsieur, pardonnez-moi! j'ai eu tort, je l'avoue. Je n'en ai pas eu la force, mais je l'ai perdu autant que possible, allez en le laissant chez une pauvre fille. où il ne se retrouvera pas.. (*Tristement.*) pas plus que l'argent que j'ai perdu le même jour

LE BARON.

Capable de tout! si malhonnête, enfin, qu'elle fait même le bien quand elle est convenue de faire le mal!

MADAME POTARD.

Ah! j'en ai été assez punie par la perte des billets.

LE BARON.

Je n'en crois rien, et vous allez me les rendre.

MADAME POTARD.

Je ne les ai plus, je ne les ai plus, monsieur!

LE BARON, *comme inspiré.*

Et vous les avez vraiment perdus?

MADAME POTARD, *avec affliction.*

Hélas! oui, monsieur, tous les dix.

LE BARON.

Eh! bien... je les remplacerai, si vous voulez!

MADAME POTARD.

Comment?

LE BARON.

Si vous voulez faire ce que vous n'avez pas fait.

MADAME POTARD.

Mais...

LE BARON.

Vous les avez encore?

MADAME POTARD.

Mais non, mais non... je vous jure!

LE BARON.

Alors, aimez-vous mieux dix ans de travaux forcés?

MADAME POTARD, *avec effroi.*

Vous savez!

LE BARON.

Je sais tout votre passé. Vous avez été condamnée jadis, pour crime de votre métier; vous êtes ici contumace sous un nom de guerre, vous êtes en mon pouvoir! Allons, vite dix mille francs, ou la prison! Voyez!

MADAME POTARD, *avec hésitation.*

Vous le voulez, monsieur... vous m'y forcez... aujourd'hui même, vous me donnerez dix mille francs?

LE BARON.

Et tout sera fini cette fois.

MADAME POTARD.

Oui, monsieur.

LE BARON.

Et vous quitterez Paris ensuite.

MADAME POTARD.

La France, s'il le faut.

LE BARON, *à part.*

Maintenant, à la rivale! (*Haut.*) Allons, venez! (*Il la fait sortir par la porte secrète.*) — *Rideau de manœuvre.*

SIXIÈME TABLEAU.

Le grenier de Jean et la chambre de Marie.

Même décor qu'au deuxième tableau. Un mois après.

SCÈNE V.

MARIE, *triste, cherchant l'anneau de sa mère dans les tiroirs de sa commode.*

Allons, vite! l'alliance de ma mère... (*Regardant dans le ca-*

binet.) Pauvre petit, il dort... (*Cherchant.*) Cette bague dont je n'ai jamais voulu me séparer pour vivre, ni même pour mourir... tout ce qui me reste de ma mère, cet anneau béni, je vais le quitter enfin... le vendre, pour payer le mois de mon enfant.

SCÈNE VI.

MARIE, JEAN.

JEAN, *une affiche à la main, frappant à la porte de Marie.*
Mam'zelle Marie, mam'zelle Marie.

MARIE, *ouvrant.*
Ah ! c'est vous, père Jean !

JEAN, *avec joie entrant.*
Mam'zelle, bonne nouvelle ! j'ai trouvé la personne aux billets.

MARIE.
Ah ! tant mieux !

JEAN.
Oui, j'ai relevé ce matin une vieille affiche d'un mois, tenez, (*Lisant.*) « Il a été perdu dans la nuit du mardi gras douze février... » c'est bien ça, vous savez, c'était la nuit de l'enfant. (*Reprenant.*) « Il a été perdu dans la nuit du mardi gras douze « février, du boulevard Poissonnière au faubourg Saint-Antoine, « dix billets de banque de mille francs. La personne qui les a « trouvés est priée de les rapporter rue Saint-Louis, numéro 4, « au Marais, à madame Potard, sage-femme, qui donnera une « honnête récompense.., » Ouf! je vais donc pouvoir les rendre enfin !

MARIE.
Bon débarras !...

JEAN.
Je vous en réponds !

MARIE, *cherchant dans les tiroirs.*
Où donc ai-je mis cette bague ?

JEAN.
Mais tenez, pour être content tout à fait, je voudrais à cette heure vous voir trouver aussi la personne à l'enfant...

MARIE.
Ah ! par exemple, père Jean, ce n'est pas la même chose...

JEAN.
Oui, je voudrais vous voir débarrassée de l'enfant comme moi de l'argent...

MARIE.
Pauvre petit... au fait, il serait peut-être plus heureux !... Mais non, on ne l'a pas perdu, lui, par hasard ; et si on l'a abandonné, c'est qu'on ne pouvait pas le garder ; allez! il est encore mieux avec moi.

JEAN.

Tout ça est bel et bon, mais vous avez peut-être encore passé la nuit à travailler pour lui... ça vous tuera...

MARIE.

Au contraire, père Jean, ça me fait vivre... sans lui je serais morte, vous savez bien.

JEAN, *avec une brusquerie affectueuse.*

Allons, bon, c'est lui qui vous rend service!... c'est lui qui se ruine pour vous!... il n'y a pas de raison... il vous coûte les yeux de la tête... Où est votre châle neuf?... tous vos pauvres effets y passeront... vous v'là encore en l'air pour lui, je suis sûr... asseyez-vous donc là, que je vous parle un peu... je n'ai pas fini...

MARIE, *ayant trouvé la bague.*

Ah! la voilà... Allons, père Jean, voyons! qu'est-ce qu'il y a encore?

JEAN, *prenant une chaise, ainsi que Marie, et se plaçant au milieu sur le devant.*

Vous êtes trop bonne, vrai, vous avez tort, mam'zelle! et vous savez le proverbe : Quand on est trop bon, le loup vous mange... Eh bien! vous n'écoutez que votre cœur, vous avez la rage de faire du bien aux autres, vous le faites en cachette comme une brave fille que vous êtes... Et puis, quand on le devine, ça tourne contre vous... Oui, mam'zelle, il faut que je vous le dise enfin : on jase sur cet enfant!

MARIE.

Eh bien! laissez-les dire, père Jean, coûte que coûte! il vaut encore mieux être honnête que d'en avoir l'air.

JEAN, *avec embarras.*

Ce n'est pas tout, mam'zelle... je ne sais s'il faut finir... Je n'ai peut-être pas le droit...(*Mouvement de Marie.*) Oh! ne vous fâchez pas, c'est dans votre intérêt... Avec ça que depuis quelque temps on vous trouve toute rêveuse, et qu'on voit venir ici un jeune homme, un beau jeune homme, qui est sans doute bien honnête et bien retenu avec vous, mam'zelle; mais enfin, l'enfant d'un côté, le jeune homme de l'autre... On ne peut pas empêcher les mauvaises langues de mordre, et je voudrais voir le jeune homme et l'enfant à leur place comme les billets.

MARIE.

Père Jean, je n'ai rien à craindre, rien à me reprocher. Je n'ai pas cru faire mal en recevant ce jeune homme qui est venu s'excuser après l'accident de la robe. Si j'ai mal fait, je ne le reverrai plus; mais pour l'enfant, père Jean, vous ne pensez pas ce que vous dites.

JEAN.

Si fait, si fait, mam'zelle, un enfant de malheur qui est de trop comme moi, comme tous les gueux... Des gueux, il n'y a pas besoin d'en garder de la graine... il en poussera toujours assez! Songez donc plus à vous et moins aux autres. Chacun pour soi!

MARIE.

Ah! père Jean, pouvez-vous parler ainsi? Vous n'avez donc jamais aimé personne au monde? vous n'avez donc jamais eu de parents?... Allez, père Jean, quand on a aimé une vieille mère, on aime les petits enfants... Si vous saviez comme c'est bon d'aimer quelqu'un!... — Mais alors, pourquoi donc vous intéressez-vous à moi... vous?...

JEAN, *ahuri.*

Pourquoi?... Pourquoi?...

MARIE.

Oui, là, pourquoi?

JEAN.

Pourquoi?... Je vais vous le dire.

MARIE.

Ah?

JEAN.

Enfant de Paris, je suis né je ne sais où, je ne sais quand, abandonné, comme l'orphelin que vous avez trouvé... Ma mère, l'inconnue, m'a jeté comme lui, comme tant d'autres, au malheur ou au crime... au hasard, va comme je te pousse!... Je suis de cette race de meurt-de-faim, qui ont la vie si dure et qui viennent quand même, comment?... pourquoi?... n'importe!... un champignon, du fumier de Paris, un trognon de la capitale, un des rebuts de la vieille ville, que le temps, ce maître chiffonnier, ramasse danssa grande hotte... quand il les voit. — Depuis soixante ans, je traîne ainsi, le crochet en main, dans les rues de Paris, que je n'ai jamais quitté, où j'ai toujours vécu, où je ne suis pas mort plutôt, car, on ne peut pas appeler ça vivre, en vérité. Croiriez-vous, mam'zelle Marie, que je n'ai jamais vu la campagne, la verdure, qu'au carreau de la halle, au marché des Innocents!... Je ne sais pas pourquoi je pense à tout cela à cette heure... Ah! c'est pour vous dire que je n'ai jamais connu que les passants et les pavés...

MARIE.

Pauvre père Jean!... Comment avez-vous fait pour vivre ainsi?...

JEAN.

C'est comme je vous le dis, mam'zelle. Enfant, je n'ai vu ni père ni mère; homme, je n'ai eu ni femme ni enfant. Personne ne m'a jamais aimé, je n'ai jamais aimé personne... je n'en avais pas le moyen! Tout le monde ne peut pas se permettre d'avoir une famille... ça coûte cher, voyez-vous?... j'étais trop pauvre pour en avoir une, et je m'en suis privé. Ah! dame! quand je rentrais tout seul dans la baraque, les quatre murs étaient bien grands... et pourtant j'y avais le cœur serré... c'était bien vide, et j'y étouffais... Oui, j'étouffais comme l'ours Martin en cage, et je rugissais parfois comme lui... je m'embêtais carrément... Je me souviens qu'un jour, j'ai souhaité d'être en prison pour n'être pas seul... Ce jour-là, j'avais trente ans!... Jusque-

là on m'avait appelé Jean tout court... c'était bien assez, pour un homme seul... mais alors on m'appela le Père-Jean ; ce nom de père me mit hors de moi !... je ne pouvais plus vivre ainsi, vous aviez raison... Alors, je pris la chique... (*Se reprenant.*) pardon, mam'zelle .. le tabac et l'eau-de-vie, l'eau-de-vie surtout... Voilà des amis, voilà des parents !.. ça s'appelle de la consolation... Quand on est seul, on se soûle... ça peuple... on voit double... Je voyais au fond de mon verre toutes mes imaginations : un ménage, des blondins autour de moi, la bourgeoise faisant la soupe et mettre la nappe pour nous tous... Je vivais ainsi, ou plutôt je me tuais, je me tuais le corps et l'âme, mam'zelle ; c'est notre manière de nous suicider... vous avez le charbon, et nous le trois-six... j'étais toujours, c'est le mot, ivre-mort ! Mais un jour, un grand malheur, la mort d'un homme... dont mon vin fut cause... (on ne peut pas savoir les suites du vin), la mort d'un pauvre père de famille, mam'zelle, que je ne pus empêcher, parce que j'étais soûl, me fit jurer de ne plus boire, de le remplacer, de veiller sur son enfant... (*Avec émotion.*) M'avez-vous vu seulement une fois gris depuis que je suis venu loger près de vous? Autrefois, si j'étais resté un seul jour sans boire, je n'en serais pas revenu ; et maintenant, maintenant ce serait si je restais un jour sans vous voir... Le diable m'emporte, je ne pense plus qu'à vous, mam'zelle Marie... Et je sens là quelque chose de doux et de nouveau que je ne peux pas m'expliquer, mais qui vaut mieux que de boire, allez !

MARIE, *avec joie.*

N'est-ce pas?

JEAN.

Oui, en vous voyant si bonne, travailler autant d'heures qu'il y a de chiffres sur le cadran, soigner votre vieille mère, élever cet enfant... je me suis dit ce que vous disiez tout à l'heure : Il y a donc quelque chose de bon à aimer? Et je me suis mis à vous aimer!... Ah! par exemple, je ne sais pas comment je vous aime... si c'est comme fille, comme sœur, ou autrement... je ne peux pas vous dire... je ne m'y connais pas, vu que je n'ai jamais aimé ni haï personne... Tout ce que je sais, c'est que j'ai l'âge qu'aurait votre père... Eh bien ! c'est ça, je vous aime comme ma fille !... Quand vous m'appelez le père Jean, tout mon pauvre cœur saute dans ma poitrine... Je donnerais une pinte de mon sang pour vous épargner une larme, et je pleurerais toute la vie comme les fontaines de la Concorde pour vous faire sourire un petit moment.

MARIE.

Une larme!... une larme !...

JEAN, *riant et pleurant à la fois.*

Oui, chère enfant, une larme, une larme de joie, celle-là ; laissez-la couler, laissez ce pauvre cœur qui n'a jamais servi se rattraper de toute sa vie avec vous... C'est tout plaisir !... Quand je vous regarde... avec vos beaux yeux si doux, votre joue si

rose, votre bouche fleurie, toute votre mine de bouquet, il me semble toujours qu'on me souhaite ma fête!... Et quand je peux venir là, comme ça, me mettre à vos côtés, pour causer avec vous, vous prendre vos petites mains si blanches, et les serrer doucement dans les miennes, je suis, je suis heureux, bien heureux, ça me grise!... Il me semble que, moi aussi, j'ai une famille, un enfant, ma part enfin, la part de bonheur que le bon Dieu nous a donnée à tous en nous donnant un cœur!... Voilà, voilà, mam'zelle, voilà pourquoi je m'intéresse à vous!

MARIE.

Mon bon père Jean! (*Elle lui saute au cou et l'embrasse.*)

JEAN, *enivré.*

Ah!...

MARIE.

Eh bien! j'aime le petit comme vous m'aimez... et je m'en vais chercher l'argent de la nourrice... (*Apportant l'enfant.*) Tenez, il est réveillé... N'est-ce pas qu'il est gentil?

JEAN.

Je n'en dis pas de mal!...

MARIE.

Tenez, père Jean, pour vous apprendre à gronder, vous allez me le garder un peu. (*Elle lui remet l'enfant.*) Veillez sur lui jusqu'à ce que je rentre. (*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

JEAN, *avec un embarras comique.*

Eh! bien, eh! bien, mam'zelle!... Elle fait de moi ce qu'elle veut... Allons, puisqu'il le faut... Le petit gueux... a-t-il l'œil vif... (*Il va et vient en le berçant.*) Je ne peux pas lui donner à teter... Si je chantais pour l'endormir... Ah! oui, mais c'est qu'il y a longtemps que je n'ai chanté... j'ai la voix un peu rouillée. (*Il chante.*) Vive le vin! vive... (*Avec terreur.*) Ah! pas ça! il ne l'apprendra que trop tôt... Do, do, l'enfant do... l'enfant dormira bientôt... En voilà de l'ouvrage! Me voilà père, grand-père même... grand-père Jean! Ah! ah! mon gaillard tape de l'œil... mettons-le tout doucettement sur le lit de mam'zelle Marie. (*Il porte l'enfant dans le cabinet et revient.*) Allons là-haut fumer une pipe avant qu'elle rentre... (*Il va prendre les fleurs fraîches qu'il a déposées derrière le petit escalier, dans le quatrième tableau, et les met dans les petits pots qui sont sur la commode après avoir ôté les vieilles et sort.*) Ah! laissons la porte ouverte; si monsieur crie, je l'entendrai mieux. (*Il remonte chez lui.*)

SCÈNE VIII.

MADAME POTARD, *voilée d'un voile noir épais, entrant et regardant avec précaution.*

Elle est sortie. Allons! (*Elle va dans le cabinet, reparaît, et sort, emportant l'enfant.*)

JEAN, *fumant dans sa mansarde, et prêtant l'oreille.*

Il me semble que j'ai entendu entrer quelqu'un chez mademoiselle Marie; c'est peut-être elle!... Si elle allait ne pas me trouver à mon poste... elle me gronderait! (*Il redescend avec sa pipe.*)

SCÈNE IX.

JEAN (*chez Marie*), *puis* HENRI.

JEAN.

Personne!... Diable!... je ne peux pas fumer ici... (*Il remet sa pipe dans sa poche. Regardant vers l'escalier.*) Quelqu'un!... C'est elle, non, c'est le moderne... (*Henri frappe à la porte.*) Entrez!

HENRI, *entrant, à Jean.*

Mademoiselle Marie n'est pas chez elle?

JEAN.

Non, monsieur; elle est sortie. Si vous voulez l'attendre, elle ne va pas tarder à rentrer; sinon, je me chargerai de lui dire tout ce que vous voudrez...

HENRI, *s'asseyant.*

Je l'attendrai... on est si bien dans cette petite chambre... on y respire je ne sais quel frais parfum de vertu qui calme les sens et retrempe le cœur. C'est là seulement que je trouverais ce que je cherche: le repos dans l'ombre, l'estime dans l'amour, et la sûreté dans le bonheur.

JEAN, *à part.*

Allons! ça ne peut pas continuer comme ça, il faut que je lui parle! (*Haut.*) Vous êtes monsieur Henri Berville? Nous causions de vous ce matin avec mademoiselle Marie!

HENRI.

Et vous êtes peut-être le père Jean, dont elle m'a parlé aussi?

JEAN.

Ah! elle vous a parlé de moi... chère enfant!

HENRI.

Oui, souvent... et comme de son meilleur ami.

JEAN.

Elle n'a pas menti, monsieur, je vous en réponds; et, tenez... c'est à cause de ça... que je prends la liberté... là... puisque nous sommes tous deux... de vous demander... ce que vous lui voulez.

HENRI.

Et grâce à ce titre que je vous reconnais, père Jean, je vais vous répondre. J'ai vu Marie au bal, je l'ai aimée, je me suis battu pour elle, et je l'ai mortellement vengée... je ne peux plus vivre sans elle, et je vais rompre mon mariage...

JEAN.

Pour l'épouser?

HENRI.

Oh! non... Je l'aime!.. je suis prêt d'ailleurs à tous les sacrifices... Je veux, père Jean, lui faire un sort... un sort digne, libre, heureux, pour le reste de ses jours.

JEAN.

Voilà qui est clair!... vous voulez !... Le roi dit: Nous voulons... Reste à savoir ce que veut mademoiselle Marie.

HENRI.

Bien entendu ; c'est précisément ça que je viens demander aujourd'hui, pour en finir. Ce que je sais jusqu'ici, c'est qu'elle a refusé, rejeté toutes mes offres, et que depuis un mois que je lui fais la cour, père Jean, je ne suis pas plus avancé que le premier jour. Visites, présents, lettres, paroles, j'ai tout employé, et le tout pour rien!

JEAN.

Je la reconnais bien là...

HENRI.

En voilà donc une qui ne veut pas se vendre, à moins qu'elle ne s'estime plus que je ne lui offre.., cela s'est vu.

JEAN, *avec colère.*

Ah! monsieur, vous vous trompez... et, tenez, ne faites pas pis... Vous ne la voulez pas pour femme, vous l'avez dit... vous ne vous mariez pas, vous, quand vous aimez; vous n'en voulez donc faire qu'un passe-temps, une fille perdue comme les autres! Allons, jeune homme, un peu de probité!... vous avez des voitures, et nous n'avons pas de souliers; vous avez des hôtels, et nous n'avons pas de logements; vous pouvez nourrir dix femmes, et nous n'avons pas de pain tous les jours!... vous avez tout, enfin... et nous n'avons rien!... et vous avez encore besoin de ce qui nous reste, de notre seul et unique bien, notre honneur! Pas tant d'appetit, s'il vous plaît! on se mettrait en travers... Il y en a assez d'autres qui ne demandent pas mieux que d'être à vous... Je sais bien que c'est celle que vous ne pouvez pas avoir que vous voulez... que vous la voulez, misère aidant, pour un jour, un mois, un an... et puis deviens ce que tu peux... Mais ça ne sera pas ; non, Marie ne peut être votre femme, elle ne sera pas votre maîtresse!... Je vous dis que je ne veux pas... qu'elle ne le veut pas!...

SCÈNE X.

LES MÊMES, MARIE.

MARIE.

Père Jean! j'ai l'argent, j'ai vendu l'anneau. (*Apercevant Henri.*) Ah! monsieur Henri!

JEAN, *à part.*

Allons, je suis de trop... sortons... pour veiller au grain... il dira mieux tout ce qu'il a dans l'âme, et j'écouterai tout... en fumant ma pipe! (*A Henri en sortant.*) Ce qui est dit est dit. (*Il reste sur le palier et écoute.*)

HENRI, *s'asseyant et prenant les mains de Marie.*

Je vous attendais, Marie, car il faut que je vous parle sérieusement aujourd'hui et que vous me répondiez de même... le temps presse, un mot... le dernier! Je vous aime, Marie, je vous l'ai déjà dit souvent, comme je n'ai jamais aimé personne, d'un amour qu'on n'éprouve qu'une fois en sa vie, qui change et fixe à jamais le sort d'un homme. Pour vous aimer, Marie, j'ai déjà sacrifié mes goûts, mes plaisirs, vous le savez, et je veux vous sacrifier jusqu'à mon mariage pour être aimé.

MARIE, *avec étonnement.*

Ah!

HENRI.

Je suis franc avec vous, vous devez l'être avec moi; vous m'avez rendu la vie, je vous la dois, je veux vivre pour vous, avec vous... Pourrais-je vivre sans vous? De votre réponse depend donc ma destinée entière et l'avenir de tous deux. Oui, je romprai tout lien pour vous, Marie... Si Marie Didier ne peut être ma femme, du moins, je le jure, je n'en épouserai pas d'autre, et ma fortune, ma vie, mon cœur, lui appartiendront désormais... Voilà mes intentions! Quelles sont les vôtres? Parlez!

MARIE.

Je ne pourrai jamais être à vous, monsieur Henri!

HENRI, *se levant.*

Ah! et pourquoi?... Est-ce donc de la haine que je vous inspire?

MARIE.

Vous ne le pensez pas.

HENRI.

En aimez-vous un autre plus heureux que moi?

MARIE.

Oh!

HENRI.

Pourquoi donc alors?

MARIE.

Je serai franche comme vous, monsieur Henri, restons-en là pour toujours, vous êtes trop au-dessus de moi... et je ne puis...

HENRI.

N'achevez pas, je comprends... (*Avec désespoir.*) Allons, elle voudrait plus encore... comme ce vieillard... Oui, je me suis trompé avec elle en ne lui parlant que d'amour et de bonheur. Ce n'est pas assez sans doute de lui sacrifier le passé et l'avenir, de se dévouer tout entier, de renoncer à toute autre affection, à tout autre lien pour elle. Elle a une prétention plus haute ; je comprends, je comprends enfin ! tant de résistance n'est qu'intérêt et calcul... Tu refuses parce que tu veux être ma femme !...

MARIE, *avec étonnement.*

Moi !...

HENRI, *avec exaltation.*

Oui, peu t'importe le cœur, pourvu que tu aies la main !... le bonheur, pourvu que tu aies le rang ! Ah ! Marie, pauvre insensée, cette ambition satisfaite ne te vaudra ni plus d'estime ni plus d'amour !

MARIE, *pleurant.*

Ah ! monsieur Henri, croyez-vous ce que vous dites ?

HENRI.

Je le crois.

MARIE, *vivement.*

Vous le croyez !

HENRI, *ému.*

Oui, oui.

MARIE, *avec explosion.*

Vous le croyez !... Eh bien, je suis à vous, Henri... Et que Dieu me pardonne ! ni votre nom, ni votre fortune, Henri, rien de vous que vous-même !... (*Mouvement de Jean qui lâche sa pipe et redouble d'attention..*)

HENRI.

Que dites-vous, Marie ?

MARIE.

Je dis que je vous aime, que je vous aime pour vous, pour vous seul. Pardon, pardon, mon Dieu, de préférer son amour à mon honneur ! (*Elle tombe à genoux et se couvre la figure de ses mains.*)

HENRI, *la relevant avec enthousiasme.*

Ah ! c'est là ta pensée, noble fille ? Eh bien !... non, Marie, il n'en sera pas ainsi ; tu seras ma femme, ma femme légitime, entends-tu ?... En me donnant tous les droits, tu m'imposes tous les devoirs. Je veux mettre mon cœur à la hauteur du tien... Je t'aimais pour ta beauté, je t'honore pour ta vertu... Non, je n'aurai pas d'autre femme que toi..., ange adorable de désintéressement et d'honnêteté ; je te rends l'honneur que tu me sacrifies... Moi aussi, je suis tout à toi, maintenant !... fortune de mon père, ce n'est pas assez, le nom même qu'a porté ma mère... tout, tout pour toi..., ô ma fiancée !... A toi donc ces robes de noces, ces voiles, ces parures, que tu faisais pour l'autre ! Oui, à vous, madame, car désormais, je le jure, vous serez la femme d'Henri Berville.

JEAN, *qui s'est rapproché de la porte et qui entend l'aveu d'Henri, entrant chez Marie avec joie.*

A la bonne heure! comme ça, je donne mon consentement! Allez chercher celui de vos parents! — La rouerie la meilleure sera toujours l'honnêteté. (*Henri lui donne une poignée de main, baise la main de Marie, et sort reconduit par elle.*)

MARIE, *revenant à Jean.*

Oh! que je suis heureuse! Il me fait croire à ce qu'il dit... il me rend folle! Je vous remercie, Seigneur mon Dieu! Père Jean, que je vous embrasse!... (*Elle l'embrasse, puis regardant vers le cabinet.*) Ah! pauvre enfant, l'amour l'a fait oublier! il n'est plus que ma seconde pensée,.. allons le reporter à la nourrice... (*Elle va pour le prendre dans le cabinet et rentre effarée.*) Ah! mon enfant! mon enfant! où est mon enfant? Jean! père Jean! mon enfant!

JEAN.

Comment? (*Il entre dans le cabinet.*)

SCÈNE XI.

JEAN, MARIE, LE COMMISSAIRE, *entrant;* DEUX AGENTS DE POLICE, *en bourgeois, restant sur le palier.*

LE MAGISTRAT, *à Marie qui va pour suivre Jean dans le cabinet.*

Marie Didier, vous êtes accusée d'infanticide. (*Sur ces dernières paroles, Jean reparaît épouvanté.*)

MARIE.

Moi!...

LE MAGISTRAT.

On a trouvé votre enfant mort dans le puits de l'impasse.

MARIE, *poussant un cri.*

Ah! (*Elle tombe à la renverse.*)

JEAN, *se baissant vivement et lui soulevant la tête.* (*Avec force.*)

Ma fille!... (*Le magistrat fait signe aux agents d'avancer.*) — *Rideau.*

ACTE III.

SEPTIÈME TABLEAU.

Une Chambre chez madame Potard.

Au fond, à gauche, une fenêtre avec petits rideaux ; à droite, la porte d'entrée ; au milieu, une petite bibliothèque et une pharmacie, le tout faisant face au public. Latéralement, à gauche, un secrétaire ; à droite une cheminée avec du feu. Glace, pendule, flambeaux d'un goût équivoque. Au milieu de la chambre, un guéridon. Chaises.

SCÈNE I.

MADAME POTARD, *assise devant la cheminée, comptant les dix billets de mille francs que lui a redonnés le baron.*

Dix, c'est le compte! Ne perdons pas ceux-ci comme les autres... ils me coûtent trop cher!... (*Elle se lève, et va les serrer dans son secrétaire.*) J'ai rêvé araignée cette nuit: ah! si on retrouvait les autres à présent, ça m'en ferait vingt!... Mille francs de rentes! une fortune! je me retirerais tout de suite... (*On entend sonner.*)

SCÈNE II.

MADAME POTARD, LA SERVANTE, *puis* JEAN.

LA SERVANTE, *entrant.*

Madame, quelqu'un vous demande.

MADAME POTARD.

Faites entrer... (*La servante introduit Jean, triste, inquiet.*)

JEAN.

Madame Potard, sage-femme?

MADAME POTARD.

C'est moi, monsieur.

JEAN.

Ah! J'aurais à vous causer en particulier. (*Madame Potard fait signe à la servante de s'éloigner. La servante sort. Jean regarde et observe tout à part.*)

MADAME POTARD.

Nous sommes seuls maintenant. Qu'y a-t-il pour votre service?

JEAN, *lentement.*

Je ne viens pas vous demander un service, je viens vous en rendre un...

MADAME POTARD.

A moi?

JEAN.

A vous.

MADAME POTARD, *à part, avec joie.*

Ah! les billets peut-être?...

JEAN.

N'avez-vous pas perdu quelque chose?

MADAME POTARD, *avec abondance.*

Oui, des billets de banque, dix mille francs. Vous les avez trouvés? Rendez-les moi, ils sont à moi!...

JEAN.

Un instant.

MADAME POTARD.

Vous les avez trouvés, n'est-ce pas?

JEAN.

Oui, madame.

MADAME POTARD.

Ah! l'araignée! quel bonheur! Voyons?

JEAN, *tirant les billets du portefeuille de Didier.*

Voyez!...

MADAME POTARD, *vivement.*

C'est bien cela... ils sont à moi, monsieur; donnez-les moi...

JEAN.

Pas si vite!

MADAME POTARD, *même jeu.*

Ils sont à moi, je vous dis; je les ai bien gagnés... donnez, donnez donc!... Mais je comprends, vous voulez être sûr auparavant... Je les ai perdus la nuit, le 12 février, du boulevard Poissonnière au faubourg Saint-Antoine... comme dit l'affiche. Vous avez dû les trouver dans le faubourg, n'est-ce pas?...

JEAN.

Précisément.

MADAME POTARD, *tendant la main.*

Eh bien! alors... Ah! mais, c'est juste... décidément, la joie me fait perdre la tête... j'oubliais... il y a une récompense, une récompense honnête...

JEAN.

Honnête... je l'espère bien...

MADAME POTARD, *prenant de l'argent dans son secrétaire.*

Ah! mais dame! pour dix mille francs, vous comprenez qu'on ne peut pas donner gros d'argent comme pour un million.

JEAN.

Aussi n'est-ce pas de l'argent que je veux...

MADAME POTARD, *avec une joie mêlée d'étonnement.*

Ah! et que voulez-vous donc?... (*Elle remet l'argent dans le tiroir.*)

JEAN.

Je veux savoir comment vous avez eu ces billets.

MADAME POTARD, *étonnée.*

Comment?

JEAN, *s'asseyant.*

Oui, madame Potard; vous m'avez dit comment vous les avez perdus, je veux savoir maintenant comment vous les avez gagnés...

MADAME POTARD.

Mais, monsieur...

JEAN.

Il n'y a pas de monsieur, ni de madame, je ne vous les rendrai que si vous me le dites... Voyez, c'est à prendre ou à laisser.

MADAME POTARD, *revenue du premier choc, s'asseyant.*

Mais, monsieur, je les ai gagnés par mon travail... c'est le fruit de mes économies.

JEAN.

A d'autres! vous avez perdu ces billets, la nuit, faubourg Saint-Antoine, n'est-ce pas?...

MADAME POTARD.

Sans doute.

JEAN.

Sur les quatre heures du matin?...

MADAME POTARD.

Après?...

JEAN.

Que faisiez-vous, la nuit, à pareille heure, avec dix mille francs dans votre poche, faubourg Saint-Antoine? Ça n'est pas naturel...

MADAME POTARD, *hésitant.*

Rien de plus vrai, pourtant, je vous jure... Je revenais... de chez mon notaire.

JEAN.

A cette heure-là! les boutiques de notaires sont fermées; une sage-femme ne court pas les rues à quatre heures du matin avec des billets de banque plein ses poches... sans motif; il y a de la gabegie, là-dessous... Allons, je veux tout savoir... ou adieu les billets!

MADAME POTARD, *se levant et se fâchant.*

Ah çà, mais, vous êtes encore drôle, vous!... Je vous trouve étonnant! Ces billets sont à moi : ça ne vous regarde pas... et je saurai bien vous forcer à me les rendre.

JEAN.

Et moi je saurai bien vous forcer à parler.

MADAME POTARD.

Oui... Eh bien! nous verrons! Je vais aller me plaindre à la police.

JEAN, *se levant.*

Et moi, je vais jeter les billets de banque au feu à chaque refus que vous allez faire. (*Il se trouve près de la cheminée.*)

MADAME POTARD.

Ah ! pas de bêtise!

JEAN.

Je commence : voyons, voulez-vous dire? (*Prenant un billet et le jetant au feu.*) Un !

MADAME POTARD, *pétrifiée.*

Mais c'est mille francs, misérable ; tu ne sais donc pas ce que c'est?

JEAN.

Voulez-vous parler ?... Deux!... (*Madame Potard se jette avec passion sur le feu, et se brûle les mains pour arracher le billet qui flambe.*)

MADAME POTARD, *même jeu.*

Ah ! brigand ! Oh ! c'est affreux !... tant d'argent ! de l'argent du bon Dieu ! de l'argent qu'on a tant de peine à gagner!... Au secours!... au feu!... au voleur!... à l'assassin!... (*Elle va vers la porte.*)

JEAN.

Si vous faites encore un pas, un cri, je jette tout le paquet.

MADAME POTARD, *tombant sur une chaise.*

Oh ! j'en mourrai !...

JEAN.

Voyons, décidez-vous ! (*Il va pour jeter le troisième.*)

MADAME POTARD, *avec effort.*

Arrêtez !...

JEAN.

Allons donc!

MADAME POTARD, *avec un grand effort.*

Eh ! bien, partageons !

JEAN.

Non, tout ou rien.

MADAME POTARD.

Tout, dites-vous, et tout pour moi?...

JEAN.

Moins les deux de flambés, bien entendu.

MADAME POTARD, *ravisée.*

De si bons billets ! (*A part.*) Dix mille francs que j'ai pour me taire... et huit mille que j'aurais pour parler... (*Haut.*) Ah çà, mais vous, quel intérêt avez-vous donc à savoir ce secret?...

JEAN.

Ah!... vous voyez bien qu'il y a un secret... je tiens à le connaître. (*Vivement.*) Allons... (*Il fait un geste vers le feu.*)

MADAME POTARD, *l'arrêtant du geste.*

Un moment donc ! (*A part.*) Mais que veut-il donc enfin, puisqu'il me rend tout?...

JEAN, *même jeu.*

Le secret ou le feu!...

MADAME POTARD, *comme inspirée.*

Que je suis bête!... Ah! malin, je comprends le tour, tu veux davantage, cent fois plus... Tu as raison... au fait! Il faut profiter de l'occasion quand on la tient... Je n'y pensais pas, moi; oui, c'est un coup, un bon coup... un coup de fortune! Bon! bon! j'y suis... tu veux faire chanter l'autre?

JEAN, *allongeant sa réponse.*

Oui!...

MADAME POTARD.

Fallait donc le dire... Tu tiens au secret qui te rapportera mieux que ça, n'est-ce pas? (*Elle montre les billets.*) Tu me donnes une patte pour avoir l'aile.

JEAN.

Tu y es!

MADAME POTARD.

Alors, part à deux, je dirai tout...

JEAN.

D'accord. (*Il remet les billets dans sa poche.*)

MADAME POTARD.

Rien de tel que de s'entendre.

JEAN.

J'écoute.

MADAME POTARD, *s'asseyant, fait signe à Jean de s'asseoir.*

Expliquons-nous! Ce n'est pas assez de huit mille francs pour céder un secret qui est un trésor, une mine, une fortune... quoi!... Tu vas d'abord me rendre mes huit mille francs, et puis tu partageras avec moi le bénéfice que tu feras.

JEAN, *assis.*

Convenu.

MADAME POTARD.

On peut avoir confiance?...

JEAN.

Tu vois si je sais bien monter le coup.

MADAME POTARD.

Oh! pour ça!... tu es honnête?... je veux dire.

JEAN.

Tu vois par ces cendres que je tiens bien ma parole...

MADAME POTARD.

Tu ne me compromettras pas, enfin?

JEAN.

Oh! cette idée!

MADAME POTARD.

Alors, ça va; écoute!

JEAN.

Allez!

MADAME POTARD.

C'est un fier secret, vois-tu! Ah çà! nous sommes bien associés?...

JEAN.

Mais oui, je le jure!

MADAME POTARD.

Écoute donc: il y a un mois, au carnaval, la nuit du mardi gras, le 12 février dernier, je devais perdre un enfant nouveau-né moyennant ces dix billets de mille francs... Il faut bien vivre. Quand j'ai eu les billets, le cœur m'a manqué... j'ai voulu sauver l'enfant... Au tour, je suis suspecte... je portai l'enfant chez une ouvrière que je savais bonne fille, et capable de s'en charger... Je voulais, parole d'honneur, donner quelque chose à cette fille pour sa peine... j'aimais mieux partager que de m'exposer... Mais il n'y a qu'heur et malheur! je ne trouvai pas l'ouvrière et je perdis les billets. Je fus bien forcée alors de laisser l'enfant à la garde de Dieu!

JEAN, *lui prenant la main.*

Bon cœur! va!

MADAME POTARD.

Trop bon, car c'est en voulant sauver l'enfant que j'ai égaré les billets, et l'on dit qu'un bienfait n'est jamais perdu!...

JEAN.

Vous voyez bien que non!... mais ce n'est pas tout, le nom des masques de cette nuit de mardi gras?...

MADAME POTARD, *avec confidence.*

Mademoiselle Claire Hoffmann, fille de M. le baron Hoffmann, est l'accouchée, et Marie Didier est l'ouvrière.

JEAN.

Voilà ce qui s'appelle parler... mais le reste?...

MADAME POTARD.

Quel reste?

JEAN.

La fin de l'histoire.

MADAME POTARD, *hésitant.*

Quelle fin?

JEAN.

L'enfant que vous avez sauvé, il y a un mois, a été tué aujourd'hui...

MADAME POTARD.

Chut!...

JEAN.

Allons, vous en avez fait un ange!

MADAME POTARD.

Plus bas, malheureux!...

JEAN.

Et maintenant, la preuve de tout cela?

MADAME POTARD.

La preuve?...

JEAN.

Oui, la preuve... je ne puis rien faire sans preuve.

MADAME POTARD.

C'est juste.

JEAN.

Il m'en faut une, et une bonne, pour agir.

MADAME POTARD.

C'est très-juste. (*Prenant une lettre dans le secrétaire.*) Voilà!

JEAN, *toujours assis, lisant :*

« 12 février.

« Madame, je ne sais quelles conventions on a pu faire avec « vous, touchant le dépôt qui vous a été confié... mais si, par « malheur, vous aviez quelque intérêt à le perdre, vous en avez « encore plus, je vous jure, à le conserver! Veuillez donc, je « vous prie, le garder avec un soin religieux, maternel, jusqu'à « ce qu'on le réclame; vous en serez récompensée. C. H.» (*Lui montrant les initiales.*)

MADAME POTARD.

Claire Hoffmann.

JEAN.

C'est la fille du baron?... (*Répétant les noms.*) Claire Hoffmann.

MADAME POTARD.

Hein! quelle musique!...

JEAN, *lui donnant les billets.*

C'est bien, voilà vos billets, comptez! (*Il met la lettre dans le portefeuille, puis le portefeuille dans sa poche, et se lève.*)

MADAME POTARD, *ayant compté les billets. — Avec regret.*

Huit! (*Retenant vivement Jean par le pan de l'habit.*) Mais cette lettre vaut mille fois plus... et pour huit mille francs seulement, ce serait donné... donné pour rien, n'est-ce pas?

JEAN.

Pour rien du tout, au prix de ce que j'en aurai. (*Il remonte vers le fond.*)

MADAME POTARD, *le retenant.*

Ah çà!... c'est bien convenu, n'est-ce pas?... moitié... moitié partout...

JEAN, *lui prenant les mains.*

C'est dit; soyez tranquille, je vous garde votre part dans l'affaire.

MADAME POTARD.

Et à bientôt, car il faut que je parte...

JEAN.

A bientôt! madame Potard, à bientôt! (*Il sort.*)

MADAME POTARD, *seule, recomptant les billets.*

Quand même l'affaire ne réussirait pas... huit et dix font dix-huit... à cinq pour cent, neuf cents livres de rentes!... Avec ça on peut vivre... Je vends mon fonds par-dessus le marché, et je

me retire à la campagne... le plus loin possible de la préfecture... (*Mettant les billets dans son secrétaire.*) Paris n'est pas sain... à Montrouge, et j'épouse le brigadier de la gendarmerie... c'est le plan! Le baron s'arrangera comme il pourra. (*Elle ferme le secrétaire et sort.*) — *Rideau de manœuvre.*

HUITIÈME TABLEAU.

Intérieur d'une salle à manger splendide chez le baron Hoffmann. Grande porte au fond; à droite et à gauche, deuxième plan, portières. Au premier plan, de chaque côté, étagère chargée de bouteilles et de fruits. Au milieu de la salle, une table somptueusement couverte de plats, de bouteilles et de verres de tout genre. Chaises et lustre.

SCÈNE III.

LE BARON, puis LAURENT, puis CLAIRE.

LE BARON, *entrant de gauche.*

Sept heures... et personne...

LAURENT, *entrant du fond et lui présentant une lettre.*

Une lettre de M. Henri Berville.

LE BARON, *après avoir lu.*

Ils ne viendront pas? (*Claire entre de droite. A Laurent.*) Laissez-nous! (*Laurent sort.—A Claire*) Henri, que nous attendions avec son notaire, ne viendra pas; j'avais bien raison de m'inquiéter... Voici sa lettre... il veut rompre, rompre tout à fait, et demande enfin ses comptes de tutelle. Maintenant c'est lui qui refuse. Il est dit que ce fatal mariage s'enrayera toujours!... Heureusement qu'Henri est ruiné... et l'ouvrière arrêtée!...

CLAIRE.

Arrêtée... Pourquoi?

LE BARON.

Son enfant n'est plus!

CLAIRE.

Ah! (*Elle s'affaisse.*)

LE BARON, *la soutenant.*

Quelle pâleur!... Si elle allait mourir! mourir au moment du salut!

CLAIRE, *revenant à elle.*

Et vous osez l'accuser... oh! c'est trop, monsieur!

LE BARON.

Je la sauverai, je la sauverai... rassure-toi! Nous ne pouvons plus nous arrêter qu'au but... qu'à ton mariage, tu le sais.

CLAIRE.

Oh! pourrai-je aller jusque-là?... j'y perdrai la raison, sinon

la vie... je n'ai plus ni volonté, ni force... plus rien que la conscience... je ne sens plus que la douleur dont je suis la proie fatale... Si vous cachez nos crimes aux autres, je ne peux les cacher à moi-même... moi, mon Dieu, je peux étouffer la crainte, et non le remords.

LE BARON.

Calme-toi, te dis-je... je la sauverai... C'était le seul moyen; hélas! je ne pouvais pas choisir!... il a fallu l'accuser, il faut maintenant la convaincre... il le faut pour lui enlever Henri, pour notre fortune, notre honneur, pour notre vie, tu sais; pour la sienne aussi... car je ne peux la sauver qu'après nous.

CLAIRE.

Oh! j'en mourrai... j'en mourrai...

LAURENT, *rentrant.*

Un homme est là, qui demande à vous parler.

LE BARON.

Je n'y suis pas... (*Laurent sort.*)... Achevons... répondons à Henri qu'il est ruiné et qu'elle est flétrie... Honte et misère, il n'y a pas d'amour qui tienne contre ces deux remèdes-là : donc plus d'angoisses! Le mariage se fera, il est fait.

LAURENT, *revenant.*

Cet homme demande à vous parler de la part de madame Potard.

LE BARON, *à part.*

Qu'est-ce donc? (*Haut.*) Qu'il entre!...

CLAIRE.

Qu'est-ce que cela?

LE BARON.

Retire-toi, je vais voir... (*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

LE BARON, JEAN, LAURENT.

JEAN. *Il entre tout en sueur, presque de force, par la porte du fond, et voit sortir Claire par la portière de droite.*

Monsieur le baron Hoffmann?

LE BARON.

C'est moi.

JEAN.

J'ai à vous dire un mot à l'oreille...

LE BARON.

Laurent, sortez! (*Laurent sort.*)

SCÈNE V.

LE BARON, JEAN.

JEAN, *à part.*

De la prudence! (*Ils se regardent.*)

LE BARON, *à part.*

Cette figure ne m'est pas inconnue... Que veut cet homme?

JEAN, *à part.*

Qu'est-ce qu'il a donc à me regarder comme ça? Ah!... le nom de la Potard a fait son effet?

LE BARON.

Que voulez-vous?

JEAN, *tremblant de colère et de fatigue.*

M'asseoir d'abord!... (*Il s'assied.*)

LE BARON, *à part.*

Cette voix!...

JEAN.

Vous parler ensuite.

LE BARON.

Serait-ce lui?... (*Haut.*) Ah çà, mais, d'abord qui êtes-vous?...

JEAN, *à part.*

J'ai entendu cette voix-là quelque part, mais n'importe!

LE BARON.

Allons vite, qui êtes-vous?... Finissons...

JEAN.

Je suis le père Jean, chiffonnier, à votre service.

LE BARON, *à part.*

C'est lui!... Que vient-il faire ici? (*Haut.*) Et que demandez-vous?

JEAN.

Je viens vous parler d'une pauvre jeune fille arrêtée pour infanticide.

LE BARON.

Hein?

JEAN.

Ne faites pas l'ignorant!... monsieur le baron.

LE BARON, *à part.*

Que sait-il?... (*Haut.*) Qu'est-ce que c'est? Est-ce donc votre fille?...

JEAN.

Un peu.

LE BARON.

Vous dites?

JEAN.

Puisqu'on m'appelle le père Jean, il faut bien que je sois un peu le père de quelqu'un... de ceux qui en manquent, par exemple!...

LE BARON.

Et que puis-je faire à l'arrestation de cette fille?...

JEAN.

Beaucoup!

LE BARON.

Moi?

JEAN.

Vous!

LE BARON, *avec inquiétude.*

Ah! voyons! que voulez-vous que j'y fasse?

JEAN, *se levant. — D'un ton où perce la menace.*

Je n'ai pas besoin de vous le dire... vous savez mieux que moi ce que vous avez à faire pour qu'on lui rende justice... Je ne vous dis que ça... monsieur le baron.

LE BARON, *à part.*

Il sait quelque chose! (*Haut, avec plus d'anxiété.*) Vous vous trompez... je ne suis pas magistrat...

JEAN.

Non, mais vous êtes riche, vous êtes puissant, vous êtes sûr que Marie Didier n'est pas coupable, qu'elle a même sauvé l'enfant qu'on l'accuse d'avoir tué. Voyons! cela ne suffit-il pas pour mériter toute votre pitié, monsieur le baron?...

LE BARON, *tressaillant à part.*

Il ne veut rien dire. (*Haut.*) Oui, certes, cela suffirait bien pour qu'on s'inquiétât d'elle... (*Lentement.*) Si, du moins, vous aviez quelque moyen de justification... quelque preuve à me donner de son innocence.

JEAN.

Vous n'avez qu'à dire ce que vous savez... Vous savez bien que nous n'avons pas assez d'honneur, nous autres, pour tuer nos enfants.

LE BARON, *à part.*

Il sait tout... Quelle preuve a-t-il? Oh! il faut qu'il parle!... il parlera!...

JEAN.

Vous parlerez pour elle aujourd'hui même, n'est-ce pas?... J'y compte. Au nom de votre fille, monsieur le baron, vous sauverez la mienne.

LE BARON.

Tenez, je comprends votre sympathie, et je m'intéresse à votre protégée; nous allons donc voir ensemble ce qu'on peut faire; et pour n'être pas dérangés, pour être tout à fait à vous, je vais expédier une affaire pressante, et je reviens; attendez-moi là un moment!

JEAN.

A la bonne heure! (*A part.*) Oh! la sage-femme a dit vrai!...

LE BARON, *à part, en sortant.*

Oh! il parlera...

SCÈNE VI.

LE PÈRE JEAN, *seul.*

C'est lui ! il a une mauvaise mine, le gredin, une mine que j'ai déjà vue quelque part, je ne sais où... J'en ai tant vu de cette espèce-là... Et cette grande fille si pâle qui était là avec lui, c'est la demoiselle en question... ça vous a des enfants, ce monde-là... Comment, diable, des gens capables de tuer leurs enfants peuvent-ils en avoir?... Au fait, les chats qui les mangent en ont bien!... Ce que c'est! la bonne réputation a ceinture dorée, elle est innocente : la mauvaise est nue, elle est coupable... La bonne réputation prend l'argent d'autrui et a la médaille : la mauvaise perd le sien et paye l'amende... La bonne réputation jette ses enfants et va à la noce : la mauvaise les ramasse et va en prison... Être et paraître! voilà ! (*Regardant la table.*) Quel luxe! quelle richesse! c'est diabolique... Y a-t-il du bon sens... pour un homme seul... lui en faut-il, à ce gueux-là ! (*Regardant l'étagère de gauche.*) Quelles inventions de bouteilles ! des brunes et des blondes... des minces comme des jeunes filles, des larges comme des commères... en bonnet rose, en robe de paille... En voilà une qui a la tête d'argent; une autre qui a de l'or dans le corps... il boit de l'or!... Le vin et l'homme, poison! vice et crime cacheté, plaqué ! On ne peut pas m'en faire accroire à moi. Ah ! tous les fumiers ne sont pas dans la rue! Oh ! les monstres! je les nettoierai. Il fait chaud ici... je n'en peux plus. (*Il s'essuie le front.*) Ah çà, mais il ne vient pas... va-t-il me laisser droguer longtemps, me faire sécher ici?

SCÈNE VII.

JEAN, LAURENT, *puis* LOUIS, LE BARON. *Il introduit Laurent et reste caché derrière la portière de gauche, écoutant pendant toutes les scènes qui suivent, jusqu'à ce qu'il entre.*

LAURENT.

M. le baron va revenir; il vous fait dire de prendre un peu patience, et de vous mettre à table en l'attendant,

JEAN.

Ah! il m'invite à dîner... (*A part.*) Il veut m'amadouer, me séduire... il va m'offrir de l'argent, bien sûr... Ils croient qu'ils peuvent tout avec de l'argent, qu'ils peuvent acheter le corps et l'âme du pauvre monde avec de l'argent... l'argent ne nous tente pas tant que ça, nous qui n'en avons pas... Oh ! je la sauverai malgré lui, malgré le diable, malgré l'argent.

LAURENT, *lui montrant sa place à droite.*

Vous voilà servi.

JEAN.

Merci, je n'ai pas faim.

LAURENT, *prenant la bouteille, voyant qu'il s'essuie le front de nouveau.*

Avez-vous soif, au moins?... (*Jean recule.*) Ah çà, qu'est-ce que vous avez donc à vous sauver?... Est-ce que ça vous fait peur?... (*Il rit.*) Mais, Dieu me pardonne, vous êtes tout en sueur... Si vous ne voulez pas manger, buvez du moins un coup pour vous rafraîchir.

JEAN.

Au fait, ce n'est pas de refus : j'ai grand chaud ; donnez-moi un verre d'eau !...

LAURENT.

De l'eau ! pour vous faire du mal ? ça ne vaut rien quand on a chaud ! un peu de vin, à la bonne heure !

JEAN.

Oui, mais rien qu'une goutte.

LAURENT, *versant.*

Si peu que vous voudrez...

JEAN.

Assez. (*Il met de l'eau dans son verre.*)

LAURENT.

Flairez-moi ça... goutez-moi ça !

JEAN, *buvant.*

Oh!... je n'en ai jamais bu de pareil.

LAURENT.

Ce n'est pas du vin du coin.

JEAN, *achevant le verre.*

En tout cas, c'est du bon coin.

LAURENT.

Encore un petit coup !

JEAN, *l'arrêtant.*

Non, non, c'est assez.

LAURENT, *versant toujours.*

Allons donc ! ça ne peut pas vous faire de mal, ça...

JEAN, *mettant sa main sur son verre.*

Si ; c'est déjà trop, je n'en ai pas l'habitude...

LAURENT.

Ah ! dame, c'est vrai, vous n'en buvez pas de comme ça tous les jours. Profitez-en donc quand vous y êtes... (*Il lui verse du vin.*) Faites comme moi. (*Jean prenant la carafe d'eau.*) Bah ! sans eau cette fois, pour mieux le goûter !

JEAN, *ayant bu.*

Allons, une gorgée...

LAURENT.

Hein? qu'en dites-vous ?

JEAN.

Ah ! oui... il est encore meilleur pur... Ça fait du bien, ça remet...

LAURENT.

Je crois bien, du Médoc de 34. qui cuit là depuis une heure... Encore un verre, pour trinquer! (*Il verse.*)

JEAN.

Le dernier, pour trinquer... A votre santé ! (*Il trinque et boit.*) Ah çà, mais votre maître ne vient pas !... (*Le baron paraît à la portière.*) Allez donc le chercher.. (*Le baron disparaît.*)

LAURENT.

Le reste auparavant, c'est le fond de la bouteille, sauf votre respect... Voyons, pour finir !

JEAN.

Allons, pour finir...

LAURENT.

Il n'en faut pas laisser pour si peu, ça serait perdu, et ce serait dommage. (*Il lui verse le restant.*)

JEAN, *buvant et faisant claquer sa langue.*

C'est étonnant comme j'ai soif aujourd'hui... j'ai tant couru, ça m'étouffe... j'ai soif de fatigue et de chagrin, d'impatience et de rage! (*A part.*) Oh! je les écraserai! Que cette salle est chaude!... Il n'y a plus rien dans la bouteille?...

LAURENT, *lui montrant une autre bouteille à la glace, dans un seau d'argent.*

En voici une autre... Et c'est ce qu'il vous faut... du champagne... du champagne frappé!

JEAN, *légèrement ému.*

Comment, frappé?... vous le battez donc?

LAURENT, *riant*

Gelé... glacé...

JEAN.

Glacé?... Ah! oui, pour le coup, ça va me rafraîchir.

LAURENT.

Voilà votre affaire! vous ne connaissez donc pas cela, mon vieux, du champagne frappé?

JEAN.

Non, je n'en ai jamais bu... Comment est-ce donc fait?... voyons....

LAURENT.

Tenez!... (*Il en verse dans deux verres et en prend un.*)

JEAN.

Ah diable! comme vous y allez, vous!... à plein verre...

LAURENT.

Bah!... qu'est-ce que ça tient donc, ces verres-là?...

JEAN, *plus communicatif.*

C'est égal... j'ai besoin de ma tête, voyez-vous!...

LAURENT.

Ah! ça ne grise pas, ce vin-là... au contraire!...

JEAN.

C'est que j'ai à parler affaire avec votre maître.

LAURENT.

Raison de plus... ça donne des idées...

JEAN.

Vraiment?... (*Il boit.*) Oui... tout de même, je me sens plus hardi qu'en entrant... (*Il reboit.*) Au fait, je me suis laissé dire qu'il n'y a rien de tel que le champagne pour donner de l'esprit.

LAURENT.

Quand je vous le dis! Allons, encore un tour!...

JEAN, *il boit.*

Oui, oui, le diable me brûle!... c'est du vin spirituel!

LAURENT.

Tenez, avec le champagne, prenez donc des biscuits... des quatre mendiants...

JEAN.

Oui... (*Il en prend.*) Ah çà! pourquoi diable appelle-t-on ça des quatre mendiants?... Ah! parce que ça demande à boire!... Verse!

LAURENT.

Il faisait la petite bouche!... Vieux malin, va!... il n'avait pas l'air d'y toucher!

JEAN, *avec orgueil.*

Autrefois, il y a vingt ans, c'était bien autre chose... je suis tombé de plus d'un litre par an!... La vieillesse!... ce que c'est que de nous!... Verse encore!

LAURENT.

Ah! ma foi, il n'y en a plus!

JEAN.

Eh bien! à une autre! (*Il boit.*) Vous aviez bien raison, ça remet du cœur au ventre... hum! ça remonte le grand ressort... Ah! il peut rentrer quand il voudra... oui, oui... il n'a qu'à venir maintenant... je vais lui parler, et avec son vin!... je vais le rincer!...

LOUIS, *entrant.*

Laurent, le baron te demande... je vais servir monsieur à ta place... (*Laurent sort.*)

SCÈNE VIII.

JEAN, LOUIS.

JEAN, *très-joyeux, regardant Louis.*

Autant de domestiques que de vins! se portent-ils bien, ces gaillards-là! Ah! ils n'ont que ça à faire... Et puis, quand on boit de ce vin-là à tous ses repas... (*Buvant.*) Quel sirop!... ça vaut mieux que le Niquet... Ah! si le Niquet valait ça... j'en boirais tous les jours... (*A Louis.*) Achevez donc le verre du camarade.

LOUIS.

Non, merci.

JEAN.

Va-t-il pas se faire prier, celui-là? Allons donc, puisque je te l'offre...

LOUIS.

Merci, vous dis-je.

JEAN.

N'aie pas peur, je t'invite, je réponds de tout... jette ça dans le plomb!

LOUIS.

Je ne bois jamais de vin.

JEAN.

Ah! malheureux!... tu as donc le pylore?...

LOUIS.

Je n'aime que l'eau-de-vie!... Et si vous voulez!...

JEAN.

Je crois bien... pas dégoûté!...

LOUIS.

De celle-là surtout, de l'eau-de-vie de trente ans.

JEAN.

De l'eau-de-vie, c'est mon faible aussi... touche là... je suis de ton opinion... de l'eau-de-vie de cent ans, c'est plus vieux que moi!... Voyons! passe-moi la bouteille... Est-elle jolie!... amour, va!... Voyons donc ce qu'elle a dans le ventre... Oh! comme ça brille... on dirait des topazes fondues!... (*A la bouteille.*) Veux-tu bien ne pas me regarder comme ça avec tes yeux d'or... Débouche, débouche, mon garçon!

LOUIS, *débouchant la bouteille.*

Voilà! voilà!...

JEAN.

Allons, vite... passe-la-moi donc!... je n'y tiens plus... depuis si longtemps que je n'en ai bu!... Ah! chère belle! mon cœur bat... je vais me trouver mal, je me meurs!...

LOUIS.

Voilà!

JEAN, *prenant la bouteille avec volupté.*

Ah! ma mignonne, à pleines mains!... un baiser sur ta jolie bouche. (*Il boit à même la bouteille.*) Entrez, entrez dans la nef; on vous demande au chœur!... (*Il rit.*) Enfoncé le bourgeois!... (*Brandissant la bouteille.*) Vive la joie!... vive la noce! vive le vin! vive l'eau-de-vie!... Qu'est-ce qui bannit le chagrin?... le vin! Qu'est-ce qui embellit la vie? l'eau-de-vie! Qu'est-ce qui me réchauffait, me restaurait, quand je crevais de froid ou de faim? le vin! Qu'est-ce qui me relevait, me retapait, quand je tombais de maladie? l'eau-de-vie! (*Chantant comme au prologue.*)

Vive le vin!
Vive ce jus divin!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE BARON, *entrant.*

LE BARON, *à part.*

C'est le moment, entrons !

LOUIS.

Voici monsieur !

JEAN, *à Louis.*

Laurent, je n'y suis pas ! Ne bougeons pas!... moi, quand on m'arrose, je prends racine... (*Chantant.*)

Qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il tonne...
Si nous somm's bien, tenons-nous y...

LE BARON, *à Louis.*

Louis, sortez...

JEAN.

De quoi?... de quoi?... Qu'est-ce qu'il chante, celui-là?... Reste, reste, je te l'ordonne... Donne-lui un verre... (*Il veut retenir Louis, qui sort sur un signe du baron. — Se levant et chantant.*)

Plus on est de fous...
Plus on rit...

SCÈNE X.

JEAN, LE BARON.

LE BARON, *à Jean.*

Mille excuses de mon absence! c'est moi qui reviens vous parler...

JEAN, *se levant, trébuchant et cherchant à se souvenir.*

Ah! c'est vous!... Ma foi, vous m'avez tant fait croquer le marmot, que j'ai eu soif... Il y a cinq bouteilles que je vous attends ! je pourrais bien encore attendre tout le reste... Mais enfin vous voilà; voyons, qu'est-ce que c'est?

LE BARON.

Je suis tout à vous, maintenant... causons de votre affaire.

JEAN.

Quelle affaire?... Ah! oui, j'y suis...

LE BARON.

Vous disiez donc que vous aviez une preuve...

JEAN, *vivement et avec volubilité.*

Oui, oui, parlons-en!... j'ai ça sur le cœur!... et n'allons pas par quatre chemins... vous avez fait arrêter Marie Didier comme infanticide... vous allez la faire mettre en liberté... et plus vite que ça... Allons, et rondement!... Parce que c'est vous qui avez fait l'enfant, c'est-à-dire votre fille... c'est vous qui l'avez fait tuer, et que j'en ai la preuve.... (*il vacille.*)

LE BARON.

Toi!...

JEAN (*redoublant de paroles.*)

Oui, moi, j'ai une lettre, la lettre de votre fille, la lettre à la sage-femme.

LE BARON, *à part.*

Ah! malheureuse!

JEAN.

Oh! il n'y a pas à dire... j'ai de quoi vous faire marcher... et en chemin de fer, à la vapeur... grande vitesse; j'ai la lettre, entends-tu?... j'ai la preuve... et la preuve, la voilà... (*Il montre la lettre.*)

LE BARON, *rayonnant, à part.*

Ah! le vin a parlé!...

JEAN, *accrochant le baron.*

Allons, route! haut le pied! (*Il fait un pas et trébuche.*)

LE BARON.

Vous voulez m'exploiter, n'est-ce pas? me tirer de l'argent... Donne-moi cette lettre, je double les billets!

JEAN, *haussant les épaules.*

De quoi?... (*Il remet la lettre dans sa veste.*)

LE BARON.

Ta fortune pour cette lettre!...

JEAN.

Ma fortune... c'est ça, nous y voilà!... (*Il rit à gorge déployée.*) Ma fortune!... ah! cette tête!... Pourquoi faire?... j'étais déjà bien assez empêtré des dix mille francs de la vieille!... De la fortune à moi, Soiffard Ier, roi des goulots... Putt!... pour avoir comme toi cette mine mâchée de billet de banque... de la peau de bête sur les mains... (*Le baron a des gants.*) des cheveux d'occasion sur la tête... (*Le baron a perruque.*) et cracher dans ma poche!... (*Le baron a craché dans son mouchoir.*) Pour avoir plus de vin qu'on n'en peut boire... Des domestiques qui vident la cave, des filles qui tuent leurs enfants... et qui en accusent les autres... tout le diable et son train!... jamais, jamais!... (*Il rit.*) Mais ce n'est pas tout ça... assez causé... allons chez le juge!... (*Il veut entraîner le baron et chancelle.*)

LE BARON, *à part.*

Allons!... aujourd'hui comme autrefois!... (*Haut.*) Tu ne veux pas me la donner... je vais la prendre...

JEAN, *hors d'état de se défendre.*

A moi! au secours!...

LE BARON, *le prenant au collet comme au prologue.*

Te tairas-tu, misérable!

JEAN, *d'un grand cri.*

Ah! la poigne du quai!... (*Le baron le jette à terre, lui arrache le portefeuille, et prend la lettre.*)

JEAN, *se débattant.*

Ah!... le gueux! le scélérat!... Il me prend, il me vole!... il brûle ma lettre!... au secours! . voleur!... à l'assassin!...

LE BARON, *brûlant la lettre à une bougie, et portant les yeux sur le portefeuille qu'il tient.*

Que vois-je?... maison Berville... « Jacques Didier, garçon de caisse. » (*Il remet le portefeuille dans la poche de Jean.*)

JEAN, *étendu.*

Ah! brigand!... ma lettre! ma lettre... Il m'a volé ma lettre dans ma poche!... il l'a brûlée!...

LE BARON.

Holà! quelqu'un!...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LAURENT, LOUIS, DEUX AUTRES DOMESTIQUES, *l'un en chasseur.*

LE BARON.

Arrêtez cet homme ivre... c'est l'assassin de Jacques Didier... (*Il sort.*)

JEAN, *relevé par les valets, au paroxysme de la fureur.*

Ivre, assassin!... Qu'est-ce qui a dit que je suis ivre?... Je ne suis pas soûl, je suis fou!... (*Il prend une bouteille et fait reculer les valets.*) Oh! ma tête brûle... c'est du feu qu'ils m'ont versé!... Deux contre un... les lâches!... Ils m'ont soûlé!... (*Avec délire.*) Les voilà dix maintenant!... Oh! maudit vin!... (*Il cherche sa lettre.*) la lettre!... le quai!... Jacques!... Marie!... le vin!... je hais le vin!... (*Avec fureur.*) Où y a-t-il du vin, que je l'extermine?... (*Il renverse la table, les bouteilles et les verres, et roule avec. — Chantant :*)

Vive le vin!
Vive ce jus divin!...

(*Les valets l'emportent chantant, criant et gesticulant.*)— *Rideau.*

ACTE IV.

NEUVIÈME TABLEAU.

Intérieur sordide du parloir de Saint-Lazare.

A droite, une porte donnant dans un couloir; à gauche, une grille donnant sur une cour. Au lever du rideau, on entend une sonnette à l'extérieur, du côté de la grille.

SCÈNE I.

LA SURVEILLANTE, *puis* HENRI.

LA SURVEILLANTE, *entrant par la porte de droite.*

Midi sonne à peine, et déjà des visiteurs!

HENRI, *entrant par la grille.*

Veuillez faire venir mademoiselle Marie Didier.

LA SURVEILLANTE, *sortant et appelant à haute voix dans le corridor.*

Marie Didier, au parloir!

HENRI.

Cette façon de l'appeler me navre! Pauvre Marie! qu'elle doit souffrir!

SCÈNE II.

HENRI, MARIE, *en costume de Saint-Lazare.*

MARIE, *entrant.*

Ah! monsieur Henri!

HENRI.

Marie, chère Marie!

MARIE, *pleurant.*

Je ne suis pas coupable, Henri.

HENRI.

Vous coupable? Dieu le serait! vous, la vertu même!

MARIE.

Ah! merci de cette marque d'estime...

HENRI.

Dites d'amour, d'amour profond, immuable, éternel.

MARIE, *avec chagrin.*

Ah! monsieur Henri, ne parlez plus ainsi à une pauvre fille accusée, condamnée peut-être?...

HENRI.

Accusée, condamnée... n'importe. Je crois à votre honneur, Marie, et je le prouverai à tous. Je veux, je dois réparer les torts des autres envers vous. Si le malheur voulait que votre innocence fût méconnue par la justice humaine, vous avez ma parole, Marie, je vous relèverais abattue et flétrie à ses yeux, mais d'autant plus sainte et plus chère à mon cœur; et malgré la justice même, je vous prendrais à mon bras et dirais au monde : « Marie Didier n'est plus, je vous présente madame Henri Berville. » Mais n'ayez pas peur, je ne pourrai pas tant faire; votre innocence éclatera comme le soleil, et vous sortirez d'ici radieuse pour tous, comme pour moi.

MARIE.

Après, comme avant la prison, mon Dieu.

HENRI.

Après, avant, toujours, Marie! Pardon de n'être pas venu vous le dire plus tôt... mais je ne savais pas..., je ne pouvais pas savoir... c'est cette odieuse lettre qui m'a tout appris... En vous quittant, j'écrivis au baron pour rompre mon mariage et lui demander mes comptes... et je reçus cette réponse : (*Il lit.*) « Mon « cher Henri, vous reviendrez sur votre projet quand vous

« saurez que la femme à qui vous voulez sacrifier Claire est ar-
« rêtée pour crime d'infanticide. »

MARIE, *vivement.*

Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai, Henri. Un enfant que j'ai trouvé, gardé, élevé sans rien dire... (faut-il se vanter du bien qu'on fait?) et qu'ils ont tué, le pauvre petit, pendant que j'étais allée chercher de quoi le nourrir. Voilà la vérité.

HENRI.

Ne vous défendez pas, sainte fille! toute faite du plus rare et du plus noble amour, celui de l'humanité! Il a fallu fondre tous les cœurs des anges en un seul pour en composer le tien, ô Marie, le plus doux nom, la meilleure âme que la terre ait reçue du ciel... Ce n'est plus de l'amour que tu m'inspires, c'est de la religion.

MARIE, *avec joie.*

Oh! je suis trop récompensée.

HENRI.

C'est moi, moi seul, qui suis indigne de toi maintenant, moi qui n'ai plus rien à t'offrir, non, plus rien, pas même la richesse, pour payer tant d'honneur!

MARIE, *avec joie.*

Que dites-vous?

HENRI.

Oui, Marie, je suis pauvre, pauvre comme toi, je te ressemble par là du moins! vois plutôt : (*Achevant la lettre.*) « Quant à vo-
« tre fortune, vous l'avez mangée tout entière, comme le prou-
« vent nos comptes ci-joints. Je vous attends donc aujourd'hui
« pour recevoir votre acquit ou vous donner une dot. Je vous
« laisse encore l'alternative, car on passe tout à ceux qu'on
« aime... La ruine et la honte d'une part, un million de l'autre,
« choisissez! »

MARIE.

Oh! pauvre Henri!

HENRI.

Tu vois, c'est à toi d'être généreuse. J'étais de bonne foi, je le jure, quand je t'offrais ma fortune. Je croyais l'avoir encore... Je l'ai perdue, j'ai dû te le dire... Suis-je toujours digne de toi?...

MARIE.

Ah!

HENRI.

Va, sois tranquille, je travaillerai, tu m'apprendras, nous travaillerons ensemble! J'ai du cœur, j'ai des bras; j'ai perdu, je regagnerai, je trouverai un métier.

MARIE.

Oh! quel bonheur!

HENRI, *au comble de la joie.*

Bonheur, amour, liberté... voilà nos trésors! nous sommes riches! Plus de folies; j'ai le bonheur, enfin, je le garde : j'ai choisi... je vais le lui dire! Au revoir, chère femme, au revoir! bientôt je t'emmènerai glorieuse dans notre humble maison, et

ce sera le ciel alors, car un ange l'habitera. (*Il lui baise les mains, s'éloigne, puis revient encore les lui baiser une seconde fois.*) Au revoir! (*Il sort.*)

SCÈNE III.

MARIE, *seule.*

Oh! quel rêve! quelles paroles! Mon Dieu! que je suis heureuse! Je le suis trop, j'ai peur! (*Elle s'agenouille et prie.*) Seigneur, mon Dieu! qu'est-ce que j'ai donc fait pour avoir tant de joie? je vais donc mourir? car c'est bien le paradis que vous me donnez, et on ne l'a qu'en mourant!

LA SURVEILLANTE, *introduisant le baron.*

Marie Didier! (*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

MARIE, LE BARON.

MARIE, *avec étonnement.*

M. Hoffmann!

LE BARON. *Il fait signe à la surveillante de s'éloigner.*

Oui, Marie... je viens vous voir...

MARIE.

Vous?

LE BARON.

Pour vous servir...

MARIE, *avec joie.*

Vous, monsieur?

LE BARON.

Pour vous sauver, si vous voulez.

MARIE.

Comment?

LE BARON.

Si le repentir du passé...

MARIE, *désabusée.*

Ah! monsieur...

LE BARON.

Si l'aveu de votre faute...

MARIE, *noblement.*

Monsieur Hoffmann, je suis innocente, et je n'ai à faire ni aveu ni repentir.

LE BARON.

Innocente!... et tout vous accuse... tout parle contre vous, Marie... votre pauvreté, votre liaison, la victime, tout enfin!... Prenez garde! la loi est dure et le juge sévère...

MARIE.

O mon Dieu!

LE BARON.

Rassurez-vous !... On pardonne au repentir, vous dis-je... la misère, l'imprudence, auront fait le mal, si vous voulez ; vous pouvez, si vous voulez, mériter votre salut par un aveu... la vie, la liberté, sont à ce prix !

MARIE.

Au prix de mon honneur ! jamais...

LE BARON.

Je ne vous demande pas un aveu public... non, Marie; je ne vous demande qu'un aveu secret, momentané et pour une seule personne.

MARIE.

Ah ! et pour qui donc ?

LE BARON.

Pour mon pupille, M. Berville.

MARIE.

Pour Henri ?

LE BARON.

Pour lui seul...

MARIE.

Mais lui, c'est tout pour moi ! mais c'est le seul homme au monde pour l'estime de qui je donnerais ma vie. Que tout le reste m'accuse et me condamne, si je suis innocente pour lui ! Coupable aux yeux d'Henri, monsieur, j'aimerais mieux mourir. Non, non, plutôt la mort que son mépris !

LE BARON, *à part.*

Allons ! je me trompais, c'est au cœur seul qu'il faut parler. (*Haut.*) Eh bien ! si vous l'aimez au point de vous perdre, pour garder son estime, vous parlerez du moins pour le sauver.

MARIE.

Que dites-vous ?

LE BARON.

Je dis qu'il faut faire cet aveu pour lui, sinon pour vous.

MARIE.

Que dites-vous donc, monsieur ?

LE BARON.

Je dis qu'il est ruiné, perdu, déshonoré...

MARIE.

Lui !

LE BARON.

Tous les excès d'une folle jeunesse ont dissipé sa fortune, engagé son présent, compromis son avenir. Il lui restait encore un espoir, un moyen de salut, un riche mariage pour se relever... mais depuis qu'il vous connaît, il a renoncé à cette dernière ressource, et vous l'entraînez dans l'abîme avec vous.

MARIE.

Comment ?

LE BARON.

Écoutez-moi, donc et pour vous, pour lui, pour lui surtout, que j'ai

élevé comme mon propre fils. Il vous aime, il vous promet fidélité, mariage, n'est-ce pas? Eh bien! que vous sortiez d'ici acquittée, innocente, et qu'après tout ce qui arrive il vous épouse... croyez-vous, si vous êtes heureux d'abord, que vous le serez longtemps, que vous le serez toujours? Croyez-vous qu'après l'amour satisfait, et l'amour n'est pas éternel... qu'après un an, deux ans, dix ans, si vous voulez, de bonheur passés ensemble, Henri ne pensera pas un jour, malgré lui, à sa fortune perdue, à son rang déchu, à ses espérances trompées... à ce mariage de raison enfin brisé par un mariage de folie?... Voyez ces mains, deux mains droites pour dépenser, deux gauches pour travailler... Pourra-t-il, homme de luxe et de loisir, lui pour qui le superflu est le nécessaire, pourra-t-il jamais se faire au labeur, au besoin, à l'humilité d'une vie pauvre avec vous?... Ah! vous pouvez supporter la misère, vous, pauvres gens! l'habitude!... mais nous ne la bravons pas impunément... Tout est bien, tant que la passion dure; mais un jour, l'amour s'en va, le malheur reste, et la haine vient... Et ce jour-là, croyez-moi, le mari vous reprochera les sacrifices de l'amant; il vous reprochera de vous avoir tout donné et de ne lui avoir rien rendu... rien, qu'un amour éphémère, un court moment de bonheur, une dot éternelle de misère et de honte, un nom traîné devant les tribunaux... une vie devenue publique, de cette publicité horrible qu'inflige la justice à ses victimes...

UNE VOIX DE CRIEUR, *dans la rue.*

« Voilà ce qui vient de paraître : l'arrestation de Marie Didier... »

LE BARON.

Écoutez!...

LE CRIEUR, *continuant.*

« La couturière du faubourg Saint-Antoine, accusée d'avoir « tué son enfant... avec des détails intéressants... Pour un « sou!... »

MARIE.

O mon Dieu, mon Dieu!

LE BARON.

On n'oublie pas cela!

MARIE.

Oh! vous avez raison, je ne savais pas, malheureuse que je suis!... et je vous remercie de m'y faire penser. Je renonce à lui, monsieur, pour le sauver.

LE BARON.

Oui, mais pour le sauver il ne suffit pas que vous renonciez à lui, il faut encore qu'il renonce à vous.

MARIE.

Comment! que faut-il faire de plus?

LE BARON.

La passion l'aveugle... il vous sacrifie sa fortune: égalez, surpassez son dévouement... faites-vous oublier... l'aveu, l'aveu seul

peut lui rendre la raison et la liberté... Avouez pour un jour, une heure seulement, jusqu'après ce mariage qui le sauve. Si vous aimez Henri autant qu'il vous aime, avouez, et vous vous sauvez ensemble.

MARIE, *avec force.*

Oh! je me perdrais pour le sauver tout seul! Oui, monsieur, je le sauverai, je le sauverai. (*Elle sort à droite, éperdue.*)

LE BARON, *lui parlant toujours.*

Bien... bien, Marie... vous êtes sauvés tous deux. (*Il sort à gauche, triomphant.*) — *Rideau de manœuvre.*

DIXIÈME TABLEAU.

Intérieur d'un bureau de police. — Porte au fond, une autre à droite, communiquant avec un cabinet. Sur le devant, à droite, un bureau avec son casier; au fond, du même côté, et faisant face au public, un autre bureau, où est le secrétaire du commissaire, en train d'écrire; à gauche, toujours au fond et faisant face au public, est un banc, où sont assis deux gardes municipaux; du même côté, un peu devant les gardes, est assis le père Jean.

SCÈNE V.

JEAN, LE SECRÉTAIRE, GARDES MUNICIPAUX.

JEAN, *accablé, atterré.*

Ah! gredin! ah! sans cœur! qu'ai-je fait? pendant qu'elle souffre, pendant qu'elle pleure, l'oublier, me soûler comme une brute, comme autrefois! Rien n'a servi, ni le passé ni le présent, la mort de l'un, ni la prison de l'autre... Incurable, incurable... Oh! quand elle saura!... C'est son absence aussi, c'est le chagrin, c'est une tentation de l'enfer. Satané vin! (*Se levant.*) j'avais la preuve, je la tenais, je tenais là le salut de ma fille, de ma vie. Et puis une bouteille ou deux, et je perds tout, tout, l'enfant comme le père... Ce que c'est que de nous!... me voilà pris moi-même. Oh! pour moi, c'est bien fait! tant mieux! oui; mais elle! Mon Dieu, à mon secours! comment faire, comment dire à cette heure?... les dénoncer sans preuve?... un homme comme lui, accusé par un homme comme moi! Chiffonnier contre baron! Un liard contre un louis... Allons! allons, il ne s'agit pas de geindre... il faut chercher, il faut trouver, il faut la sauver, elle qui sauve les autres. Il n'y aurait pas de justice, pas de procureur du roi, pas de bon Dieu! il faut qu'elle vive ou que je meure. On ne peut pas m'arracher mon enfant, on ne peut pas m'arracher le cœur, on ne peut pas nous tuer quand nous ne sommes pas coupables, quand le diable y serait!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE MAGISTRAT, *remettant quelques feuilles à son secrétaire.*

JEAN.

Ah! monsieur le commissaire...

LE MAGISTRAT, *l'interrompant.*

Taisez-vous! ne parlez que pour répondre à mes questions. (*Il s'assied à son bureau.*)

JEAN, *humblement.*

Monsieur le commissaire, vous avez arrêté hier une pauvre innocente.

LE MAGISTRAT, *brusquement.*

Allons, pas de détours!

JEAN, *reprenant.*

Marie Didier...

LE MAGISTRAT, *l'interrompant.*

Parlez pour vous. Vous êtes accusé d'avoir assassiné et volé, il y a vingt ans, sur le quai d'Austerlitz, le nommé Jacques Didier, garçon de caisse de M. Berville.

JEAN.

Monsieur, je vous jure que Marie est innocente!...

LE MAGISTRAT.

Ce n'est pas ce qu'on vous demande; ne vous mêlez pas des affaires des autres, il s'agit de vous.

JEAN.

Innocente comme la vierge Marie, dont elle a le nom et... Allez, je vous le prouverai.

LE MAGISTRAT.

Vous n'entendez donc pas ce qu'on vous dit?

JEAN.

Si fait! si fait!

LE MAGISTRAT.

Vous êtes accusé d'un assassinat...

JEAN.

Bon!

LE MAGISTRAT.

Suivi de vol.

JEAN.

Bon! bon! mon commissaire, j'entends bien; je me justifierai, allez, ne vous inquiétez pas de moi... ce n'est pas pressé... C'est elle qui presse, qui attend, qu'il faut délivrer...

LE MAGISTRAT, *avec colère.*

Vous m'impatientez; répondrez-vous enfin?... C'est vous, vous seul qui êtes l'accusé ici.

JEAN, *obstinément.*

Nous verrons ça plus tard, mon magistrat; suivons!... On veut

la perdre, je veux la sauver, on m'accuse maintenant pour me détourner d'elle!... Le vieux loup rompt les chiens!... connu, baron!... je ne perds pas la piste... Il ne s'agit pas de moi, je vous dis, mais d'elle... (*Avec sensibilité.*) Songez donc, monsieur, il y a aujourd'hui un jour, un siècle qu'elle est en prison, que je ne l'ai vue, qu'on m'en empêche parce qu'elle n'est pas ma fille, comme si les enfants du cœur ne valaient pas les autres!... On n'abandonne pas ceux-là, mon Dieu!...

LE MAGISTRAT, *impatienté.*

Encore une fois, ce n'est pas la question!

JEAN.

Pardon, mon magistrat, je radote, je rabâche, je sais bien; mais tenez, je vous dis ça tout net : je ne me défendrai qu'après elle... Si je ne la sauvais pas d'abord, elle, ma fille, ma famille, tout ce qui reste de bon à ce pauvre vieux cœur de soixante ans, ce ne serait pas la peine de vivre... (*Avec exaltation.*) Si je ne la sauve pas, monsieur, j'ai commis tous les crimes, tous les assassinats, tous les vols du monde, n'ayez pas peur, je suis coupable, j'ai tout fait... tout, tout ce qu'on voudra!... je me laisserai accuser, condamner, exécuter, rien que pour ça... et je ne l'aurai pas volé... Mais je me guillotinerais moi-même, si je ne la sauvais pas!...

LE MAGISTRAT, *à part.*

Ce diable d'homme me touche malgré moi... (*Haut.*) Mais enfin, comment pourrez-vous prouver son innocence, puisqu'elle a avoué?...

JEAN.

Avoué?

LE MAGISTRAT, *lui montrant une lettre.*

Oui, dans cette lettre qu'elle a écrite au baron Hoffmann, et qu'on a saisie au greffe... de la prison!

JEAN, *voulant prendre la lettre. — Vivement.*

Ce n'est pas vrai!

LE MAGISTRAT, *l'arrêtant.*

Que faites-vous, malheureux?

JEAN, *avec entraînement.*

Quelque ruse encore... quelque sacrifice, quelque bêtise que je ne comprends pas... mais ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai, mon magistrat; voyez-vous! C'est si bon, si faible! ça n'a pas de défense... on l'a entortillée!... si elle avoue, je n'avoue pas. Croyez-moi, écoutez-moi, aidez-moi!...— les coupables, je les connais; la preuve, je l'avais... je vous les nommerais, sans preuves vous ne me croiriez pas; j'en veux une... je l'aurai... (*Comme illuminé tout à coup.*) Je l'ai... je les tiens... oui, ni une ni deux, j'ai le moyen...

LE MAGISTRAT, *avec intérêt, et se levant.*

Comment? voyons?...

JEAN.

Prêtez-moi trente mille francs!...

LE MAGISTRAT, *ahuri.*

Comment, trente mille francs?... Ah çà, êtes-vous fou?...

JEAN.

Pas encore!... Pouvez-vous me les procurer?

LE MAGISTRAT.

Mais, vous moquez-vous de moi?...

JEAN.

Le gouvernement peut bien disposer de trente mille francs pour elle...

LE MAGISTRAT, *irrité.*

Assez!... nous ne sommes pas là pour plaisanter.

JEAN, *douloureusement.*

Oh! monsieur! je ne plaisante pas, allez, je n'en ai pas envie; un enfant en prison! on ne joue pas avec ça...

LE MAGISTRAT.

Pour la dernière fois, parlez sérieusement, ou bien...

JEAN.

Mais c'est sérieusement que je vous dis qu'il me fau trent mille francs pour la sauver.

LE MAGISTRAT.

Allons, il y a là folie ou fourberie... et...

JEAN.

Oh! ne craignez rien, je ne veux pas m'envoler avec... Et elle donc!... (*D'un ton pathétique.*) Encore une fois, monsieur, si je ne la sauvais pas... je vous demanderais la grâce de mourir avec elle... Mais il ne faudrait pas avoir la misérable somme de trente mille francs pour ne pas sauver la vertu même... Vous ne me les refuserez pas... je ne les dépenserai pas, je n'y toucherai pas, vous les tiendrez dans vos mains, le temps seulement de m'en servir.

LE MAGISTRAT.

Mais que voulez-vous en faire?

JEAN.

Ah! c'est mon secret... je n'ose pas y penser moi-même..., j'ai peur qu'il ne s'évente... rien qu'en respirant... car c'est le seul moyen qui me reste! Mais vous viendrez avec moi, vous ou vos agents..., comme vous voudrez... vous me ferez suivre de toute la brigade de sûreté.

LE MAGISTRAT, *à lui-même.*

Décidément, c'est quelque ruse pour échapper ou gagner du temps. (*Aux municipaux.*) Emmenez cet homme en prison.

JEAN, *se mettant à genoux, pleurant et suppliant.*

Ah! monsieur, je n'ai jamais prié personne de ma vie, et depuis ce matin je prie le bon Dieu et vous! Je vous en supplie à deux mains, à deux genoux... écoutez-moi, c'est la vérité pure que je vous dis. (*Le magistrat fait un signe aux municipaux qui saisissaient Jean.*) Ah! ces gens de justice, aveugles et sourds!... *D'une voix déchirante.*) Monsieur, monsieur, je vous rends responsable de tout ce qui peut arriver de malheur à deux innocents! (*Les municipaux vont pour l'emmener.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, HENRI.

JEAN, *à Henri qui entre tristement.*

Ah! sauvée!... Vous avez bien trente mille francs à votre disposition, vous, monsieur?

HENRI.

Pourquoi?

JEAN.

Aimez-vous toujours Marie?

HENRI.

Je lui pardonne.

JEAN.

La croyez-vous coupable?

HENRI.

Hélas!...

JEAN, *avec un geste d'horreur.*

Lui aussi... L'amour comme la justice... hein! si je lui manquais, moi! N'importe, voulez-vous la sauver?

HENRI.

Si je le veux... son aveu a racheté sa faute et mérité sa grâce.

JEAN.

Oh! que dit-il là!...

HENRI, *au magistrat.*

Oui, monsieur, je viens vous parler, vous prier pour elle. Vous êtes de ces hommes d'élite qu'on ne peut séduire à prix d'or, mais à force de malheur. Et nul malheur n'est plus digne de pitié... car, malgré l'aveu, je doute encore du crime... Faites comme moi, monsieur, doutez, doutez aussi de cette lettre, que la fatalité vous a remise, et que le vertige a dictée!... Pauvre Marie! la prison l'a rendue folle... c'est cela! Oh! avant de passer outre, il faut que je la voie, que je lui parle, que je sache le mot de cette cruelle énigme. Il y a là méprise, erreur, erreur qui s'expliquera, j'en suis sûr. Oui, monsieur, croyez-moi, tenez, je ne doute plus; je me connais en natures coupables, en femmes perdues; et celle-là c'est un cœur d'ange, un lis de pureté, de sainteté. Non, ce n'est pas possible, elle n'est pas coupable, le jour n'est pas la nuit... Ce vieillard seul a raison; lui seul l'aime comme il faut... il croit!... Ah! pardon, pardon, chère Marie, d'avoir douté un instant... Merci, père Jean, de m'avoir rendu la foi, l'espoir et l'amour!

JEAN, *dévorant les paroles d'Henri et lui sautant au cou avec passion.*

A la bonne heure! c'est ça, vous y êtes. Oui, c'est un ange, un ange du bon Dieu, et je le prouverai, moi, malgré la lettre!

HENRI.

Vous?

JEAN.

Donnez-moi... non, prêtez-moi... non, confiez-moi trente mille francs pour un jour, une heure, une minute, sous la surveillance de M. le commissaire, et je vous la montre blanche comme neige à tous deux.

HENRI, *avec transport.*

S'il ne faut que cela, oh ! je donnerais le monde entier pour elle. J'aurai l'argent, je l'aurai...

JEAN.

Allez donc le chercher. (*Fausse sortie d'Henri.*)

LE MAGISTRAT, *à part.*

Leur conviction me gagne !...

JEAN, *ramenant Henri.*

Ah ! mais silence là-bas, continuez votre train, ayez toujours l'air triste, faites semblant d'épouser l'autre ; consentez à tout, qu'on ne se doute de rien, et demain je vous rends votre fiancée, et je retrouve ma fille, si monsieur le permet !...

LE MAGISTRAT.

Eh bien! j'y consens! (*Jean reconduit Henri qui sort.—A part.*) J'ai vu réussir tant de moyens! je n'en dois rejeter aucun pour arriver à la vérité.

JEAN, *revenant au commissaire.*

Ah ! merci, merci, monsieur ! C'est bien ce que vous faites là, justice pour tous !... Mais, monsieur, laissez-moi dire et faire à ma guise, fiez-vous à moi jusqu'au bout... Vous êtes bien habile, je le sais ; mais, tenez, pardon, je le suis encore plus que vous dans cette affaire-là... J'y vois plus clair que tout le monde, allez, j'y vois du cœur... Jurez-moi donc de ne pas m'interrompre, et je jure, moi, de vous livrer les vrais coupables... Pauvre fille, je l'aime tant que je réussirai, que j'enfoncerai Vidocq ! (*Baisant les mains du commissaire avec reconnaissance.*) A demain, et que Dieu vous récompense ! (*Il se trouve au milieu des municipaux, qu'il prend bras dessus bras dessous, et sort avec eux.*)

ACTE V.

ONZIÈME TABLEAU.

Intérieur de Madame Potard.

Même décor qu'au troisième acte.

SCÈNE I.

MADAME POTARD, *seule, assise à son secrétaire et écrivant.*

« Madame, je fais pour vingt-cinq mille francs d'affaires par

« an... à consulter mes livres. » — Sans compter ce qu'on n'y met pas. — « Je vous vends donc mon fonds pour moitié, argent « comptant, parce que je suis forcée de partir... Mon nom res« tera sur l'enseigne, si vous y tenez... Femme Potard. » — Le fonds une fois vendu, je prends ma retraite. (*On entend sonner.*)

LA SERVANTE, *annonçant.*

M. Jean!

MADAME POTARD.

Ah! qu'il entre! (*Elle plie sa lettre, la met dans sa poche et se lève.*)

SCÈNE II.

MADAME POTARD, JEAN, UN AGENT. *Costume d'une élégance douteuse, quoique propre, gros favoris, chaîne d'or, canne sous le bras.*

JEAN.

Bonjour, madame Potard!

MADAME POTARD, *devenant sérieuse en voyant un autre homme avec Jean.*

Bonjour, messieurs, qu'y a-t-il pour votre service?

JEAN.

C'est pour le vôtre que je viens encore ici, madame; je suis de parole, moi, voyez-vous!..,

MADAME POTARD.

De parole?

JEAN.

Oui, je viens régler nos comptes.

MADAME POTARD.

Nos comptes?

JEAN.

Mais, oui, il a vu le tour...

MADAME POTARD.

Quel tour?

JEAN.

Ah! ne vous faites pas de bile, vous pouvez parler devant lui; (*Indiquant l'agent.*) il est de l'affaire. (*L'agent montre un carnet plein de billets.*)

MADAME POTARD.

Quelle affaire?

JEAN.

Pas tant de balançoires, je vous dis: Tendez la main, n'ayez pas peur, nous apportons votre part.

MADAME POTARD.

Ma part...

JEAN.

Vous n'en voulez pas? tant mieux... Bonsoir, madame! (*Il retourne les talons avec l'agent.*)

MADAME POTARD, *allant après lui.*

Hein! qu'y a-t-il?... Voyons!...

JEAN, *continuant.*

Rien, rien, nous garderons tout.

MADAME POTARD.

Attendez donc... dam! aussi, je n'y étais plus, moi... en vous voyant deux! je n'étais pas prévenue... je ne savais pas que monsieur... Ah! il est de l'affaire...

JEAN, *s'arrêtant.*

Il a bien fallu... Vous comprenez, je ne pouvais pas trop faire le coup à moi seul, dans cet équipement-là... (*Il montre son costume.*) Il fallait un monsieur... voyez, c'est un monsieur...

L'AGENT.

Oh! madame s'y connaît.

JEAN.

J'ai donc pris un associé... en habit noir, pour mise de fonds... un habit noir et des gants, ça va tout seul!

MADAME POTARD.

Je conçois...

JEAN.

Nous venons donc, madame Potard, partager bon jeu, bon argent!...

MADAME POTARD.

Vraiment?

JEAN, *à l'agent.*

Donnons-lui sa part!

L'AGENT *passant à gauche vers madame Potard et lui prenant presque la taille.*

Sa part et mon cœur.

MADAME POTARD, *se dégageant.*

Allons donc! (*Avec joie.*) Et moi qui n'y comptais plus... quel bonheur... Peut-on offrir quelque chose à ces messieurs?...

JEAN.

Pourquoi pas?

MADAME POTARD, *allant au guéridon sur lequel il y a un plateau avec un carafon et des petits verres. Avec vivacité.*

Et la part est-elle grosse, hein? combien?

JEAN.

Ah! dam, il y a gras... mais nous sommes trois... ça diminue un peu les tranches...

MADAME POTARD, *qui a versé.*

Combien donc?

JEAN.

Nous avons tiré au baron trente billets pareils à ceux qu'il vous a donnés. (*Il se retourne un peu, fait semblant de boire et jette son eau-de-vie dans son chapeau.*)

MADAME POTARD.

Trente mille francs?

JEAN, *lentement.*

Oui! tren...te... mil...le... francs

MADAME POTARD.

Ce n'est guère. Vous n'avez eu que cela, parole d'honneur?... Vous me volez!...

JEAN, *échangeant quelques signes avec l'agent.*

Ah! madame Potard! pour qui nous prenez-vous?...

MADAME POTARD.

Alors quinze mille francs pour moi?...

JEAN, *même jeu avec l'agent.*

Dix, ma vieille: nous sommes trois.

MADAME POTARD.

Ah! du tout! ce n'est pas juste, je veux quinze mille francs, je ne suis pas convenue de trois parts... Tu ne m'as rien dit, tu as pris sur toi de t'associer... tant pis pour toi!... ça ne me regarde pas; j'ai donné la lettre pour la moitié, et non pour le tiers : je veux ma moitié!...

JEAN.

Eh! bien, et nous donc?

MADAME POTARD.

Partagez l'autre ensemble... c'est votre affaire.

JEAN.

Mais nous n'aurons plus rien...

MADAME POTARD.

Ce n'est pas ma faute; ça n'a pas rendu assez, voilà!... vous vous y êtes mal pris; avec un secret comme ça, vous auriez dû faire sauter sa banque!

JEAN, *même jeu avec l'agent.*

Vous n'avez bien eu que dix mille francs, vous, pour envoyer l'enfant en paradis.

MADAME POTARD.

Chut!...

JEAN, *passant près de l'agent à gauche, et se trouvant au milieu.*

Mais enfin, n'en parlons plus... je ne veux pas plaider pour ça... je perdrais peut-être... Après tout, c'est juste; et si nous n'étions pas honnêtes entre nous!... Allons, ce qui est convenu est convenu; nous nous arrangerons tous deux comme nous pourrons. (*L'agent remet des billets à Jean.*) Vous devez avoir moitié, voilà... (*Jean donne les billets à madame Potard.*)

MADAME POTARD.

A la bonne heure! (*Recevant les billets.*) Merci! (*Les comptant.*) Quinze, c'est le compte... je vais les serrer avec les autres... ceux que j'avais perdus et que tu as retrouvés...

JEAN.

Et que je vous ai rendus, j'espère!...

MADAME POTARD.

Moins deux!... — Dix-huit et quinze font trente-trois!

JEAN.

En voilà une botte tout de même!

MADAME POTARD, *les mettant dans le tiroir de son secrétaire.*

C'est égal, ce n'est pas assez!

JEAN.

Et pourtant ce sera tout ; il n'y a plus moyen de retourner au plat, car il nous a fallu lâcher la cuiller, laisser la preuve contre la somme, la lettre contre l'argent.

MADAME POTARD.

C'est dommage : une affaire qui réussit une fois peut réussir deux ; une si bonne affaire!... ça m'a mise en goût !

JEAN.

Dame! si vous aviez encore quelque instrument de musique, pour le refaire chanter !

MADAME POTARD, *réfléchissant.*

Oh !... attendez donc !... je crois que j'ai gardé une poire pour la soif...

JEAN, *lui pinçant le bout du nez.*

Gourmande !

MADAME POTARD.

Oui, je me rappelle... le baron m'a fait couper la marque de la serviette dont j'ai enveloppé l'enfant de sa fille... (*Elle cherche dans le secrétaire.*)

JEAN.

Fameux !... on peut encore lui tirer un grand air de trente mille francs avec ça !

MADAME POTARD, *ayant trouvé la marque et la leur montrant.*

Voyez! la lettre H surmontée d'une couronne... baron Hoffmann.

JEAN.

Ça y est...

MADAME POTARD.

Le linge vaut le papier, la marque vaut la lettre.

JEAN, *prenant le coin de serviette où se trouve la marque.*

Il chantera l'opéra tout entier.

MADAME POTARD.

Et toujours moitié pour moi?

JEAN.

Ah! cette fois, nous sommes trois... il faut savoir un peu maintenant ce que monsieur veut faire... (*A l'agent.*) Qu'en dites-vous?...

LE MAGISTRAT, *avec sévérité.*

Femme Potard, au nom de la loi, je vous arrête comme coupable d'infanticide, comme complice du baron Hoffmann. (*Il remonte à la porte d'entrée et fait entrer deux gardes municipaux.*)

MADAME POTARD, *stupéfaite.*

Qu'est-ce que c'est?... Moi?...

JEAN, *avec force.*

Oui, toi... toi qui as avoué, toi qui as toutes les preuves... (*A l'agent.*) car les preuves, les voici, monsieur, dans ce tiroir... la marque et les billets du baron, dont huit sont troués d'un coup de mon crochet et salis de la boue de la rue, voyez! (*L'agent s'empare de tout ce qu'il y a dans le secrétaire.*)

MADAME POTARD, *retenue par les deux municipaux. Avec force.*

Ce n'est pas vrai ! ce n'est pas vrai !...

LE MAGISTRAT.

Point de bruit ! Vous n'avez plus qu'à atténuer votre faute en servant la justice contre vos complices.

MADAME POTARD, *à Jean, avec rage.*

Ah ! brigand ! c'est toi...

JEAN, *faisant la révérence.*

Oui, ma vieille, c'est comme ça que ça se joue. (*Les gardes entraînent madame Potard et sortent suivis de Jean et de l'agent.*) — *Rideau de manœuvre.*

DOUZIÈME TABLEAU.

Un riche boudoir chez le baron Hoffmann. Grande portière rouge au fond donnant sur un salon. A gauche et à droite portières plus petites. A gauche, une psyché. Du même côté, au fond, une toilette où sont deux femmes qui font les apprêts des habits de noce de Claire.

SCÈNE III.

CLAIRE, LE BARON, ROSINE ET UNE FEMME DE CHAMBRE.

LE BARON, *debout près de Claire.*

C'est donc pour aujourd'hui enfin ! Fais depêcher tes femmes, et sois prête dans une heure... nos amis vont arriver... je reviens !...

CLAIRE, *assise devant sa psyché en costume de mariage, ayant déjà sa couronne et son bouquet. Avec anxiété.*

Où allez-vous ? Vous me quittez... je ne sais pourquoi, je tremble...

LE BARON.

C'est l'émotion de cette heureuse journée ! Victoire... nous touchons au port... nous sommes sauvés ; ta lettre est brûlée, nous avons l'aveu de la jeune fille, et pour comble de bonheur une preuve, une preuve mortelle, contre l'homme qui la défend...

CLAIRE.

Ah ! mon Dieu... encore... une victime ?

LE BARON.

La dernière !

CLAIRE.

Complice encore d'un nouveau crime !... je ne veux pas... je ne peux pas !... Ne me chargez pas tant... c'est au-dessus de mes forces... prenez garde !...

LE BARON.

Eux ou nous !... il le faut !... cette fois, c'est le salut, c'est le repos, c'est la fin !

CLAIRE.

C'est l'enfer!

LE BARON.

Je vais m'assurer du départ de cette femme... Hâte-toi, sois bientôt prête... je reviens!... (*Il sort par la gauche.*)

SCÈNE IV.

CLAIRE, ROSINE *et autres* FEMMES DE CHAMBRE.

CLAIRE, *à part.*

C'en est donc fait, nous voilà hors d'alarmes... mais à quel prix, grand Dieu!... Entasser victime sur victime... et moi-même après toutes les autres, moi que l'on pare aujourd'hui pour l'autel... c'est le dernier sacrifice... Ah! je n'ose me regarder en face... tant je suis pâle!... je me fais peur!... (*A Rosine et aux autres femmes.*) Finissez, habillez-moi! voilez-moi! (*Les femmes posent le voile.*) (*A part.*) Il me semble que mon secret est écrit en lettres de feu sur mon front, et que je vais mieux le cacher ainsi... Couvrez-moi davantage!... Est-ce qu'il n'y a pas une tache sur ce voile?

ROSINE.

Une tache?

CLAIRE.

Oui, une tache rouge... là!...

ROSINE.

Non, mademoiselle... c'est le reflet des rideaux...

CLAIRE.

Ah! oui... c'est bien... laissez-moi!... (*Les femmes sortent.*) J'ai failli me trahir!... ma tête, mon cœur, éclatent... ce secret... ce fatal secret sort malgré moi... Il m'échappe de force... comme ces poisons qui brisent leur verre!... Il est dans l'air, sur ces murs, partout!... je le vois, je l'entends qui crie, qui me demande un berceau, un tombeau... (*Résolûment.*) Vision, chimère!... courage jusqu'au bout!... Ce secret est sous terre, nul ne le sait, nul ne le connaît, nul ne peut le savoir... le crime est à une autre!... et, comme dit mon père, nous sommes sauvés!...

SCÈNE V.

CLAIRE, LAURENT, LOUIS, *puis* ROSINE, *puis* LES INVITÉS, *puis* LE COMMISSAIRE, AGENTS, GARDES, MUNICIPAUX, *enfin* JEAN, MARIE, HENRI, DOMESTIQUES.

LOUIS, *entrant, à Claire.*

Mademoiselle, on vous attend au salon... (*La portière du fond relevée laisse voir dans le salon de derrière les invités de la noce. Claire se dirige vers eux.*)

ROSINE, *entrant toute troublée.*

Mademoiselle, je ne sais comment vous dire... M. le commissaire de police qui veut vous parler.

CLAIRE, *étonnée.*

A moi!...

LE MAGISTRAT, *entrant. Aux agents et aux gardes municipaux.*

Que personne ne sorte de cet hôtel et ne prévienne le maître à son retour... veillez!... (*A Claire.*) Mademoiselle, je vous demande pardon de cette brusque visite; mais mon devoir, un devoir pénible, m'oblige à venir ici, sur la révélation d'un homme que votre père a dénoncé...

CLAIRE, *tremblante.*

Veuillez attendre mon père ici, monsieur... (*Elle va pour se retirer.*)

LE MAGISTRAT.

Restez, mademoiselle... Je dois vous interroger, vous et votre père, et faire une confrontation nécessaire à la justice. (*Mouvement général.*)

CLAIRE.

Mais mon père est absent, monsieur... et...

JEAN, *avec sa hotte et son crochet, paraissant au fond du salon, et venant dans le boudoir avec Marie et Henri.*

Votre père est arrêté!...

CLAIRE, *épouvantée.*

Arrêté!... Qu'y a-t-il?

JEAN.

Il y a, pour l'instant, que M. le commissaire nous a tous invités à vos noces...

CLAIRE, *voyant Marie et Henri.*

Ciel!...

JEAN, *terrible.*

Vous ne nous attendiez pas, je le vois bien!... vous alliez partir sans nous... Le bouquet, la couronne, le voile, il ne vous manquait plus rien, Dieu me pardonne... rien, que le droit de les porter!... Oui, monsieur le magistrat, cette femme qui porte ce bouquet de vierge a eu un enfant! cette femme qui porte cette couronne nuptiale l'a laissé tuer! cette femme qui porte ce voile blanc d'innocence a fait accuser de ses crimes une honnête fille, ma fille enfin! (*D'un coup de crochet il lui arrache son voile et le jette dans sa hotte avec un rire terrible.*) Ah! ah! ah!... chiffon comme le reste!... à la hotte! à la hotte!...

CLAIRE, *pétrifiée.*

Ah! mon Dieu!... (*Elle chancelle.*)

JEAN, *d'une voix tonnante.*

Devant Dieu et devant les hommes, tu n'as pas le droit de porter ce voile!... Il servira de langes, ou plutôt de suaire à ton enfant... car ton enfant est mort, comme ton honneur!...

CLAIRE.

Grâce! grâce!

MARIE, *se jetant entre Claire et Jean.*

Oh! père Jean, vous si bon!

JEAN

Eh! bien, c'est ça, défendez-la! Drôle de fille!...

CLAIRE, *avec explosion.*

Perdue!... perdue!... où fuir?... où me cacher?.... Dans la tombe... La mort, la mort, maintenant que j'ai la honte!... je ne peux plus contenir le remords qui me tue!... S'il allait être éternel!... Ah! il faut que je parle, que je respire, que j'avoue...

LE MAGISTRAT.

Parlez!

CLAIRE, *d'une voix sanglotante.*

Arrêtez-moi donc à sa place... monsieur!... La coupable, la seule et vraie coupable, c'est moi! (1)... J'ai tout méconnu, tout immolé, les droits, les devoirs de la nature, tout ce qu'il y a de saint et de sacré, à la peur du scandale, au faux honneur du monde!... J'aimais... mon père voulut me marier malgré moi... pour mieux résister à mon père, je cédai à mon amant... Je devins mère... Pardon! pardon! mon Dieu! Je voulais élever mon enfant, m'en séparer seulement jusqu'à mon mariage avec son père... Mais, hélas! le même jour, son père mourut en duel. Je ne pouvais plus réparer ma faute aux yeux du monde!... et j'ai changé la faute en crime pour la cacher... — Oui, j'ai perdu mon enfant pour sauver mon honneur... Et pour comble de crime, j'accusais l'innocente, qui, elle, pauvre fille, perdait son honneur pour sauver mon enfant. (*Mouvement d'horreur d'Henri.*) (*A Henri.*) Oui, monsieur... (*D'une voix éteinte.*) A elle, à elle donc cette couronne qui me déchire..., ces parures qui me brûlent..., tous ces symboles de pureté, d'amour et de bonheur!... (*Elle détache la couronne et le bouquet qui tombent à ses pieds.*) Oui, à elle ma place, et à moi la sienne! A nous deux de la remercier..., moi en mourant..., vous, Henri, en vivant pour elle!

MARIE.

O pauvre femme!... pardon pour elle, mon Dieu! merci pour moi...

JEAN, *essuyant une larme.*

Eh bien! est-ce que je vais lui pardonner aussi?...

CLAIRE.

Ah! je mourrai soulagée... ces larmes qui coulent de tes yeux éteignent les feux de l'enfer!

JEAN, *regardant à la portière de droite.*

Le baron!...

CLAIRE.

Ah! emmenez-moi, emmenez-moi!... je meurs... (*Rosine et les femmes l'emmènent mourante.*)

JEAN, *au commissaire.*

Maintenant, à l'autre!... au plus coupable!.., Vous savez,

(1) A couper, pour la représentation, depuis : *J'ai tout méconnu*, etc., jusqu'à *la faute en crime pour la cacher*... inclusivement.

vous m'avez promis... laissez-moi finir, mettez-vous là!... (*Il fait sortir le magistrat par le fond. A Marie et à Henri* :) Vous, là!... (*Il les fait sortir par la gauche. A Laurent* :) Vous, filez par ici. (*A Louis qu'il pousse*), et vous, mon beau buveur d'eau-de-vie, allez voir à la cave si j'y suis! (*Il fait sortir ces deux derniers par le fond, et se cache vers la portière de gauche.*)

SCÈNE VI.

LE BARON, LE PÈRE JEAN.

LE BARON, *entrant de droite sans voir le père Jean. Avec joie.*
Elle est partie..., tout est dit, je n'ai plus rien à craindre!... Allons au salon. (*Il va pour sortir.*)

JEAN.
Un moment!

LE BARON, *reculant de surprise.*
Le chiffonnier!

JEAN, *calme et railleur.*
Oui, monsieur le baron.

LE BARON.
Ici?

JEAN.
Ici!

LE BARON.
Comment?

JEAN.
Ça vous étonne?

LE BARON, *avec violence jusqu'à la fin.*
Tu t'es évadé?

JEAN.
Il me tutoie!... Dites donc, nous n'avons pas gardé les billets de banque ensemble.

LE BARON.
Comment es-tu là, misérable?

JEAN.
Encore *tu!*... Je vais te le dire... ta fille est arrêtée.

LE BARON.
Ma fille!

JEAN.
Arrêtée et confessée.

LE BARON.
Ma fille! impossible... (*Sonnant et appelant.*) Claire, quelqu'un, holà!

JEAN.
Sonne, appelle, personne ne répondra.

LE BARON, *avec angoisse.*
Personne!

JEAN.

Personne que moi... et je ne suis pas là pour rien, n'est ce pas ?

LE BARON, *à part.*

J'ai peur !

JEAN.

Je suis là pour te faire arrêter à ton tour, entends-tu ?...

LE BARON, *faisant un mouvement de sortie vers la porte.*

Oh ! il faut que je sache...

JEAN, *lui barrant le passage.*

Minute !... je n'ai pas fini... nous avons un autre compte ensemble !

LE BARON.

Que dis-tu ?

JEAN, *lui présentant le crochet.*

Tiens, connais-tu ça ? regarde ; il y a encore dessus la rouille du sang de Jacques Didier !

LE BARON, *avec violence.*

Laisse-moi sortir...

JEAN, *levant le crochet sur lui.*

Ah ! oui, toujours la poigne, la poigne d'hier, la poigne du quai !... c'est bien ça ! mais connu cette fois... pas tous les jours fête ! je ne suis pas soûl comme hier, comme sur le quai où nous n'étions que deux, deux chiffonniers, où l'un des deux a fait le crime, toi ou moi....

LE BARON.

Moi, moi, baron Hoffmann !

JEAN.

Baron de la hotte ! toi, double gueux ! Tu as tué l'homme aussi vrai que tu as tué l'enfant ! le premier crime a produit le second, et le second prouvera le premier. La Potard a parlé... tout est dit, su, connu, perdu ; et ceux qui ont arrêté ta fille vont revenir te chercher.

LE BARON, *écrasé.*

Mort !

JEAN.

Non, je ne veux pas te livrer, et je vais maintenant t'ouvrir les portes !

LE BARON.

Quoi ! tu voudrais me sauver ?

JEAN.

Non, te punir !... La mort, c'est trop doux pour toi... d'ailleurs, tu ne la crains pas... puisque tu voulais te noyer... Je veux t'infliger une peine plus dure... la vie.

LE BARON.

Comment ?

JEAN.

La vie de misère, que tu n'as pu supporter... (*Lui montrant le crochet ainsi que la hotte.*) Allons, reprends ce crochet, cette

hotte que tu n'aurais pas dû quitter, et va vivre là-dessous le reste de tes jours, je t'y condamne à perpétuité. On ne trouvera pas le baron millionnaire sous la hotte du chiffonnier, va!...

LE BARON, *hésitant, puis acceptant avec un geste d'espoir.*

Eh bien! allons. (*Il va vers la porte, au même instant la grande portière s'ouvre, il voit paraître le commissaire, les agents et les municipaux.*) Ah!...

JEAN, *jetant la hotte et le crochet.*

Déraillé!

LE MAGISTRAT, *au baron.*

Restez, monsieur!...

LE BARON, *écrasé, placé au milieu du théâtre entre les agents et les gardes qui occupent le fond, Henri et Marie qui sont rentrés par la porte de gauche, le magistrat et Jean qui masquent la porte de droite.*

Eh bien, donc! qu'il s'achève d'un coup, ce long suicide de tous les jours, de toutes les heures, ce suicide du crime!... Tant mieux... c'est la fin de l'agonie!... Non! je ne suis pas Pierre Hoffmann... je suis Pierre Garousse, et j'ai tout fait pour éviter la misère... Aujourd'hui comme il y a vingt ans... plutôt la mort, plutôt le bourreau que la misère!... (*Il sort avec le commissaire; les agents et les municipaux suivent.*)

JEAN.

Chacun son goût!

HENRI, *à Marie.*

Ah! Marie, quel bonheur!

MARIE, *avec sympathie pour les coupables.*

Ils souffrent, Henri!...

JEAN.

Je l'avais bien dit... (*Remettant les billets à Henri.*) Ah! monsieur Henri, voici vos trente mille francs!

HENRI.

O mon noble ami, ô notre vrai père, gardez-les! Tout ce qui est à nous est à vous... vous vivrez avec nous.

JEAN.

Non, non, elle est heureuse; il ne me faut plus rien... Ah! si!...

HENRI.

Quoi donc?

JEAN.

Une hotte neuve!

Marie s'agenouille devant Jean, placé entre elle et Henri qui lui prend les mains avec reconnaissance. — Rideau.

FIN.

TYPOGRAPHIE DE LACRAMPE FILS ET COMP., 2, RUE DAMIETTE.

LE

MORNE AU DIABLE,

DRAME EN CINQ ACTES ET SEPT TABLEAUX,

PAR M. EUGÈNE SUE,

MUSIQUE DE M. AMÉDÉE ARTUS,

Mise en scène de M. Saint-Ernest,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 5 AOUT 1848.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

LE DUC DE MONMOUTH	MM.	ARNAULT.
LE CHEVALIER DE CROUSTILLAC		MONTDIDIER.
LE PERE GRIFFON		LYONET.
LE GOUVERNEUR DE SAINT-PIERRE		COQUET.
RUTLER		ED. GALAND.
DANIEL		STAINVILLE.
PATRICE		MACHANETTE.
MET-A-MORT		BOUSQUET.
LE COMTE DE CHEMERAULT		FLEURY.
MORTIMER		FRUMENS.
PAULY		LEMADRE.
JULIEN		THIERRY.
DUPONT		MARTIN.
MONSIEUR		RICHARD.
ANGÈLE	Mmes	LOBRY.
BETTY		CAROLINE.

OFFICIERS, SOLDATS, MATELOTS, NÈGRES, COLONS, PASSAGERS, HABITANTS.

La scène se passe à Saint-Pierre de la Martinique.

S'adresser, pour la mise en scène, à M. MONNET, régisseur au théâtre.

ACTE I.

PREMIER TABLEAU.

Saint Pierre de la Martinique. Vue d'une baie près de Saint-Pierre, à la Martinique.

Le théâtre représente, à droile, un café hôtel; sur le mur, on lit : *Au grand saint Pierre, Julien tient café hôtel.* A gauche, sont des tables abritées par une tente. Vers le fond, en amphithéâtre, on aperçoit les rues et les édifices de Saint-Pierre. Au fond, des roches qui se perdent dans le lointain. — Au lever du rideau, sur un banc recouvert d'une natte, Julien est endormi.

SCENE I.

JULIEN, *endormi*, MONMOUTH, *en costume de matelot. Il entre avec quelques précautions, regarde autour de lui, et quand il s'est assuré qu'il n'y a personne, il laisse tomber les plis de son manteau et découvre son front, qu'il essuie.*

MONMOUTH.

Par cette chaleur tropicale j'étais certain de ne rencontrer personne à cette heure sur le port saint-Pierre. Julien le mulâtre, maître de cet hôtel, doit être par ici. En me servant un peu de ses dispositions supertitieuses et sous ce costume de matelot, je ne cours aucun danger. D'ailleurs depuis que j'ai rencontré ce nègre fugitif, depuis que j'ai pensé qu'il nourrit peut-être contre nous des ressentiments, qu'à cause de nous plane sur lui un péril de mort, une sorte d'amertume s'est mêlée à mon bonheur; l'idée d'une souffrance dont nous étions les auteurs involontaires, la crainte que le nom adoré d'Angèle ne fût joint à une imprécation od même à une plainte, sont venues troubler les délices de notre retraite... ah! ce n'est qu'en ouvrant largement la main au bien qu'on peut faire qu'il faut remercier dignement le ciel de tant d'amour et de félicité... Julien se prêtera sans peine au service intéressé que je viens lui demander (*Mouvement de Julien.*) Mais je ne me trompe pas, c'est lui que j'aperçois là (*Il s'approche de lui.*) Il dort, comment l'éveiller sans trop attirer son attention sur moi? (*Coup de canon.*) Voilà un coup de canon en en mer qui vient à propos à mon aide. (*second coup.*)

JULIEN, *encore endormi.*

Entrez.

MONMOUTH, *à part.*

Il paraît qu'on frappe quelquefois rudement à sa porte. (*Troisième coup de canon.*)

JULIEN, *à demi éveillé.*

Entrez donc.

MONMOUTH, *à part.*

Évitons ses regards. (*Il va se cacher derrière la tente.*)

JULIEN, *se levant.*

Tiens, que je suis bête! c'est le canon.. quelque bâtiment qui arrive. (*Regardant du côté de la mer.*) Je ne me trompe pas c'est le trois-mâts *la Licorne.*

MONMOUTH, *à part.*

La Licorne?

JULIEN, *regardant toujours.*

Oui. *la Licorne* de Dunkerque qui nous ramène le brave capitaine Daniel.

MONMOUTH, *à part et avec joie.*

Et sans doute aussi le père Griffon, notre vénérable ami, notre unique confident. Il nous apporte des nouvelles de lord Sidney, du père d'Angèle, du seul être qui manque à notre bonheur!... Ah merci, mon Dieu! la bonne action n'est encore que dans ma pensée, et déjà vous m'envoyez la récompense.

JULIEN, *revenant vers le banc et bâillant.*

Allons, secouons-nous; il va nous arriver des passagers... des curieux de la ville.

MONMOUTH, *à part.*

Je n'ai pas un moment à perdre. (*Il s'approche de Julien, qui est assis, et appuie par derrière ses deux mains sur ses épaules, de manière à le tenir en respect. Haut et d'une voix forte.*) Julien!...

JULIEN, *terrifié.*

Hein!...

MONMOUTH.

Si tu regardes, tu tombes mort de terreur; si tu es docile, un louis pour toi.

JULIEN, *toujours effrayé.*

Je serai docile... je ne bouge pas.

MONMOUTH.

Tu iras, dès aujourd'hui, au gouvernement de la Martinique.

JULIEN.

Oui, monseigneur.

MONMOUTH.

Tu paieras la liberté d'un nègre marron, nommé Pauly. (*Il jette une bourse qui tombe devant Julien.*)

JULIEN, *combattu entre la peur et la curiosité.*

Je puis ramasser?

MONMOUTH.

Sans tourner la tête. (*Julien ramasse la bourse.*)

JULIEN, *comptant, à part.*

Mon louis y est... je commence à avoir moins peur. (*Haut.*) A quelle habitation appartenait ce marron Pauly ?

MONMOUTH.

Au Morne au Diable.

JULIEN, *effrayé.*

Ah! mon Dieu !

MONMOUTH, *riant, sans être vu de lui.*

Qu'as-tu ?

JULIEN.

J'ai peur.

MONMOUTH.

Peur de quoi ?

JULIEN.

Peur que vous ne soyez le quatrième mari de la Barbe-Bleue.

MONMOUTH, *enflant sa voix.*

La Barbe-Bleue ne rend compte de ses maris qu'à Dieu !

JULIEN, *à mi-voix.*

Il n'ose pas en plein jour dire le nom de Satan, son maître.

MONMOUTH.

Feras-tu ce que je t'ai dit ?

JULIEN.

Oui... mais...

MONMOUTH.

Quoi encore?

JULIEN, *hésitant.*

Les esclaves rachetés ont l'habitude d'aller...

MONMOUTH.

Où ?

JULIEN.

Monseigneur, ne vous fâchez pas... ils ont l'habitude d'aller... à l'église... (*A part.*) Ce mot l'effraye... (*Haut.*) Faire dire une messe pour qui les délivre.

MONMOUTH.

Que Pauly aille prier.

JULIEN, *à part.*

Comme il s'est radouci, rien qu'à la pensée de l'eau bénite! (*Haut.*) Quel nom Pauly devra-t-il faire dire dans ses prières?

MONMOUTH.

Le nom d'Angèle.

JULIEN, *à part.*

Est-il permis qu'une pareille femme s'appelle Angèle ?

MONMOUTH, *grossissant sa voix.*

Si tu dis un mot de moi à qui que ce soit...

JULIEN, *avec peur.*

Je me tairai... je me tairai...

MONMOUTH.

Va voir qui descend cette rue... sans te retourner.

JULIEN.

J'y vais... (*Il va vers la droite du théâtre.*)

MONMOUTH.

En venant ici, j'ai commis une imprudence, peut-être ; mais Angèle sera contente, et le ciel, qui nous ramène le père Griffon, le digne curé du Macouba, protégera encore nos amours et notre heureuse solitude. (*Il disparaît derrière la tente.*)

JULIEN, *revenant à reculons.*

Ce sont des habitants qui se rendent ici pour voir débarquer les passagers de *la Licorne*... (*Silence.*) Je vous promets d'aller au gouvernement aussitôt qu'ils vont me laisser libre... (*Silence.*) Il ne répond pas... Monseigneur, je vous assure... (*Il se risque à tourner la tête.*) Il n'y est plus!... Est-ce que j'ai rêvé?... Non, voilà bien la bourse... (*Comptant l'or.*) Le prix du rachat et la pièce d'or pour moi... ceci est délicat... Mais cinquante pour le noir... c'est tout naturel, Satan aime sa couleur... Un instant! n'oublions pas nos affaires... (*Il regarde du côté de la mer.*) Un canot s'est détaché du bâtiment ; dans cinq minutes, les passagers seront ici. Vite, vite! qu'on apprête tout! Domingue, range les tables ; Blanchet, Pierrot, alerte, mes enfants!... (*Tous les nègres appelés se mettent à exécuter les ordres de Julien. Pendant ce temps, des habitants entrent en scène; quelques-uns s'asseyent aux tables du café ; d'autres regardent la mer avec des longues vues.*)

SCÈNE II.

HABITANTS DE SAINT-PIERRE, MET-A-MORT, JULIEN, NÈGRES.

MET-A-MORT.

Vous attendez les passagers de *la Licorne*, maître Julien?

JULIEN.

C'est heureux, au moins, que le capitaine Daniel n'ait pas fait de mauvaise rencontre sur mer, aux attérages de la Martinique!

MET-A-MORT.

Je crois bien... les Anglais, avec qui nous sommes en guerre...

JULIEN.

Et ces maudits flibustiers...

MET-A-MORT.

Les flibustiers ont du bon.

JULIEN.

Vous, Met-à-mort, parbleu! vous devez parler ainsi... vous êtes boucanier, et du temps que la Martinique était affranchie, de boucanier à flibustier il n'y avait que....

MORT-A-MORT.

La longueur du fusil de différence. Quand la flibusterie n'allait pas, les flibustiers chassaient les taureaux sauvages, comme nous, pour vendre leurs peaux; et quand la morte saison de notre chasse venait, nous autres boucaniers nous faisions la course en mer, comme les flibustiers, et, par la peau du diable! une fois à portée d'un galion espagnol, nos longs fusils de boucan (*il montre le sien*) crachaient aussi dur que leurs carabines de corsaires.

JULIEN, *au fond.*

Ah! voilà le capitaine Daniel qui aborde avec le père Griffon.

SCENE III.

LES MÊMES, LE PÈRE GRIFFON, DANIEL.

JULIEN.

Bonjour, capitaine Daniel, bonjour.

DANIEL.

Bonjour, Julien; bonjour, messieurs. (*Il échange des poiguées de main avec les habitants.*)

JULIEN.

Bonjour, père Griffon.... Ah! mais, dites donc, vous êtes bien changé depuis cinq mois que vous nous avez quittés.

LE PÈRE GRIFFON.

En effet, mon ami; j'ai été malade.

DANIEL.

En partant d'ici, il y a cinq mois pour Dunkerque.... ça allait encore; mais au retour, ce pauvre monsieur Griffon était si triste, si triste, qu'il a manqué en mourir; et sans cet aventurier gascon qui se fait appeler le chevalier de Croustillac, ce drôle de corps si gai, si bizarre...

LE PÈRE GRIFFON.

Ajoutez si complaisant et si bon pour moi!

DANIEL.

Ma foi, il n'y avait que lui dont la joyeuse humeur pût vous dérider; mais maintenant, vous voilà de retour; vous allez revoir votre jolie petite habitation de Macouba. Là, tout le monde vous aime; on va vous accueillir avec bonheur, vous bien choyer, et tout ira pour le mieux...

LE PÈRE GRIFFON.

Le ciel vous entende!

JULIEN.

Et vos passagers, capitaine Daniel?

DANIEL.

Ils sont en ce moment avec les gens de la douane. (*Montrant la mer.*) Tenez, regardez, voilà le canot d'un de leurs chefs qui

aborde *la Licorne*. (*Daniel et les habitants remontent vers le fond; pendant ce temps, Met-à-mort s'approche de Griffon qui s'est assis sur un banc.*)

MET-A-MORT, *à mi-voix.*

Monsieur Griffon !

LE PÈRE GRIFFON, *à mi-voix.*

C'est toi, Met-à-mort ?... Et ton maître ?...

MET-A-MORT.

Mon maître Arrache-l'âme ira vous voir au Macouba.

LE PÈRE GRIFFON.

C'est bien... je le verrai... éloigne-toi. (*Met-à-mort remonte la scène et se mêle à la foule. Griffon seul un moment à l'avant-scène continue.*) Je lui dirai que plus que jamais il a besoin d'être prudent, de multiplier les déguisements sous lesquels il se cache... Ces bruits vagues que j'ai surpris à Londres et à Versailles... est-ce que je ne suis de retour que pour troubler leur sécurité, et détruire l'espoir dont ils se bercent ?... oh ! non, qu'il ignore encore, longtemps si je puis, la mort de son prèe adoptif, du père d'Angèle, qu'il ignore son sublime et cruel dévouement. (*On bat aux champs.*)

LES HABITANTS, *redescendant la scène avec Daniel.*

Voici monsieur le gouverneur.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE GOUVERNEUR. (*Un nègre porte sont parasol, un autre l'évente, un troisième porte une corbeille.*)

LE GOUVERNEUR.

Ouf ! quelle chaleur... quelle horrible fournaise ! (*Tirant un petit thermomètre de sa poche.*) Quarante degrés... à l'ombre de ma poche ! de quoi incommoder les vers à soie... et nous sommes au dix janvier. (*Aux habitants.*) Mais vous m'étouffez ; circulez; allez voir le navire, laissez-moi repirer.

DANIEL, *lui présentant des papiers.*

Monsieur le gouverneur, voici mes papiers de bord en règle, veuillez jeter les yeux sur...

LE GOUVERNEUR.

Mais, mon cher ami, un moment donc ! j'ai une goutte de sueur à chaque cil... j'inonderais votre pancarte. (*Il essuie ses yeux, puis il donne son mouchoir à un nègre.*) Tords-moi ça. (*Le nègre tord, l'eau ruisselle sur le théâtre.*) Donne-m'en un autre, drôle! (*Il lui prend les papiers, les regarde à peine, et les lui rendant.*) Tout est régulier, reprenez vos papiers

DANIEL.

Je vais les faire remettre à la douane. (*Il s'éloigne par le bord de la mer.*)

LE GOUVERNEUR.

Mais je ne me trompe pas ! c'est monsieur Griffon que vous nous ramenez là... C'est ce brave père des frères prêcheurs, établi depuis quelque temps parmi nous, le digne pasteur du Macouba, qui n'a pas craint, lui, de rester dans les environs du Morne au Diable.

GRIFFON, *venant à lui.*

C'est lui-même, monsieur le gouverneur.

LE GOUVERNEUR.

Donnez-moi donc, père Griffon, des nouvelles de France.

GRIFFON.

J'y suis resté bien peu de temps, monsieur le gouverneur, mes affaires m'appelaient en Angleterre.

LE GOUVERNEUR.

Un beau pays... si on ne l'a pas flatté à l'endroit des brouillards... Enfin, qu'est-il arrivé par là ?

LE PÈRE GRIFFON.

Le plus grand événement qui se soit accompli par là est le renversement et l'exil de Jacques II.

LE GOUVERNEUR.

Comment ! Jacques II ! le roi d'Angleterre ! il a été renversé du trône ?

LE PÈRE GRIFFON.

Par son gendre, Guillaume prince d'Orange, qui a été proclamé roi à sa place.

LE GOUVERNEUR.

Voilà qui est étonnant ! et Jacques II ?

LE PÈRE GRIFFON.

A été obligé de se retirer en France, où sa majesté Louis XIV lui a offert un asile à Saint-Germain.

LE GOUVERNEUR.

Ce Jacques II, j'oserai le dire, n'était pas grand'chose. Il y a dix-huit mois, au moment où j'allais quitter la France, il venait, sous prétexte de révolte armée, de faire trancher la tête au fils de son frère, le feu roi Charles II, à mylord duc de Monmouth, son neveu. (*Griffon ne peut cacher son émotion.*) Tenez, le père Griffon en est ému rien qu'à l'entendre dire... Je suis plus hardi, moi : je déclare hautement qu'en politique, j'irai même plus loin, je dirai en morale, je blâme hautement les oncles qui font couper la tête de leurs neveux. (*Le père Griffon reste rêveur, Daniel rentre et va au gouverneur.*)

DANIEL.

Monsieur le gouverneur, au moment où j'allais mettre à la voile, le capitaine du port de Dunkerque m'a remis cette dépêche pour vous, en me la recommandant comme une chose du plus grand secret et de la plus haute importance.

LE GOUVERNEUR, *prenant la dépêche.*

Ça ne m'étonne pas, on me charge toujours des missions les plus délicates ! Voyons ce que c'est. (*Il lit à mi-voix, Griffon prête l'oreille.*) « Monsieur le gouverneur, la frégate de sa ma- « jesté, *la Fulminante*, part demain de la rade de Brest. Grâce « à sa marche supérieure, *la Licorne*, qui vous porte cette « dépêche, la devancera sans doute à la Martinique. » (*S'interrompant.*) Que vient faire ici cette frégate de Sa Majesté? (*Il réfléchit.*)

GRIFFON, *à part.*

Une frégate partie de Brest pour la Martinique !... Oh ! ces bruits de Londres et de Versailles... Tout redouble mon inquiétude.

LE GOUVERNEUR.

Je n'ai rien deviné, continuons. (*Il lit.*) « Pour aucun motif, « monsieur le gouverneur, vous ne vous absenterez un seul « instant du chef-lieu de votre gouvernement. » (*S'interrompant.*) Est-ce que Sa Majesté se figure que, d'un temps pareil, je cours les champs?.. (*Continuant.*) « Vous vous tiendrez prêt « à exécuter sans retard toutes les instructions... » (*Il s'interrompt.*) Ah ! ah !... voilà le point délicat... voyons un peu ces instructions. (*Il relit.*) « Toutes les instructions qui vous seront « données par monsieur le comte de Chemerault, envoyé de Sa « Majesté... » (*S'interrompant.*) Un envoyé du roi... ah ! j'aurai un second !... « Vous obéirez à tous les ordres qu'il vous don- « nera... » Hum ! hum !... ma position se réduit singulièrement !... (*Regardant la dépêche.*) C'est tout... « Signé, Colbert.» (*Il s'essuie le front et s'adresse au négrillon.*) Un mouchoir sec, drôle... (*Il s'essuie de nouveau le front.*) Il ne faut rien laisser transpirer de cette affaire.

LE PÈRE GRIFFON, *à part.*

Ce mystère est un tourment de plus... Hâtons mon retour au Macouba. (*Haut.*) Julien !

JULIEN.

Mon père...

LE PÈRE GRIFFON.

Vous m'apprêterez un cheval dans une heure... Monsieur le gouverneur...

LE GOUVERNEUR.

Sans adieu, père Griffon... J'irai vous voir au Macouba... un de ces jours... un jour de pluie.

DANIEL, *à mi-voix.*

Vous partez dès ce soir pour le Macouba ?

LE PÈRE GRIFFON, *lui pressant la main.*

Oui, capitaine. (*A part.*) Et dès cette nuit, au Morne au Diable. (*Il sort.*)

SCENE V.

LES MÊMES, *excepté* GRIFFON.

LE GOUVERNEUR, *sortant de ses réflexions et marchant rapidement.*

Il faut se sacrifier... Fleur-de-Lis, laisse là mon parasol... Pas tout de suite, brute... Va au commandant du fort, qu'on soit bien sur ses gardes, qu'on signale tous les bâtiments, qu'on fasse le salut royal... si c'est nécessaire... (*A part.*) J'ai manqué me trahir. (*Haut.*) Pichenette, laisse là ta corbeille; va aux casernes, qu'on soit prêt à prendre les armes, la nuit comme le jour... Cuculli, va aux arsenaux, qu'on prépare des grenades, des fusées et des bombardes... Partez! (*Les trois nègres laissent tout tomber et sortent en courant.*)

LE GOUVERNEUR, *privé de son parasol.*

Bon! un coup de soleil!... Julien...

JULIEN.

Voilà, monsieur le gouverneur!

LE GOUVERNEUR.

Une chambre,.. au nord... j'attendrai le retour de mes esclaves. (*Bruit de voix au fond à droite; ôtant sa perruque.*) Commençons toujours par nous mettre à notre aise. (*Bruit.*) Qu'est-ce qu'il y a par là.

DANIEL.

Ce sont mes passagers qui abordent.

LE GOUVERNEUR.

Bien, de la foule maintenant! on ne va plus pouvoir respirer. (*Il entre dans l'auberge en ôtant sa cravate et son habit.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, *excepté* LE GOUVEREUR, HABITANTS ET PASSAGERS; *puis* PATRICE, *qui quelques moments avant la sortie du Gouverneur s'est mêlé à la foule. Il examine les passagers qui entrent; pendant ce mouvement, Daniel dit:*

DANIEL.

Il n'est pas fait encore au climat, le gouverneur. C'est un brave homme, il n'est sévère que pour ceux qui n'arrosent pas devant leur porte. (*Entrée des passagers.*)

PATRICE, *après avoir examiné les passagers.*

Le colonel n'est pas parmi eux... en effet il a dû craindre de prendre passage sur un bâtiment français.

UN PASSAGER, *à Daniel.*

Capitaine, avant de nous séparer, je vous demande suivant la coutume, au nom des passagers de boire un verre de vin de France en l'honneur de notre agréable traversée.

DANIEL.

Accepté, messieurs, accepté! Julien, du vin! du vin!

UN PASSAGER, *aux Habitants.*

Et ces messieurs voudront bien être des nôtres.

HABITANTS.

Bien volontiers, messieurs! (*Julien apporte du vin et le met sur les tables.*)

JULIEN.

Voilà, messieurs; du vrai vin de France, du vin de Champagne.

PATRICE, *à Julien, à mi-voix.*

Julien, vous demanderez au vaguemestre de *la Licorne* s'il a une lettre pour moi... Patrice.

JULIEN.

Depuis trois mois que vous êtes à la Martinique et mon locataire, vous savez, monsieur Patrice, que j'ai toujours été à votre service... votre commission sera faite.

PATRICE.

Je prendrai cette lettre tantôt, (*à part en sortant.*) oh! quand viendra donc le jour de la vengeance!

SCÈNE VII.

LES MÊMES *sauf* PATRICE, MATELOTS, HABITANTS *au fond, par le quatrième plan à gauche arrivent des colis et tonneaux roulés par des matelots.*

UN PASSAGER.

Mais dites donc, capitaine, où est donc ce chevalier, ce joyeux gascon?

DANIEL, *regardant autour de lui*

Tiens, c'est vrai! il n'est pas parmi vous?

TOUS.

Non, non.

DANIEL.

Eh bien! me voilà tout triste... oh! ce démon là nous aura quittés comme il est venu.

JULIEN.

Et comment donc vous est-il venu?

DANIEL.

Ma foi, ce serait difficile de le dire; le fait, le voici. Nous étions en mer, à trente lieues de Dunkerque, et nous allions faire notre premier diner à bord, quand tout-à-coup, de la soute aux vivres s'élance un individu, un peu maigre, un peu sec, un peu râpé, il prend à l'un sa place, à l'autre sa fourchette, à l'autre son verre... et il s'installe, d'abord je ris... tout juste et nous lui demandons qui il est; il nous répond par un tas de gasconnades, et nous fait une histoire où le diable n'aurait vû goutte : pas moyen

de le renvoyer... à trente lieues en mer? et puis personne n'était de cet avis, il avait l'air si bon diable... il se montra si bien disposé à payer sa traversée en gaieté... Il faisait si bien sortir du feu de sa bouche pleine d'étoupe... Il tenait si bien des fourchettes en équilibre sur son nez... Ma fois, il resta et nous fûmes tous enchantés de lui, n'est-ce pas messieurs?

TOUS.

Oui, oui, c'est vrai!

DANIEL.

Cependant durant le voyage, je lui avais plusieurs fois laissé voir mon inquiétude... au moment du débarquement, quand, dans ces temps de troubles et de guerres, on trouverait sur *la Licorne* un passager de plus que mon compte; et toujours il m'avait répondu : Soyez tranquille mon brave capitaine, j'aviserai à tout... (*En ce moment on voit des Matelots arriver en roulant devant eux un tonneau a eau.*) Pauvre diable!.. Il avait de l'honneur au cœur, j'en suis sur et il n'aura peut-être que trop bien avisé... Il est capable, voyez-vous, de s'être noyé en voulant gagner la côte à la nage.

UN PASSAGER.

Oh! ce serait dommage!..

DANIEL.

En attendant comme il est probable que nous ne le reverrons plus, je propose de vider ce premier verre à la santé... ou à la mémoire du chevalier de Croustillac.

SCENE VIII.

LES MÊMES CROUSTILLAC. (*Il lève le couvercle de la tonne d'eau qu'on a roulée sur le théâtre et montre sa tête.*)

CROUSTILLAC.

Què donc? Attendez, mordious, que je vous fasse raison... (*Il s'élance sur la scène.*)

TOUS.

Le chevalier! notre joyeux compagnon!

DANIEL.

Comment diable êtes-vous là?

CROUSTILLAC, *prenant le verre d'un passager.*

Est-ce que j'aurais souffert que pour moi on vous fît de la peine? hé donc! j'ai mis dans cette barique, en place de l'eau qui lui manquait, quelques esprits généreux..(*Montrand les matelots.*) Ces braves gens, me prenant sans doute pour une tonne de pur cogniac, m'ont transbordé jusqu'ici, et mé voilà, vous remerciant des regrets donnés au mort, et vous demandant un peu d'amitié pour le vivant!...

DANIEL ET LE PASSAGERS.

Bravo! chevalier, bravo!..

CROUSTILLAC.

Messieurs, pendant la traversée, nous avons mis en commun votre dîner, mes joyeusetés et mon esprit; nous sommes contents les uns des autres, n'est-ce pas?

DANIEL, *riant.*

Très-contents, chevalier.

CROUSTILLAC, *buvant.*

Eh donc! à votre santé... à la mienne... (*se tournant vers les habitants,*) et à celle des braves habitants de la Martinique. (*A tous.*) He bien! mes braves amis, que fait-on, que dit-on dans ce charmant pays? y boit-on, comme en France, à nos victoires, aux amours et aux triomphes de notre grand roi? Y parle-t-on toujours de ce séjour fabuleux, le Morne au Diable, et de cette fantasque plaisanterie dont j'ai tant ri à bord, madame la Barbe-Bleu. (*Murmures des habitants.*)

JULIEN.

Une plaisanterie!

DANIEL.

Mais faut-il vous répéter cent fois...

CROUSTILLAC.

Eh bien! ne nous fâchons pas.

DANIEL.

Si le digne père Griffon était là, il pourrait vous en dire long, car son habitation du Macouba est sur la route du Morne au Diable.

CROUSTILLAC.

Ah! le Macouba est sur la route du Morne au Diable (*A part.*) C'est bon à savoir. (*Haut.*) Eh bien donc, puisque nous revenons à ces faceties...(*Murmures.*) Je veux dire à cette histoire véritable, instruisez-moi tout à fait, et dites moi d'abord qu'est-ce qu'il y a sur ce Morne.

DANIEL.

C'est là que demeure la Barbe-Bleue, mon digne chevalier...

CROUSTILLAC, *riant.*

La Barbe-Bleue!.. Et au fait quest-ce donc que cette Barbe-Bleue?..

JULIEN.

C'est une femme!.. et une maîtresse femme, à ce qu'on dit.

CROUSTILLAC.

Mais pourquoi l'a-t-on nommée la Barbe-Bleue?

JULIEN.

Parcequ'on dit qu'elle se débarrasse de ses amis, comme l'homme

à la Barbe-Bleue du nouveau conte se débarrasse de ses femmes, et qu'elle possède autant de millions qu'elle a eu de maris.

CROUSTILLAC, *bondissant.*

Capedebious, vous dites?...

DANIEL.

Sans compter que le Morne au Diable est un palais enchanté.

JULIEN.

Et dans ce palais, perles fines, diamants et rubis se mesurent, dit-on, au boisseau.

DANIEL, *à Croustillac.*

Eh bien, que diable avez-vous donc, chevalier?

CROUSTILLAC.

Tais!... ce sont ces millions, ces boisseaux de diamants et de rubis qui me fourmillent devant les yeux... et cette charmante, cette adorable veuve, est-elle jeune ou vieille?

JULIEN.

Personne de la colonie n'a jamais pu pénétrer au Morne au Diable.

DANIEL, *à mi-voix.*

Et n'a même jamais osé le tenter, sauf trois créatures... qu'il vaut mieux voir de loin que de près... d'abord l'Ouragan.

CROUSTILLAC.

Qué? l'ouragan?

DANIEL.

C'est un capitaine flibustier...

JULIEN.

Ce qui n'empêche pas la Barbe-Bleue de connaître non moins particulièrement Arrache-l'âme, le boucanier.

CROUSTILLAC.

Et de deux.

DANIEL.

Mais il est vrai de dire que la Barbe-Bleue est aussi liée d'étroite amitié avec Youmalé, le Caraïbe antropophage de l'Anse aux caïmans.

CROUSTILLAC.

Et de trois!... mordious! quelle matrone! ainsi vous dites, (*comptant sur ses doigts,*) l'Ouragan, flibustier de son état.

DANIEL.

Courant sur les galions d'Espagne, et les abordant d'une façon originale.

CROUSTILLAC.

Voyons!...

DANIEL.

Il avait une grande pirogue noire, montée de vingt-cinq

hommes résolus... au fond de la pirogue il y avait une soupape... Cette soupape s'ouvrait à volonté... quand l'Ouragan abordait un navire, il ouvrait la soupape, la pirogue coulait à fond, ce qui obligeait les plus engourdis de ses flibustiers de s'élancer à l'abordage du bâtiment ennemi pour échapper à la noyade.

CROUSTILLAC.

Très-bien ! (*Levant un autre doigt.*) Un boucanier?

DANIEL.

Arrache-l'âme, aussi féroce que les taureaux qu'il chasse... Un jour un taureau blessé se jette sur lui... Arrache-l'âme le mord au nez aussi fort et aussi ferme qu'un dogue anglais, et l'achève à coups de couteau.

CROUSTILLAC.

Quelle mâchoire ! (*Levant un troisième doigt.*) De plus un Caraïbe.

JULIEN.

Youmalé... Il y a deux mois il était a pêcher dans l'Anse aux Caïmans...là, s'était perdu trois jours auparavant, corps et biens, un bâtiment espagnol où se trouvait le révérend père Simon, d'une réputation de sainteté connue même des Caraïbes... Je dis à Youmalé ! C'est donc ici qu'a fait naufrage le bâtiment où se trouvait le père Simon... c'était, dit-on, un bien excellent homme. Savez-vous ce que me répondit d'un air friand cet horrible cannibal : Le père Simon ! oh ! oui, bien excellent ! j'en ai mangé.

CROUSTILLAC.

C'est une manière de goûter les gens... Ainsi ce sont les trois monstres chargés de remplacer les géants, gardiens obligés de tout palais enchanté ; eh bien ! mordious, j'irai leur dire deux mots.

TOUS.

Vous !

CROUSTILLAC.

Moi !

DANIEL.

Vous, vous, chevalier !

CROUSTILLAC.

Moi, moi, chevalier !..... Moi, Polyphême-Hercule-Narcisse de Croustillac !...

JULIEN.

Mais, enfin...

CROUSTILLAC.

Messieurs, nous sommes aujourd'hui le...

JULIEN.

10 janvier.

CROUSTILLAC.

Eh bien ! messieurs, que je perde mon nom de Croustillac, que mon blason soit à jamais entaché de félonie, si dans un mois d'ici, jour pour jour, malgré tous les flibustiers, les boucaniers et les cannibales de la Martinique et de l'univers, je... (*Coup de canon. Tous les convives se lèvent et vont voir au loin.*)

JULIEN.

Un nouveau bâtiment, sans doute !

DANIEL.

Les roches empêchent de rien voir encore..... Oh ! oh ! messieurs, le temps va se gâter.

JULIEN, *qui depuis quelque temps a fait la collecte, afin de recevoir l'écot de chacun, présente la bourse à Croustillac.*

Mon maître, c'est trois livres...

CROUSTILLAC.

Qué ?... trois livres !...

JULIEN.

Ce que chacun doit pour son écot.

CROUSTILLAC, *à part.*

Ah ! pécaire !... (*Haut. Fouillant dans sa poche.*) En voici six, le reste sera pour la fille.

JULIEN, *tendant la main.*

Merci, mon généreux maître.

CROUSTILLAC, *ne donnant rien.*

Mais, au fait, cette auberge me paraît bonne... j'y resterai un jour ou deux... faites-moi préparer une chambre.

JULIEN.

Vous aurez la plus belle... Et vos bagages ?

CROUSTILLAC.

Mes bagages ?.... Capededious ! tu m'y fais penser.... Où est la Jonquille, mon laquais ?... Où est ce drôle ?... il a tous mes bagages... et je cours après lui, merci ! La Jonquille, la Jonquille ! (*Il sort en courant. Deuxième coup de canon.*)

DANIEL.

Ohé ! de *la Licorne !*

UNE VOIX, *au lointain.*

Ohé !

DANIEL.

Ferme aux amarres, et rentrez-moi tout. (*Le vaguemestre de la icorne entre en scène par la gauche.*)

JULIEN, *à Daniel.*

Ah ! voilà votre vaguemestre... (*Allant à lui.*) Avez-vous une lettre pour monsieur Patrice, à Saint-Pierre.

LE VAGUEMESTRE, *cherchant dans son sac.*

Oui, en voici une.

JULIEN *la prend.*

Donnez-la moi, il va venir me la demander. (*Troisième coup de canon.*)

DANIEL.

Voyez! voyez !... ce brigantin, au lieu d'entrer dans le port de Saint-Pierre, a viré de bord... oh! décidément, c'est suspect. Mais s'il va contre le vent qui menace, il est perdu sur les roches. (*Vent et tonnerre au loin.*) Juste, voici le vent et le tonnerre. (*A tous.*) Messieurs, si vous voulez m'en croire, rentrez, rentrez tous.

TOUS.

Oui, oui, rentrons.

JULIEN, *à ses nègres, qui ont déjà commencé à ranger les tables.*

Vite! vite! Blanchet, Pierrot, dépêchons. Ma foi, je n'irai au gouvernement pour le nègre Pauly qu'après que l'orage sera passé. (*Ils sortent tous d'un côté ou de l'autre. Daniel sort par la gauche, au fond, avec les passagers. Julien va entrer dans son auberge, Patrice entre vivement en scène.*)

SCENE IX.

PATRICE, JULIEN, *puis* UN OFFICIER DU GOUVERNEUR.

(*Patrice arrête Julien au moment où il court vers son auberge en criant :*)

JULIEN.

Sauvons-nous.

PATRICE.

Eh bien, la lettre?

JULIEN, *la donnant.*

Voici. (*Il rentre précipitamment dans son auberge. En ce moment, l'orage commence, on entend tomber la pluie. Patrice dit en se réfugiant sous la tente et en examinant la lettre.*)

PATRICE.

Elle est de lui! (*Il la parcourt.*) Il est donc bien vrai!... les informations du colonel Rutler s'accordent avec les miennes. Le duc de Monmouth, qui a eu la lâcheté de substituer à sa place, pour le supplice, son père adoptif! miss Angèle, qui n'a pas craint de se faire parricide en suivant l'assassin de son père... ils sont ici... (*Il reprend la lettre.*) Le colonel s'embarque, me dit-il, sur un bâtiment qui va croiser dans ces parages... Mais comment pourra-t-il aborder, je connais son intrépidité et sa volonté de fer... Mais franchir tant d'obstaoles? ces côtes hérissées de roches et de canons, cette surveillance... (*Tonnerre très-fort.*)

UN OFFICIER, *entrant précipitamment.*

Monsieur, monsieur le gouverneur n'est-il pas dans cette hôtellerie ?

PATRICE.

Je le crois; mais qu'y a-t il ?

L'OFFICIER.

Un brigantin suspect vient, malgré l'orage, de mettre une barque à la mer, et cette barque a sombré. (*Il entre à l'hôtellerie.*)

PATRICE, *seul.*

Ce brigantin ! si c'était... oh ! non... (*Il va vers les roches à droite.*) Un homme à la mer !... la vague l'entraîne vers les roches !... ah !... il est perdu !... mais non... il lutte encore avec une énergie désespérée... il aborde... mais les forces lui manquent... les flots le resaisissent... il va périr... hâtons-nous ! (*Il disparait derrière les rochers, au même instant, l'officier sort de l'hôtel de Julien en disant :*)

L'OFFICIER.

Vos ordres seront exécutés, monsieur le gouverneur. (*Il traverse la scène. Patrice paraît soutenant Rutler. A partir de ce moment, l'orage cesse et le ciel s'éclaircit.*)

SCENE X.

PATRICE, RUTLER.

PATRICE.

Vous ici, mon colonel, mourant !...

RUTLER.

Ah ! tu es arrivé a temps, mon ami, mes forces étaient épuisées.

PATRICE.

Attendez !... (*Il le conduit sous la tente, le fait asseoir et le fait boire à sa gourde.*)

RUTLER.

L'assaut à été rude, mais court heureusement.

PATRICE.

Une tentative si désespérée !...

RUTTLER.

C'était le seul moyen d'aborder ici et d'assurer notre vengeance (*se retournant vivement vers Patrice*), car c'est bien dans cette île, n'est-ce pas, que s'est réfugié...

PATRICE.

Oui, c'est ici que nous punirons un lâche assassin, une fille indigne !

RUTLER, *d'une voix sourde.*

Un infâme ravisseur !... (*On entend battre le tambour dans le lointain.*)

PATRICE.

Écoutez, l'alarme a été donnée... Venez. (*Le jour reparaît.*)

RUTLER.

Chez toi.

PATRICE.

Non, écoutez-moi bien... Chez un nègre, naguère esclave au Morne, qui, à la suite d'un châtiment, s'est enfui et m'a livré plus d'un secret; nous pouvons compter sur lui. Je suis ici depuis quatre mois, et je puis aller partout sans qu'on y fasse attention; mais vous, colonel, votre arrivée subite, l'apparition suspecte de votre brigantin, tout vous trahirait sans doute, et tout serait perdu.

RUTLER.

Oui... je conçois... mais demain.

PATRICE.

Demain... ou plutôt cette nuit, cet esclave vous guidera sans que vous puissiez être aperçu, jusqu'au pied du Morne au Diable par des sentiers connus de lui seul; moi je vous rejoindrai par un autre chemin. (*On entend le tambour se rapprocher.*) Rester ici un moment de plus serait imprudent... Venez... venez...

RUTLER.

Hâtons-nous donc! à chaque pas que je ferai vers lui, je reprendrai des forces. (*Ils sortent derrière la tente. L'orage a complètement cessé, le jour reparaît.*)

SCENE XI.

CROUSTILLAC, JULIEN, *puis* GRIFFON.

JULIEN, *sur le seuil de l'auberge.*

Ah! le beau temps est tout à fait revenu.

CROUSTILLAC, *rentrant par le fond.*

Est-ce que le père Griffon serait déjà parti? je ne l'ai vu nulle part.

JULIEN, *allant à lui.*

Eh bien? mon généreux maître, et la Jonquille?

CROUSTILLAC.

Qué? la Jonquille? quelle Jonquille? (*Griffon rentre, reconnaît Croustillac, s'arrête et écoute.*)

JULIEN.

Votre laquais, qui devait apporter vos bagages?...

LE PÈRE GRIFFON, *à part.*

Quelque nouvelle gasconnade?

CROUSTILLAC.

Vous me voyez navré... Au moment où la Jonquille passait

sur la jetée avec mes malles, mes hardes, mes manteaux, ce malheureux coup de vent s'y est engouffré...

JULIEN.

Ah ! mon Dieu !

CROUSTIALAC.

Et Jonquille... linge... habits... pierreries... tout a péri... tout !...

JULIEN.

Quel malheur !... mais vous avez...

CROUSTILLAC.

Rien, pas une obole ; mais ne craignez rien pour cette dette... avant un mois je serai six fois millionaire, et alors...

GRIFFON, *s'avançant.*

Permettez-moi, mon cher chevalier, d'agir sans façon et d'acquitter votre écot, à charge de revanche... (*Il paye Julien.*)

CROUSTILLAC, *avec noblesse.*

Monsieur Griffon, vous n'avez pas obligé un ingrat.

GRIFFON.

J'en suis certain, chevalier. (*A Julien.*) Mon cheval est sellé.

JULIEN.

Il va l'être. (*Il sort.*)

CROUSTILLAC.

Vous partez ? mon digne père.

GRIFFON.

Oui, je retourne au Macouba.

CROUSTILLAC, *à part.*

Le Macouba, le chemin du Morne au Diable ! (*Haut.*) Monsieur Griffon, je regarde comme un devoir sacré de remercier les gens à qui je dois.

GRIFFON.

Permettez, chevalier, je voudrais arriver avant la nuit. (*Il va vers l'auberge et dit.*) Dépêchons... dépêchons...

CROUSTILLAC.

Soyez tranquille, mon digne monsieur Griffon, ma reconnaissance a les jambes longues et je trotte comme un cerf.

GRIFFON.

Hein ?... plaît-il ?... je ne comprends pas.

CROUSTILLAC.

Je vous accompagnerai, s'il vous plaît, chez vous...

GRIFFON.

Non pas !... D'ailleurs, chevalier, je demeure à trois lieues d'ici.

CROUSTILLAC.

Qué? trois lieues! Quand je servais en Hongrie dans les pétardiers nobles du roi de Bohême, j'avalais mes dix lieues par jour, et je dansais une courante en arrivant à l'étape.

GRIFFON.

Mais je n'ai pas de quoi vous recevoir.

CROUSTILLAC.

Mordioux! je ne toise pas mes amis à la spendeur de leur hospitalité... Non... non... une botte de paille fraîche, un morceau de pain et un verre d'eau... mais que je puisse au moins vous remercier tout à mon aise!

GRIFFON, *à part, vivement.*

Après tout, c'est faire acte de pitié... Le pauvre diable ne sait où passer la nuit..., demain, je m'en débarrasserai. (*Haut.*) Allons, soit, chevalier; venez me remercier chez moi.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LE GOUVERNEUR, HABITANTS, TROUPES. (*On bat la générale, les troupes viennent se ranger au fond.*)

LES HABITANTS.

La revue!... le gouverneur!

LE GOUVERNEUR.

Ah! l'air est plus frais.

UN OFFICIER, *s'avançant.*

Vos ordres sont exécutés, monsieur le gouverneur.

LE GOUVERNEUR.

Très-bien! je vais passer les troupes en revue avant que le soleil ne reparaisse.

JULIEN.

Une revue! Ma foi, je n'irai que demain racheter le nègre Pauly. (*A monsieur Griffon.*) Votre cheval est à la porte, père Griffon.

GRIFFON.

Allons, chevalier, venez-vous? nous avons trois bonnes lieues de pays à faire pour arriver au Macouba.

CROUSTILLAC, *sur le devant de la scène.*

Le Macouba! le Morne au Diable! mon étoile se lève!... Barbe-Bleue, tu es à moi. (*Mouvement général des troupes et des habitants, tandis qu'il sort avec Griffon.*)

DEUXIÈME TABLEAU.

Le Macouba. — Petite salle occupant les deux tiers du théâtre; à droite, la porte d'entrée, ouvrant sur un chemin pratiqué à travers les roches et

les bois du quartier dit *le Macouba*. Au fond, une fenêtre ouvrant sur les bois ; à droite, porte condui-ant à une autre pièce de l'habitation de Griffon ;au fond, à côté de la croisée, autre porte. Au milieu de la salle, est une table ; çà et là, instruments de pêche et de chasse. Au lointain, paysage borné par des bois et de grands mornes.

SCÈNE I.

DUPONT, MONSIEUR, *esclave noir, apportant successivement sur la table en courant tout ce qui est nécessaire pour la garnir. Ils mettent deux couverts.*

DUPONT, *entrant.*

Monsieur, tu es sûr d'avoir vu le père Griffon?

MONSIEUR, *entrant en courant avec des assiettes, pendant que Dupont sort avec le même empressement.*

J'ai vu maître au bout du chemin... maître avec un autre.

DUPONT, *même jeu.*

Un autre qui?.. tu le connais cet autre?..

MONSIEUR, *même jeu.*

Moi pas connaître... habit jaune, bas roses...

DUPONT, *rentrant transporté de joie.*

Voici monsieur le curé!...

MONSIEUR, *gambadant.*

O maître à moi, maître à moi!

SCENE II.

LES MÊMES, LE PÈRE GRIFFON, CROUSTILLAC.

DUPONT.

Monsieur le curé ! (*Il baise la main de son maître.*) Voici un beau jour pour moi ! (*Monsieur baise la main de son maître.*)

LE PÈRE GRIFFON.

Mon bon Dupont. (*Au nègre.*) Bonjour mon enfant, bonjour. (*Dupont s'incline devant Croustillac auquel le nègre fait aussi fête.*)

CROUSTILLAC.

Très-bien ! très-bien! bonjour, Dupont, bonjour, monsieur... monsieur qui?

LE PÈRE GRIFFON.

Monsieur... simplement.

CROUSTILLAC.

Ah ! c'est un adverbe qui est son nom ! Enfin chaque pays a ses mœurs, bonjour, monsieur Simplement...

LE PÈRE GRIFFON, *qui a regardé autour de lui.*

Allons, tout me paraît bien dans l'habitation. (*Bas à Dupont.*) Et là-haut?

DUPONT, *bas.*

Impatients de vous revoir et toujours heureux.

LE PÈRE GRIFFON, *haut, avec gaîté.*

Et Snog?

DUPONT.

Oh! bien portant... bien gras!...

CROUSTILLAC.

Votre frère, sans doute?

LE PÈRE GRIFFON.

Un beau dogue anglais. (*A Dupont.*) Et Grenadille?

MONSIEUR, *avec amour.*

Oh! belle! belle!

CROUSTILLAC.

Mademoiselle votre nièce?

LE PÈRE GRIFFON.

Non, une jument.

CROUSTILLAC.

Ah! je comprends... c'est comme Brigandine...

LE PÈRE GRIFFON.

Qui Brigandine?

CROUSTILLAC, *montrant sa rapière.*

Ma rapière.

LE PÈRE GRIFFON.

Ah! très-bien. (*Apercevant un fauteuil en tapisserie qu'on vient de placer près de la table.*) Qu'est-ce que je vois là? je ne connaissais pas.

CROUSTILLAC, *examinant le fauteuil.*

C'est un fauteuil bien commode, brodé au petit point par une main de fée.

DUPONT, *rentrant.*

Monsieur le curé!..

LE PÈRE GRIFFON, *à mi-voix.*

Ce fauteuil?

DUPONT, *à mi-voix.*

Elle l'a brodé elle-même, et l'a envoyé ici pour qu'à votre retour....

LE PÈRE GRIFFON.

Pauvre petite!

CROUSTILLAC, *qui s'est approché et a entendu les derniers mots.*

Pauvre petite! avez-vous dit en regardant cette broderie d'un œil attendri... C'est une pauvre petite qui vous fait des surprises comme cela!... Ah! père Griffon! père Griffon!

LE PÈRE GRIFFON.

Ne riez pas, chevalier, car vous l'avez dit, je suis ému...

CROUSTILLAC.

Je le crois bien, mordioux!

LE PÈRE GRIFFON.

Et d'une émotion plus douce que vous ne pouvez croire...

CROUSTILLAC, *s'asseyant.*

Mais c'est fort doux, ce que je crois!

LE PÈRE GRIFFON.

Allons, j'oublie que vous avez faim, sans doute?

CROUSTILLAC.

Je mangerais mon feutre!

LE PÈRE GRIFFON *fait un signe à Dupont et à Monsieur, qui sortent pour revenir faire le service pendant toute la scène.*

La soirée est superbe... Dupont, ouvrez les stores. (*Au moment où cet ordre est exécuté, le père Griffon, qui s'est approché de la fenêtre, se penche vivement. A part.*) J'ai cru voir dans ces touffes de tamarin... (*Haut.*) Allons, chevalier, à table! à table!

CROUSTILLAC.

Mordioux! qu'il doit faire bon vivre dans cette magnifique contrée!... Quelle riche nature! quel calme!

LE PÈRE GRIFFON.

A moins que ce calme ne soit troublé par une attaque de Caraïbes, ainsi qne cela arrive parfois.

CROUSTILLAC.

Qué? les Caraïbes! Ces bélitres de sauvages vous inquièteraient?... Qu'ils viennent! mordioux! et Brigandine...

LE PÈRE GRIFFON.

Votre épée, mon brave chevalier, serait aussi impuissante contre une de ces longues flèches que les Caraïbes lancent avec une adresse effrayante que contre une balle de mousquet.

CROUSTILLAC.

Capedebious, il est fâcheux que ce beau pays ait ses bêtes malfaisantes!

LE PÈRE GRIFFON.

Vous servirai-je une aile de perroquet?

CROUSTILLAC.

Tais! du perroquet? Vous mangez du perroquet?

LE PÈRE GRIFFON.

Essayez... il est cuit à merveille.

CROUSTILLAC, *la bouche pleine.*

Mordious j'ai dîné avec des princes... avec des rois... et même avec des chanoines... Eh bien, mon brave ami, je l'avoue, je n'ai jamais rien mangé de plus délicat... de plus savoureux. (*A Monsieur, qui apporte des plats.*) Oh! oh! quel fumet! qu'est-ce encore que ces bonnes choses, monsieur Simplement? (*Le nègre le regarde et rit.*)

DUPONT.

Un salmis d'écureuils.

CROUSTILLAC.

Des écureuils maintenant... et ça?

LE PÈRE GRIFFON.

Des filets de singes accommodés aux vers palmistes.

CROUSTILLAC.

Capededious! des singes accommodés aux vers! mais mordious! quel festin! Balthasar en comparaison ne mangeait que des fèves.

LE PÈRE GRIFFON.

Il faut bien faire honneur à son hôte.

CROUSTILLAC.

Un hôte que vous ne connaissez guère; car vous ne me connaissez pas, mon brave père en Dieu.

LE PÈRE GRIFFON.

Très-peu, je l'avoue.

CROUSTILLAC.

Il faut que je me montre tel que le bon Dieu m'a fait : un portrait au vrai! au vrai? cela vous fait rire... et pourtant, foi de gentilhomme... cela vous fait rire encore... (*Sérieusement.*) Eh bien, mon père, il y a un serment que je n'ai pas fait dix fois en ma vie... mais voyez-vous... tout Gascon que je suis... l'on m'a cru (*avec émotion,*) quand j'ai juré par ma mère!...

LE PÈRE GRIFFON.

Je vous crois, chevalier ; pour tous, ce serment est sacré!

CROUSTILLAC.

A la bonne heure!... donc mon père le chevalier de Croustillac avait un tout petit fief au fin fond des landes de Gascogne, et comme tant d'autres gentilhommes campagnards, il était son propre métayer, poussant les deux bœufs de la charrue, le feutre sur l'oreille et la rapière sur le côte... Bon an, mal an, le petit fief rapportait cent vingt écus... nous vivions là-dessus... mon père, ma digne mère, moi et ma sœur... qui est bossue, la pauvre fille... Mon père mort, je dis à ma mère et à ma sœur : J'ai droit au fief, gardez-le, j'y renonce; eh donc! vous aurez du moins du pain dans la huche.... moi, je vais me mettre aux trousses de dame fortune... et mordious! si elle a des ailes aux talons, j'ai des jambes de cerf. Là-dessus je partis du pays avec l'épée de mon père au côté et deux écus dans ma poche.

LE PÈRE GRIFFON, *lui pressant la main.*

Bien, bien! chevalier... cela était bon et généreux.

CROUSTILLAC.

Qué, généreux! à l'égard de ma digne mère? et de ma pauvre

petite fée Carabosse, qui ne pouvait trouver de mari? que serait-elle devenue? Capedebious... eh donc, je partis du pays et vins à Paris chercher fortune... soldat, prevôt d'académie, maquignon, colporteur de nouvelles satiriques et de livres défendus, j'ai vivoté comme les oiseaux du bon Dieu, couchant l'été sous la verdure, et l'hiver me chauffant les doigts au soupirail des rôtisseries... Un jour je suis coudoyé par un spadassin ; je rabroue solidement mon homme... prends garde! je suis Fontenay coup d'épée!... et moi Croustillac coup de canon!... sur ce flamberge au vent... Eh donc! Brigandine, cloue le Fontenay sur le mail... Il s'agissait pour moi de ceci. (*Il fait le signe de pendaison.*) Je parvins à gagner l'Angleterre... là, je donnai quelques leçons de français et de cuisine bordelaise... puis je passai en Hollande où je fis la guerre de Flandres, et j'y reçus la fameuse mousquetade que voici. (*Il entr'ouvre son justaucorps.*) Voulez-vous voir?

LE PÈRE GRIFFON.

Non... non... je vous crois, je crois à votre bravoure.

CROUSTILLAC.

Ensuite deux ans, en Hongrie, contre les Turcs, dans les pétardiers nobles de Sa Majesté le Roi de Bohême; le butin était bon. Quand je m'embarquai à Trieste pour Marseille, j'avais une ceinture de deux mille sequins d'or, capedebious!

LE PÈRE GRIFFON.

Eh bien?

CROUSTILLAC.

Eh bien!... mon digne père... le lendemain un corsaire de Barbarie court sur nous!

LE PÈRE GRIFFON, *riant.*

En vérité, c'est jouer de malheur!

CROUSTILLAC.

Les forbans nous dépouillent, et je suis conduit en Alger et vendu à un renégat marchand de babouches, où j'ai taillé et piqué le maroquin pendant cinq mois d'esclavage.

LE PÈRE GRIFFON.

Ah! ça, chevalier, vous êtes donc universel? Comment, vous savez.... (*Il fait le signe de tirer la manique.*)

CROUSTILLAC.

Qué! universel? Qué? Je savais? Je ne savais pas du tout, mordioux! Mais le renégat me dit : Petit chien de chrétien, je te donne trois jours.... Si, à la fin du troisième jour, tu ne ne sais pas travailler proprement, tu recevras la bastonnade le matin, à midi et le soir.

LE PÈRE GRIFFON.

En guise de repas, apparemment?

CROUSTILLAC.

Avec un encouragement pareil, le sixième jour, je faisais les babouches comme un petit ange.... Après cinq mois d'esclavage, racheté en Alger par les révérends pères de la Mercie, j'arrivai à La Rochelle avec un écu de moins qu'en partant du pays.... Il ne m'en restait donc....

LE PÈRE GRIFFON.

Plus qu'un.

CROUSTILLAC.

Juste le compte! Ma taverne était hantée par les matelots... Là, j'eus le bonheur d'intéresser le maître tonnelier de *la Licorne*... et vous savez comme j'y suis entré.

LE PÈRE GRIFFON, *se rasseyant et versant à boire.*

Je me rappelle très-bien! et vous êtes arrivé àla Martinique..

CROUSTILLAC.

Avec un écu de moins qu'en partant de Rochefort.

LE PÈRE GRIFFON.

Plus rien!

CROUSTILLAC.

Juste le compte... vous me connaissez maintenant depuis A jusqu'à Z... et vous?

LE PÈRE GRIFFON.

Moi?

CROUSTILLAC.

Oui.

LE PÈRE GRIFFON.

Mon histoire est bien plus simple.

CROUSTILLAC.

Voyons!

LE PÈRE GRIFFON.

Prêtre à vingt-cinq ans, Dieu me fit la grâce d'aimer mon état; j'eus cependant le malheur de déplaire à mon évêque, et il y a vingt ans, par son ordre, je fus envoyé à la cure du Macouba, pays alors presque inhabité, où j'ai subi avec résiguation toutes les tristesses d'un cruel isolement.

CROUSTILLAC.

Jusqu'au jour où la pauvre petite....

LE PÈRE GRIFFON.

Vous y revenez encore?

CROUSTILLAC.

Et sans doute.

LE PÈRE GRIFFON.

Écoutez, comme vous ne devez jamais la voir...

CROUSTILLAC.

Jamais ?

LE PÈRE GRIFFON.

Jamais... Je puis donc vous dire cette circonstance de ma vie: j'étais plus languissant d'ennui que jamais lorsqu'apparut un bâtiment sans pavillon, qui, chaque soir, s'approchait de la côte et chaque matin s'en éloignait: d'abord, on s'en inquiéta ; mais nul ravage, nulle trace de descente hostile ne vint justifier ces craintes ; la curiosité n'en fut que plus excitée, et de tous j'étais celui qui restait le plus tard sur la plage pour examiner les mouvements du vaisseau mystérieux. Une nuit j'allais me retirer, lorsque deux hommes que je n'avais pas apercus, sortent de derrière une roche ; l'un d'eux vient à moi, et d'une voix accentuée, mais qui n'avait rien de menaçant, me dit: Mon père, veuillez me suivre. J'obéis ; dans une petite anse voisine une pirogue nous attendait...Pendant le trajet pas un mot ne fut échangé ; à bord on nous reçut avec respect, et l'on me conduisit dans la chambre principale, où l'on me laissa un moment seul ; mais bientôt je vis rentrer mon guide ; il tenait par la main une jeune fille d'une éclatante beauté. Tous deux en silence se mirent à genoux devant moi, je les regardais et je voyais des larmes dans leurs yeux... ce moment était solennel... Mon père, me dit le jeune homme, je suis proscrit ; cet ange a accompagné ma fuite... nous sommes libres... Elle n'a qu'un père retenu loin de nous, et qui l'a confiée à ma tendresse ; moi, j'ai cessé d'exister pour le monde... mon père, bénissez-nous ; je promets entre vos mains d'avoir pour elle toutes les tendresse. Et moi je promets, dit une voix angelique, d'avoir assez d'amour pour qu'il oublie et ne sache plus qu'il a souffert dans le passé... Quand sous le sceau de la religion j'eus connu leur nom, leur infortune, je consacrai leur union, et jamais le prêtre n'appela sur un jeune couple avec une plus sainte ardeur les bénédictions du Dieu qui console. Depuis ce temps-là, chevalier, ma vie a un intérêt, et mon cœur n'est plus vide.

CROUSTILLAC.

Ils sont restés près de vous ?

LE PÈRE GRIFFON.

Ils n'ont jamais habité le Macouba.

CROUSTILLAC.

Et la jeune femme ?

LE PÈRE GRIFFON.

De peur qu'on n'oublie d'où elle vient, son nom rapelle le ciel.

CROUSTILLAC.

Elle s'appelle... Céleste ?

LE PÈRE GRIFFON, *souriant.*

Peut-être bien. (*Dupont dessert la table.*)

CROUSTILLAC.

Allons, nous sommes tous deux de braves gens... dans un genre différent ; vous êtes content, et moi j'en ai la certitude, je le serai bientôt. (*Dupont rentre avec du vin.*)

LE PÈRE GRIFFON.

Eh bien, buvons un verre de vin des Canaries... A votre santé ! chevalier.

CROUSTILLAC.

A la santé de ma future !

LE PÈRE GRIFFON.

Votre future ?

CROUSTILLAC.

Eh ! oui, la Barbe-Bleue.

LE PÈRE GRIFFON, *tressaillant, à part.*

Que dit-il ?... (*Haut.*) Quelle folie ?

CROUSTILLAC.

Folie ! non pas ! Si vous saviez quel portrait ils m'ont fait au port Saint-Pierre de cette adorable veuve, et sa beauté, et son aimable inconstance et, ses favoris, et ses richesses, et ce Morne enchanteur, que monsieur Satan a bâti de ses propres mains.

LE PÈRE GRIFFON, *très-vivement.*

Contes absurdes répétés par la sottise dans ce pays à moitié barbare, où l'on peut tout dire et tout croire.

CROUSTILLAC.

C'est possible, mais dès demain j'y vais.

LE PÈRE GRIFFON, *effrayé.*

Où cela ?

CROUSTILLAC.

Eh ! donc, au Morne au Diable.

LE PÈRE GRIFFON.

Vous ?

CROUSTILLAC.

Moi... La veuve devient folle de ma personne... je l'épouse... je la ramène en France avec ses millions... nous allons au pays retrouver la vieille mère, la bonne sœur, et je vous rends une hospitalité royale, moins les fricassées d'écureuils, de perroquets et de singes, bien entendu.

LE PÈRE GRIFFON.

Allons, chevalier... c'est une folie... n'en parlons plus.

CROUSTILLAC.

Eh ! donc, vous refusez de me conduire au Morne au Diable ?

LE PERE GRIFFON.

Positivement.

CROUSTILLAC.

Qué? un autre m'y conduira...

LE PÈRE GRIFFON.

Mais!...

CROUSTILLAC.

J'irai, vous dis-je... (*A ce moment une flèche siffle et va se ficher au dossier du fauteuil de Croustillac.*)

LE PÈRE GRIFFON, *se levant.*

Une flêche!... Dupont, Monsieur, prenez vos fusils... A moi, mes enfants!... les Caraïbes! (*Dupont et Monsieur entrent précipitamment.*)

DUPONT *et* MONSIEUR.

Les Caraïbes?...

CROUSTILLAC, *ébahi, toujours assis.*

Qué? les Caraïbes!... où diable les prenez-vous, les Caraïbes? dans l'air? (*Dupont et Monsieur se sont armés. Monsieur sort par la porte, Dupont par la fenêtre.*)

LE PÈRE GRIFFON, *à Croustillac.*

Voyez cette flcèhe.

CROUSTILLAC.

Où donc?

LE PÈRE GRIFFON.

Au dossier de votre fauteuil.

CROUSTILLAC.

Une flèche!... allons, Brigandine! au grand jour, ma mie! et tâtons un peu du Caraïbe. (*L'Épée à la main il regarde la flêche.*) Mordious, leurs flèches sont longues... dites-moi, mon digne hôte, pourquoi y mettent-ils des morceaux de papier.

LE PÈRE GRIFFON.

Comment?

CROUSTILLAC.

Voyez!

LE PÈRE GRIFFON, *détache un papier attaché à la flèche et lit, à part.*

C'est lui! il était là!.. il a tout entendu.

CROUSTILLAC.

Eh bien!

LE PÈRE GRIFFON.

C'était une fausse alerte. (*Aux esclaves.*) Revenez mes enfants. (*Dupont et Monsieur rentrent.*) Remettez ces armes et laissez-moi. (*à part.*) L'avertissement sera bon.

CROUSTILLAC.

Le diable me brûle si je comprends... Vous criez les Caraïbes!

je dégaîne... puis vous dites : Fausse alerte, et je rengaîne... mais cependant voilà une flèche qui, six pouces plus haut, me coupait net la parole dans la gorge.

LE PÈRE GRIFFON, *lui donnant le billet.*

Lisez.

CROUSTILLAC.

Je sais bien un peu d'anglais, un peu d'allemand, mais croyez-vous donc que je sache le caraïbe? (*Il déploie le papier.*) Tiens! tiens! c'est en français. (*Lisant.*) Premier avertissement au chevalier de Croustillac, s'il persiste à vouloir aller au Morne au Diable.

LE PÈRE GRIFFON

On a su vos projets... on veut vous forcer d'y renoncer.

CROUSTILLAC, *rêveur.*

Comment a-t-on pu savoir?

LE PÈRE GRIFFON.

Peu importe... on le sait.

CROUSTILLAC.

Drôle de petite poste.

LE PÈRE GRIFFON.

Chevalier vous renoncez, n'est-ce pas? à cette folle entreprise.

CROUSTILLAC, *avec dignité.*

Mon hôte, vous ne connaissez pas Croustillac.

LE PÈRE GRIFFON.

Mais, malheureux, vous ne savez pas à quels dangers vous vous exposez... vous risquez votre vie.

CROUSTILLAC.

Qué! ma vie! elle est belle, n'est-ce pas? pour la ménager.

LE PÈRE GRIFFON.

Faites donc à votre tête... heureusement, vous ignorez où est le Morne au Diable, personne ne vous servira de guide, et vous ne pourrez trouver un chemin au milieu des forêts impraticables qui entourent ma maison... sombres repaires infestés d'animaux dangereux... chats-tigres... serpents...

CROUSTILLAC.

Qué! chats-tigres! à bon chat, bon rat! les serpents?... je mettrai des échasses comme dans nos landes de Gascogne, et je ferai ainsi les enjambées plus longues...

LE PÈRE GRIFFON, *à part.*

Cet homme à bout de ressources est capable de tout... Que faire?... que faire?..

CROUSTILLAC, *à part.*

Ce vieux est aussi entêté que moi.

LE PÈRE GRIFFON, *avec douceur.*

Chevalier, un dernier mot... Vous êtes, je le vois, de ces braves cœurs que la difficulté excite, loin de les rebuter... soit!... mais cette retraite où l'on ne peut pénétrer ni par ruse ni par force n'annonce-t-elle pas des mystères qu'il faut respecter?

CROUSTILLAC, *à part.*

Bonhomme, tu veux me tourner; je vais te donner un leurre.

LE PÈRE GRIFFON,

Et si ma supposition était vraie, ne pensez vous pas qu'un galant homme....

CROUSTILLAC.

Ah! je ne puis pas souffrir ce langage.

LE PÈRE GRIFFOF.

Pourquoi?

CROUSTILLAC.

Si vous me prenez par les sentiments je suis un homme perdu, ruiné.

LE PÈRE GRIFFON.

Comment?

CROUSTILLAC.

C'est six millions que cela me coûtera pour le moins... trouvez donc quelqu'un qui paie un souper ce prix-là.

LE PÈRE GRIFFON, *avec joie.*

Vous avouez donc que j'ai raison? et vous renoncez à ce rêve...

CROUSTILLAC.

Ah! mon beau rêve!

LE PÈRE GRIFFON.

Que comptez-vous faire alors dans cette île?

CROUSTILLAC.

Vous me croyez à bout?

LE PÈRE GRIFFON.

Mais encore.

CROUSTILLAC.

Le Juif errant a toujours cinq sous dans sa poche et le gascon cinq ressources dans sa tête... tenez. combien comptez-vous d'habitants très-riches à la Martinique?

LE PÈRE GRIFFON.

Une centaine.

CROUSTILLAC.

N'exagérons pas... mettons moitié... Il y a donc, à la Martinique, cinquante riches qui s'ennuient comme des marteaux de porte, et qui seraient ravis de rencontrer et de garder auprès d'eux des hommes d'esprit et de joyeuse humeur... suis-je de ces gens-là... oui ou non?

LE PÈRE GRIFFON.

Assurément.

CROUSTILLAC.

Et donc! j'accorde à chacun de ces malheureux six mois de ma presence; c'est donc vingt-cinq ans d'une bonne et excellente vie, bien assurée, et si le bon Dieu veut que je pousse plus loin, je puis recommencer une nouvelle série avec les enfants de mes premiers hôtes.

LE PÈRE GRIFFON.

Voilà un projet...

CROUSTILLAC.

J'en ai dix autres comme cela... lequel choisirai-je?.. la nuit porte conseil.

LE PÈRE GRIFFON.

Vous avez raison, nous en sommes convenus, pas de cérémonie... holà! (*Monsieur paraît.*) De la lumière. (*Il allume des bougies.*)

CROUSTILLAC.

Monsieur simplement, veux-tu me montrer ma chambre? (*Monsieur passe devant lui.*) Bonsoir donc, mon hôte.

LE PÈRE GRIFFON.

Bonne nuit, chevalier.

CROUSTILLAC, *avant d'entrer dans sa chambre.*

C'est dommage pourtant... Ah bah!

SCENE III.

LE PÈRE GRIFFON, MONSIEUR, *tenant un bougeoir.*

LE PÈRE GRIFFON.

Il me semble que cet abandon de son projet n'est pas sincère... sous cette insouciante gaîte cacherait-il une ruse? une trahison? Ces rumeurs répétées à voix basse, et dont je me suis alarmé, auraient-elles suggéré à la cour de France ou d'Angleterre, la pensée d'envoyer ici un émissaire, un espion?.. et cet homme... (*à Monsieur.*) La porte de cette chambre (*montrant celle de Croustillac*), ferme-t-elle bien?

MONSIEUR.

Oui, maître.

LE PÈRE GRIFFON.

La croisée donne sur la cour entourée de toutes parts de bâtiments. Va à la cour en faisant le tour de la maison... ferme toutes les portes de cette cour .. qu'on ne puisse sortir de ce côté... tu y resteras en observation, et deux minutes après que tu auras

vu la lumière s'éteindre dans la chambre du chevalier, tu viendras m'avertir en frappant doucement à ma porte. (*Monsieur sort par la porte donnant dehors.*)

LE PÈRE GRIFFON.

Que cet homme soit extravagant ou mal intentionné, il faut l'empêcher d'aller au Morne au Diable... Et moi-même je vais l'y préceder... je ne sais encore si j'aurai le courage d'annoncer la fatale nouvelle... mais quoique les projets de cet aventurier leur soient déjà connus, je leur dirai de redoubler de prudence. (*Il rentre dans sa chambre. Nuit complète.*)

SCENE IV.

CROUSTILLAC, *ouvrant sa porte avec précaution et redescendant en scène à pas comptés.*

Personne! J'ai soufflé ma lumière... Allons,Croustillac, suivez votre étoile, mon ami... Jamais elle n'a eu des rayons si dorés... Brigandine, soyez sage, et ne génez pas ma marche à travers les forêts vierges... Seulement, ma fille, veillez aux chats-tigres, (*Cherchant dans le coin à gauche.*) Il y a par ici une grande gaule. (*Il la saisit.*) Bien! elle me servira à effaroucher les serpents. (*S'arrêtant sur le bord de la fenêtre.*) Bon dieu , faites-moi riche, non pour moi, mais pour ces deux pauvres et chères femmes des landes de Gascogne!.. Ainsi soit-il! (*Il enjambe la fenêtre.*) Maintenant en route.(*Il disparaît. Monsieur revient avec précaution et va frapper doucement à la porte de Père Griffon, qui sort de sa chambre.*

SCÈNE V.

PÈRE GRIFFON, *puis* DUPONT *et* MONSIEUR.

PÈRE GRIFFON.

Bien, un tour de clé va me répondre de ce fou dangereux. (*Il va à la chambre de Croustillac.*) Ouverte ! que signifie ? (*Appelant.*) Chevalier! chevalier ! (*Il entre et ressort.*) Parti, parti, sans guide ! Il est impossible qu'il ne s'égare pas ! N'importe... Dupont, Dupont. Il ne peut être encore loin.

DUPONT.

Qui donc?

PÈRE GRIFFON.

Le chevalier.

DUPONT.

Parti?...

PÈRE GRIFFON.

Enfui... Va, cours sur ses traces.

DUPONT.

Oh ! je le rattraperai. (*Il sort vivement par la porte extérieure.*)

PÈRE GRIFFON, *à Monsieur.*

Va seller Grenadille. (*Monsieur sort.*) Il faut aller les mettre en garde contre ce forcéné... Mais quel est ce bruit ?

SCENE VI.

LES MÊMES, LE COMTE DE CHEMERAULT, OFFICIER, GARDES.

DUPONT, *accourant.*

Mon père, mon père !

LE PÈRE GRIFFON.

Eh bien, quoi ?

DUPONT.

Des soldats... Un officier.

LE PÈRE GRIFFON.

Des soldats ici ? que me veulent-ils ? Oh ! contretemps fâcheux ! Dupont, cours au-devant d'eux... dis-leur que je n'y suis pas... dis-leur...

DUPONT.

Ah ! mon père, les voici !...

LE PÈRE GRIFFON, *à part.*

Que Dieu ait pitié de ces pauvres enfants et de moi !

LE COMTÉ DE CHEMERAULT, *suivi d'un officier et de soldats.*

Vous êtes le père Griffon.

LE PÈRE GRIFFON.

Curé du Macouba.

LE COMTE.

Vous êtes allé en France ?

LE PÈRE GRIFFON.

Qui ai-je l'honneur de recevoir ?

LE COMTE.

Le comte de Chemerault, envoyé du roi de France, arrivé depuis deux heures sur la frégate *la Fulminante.* (*Le père Griffon s'incline, Chemerault reprend :*) Vous êtes allé en France pour y chercher les dernières volontés de lord Sidney.

LE PÈRE GRIFFON, *étonné.*

Il est vrai... Comment a-t-on pu savoir?

LE COMTE.

On l'a su... Vous allez souvent au Morne au Diable ?

LE PÈRE GRIFFON.

Quelquefois.

LE COMTE.

Quel est l'homme qui est là ?

LE PÈRE GRIFFON.

Mais j'ignore....

LE COMTE.

Je le connais, moi... Savez-vous son nom ?...

LE PÈRE GRIFFON, *interdit.*

Son nom ?

LE COMTN.

Je le sais, moi... Ignorez-vous aussi que les Anglais ont tenté de s'introduire dans l'île ?

LE PÈRE GRIFFON.

Les côtes sont trop bien gardées...

LE COMTE.

Un officier entreprenant a abordé hier.

LE PÈRE GRIFFON, *avec effroi.*

Ici ?...

LE COMTE.

Vous tremblez pour le maître mystérieux du Morne ; il faut que je le voie sans retard. (*A son escorte.*) Nous allons partir, messieurs... (*Le père Griffon profite de ce moment pour parler bas à Dupont qui est près de lui.*)

LE PÈRE GRIFFON, *à Dupont, à mi voix.*

Va, cours au morne, avertis-les. (*Chemerault a remarqué ce mouvement et suit Dupont des yeux.*)

LE COMTE.

Mon père, vous marcherez devant nous. Quatre hommes veilleront sur vous ; si vous me refusez, dans deux heures, vous êtes aux fers sur *la Fulminante*, et dans deux mois, à la Bastille pour le reste de vos jonrs. Réfléchissez.

LE PÈRE GRIFFON, *à part.*

Refuser, ce n'est point écarter le danger, aller au morne est peut-être encore un moyen de sauver ces malheureux jeunes gens.

CHEMERAULT *a vu Dupont sortir et prendre sa course ; à quatre soldats en leur montrant Dupont.*

Feu sur cet homme !...

LE PÈRE GRIFFON, *se couvrant le visage.*

Oh ! le malheureux !

LE COMTE.

Partons !...

TROISIÈME TABLEAU.

La Caverne. — Le théâtre représente une caverne dans un bloc de rochers. Au fond, au milieu, on aperçoit une galerie naturelle, d'abord assez

haute, et qui s'abaisse en s'enfonçant, et au bout de laquelle, par une étroite ouverture, on voit la lumière bleuâtre d'une belle nuit d'été. Le théâtre est dans une demi-obscurité, à gauche, quelques roches et des terres annoncent un éboulement récent.

SCENE I.

RUTLER, PAULY, *mulâtre.*

(*Pauly paraît le premier en scène, franchissant les roches de droite; avant d'en descendre, il donne la main à Ruttler qui surmonte l'obstacle avec moins de peine.*)

RUTLER.

Où sommes-nous ?

PAULY.

Vois.

RUTTLER, *examinant autour de lui.*

Une grotte au milieu des rochers !... (*Il s'assied sur une pierre. Pauly s'assied à ses pieds et joue avec indifférence.*) La fatigue de mon naufrage, ce voyage entrepris après quelques heures de repos seulement, cette forêt à traverser, ces rochers à gravir, tout cela, je l'avoue, a épuisé mes forces; mais un moment de repos, et la pensée que j'approche du but où j'aspire, m'auront bientôt remis. (*Regardant autour de lui.*) Tu es sûr de ce chemin?

PAULY.

Parfaitement.

RUTLER.

Par où sortirons-nous d'ici ?

PAULY, *sans lever la tête, et montrant la gauche.*

Par là !...

RUTLER.

Je ne vois aucune route... Quand mes yeux seront faits à l'obscurité, j'apercevrai peut-être... Est-ce qu'il n'y avait pas, pour arriver à la clairière où Patrice m'a donné rendez-vous, un chemin plus facile ?

PAULY.

Si.

RUTLER.

Pourquoi ne l'as-tu pas choisi ?

PAULY.

Par là-bas un étranger serait arrêté ; un mulâtre marron tué. Je n'ai pas voulu.

RUTLER.

Tu aurais pu ne pas t'inquiéter de moi, mais toi, que Patrice dit si brave, tu as peur.

PAULY.

Jusqu'à demain, oui.

RUTTLER.

Et pourquoi ?

PAULY, *avec énergie.*

Demain, je serai vengé.

RUTTLER.

De qui ?

PAULY, *avec la même énergie.*

Du Morne au Diable !

RUTLER.

Tu y as été eslave !

PAULY, *avec indifférence.*

Oui.

RUTTLER, *avec un vif intérêt.*

As-tu vu ta maîtresse ?

PAULY.

Non.

RUTLER.

Tu ne pénétrais donc pas dans les appartements ?

PAULY.

Jamais.

RUTLER.

Qui donc faisait le service auprès d'elle ?

PAULY.

Une jeune fille anglaise et des mulâtresses.

RUTLER.

Mais ta maîtresse sortait ?

PAULY.

Avec un masque.

RUTLER.

Et ton maître ?

PAULY.

Son premier mari ?

RUTLER.

Oui, Patrice m'a parlé de ces fables... Eh bien ? son premier mari, comment était-il ?...

PAULY.

Beau, grand, mince.

RUTLER.

Son âge ?

PAULY.

Vingt-cinq ans.

RUTLER, *à part.*

Ces précautions.... ces renseignements... c'est lui.... (*Haut.*) Et pourquoi veux-tu te venger ?

PAULY, *abaissant sa chemise de son épaule.*

Regarde.

RUTLER.

Une horible cicatrice... Ton dos a été déchiré...

PAULY.

De coups de fouet...

RUTLER.

Et ton épaule est marquée...

PAULY.

D'un fer brûlant...

RUTLER, *avec un retour de doute.*

Et c'est ton maître... ou ta maîtresse qui t'a fait châtier ainsi?

PAULY.

Pauly ne ment pas!... Ni maître, ni maîtresse... le commandeur!

RUTLER.

Et pour que le commandeur te fît infliger un si rude supplice, qu'avais-tu fait?

PAULY.

J'aimais Betty!

RUTLER, *vivement.*

Betty!...

PAULY.

La jeune anglaise, la femme de chambre, et presque l'amie de la Barbe-Bleue!

RUTLER, *à part.*

Oh! plus de doute!... Angèle, c'est bien toi! (*Haut.*) Et cette Betty t'aimait aussi?...

PAULY.

Non... J'avais un rival... le commandeur!

RUTLER.

Eh bien! puisqu'elle ne t'aimait pas?

PAULY.

J'ai voulu l'entraîner avec moi.

RUTLER.

On t'a arrêté?

PAULY.

Oui.

RUTLER.

On t'a condamné au fouet... et à cette marque infamante?

PAULY.

Oui.

RUTLER.

Et après?

PAULY, *avec énergie.*

J'ai tué le commandeur!

RUTLER, *se levant.*

Que veux-tu donc encore?

PAULY, *avec la même énergie.*

Tuer Betty! (*Il se lève.*)

RUTLER, *à part.*

Voilà un homme qui nuirait à mes projets... Quand il m'aura conduit, nous verrons. (*Haut.*) Et par quel chemin as-tu pu fuir!...

PAULY, *avec indifférence.*

Par le chemin du chacal et de l'Ofseau.

RUTLER.

Et quel est ce chemin?

PAULY.

Maître Patrice le connaît.

RUTLER.

Tu aimes maître Patrice?

PAULY.

J'aime Patrice et toi aussi.

RUTLER.

Moi! tu m'as vu hier pour la première fois! pourquoi m'aimes-tu?

PAULY, *riant.*

Tu veux leur faire du mal.

RUTLER, *à part.*

Cet homme vous met en face de vos projets avec une brutalité!

PAULY.

Marchons-nous?

RUTLER.

Oui... un mot auparavant. Pendant que je reposais, au commencement de la nuit, as-tu pu aller au brigantin?

PAULY.

Oui!

RUTLER.

Comment y as-tu été?

PAULY.

Dans mon balaour.

RUTLER.

C'est donc un bâtiment léger?

PAULY.

Comme une mouette.

RUTLER.

Et très-bas?

PAULY.

Comme uue petite vague.

RUTLER.

Combien t'a t'on donné d'hommes?

PAULY.

Dix.

RULLER.

Et tu les a cachés?

PAULY.

A l'Anse aux caïmans.

RUTLER.

Ils m'attendront?

PAULY.

Toi ou un ordre.

RUTLER.

Maintenant marchons.

PAULY, *après avoir été examiner les roches.*

Non.

RUTLER.

Pourquoi?

PAULY.

Regarde!

RUTLER.

Un éboulement!

PAULY.

Un éboulement.

RUTLER.

Est-ce qu'il ferme le chemin?

PAULY.

Il ferme le chemin.

RUTLER.

Malédiction! et qui a causé cet éboulement?

PAULY.

L'orage d'hier.

RUTLER.

Quoi! l'air ébranlé par un grand bruit?

PAULY.

C'est assez.

RUTLER.

Et plus moyen d'arriver à mon rendez-vous avec Patrice?

PAULY.

Si!

RUTLER.

Par où?

PAULY, *montrant l'ouverture du fond.*

Par là.

RUTLER, *examinant.*

Comment franchir ce passage ?

PAULY.

Debout comme un homme, courbé comme un chien, couché comme un serpent.

RUTLER, *avec résolution.*

Eh bien ! rien ne m'arrêtera !.. mes armes ?

PAULY, *lui donnant ses pistolets.*

Voici.

RUTLER.

Montre-moi le chemin.

PAULY.

Venez.

RUTLER, *à l'entrée, encore debout.*

Combien faut-il de temps pour traverser ce passage ?

PAULY, *déjà plus avant, et s'agenouillant.*

Un quart d'heure.

RUTLER.

Serons-nous loin encore de la clairière ?

PAULY.

On la voit au haut du roc.

RUTLER.

Hâtons-nous donc ; le jour doit être prêt à paraître. (*Pauly est déjà couché dans la grotte ; Rutler est accroupi près de ses pieds.*)

PAULY, *d'une voix altérée.*

Maître !

RUTLER.

Eh bien ?

PAULY.

Sentez-vous ?

RUTLER.

Oui, une odeur forte et fétide.

PAULY.

Arrêtez.

RUTLER.

Pourquoi ?

PAULY.

C'est un serpent fer de lance.

RUTLER.

Dangereux.

PAULY

Mortel.

RUTLER.

Quel est ce bruit ?

PAULY.

Il est en colère, il frappe la terre de sa queue.

RUTLER.

Reviens.

PAULY.

Ne bougez pas, il viendrait tout de suite.

RUTLER.

Prends une pierre pour la lui jeter.

PAULY, *avec un cri.*

A moi! à moi! je suis mort! (*Rutler épouvanté reste cloué à la même place. Le serpent passe près de lui et vient se perdre au milieu des rochers de droite.*)

RUTLER, *revenant peu à peu à lui.*

Horreur! horreur! Pauly! Pauly!... Plus de mouvement... mort! (*Il sort de l'ouverture en chancelant.*) Cet homme voulait se venger, et la mort la plus épouvantable l'a frappé! Serait-ce un presage? dois-je renoncer... lâcheté!... Non, je ne reculerai pas... ôtons ce cadavre qui me ferme l'unique issue. (*Il ramène le cadavre sur la scène.*) Esclave, laisse passer ma colère et notre vengeance. (*Au moment où il se retourne, il aperçoit la tête du serpent qui s'agite à l'entrée de la caverne. Il recule avec effroi.*) Le serpent!... la mort! (*Avec rage et armant un pistolet.*) Non, je ne veux pas mourir encore. (*Il tire, le serpent tombe. — Rutler se précipite dans la caverne en criant :*) Monmouth, je vais à toi maintenant. (*A peine est-il entré dans la caverne, qu'un éboulement de terre et de rocs se fait derrière lui, et le dérobe aux regards.*)

QUATRIÈME TABLEAU.

Le Boucan—Le théâtre représente une forêt épaisse avec amas de roches. Sur la droite, un arbre touffu et isolé au pied duquel se trouve un trou circulaire ; sur les bords sont plantés quatre petits pieux terminés en fourche à leur extrémité supérieure ; au pied d'un autre arbre, des feuilles recouvrent les objets que prendra successivement Met-à-Mort. Au fond, vers le milieu, une échappée de vue laisse apercevoir dans le lointain une masse de rochers abruptes sur les parois desquels des broussailles, des anfractuosités ne peuvent offrir qu'un chemin périlleux. On sentier étroit descend à la vallée qui sépare ces deux points du paysage. Vers la gauche, sentier montueux gravissant entre des roches qui ne permettent pas d'apercevoir la vallée. Au lever du rideau, entre les branches de l'arbre isolé, on voit pendre la jambe chaussée d'un bas rose de Croustillac endormi, dont le corps est caché dans le feuillage. Il commence à faire jour.

SCÈNE I.

CROUSTILLAC, *endormi sur l'arbre.* RUTLER, *il arrive en gravissant par le sentier de la vallée.*

RUTLER.

Ce doit être ici... C'est bien le lieu qu'il m'avait indiqué... je n'aperçois pas encore Patrice... Avant son arrivée, remettons-nous de ces terribles émotions... il faut lui cacher la mort de cet esclave... Mais il ne vient pas, manquerait-il à cette entrevue? oh! non; tout m'est garant que ma proie m'est assurée. Cachons à cet homme, qui ne rêve qu'une stérile vengeance, l'intérêt plus puissant, la royale mission qui m'attire ici; et quant j'aurai su de lui tout ce qu'il m'importe de savoir, tâchons de l'écarter, pour satisfaire à la fois et mon amour et mon ambition... J'entends des pas... c'est lui!...

SCENE II.

RUTLER, PATRICE.

RUTLER.

Je t'ai devancé au rendez-vous.

PATRICE.

C'est qu'à mesure que l'instant décisif approche, je suis saisi d'une sorte de crainte et d'hésitation.

RUTLER.

Hésiter, craindre, toi qui as montré dans cette poursuite tant d'implacable persévérance!

PATRICE.

Ecoutez, colonel; je suis un de ces Écossais qui, voués au service, au culte d'une famille, vivent pour l'aimer, pour la protéger ou la venger. J'étais près de mon maître, de lord Sidney, à la bataille de Bridgewater, quand, levant avec le duc de Montmouth, l'étendard de la liberté contre Jacques II, il fut obligé de céder au nombre et de se réfugier en France avec sa fille, miss Angèle. Deux mois après, je retournais à Londres avec lui, je l'accompagnais jusqu'au seuil de la tour où le prince était prisonnier, et un mois plus tard, j'attendais encore lord Sydney, quand je vous ai vu, quand vous m'avez dit qu'il avait péri par une infâme trahison; je vous ai promis que nous le vengerions, et aujourd'hui, je suis prêt à tenir ma promesse, mais à ce moment suprême, j'ai besoin que ma haine soit encore affermie.

RUTLER.

Que veux-tu de moi?

PATRICE.

Vous étiez épris de miss Angèle?

RUTLER.

Oui, je l'aimais de la passion la plus ardente.

PATRICE.

Comme toutes vos passions; vous avez toujours eu de la haine pour le prince, duc de Montmouth, que cependant vous n'aviez jamais vu.

RUTLER.

Oui, je le haïssais parce que je savais qu'il aimait Angèle, oui je le hais, parce qu'il a conduit lord Sydney à la mort?

PATRICE.

Et cette mort, vous en êtes bien certain? Vous me l'attestez sur l'honneur?

RUTLER.

J'atteste sur l'honneur que, chargé par le roi Jacques de faire exécuter dans la tour de Londres, pendant la nuit, la sentence qui condamnait à mort le duc de Montmouth, on amena devant moi un prisonnier qui, enveloppé d'un grand manteau, et couvert d'un large feutre, monté sur la plate-forme de l'échafaud, là, il se mit à genoux sans prononcer une parole, sans faire un geste, et tendit le cou à la hache. La tête bondit, roula à mes pieds, et avec horreur, je reconnus les traits de lord Sydney !...

PATRICE.

Lâche Montmouth !

RUTLER.

Et pour amener lord Sydney au sacrifice de sa vie, Montmouth avait abusé d'un bruit de grâce qui avait couru dans la journée.

PATRICE.

Et vous n'avez révélé ce secret qu'à moi?

RUTLER.

Oui, violant pour toi seul le silence que m'avait imposé le roi Jacques.

PATRICE.

Et miss Angèle a disparu du couvent où son père l'avait placée en France?

RUTLER.

Pour suivre l'assassin de son père.

PATRICE, *d'un air sombre.*

Bien! bien!...

RUTLER.

Mais toi? comment et-tu parvenu a découvrir ?..

PATRICE.

Comment? j'ai cherché... j'ai suivi leurs traces, comme un limier, j'ai battu l'Amérique, la Havane, la Guadeloupe, et depuis quatre mois je suis ici... en arrêt sur ma proie... attendant qu'en levant un dernier doute, vous me la livriez enfin.

RUTLER.

Et maintenant?

PATRICE.

Maintenant, lord Sydned sera vengé, et la famille de mes bien aimés seigneurs ne sera plus deshonorée par une fille indigne... Morchons.

RUTLER.

Et tu connais un chemin qui conduit dans leur retraite?

PATRICE.

Par celui-ci que m'a montré Pauly.

RUTTLER.

Viens donc!

PATRICE, *à part, le suivant.*

Allons, car lui ne vengerait qu'à demi l'honneur des Sidney. (*Ils sortent.*)

SCENE III.

MET-A-MORT, CROUSTILLAC, *d'abord endormi sur l'arbre.*

MET-A-MORT, *entrant par la droite.*

Ah! il n'y a rien de changé depuis mon départ du boucan... bôn, seulement j'avais oublié de mettre cuire des ignames. (*Il aperçoit un chat-tigre mort.*) Tiens, un chat-tigre éventré! encore un! un troisième! et tous sous cet arbre! Qui diable est venu faire la chasse ici, cette nuit? Ils se sont peut-être fait la guerre! Non, il est percé comme avec une épée... C'est assez drôle, ma foi. (*Courant au marcassin.*) Bien... voilà le marcassin qui se dérange et la sauce a manqué renverser, attachons-lui les pattes avec des lianes pour qu'il puisse boucaner bien à son aise... et ranimons le feu. (*La fumée du rôti commence à monter dans l'arbre.*)

CROUSTILLAC, *s'asseyant sur une branche et se détirant.*

Eh donc! je n'ai pas trop mal dormi! sans mot combat contre ces bêtes féroces, la fin de ma nuit aurait été bonne... Où diable suis-je? je n'apperçois que des arbres et des roches... Il faudra bien cependant que je trouve ce palais d'Armide... Mais qu'est ceci?... On dirait qu'il fume dans cette forêt... Oh! oh! la fumée se parfume d'une appétissante odeur de rôtisserie... (*Se penchant et voyant Met-à-Mort au pied de l'arbre.*) Eh mordious, je le crois bien! c'est ce maraud qui, là en bas, fait cuire... Qué diable! fait-il cuire là? Est-ce encore une cuisine de singes et de perroquets? eh! l'ami!

MET-A-MORT, *levant la tête vivement.*

Hein! qui me parle?

CROUSTILLAC.

Moi! mordious! là-haut! au premier au dessus de l'entresol, à la fenêtre à votre main gauche en montant vers le ciel.

MET-A-MORT.

Tiens! qu'est-ce que vous faites donc là... vous? Eh! l'homme.

CROUSTILLAC.

Qué? je suis chez moi, et je sors de mon lit... comme vous voyez.

MET-A-MORT.

Vous avez passé la nuit sur cet arbre?

CROUSTILLAC.

Oui, mon brave! mais, je vous prie, dites-moi, ou diable je suis?

MET A-MORT.

Vous êtes sur un arbre.

CROUSTILLAC, *à part.*

Quelle brute! (*Haut.*) Je vais descendre de chez moi. (*Il descend.*) Eh donc! vous me paraissez avoir l'appétit bien matinal, mon brave... votre nom?

MET-A-MORT.

Met-à-mort!

CROUSTILLAC.

Vous dites?

MET-A-MORT.

Met-à-mort!

CROUSTILLAC.

C'est le nom de madame votre mère?

MET-A-MORT.

C'est mon surnom de boucanier.

CROUSTILLAC.

Ah! vous êtes boucanier; que diable faites vous là?

MET-A-MORT.

Vous le voyez bien, je plume un ramier.

CROUSTILLAC.

Eh bien donc, vous le jetez?

MET-A-MORT, *qui a mis le ramier dans le marcassin.*

Dans la marmite.

CROUSTILLAC.

Dans votre cuisine, on peut manger la marmite.

MET-A-MORT.

Comme vous dites, et c'est le meilleur.

CROUSTILLAC.

Ce marcassin vous a un fumet... en refuserez-vous une tranche à un gentilhomme affamé?

MET-A-MORT, *en passant.*

Oui!

CROUSTILLAC.

Et pourquoi? mordioux!

MET-A-MORT.

Parce que ce marcassin n'est pas à moi.

CROUSTILLAC.

A qui donc est-il?

MET-A-MORT.

A mon maître.

CROUSTILLAC.

Et ton maître, comment s'appelle-t-il, où est-il?

MET-A-MORT.

Il s'appelle Arrache-l'âme, et le voilà. (*Il montre Arrache-l'âme qui vient de descendre le sentier à gauche.*)

SCENE IV.

LES MÊMES, ARRACHE-L'AME.

ARRACHE-L'AME, *Il entre gaiement et d'un pas agile.*

Que la liberté est douce par cette belle matinée, par cet air pur et vivifiant! La liberté et Angèle!.. hâte-toi, reviens, Sidney, que je n'aie plus un dési à former... un regret d'absence à mêler à mes remercîments au ciel!

CROUSTILLAC, *à part..*

Voilà donc un des galants de la Barbe-Bleue? Pécaire!

ARRACHE-L'AME, *allant du côté du boucan et tout en se débarrassant de ses armes. A part.*

Encore ce Gascon!... Comment est-il ici?

CROUSTILLAC.

Ah! ça, mais il ne me voit donc pas?

MET-A-MORT.

Maître, c'est cuit.

ARRACHE-L'AME.

Mangeons. (*Il s'assied. Met-à-mort lève une tranche de marcassin, et la lui met sur une feuille de basilier; il en fait ensuite autant pour lui, tous deux se mettent à manger.*)

CROUSTILLAC.

Il ne me dit rien! c'est un peu trop fort. (*Il va à lui.*) Camarade!

ARRACHE-L'AME.

Met-à-mort, on te parle... réponds.

CROUSTILLAC.

C'est à vous.

ARRACHE-L'AME.

Non!

CROUSTILLAC.

Comment, non!

ARRACHE-L'AME.

Vous dites camarade; je ne suis pas votre camarade.

CROUSTILLAC.

Et comment faut-il vous appeler pour avoir une réponse?

ARRACHE-L'AME.

Si vous venez m'acheter des peaux de taureaux, appelez-moi comme vous voudrez... Si vous venez pour voir un boucan, regardez... Si vous avez faim, mangez.

CROUSTILLAC, *à part.*

C'est une brute; mais j'aime assez ce dernier mot. *(A Met-à-Mort.)* Un de vos six couteaux, s'il vous plaît. *(Il prend un des couteaux de la gaîne de Met-à-Mort, va au marcassin, en coupe une tranche, prend une igname et revient s'asseoir en mangeant, entre Arrache-l'Ame et Met-à-Mort.)* C'est, mordious, très-bon.

ARRACHE-L'AME, *le regardant.*

Ah ça, dites donc, vous êtes venu en litière avec vos bas roses?

CROUSTILLAC.

Je serais venu sur la tête si j'avais su rencontrer le grand boucanier Arrache-l'Ame.

ARRACHE-L'AME.

Eh bien! quand vous l'aurez assez vu, vous pourrez vous en aller.

CROUSTILLAC.

J'aime votre franchise, digne roi des forêts; mais pour m'en aller, il faudrait connaître mon chemin.

ARRACHE-L'AME.

Où voulez-vous aller?

CROUSTILLAC, *à part.*

Mordious, payons d'audace. *(Haut.)* Je voudrais passer par le chemin du Morne-au-Diable.

ARRACHE-L'AME.

Le chemin du Morne au Diable conduit droit en enfer.

CROUSTILLAC, *souriant.*

Bien! bien!... Mais un curieux qui aurait la fantaisie d'y aller?

ARRACHE-L'AME.

N'en reviendrait pas!

CROUSTILLAC.

C'est un avantage; on ne s'égare pas au retour. *(Prenant le verre de Met-à-Mort.)* A votre santé... Il n'importe; montrez-moi cette route, mon glorieux tueur de taureaux.

ARRACHE-L'AME, *se levant.*

Nous avons mangé au même boucan; je ne puis pas vouloir votre perte.

CROUSTILLAC.

Ainsi pénétrer au Morne-au-Diable...

ARRACHE-L'AME.

C'est chercher tous les dangers de mort qu'un homme peut courir.

CROUSTILLAC.

Qué! tous ces dangers-là n'en font qu'un; on ne meurt qu'une fois, je suppose, et, mordious, avant de mourir, cette épée que voilà... (*Il se lève et dégaîne.*)

ARRACHE-L'AME.

Est-ce avec cette vaillante épée que vous avez éventré ces chats? (*Met-à-Mort rit.*)

CROUSTILLAC, *exaspéré.*

Mes maîtres! je n'aime pas qu'on me rie au nez.

ARRACHE-L'AME.

Oh! oh! l'homme aux bas roses!...

CROUSTILLAC, *se mettant en garde.*

Mordious, si vous n'avez pas plus peur d'un homme que d'un taureau, en garde!

MET-A-MORT, *à Arrache-l'Ame.*

Un mot, et je l'écorche.

ARRACHE-L'AME.

Ne bouge pas, je me charge de lui.

CROUSTILLAC.

En garde, misérable! ou je te marque au visage.

ARRACHE L'AME. (*Il se met en garde avec son fusil et pare.*)

Allez toujours; vous avez la pointe; moi, j'ai la crosse.

CROUSTILLAC, *ferraillant.*

Enfer!

ARRACHE-L'AME, *toujours riant.*

C'est dommage, ce coup droit était bien fourni... Allons, la plaisanterie a assez duré. (*Il le désarme, et lève la crosse de son fusil.*) Ta vie est à moi! Je te brise la tête d'un coup de crosse.

CROUSTILLAC, *se prenant la tête des deux mains.*

Et vous aurez trois fois raison, car je suis un triple traître.

ARRACHE-L'AME.

Comment?

CROUSTILLAC.

J'avais faim, vous m'avez donné à manger; soif, vous m'avez donné à boire; vous étiez sans épée, et je vous ai attaqué comme une bête enragée; brisez-moi la tête, mordious.

ARRACHE-L'AME, *à part.*

Non, ce n'est là ni un espion ni un traître..... J'ai bien en-

vie... pourquoi non? Je céderais à un désir d'Angèle. (*Haut allant à Croustillac.*) Voyons, touchez là; bonne est l'amitié qui commence par une bataille.

CROUSTILLAC, *hésitant.*

Franchise pour franchise! Avant de vous donner la main, il faut que je vous déclare une chose.

ARRACHE-L'AME.

Quoi?

CROUSTILLAC.

J'aime la Barbe-Bleue, et je suis décidé à tout faire pour parvenir jusqu'à elle et pour lui plaire.

ARRACHE-L'AME.

Soit! touchez là, frère.

CROUSTILLAC.

Comment! malgré ce que je vous ai dit?

ARRACHE-L'AME.

Oui!

CROUSTILLAC.

Il vous est égal que je tâche de pénétrer au Morne au Diable?

ARRACHE-L'AME.

Je vous y conduirai à l'heure même.

CROUSTILLAC.

Et je verrai la Barbe Bleue?

ARRACHE-L'AME.

Tout à votre aise.

CROUSTILLAC.

Je lui parlerai?

ARRACHE-L'AME.

Tant que vous voudrez.

CROUSTILLAC, *à part.*

Ce malheureux n'a pas la moindre conscience du danger que je vais lui faire courir.

ARRACHE-L'AME.

Allons, prenez votre aiguille et suivez-moi.

CROUSTILLAC, *ramassant son épée.*

Je suis prêt.

ARRACHE-L'AME.

Vous n'aurez pas le vertige au moins, en côtoyant les précipices?

CROUSTILLAC.

Qué! le vertige! je marcherais sur une lame de rasoir pour arriver au Morne au Diable.

ARRACHE-L'AME.

En ce cas, venez.

CROUSTILLAC.

Il faut grimper par là?

ARRACHE-L'AME, *commençant à gravir le sentier.*

Avez-vous déjà peur?

CROUSTILLAC.

On donne le fouet aux marmots de mon pays lorsqu'ils ont seulement le malheur de prononcer le mot peur. (*Sur un nouvel appel d'Arrache-l'Ame, il le suit dans les sentiers montueux; pendant ce temps, on aperçoit dans le lointain Rutler et Patrice qui commencent à gravir la paroi de la montagne à pic au haut de laquelle est le Morne au Diable.*)

CINQUIÈME TABLEAU.

Le Morne au Diable. — Le théâtre représente un beau jardin; à droite, bosquet; à gauche, un pavillon ouvert en saillie; au fond, une terrasse, riche campagne. Au lever du rideau, Angèle est couchée dans un hamac, sous le bosquet; ses femmes l'entourent.

SCENE I.

ANGÈLE, BETTY, MULATRESSES.

ANGÈLE, *se réveillant.*

Betty! Betty, es-tu là?

BETTY.

Me voici, madame. (*Elle aide Angèle à descendre de son hamac.*)

ANGÈLE, *aux Esclaves.*

Éloignez-vous un moment, mes filles. (*Les Esclaves remontent la scène. Angèle continue à Betty.*) Dis-moi, Betty, mon père et mon époux n'étaient-ils pas là tout à l'heure?

BETTY.

Que dites-vous? lord Sidney ici?

ANGÈLE.

Oui?

BETTY.

Hélas! madame, il n'y a ici personne que vos esclaves et moi... personne, pas même monsei.....

ANGÈLE.

Tais-toi!... Ce n'était donc qu'un songe?... Ah! que ne puis-je rêver toujours ainsi!... Je revoyais mon père... Il arrivait de France... mon Jacques bien-aimé était avec lui, mes mains enlacées dans les siennes... Un tel rêve m'est envoyé du ciel... Oh! oui, j'en ai le pressentiment, notre bon curé du Macouba nous rapporte d'heuseuses nouvelles de France... Il aura vu mon père.

BETTY.

Et peut-être l'aura-t-il accompagné?

ANGÈLE.

Le crois-tu? à cette idée, ma vie, déjà si belle, me semble plus belle encore. (*Aux Esclaves.*) Venez, venez.

BETTY, *allant à sa maîtresse.*

Maîtresse!

ANGÈLE.

Qu'y a-t-il?

BETTY.

C'est maître Arrache-l'Ame avec un étranger, je les aperçois.

ANGÈLE, *avec gaieté.*

Il a cédé à mon désir! il amène ce bizarre aventurier dont il m'a raconté la vie et les prétentions... Comme il est toujours bon et soigneux de mes plaisirs, mon Jacques bien-aimé! Viens, Betty, il ne faut pas paraître ainsi devant cet étranger. (*Elle sort, suivie de ses femmes, par le premier plan de la galerie.*)

SCÈNE II.

CROUSTILLAC, MONMOUTH.

(*Croustillac regarde autour de lui avec ébahissement.*)

MONMOUTH.

Allons donc, chevalier! que diable avez-vous à regarder ainsi autour de vous?

CROUSTILLAC.

Qué? ce que j'ai? Je suis enchanté, ébloui, ravi, stupéfait! Jamais je n'ai vu pareille magnificence, pas même chez le roi de Bohême.

MONMOUTH.

Eh bien! j'ai tenu ma promesse, jespère.

CROUSTILLAC.

En loyal et généreux rival.

MONMOUTH.

Maintenant je vais vous présenter à la Barbe-Bleue, venez.

CROUSTILLAC.

Qué? tout de suite.

MONTMOUTH.

Comment, c'est là votre bel empressement?

CROUSTILLAC.

Donnez-moi le temps de respirer, capédébious! Cette route à travers les roches escarpées m'a essoufflé. (*Se regardant, à part.*) Mordious! je suis vêtu comme un mendiant, et me présenter ainsi devant la reine de mes pensées, par Cupidon! c'est impos-

sible. (*Haut.*) Ce justaucorps et ces chausses étaient hier presque neufs et à cette heure, vous voyez, mordious! on dirait qu'ils sont âgés de six mois.

MONMOUTH.

Ils ont l'air plus vénérable que cela, chevalier.

CROUSTILLAC.

Vénérable! c'est votre enragé de soleil qui en un jour a dévoré la couleur de ces habits... Et mon baudrier donc, voyez, ce soleil affamé en a mangé tout l'or, capédébious. Il n'en a laissé que le fil et le buffle. Eh donc? mon brave chasseur, est-ce que je ne trouverais pas ici quelques nippes pour me vêtir plus congrument?

MONMOUTH.

Vous croyez donc que la Barbe-Bleue tient boutique de friperie?

CROUSTILLAC.

Qué! pensez-vous que je la soupçonne capable de cet ignoble trafic?... Mais enfin, s'il restait, par hasard, dans le coin d'un vestiaire, quelques habits provenant... d'un des défunts maris de la Barbe-Bleue, de notre divine hôtesse?

MONMOUTH.

Eh bien?

CROUSTILLAC.

Eh bien, donc, quoiqu'il m'en coûte de m'affubler d'une défroque qui n'est pas mienne, et qui peut surtout m'habiller fort mal, je consentirais pourtant à m'en accommoder.

MONMOUTH, *riant.*

Ma foi, chevalier, votre idée est bonne... Dans les trois défunts maris de la Barbe-Bleue, il y en avait justement un à peu près de votre taille.

CROUSTILLAC.

C'était un digne homme que ce défunt.

MONMOUTH.

Et comme il se vêtissait toujours magnifiquement, vous aurez de quoi choisir. (*Il frappe sur un timbre. Betty paraît.*)

CROUSTILLAC.

Capédébious, brave boucanier, vous êtes le plus aveugle et le plus généreux des rivaux. (*Monmouth parle à l'oreille de Betty, qui revient bientôt, suivie d'esclaves portant l'une une aiguière d'or, l'autre une cassolette à parfums, etc.*)

CROUSTILLAC, *à part.*

Je commence à avoir une terrible peur... Tant de richesses, et enfermée... invisible... cette pauvre Barbe-Bleue est dans la cinquantaine. (*Entrée des esclaves.*)

MONMOUTH.

Allons, chevalier, votre toilette est prête.

CROUSTILLAC.

Qué? ma toilette?

MONMOUTH, *montrant les femmes.*

Ces esclaves portent des eaux de senteur, des parfums, des essences, elles vont vous conduire et vous serviront de pages.

CROUSTILLAC.

Allons, mignonnettes, faites-moi oublier ce fripon de la Jonquille. Merci, mon brave rival. Je vais quelque peu rehausser ma bonne mine naturelle, et je reviens ici.

MONMOUTH.

Où vous trouverez la Barbe-Bleue.

CROUSTILLAC.

Je la trouverai ici? tout à l'heure? (*A part.*) Est-ce que je veille? est-ce que je rêve? Eh donc! va toujours, mon brave Croustillac; dame fortune aime les vaillants et les aventureux. (*Pendant qu'il sort, Angèle entre en courant et se précipite au cou de Monmouth en riant.*)

SCENE III.

MONMOUTH, ANGÈLE.

ANGÈLE, *riant.*

Tu l'as rencontré?

MONMOUTH.

Ce matin à mon boucan, résolu, comme César, à tenter l'entreprise, à venir t'épouser; et je te l'ai amené bien moins, je te l'avoue, pour donner une victime à ta joyeuse humeur, madame la rieuse, que par mesure de prudence...

ANGÈLE.

La folie, je la comprends; mais la mesure de prudence.

MONMOUTH.

J'ai, tu le sais, mon Angèle, cédé à ton désir, et, il faut le dire aussi, à une des nécessités de ma position de fugitif et de proscrit, en me rendant méconnaissable sous divers déguisements... Et pourtant, quelquefois, je crains que l'excès même de nos précautions nous nuise.

ANGÈLE.

Voyons, mon Jacques bien-aimé, raisonnons. (*Souriant.*) Cela te paraît drôle; c'est égal, raisonnons un peu et tu verras que ton Angèle n'est pas une tête aussi folle qu'elle te paraît La prudence voulait que tu ne sortisses jamais de notre demeure de crainte d'être reconnu dans l'île par quelqu'un qui t'aurait vu en Europe.

Alors, pour toi, mon ami, quelle triste existence! C'était une prison... Grâce à tes déguisements, tu peux aller et venir dans l'île, chasser, parcourir la mer à ton aise, sans danger pour toi, sans alarmes pour moi. Ainsi nous avons le double avantage de dérouter toutes les conjectures en les rendant fabuleuses, et d'éloigner de notre chère retraite les curieux et les indiscrets; car il ne débarque pas tous les jours dans l'île des chevaliers gascons assez aux abois pour vouloir épouser la Barbe-Bleue.

MONMOUTH.

Que vas-tu faire de lui ?

ANGÈLE.

Lui donner de quoi raconter par toute l'île, de quoi ajouter aux sombres et brillants mystères du Morne au Diable...

BETTY, *accourant.*

Madame ! l'étranger !.. Il sort de la chambre bleue.

ANGÈLE.

Viens, Jacques, viens; je te dirai mon projet; laissons-le seul un moment. (*Elle sort avec Monmouth derrière les bosquets à droite, Betty les suit.*)

SCÈNE IV.

CROULTILLAC, BETTY.

CROUSTILLAC, *superbement vêtu.*

Eh donc, chevalier, te voilà digne de toi-même... Ce défunt était, mordious, d'élégante et belle taille, car ses habits ont l'air d'être faits pour moi. Mais ces nouvelles magnificences, me donnent à penser malgré moi... La Barbe-Bleue doit avoir la soixantaine... Plus... peut-être.

BETTY, *entrant par le fond à droite.*

Monseigneur, voici ma maîtresse. (*Elle sort par le fond à gauche.*)

CROUSTILLAC.

Je me sens défaillir.

SCÈNE V.

CROUSTILLAC, ANGÈLE.

ANGÈLE.

Nous voici seuls, chevalier.

CROUSTILLAC, *détournant la tête, à part.*

Seuls!.. Rappelle-toi, mordious! que tout est possible; car en Barbarie, tu as appris en trois jours à faire des babouches. (*Il se retourne lentement vers elle, et l'apercevant il la regarde quelque tems, puis s'écrie :*) Ciel et terre! quelle est belle!..

ANGÈLE, *riant.*

Ah! ah! excusez-moi, chevalier, mais votre étonnement... Ah!.. ah!..

CROUSTILLAC, *frappé au cœur.*

Par ma mère! qu'elle est belle!

ANGÈLE, *riant.*

Eh bien! brave chevalier, voilà tout ce que vous avez à me dire?..

CROUSTILLAC, *à part, avec émotion.*

Mordious! j'ai eu tort de venir ici, je me sens frappé là, (*Il montre son cœur.*)

ANGÈLE, *riant.*

Ah ça chevalier, vous me ferez croire qu'un méchant magicien vous a ôté la parole.

CROUSTILLAC, *à part.*

C'est vrai. J'ai l'air d'une grue.

ANGÈLE, *riant.*

Ah! ah! pardon encore, chevalier, mais... Ah! ah!..

CROUSTILLAC, *avec sentiment.*

Vous riez, madame... J'ai l'air bien sot, c'est que je vois... C'est que j'admire.

ANGÈLE, *riant.*

Non chevalier, ce n'est pas cela qui me fait rire je; ris parce que... (*Riant,*) vous avez les yeux de mon premier mari... la taille du second .. et le nez du troisième!..

CROUSTILLAC, *avec un mouvement de dépit et de chagrin.*

Je suis ravi, adorable veuve, de réunir ainsi en ma seule personne un petit échantillon de vos trois défunts maris. (*Avec un aceent de tendresse.*) Mais par Vénus, votre patronne, je serais capable de vous aimer pour trois, et pour quatre .. en me comptant.

ANGÈLE.

Cela veut dire, n'est-ce pas, chevalier, que vous voulez m'épouser?

CROUSTILLAC, *stupéfait.*

Comment... vous...

ANGÈLE

Arrache-l'âme m'avait prévenue; mais vraiment vous me gâtez; vous êtes si facile, si accommodant! aussi... un jour, comment vous remplacerai-je?

CROUSTILLAC, *ébahi.*

Me remplacer?

ANGÈLE.

Oui, après vous?

CROUSTILLAC.

Comment, après moi ?

ANGÈLE.

Jugez donc, que de difficultés pour trouver quelqu'un qui m'épouse...en cinquièmes noces...car après vous, je serai veuve de mon quatrième ! Songez donc à cela, chevalier.

CROUSTILLAC.

J'y songe, madame, quoique cette réflexion ne soit pas couleur de rose ; mais il paraît seulement que vous assigneriez un terme bien court à mon bonheur.

ANGÈLE.

Mais, dame... un an environ... un peu plus... un peu moins.

CROUSTILLAC.

Capédébious, j'aime mieux que ça soit plus... madame.

ANGÈLE.

Et c'est si vite passé, un an ! dans un bon ménage!

CROUSTILLAC, *à part.*

Est-ce à l'entendre, est-ce à la regarder que ma tête se perd ainsi ?...Mais c'est une épreuve, elle veut m'effrayer, afin de voir si j'ai vraiment le cœur d'un César. (*Avec explosion.*) Eh bien, soit ! un an, un jour (*entrée de Monmouth* , une heure, une minute, qu'importe la durée de mon bonheur? (*Il tombe à genoux.*) Ne fût-ce qu'un éclair lancé de ces beaux yeux.

ANGÈLE, *vivement.*

Vrai, vous consentiriez à m'épouser malgré tout?

CROUSTILLAC, *se jetant à genoux.*

Malgré le ciel et l'enfer !

SCENE VI.

LES MÊMES, MONMOUTH, *puis* RUTTLER *et* PATRICE.

MONMOUTH, *qui s'est approché.*

Et ma foi, chevalier, vous aurez raison.

CROUSTILLAC.

Mordious !

MONMOUTH.

Barbe-Bleue n'est pas un mauvais parti.

CROUSTILLAC, *se relevant.*

Monsieur !

MONMOUTH.

Eh bien ! à quand la noce ?

CROUSTILLAC, *sévèrement.*

Je veux bien servir de jouet à madame, mais pas à vous, mon maître.

ANGÈLE, *alarmée.*

De jouet! chevalier?

CROUSTILLAC.

Eh! madame, que voulez-vous que je pense? Le boucanier m'offre de m'amener ici; introduit près de vous, vous m'offrez votre main avec empressement, afin de succéder aux trois maris que vous avez consommés depuis quinze mois... sans compter le cinquième, auquel vous pensez déjà.

ANGÈLE.

Eh bien, monsieur?

CROUSTILLAC.

Ah ça, madame, on prend donc le chevalier de Croustillac pour un oison? Mordious! je ne suis pas si sot que j'en ai l'air; après un moment d'ivresse, la raison revient. Je ne donne pas dans ces fabuleuses consommations de maris, et je ne demande pas vingt-quatre heures pour démêler tout ce que cachent ces bizarreries.

MONMOUTH, *à Angèle.*

Tu as été trop loin.

ANGÈLE, *bas.*

O mon Dieu!

CROUSTILLAC, *à part.*

Elle a pâli! quel est donc ce mystère? (*Au fond Rutler et Patrice paraissent.*)

RUTLER, *montrant Croustillac. A mi-voix.*

C'est lui, c'est le prince!

PATRICE, *à mi-voix.*

Un boucanier est avec lui.

RUTLER, *à mi-voix.*

Retirons-nous, attendons qu'il soit seul. (*Ils se retirent.*)

ANGÈLE, *bas.*

Je vais tâcher de tout réparer.

MONMOUTH, *bas.*

Et moi, l'empêcher, en tout cas, de sortir d'ici.

ANGÈLE, *bas.*

Je reprends confiance, va. (*Elle lui baise la main, Montmouth sort.*)

CROUSTILLAC, *qui a vu.*

Ah! c'est le comble! cette enchanteresse, baiser la main d'un tel misérable!

ANGÈLE, *en souriant, bas.*

Serait-il jaloux?

CROUSTILLAC, *à part.*

Cette femme si différente de toutes celles que j'ai vues... Ah

mordious, je suis faible... je suis sot... Mais... mais, par ma mère, cela me fait tant de mal... que j'en pleure... Oui, j'en pleure de douleur et de rage, car je l'aime déjà comme un insensé. (*Il tombe sur un banc et cache son visage.*)

ANGÈLE, *qui l'a toujours examiné.*

Pauvre chevalier! il souffre... Décidément il a du cœur. (*Elle va à lui.*) Écoutez-moi, chevalier; je vous ai paru étrange; mais il ne faut pas croire que je méconnaisse les gens de cœur... Et quoique vous soyez peut-être un peu vain... un peu fanfaron... un peu outrecuidant...

CROUSTILLAC.

Madame!...

ANGÈLE.

Au fond, je vous crois bon et brave... et, bien que vous soyez pauvre et d'une naissance obscure...

CROUSTILLAC, *avec dignité.*

Madame, il y avait un sire de Croustillac à la Croisade.

ANGÈLE.

Si vous étiez né riche et puissant, vous eussiez fait, j'en suis sûr, un noble emploi de votre fortune. La misère aurait pu vous conseiller beaucoup plus mal qu'elle ne l'a fait, car vous avez, m'a-t-on dit, souffert et enduré de cruelles privations.

CROUSTILLAC, *à part.*

Cette voix touchante, cette bonté... Ah! malheureux, il ne me manquait plus que cela. (*Haut et tâchant de rire.*) Si vous avez de moi, madame, si bonne opinion, je ne m'étonne pas que vous m'ayez choisi pour mari.

ANGÈLE.

Tenez, chevalier, ne parlons plus de cette plaisanterie.

CROUSTILLAC.

Vous me l'avouez, madame, j'étais votre jouet.

ANGÈLE.

Non... mais dans ma solitude...

CROUSTILLAC.

Votre solitude! madame! Votre solitude! Il me semble que dans votre solitude, vous avez bien assez de distraction pour vous passer de celle-là.

AGÈLE, *avec bonté.*

Chevalier, oubliez les folies que je vous ai dites, ne pensez plus à ma main, qui ne peut appartenir à personne, chevalier, à personne, entendez-vous bien, et que cela vous console... Vous êtes libre de sortir d'ici... Mais, comme souvenir du Morne au Diable et de la Barbe-Bleue, vous me permettrez de vous of-

frir, n'est-ce pas? quelques-uns de ces diamants dont vous étiez si épris avant de m'avoir vue.

CROUSTILLAC, *avec dignité.*

Madame, je ne vous demande qu'un guide pour sortir de votre maison.

ANGÈLE.

Vous aurez un guide, chevalier, mais...

CROUSTILLAC.

Madame, je suis ridicule, je suis vain, je suis un chevalier d'aventure, mais j'ai mon point d'honneur à moi.

ANGÈLE.

Mais, monsieur...

CROUSTILLAC.

Madame, j'ai pu amuser le capitaine du bâtiment qui m'a conduit ici pour le payer du passage qu'il m'a donné sur son navire ; c'était là un misérable métier, madame, je le sais plus que personne. C'était là un marché tout comme un autre.

ANGÈLE, *à part.*

Pauvre homme, il m'intéresse!

CROUSTILLAC.

Je ne dis pas cela pour être plaint, madame; je veux seulement vous faire comprendre que si, par nécessité, j'ai pu accepter le rôle d'un commensal complaisant, jamais je n'ai reçu d'argent en paiement d'une humiliation... Puissiez-vous, madame, ignorer le mal que m'a fait votre offre ; moins encore, croyez-le bien, parce que cette offre était outrageante que parce qu'elle était faite par vous.

ANGÈLE.

Ah! monsieur, mes regrets...

CROUSTILLAC.

Au fait, pourquoi m'auriez-vous traité autrement ? Sous quels auspices suis-je entré ici? Comme un bouffon que l'on paye et qu'on chasse quand on a ri. Pourquoi se gêner avec moi? Les vêtements que je porte ne m'appartiennent même pas.

ANGÈLE.

A votre tour vous êtes cruel, monsieur; vous me faites durement sentir le tort d'une plaisanterie dont je n'avais pas deviné la portée. Je suis coupable, je l'avoue... Pardonnez-moi donc, je vous en conjure, le mal que je vous ai fait involontairement.

CROUSTILLAC.

Ces bonnes paroles me font tout oublier... Ah! madame, priez le ciel de me donner l'occasion de me faire tuer pour vous, je mourrai content.

ANGÈLE.

Dieu merci, cette occasion ne se présentera pas. Ainsi, la paix est faite? Vous ne m'en voulez plus de mes folies?

CROUSTILLAC.

Moi! vous en vouloir?

ANGÈLE.

Consentez-vous à m'attendre ici?

CROUSTILLAC.

Ici?

RUTLER, *paraissant au fond.*

Les voici, tâchons d'écouter.

ANGÈLE.

Oui, attendez-moi là, et je suis sûre, cette fois, vous ne refuserez pas ce que je vais vous apporter. Adieu, mon ami. (*Elle rentre.*)

RUTLER, *à part.*

Son ami! plus de doute, c'est lui! c'est lui!

SCENE VII.

CROUSTILLAC *seul la suivant des yeux*, RUTLER.

CROUSTILLAC.

Cette femme-là, je l'adore... eh! bien... après, ça ne nuit à personne, et je ne sais... Il me semble que cela me rend meilleur. Il y a deux jours, j'aurais peut-être accepté ces diamants, aujourd'hui cela me fait honte... Allons, mon pauvre Croustillac, il faut partir!

RUTLER, *terrassant Croustillac.*

Je vous arrête comme coupable de haute trahison.

CROUSTILLAC, *à part.*

Qu'est-ce qu'il dit celui-là?

RUTLER.

Vous êtes mort si vous faites un mouvement, ou si vous appelez madame la duchesse, votre femme, à votre secours.

CROUSTILLAC, *à part.*

La duchesse!... ma femme?

RUTLER.

J'ai promis au roi, mon maître, de vous ramener mort ou vif.

CROUSTILLAC.

Voulez-vous d'abord me laisser relever?... Je vous promets de ne pas crier; mais je suis très-mal comme cela.

RUTLER.

Mylord duc, souvenez-vous de vos promesses.

CROUSTILLAC, *à part.*

Mylord duc! (*Il se relève et regarde Ruttler en face.*) Eh bien! il ne s'aperçoit pas de sa méprise? (*Haut.*) Vous êtes bien sûr, monsieur, que c'est moi que vous cherchez?

RUTLER.

Que votre grâce n'essaye pas de me tromper, j'ai entendu votre conversation avec madame la duchesse... Quel autre, d'ailleurs, que vous, mylord, se promènerait à cette heure avec elle? Quel autre que votre grâce porterait ce justaucorps dont votre royal père vous avait revêtu?...

CROUSTILLAC, *à part.*

Mon royal père!

RUTLER.

Et que vous portiez encore dans une fatale circonstance que je ne veux pas rappeler.

CROUSTILLAC.

Je vous permets de tout me dire, monsieur. Je vous y engage même très-instamment. Expliquons-nous... pourquoi tenez-vous tant à me tuer?

RUTLER.

Ecoutez-moi bien. Vous avouerez qu'en ce moment vous ne pouvez m'échapper. Si, en essayant de fuir, vous me mettiez dans la dure nécessité de vous tuer...

CROUSTILLAC.

Dure nécessité pour tous deux, monsieur.

RUTLER.

Je le pourrais d'autant plus impunément, mylord duc, que vous êtes déjà mort... et que l'on n'aurait ainsi aucun compte à rendre de votre sang.

CROUSTILLAC.

Si je vous ai bien entendu, monsieur, vous tenez à me faire comprendre que vous pouvez me tuer impunément sous le prétexte, assez spécieux, j'en conviens, que je suis déjà mort?

RUTLER.

Je n'aurais jamais cru, mylord duc, que vous pussiez plaisanter sur ce terrible moment qui a dû vous laisser pourtant de bien affreux souvenirs... Telle sera donc toujours la reconnaissance des princes!

CROUSTILLAC *traverse le théâtre, se dirige vers le pavillon, Rutler lui barre le passage, avec impatience.*

Je dois vous déclarer, monsieur, qu'il ne s'agit pas de reconnaissance ou d'ingratitude dans cette affaire, et que... (*A part.*) N'allons pas faire quelque bévue... (*Haut*) Permettez, monsieur. (*Il le fait redescendre en scène.*) Il me semble que nous nous écartons de la question... Dites-moi simplement ce que vous voulez de moi.

RUTLER.

J'ai l'ordre, monseigneur, de vous conduire à la Tour de Londres.

CROUSTILLAC, *à part*

Mordious! le quiproquo ne me convient plus!

RUTLER.

Je n'ai pas besoin de vous dire, mylord duc, que vous y serez traité avec les respects qui sont dus à vos malheurs et à votre rang. (*Il lui présente le pistolet.*)

CROUSTILLAC.

Permettez-moi de réfléchir un moment. (*A part.*) J'entrevois vaguement que l'erreur de ce brutal à mon endroit peut servir cette adorable petite créature... Une fois arrivé en Angleterre, la méprise sera reconnue. Or, comme il faut, après tout, que je retourne en Europe, j'aime bien mieux, si cela se peut, y retourner en prince qu'en passager gratis de maître Daniel. (*Haut.*) Mais la duchesse?

RUTLER.

Ce mariage est nul, mylord; il a été contracté après votre exécution à mort!

CROUSTILLAC.

Savez-vous bien, monseigneur, qu'il faut être bien sûr de son fait pour prêter aux gens de pareilles originalités?

RUTLER.

Tranchons là. On veut faire de vous un instrument, et j'ai pour mission de ruiner les projets d'un envoyé de France, qui, d'accord ou non avec votre grâce, peut arriver d'un moment à l'autre.

CROUSTILLAC.

Je vous donne ma parole de gentilhomme que j'ignorais les projets de cet envoyé français.

RUTLER.

Je crois votre grâce; mais le roi, mon maître, ne peut oublier, mylord duc, que vous avez porté vos vues sur le trône d'Angleterre.

CROUSTILLAC.

Eh bien! c'est vrai, je ne le nie pas.

RUTLER.

Ah!...

CROUSTILLAC.

Que voulez-vous? l'ambition, la gloire, l'entraînement de la jeunesse... Mais, croyez-moi, l'âge nous mûrit, nous rend sages; avec les années, l'ambition s'éteint, on vit content de peu dans la retraite... Une fois tranquille dans le port, jetant un regard philosophique sur les orages et les passions, on cultive les champs paternels, quand on en a, ou du moins on regarde couler en paix le fleuve de la vie, qui va bientôt se perdre dans l'océan de l'é-

rnité... Je n'hésiterai donc pas, en confirmation de ces paroles, vous jurer de ne jamais élever la moindre prétention au trône 'Angleterre... vrai... foi de gentilhomme, je n'en ai pas la moindre envie.

RUTLER.

Milord duc, je dois remplir ma mission... Si vous hésitez, je compte sur un puissant auxiliaire.

CROUSTILLAC.

Et lequel?...

RUTLER.

Instruite par moi, vous voyant sous le coup de cette arme...

CROUSTILLAC, *à part.*

Il est insupportable avec son pistolet!...

RUTLER.

Madame la duchesse aimera mieux vous voir prisonnier que tué.. on sait combien elle est dévouée à son époux.

CROUSTILLAC, *à part.*

Son époux; mais en acceptant ce rôle, je sauve donc quelqu'un qu'elle aime!...Elle serait heureuse par moi!...sans le savoir!.. allons, c'est bien cela, mon pauvre Polyphême... Ferme! du courage.

RUTLER, *qui a regardé à gauche.*

Tenez, milord, la voici.

CROUSTILLAC, *à part.*

Est-ce un secours?

RUTLER.

Pas un mot, car je suis là, près de vous, et au moindre mouvement pour m'échapper...

CROUSTILLAC.

C'est bon!... C'est entendu. (*Rutler se cache derrière un arbre.*)

SCENE VIII.

CROUSTILLAC, RUTLER, PATRICE, ANGÈLE.

CROUSTILLAC.

C'est elle!

PATRICE, *paraissant au fond entre les arbres, à part.*

C'est elle!...

ANGÈLE.

Je veux réparer mon erreur, généreux ami, et vous ne refuserez pas de ma main un présent...(*Elle lui offre une épée, Croustillac la saisit.*)

CROUSTILLAC.

Une épée! ah! je ne crains plus rien!

RUTLER.

Mylord duc, vous êtes mort!... (*Au même instant Rutler tire son pistolet. Angèle s'enfuit en poussant un cri.*)

PATRICE, *à demi caché au fond.*

Elle fuit!... ah! le colonel ne la tuerait pas, lui... (*Il court du même côté qu'elle.*)

CROUSTILLAC.

Vous m'avez manqué, à mon tour. (*Il se précipite sur lui l'épée haute, Une lutte s'engage.*)

RUTLER.

On approche... qui vive?

SCENE IX.

LES MÊMES, LE COMTE DE CHEMERAULT, LE PÈRE GRIFFON, SOLDATS.

LE COMTE DE CHEMERAULT.

Envoyé du roi de France.

RUTLER.

Trahison! (*Il frappe Croustillac de son poignard.*)

CROUSTILLAC, *tombant.*

Je suis mort!...

CHEMERAULT.

Aux armes!... (*On se précipite sur Rutler, que l'on contient.*)

RUTLER.

Monsieur l'envoyé de France, vos projets sont déjoués... Vous veniez chercher Jacques duc de Monmouth, relevez ce cadavre.

CHEMERAULT.

Malheureux, vous serez fusillé dans les vingt-quatre heures... (*On emmène Rutler.*)

CROUSTILLAC, *se relevant et se tâtant.*

Pas maladroit... cette casaque est plastronnée à l'épreuve de la balle et de la pointe.

CHEMERAULT, *revenant.*

Monseigneur, êtes-vous gravement blessé?

GRIFFON, *à part.*

Le Gascon sous ce costume!

CHEMERAULT.

Que votre altesse s'appuie sur moi.

CROUSTILLAC, *à part.*

Votre altesse! Celui-là aussi! (*Haut.*) Merci, monsieur, je ne suis qu'un peu étourdi. (*Il se relève.*)

CHEMERAULT.

Que votre altesse me permette de lui présenter les compliments de mon maître, sa majesté très-chrétienne, le roi de France.

CROUSTILLAC, *à part..*

J'aime bien mieux celui-là. (*Haut.*) Sa majesté est bien bonne.

CHEMERAULT.

Votre altesse veut-elle m'accorder deux minutes d'entretien pour lui expliquer ma mission?

CROUSTILLAC.

Très-volontiers, monsieur...

CHEMERAULT.

Le comte de Chemerault.

CROUSTILLAC.

Très-volontiers, monsieur le comte de Chemerault. (*Ils s'avancent sur la scène.*)

LE PÈRE GRIFFON.

Est-ce un rôle convenu qu'il joue-là? allons le savoir près du prince. (*Il sort.*)

CHEMERAULT, *avec mystère et même jeu pendant toute la scène.*

Vos partisans s'agitent.

CROUSTILLAC.

Oui, monsieur.

CHEMERAULT.

Il dépend de vous de resaisir l'éclatante position qui vous est due.

CROUSTILLAC.

Oui, monsieur.

CHEMERAULT.

Vous vous mettez à la tête des partisans de votre oncle, Jacques Stuart.

CROUSTILLAC.

Oui, monsieur.

CHEMERAULT.

Car le roi ne veut plus voir en vous que son digne neveu.

CROUSTILLAC.

Il a raison... Il faut toujours en revenir à la famille. Mon Dieu! que chacun y mette un peu du sien, et tout finira par s'arranger.

CHEMERAULT.

Tout est favorable à la tentative projetée; un bon nombre de vos anciens compagnons d'armes, de vos loyaux serviteurs, m'ont accompagné.

CROUSTILLAC.

Ici?

CHEMERAULT.

Ils sont à bord de la frégate.

CROUSTILLAC.

Bien, ne les laissez pas débarquer.

CHEMERAULT.

Tels ont été mes derniers ordres; mais on a bien de la peine à retenir leur enthousiasme.

CROUSTILLAC.

Pauvres amis!

CHEMERAULT.

Les Dudley, les Rothsay!

CROUSTILLAC.

Ah! les Rothsay sont là?

CHEMERAULT.

Lord Mortimer...

CROUSTILLAC.

Ce vaillant Mortimer... aussi.

CHEMERAULT.

Il voulait se jeter à la nage.

CROUSTILLAC.

Un caniche de fidélité.

CHEMERAULT.

Avec de tels hommes, avec les armes que contient la frégate, il faut frapper un coup rapide.

CROUSTILLAC.

Où ça?

CHEMERAULT.

Chut... le Cornouaille s'agite.

CROUSTILLAC.

Le Cornouaille s'agite?

CHEMERAULT.

Il vous attend.

CROUSTILLAC.

Le Cornouaille m'attend?

CHEMERAULT.

Et mon maître, et votre oncle, Jacques Stuart, vous offrent le titre, les avantages de vice-roi d'Écosse et d'Irlande.

CROUSTILLAC.

A moi!

CHEMERAULT.

Je suis porteur des letres patentes de Leurs Majestés.

CROUSTILLAC.

Pardon, monsieur, ceci mérite réflexion. (*Le comte de Chemerault se retire un moment au fond du théâtre.*) Tout à l'heure une prison assez propre, sans doute... mais perpétuelle... Maintenant une vice-royauté... Il y a des gens qui aiment cela... quoique... Enfin, il faut au moins offrir... Si cela convient à la Barbe-Bleue... et à son... je ne sais qui... Je n'ai pas le droit de prendre tout pour moi...

CHEMERAULT, *se rapprochant.*

Votre Altesse me paraît maintenant décidée; il ne m'en coûte plus de lui révéler l'autre partie de ma mission.

CROUSTILLAC.

Ah! il y a une autre partie?

CHEMERAULT.

Votre Altesse comprendra qu'en lui parlant avec la franchise qu'elle a pu remarquer tout à l'heure...

CROUSTILLAC.

Je l'ai remarquée.

CHEMERAULT.

J'étais chargé de brûler ainsi ses vaisseaux.

CROUSTILLAC.

Comment! vous brûliez mes vaisseaux?

CHEMERAULT.

Je mettais Votre Altesse dans l'impossibilité de reculer. Si vous n'eussiez pas accepté, j'aurais eu l'honneur de conduire directement Votre Altesse aux îles Sainte-Marguerite, où elle garderait une prison perpétuelle.

CROUSTILLAC, *à part.*

C'est étonnant... Tous ces gouvernements n'ont au fond qu'une idée, la prison perpétuelle!... (*Il reste dans l'attitude d'une profonde méditation.*)

CHEMERAULT.

Eh bien! monseigneur?

CROUSTILLAC, *avec fierté.*

J'accepte la vice-royauté d'Irlande et d'Ecosse!... Allons chercher ma femme.

SIXIÈME TABLEAU.

Appartement riche et élégant. A gauche, porte au deuxième plan, et porte plus grande au troisième. A droite, grande porte au troisième plan; au premier, cheminée avec pendule. Meuble de salon. Le fond fermé par une granee draperie.

SCENE I.

MONMOUTH, *seul.*

Je n'en saurais douter... quelque malheur plane sur nous, ou même nous a déjà frappés sans que nous ayons encore le sentiment du coup dont nous allons gémir. Pas de nouvelles du père Griffon. Il n'est pas venu... pas un message!... Qu'a-t-il donc appris en Europe?... Parfois, tant on est ardent à tromper ses inquiétudes, je me figure qu'il nous ménage quelque surprise heureuse; qu'il attend quelqu'un, qu'il veut conduire ici... Si le généreux Sidney, si mon père se présentait tout à coup à nous; si Angèle, ma bien-aimée Angèle, ivre de joie...

SCÈNE II.

MONMOUTH, ANGÈLE, *accourant.*

ANGÈLE.

Jacques! Jacques!

MONMOUTH.

Qu'as-tu, mon Dieu?

ANGÈLE.

Il faut fuir.

MONMOUTH.

Que dis-tu?

ANGÈLE.

Tu es découvert.

MONMOUTH.

C'est impossible!

ANGÈLE.

J'ai vu...

MONMOUTH.

Quoi?

ANGÈLE.

Les Anglais.

MONMOUTH.

Où?

ANGÈLE.

Là, dans le parc.

MONMOUTH.

Vite, les esclaves!

ANGÈLE.

Ils ne viendront pas... Tu as le temps de fuir.

MONMOUTH.

Comment?

ANGÈLE.

Le costume du chevalier les a trompés.

MONMOUTH.

Ils l'ont pris pour moi?

ANGÈLE.

Oui!

MONMOUTH.

Je cours e délivrer.

ANGÈLE.

Ah! je t'en prie, n'y va pas... Il ne court aucun danger; fuis, je t'en conjure.

MONMOUTH.

Exposer cet homme!...

ANGÈLE.

C'est ma vie, mon bonheur, que je te demande de sauver!

MONMOUTH.

Angèle ! une lâcheté !

SCENE III.

Les mêmes, BETTY, *arrivant par la gauche, 3e plan.*

BETTY.

Madame ! madame !

ANGÈLE.

Qu'y a-t-il?

BETTY.

Dupont, le domestique du père Griffon !

MONMOUTH.

Enfin !.. Fais-le entrer.

BETTY.

Il est blessé, mourant ; il se soutient à peine.

MONMOUTH.

Je cours. (*Mouvement d'Angèle.*) Non, reste ici... Surveille ce qui se passe dans le parc. (*A part*) Ah ! je ne veux pas qu'un autre lui apprenne les malheurs que je prévois. (*Il sort précédé de Betty.*)

SCENE IV.

ANGÈLE, *un moment seule* ; *puis* PATRICE, *entrant en silence par le fond.*

ANGÈLE.

Et je suis seule pour lutter contre tant de dangers, pour le sauver lorsque sa générosité même le précipite dans le péril! Seule ! seule ! Mon Dieu, rendez-moi mon père, rendez-moi ces protecteurs dévoués de mon enfance. (*Cri de joie.*) Ah ! c'est une illusion, c'est une magie ! Patrice.

PATRICE, *s'avançant.*

A genoux.

ANGÈLE.

Que dites-vous ?

PATRICE.

A genoux!

ANGÈLE.

Pourquoi ?

PATRICE.

Parce qu'il faut mourir.

ANGÈLE.

Moi ?

PATRICE.

Celle qui déshonore une famille d'Écosse.

ANGÈLE.

Moi, Patrice?

PATRICE.

Celle qui fait pleurer dans le ciel un martyr.

ANGÈLE, *avec terreur.*

Il est fou.

PATRICE, *venant sur elle.*

Il faut mourir. (*Elle pousse un cri.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, MONMOUTH.

MONMOUTH, *entrant et se précipitant sur lui.*

Lâche brigand! (*Il l'a terrassé, et lui arrache la hache qu'il lè sur sa tête.*)

ANGÈLE.

Jacques, grâce! c'est le chef de nos braves des montagnes; sc père est mort pour mon père.

MONMOUTH.

Tu le veux. (*Il lui lie les mains.*) Qu'il vive donc.

ANGELE.

Patrice, vous n'avez donc pas reconnu la fille que votre mè. a nourrie de son lait?

PATRICE.

C'est pour cela que j'aimais mieux la tuer ici tout de suite.

MONMOUTH, *à part.*

Que veut-il dire?

ANGÈLE, *à Monmouth.*

Tais-toi! (*Haut.*) Vous la sauviez donc d'un danger plus grai que la mort?

PATRICE.

Oui, de la honte!

ANGÈLE.

La honte!

MONMOUTH.

Il y a là un mystère odieux.

ANGÈLE, *à part.*

Je le pénétrerai. (*Haut.*) Et quelle honte m'était donc r servée?

PATRICE.

Quelle honte!... d'entendre dire, quand vous iriez en Angl terre: C'est la complice du suborneur; c'est la complice de l'ɩ sassin!

MONMOUTH, *à mi-voix.*

Assassin!

ANGÈLE, *à mi-voix en souriant.*

Penses-tu que je le croie, et ne vois-tu pas que sa raison...

PATRICE, *à part, examinant Monmouth.*

Quel est donc cet homme?

ANGÈLE.

Et toute l'Angleterre se laisserait donc tromper comme vous?

PATRICE.

Tromper! mais vous, la fille de lord Sidney, la fille de notre maître bien-aimé, vous étiez ici avec l'infâme. (*A part.*) Il a tressailli.

ANGÈLE.

Oui, j'étais ici avec mon mari.

PATRICE.

Votre mari! le meurtrier!

MONMOUTH.

Oses-tu bien, misérable!

ANGÈLE, *à Monmouth.*

J'ai peur.

MONMOUTH.

Il faut qu'il parle.

PATRICE.

Si milady le veut, je parlerai.

ANGÈLE.

Ah! c'en est trop! j'ai repoussé ses paroles comme celles d'un insensé, et cependant je veux savoir les rêves affreux de cet homme. Parlez, Patrice; au nom de mon père, parlez.

PATRICE.

Votre père! Vous invoquez votre père, et j'ai voulu vous tuer pour lui! Ah! pardon, milady, ne craignez plus rien de moi; je voulais punir, je n'aurai plus qu'à venger.

MONMOUTH.

Punir?

PATRICE.

Un infame.

ANGÈLE.

Venger?

PATRICE.

Vous, votre père.

ANGÈLE.

Achevez.

PATRICE.

Ah! je vois tout maintenant. Quand vous êtes partie de Londres, c'est qu'un homme est venu vous dire: J'ai ma grâce, fuyons; c'est la volonté de lord Sidney; fuyons dans un autre monde, bientôt il viendra nous y rejoindre.

ANGÈLE.

Oui, c'est là ce qu'il m'a dit.

PATRICE.

Et pendant ce temps, un noble écossais, l'honneur de sa race, la gloire de notre île, notre maître adoré...

ANGÈLE.

Mon père, que faisait-il ?

PATRICE.

Fidèle à la mémoire de Charles II, dont il avait promis de protéger le fils, dévoué comme Strafford...

MONMOUTH.

Mon Dieu, je frémis malgré moi.

PATRICE.

Il bénissait sa fille par la pensée, et récitait les prières des agonisants.

ANGÈLE.

Sur qui ?

PATRICE.

Sur lui-même.

ANGÈLE.

Il croyait donc mourir ?

PATRICE.

Il est mort.

MONMOUTH.

Lord Sidney...

ANGÈLE.

Mort ! lui ! entendez-vous ? Il dit que mon père est mort !

MONMOUTH.

Angèle, mon Angèle, calme-toi. Toi-même, ne m'as-tu pas dit que sa raison...

ANGÈLE.

Oui, c'est vrai; c'est un insensé qui rêve... Patrice, mon bon Patrice, revenez à vous ; vous aurez cru que vous étiez avec des ennemis; mais, vous le voyez, vous vous trompiez.

MONMOUTH.

Patrice, dites-nous la vérité.

PATRICE.

Est-ce que mes larmes ne vous la disent pas?

ANGÈLE.

On ne pleure pas pour un mensonge... Je n'ose plus l'interroger... Il est donc mort du chagrin de mon absence, du regret de ne pouvoir nous rejoindre ?

PATRICE.

Il n'en a pas eu le temps.

MONMOUTH, *lui déliant les mains.*

Patrice, soyez libre, et, devant Dieu, dites ce qui est.

PATRICE.

Il est mort parce qu'un lâche a eu peur de la mort et lui a dit : prends ma place et laisse-moi fuir. Mylord duc partit, lord Sidney resta à la tour de Londres, et, la nuit suivante, la tête du dernier de nos lords roulait sur l'échafaud.

ANGÈLE, *tombant à genoux.*

Mon père, mon père, je ne suis pas coupable.

MONMOUTH.

Au nom du ciel ! ne crois pas cette horrible fable : moi ! moi, parricide !

PATRICE, *à part.*

C'est lui ! le colonel s'est trompé. (*Haut.*) Il est tombé sans trahir le mystère d'un perfide... L'Angleterre ne sait pas encore son martyre, mais je l'ai su, moi, et j'ai juré la mort du meurtrier de lord Sidney. (*Il va ramasser sa hache pour frapper Monmouth, qui est tout à la douleur d'Angèle.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE PÈRE GRIFFON, *qui vient d'arriver, met le pied sur la hache.*

LE PÈRE GRIFFON.

Malheureux !

ANGÈLE, *avec un cri d'effroi, et se mettant au-devant de Pairice.*

Ah !

PATRICE, *s'arrêtant.*

Un prêtre ! une femme !

MONMOUTH.

Ah ! laissez-le frapper, si vous croyez que j'aie lâchement trahi le plus noble, le plus généreux des hommes.

ANGÈLE.

Mon Dieu ! si je dois le haïr, qui donc pourrai-je aimer ?

LE PÈRE GRIFFON.

Ecoutez-le, ma fille ; écoute-le, pauvre fanatique.

MONMOUTH.

J'étais résigné à la mort, attendant dans mon cachot la dernière nuit de ma vie, quand lord Sidney entre et me dit : Ton oncle, le roi Jacques II, vaincu par nos prières, t'accorde ta grâce ; mais pour te soustraire aux ennemis qui te poursuivaient, il veut que tu fuies en secret et que tu sois en sûreté avant qu'on ne sache la résolution de t'épargner. Pars donc, tes gardiens sont prévenus ; je reste ici à ta place, à l'abri de tout danger ; pars, emmène avec toi Angèle, et sur la première terre où

tu mettras le pied deviens son époux... Bientôt j'irai vous rejoindre... Si dans un an je n'étais pas avec vous, envoie à la Rochelle, on y trouvera de mes nouvelles... Il m'apportait la liberté, la vie, le bonheur ; je l'ai cru, Angèle, voilà mon crime... Ah ! ta douleur a raison, je ne devais pas le croire.

ANGÈLE.

Non ! Dieu ne m'a pas condamnée à tant de regrets à la fois.

PATRICE.

Et s'il ment?

LE PÈRE GRIFFON.

Écoute encore !

MONMOUTH.

Grâce ! pitié ! mon Angèle, je t'ai ravi ton père, le plus saint, le plus admirable des hommes; mais il ne m'a pas appelé traître, et en accomplissant son dévouement il n'a pu me maudire.

LE PÈRE GRIFFON.

Si ces dernières paroles furent une malédiction, vous allez le savoir ; car, à la Rochelle, en suivant les instructions que vous m'avez remises, voici ce que j'ai trouvé.

MONMOUTH.

Une lettre !

ANGÈLE.

De mon père !

LE PÈRE GRIFFON, *à Patrice.*

C'est ton maître qui va parler.

MONMOUTH, *lisant la lettre.*

Ma fille, cette lettre va détruire une illusion dont ta tendresse pour moi se berce depuis près de deux ans ; je ne te verrai plus ; ce ne sont pas de pénibles adieux que je t'adresse, ce sont des remerciements pour tout le bonheur que tu m'as donné et que je voudrais te rendre par ma mort ; sois bénie, mon Angèle, pour m'avoir fait un père heureux et fier de toi ; ma mort sera le premier chagrin que je t'aurai fait, il faut me la pardonner, mon enfant... (*Les sanglots l'interrompent.*) Il faut que ton époux, le fils de mon adoption, me pardonne aussi, je l'ai trompé ; mais je devais épargner ainsi un crime au roi Jacques, une honte à mon pays, une éternelle douleur à ma fille bien-aimée. Si pendant que vous lisez cette lettre, Jacques, noble fils de mon roi, la main de ma fille est dans la vôtre, si c'est sur votre sein qu'elle répand les larmes que je lui coûte, ne me blâmez pas. Ma vie est bien payée. Adieu, j'entends les funèbres apprêts. Récompensez tous ceux qui ont fidèlement servi notre famille, surtout Patrice, et dans votre mutuel amour n'ayez qu'un cœur pour aimer ma mémoire. (*Avec larmes.*) Oh ! mon père, mon père !

vous avez été noble et grand jusqu'à me désespérer, jusqu'à me faire haïr la vie.

ANGÈLE.

Jacques, c'est pour moi aussi qu'il s'est dévoué! (*Patrice, attentif pendant la lecture, aux derniers mots s'est mis silencieusement à genoux près de Monmouth, dont il baise la main.*)

LE PÈRE GRIFFON.

Pauvres enfants, le ciel par vos regrets veut vous unir encore davantage ; cet homme à genoux, abjurant sa vengeance, vous dit mieux encore que vous n'avez pas besoin de pardon..... mais, monseigneur, songez que vous êtes l'unique soutien de cette chère orpheline ; il faut vous soustraire au double danger !...

ANGÈLE.

Ah! je vous en supplie, mylord.

MONMOUTH.

Un Anglais m'a-t-on dit...

PATRICE.

Le colonel Rutler, qui, par ses mensonges...

LE PÈRE GRIFFON.

Il n'est plus à craindre ; il a été arrêté par le comte de Chemerault envoyé de France, qui dans quelques instants va pénétrer ici.

ANGÈLE.

Il ne connaît pas encore les déguisements de mylord?

LE PÈRE GRIFFON.

Je ne le crois pas.

ANGÈLE.

Hâte-toi, je t'en conjure, prends ton costume de flibustier; la couleur du teint te rendra méconnaissable; tu passeras sans exciter le soupçon.

MONMOUTH.

Eh bien, pour toi je consens à fuir; viens me rejoindre : un bâtiment peut nous porter à la Barbade, où toute inquiétude cesse, où nous n'avons plus rien à craindre de l'Angleterre et de la France.

LE PÈRE GRIFFON.

Allez, monseigneur, allez.

PATRICE.

Milord, vous savez que vous avez un homme de plus, prêt à se faire tuer pour vous.

MONMOUTH.

J'accepte, à charge de revanche... Vous viendrez avec nous, mon père... tous ce soir à l'Anse aux Caïmans. (*Il sort.*)

LE PÈRE GRIFFON.

Je cours rejoindre Daniel. Il faut que *la Licorne* nous attende ce soir.

PATRICE.

Le colonel a caché dans l'Anse aux Caïmans des hommes de son équipage sous le costume de contrebandiers, il faut que je les rejoigne.

MONMOUTH.

A ce soir.

ANGÈLE.

Mes amis, sauvez lord Monmouth; sauvez celui pour qui mon père a donné sa vie, pour qui je donnerais la mienne. (*Tous deux sortent par la gauche.*)

SCENE VII.

ANGÈLE, *un moment seule, puis* BETTY.

ANGÈLE.

Chère retraite, où j'ai été si heureuse, il faut la quitter! Ah! si Jacques est sauvé, j'emporterai d'ici avec moi mon bonheur.

BETTY.

Madame.

ANGÈLE.

Eh bien!

BETTY.

Ce chevalier français est là, et demande à vous voir.

ANGÈLE.

Ah! il a été bon, généreux... qu'il vienne.

BETTY.

Mais il est suivi de soldats, et accompagné d'un seigneur qu'il appelle monsieur le comte.

ANGÈLE.

Que le chevalier entre seul.

BETTY.

Je ne sais comment dire à madame.

ANGÈLE.

Quoi?

BETTY.

C'est qu'il m'a dit : Va annoncer à madame la duchesse, à ma femme, que je désire lui parler; que je veux l'emmener avec moi en France.

ANGÈLE.

Que dis-tu? C'était donc une perfidie? Quand il consentait à passer pour mylord, c'était donc pour abuser de ce titre, et son fol amour... Je ne le verrai pas, et je vais... Mon Dieu, si dans sa colère il voulait me suivre, s'il découvrait Jacques, qui n'a pas encore eu le temps... Que faire?

BETTY.

Le voici, madame. (*Chemerault et Croustillac paraissent au fond et s'y arrêtent.*)

CHEMERAULT.

Mylord duc, je vais donner des ordres pour poursuivre le colonel Rutler, qui vient de nous échapper, et je reviens dans cette salle avec mes hommes. Au premier appel je suis à vous. (*Il se retire.*)

CROUSTILLAC, *dans le fond.*

La voilà ; elle sera contente de moi.

SCENE VIII.

CROUSTILLAC, ANGÈLE, BETTY.

ANGÈLE.

Oh ! l'indignation... l'inquiétude... Je ne puis rester... (*Elle va pour sortir et rencontre Croustillac.*)

CROUSTILLAC.

Madame !..

ANGÈLE.

Quelle audace !... (*Elle veut continuer sa marche.*)

CROUSTILLAC, *se mettant sur son passage.*

Madame, je suis trop heureux.

ANGÈLE.

Laissez-moi, monsieur.

CROUSTILLAC.

Mais non, je ne puis pas.

ANGÈLE.

Laissez-moi, vous dis-je.

CROUSTILLAC.

C'est impossible. La chose est grave, madame ; il faut que je vous parle.

ANGÈLE.

Oseriez-vous donc me suivre ?

CROUSTILLAC.

Oui, madame; car, je vous le répète, il faut que je vous parle.

ANGÈLE, *à part.*

Grand Dieu ! si Jacques revenait... (*Haut.*) Eh bien, soit, monsieur... Betty, allez trouver le capitaine l'Ouragan.

CROUSTILLAC, *à part.*

Le flibustier ?

ANGÈLE.

Dites-lui de m'attendre, que je vais le rejoindre. (*Betty sort.*)

CROUSTILLAC.

Eh quoi, madame, sérieusement cet homme ?..

ANGÈLE.

De quel droit m'interrogez-vous, monsieur? n'est-ce pas à moi de vous demander compte de votre conduite déloyale?

CROUSTILLAC.

Ma conduite?...

ANGÈLE.

Quelle a-t-elle été? répondez.

CROUSTILLAC.

Ce ne sera pas long; écoutez moi madame, Je vous aimais véritablement; quand tantôt vous m'avez dit quelques bonnes paroles, je n'avais plus qu'une ambition... et celle-là n'offensait personne... celle de me dévouer pour vous. Mais comment avoir un pareil bonheur, moi, vagabond, qui n'ai que ma vieille épée, mon feutre et mes bas roses? Eh bien, pourtant, un ennemi me prend pour celui qu'on nomme votre mari... Jugez de ma joie, je puis sauver un homme que vous aimez passionnément... J'aurais préféré sauver autre chose... Mais je n'avais pas le temps de choisir.

ANGÈLE.

Oui, j'ai cru un instant... Passons monsieur.

CROUSTILLAC.

Passons, madame. Je quittais cette maison sans espoir de jamais vous revoir, avec la prison ou la potence en perspective. C'est égal, je me trouvais satisfait comme cela... Je ne demandais pas même un regret... Un souvenir seulement, madame, un souvenir.

ANGÈLE.

Aussi, monsieur, tant que je vous ai cru généreux...

CROUSTILLAC.

Passons, madame , passons... L'envoyé de France arrive , l'Anglais se croit trahi... Il m'envoie une balle... Ce sont les profits du dévouement... Rien de plus simple... Quand on se dévoue aux gens, ce n'est pas dans l'espérance d'être prochainement couronné de roses et caressé par des nymphes de la même couleur.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MONMOUTH, *entrant sans être vu.*

MONMOUTH.

Elle ne vient pas!.. Ah! la voici. (*Angèle lui fait signe de ne pas approcher.*)

ANGÈLE.

Continuez, monsieur.

CROUSTILLAC.

L'Anglais est arrêté; puis par, paranthèse, il se sauve un

moment après, et me voilà face à face avec le comte de Chemerault, l'envoyé de France. Quand je m'en allais en prison en Angleterre, je n'avais pas soufflé le mot ; mais le comte me parle d'une insurrection appuyée par le roi de France. Il me dit que si le duc de Monmouth se met à la tête du mouvement, le succès est certain. Il me parle de vice-royauté, de couronne : je n'avais pas le droit de refuser. Il voulait partir sur-le-champ ; il me fallait un prétexte ; j'ai dit : Je veux emmener ma femme. Et me voilà.

MONMOUTH, *qui a écouté, s'avançant.*

Quoi, monsieur, vous voulez...

CROUSTILLAC, *stupéfait.*

Quel est cet homme ?

ANGÈLE, *avec inquiétude.*

Que vous importe ?...

CROUSTILLAC, *avec emportement.*

Comment, que m'importe ? Mais vous avez donc juré de me mettre hors de moi ? Que m'importe ?... est-ce que je ne joue pas ici le rôle de votre mari ? existe-t-il seulement ? est-t-il ici ? ne vous servez vous pas de mon erreur pour vous débarrasser de moi ? Mais c'est a en devenir fou ! A chaque instant je crois que ma tête est sens dessus dessous.. Qui êtes-vous ? où suis-je ? que suis-je ? suis-je Croustillac ? suis-je mylord ? suis je le prince ? suis-je vice-roi, ou même roi ?... Ai-je eu le cou coupé, oui ou non ? Qu'on s'explique, il faut que cela finisse.

ANGÈLE, *avec inquiétude.*

Monsieur, certaines circonstances mystérieuses...

CROUSTILLAC.

Encore des mystères ! Je vous le répète, j'ai assez de mystères comme cela.

ANGÈLE.

Monsieur, veuillez donc comprendre...

CROUSTILLAC.

Je ne veux pas comprendre.

ANGÈLE.

Monsieur, calmez vous, réfléchissez...

CROUSTILLAC.

Je ne veux ni comprendre ni réfléchir ; à tort ou à raison, j'ai dit que vous m'accompagneriez, et vous m'accompagnerez.

ANGÈLE.

Monsieur !...

CROUSTILLAC.

Vous voyez bien cette pendule : si dans trois minutes vous ne consentez pas à me suivre, je dis tout à M. de Chemerault... Il en arrivera ce qu'il pourra.

ANGÈLE.

Je vous en prie.

CROUSTILLAC.

Décidez-vous ; je ne parle plus, je n'écoute plus jusque là... Je me fais muet, je me fais sourd, car ma tête crèverait comme une grenade. (*Il se jette sur un fauteuil, met ses doigts dans ses oreilles et attache ses yeux sur la pendule.*)

MONMOUTH, *à mi-voix.*

Peut-être est-ce un honnête homme !

ANGÈLE.

Son exaltation m'épouvante.

MONMOUTH.

Il faut risquer de nous confier à sa loyauté.

ANGÈLE.

Mais s'il nous trompe !

MONMOUTH.

Mais s'il parle !

ANGÈLE.

Oh ! quel abîme.

MONMOUTH.

Il n'y a pas à balancer ; disons-lui tout.

CROUSTILLAC, *bondissant de son fauteuil.*

Trois !... Est-ce oui ou non ?

MONMOUTH.

Je vais, chevalier, vous donner un haute marque de mon estime.

CROUSTILLAC.

Ton estime, noir scélérat ?

MONMOUTH.

Mais, monsieur...

CROUSTILLAC.

Pas un mot ! Madame, est-ce oui ou non ?

ANGÈLE.

Mais écoutez.

CROUSTILLAC.

Est-ce oui ou non ? (*Il va vers la porte du fond.*)

ANGÈLE, *épouvantée.*

Eh bien ! oui, je vous suivrai.

CROUSTILLAC.

Enfin ! Donnez-moi le bras et partons.

MONMOUTH.

Mais un instant, il faut que vous sachiez tout.

CROUSTILLAC.

Quoi ?

ANGÈLE.

Le Caraïbe n'était autre chose que le flibustier.

MONMOUTH.

Ou plutôt le boucanier et le Caraïbe ne font qu'un.

CROUSTILLAC.

Ah ! vous recommencez ! (*Au moment où il va s'élancer vers la porte, Monmouth se jette sur lui.*) A moi, monsieur de Chemerault !

MONMOUTH.

C'est moi qui suis le duc de Monmouth. (*Angèle enlève avec son mouchoir une partie du bistre qui teint les mains de Monmouth.*)

CROUSTILLAC, *à part.*

Le duc!...

ANGÈLE.

Voyez... comprenez-vous?

CROUSTILLAC.

Blanc... Il est blanc.

SCÈNE X.

LES MÊMES, CHEMERAULT. (*Il entre l'épée à la main. Angèle tombe dans un fauteuil en cachant son visage. Monmouth porte la main sur son poignard. Croustillac est stupéfait.*)

CHEMERAULT.

Qu'y a-t-il donc, monseigneur ? j'ai cru entendre le bruit d'une lutte et une voix qui appelait à l'aide.

CROUSTILLAC, *d'un ton sombre.*

Vous ne vous étiez pas trompé, monsieur.

CHEMERAULT.

C'est vous qui m'avez appelé ?

CROUSTILLAC.

Oui, monsieur le comte.

CHEMERAULT.

Mais pourquoi m'avez-vous appelé?

CROUSTILLAC.

Pour venir à mon secours.

CHEMERAULT.

Serait-ce ce misérable ? dites-un mot et mon escorte....

CROUSTILLAC, *vivement.*

Je me charge de cet homme... ce n'est pas contre un pareil bandit que je vous ai appelé à l'aide, monsieur le comte, c'est contre moi-même.

CHEMERAULT.

Que voulez-vous dire ?

CROUSTILLAC.

Je veux dire que j'ai peur de me laisser fléchir aux larmes d'une épouse coupable!

MONMOUTH, *à part.*

Que dit-il?

ANGÈLE, *à part.*

Écoutons.

CHEMERAULT.

Madame la duchesse?

CROUSTILLAC.

Trompé par un mulâtre, monsieur!... par un sang mêlé!... par un teint cuivré!...

ANGÈLE, *à part.*

Mon Dieu! quel est donc son espoir?

CROUSTILLAC.

Chauffez donc mieux ma colère, monsieur! trouvez-moi une vengeance digne de l'offense.

CHEMERAULT.

Le mépris!

CROUSTILLAC.

Le mépris! vous en parlez bien à votre aise! le mépris! le mépris! non, monsieur, il me faut autre chose... quelque chose de mieux; je l'ai trouvé et vous m'aiderez.

ANGÈLE, *bas.*

Ah! il nous sauvera!

CROUSTILLAC.

Ah! madame la duchesse, il vous faut des mulâtres! Ah! ah! scélérat, il te faut des femmes blanches! Vous serez contents.

MONMOUTH, *bas.*

Il nous sauve!

CHEMERAULT.

Monseigneur, l'humanité...

CROUSTILLAC.

Silence, monsieur! Réponds, misérable: où est maintenant mon brigantin?... (*Avec colère.*) Où est mon brigantin?.

MONMOUTH.

A l'Anse aux Caïmans.

CROUSTILLAC.

Monsieur de Chemerault, je vous ordonne d'appeler votre escorte; vous me répondez de ces deux coupables; avant cette nuit, je veux que tous deux soient embarqués, ensemble, entendez-vous bien, ensemble sur mon brigantin... Je vous accompagnerai... je veux moi-même les voir partir... Quant à la destination du bâtiment... je ne puis vous le dire, monsieur; cela ne regarde que moi.

CHEMERAULT.

J'obéis, monseigneur ; hâtons-nous, car on nous attend à *la Fulminante.* (*Entrée de l'escorte qui garnit le fond. Monmouth en passant veut prendre la main de Croustillac. qui la retire vivement en disant :*)

CROUSTILLAC.

Tu oses porter la main sur moi ! (*Angèle s'est rapprochée de lui.*)

ANGÈLE, *bas.*

Généreux sauveur !

CROUSTILLAC, *bas.*

Ah ! ne m'empêchez pas d'être en colère.

SEPTIÈME TABLEAU.

La mer. En diagonale, sur le théâtre, se présente la frégate *la Fulminante ;* l'avant un peu incliné par l'ancre qui retient le navire, découvre tout le pont, qu'on voit aussi par-dessus le bord du bâtiment.

SCÈNE I.

LORD MORTIMER, *autres* LORDS *et* SEIGNEURS ANGLAIS, OFFICIERS, MATELOTS, *puis* LE GOUVERNEUR. (*Tandis que les Officiers et les Matelots français sont à leur poste ou se promènent sur le pont, un groupe d'Officiers anglais, parmi lesquels on remarque Mortimer est formé vers la droite et toute son attention est dirigée du côté de la terre.*)

LORD ROTHSAY *à* LORD MORTIMER, *qui regarde avec une lunette.*

Eh bien, lord Mortimer, voyez-vous enfin quelque chose, grâce à cette lunette de nuit ?

MORTIMER.

Je vois toujours les fanaux aller et venir sur le pont de Saint-Pierre, mais rien de plus. (*Avec un cri de joie.*) Ah ! enfin !

TOUS, *se pressant autour de Mortimer.*

Est-ce lui ? est-ce lui ?

MORTIMER.

Oui, oui, tout là-bas, à la lueur des flambeaux...il s'embarque dans une chaloupe... Oh! notre brave Jacques, il a pour nous revoir mis l'uniforme qu'il portait à Bridgewater.

TOUS.

Vive Jacques de Monmouth !

MORTIMER.

Oh ! je n'y vois plus ; des larmes troublent ma vue, ma main tremble.

UNE VOIX, *à droite.*

Canot du gouverneur.

UN MOUSSE, *sur le bâtiment.*

Canot du gouverneur. (*Tout le monde se porte de ce côté.*)

TOUS.

Le gouverneur ! des nouvelles de terre !

LE GOUVERNEUR, *en quittant le canot.*

Restez-là, mon prince, vos ordres seront exécutés.

TOUS, *au Gouverneur, qui monte à bord.*

Qu'y a-t-il ! le prince... Le comte de Chemerault vient-il à bord ?

LE GOUVERNEUR.

Messieurs, messieurs, un moment, de grâce.... Monsieur de Chemerault nous a quittés.

TOUS.

Pourquoi ? pourquoi ?

LE GOUVERNEUR.

Sa présence était nécessaire sur les côtes, il surveille un bâtiment anglais.

TOUS.

Mais le prince ?... nous allons le voir !

LE GOUVERNEUR.

Messieurs, je suis désolé de vous ôter cette joie ; mais personne sur le pont, tout le monde en bas. (*Murmures.*) C'est l'ordre formel du prince.

MORTIMER.

Puisqu'il l'exige, obéissons ; ce ne sera qu'un retard de quelques minutes sans doute ; mais ces minutes-là je les payerais de dix ans de ma vie. (*Tous se retirent avec regret et descendent sous le pont ; au moment où le dernier disparaît, on voit monter à bord Croustillac.*

SCENE II.

CROUSTILLAC, LE GOUVERNEUR, OFFICIERS, SOLDATS *dans le fond. Croustillac est triste et rêveur ; il marche isolé. Le Gouverneur indique à l'escorte qu'il faut respecter sa douleur.*

LE GOUVERNEUR, *à Croustillac, lorsqu'il monte.*

Venez, mon prince.

CROUSTILLAC, *à part.*

Allons, mordious, pas de faiblesse ; je me suis conduit en gentilhomme, je dois avoir le cœur ferme et satisfait... Ils sont partis ! (*L'Officier, qui a fait descendre tout le monde, est remonté et a dit quelques mots au Gouverneur, qui se rapproche de Croustillac avec un respect craintif et attendri.*)

LE GOUVERNEUR.

Monseigneur !

CROUSTILLAC.

Qu'y a-t-il ?

LE GOUVERNEUR.

Vos partisans... vos amis... Ils brûlent du désir de vous revoir.

CROUSTILLAC, *bas.*

Ils viennent me rappeler la potence à laquelle je vais être nécessairement accroché quand tout se découvrira. (*Haut.*) Mon silence vous étonne peut-être; mais si vous compreniez mon emotion...

LE GOUVERNEUR, *à part.*

Voilà le moment arrivé, il faut cependant vous dire...

CROUSTILLAC.

Achevez.

LE GOUVERNEUR.

Monseigneur, elle est là, dans une chaloupe qui a précédé notre barque.

CROUSTILLAC.

Qui... elle?...

LE GOUVERNEUR.

Madame la duchesse, votre femme.

CROUSTILLAC.

Elle est ici! et son complice?

LE GOUVERNEUR.

Et son complice aussi, toujours garotté, toujours...

CROUSTILLAC, *avec colère.*

Et c'est vous, monsieur, qui vous êtes permis... (*A part.*) Les malheureux! je ne les sauverai donc pas!

LE GOUVERNEUR.

J'ai là, une chaloupe de contrebandiers qui sont prêts à les conduire à bord de *la Licorne*, que tout à l'heure on a signalée en rade.

CROUSTILLAC, *avec colère.*

Monsieur le gouverneur, s'ils ne partent pas sur-le-champ, si toutes mes volontés...

LE GOUVERNEUR, *effrayé.*

Monseigneur, je ne puis pas.

CROUSTILLAC.

Pourquoi?

LE GOUVERNEUR.

Madame la duchesse veut vous voir; elle vous supplie, elle vous en conjure au nom de votre mère...

CROUSTILLAC, *à part.*

Au nom de ma mère! pauvre sainte femme, je l'avais un peu oubliée depuis hier. Au nom de ma mère!... (*Haut.*) Dites lui qu'elle peut venir.

LE GOUVERNEUR, *fait un signe à un Officier qui se penche le long du bord, vers la barque qu'on ne voit pas.*

Ah! monseigneur, quand elle sera à vos pieds, quand autour d'elle vos partisans...

CROUSTILLAC, *s'élançant vers lui.*

S'il en paraît un seul sur le pont pendant que la duchesse sera ici, je vous fais fusiller, monsieur le gouverneur.

LE GOUVERNEUR, *à part.*

Il a raison ; il ne veut pas qu'ils sachent... c'est toujours une position embarrassante en public ; je leur dirai tout bas. (*Il descend sous le pont, Angèle est montée à bord.*)

SCENE III.

CROUSTILLAC, ANGÈLE.

CROUSTILLAC, *allant vivement à elle.*

Vous ici, madame ! ah ! c'est braver trop de péril.

ANGÈLE.

Il ne veut pas partir.

CROUSTILLAC.

Qui ?

ANGÈLE.

Jacques.

CROUSTILLAC.

Pourquoi ?

ANGÈLE.

Parce que c'est vous abandonner.

CROUSTILLAC.

M'abandonner ! mais je ne cours aucun danger ? j'ai plus d'un expédient dans mon sac pour me tirer d'un mauvais pas.

ANGELE.

Vous me trompez.

CROUSTILLAC.

Moi ! j'ai mon plan ; s'il ne réussit pas, j'aurai recours à un second qui ne me permettrait pas de retourner de longtemps en France, peut-être.

ANGÈLE.

Mais, où irez-vous ?

CROUSTILLAC.

En ce cas, si vous avez quelques occasions pour le pays, faites-vous informer de ma mère... et de ma sœur... et si les chères créatures étaient tout à fait dans la peine, eh bien, au nom de ce drôle de corps de chevalier, un peu de bonté pour elles.

ANGÈLE, *attendrie.*

Ah ! cette dette du cœur sera sacrée... Mais vous, comment vous prouver...

CROUSTILLAC.

Comment ? en me laissant baiser cette main divine, en me

disant de votre toute douce voix : Adieu, chevalier ; adieu, notre ami...

ANGÈLE.

Oh ! oui, notre ami, vous l'êtes, vous le serez toujours. (*Elle lui tend sa main qu'il baise avec transport.*) Ah ! des larmes, chevalier, je les ai senties sur ma main.

CROUSTILLAC.

Vive Dieu ! larmes de joie, madame. Je ne suis plus vice-roi ; je suis roi maintenant. Vous êtes rassurée. (*Bruit sous le pont.*) Ah ! partez je vous en conjure... Au nom du salut du prince... (*Se penchant sur le bord.*) Force de rames à *La Licorne* qui est en vue. Les contrebandiers vous conduiront à bord ; et aussitôt que vous serez en sûreté, je vous en supplie, un coup de canon qui m'avertisse.

ANGÈLE, *à mi-voix lui offrant une croix qu'elle porte au cou.*

Chevalier, cette croix. Ma mère l'a portée.

CROUSTILLAC, *la pressant sur son cœur.*

Merci ! merci.

ANGÈLE.

Votre mère, votre sœur seront heureuses. (*Angèle descend du bord et disparaît.*)

SCENE IV.

CROUSTILLAC *seul, puis à la gauche de* LA FULMINANTE *la barque où sont* ANGÈLE, MONMOUTH, RUTLER, PATRICE et MATELOTS.

CROUSTILLAC.

La voilà embarquée... sauves !... Oh ! ne plus les revoir et vivre à jamais tout seul !... (*Il se laisse tomber sur un banc de quart.*) Ma bonne petite croix ! (*Il la baise et cache sa tête dans ses mains. On voit le sloop paraître à la gauche après avoir fait le tour du bâtiment ; des matelots rament ; Rutler, couvert d'un caban qui cache ses traits, est au gouvernail ; à l'arrière Angèle, Monmouth et Patrice.*)

RUTLER, *relevant son capuchon.*

Au nom du roi Georges, duc de Monmouth, vous êtes mon prisonnier. (*Il va se précipiter sur lui ; Patrice relève aussi son capuchon.*)

PATRICE.

Au nom de Sidney, mon maître, je te tue. (*Il le frappe d'un coup de hache.*)

MONMOUTH, *brisant ses liens.*

Libre enfin ! (*Il se jette au gouvernail qu'il tient d'une main, et de l'autre, tenant le pistolet que Rutler vient de laisser tomber, il menace les matelots.*) Et vous, ramez vers *la Licorne*, ou vous

êtes morts. (*Le sloop disparaît vers la gauche. Bruit dans l'entrepont.*)

SCENE V.

CROUSTILLAC, LE GOUVERNEUR ; *puis* LORD MORTIMER *et les partisans de* MONMOUTH.

CROUSTILLAC.

Quel est ce bruit sous le pont, monsieur le gouverneur?

LE GOUVERNEUR.

Ce sont vos partisans que ma presence a cessé de contenir.

CROUSTILLAC, *à part.*

Ils vont me reconnaître! pauvres amis, ils n'auront pas le temps d'arriver. (*Se dirigeant vers l'avant.*) Non, en ce moment, je ne veux pas les voir. Retardons encore l'explosion de quelques minutes. (*Haut.*) Ah! gouverneur, tant d'émotions, la honte! la joie! la gloire! Mon oncle Jacques! le Cornouaille! oh! je succombe. (*Il tombe sur un affut, la face cachée par ses bras. Les partisans commencent à monter sur le pont par les divers escaliers, le gouverneur va au devant d'eux et leur recommande le silence en leur montrant Croustillac.*)

LE GOUVERNEUR.

Silence, voyez!

LES PARTISANS, *à mi-voix.*

Qu'a-t-il?

LE GOUVERNEUR.

Je vous l'ai dit, ce malheur domestique...

CROUSTILLAC, *tournant la tête du côté du spectateur.*

Ils sont au moins douze.

MORTIMER.

Ah! je me baignerai dans le sang du séducteur!

CROUSTILLAC, *même jeu.*

Je suis sûr que c'est Mortimer celui-là.

UN PARTISAN, *à Mortimer.*

Puisque vous êtes le seul ici, Mortimer, qui connaissiez personnellement le prince, approchez-vous.

CROUSTILLAC, *même jeu.*

Ah! il est le seul qui me connaisse.

MORTIMER, *s'approchant et mettant un genou en terre.*

Vos fidèles serviteurs, résolus à mourir pour votre cause, mylord... permettez-moi un nom plus doux, Jacques, notre Jacques bien-aimé.

CROUSTILLAC, *se relevant et comme sortant d'un songe.*

Qui m'appelle? (*Il regarde Mortimer, le relève et se jette dans ses bras.*) Mortimer! (*Mortimer reste stupéfait, tous les autres crient* : Vive mylord! vive le fils de Charles II! *Croustillac va à eux et leur presse la main.*)

CROUSTILLAC.

Mes amis! mes frères! cette joie après cette douleur..... Eh bien! qu'as-tu donc, Mortimer?

LE GOUVERNEUR.

C'est vrai, mylord, vous restez là, la bouche ouverte...

MORTIMER.

Pardon, mais c'est que...

LE GOUVERNEUR.

Eh bien quoi?

MORTIMER.

Sous ces traits je ne puis reconnaître...

CROUSTILLAC, *avec un cri de douleur.*

Ah! gouverneur, mon exécution m'a donc bien changé!

LE GOUVERNEUR, *à Mortimer.*

Voyez, mylord, le mal que vous faites à Son Altesse.

MORTIMER.

Mais j'ai beau chercher... sous ces traits...

CROUSTILLAC, *à part.*

Oh! le signal, le signal! (*Haut.*) Vous aviez bien raison, monsieur le gouverneur, il me fait un mal cruel; car, malgré la nuit fatale où ma tête... je ne puis douter de moi-même, je me palpe, je me sens... mais toi, malheureux Mortimer, te voilà encore comme je t'ai déjà vu une fois?

MORTIMER.

Que voulez-vous dire?

CROUSTILLAC.

La fatale exaltation de ton caractère. (*Mouvement.*) Ne le connaissiez-vous pas tous comme exalté?

TOUS.

Sans doute... sans doute...

CROUSTILLAC, *à part.*

Quelle histoire trouver? (*Haut.*) Quand tu la revis..... sois tranquille, je ne la nommerai pas... est-ce que ton délire nerveux t'a permis de la reconnaître?.... Elle fondait en larmes, et moi-même...(*A part.*)Oh bon Dieu! tirez le canon, car je suis à bout.

MORTIMER, *éclatant.*

Ah ça, est-ce qu'il veut me faire passer pour fou et stupide, cet intrigant-là?

LE GOUVERNEUR.

Lord Mortimer, vous vous oubliez.

MORTIMER.

Allez-vous-en au diable, et pendez-moi ce gaillard-là; il n'est pas plus le duc de Monmouth que je ne suis cet imbécile de gouverneur.

LE GOUVERNEUR.

Mylord, s'il ne faisait pas si chaud... (*Murmures des partisans.*)

MORTIMER.

Je vous dis que vous êtes dupes.

LES PARTISANS A CROUSTILLAC.

Répondez, répondez.

CROUSTILLAC.

Répondez, cela vous est parbleu bien facile à dire.

LE GOUVERNEUR.

Vous me mettez en eau ! Mais c'est mylord duc !... sans cela M. le comte de Chemerault serait un imbécile !

SCÈNE VI.

Les Mêmes, CHEMERAULT, *qui, montant à bord, fend la foule.*

CHEMERAULT.

Que dites-vous, monsieur ?

LE GOUVERNEUR, *au comble de l'embarras.*

Mais, monsieur le comte...

MORTIMER.

Et moi, je soutiens que cet aventurier n'a jamais eu un seul trait de mylord duc.

CHEMERAULT, *stupéfait à Croustillac.*

Et vous ne vous défendez pas !

CROUSTILLAC.

Que voulez-vous que je défende ? mon nez... ma bouche...

CHEMERAULT, *avec résolution à l'Officier.*

Faites mettre une mèche de mousquet allumée entre les deux pouces de ce drôle, il parlera.

CROUSTILLAC.

Je vais parler... j'accorde tout quand on s'y prend bien. (*Aux partisans.*) Votre Jacques a connu vos projets de guerre civile, il la déteste et n'y veut prendre aucune part... Il a fui. Voilà.

CHEMERAULT *et* MORTIMER.

Où a-t-il fui ? répondez !

CROUSTILLAC.

Oh ! pour cela, prenez votre mèche, voilà mes pouces. Je ne dirai rien de plus.

MORTIMER.

Il l'aura tué peut-être.

TOUS.

Oui... oui.

MORTIMER.

Il faut le pendre à la grande vergue.

CHEMERAULT.

Milords, je vous l'abandonne. (*Ils se précipitent sur lui.*)

CROUSTILLAC.

Un instant, messieurs... je suis gentilhomme, et je réclame l'honneur d'être passé par les armes et de commander le feu.

TOUS.

Eh! soit; des armes! des armes! (*Tandis qu'ils cherchent des fusils, Croustillac, seul, met un genou en terre.*)

CROUSTILLAC.

Mon bon Dieu, vous trouverez peut-être à première vue que je n'ai pas valu grand'chose, mais le dernier jour de ma vie, j'ai senti qu'en aimant beaucoup, on pouvait devenir meilleur. Pardonnez-moi à cause de cela, et si vous voulez me faire une petite avance sur mon bonheur de là-haut, qu'avant de mourir j'entende le coup de canon qui me dira qu'ils sont sauvés. (*Les partisans et soldats se sont rangés sur la droite, Croustillac va monter sur le bordage de gauche.*)

CHEMERAULT.

On est prêt, monsieur.

CROUSTILLAC.

Merci, monsieur de Chemerault. (*Commandant.*) Garde à vous! (*Un homme fait un mouvement; Croustillac va à lui.*) Attendez donc le commandement .. Au temps! (*Commandant.*) Garde à vous! Apprêtez armes! (*Le mouvement est exécuté... Silence. — A part.*) J'attends, mon Dieu!

CHEMERAULT.

Allons donc, monsieur!

CROUSTILLAC.

J'ai si peu de mots à dire! pourquoi se presser? Apprêtez armes... apprêtez armes.

CHEMERAULT.

Vous l'avez déjà dit trois fois, monsieur.

CROUSTILLAC.

Je vous le donne en dix, monsieur. Je voudrais bien vous voir à ma place... Joue! (*Silence, puis un coup de canon.*)

CHEMERAULT.

Quel est ce signal?

CROUSTILLAC, *avec un cri de joie.*

Merci, bon Dieu!.. Feu! (*En faisant ce commandement, il saute en arrière à la mer.*)

LE GOUVERNEUR.

Est-il mort?.. a-t-il sauté?..

UN MATELOT.

Une voile!..

TOUS.

Une voile!..

CHEMERAULT.

Soldats à vos armes! canonniers à vos pièces! (*Branle-bas général; la proue de* La Licorne *s'avance par la droite, on y voit Monmouth, Angèle, Croustillac, le père Griffon, Patrice.*

MORTIMER ET LES PARTISANS.

C'est mylord duc, c'est Jacques.

CHEMERAULT.

Que dites-vous?

MONMOUTH.

Mes amis, j'ai voulu vous dire un dernier adieu... Je suis mort pour le monde... plus de guerre civile! Si vous m'avez aimé, respectez la retraite où je vais être heureux.

MORTIMER ET LES PARTISANS.

Mylord! Jacques! notre bon Jacques. (*Ils étendent vers lui leurs bras.*)

CHEMERAULT.

Monmouth!.. il ne m'échappera pas... feu partout!...

MORTIMER ET LES PARTISANS.

Nous le défendrons contre tous. (*Ils se précipitent sur les soldats, qu'ils tiennent en respect.*)

CROUSTILLAC, *à genoux entre Angèle et Monmouth.*

Mon bon Dieu, pour bien faire les choses, avancez-moi encore une trentaine d'années comme cela. (*Aux partisans et à Chemerault.*) Bonne chance, messieurs!

FIN.

Typographie Dondey-Dupré, rue St-Louis, 46, au Marais.

LOUIS XVI

ET

MARIE-ANTOINETTE,

DRAME EN SEPT ACTES ET DIX TABLEAUX,

PAR MM. FERDINAND LALOUE ET F. LABROUSSE,

Mise en scène de MM. Saint-Ernest et Montdidier,

Musique de M. Artus, Décors de MM. Cambon et Thierry,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 17 MARS 1849.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

LOUIS XVI	MM. SAINT-ERNEST.
BARNAVE	MONTDIDIER.
DE LAUZUN	FECHTER.
LE DAUPHIN	CHARLES.
LÉONARD	COQUET.
LÉTUVÉ	LAURENT.
CLÉRY	STAINVILLE.
TISON	MACHANETTE.
ROUX	THIÉRY.
DE MALESHERBES	LYONNET.
L'ABBÉ EDGEWORTH DE FIRMONT	FRUMENCE.
DE MOLLEVILLE	MARTIN.
DE VALORY	BARD.
DE MALDEN	FOUQUET.
GOUVION	VICTOR.
LE COMMANDANT DE LA GARDE NATIONALE	EUGÈNE.
TOULAN, municipal	VICTOR.
UN GARDE NATIONAL	ROCHEUX.
MARIE-ANTOINETTE	Mmes GUYON.
ÉLISABETH	ANNA POTEL.
Mme ROYALE	ERNESTINE.
Mme DE POLIGNAC	CLOTILDE.
Mme MORAND	LEMAIRE.
Mme LÉONARD	SYLVAIN.
Mme DE TOURZEL	BOUSQUET.
LOUISE	JÉANNE.

S'adresser, pour la musique à M. Artus, compositeur et chef d'orchestre ; pour la mise en scène, à M. Monet, régisseur, tous deux au théâtre.

ACTE I.

PREMIER TABLEAU.

A Trianon, dans les jardins. Au lever du rideau, M. de Valory tient un livre, et, de temps en temps, interrompt sa lecture et semble rêver. M. de Malden se promène et regarde fréquemment au lointain.

SCENE I.

DE VALORY, DE MALDEN.

DE VALORY.

Vous regardez bien souvent du côté des jardins, mon cher de Malden; est-ce là votre consigne ?...

DE MALDEN.

Ma consigne ?.. Non, vous savez bien que nous avons la même; elle n'est guère compliquée : nous trouver toujours prêts aux ordres de la reine lorsqu'elle est ici, à Trianon, voilà tout notre service de gardes du corps, défini en deux mots... Je regardais si S. M. ne revenait pas enfin de la laiterie suisse...

DE VALORY.

Oh! elle est, comme vous savez, avec madame Jules de Polignac, et peut être passe-t-on en revue toute la troupe champêtre qu'on a réunie comme dans une bergerie du canton de Zurich. Notre reine est si heureuse de tous ces détails qui lui font oublier la froide étiquette de la cour !...

DE MALDEN.

Oui, et à part quelques personnes privilégiées, on ne reçoit pas à Trianon ; ce qui fait qu'il y a presque solitude.

DE VALORY.

Vous en plaignez-vous ?...

DE MALDEN.

Pas plus que vous, mon cher de Valory... Je crois que vous et moi, nous avons les mêmes goûts et des habitudes pareilles... La cour n'est pas tout à fait notre élément.

DE VALORY.

C'est vrai, et voilà peut-être pourquoi S. M. Louis XVI nous désigne si souvent pour venir ici.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LOUISE.

DE VALORY.

Ah ! vous voilà, madame la concierge de Trianon ?

LOUISE.

Concierge? quelquefois; mais quand la reine vient ici, je suis sa femme de chambre seule et unique, je donne des ordres aux domestiques.

DE VALORY.

Et votre mari?..

LOUISE.

Vous savez bien qu'avec M. Cléry il fait son office d'intendant, ilcesse d'être concierge.

DE VALORY.

Et quand le roi arrive à Trianon... ah! ah! comme vous prenez un air grave!

LOUISE.

Oh! le roi vient si rarement, et il ne fait que passer; mais vous me faites jaser et il faut que je retourne à la laiterie: la reine a tant tourné à travers les pots de lait, les renversant quelquefois, souvent même, qu'il lui faudra une autre robe que je suis venue chercher.

DE LAUZUN, *entrant, à Louise.*

Hé! charmante!

LOUISE.

Pardon, M. de Lauzun, la reine m'attend!.. (*Elle sort.*)

SCENE III.

DE VALORY, DE MALDEN, DE LAUZUN.

DE LAUZUN, *à part.*

Oui, charmante, c'est le mot... Il faudra que je m'assure si elle vous glisse toujours dans les doigts avec cette légèreté... (*Haut.*) Je vous salue, messieurs... (*Les Gardes saluent.*) Il paraît que vous êtes privilégiés... Je vous rencontre souvent à Trianon.

DE VALORY.

C'est une faveur que nous savons apprécier...

DE LAUZUN.

Où est la reine?..

DE MALDEN.

A la laiterie.

DE LAUZUN.

Ah!... A-t-elle demandé si j'étais arrivé?..

DE VALORY.

Pas à nous, du moins.

DE LAUZUN.

Aucun des intimes n'est venu, ce matin?..

DE MALDEN.

Pardon... M. de Besenval ; mais il n'est resté qu'un moment, son service l'appelant à Versailles.

DE LAUZUN.

Ce brave Suisse !.. Pas mal pour un Suisse, vraiment !.. Assez de ton et de galanterie ; mais son accent tudesque le rendrait impossible pour moi, si j'étais femme ; et pourtant il a quelques succès... M. de Malden !..

DE MALDEN.

M. le duc ?

DE LAUZUN.

Vous trouvez-vous mieux, par hasard, dans les gardes du corps que dans mon régiment de hussards ?..

DE MALDEN.

Beaucoup mieux, M. le duc...

DE LAUZUN.

Ceci pourrait n'être pas très-flatteur.

DE MALDEN.

M. le duc voudra bien remarquer que, dans les gardes du corps, j'ai l'honneur d'approcher leurs majestés.

DE LAUZUN.

Pas mal !. (*S'asseyant.*) Ouf ! ces siéges sont durs ; mais nous sommes à la campagne... Eh bien, messieurs, que dit-on de nouveau à Versailles, à Paris ?..

DE VALORY.

Oh ! mon Dieu, nous ne pouvons rien apprendre à M. le duc. On s'occupe toujours des Etats-généraux.

DE LAUZUN.

Ah ! oui, ces messieurs qui nous arrivent de tous les coins et recoins de la France, sous prétexte d'économies à introduire dans le gouvernement... Des économies !... Ces braves gens croient peut-être qu'il faudrait réduire nos pensions et nos traitements à nous autres grands seigneurs... Ils ne savent pas qu'au train dont nous y allons, il faudrait plutôt les augmenter... Il est vrai qu'ils ne comprennent pas qu'on soit obligé à tenir maison et à faire bonne figure... Ils sont si drôlement vêtus et ils sont si laids, pour la plupart !..

DE MALDEN.

Dieu veuille que les réclamations qui s'élèvent, et dont quelques-unes sont assez justes, ne suscitent plus au roi de pénibles embarras !..

DE LAUZUN.

Des embarras, monsieur !.. Ah ! ah !.. Sommes-nous donc comme les Anglais qui s'occupent à se disputer sur la politique

dans ce qu'ils appellent la chambre des lords et la chambre des communes, ou comme les Américains que Lafayette est allé rejoindre, ainsi qu'autrefois on mettait son épée au service de sa dame ?.. Mais, monsieur, nous sommes une nation qui ne doit penser qu'à une chose, à s'amuser... Et par Dieu, ce n'est pas toujours facile et on se donne assez de mal pour inventer de nouveaux plaisirs !... Nous voilà quelques-uns à la cour : Vaudreuil, Fersen, Adhémar et moi, qui ne savons vraiment comment suffire à renouveler nos passe-temps, à organiser de nouvelles parties et de nouvelles fêtes, à imaginer enfin de quoi plaire à nos dames. Vous voyez bien, messieurs, qu'il serait inconvenant de venir nous jeter à la traverse des préoccupations étrangères...

DE VALORY.

Mais, M. le duc, la cour ce n'est pas toute la France !..

DE LAUZUN.

Ma foi, je me suis laissé dire qu'en effet, on vivait par-ci, par-là, ailleurs qu'à Versailles ; mais je vous assure que je ne le crois guère... La France, c'est le Château ! ou plutôt c'est l'Olympe, pour parler le langage de Boufflers et de Parny, et en voici la déesse !..

DE VALORY.

La reine !...

DE LAUZUN.

Et madame la comtesse Jules de Polignac !.. (*A part.*) Ces chers Polignac ! Parlez-moi de cette famille pour exploiter une amitié royale ; cela rapporte, dit-on, un million ou deux par année. (*Lauzun fait quelques pas au devant de la Reine. Les trois Gardes se tiennent à l'écart et réunis. La Reine entre avec madame de Polignac ; elle porte un costume élégant de Suissesse. Louise les accompagne, un pot au lait à la main.*)

SCENE IV.

LES MÊMES, LA REINE, Mme DE POLIGNAC, LOUISE.

LA REINE.

Louise, veillez à ce que notre provision soit mise à l'abri.... C'est du bon lait, nous l'avons vu traire nous-mêmes, et nous ne devons pas craindre qu'il soit mélangé, jusqu'à présent, du moins. (*Louise sort.*) M. de Lauzun, messieurs !..

DE LAUZUN *et les trois Gardes s'inclinent.*

Madame !..

DE LAUZUN.

En vérité, madame, si vous n'aviez cet air de dignité qui ne pourrait jamais vous quitter, on se refuserait à reconnaître une reine sous ce costume si simple et si vrai...

LA REINE.

M. de Lauzun, si parfait courtisan que vous soyez, vous ne me flattez, en ce moment, qu'à moitié... à Trianon, je ne veux aucunement rester reine ; mais du tout !.. (*Aux Gardes qui vont pour s'éloigner.*) Restez, messieurs, restez !..

Mme DE POLIGNAC, *à Lauzun qui lui a parlé bas.*

Allons ! allons ! vous exagérez, monsieur de Lauzun ; je doute que vous ayez pour la retraite et les bergeries un goût aussi vif que vous voulez bien le dire...

DE LAUZUN.

Je vous en fais le serment.

Mme DE POLIGNAC.

Au fait, comme vous retournerez tout à l'heure à Versailles, c'est peu vous engager que de proclamer vos inclinations champêtres.

LA REINE, *moutrant des arbustes, aux Gardes.*

Avez-vous voyagé, messieurs?

DE MALDEN.

Madame, je ne suis pour ma part jamais sorti de France.

DE VALORY.

Moi, madame, j'ai parcouru l'Italie, l'Espagne et quelques îles de l'archipel Grec.

DE LAUZUN.

Diable ! mais c'est presque du Cook et du Bougainville...

LA REINE.

Alors, monsieur, que dites-vous de ces arbustes qui me viennent de l'Albanie ?

DE VALORY.

Madame, ils sont très-beaux...

LA REINE.

Pas de flatteries... Sont-il aussi beaux que... que possible?

DE VALORY.

Non, madame, il leur manque ce que toute votre puissance ne saurait leur donner, le soleil de leur climat...

LA REINE.

A la bonne heure. . mais il n'y a pas de ma faute...

DE LAUZUN.

Eh bien, je dis, moi, que si vous le vouliez bien...

LA REINE, *riant.*

Je forcerais le soleil à s'occuper de mes arbustes ?

DE LAUZUN.

Peut-être...

LA REINE.

C'est cela, comme on disait à Louis XIV, il est l'heure qu'il plaira à votre majesté... Monsieur de Lauzun, songez que nous sommes à Trianon; que je ne suis ici qu'une fermière, très-heureuse d'oublier la royauté, laquelle a bien ses tracas et ses ennuis, sans compter madame l'Étiquette, les compliments à faire et à recevoir et les robes embarrassantes... Mon Dieu, si la mode pouvait prendre de s'habiller comme me voilà !.. Essayez donc, ma chère Diane, de nous amener ce changement!...

Mme DE POLIGNAC.

Moi, madame, c'est pour le coup que je me mettrais en péril.. C'est alors que toute l'affection de votre majesté serait impuissante à me protéger... Porter à la cour un costume ou une habitude de Trianon !... Ah! mon Dieu ! Ignorez-vous donc que la médisance n'épargne pas cette solitude, et que les sots qui n'y sont pas admis n'en parlent qu'avec redoublement de dépit et feu roulant d'épigrammes? Demandez à ces messieurs.

MALDEN.

Madame, nous ne sommes que des soldats, et les grands seigneurs ne nous font guère de confidences.

Mme DE POLIGNAC.

Demandez alors à monsieur de Lauzun...

DE LAUZUN.

Voudriez-vous donner à entendre, chère comtesse, qu'on me trouverait facile à écouter les mauvais discours?

Mme DE POLIGNAC.

Non, mais il n'est pas qu'on n'ait attaqué Trianon devant vous, plus ou moins...

DE LAUZUN.

Eh! pardieu, il y a bien là de quoi s'étonner!.. Vous savez la fable du Renard et des Raisins... ils sont trop verts!..

LA REINE. *souriant.*

C'est peut-être un peu cela...

LAUZUN.

En vérité, c'est bien la peine de s'arrêter à ce que peuvent dire de vieilles femmes rendues furieuses par les rides, ou quelques fats qui espéraient obtenir leur entrée ici!

LA REINE.

Oui...

DE LAUZUN.

Il y a encore ces messieurs du Tiers-Etat, ces philosophes des États-généraux qui pourraient trouver à redire; mais j'espère qu'on les calmerait en leur montrant ce qu'il y a ici de sim-

plicité et d'habitudes patriarcales... Mais, au nom du ciel, si on en appelle quelques-uns en vérification, qu'on choisisse... Si vous saviez quelles figures ils ont presque tous !

LA REINE.

Alors on aurait dû nommer le jeune sage de Grenoble.

Mme DE POLIGNAC.

Ah ! oui, monsieur Barnave.

DE LAUZUN.

N'est-ce pas un avocat, je crois ; un génie de province, que votre majesté honore de quelque bienveillance?

LA REINE.

Un homme de cœur, monsieur de Lauzun.

DE LAUZUN.

Et qui veut bien comprendre Trianon ?

LA REINE.

Certainement ; il sait qu'à Vienne j'ai été élevée dans une famille qui aime assez le sans-façon, par-ci, par-là, si impériale qu'elle puisse être... Monsieur Barnave n'ira pas m'accuser à Grenoble pour venir ici respirer de temps en temps... Ici, où je suis véritablement heureuse, comme un écolier qui échappe à la classe et au pédagogue... Ici, où je puis rire si l'occasion s'en présente sans que ma gaîté soit un sujet de scandale ; où je quitte nos coiffures pyramidales pour mes véritables cheveux; où enfin je redeviens simple mortelle au point de me promener à mon aise, et de porter, au lieu de sceptre, un panier rempli d'œufs frais ou de fraîches cerises... Et là-dessus, comtesse, si vous voulez bien dire à Louise de m'apporter une aiguille et du fil, j'arrangerai ce tablier qui n'est pas fait entièrement à ma guise.

DE LAUZUN.

C'est très-bien, madame... Une reine de France, belle, jeune, adorée, doit, ce me semble, vivre à sa fantaisie...

LA REINE.

N'est-ce pas ?... (*Les Gardes se sont retirés au fond; ils se promènent, disparaissent et reparaissent.*)

Mme DE POLIGNAC, *qui est sortie un instant.*

Je suis de votre avis, monsieur de Lauzun... seulement, entre autres priviléges, la couronne devrait donner celui d'être à l'abri des interprétations injustes et méchantes...

DE LAUZUN.

Et pardieu, ce privilége, une reine l'aurait si elle était laide ou vieille...

LA REINE, *riant.*

A ce compte-là, laissons parler...

DE LAUZUN.

Et vous, comtesse, si vous étiez moins charmante, on crierait moins à la faveur pour quelques charges et quelques pensions obtenues par votre famille...

Mme DE POLIGNAC.

Prenez garde, voilà une pierre dans mon jardin...

LA REINE.

Chut !... nous sommes à Trianon!... N'allez pas devenir tous deux sermoneurs comme mon frère de Provence, par exemple...

DE LAUZUN.

Dieu nous en préserve! il parle latin, quelquefois...

Mme DE POLIGNAC.

Souvent...

LA REINE.

Toujours!..... (*Louise est entrée et a apporté ce que la Reine avait demandé.*)

Mme DE POLIGNAC.

Vous devriez faire de la tapisserie, monsieur de Lauzun, pour travailler un peu de votre côté...

LA REINE.

Au fait, on dit que cela devient de mode parmi les colonels... Mais non... puisque monsieur de Lauzun a des goûts si primitifs il ira à la laiterie voir si tout marche bien...

Mme DE POLIGNAC.

Le voilà berger!...

DE LAUZUN.

Oui, madame, s'il le fallait... et si Louise veut me conduire, elle verra, elle vous dira si je n'aime pas le lait comme un pasteur de l'Arcadie...

LA REINE.

Il n'est pas nécessaire que Louise vous conduise...

LOUISE.

Monsieur le duc connaît bien le chemin...

LA REINE.

C'est cela... (*A Lauzun.*) Et puis, je vous crois encore trop hussard et pas assez patriarche...

DE LAUZUN.

Pourtant, madame, je vous assure que je garderais fort bien des brebis...

LA REINE.

Lesquelles?

DE LAUZUN.

Toutes...

LA REINE.

C'est bien de la présomption, ou beaucoup d'humilité... Allez, allez... (*Lauzun sort avec Louise, mais d'un côté différent.*)

SCENE V.

LA REINE, Mme DE POLIGNAC.

Mme DE POLIGNAC.

Est-ce que nous retournerons à Versailles de bonne heure, madame?...

LA REINE.

J'espère bien que non...

Mme DE POLIGNAC.

Et que dira le roi?...

LA REINE.

Le roi?... Eh bien, mais je ne sais pas .. Cela dépendra de son humeur...

Mme DE POLIGNAC.

Alors, c'est chanceux...

LA REINE.

Il est vrai qu'on ne peut pas trop s'y fier... il est bon, parfaitement bon, mais d'un caractère bien inégal...

Mme DE POLIGNAC.

Inégal? je ne trouve pas... Je le vois habituellement triste, silencieux, et donnant volontiers ce qu'il appelle ses coups de boutoir... Il oublie trop souvent qu'un roi est toujours en vue et qu'on interprète chacune de ses paroles, chacune de ses attitudes, chacun de ses gestes... (*La Reine est pensive.*) Ce que je dis là vous fâcherait-il, madame?... Vous savez que ce titre d'amie dont vous m'avez honorée m'a quelquefois autorisée à vous dire toute ma pensée?

LA REINE.

Oui, ma chère, et si j'avais jamais un ordre à vous donner, ce serait de me parler toujours avec la même franchise... je ne suis pas fâchée... je songe que vous avez dit vrai, et que le roi est bien ainsi que vous l'avez dépeint... Et c'est là un malheur, c'est là une cause du peu d'accord qui se trouve entre nos goûts, nos habitudes, notre façon de vivre... Il est grondeur, austère, peu porté à comprendre qu'on pense et agisse autrement que lui... Enfin... mais quoi, vous le connaissez et je ne veux pas me plaindre... Après cela, les affaires d'état l'absorbent... Non, c'est sa nature, et j'en suis venue à faire comme certaines bourgeoises, à me cacher de mon mari...

Mme DE POLIGNAC.

Il est sûr que s'il savait que vous êtes allée deux fois, l'hiver dernier, au bal masqué de l'Opéra; que vous descendez, le soir, dans les jardins pour jouir de l'incognito, au risque d'entendre

pas mal de déclarations et de désespérer des chevaliers qui ne revoient jamais leur apparition... qu'enfin, vous avez au palais un petit appartement bien retiré où vous pouvez, au milieu d'un cercle très-intime, causer à votre aise et rire de la cour...

LA REINE.

Eh bien ! n'a-t-il pas, dans les combles, un atelier où il fait de la serrurerie ? ne faut-il pas que nous ayons un pauvre coin pour y apprendre les aventures de nos grands seigneurs et de nos grandes dames?... Et, à propos, cette petite Mme de Canillac, cette autre Hélène cause du duel entre mon frère d'Artois et le duc de Bourbon, la voilà donc qui revient parmi nous ?....

Mme DE POLIGNAC.

Oui, madame, elle rentre demain..... elle a terminé ses voyages...

LA REINE.

Elle a voyagé seule, à ce qu'on m'a dit?...

Mme DE POLIGNAC.

Avec son mari...

LA REINE.

C'est bien ainsi que je l'entendais... Je n'ai jamais bien compris le goût de mon frère d'Artois pour cette dame... Il est vrai qu'il en a tant, de goûts !...

Mme DE POLIGNAC.

Bien différent de son frère le comte de Provence...

LA REINE, *riant.*

Oh ! celui-là il est d'une sagesse inattaquable, un vrai Joseph à laisser son manteau dans les mains des plus séduisantes Putiphar !... Nous vivons dans un siècle si pervers qu'on le raille de sa vertu... Aussi, pour faire taire l'épigramme, cherche-t-il, mais inutilement, à compromettre Mme de Balbi...

Mme DE POLIGNAC.

Sans que la comtesse de Provence s'en inquiète...

LA REINE.

Je crois bien, elle est trop sûre de son mari... Quant à Mme de Balbi, on prétend que lorsqu'on lui parle du bruit que fait la galanterie du comte de Provence à son égard, elle s'étonne et réplique qu'on est bien indulgent...

Mme DE POLIGNAC.

Il me semble que nous sommes en fonds de médisance?...

LA REINE.

Heureusement, voici Cléry avec son air de gravité...

SCENE VI.

LES MÊMES, CLERY.

LA REINE.

Eh bien! Cléry, notre bon serviteur, qu'y a-t-il?

CLÉRY.

Madame, je venais vous dire que j'ai fait exécuter vos ordres... La volière est repeuplée...

LA REINE.

Ah! vraiment?... Cela doit être gentil et bruyant...

CLÉRY.

Ah! mon Dieu, madame, en France, on fait du bruit partout, à présent.

LA REINE, *à Mme de Polignac.*

Eh bien! venez, ma chère; allons voir si cette volière renferme un peuple moins difficile à gouverner...

SCENE VII.

CLÉRY, *seul, regardant la Reine s'éloigner.*

Oui, toujours bonne, mais puisse son excellent cœur ne pas servir à augmenter le nombre de ses ennemis... Cet asile où elle est si heureuse! il faudra qu'elle l'abandonne tôt ou tard... La calomnie s'en est fait une arme; on n'a pas voulu croire à l'innocence de cette retraite... Et pourtant, si on savait... mais la haine est aveugle... Déjà, plus d'une fois, j'ai vu passer sous les murs des jardins des hommes qui faisaient entendre des paroles outrageantes... Il semblait qu'ils auraient voulu faire parvenir jusqu'à la reine ces propos inspirés par la méchanceté... Aussi, maintenant, je suis toujours inquiet ici... j'écoute tous les bruits qui viennent du dehors... Mais, qui est là?... Ah! c'est le jeune avocat de Grenoble que la reine accueille avec tant de bienveillance...

SCÈNE VIII.

CLÉRY, BARNAVE.

BARNAVE, *saluant.*

Monsieur Cléry...

CLÉRY.

Monsieur...

BARNAVE.

On m'avait dit que Sa Majesté était ici...

CLÉRY.

Monsieur, elle n'est pas loin, et je vais l'avertir de votre arrivée...

BARNAVE.

Non, je vous en prie, je suis ici, comme partout, pour attendre ses ordres...

CLÉRY.

Pardon, mais la reine veut qu'on ne fasse pas antichambre comme à Versailles... Il n'y a pas d'étiquette à Trianon... (*Il salue et sort.*)

SCENE IX.

BARNAVE, *seul; puis* LA REINE.

BARNAVE.

Je ne viens jamais ici sans me reporter, pas un triste retour de pensée, vers le palais de Versailles... Là, tout est faux depuis le langage des courtisans jusqu'à ces plaisirs et ces fêtes auxquels la reine se livre avec tant d'empressement... Ici, elle n'est que femme... séduisante toujours, mais débarrassée de ce prestige de la grandeur qui ne m'éblouit pas, mais qui me gêne et me fait me tenir à l'écart... Que suis-je d'ailleurs pour me mêler à cette foule dorée qui entoure le trône?... Un obscur avocat de province, que le hasard seul a conduit quelquefois dans ces salons interdits au plébéien... Un rêveur qui voudrait pour son pays d'autres lois, d'autres mœurs, d'autres habitudes, et qui va rentrer, pour y mourir ignoré, dans sa ville natale... Un souvenir me suivra et je le garderai toujours : celui de cette reine si belle, si bonne et dont le regard était si attendri lorsque je suis allé lui parler d'un malheur et d'une injustice à réparer... Ah! ces flatteurs qui ne lui montrent qu'un avenir fleuri... ils mentent!... Elle se laisse prendre à des paroles qui l'endorment dans son insouciance, sans qu'elle se préoccupe d'un réveil qui peut être funeste!... Ils mentent!... S'ils l'aimaient, s'ils pouvaient envisager sérieusement ce travail des idées qui se fait autour de nous, ils verraient apparaître de ces signes qui annoncent les révolutions!...

LA REINE, *qui est entrée sans être aperçue de Barnave.*

Eh bien! monsieur, êtes-vous encore à songer à un de ces plaidoyers dont le bruit a retenti bien au delà du Parlement de Grenoble?...

BARNAVE.

Pardon, madame, je ne savais pas avoir l'honneur d'être si près de vous!... J'avais prié monsieur Cléry...

LA REINE.

De ne pas m'avertir de votre arrivée?... Monsieur Barnave, une fermière doit se montrer empressée envers ceux qui viennent la visiter dans sa retraite, et je ne suis, je ne veux être qu'une fermière à Trianon... Et, à ce propos, je vous ferai un reproche :

Vous venez ici bien rarement... Mais je comprends que vous préfériez Paris et Versailles à une modeste bergerie...

BARNAVE, *riant.*

Ah! madame, c'est une bergerie dans le genre de celles de monsieur de Florian... M'avoir permis d'y pénétrer, c'était me traiter avec plus de bienveillance que de me donner mes grandes entrées à la cour...

LA REINE.

Oh! je sais que la cour ne vous plaît guère, et les courtisans encore moins...

BARNAVE.

C'est vrai, madame...

LA REINE.

Oui, vous êtes novateur... vous êtes partisan des maximes de monsieur Jean-Jacques Rousseau et des priucipes de monsieur de Voltaire... (*Souriant.*) En vérité, vous finirez par me compromettre; mon métier de reine ne me permet pas de penser comme vous... Vous rêvez, vous et beaucoup d'autres qui voulez nous rendre sérieux comme des Anglais...

BARNAVE.

Ou graves comme des Allemands,..

LA REINE.

Si c'est une allusion, je ne la relève pas, monsieur le philosophe, je suis Française, quoi qu'on en dise...vous ne me convertirez pas à vos doctrines...

BARNAVE.

Eh! madame, Dieu me garde de vous parler comme je parlerais au roi, s'il daignait m'admettre à la discussion, ou à une reine qui de même que votre mère, l'illustre Marie-Thérèse, ou Elisabeth d'Angleterre, porterait à elle seule le fardeau de la couronne... Vous êtes jeune, vous êtes...

LA REINE.

Je suis?...

BARNAVE.

Madame...

LA REINE.

Achevez donc, puisque vous parlez à une fermière...

BARNAVE.

Vous êtes belle...

LA REINE.

Eh bien! mais, la reine ne vous en aurait pas voulu de lui dire cela... On est femme !...

BARNAVE.

Vous êtes entourée d'hommages... votre existence est semée

de plaisirs... votre puissance est sans égale... un mot, un regard de vous, c'est le bonheur ou le désespoir de tous ces courtisans qui se pressent sur vos pas... Vivez ainsi, madame... suivez ce chemin si facile et si doux!... Il ne m'appartient pas de jeter une parole austère à travers ces bruits de fêtes continuelles et ces voix caressantes qui ne chantent que le bonheur!... Si j'apercevais de loin un écueil sous les flots azurés où vogue le vaisseau de la royauté, resplendissant comme la trirème de Cléopâtre, je devrais me taire, car je n'ai point mission de parler... Et puis, d'ailleurs, comme la prophétesse antique, mon avertissement se perdrait au milieu des éclats de rire de l'incrédulité!...

LA REINE, *souriant.*

C'est bien possible, monsieur Barnave... Nous dirions même peut-être que vous laissez la plaidoirie pour le sermon... Croyez-moi, tout va bien... il y a, il est vrai, quelques cerveaux un peu malades d'innovations... tenez, comme le vôtre; mais, à part cela, je vous assure qu'on aurait tort de ne pas se distraire, s'égayer même, et de négliger ce que le ciel nous a donné, avec quelque intention sans doute, la jeunesse, la fortune et le pouvoir... A propos, et vos protégés de Grenoble?

BARNAVE.

Madame, c'était d'eux que je voulais vous parler aujourd'hui... Cette famille a été rendue au bonheur que lui avait ravi un injuste arrêt... Le chancelier a suivi promptement vos volontés à cet égard... Réjouissez-vous donc, madame, vous avez tari la source de bien des larmes et de cruels regrets... Quant à moi, je ne saurais oublier que lorsque je suis allé en appeler auprès de vous du sort de cette famille iniquement condamnée, il m'a suffi d'un mot pour exciter votre pitié... je dois me souvenir que c'est mon invocation à votre justice et à votre bonté qui m'a valu l'honneur d'être distingué de vous...

LA REINE.

Allons, monsieur Barnave, ne soyez pas si modeste... Nous avions souvent entendu parler de vous par le gouverneur du Dauphiné... (*souriant*) et j'étais un peu curieuse de vous voir... Retournez-vous bientôt à Grenoble?

BARNAVE.

Oui, madame.

LA REINE.

A propos, êtes-vous marié? (*Elle se met à cueillir des fleurs.*)

BARNAVE.

Non, madame.

LA REINE, *se retournant et le regardant.*

Au fait, vous êtes encore bien jeune... (*Barnave est resté pen-*

sif.) Voyons, aidez-moi un peu... Tenez ceci, que je fasse un petit bouquet... (*Elle met quelques fleurs entre les mains de Barnave qui paraît tout ému, mais sans que la Reine s'en aperçoive.*) Je le porterai au roi. Après cela, il n'a pas une grande passion pour les fleurs... ce n'est pas assez positif pour lui... Celle-ci est bien jolie, n'est-ce pas? (*Elle est très-près de Barnave, dont l'agitation s'est accrue.*)

BARNAVE, *distrait.*

Qui, madame?... Ah! pardon! cette fleur?... oui, elle a beaucoup d'éclat.

LA REINE.

De l'éclat! mais pas du tout, ce n'est pas par là qu'elle brille; c'est par toutes ces nuances si délicates. Regardez... mais, approchez donc... c'est par sa forme si élégante et ses petites feuilles si gentiment disposées autour d'elle. Ah! voici M. de Lauzun et ma chère Polignac! (*Barnave, qui s'est éloigné de la Reine, reste un moment comme absorbé dans ses pensées. La Reine ne s'est pas aperçue de son trouble.*)

SCÈNE X.

LES MÊMES, DE LAUZUN, Mme DE POLIGNAC.

LA REINE, *à de Lauzun.*

Tout va-t-il bien à la laiterie?

DE LAUZUN.

Admirablement, madame.

Mme DE POLIGNAC.

Oui, mais il faut vous dire que M. de Lauzun n'y est pas resté longtemps. Je m'en doutais, car j'avais peu de confiance en ses inclinations champêtres.

DE LAUZUN.

Madame, je vous assure que je me suis abreuvé de lait, et j'en suis pour ce que j'ai dit : Me voici prêt à me faire berger... Où sont les moutons? que je les mène paître...

LA REINE.

Ah! eh bien, vous devriez aller prendre pour cela votre uniforme de colonel. Decidément, ne forcez point votre nature; vous n'êtes pas né pour la pastorale. A cet égard, je croirais plutôt en vous, monsieur Barnave...

BARNAVE.

Madame...

DE LAUZUN.

Ah! monsieur est bien heureux; il n'a pas besoin de grands

efforts pour faire sa cour... il lui suffit d'aimer la vie champêtre...

BARNAVE.

Pardon, monsieur le duc ; mais, au risque de ne pas faire ma cour, comme vous dites, je ne me donne point pour un berger de bucoliques ou un pasteur des temps primitifs... Ma profession, mes travaux, ne me permettent guère les loisirs de la campagne ; mais j'estime un agriculteur au niveau de quelque citoyen que ce soit, et j'approuve beaucoup ceux qui préfèrent la vue des fleurs au spectacle d'un monde toujours fertile en déceptions.

LA REINE, *à de Lauzun.*

Ah ! ah ! que répondrez-vous ?

DE LAUZUN.

Je répondrai, madame, que si monsieur n'est pas encore des États généraux, il peut espérer d'y arriver plus tard.

BARNAVE.

Et ce sera pour moi, monsieur le duc, un grand honneur obtenu, un grand devoir à remplir.

LA REINE.

Prenez garde, messieurs, M. de Florian, s'il vous entendait, trouverait que vous ne parlez plus le langage de la localité... Venez avec moi ; je veux vous consulter sur certains changements que j'ai projetés dans quelques parties de ma ferme... venez ! (*A Lauzun qui a pris le bouquet que la Reine avait posé sur une caisse.*) Mais, monsieur le duc, vous prenez sans façon le bien d'autrui... ce bouquet est à moi...

DE LAUZUN.

Je le savais, madame.

LA REINE.

Alors, c'est pour me le rendre ?

DE LAUZUN.

Vous l'aviez abandonné... Une reine ne doit pas reprendre le bien qu'elle a laissé tomber...

LA REINE.

Alors, gardez-le...

BARNAVE, *à part, en les suivant.*

Ce bouquet... moi aussi, je savais qu'elle l'avait posé là !... (*Ils sortent.*)

SCENE XI.

CLERY, *puis* DE VALORY.

CLÉRY.

Il m'avait semblé voir, à la porte d'entrée, un piqueur à la

livrée royale... ou, si je me suis trompé, c'est un domestique appartenant à des curieux et à des indiscrets d'un ordre plus élevé que ceux qui rôdent habituellement autour de nous... Il faut que je sache... Ah! monsieur de Valory.

DE VALORY.

Monsieur Cléry, le roi vient d'arriver à Trianon.

CLÉRY.

Ah!... Il n'avait pas annoncé qu'il y viendrait aujourd'hui, cela me surprend. Il n'est pas gai depuis quelque temps, ou, pour mieux dire, il est encore plus sérieux que par le passé... Eh! que vous semble de sa disposition d'esprit?

DE VALORY.

Ma foi, il m'a paru assez porté à donner ses coups de boutoir. Mais, pardon, je vais prévenir la reine...

CLÉRY.

Non, rien ne presse... Elle ne peut tarder à revenir.

DE VALORY.

Vous savez mieux que moi ce qu'il convient de faire, monsieur Cléry, et je m'en rapporte à vous.

SCÈNE XII.

Les Mêmes, LOUIS XVI, DE MOUTIER, DE MALDEN, LOUISE. (*Le Roi entre suivi de M. de Malden. Il marche lentement, et, après avoir fait quelques pas, il s'arrête et regarde vaguement devant lui; puis, s'apercevant qu'on l'examine, il prend la parole avec une sorte de brusquerie.*)

LOUIS, *regardant les Gardes du corps et cherchant à se rappeler leur nom.*

Monsieur de... Malden... monsieur... de...

DE VALORY.

De Valory, sire.

LOUIS.

Oui, c'est bien... oui, c'est vous que j'ai désignés pour venir ici le plus souvent possible... toujours même, s'il le faut... (*A part.*) Ils ont de la réserve dans leurs allures... et puis j'y suis accoutumé. (*Haut.*) Pourquoi donc y avait-il tant de monde à la porte de Trianon? Il y avait certainement beaucoup de monde.

DE VALORY.

Sire, on se sera assemblé pour voir arriver votre majesté.

LOUIS.

Ah!... (*Il fait quelques pas, et se retournant vers les Gardes.*) Votre service n'est pas trop pénible ici?

DE VALORY.

Non, assurément, sire, et nous sommes prêts à prouver notre zèle par une plus grande fatigue et tous les périls qu'il vous plairait de nous faire affronter.

LOUIS.

On appelle ceci une ferme, une cabane... c'est se montrer bien facile à l'illusion... Cléry, quels sont les bergers et les bergères qui se trouvent en ce moment à Trianon?

CLÉRY.

Sire, il y a madame la comtesse de Polignac, M. de Lauzun et M. Barnave.

LOUIS, *s'asseyant, à part.*

M. de Lauzun... (*Haut.*) Cléry?

CLÉRY, *s'approchant.*

Sire.

LOUIS.

Je vous dirai que ces gens qui étaient là, tout à l'heure, à l'entrée de Trianon, avaient un air bien singulier. (*Se ravisant.*) Après cela, non, je me suis trompé... (*Avec humeur.*) N'y pensons plus! (*A part.*) La reine n'a jamais voulu me croire... cette retraite fait trop parler... (*Moment de silence. — Se levant et allant à une porte dont il fait jouer la serrure avec attention.*) Ah! ah! (*Il ouvre la porte et regarde à l'intérieur.*)

LOUISE, *s'approchant de Cléry vivement et avec précaution, bas.*

Monsieur Cléry!

CLÉRY, *de même.*

Qu'y a-t-il, mon enfant?

LOUISE.

Un groupe assez nombreux est à la porte d'entrée, et j'ai entendu des propos... Ah! monsieur Cléry, j'en suis toute émue... On chante une chanson injurieuse pour la reine... On devrait chasser ces misérables.

CLÉRY.

Chut!... J'irai par là tout à l'heure... ne dites rien.

LOUIS, *refermant la porte.*

Cléry!

CLÉRY.

Sire.

LOUIS.

C'est Gamin qui a fait cette serrure, n'est-ce pas?

CLÉRY.

Oui, sire.

LOUIS, *se déridant.*

Je l'aurais parié!... j'ai deviné l'ouvrier à son œuvre... je m'y connais... (*A part et avec humeur.*) Si j'avais le temps!... mais, non... Lorsque j'en ai fini avec mes ministres, il me survient à chaque instant de nouveaux tracas. Des réceptions, des fêtes, tout un monde autour de moi; un monde curieux, gênant, attentif à la moindre démarche!... Jusqu'à mes études de géographie que je n'ai pas pu reprendre depuis trois jours au moins!... Heureux mon frère d'Artois si insouciant! Heureux mon frère de Provence, qui peut se faire savant tout à son aise! Ils vivent tous deux comme ils l'entendent! Moi, j'ai mon métier de roi... oui, et un grand pouvoir, en vérité!... Je suis l'esclave de mille tyrannies... Et même dans mon intérieur, je n'obtiens que ce qu'on veut bien accorder... Trianon, par exemple! Un bourgeois ferait comprendre à sa femme qu'il y a inconvénient à garder telle ou telle campagne, telle ou telle propriété... mais, la reine! la reine!... Pourquoi suis-je ici ce matin? Parce que hier il m'est encore revenu que dans le public on s'occupait trop de cette ferme, comme disent les courtisans, les uns par flatterie, les autres par dérision. Eh bien! mais c'était inutile de venir; je n'apprendrai rien, je ne verrai rien de nouveau! (*On entend des voix et des rires dans la coulisse.*)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LA REINE, Mme DE POLIGNAC, DE LAUZUN, BARNAVE.

LA REINE, *entrant sans voir le Roi, à Lauzun et à Barnave.*

Allons, allons, j'ai envie de me faire reine pour un instant afin de vous ordonner de mettre fin à vos querelles.

DE LAUZUN.

Madame, il n'est pas nécessaire de recourir à votre autorité... il suffit d'un désir exprimé par vous... j'abjure toute hostilité... Et vous, monsieur Barnave?

BARNAVE.

Moi, monsieur le duc, je n'ai jamais de rancune pour de futiles discussions.

LA REINE.

Le roi!... (*Allant à Louis.*) Vous étiez ici, et je ne le savais pas!...

CLÉRY, *bas à Louise.*

Suivez-moi... venez!

SCENE XIV.

LES MÊMES, *moins* CLÉRY *et* LOUISE.

LOUIS, *après un moment de silence.*

Ce n'était pas la peine qu'on vous envoyât chercher, qu'on vous dérangeât... D'ailleurs, il y a peu de temps que suis ici.

LA REINE.

Ah! c'est bien à vous d'être venu me surprendre dans ma ferme.

LOUIS.

Une ferme!... Tout le monde n'appelle pas ainsi cette retraite!

LA REINE.

Mon Dieu, vous voilà encore préoccupé de quelques sots discours.

DE LAUZUN.

Sire, laissons dire les méchants et ne leur donnons pas le plaisir d'avoir égard à leurs billevesées...

LOUIS.

Eh! mon Dieu, monsieur de Lauzun, il est bon de ne pas trop céder aux mauvais bruits, mais il y a aussi inconvénient à vouloir se mettre trop au-dessus de l'opinion...

DE LAUZUN.

Ma foi, quant à moi, je ne m'en inquiète guère...

LOUIS.

Je le sais bien, vous avez une facilité de mœurs, une légèreté de caractère... Enfin, oui, peu vous importe!... (*S'apercevant qu'on l'écoute avec attention, et prenant une expression de contrainte et de timidité.*) Mme de Polignac, je vous salue.

Mme DE POLIGNAC.

Sire...

LOUIS.

Dites vrai, vous préférez les grands appartements de Versailles à Trianon?

Mme DE POLIGNAC.

Sire, j'accompagne partout la reine avec plaisir, avec bonheur...

LOUIS.

Oui, mais... (*Il fait quelques pas.*)

LA REINE.

Voyons, sire, le calme dont on jouit ici, cette verdure, les fleurs, tout cela ne vous fait-il pas comprendre qu'on se plaise dans cette solitude?...

LOUIS

Moi, je comprends une ferme habitée par des fermiers, une bergerie avec de vrais bergers... enfin, voulez-vous que je vous dise? Depuis que Parmentier m'a démontré l'excellence de sa découverte, et que j'ai mis, pour imposer silence aux détracteurs, une fleur de sa plante à ma boutonnière, je ne vois jamais un grand espace de terrain comme celui qui nous entoure, sans regretter qu'il ne soit pas couvert de pommes de terre...

LA REINE, *lui prenant le bras et s'écartant un peu avec lui.*

Louis, vous êtes trop sérieux...

LOUIS.

Et vous trop irréfléchie...

LA REINE.

Tout n'est-il pas ici d'une simplicité...

LOUIS.

Il n'y a pas de simplicité avec des colonels de hussards...

LA REINE.

Vous aimez à me chagriner... mes plaisirs les plus innocents vous font ombrage...

LOUIS.

A moi, non... aux autres, oui...

LA REINE.

Puisque je suis heureuse ici, cela ne doit-il pas suffire?

LOUIS.

Je vous dis qu'à tort ou à raison on s'occupe trop de cette retraite.

LA REINE, *avec une expression graduée.*

Eh! que m'importe en définitive?... Je suis forte de ma conscience, et je ne veux pas céder à la calomnie!

LOUIS.

Vous ne voulez pas?

LA REINE, *le regardant fixément.*

Non... je ne veux pas!

LOUIS, *dominé.*

Eh bien! qu'il soit fait selon votre volonté.

LA REINE.

Dites au moins un mot à monsieur Barnave qui va retourner dans sa province.

LOUIS, *embarrassé.*

Oui... monsieur Barnave.

BARNAVE.

Sire...

LOUIS.

Avez-vous entendu monsieur de Malesherbes lorsqu'il a parlé dernièrement devant toutes les chambres assemblées?

BARNAVE.

Oui, sire, et j'ai admiré cette parole, mélange rare d'une saine raison et d'une vive éloquence.

LOUIS.

Voilà un homme qui, tout en admettant le progrès, veut qu'on ne se hâte pas trop et qu'on respecte les bonnes traditions... Le jeune barreau ne pense pas ainsi.

BARNAVE.

Sire, nous pensons que l'humanité va toujours en avant, et que le temps, dans sa marche, ouvre des voies nouvelles où il est sage d'entrer, et qu'il est imprudent de méconnaître.

LOUIS.

Ah! oui, philosophie!... Et philosophe!...

DE LAUZUN, *bas à la Reine.*

Vous êtes triste, madame?

Mme DE POLIGNAC, *de même.*

Qu'avez-vous?

LA REINE.

Rien!

LOUISE, *dans la coulisse.*

Messieurs! messieurs les Gardes!

TOUS.

Qu'y a-t-il?

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE.

Ne vous alarmez pas, ce n'est rien... (*Aux Gardes.*) Seulement, messieurs, allez, je vous prie, à la porte d'entrée... Ces vilaines gens pourraient revenir... (*Les Gardes sortent.*)

LA REINE.

Qu'est-ce donc, mon enfant?

LOUISE.

Ne craignez rien... la blessure de monsieur Cléry n'est pas grave.

LA REINE.

Cléry blessé!...

LOUISE.

Ce n'est rien... il va venir ici.

LOUIS.

Que s'est-il donc passé?

LOUISE.

Mon Dieu! sire, il y avait contre les murs des jardins des hommes rassemblés qui parlaient de Trianon, du roi, de la reine en mauvais termes.

LOUIS.

Ah!

LOUISE.

Il y en avait un qui s'est mis à chanter une chanson... contre...

LA REINE.

Contre qui?

LOUIS.

N'importe, madame!

LOUISE.

Monsieur Cléry est survenu... il leur a ordonné de s'éloigner... quelques-uns ont obéi; d'autres ont résisté... Une querelle s'est élevée entre le plus mutin et monsieur Cléry, qui a reçu une pierre au front.

LA REINE.

Ah! mon Dieu! ce bon Cléry!... mais où donc est-il?

LOUISE.

Tenez, madame, le voilà qui vient!...

SCENE XVI.

LES MÊMES, CLÉRY, LES GARDES.

DE VALORY.

Sire, cet attroupement, peu nombreux du reste, s'est éloigné.

CLÉRY.

La curiosité seule avait réuni quelques passants.

LA REINE.

Voyons, Cléry, voyons votre blessure...

CLÉRY.

Madame, je vous proteste qu'il n'y a pas à s'en occuper.

LA REINE.

Pourquoi aussi s'attaquer à ces gens-là?

CLÉRY, *bas.*

Madame, ils vous outrageaient de leurs paroles.

LOUIS, *de même.*

Que vous dit-il?

LA REINE.

Rien.

LOUIS.

Eh bien! c'est qu'il ne veut pas dire ce que le lieutenant de

police aurait pu vous apprendre depuis longtemps... Oui, Trianon est chansonné... Et l'on ne vous épargne pas.

LA REINE, *ramenant vivement Louis.*

Et on ne les a pas châtiés?

LOUIS.

Qui ?

LA REINE.

Les misérables qui vous insultent en m'insultant...

LOUIS.

Madame, toute ma puissance n'y suffirait pas... Souvenez-vous qu'une reine est condamnée à vivre au grand jour, et que lorsqu'elle est jeune et belle on ne veut pas croire à une retraite innocente ni à d'innocentes distractions!...

LA REINE.

C'est bien... Il faut donc leur céder! (*Haut.*) Messieurs, nous ne reviendrons plus à Trianon... je vous l'annonce.

TOUS, *avec surprise.*

Ah!

LA REINE.

Non, messieurs, non, il n'est pas permis à la reine de France de vivre un peu, quelques instants, pour elle-même et pour ses amis..... Nous allons retourner à Versailles..... (*A Louis, avec amertume*) Pensez-vous qu'on nous autorise à y rester encore, à Versailles? Ce séjour-là ne deviendra-t-il pas suspect, lui aussi?

LOUIS, *avec humeur.*

Je n'en sais rien.

LA REINE, *bas à Cléry.*

Cléry, ne cherchez plus à me défendre désormais, vous auriez affaire à trop d'ennemis, à ce qu'il paraît. (*A Mme de Polignac.*) Venez, mon amie.

DE LAUZUN, *bas à la Reine.*

C'est de la tyrannie qu'on vous fait subir, madame.

LA REINE, *de même.*

Monsieur le duc, une reine ne doit pas se plaindre... (*Haut.*) Suivez-moi, Cléry... (*Elle rentre avec Mme de Polignac, Cléry et Louise.*)

LOUIS, *qui était pensif, à part.*

Il y aura encore des reproches, des récriminations!... (*Haut aux Gardes.*) Messieurs, vous direz à la reine que je suis parti, qu'on m'attendait à Versailles... Je vous salue, messieurs. (*Il sort. Les Gardes le suivent. Se retournant.*) Merci! merci!...

DE LAUZUN, *riant.*

Eh! eh!... Mariez-vous donc! (*A Barnave.*) Qu'en dites-vous, monsieur?

BARNAVE.

Je dis, monsieur le duc, qu'au temps où nous vivons, c'est un pénible métier que le métier de roi!... (*Ils se saluent. — Le rideau tombe.*)

ACTE II.

DEUXIÈME TABLEAU.

Un salon du château de Versailles.

SCÈNE I.

LA REINE, Mme DE POLIGNAC, CLÉRY, BERTRAND DE MOLLEVILLE, HOMMES ET FEMMES *de la cour*; UN GARDE DU CORPS, *en faction au fond de la scène*, UN DOMESTIQUE *à l'entrée pour annoncer. Au lever du rideau, la Reine est assise, ainsi que Mme de Polignac, placée à côté d'elle; les autres personnages, debout, sont diversement groupés.*

LA REINE.

Ainsi donc, mon bon Cléry, tout ce que j'ai demandé pour la réception de ce soir sera prêt à l'heure indiquée?...

CLÉRY.

Oui, madame...

LA REINE, *à Mme de Polignac.*

Et vous, ma chère, n'aviez-vous pas donné aussi à Cléry quelques commissions pour Paris?

Mme DE POLIGNAC.

Certainement, et il s'en est acquitté avec son obligeance et son exactitude ordinaires... J'ai là tous les chiffons que j'avais demandés...

LA REINE.

Pardon, monsieur de Molleville. Vous trouvez sans doute que nous nous occupons beaucoup trop de futilités en présence d'un grave ministre?

DE MOLLEVILLE.

Au contraire, madame, je voudrais qu'on suivît davantage l'exemple que donne votre majesté... Je crois qu'on devient trop sérieux en France...

LE DOMESTIQUE, *annonçant.*

Monsieur le duc de Lauzun...

LA REINE.

Ah! par exemple, voici quelqu'un que vous n'accuserez pas d'austérité...

SCENE II.

Les Mêmes, DE LAUZUN.

DE LAUZUN, *après avoir salué.*

Monsieur de Molleville, je vous ai vu sourire à mon entrée... J'étais sans doute le but de quelque méchanceté ; il faut qu'elle ait été bien appliquée pour dérider ainsi un ministre de l'intérieur...

DE MOLLEVILLE.

Sa majesté nous disait qu'on ne saurait vous accuser d'austérité voilà tout.

DE LAUZUN.

C'était justice, et je ne me plains pas d'être apprécié...

Mme DE POLIGNAC.

Monsieur de Lauzun ne veut pas être en retard pour la réception de ce soir, à ce qu'il paraît ?

DE LAUZUN.

Dieu m'en garde, madame !... Je sais que j'arrive trop tôt... Mais j'ai espéré qu'on me recevrait un peu avant tout le monde, et je me suis hasardé.

LA REINE.

Voyez donc, ma chère Diane, regardez donc cette magnifique plume de héron !

Mme DE POLIGNAC.

Elle est superbe... on n'en saurait trouver de pareille...

LA REINE.

Monsieur le duc, c'est bien peu généreux de votre part... Nous éclipser ainsi !...

DE LAUZUN.

Madame, je connaissais la valeur de cette plume, mais je n'aurais pas espéré pour elle le succès qu'elle obtient... Désormais, elle est inappréciable.

LA REINE.

Je vous réponds que toute la cour l'admirera ce soir.

DE LAUZUN.

Vous voyez, monsieur de Molleville, il y a encore de l'espoir... la politique ne nous absorbe pas complétement.

DE MOLLEVILLE.

Et pourtant, monsieur le duc, on s'en occupe beaucoup à Paris...

DE LAUZUN.

Oui, on en fait partout, à ce qu'on prétend, car, pour moi, au premier mot là-dessus, je prends la fuite.

Mme DE POLIGNAC.

Pourtant ce matin, ici, on parlait de quelque agitation dans Paris, des mesures que prenait monsieur de Besenval pour les troupes qu'il commande, et vous étiez de la conversation.

DE LAUZUN.

Oui, madame, mais je n'ai pas dit un mot, et, pour ne pas entendre, je n'ai pas écouté... Même, si vous vous en souvenez, je tenais un journal.

LA REINE.

Un journal politique?

DE LAUZUN.

Politique, comme je l'entends... Oh ! c'est une feuille parfaite ; elle ne rapporte pas un seul discours de ces messieurs de la Constituante, lesquels sont trop exigeants, en vérité... Il faudrait, pour leur plaire, les entendre parler d'abord, puis lire leurs tirades, puis enfin argumenter là-dessus à perte d'haleine et de raison... Ma feuille, à moi, ne s'alourdit pas de ce bagage ; elle me conserve la vie que nous menions tous autrefois... elle me raconte les succès des nymphes de l'Opéra... Rassurez-vous, mesdames ; vous n'aurez pas besoin d'éventail ; nous avons ici un ministre... Elle me tient au courant des fêtes qui se donnent encore, par-ci, par-là... Elle me parle de maris malheureux, et de femmes qui se laissent consoler... Enfin que vous dirai-je?... Elle est un agréable contraste de ces gazettes qui se croiraient perdues et déshonorées si elles étaient amusantes, une fois par hasard.

LA REINE.

Alors, monsieur le duc, j'espère que votre journal de prédilection ne nous traitera pas sans merci pour nous être donné un peu de distraction à Versailles...

DE LAUZUN.

C'est juste et sagement pensé, madame ; si tout le monde était en train de danser, il est clair qu'il n'y aurait personne dans les émeutes...

LE DOMESTIQUE, *annonçant.*

Monsieur de Malesherbes !

SCENE III.

LES MÊMES, M. DE MALESHERBES.

(*Malesherbes est salué par tout le monde avec des marques d'un grand respect. La Reine se lève et fait quelques pas au-devant de lui.*)

MALESHERBES, *s'inclinant.*

Madame...

LA REINE, *lui donnant sa main à baiser.*

Ah! monsieur de Malesherbes, je suis fâché contre vous... Il faut donc que le roi vous appelle auprès de lui pour qu'on vous voie un instant à Versailles?

MALESHERBES.

Madame, ce reproche m'est si doux à entendre, qu'en vérité je ne puis regretter de l'avoir encouru... Mais je suis un magistrat vivant volontiers parmi ses livres, et souvent retenu par les devoirs de sa charge... Je suis vieux, et (*regardant autour de lui*) il ne m'appartient guère de me mêler à ce monde brillant qui vous entoure.

DE LAUZUN.

Pourquoi donc? A votre place, moi, j'aurais besoin d'oublier de temps en temps les discours, les gestes, les contorsions des avocats, et les grimaces de ceux qui ont perdu leur cause.

LA REINE, *à Malesherbes.*

Vous trouverez toujours ici l'amitié empressée, les marques de respect que vous méritez si bien... Chacun sait que, pour le roi et pour moi, vous êtes un ami!

MALESHERBES.

Madame, ce titre me touche le cœur autant qu'il m'est honorable, et, pour m'en montrer digne, il n'est aucun acte de dévouement auquel je ne sois préparé. Permettez-moi de le dire, car c'est un privilége de mon âge et de mon attachement, vous et le roi, je vous ai toujours suivis d'un regard... paternel. Lui, depuis que je l'ai vu grandir, calme et austère dans sa vertu, au milieu d'une cour où de tristes exemples, venus du trône même, n'altéraient point la sérénité de son âme et la sagesse de ses mœurs... Vous, madame, depuis que je vous ai vue arriver, enfant encore, au milieu de ce peuple qui vous adoptait avec enthousiasme, et à qui vous disiez que vous vous étiez faite Française en passant notre frontière...

LA REINE, *tristement.*

Il y en a qui l'ont oublié, mais, moi, jamais.

MALESHERBES.

Madame, c'est un rude fardeau que la couronne, et Dieu mesure souvent les épreuves à la grandeur! Cependant, songez-y, les agitations populaires, c'est la tempête dans les airs... Violente quelquefois, mais passagère... Cette nation est légère, inconsidérée, un peu folle par-ici (*mettant la main sur son front*), mais toujours bonne et généreuse par-là!... (*Il met la main sur son cœur.*) Des jours meilleurs viendront. (*A Lauzun.*) Pardon, monsieur le duc, j'ai un peu plaidé, ce me semble?

DE LAUZUN.

Ma foi, monsieur, je vous avouerai que je vous ai entendu

avec plaisir; car si je suis un peu fou, moi aussi, en ma qualité de Français, ma mauvaise tête ne m'empêche pas de sentir ce qui va au cœur et ce qui en vient.

SCENE IV.

Les Mêmes, CLÉRY.

LA REINE.

Ah! que nous veut Cléry?

CLÉRY.

Le roi fait appeler messieurs de Malesherbes et Bertrand de Molleville.

SCENE V.

Les Mêmes, *moins* MALESHERBES *et* MOLLEVILLE.

LA REINE.

Cléry?

CLÉRY.

Madame...

LA REINE.

Où sont mes enfants?

CLÉRY.

Le dauphin vient de prendre une leçon de géographie dans le cabinet du roi; Mme de Tourzel est venue le chercher, avec Mme Royale, pour rentrer dans leurs appartements.

LA REINE.

Le roi a-t-il bien passé la nuit? Je ne l'ai pas vu d'aujourd'hui...

CLÉRY.

Madame, la santé du roi est excellente...

DE LAUZUN, *bas, à Mme de Polignac.*

Parbleu! il dort si bien...

Mme DE POLIGNAC, *de même.*

Et vous?...

DE LAUZUN, *de même.*

C'est selon...

LA REINE.

Messieurs, mesdames, que je ne vous retienne pas... Vous êtes libres jusqu'à notre soirée... Polignac et moi, nous allons essayer de nous faire passables... (*Tout le monde salue et sort. A Lauzun qui reste.*) Eh bien! monsieur le duc?...

DE LAUZUN.

Pardon, madame, mais je n'ai pas d'asile pour le moment.....

LA REINE.

Oh! le Château est assez grand... Après cela, restez, si bon vous semble... mais vous serez seul...

DE LAUZUN.

Avec mes pensées...

LA REINE, *riant.*

Oui, solitude complète...

LE DOMESTIQUE, *annonçant.*

M. Barnave!

DE LAUZUN.

Ah! voilà qui me décide... Cet homme-là me gêne... Il a une manière d'avoir raison que je ne puis pas souffrir... (*Barnave est entré. Lauzun sort après avoir salué.*)

SCENE VI.

LA REINE, Mme DE POLIGNAC, BARNAVE.

LA REINE.

Monsieur, nous regrettons de ne pouvoir vous tenir compagnie pour le moment, mais nous recevons ce soir...

BARNAVE.

Madame, je n'aurais pas pris la liberté de me présenter ainsi devant vous sans avoir eu votre agrément... Je suis venu au Château pour solliciter du roi un moment d'entretien...

Mme DE POLIGNAC.

Mon Dieu, monsieur Barnave, je ne vous ai jamais vu cet air de préoccupation...

LA REINE.

Monsieur est si entièrement livré à ses travaux de législateur! Le roi est avec MM. de Malesherbes et de Molleville .. Cette entrevue finie, je ne doute pas qu'il vous reçoive... (*A part.*) Il est singulièrement agité en effet... (*Haut.*) Je ne voudrais pas être indiscrète, mais puis-je vous demander si ce que vous avez à dire au roi est de quelque gravité?...

BARNAVE.

Je le crois, madame...

LA REINE, *bas, à Mme de Polignac.*

Ma chère, vous savez que je suis curieuse, laissez-nous un peu... (*Mme de Poliguac sort.*)

SCENE VII.

LA REINE, BARNAVE.

LA REINE.

Je ne sais, monsieur, si vous êtes encore pour nous tel que

nous vous avons connu à Versailles... je dirai mieux, à Trianon... Mais, si c'est notre intérêt qui vous amène ici, j'en serai quelque peu surprise...

BARNAVE.

Pourquoi, madame?

LA REINE.

Parce que, sans avoir jamais été, il est vrai, un partisan chaleureux de la royauté, vous êtes passé avec éclat sous un drapeau qui nous est bien hostile.

BARNAVE.

Peut-être, madame, ne distinguez-vous pas bien vos amis de vos ennemis.

LA REINE.

C'est là souvent le langage de ceux qui abandonnent...

BARNAVE.

Je n'abandonne pas mes souvenirs; je n'ai pas oublié, je n'oublierai jamais que, dans un temps plus heureux, votre bienveillance s'arrêta sur moi.

LA REINE.

Oui, monsieur, dans des temps plus heureux!... Mais on veut tout changer en France, et je sais que l'hôte de Trianon monte souvent à la tribune pour y tonner contre la royauté!

BARNAVE.

Contre les abus, madame, contre les courtisans, qui vous cachent toujours le péril parce qu'ils ne le partageraient pas avec vous... Pensez-vous que je ne savais pas que mon attitude actuelle me ferait méconnaître et me vaudrait le reproche d'être ingrat? Ingrat! non, non!... Ce que j'ai voulu, ce que je veux, c'est que vous et le roi vous vous entendiez avec la nation; car il y a danger à rester ainsi dans le désaccord...

LA REINE.

En vérité, monsieur, je regrette que M. de Lauzun ne soit plus là .. il adoucirait un peu la teinte foncée de votre discours. Quant à moi, je sais que la jeunesse est enthousiaste, et que la politique, elle aussi, peut devenir une passion... voilà pourquoi je suis un peu indulgente. (*Elle va pour sortir.*)

BARNAVE.

Madame... madame!

LA REINE.

Pardon, monsieur; mais une femme traite sa toilette avec quelque importance... et je vais à ma toilette. (*Elle sort.*)

SCENE VIII.

BARNAVE *seul, puis* LOUIS XVI, MALESHERBES *et* MOLLEVILLE.

BARNAVE.

Ah ! je voudrais ne l'avoir pas revue ! Elle regrettait, disait-elle, que ce Lauzun ne fût plus là !... En effet, son langage lui va mieux que le mien. Il a le secret de ces flatteries auxquelles se prend toujours une femme jeune et belle ! Et moi, je viens là, apportant de sombres prédictions à travers des préparatifs de fêtes et de plaisirs !... Pauvre insensé ! fuis-la, cette reine, qui ne saura jamais... Et que suis-je pour elle?... Elle rirait, ainsi que tout à l'heure, si je lui disais une des mille pensées que j'essaye de me cacher à moi-même, et que j'emporte toujours avec moi, comme un trait fatal, soit que je me réfugie dans la solitude, soit que je me jette dans toutes les agitations du dehors. (*La porte de l'appartement du roi s'ouvre.*) Le roi ! (*Il se remet, s'écarte un peu, et n'est pas vu d'abord des personuages qui entrent.*)

LOUIS.

Oui, messieurs, ma détermination est bien prise ; ne craignez pas que je revienne sur les résolutions que nous avons arrêtées ensemble. . Vous m'avez fait comprendre que, se montrer faible en certaines occasions, c'est reculer à l'extrême les limites de la licence... Et puis, écoutez-moi, ce portrait de Charles Ier que vous avez vu là, dans mon cabinet, je le regarde souvent... je songe à cet infortuné monarque, et je me dis que s'il avait opposé la fermeté aux prétentions toujours croissantes du parlement, il n'aurait pas vu se dresser devant lui l'implacable figure de Cromwell et le bourreau masqué de Whitehall. (*Apercevant Barnave qui s'est tenu à l'écart.*) Nous ne sommes pas seuls, messieurs.

DE MOLLEVILLE.

Ah ! oui, monsieur Barnave. (*A Barnave.*) Que désirez-vous, monsieur ?

BARNAVE.

Pardon, c'est pour parler à Sa Majesté que je suis venu, et je n'ai pas songé à prendre un intermédiaire.

LOUIS.

Qui vous envoie ?

BARNAVE.

Personne, sire... Autrefois, votre bonté m'avait donné mes entrées à la cour... J'en ai peu usé dans vos jours de bonheur, j'en profite pour venir à vous dans des circonstances difficiles.

DE MOLLEVILLE.

Monsieur, le roi a ses conseillers.

BARNAVE.

C'est bien pour cela que je suis ici....

MALESHERBES.

Messieurs !...

LOUIS.

Mais, enfin, je voudrais savoir ce qui vous amène... Vous ne venez sans doute pas de la part de l'Assemblée, car, en ce cas, vous ne seriez pas seule... (*A part.*) Encore des discussions !....

BARNAVE.

Sire, si un citoyen fidèle et dévoué a toujours le droit de montrer la vérité au souverain, mes paroles seront entendues, je l'espère !

DE MOLLEVILLE.

Ah ! voilà où nous en sommes venus... Vous traitez de puissance à puissance !

LOUIS.

J'aime à croire que nous n'en sommes pas encore là.... S'il y a une assembléé à Versailles, je pense qu'il y a aussi un roi.

BARNAVE.

Sire, je sais depuis longtemps que vous n'aimez pas les flatteurs ; mais la flatterie est si habile que tous les piéges lui sont familiers...

MALESHERBES.

Jeune homme, faites-vous ici des allusions ?

BARNAVE.

Ah ! monsieur, toute la France vous respecte, et nul plus que moi me rend justice à la noblesse de votre caractère.

DE MOLLEVILLE.

C'est probablement de moi qu'il s'agit... et je cède la place....

LOUIS.

Non, Molleville, ne vous éloignez pas... restez... (*A Barnave.*) Monsieur, ce que vous dites c'est de l'audace ou du dévouement.

BARNAVE.

C'est du dévouement, sire, et il m'en a fallu pour encourir votre colère... mais j'ai consulté ma conscience, et je me suis juré de venir vous dire qu'on vous poussait dans une voie périlleuse...

DE MOLLEVILLE.

Parce que l'on conseille à Sa Majesté de tenir tête aux empiétements de l'anarchie !

BARNAVE.

Parce qu'on ne laisse pas parvenir jusqu'au roi l'expression sincère de ce qui se passe !... Parce qu'on l'engage à fermer la

main au lieu de l'ouvrir à des concessions indispensables. J'ai suivi avec anxiété la marche tantôt sourde, tantôt éclatante des événements, je suis venu et j'ai pris ma part de la lutte, préoccupé à la fois des intérêts du peuple et du sort de la royauté... Je me suis écarté de vous, sachant bien que votre bienveillance s'était altérée; mais me voici, parce que je me suis promis de dire au roi la vérité quand même. Ecoutez-moi donc, sire...On ne joue pas avec la nation. Les trônes s'ébranlent quand ils n'ont plus pour base la volonté du peuple. Ne souriez pas avec cet air de dédain, monsieur de Molleville; joignez-vous à moi, monsieur de Malhesherbes. Ecoutez-moi, sire, et que mes paroles vous éclairent sur la situation... On vous abuse....

DE MOLLEVILLE.

Sur quoi, monsieur?... Sur ces agitateurs de tribune dont l'éloquence ne fera pas vivre longtemps les sophismes ; sur ces agitateurs de la rue, que nous ferons, quand il nous plaira, rentrer dans le devoir ?... Vous ne savez donc pas que nous avons entouré Paris d'un réseau de baïonnettes, et qu'il faudra bien enfin que force reste à la royauté !

BARNAVE.

Eh ! Monsieur, vous ne savez donc pas, à votre tour, que ces agitateurs de tribune parlent à toute la nation qui les a envoyés et qui leur répond? Vous ne savez donc pas que ces agitateurs de la rue, c'est tout un peuple qui renverse, quand il le veut, les bastilles et toutes les forteresses?... On ne peut nier que le temps est arrivé d'accorder ce qu'exige une civilisation plus avancée.... Cédez à propos pour qu'on n'en vienne pas un jour à vous dire : Il est trop tard !... On ne remonte pas le cours des âges, et lorsqu'un peuple s'éveille, on ne le fait pas rentrer de force dans le sommeil!

DE MOLLEVILLE.

Sire, ce qu'on vous dit là, ce n'est pas nouveau... C'est la doctrine d'une école qui prépare peut-être à la France des calamités inconnues... Opposez une digue au torrent !

BARNAVE.

Oui, et s'il la renverse, il n'aura plus de frein !

LOUIS.

Je sais bien que nous n'en sommes plus au temps où mon aïeul Louis XIV disait : L'état, c'est moi !... D'un autre côté, où s'arrêteraient les concessions?...

BARNAVE.

Aux justes limites d'un pouvoir modéré par des lois et des libertés en harmonie avec l'époque.

LOUIS.

Ou peut-être, là où le parlement conduisit Charles Ier.

BARNAVE.

Non, sire ; il y aurait intelligence et sympathie entre la nation et Votre Majesté... Vous auriez écarté le péril et gagné en reconnaissance de la part de vos sujets...

LOUIS.

Monsieur Barnave, je vous reverrai... j'aviserai.

BARNAVE.

Quelques-uns de mes amis et moi, nous avons rédigé un exposé de la situation qui pourrait peut-être vous éclairer...

LOUIS.

Faites-le connaître à monsieur de Malesherbes, qui m'en parlera après l'avoir étudié...

BARNAVE.

Bientôt ?

MALESHERBES.

A l'instant, si vous voulez...

LOUIS.

Adieu, adieu, monsieur Barnave...

BARNAVE, *saluant.*

Sire, je vous remercie de m'avoir écouté... (*Il sort avec Malesherbes. Monde au fond.*)

LOUIS.

Voilà qu'on va encore se mettre en fête !... Ils ne pensent donc à rien de sérieux, mon Dieu ! Ils disent donc tous comme Louis XV : Après moi le déluge !... Venez-vous, Molleville ?

DE MOLLEVILLE.

Sire, je ne vous quitte pas... (*Ils sortent. Des Gardes, des Huissiers, des Domestiques arrivent, et, après eux, des Seigneurs et des Dames de la cour, etc. On dresse des tables de jeu.— Mouvement.*)

SCENE IX.

DE LAUZUN, Gardes, Seigneurs, Dames de la cour, Huissiers, Pages, Domestiques, *puis*, LA REINE et Mme DE POLIGNAC.

UN HUISSIER.

La reine !

LA REINE.

Mes enfants dorment si bien qu'il n'y a pas à craindre de les voir réveillés par le bruit de la fête... Ah ! monsieur de Lauzun !

DE LAUZUN, *s'approchant.*

Madame...

LA REINE.

Vous voyez que je n'ai point tardé à me parer de votre présent...

DE LAUZUN, *à part.*

Elle me remercie devant trop de monde... (*Haut.*) Madame, je suis heureux que vous ayez daigné accepter cette plume.

LA REINE, *de plus près.*

C'était tout simple... elle m'a été envoyée par un sujet fidèle, par un serviteur dévoué.

DE LAUZUN.

Sans doute.

LA REINE.

J'y ai vu un hommage de suzerain à souveraine.

DE LAUZUN.

C'est vrai, madame,

LA REINE, *coquettement.*

Il n'y avait pas d'autre intention, j'imagine?

DE LAUZUN.

Madame, vous connaissez ma naïveté...

LA REINE.

Oui, monsieur le duc, et cela me rassure. (*Elle s'éloigne.*)

DE LAUZUN, *à part.*

Oh! les femmes!... Reines ou soubrettes, toujours un peu dans la comédie!

LA REINE.

Allons, on peut danser, on peut jouer... Voilà le jeu du roi; il y viendra tout à l'heure, j'espère... Voici le mien... Monsieur de Lauzun, puisque vous êtes dans vos jours de largesse, mettez-vous là; nous allons voir à vous faire perdre beaucoup. (*On danse au fond, ou dans les salons à côté. Des groupes sont formés diversement. On joue.*)

UN HUISSIER, *annonçant de la porte du cabinet du Roi.*

Son altesse royale madame Elisabeth. (*Les danses, les jeux cessent; tout le monde se tient dans une attitude de respect. La Reine se lève et va au-devant de Mme Elisabeth à qui elle prend la main.*)

SCÈNE X.

LES MÊMES, Mme ELISABETH.

LA REINE.

Je suis heureuse de vous voir, ma sœur... Venez-vous une fois enfin partager nos plaisirs?

Mme ELISABETH.

Madame; vous savez combien mes habitudes de retraite me rendent inhabile aux joies du monde... mais j'aime à voir cette expression de bonheur autour de vous. (*S'apercevant de l'attitude générale, et avec timidité.*) Oh! pardon, j'ai tout interrompu; mais j'ai dû passer par ici pour aller rejoindre le digne abbé Edgeworth de Firmont... P-rdon!

LA REINE.

Un de vos entretiens pieux?

Mme ELISABETH.

Oui, madame... la religion, c'est ma vie... On est si heureux de prier pour ceux qu'on aime! (*Elle se lève, la Reine l'accompagne jusqu'à sa sortie; tout le monde reste incliné jusqu'à son départ.*)

SCENE XI.

LES MÊMES, *moins* Mme ELISABETH.

DE LAUZUN.

Ah! si madame Elisabeth voulait tenir les cartes pour moi, je serais toujours sûr de gagner contre vous...

Mme DE POLIGNAC.

Vraiment?

DE LAUZUN.

Certainement, car je présume que le bon Dieu est de temps en temps plus fort que le diable.

Mme DE POLIGNAC.

Merci!

LA REINE, *se remettant au jeu.*

Voyons, monsieur de Lauzun; si nous pouvions vous ruiner.! (*Les jeux, les danses recommencent.*)

DÉ LAUZUN.

Madame, depuis que mon cousin, le prince de Guéménée, a fait faillite de trente-deux millions, je tiens à mon argent beaucoup moins encore que par le passé. Cette catastrophe financière, comme on dit, m'a démontré l'inconvénient de thésauriser... On finit par vous considérer comme une espèce de commerçant, et, un beau jour, on vous met en banqueroute ni plus ni moins que si vous étiez un fripier des halles... Les recors ne respectent plus personne, et s'ils doivent jamais venir chez moi je désire qu'ils n'emportent que des coups de bâton.

LA REINE.

On évitera tout cela, on s'y prendra à temps pour vous faire interdire.

DE LAUZUN.

Comme fou ?

LA REINE.

Et dissipateur.

DE LAUZUN.

Madame, il y a prescription.

LA REINE.

Jouez donc et parlez moins. (*Il se fait un mouvement au fond; les danses se sont arrêtées ; des domestiques sortent ; on entend un bruit de voix.*) Qu'y a-t-il !

CLÉRY.

Madame, c'est M. Barnave qui accourt afin de parler au roi...

LAUZUN.

Ah ça, mais cet homme-là ne peut donc pas entrer tranquillement ? Il est tout seul à faire tant de bruit ?

CLÉRY.

Non, il n'est pas seul... Les nouvelles qu'il apporte ont rassemblé beaucoup de gens du palais.

LA REINE.

Quelles nouvelles ?... Cléry, allez avertir le roi !

SCENE XII.

LES MÊMES, BARNAVE, LE ROI, BERTRAND DE MOLLEVILLE.

BARNAVE, *entrant avec agitation, à la Reine.*

Pardonnez, madame, mais les événements qui se préparent m'autorisent peut-être à violer les lois de l'étiquette...

DE LAUZUN.

Mais, monsieur, l'étiquette a son bon côté... quelquefois.

LA REINE.

Silence, je vous prie, monsieur de Lauzun...

LE ROI, *entrant, à Barnave.*

Qu'y a-t-il encore, monsieur ? Ce n'est ni le lieu ni le moment d'en revenir à notre entretien d'aujourd'hui... J'ai causé avec M. de Molleville... Je veux réfléchir encore... je... veux attendre.

BARNAVE.

Sire, je voudrais que nous en fussions encore à pouvoir attendre et réflechir... Si les paroles que je vous ai fait entendre ce soir avaient été écoutées plus tôt, la situation serait peut-être moins grave... Je parle devant tous, il n'y a plus de secret, car chacun aura peut-être à pourvoir à lui-même... Il ne s'agit

plus d'une discussion de principes, de l'attaque ou de la défense de certains droits ; il s'agit d'un fait matériel, hostile !... Une masse de peuple partie de Paris se dirige sur Versailles et menace le Château ! (*Mouvement.*)

MOLLEVILLE.

Monsieur; vous êtes bien instruit ?...

BARNAVE.

Mieux que vous, comme vous voyez... Je ne m'endors pas moi, et quand je vois fumer le volcan, je sais m'attendre à l'éruption...

LOUIS.

Qui vous a dit qu'on se portait sur Versailles ?

BARNAVE.

Sire, les mouvements populaires s'annoncent de loin... Encore une fois, je suis bien informé... Ne doutez pas... le doute vous ferait prendre au dépourvu.

DE LAUZUN.

Jamais, monsieur, tant que nous serons là !

LA REINE.

Mais, monsieur, vous oubliez que les troupes de Besenval nous entourent comme d'un rempart !...

BARNAVE.

Madame, les rangs des soldats se sont ouverts devant le peuple, et s'ils ne s'étaient pas ouverts, le peuple les aurait forcés...

LOUIS.

Mais que veut-on enfin ?..

BARNAVE.

Sire, on veut vous conduire à Paris...

LA REINE.

Ah !... comme des prisonniers, n'est-ce pas ?... (*A Louis, avec fermeté.*) Vous êtes roi !... céder par une extrême bonté, ce n'est que de la faiblesse !... mais céder devant la force, c'est abdiquer sa dignité !...

LOUIS.

Madame, Dieu m'est témoin que je ne crains pas la mort ; mais une lutte de souverain à sujets, c'est une lutte horrible... une lutte où chacun peut être parricide !

MOLLEVILLE.

Sire, monsieur Barnave s'est peut-être ému à tort... Serions-nous donc les derniers à apprendre ce qui nous vient de Paris?

BARNAVE.

Ah ! vous doutez, monsieur, vous ne voulez pas croire !... (*Al-*

lant à une fenêtre et l'ouvrant.) Eh bien ! approchez, écoutez !... Entendez-vous au loin, ces miliers de voix qui n'en font qu'une, une voix pareille à celle de l'Océan qui monte?... c'est le peuple! (*Quittant la fenêtre.*) Et maintenant que je vous ai annoncé l'orage, je vais, moi que vous appelez tous l'ennemi de la royauté, défendre la royauté devant ce peuple qui ne vous connaît pas, vous, monsieur de Molleville. Je vais me placer, pour y mourir s'il le faut, à la porte de ce palais !... et, si je ne dois plus vous revoir, je vous laisse pour adieux ces paroles qui valent aujourd'hui qu'on y prenne garde : Il est temps de compter avec la nation !... (*Il salue et sort.*)

DE LAUZUN.

Pardieu !... je lui en veux moins !... il a de la verdeur... Eh bien, messieurs, s'il faut se battre, cela fera avec le bal deux récréations dans la soirée !... (*Aux Gardes.*) Allons, messieurs, à notre poste !... (*Le bruit et les clameurs se rapprochent. — La Reine, au milieu du théâtre, attend avec une attitude de fermeté. — Le Roi, devant qui M. de Molleville veut se placer, écarte celui-ci en s'avançant.*)

LOUIS.

Laissez, monsieur de Molleville ; les ministres ne sont plus responsables quand le souverain est attaqué en personne !... (*M. de Lauzun et les Gardes défendent les entrées. Malgré la résistance, le Peuple envahit le salon. Lauzun, son sabre à la main, se pose devant le Roi, M. de Valory devant la Reine. Mme Elisabeth entre.*)

LE PEUPLE.

L'Autrichienne !... l'Autrichienne !...

LA REINE.

La reine de France, voulez-vous dire !... la voici !... (*Cris du Peuple qui avance encore en scène. La Reine recule un peu, et se plaçant devant une porte.*) Si vous n'obéissez plus ni au roi ni à la reine, si vous êtes maîtres de ce palais, si nous vous appartenons enfin, respectez au moins cette chambre où dorment mes enfants !... (*Le Peuple s'arrête. La Reine reste contre la porte ; les Gardes sont toujours en défense, ainsi que Lauzun. — Le Roi est digne et impassible ; Mme Elisabeth s'est agenouillée et prie. — Le rideau tombe, au moment où les gens du peuple inondent la scène et se jettent, les uns sur les fauteuils où ils s'étalent, les autres contre les portes des appartements.*

ACTE III.

TROISIÈME TABLEAU.

SCÈNE I.

CLÉRY, Mme DE TOURZEL, FEMMES DE SERVICE.

(*Les Femmes de service font des paquets de voyage; madame de Tourzel et Cléry surveillent ces préparatifs.*)

Mme DE TOURZEL.

Non.. n'enfermez pas ce petit manteau et cette pelisse; c'est pour le Dauphin et Mme Royale... Maintenant, vous allez porter tout cela dans l'appartement de la reine... Je vous en prie, encore une fois, si Mme Morand vous adresse des questions, soyez prudentes dans vos réponses... Elle est bien loin d'avoir votre fidélité, et tout serait perdu si elle se doutait de nos préparatifs... Allez, mes enfants, allez!.. (*Les Femmes de service sortent.*) Ah! M. Cléry, je crains bien que cette femme n'ait des soupçons...

CLÉRY.

Pourquoi, madame ?.. J'espère que vous vous trompez...

Mme DE TOURZEL.

Elle ne cesse de rôder dans les Tuileries, avec un air d'inquisition... Elle vient nous parler, à la reine et à moi, sous les prétextes les plus futiles.. Ah! si nous avions pu la renvoyer...

CLÉRY.

C'eût été trop imprudent, à cause de ses relations au dehors, relations qui la protegent... Ah! je la crains comme vous... Certainement, si notre projet lui était connu ce serait déplorable!

Mme DE TOURZEL.

Heureusement nous touchons au moment que j'attendais, je l'avoue, avec une vive impatience...

CLÉRY.

Oui, madame, et j'espère que le voyage se passera sans accident...

Mme DE TOURZEL.

Vous ne paraissez point bien convaincu qu'il n'y ait pas danger.

CLÉRY.

Eh! mon Dieu, les mesures les plus prudentes peuvent échouer contre cette surveillance continuelle, minutieuse, qu'on exerce contre nous...

Mme DE TOURZEL.

Est-ce que vous croyez que toutes les précautions n'ont pas été bien prises ?

CLÉRY.

Oh! jusqu'à présent tout va parfaitement, il me semble ; mais c'est une entreprise si importante, si délicate, le roi sortant des Tuileries, avec toute sa famille, pour se rendre jusqu'à la frontière!.. songez donc qu'on le perd à peine un seul instant de vue; l'assemblée législative le fait garder comme un otage, pour ainsi dire; ici même, nous sommes incessamment épiés; tous les soirs, lorsque le roi passe dans sa chambre, il est accompagné du commandant de la garde nationale ou de l'adjudant général, qui assiste à son coucher.. Tous ces empêchements peuvent être évités, je le sais ; ils le seront, je l'espère ; mais le moindre incident imprévu peut déranger toutes les combinaisons et amener de fâcheux résultats...

Mme DE TOURZEL.

C'est possible, mais il vaut mieux tout risquer que de continuer de vivre comme nous vivons, prisonniers!.. Le Dauphin, madame Royale!.. Pauvres enfants!..

CLÉRY.

Madame de Tourzel, tout le monde sait que vous les aimez comme une mère...

Mme DE TOURZEL

C'est pour cela que je n'ai plus de courage à les voir rester à Paris... ces pauvres enfants!... Non, M. Cléry, non, cela ne peut pas durer ainsi plus longtemps!..

CLÉRY.

D'un autre côté, madame, si le roi était retenu au moment du départ ou arrêté en chemin...

Mme DE TOURZEL.

Non, j'ai confiance... on ne suspecterait pas ce passe-port que la reine a fait préparer sous le nom de la baronne de Khorf... Songez d'ailleurs que M. de Bouillé a échelonné des soldats qui suffiront à nous protéger... Allons, allons, rassurez-vous... Je voudrais vous voir comme M. de Lauzun... il ne doute pas, lui!

CLÉRY.

Oh! il ne doute de rien; mais, quoi qu'il en soit, sa légèreté habituelle ne l'empêche pas de se dévouer avec un zèle peu ordinaire... C'est à lui que nous devons tous ces préparatifs du dehors, dont nous n'aurions pu nous occuper... Il a fait construire une berline qui emmènera toute la famille royale... je crois même que c'est lui qui se fera le cocher du fiacre qui doit attendre au guichet de l'échelle...

Mme MORAND, *à part, entrant sans être vue.*

Toujours en confidence mystérieuse... Décidément il se prépare quelque chose...

SCÈNE II.

LES MÊMES, Mme MORAND.

CLÉRY, *se retournant.*

Ah ! nous ne vous savions pas là, madame Morand...

Mme MORAND, *souriant avec ironie.*

Vous étiez si occupés de votre conversation... Je ne m'annonçais pas, de crainte d'être importune ou indiscrète...

CLÉRY.

Mais, madame, nous n'avions rien à nous dire, madame de Tourzel et moi, que vous n'eussiez pu entendre...

Mme MORAND.

Oh ! je n'en doute pas... Et d'ailleurs, M. Cléry, cela ne me regarde point...

Mme DE TOURZEL.

Auriez-vous à me parler, madame ?..

Mme MORAND.

Certainement, puisque j'ai pris la liberté de venir vous déranger... Je désirais savoir si vous n'aviez rien à faire dire à madame Campan, qui va partir et qui ne reviendra que dans deux jours, puisqu'elle a un congé...

Mme DE TOURZEL.

Madame Campan n'a point d'ordre à recevoir de moi, vous le savez bien...

Mme MORAND.

Sans doute... Aussi, vous sachant très-bien avec elle, ma démarche n'est qu'officieuse et de prévenance...

Mme DE TOURZEL.

Je vous en suis obligée...

Mme MORAND, *à part.*

J'aurais pourtant parié qu'ils n'étaient pas seuls.... La reine !

LA REINE, *entrant.*

Vous voilà, madame de Tourzel ?.. (*Apercevant Mme Morand.*) Ah !.. Vous n'avez rien à me dire ?..

Mme MORAND.

Non, madame, je n'ai rien à dire à votre majesté... (*Elle salue humblement et sort.*)

SCÈNE III.

LA REINE, CLÉRY, Mme DE TOURZEL.

LA REINE.

Oh ! cette femme !.. que faisait-elle ici ?...

Mme DE TOURZEL.

Elle y est venue sous un prétexte insignifiant. .

LA REINE.

Il faut bien se défier d'elle... Madame de Tourzel, je vois qu'on n'a pas perdu de temps, d'après tout ce que vous avez fait porter

chez moi; mais où sont le manteau et la pelisse que j'avais demandés pour mes enfans?..

Mme DE TOURZEL.

Les voici, madame...

LA REINE.

Bien!... Cléry, vous n'oublierez rien, n'est-ce pas, de ce qu'il faut pour le service du roi...

CLÉRY.

Non, madame; mais prenons garde qu'un trop grand nombre d'objets à emporter ne nous soit un inconvénient...

LA REINE.

Vous avez raison, mais nous sommes beaucoup de monde.... Oui, beaucoup... Heureusement, nous pourrons passer pour une famille entière qui voyage... Ah! Cléry, vous laisserez, comme c'est entendu, dans une armoire de la chambre du roi, cette grande redingote, ce chapeau rond, enfin cet habillement, d'un simple bourgeois, que vous avez acheté pour le voyage... Nous vous laissons à Paris, mon bon Cléry, mais nous ne tarderons pas à appeler auprès de nous un serviteur aussi fidèle, un ami aussi dévoué!...

CLÉRY.

Madame, que Dieu protége la famille royale et je me trouverai bien heureux!..

LA REINE.

Maintenant, séparons-nous, car je redoute le moindre changement dans nos habitudes... Conservons tous notre attitude accoutumée... Prenez bien garde d'exciter la curiosité par une apparence de préoccupation... Monsieur de Lauzun pense, et je suis de son avis, qu'il faut recevoir ici ce soir autant de monde que par le passé... Plus tard, lorsque le commandant de la garde nationale ou l'adjudant-général viendront pour le coucher du roi, je vous en prie, que tout se passe bien comme à l'ordinaire, comme tous les soirs... Allez, allez!.. Ah! à propos, et les diamants?..

CLÉRY.

J'ai retiré des écrins tous ceux que vous m'avez indiqués...

LA REINE.

Vous retournez auprès de mes enfans, n'est-ce pas, Mme de Tourzel?..

Mme DE TOURZEL.

Oui, madame... (*Elle sort avec Cléry.*)

SCENE IV.

LA REINE, *seule, puis* LOUIS XVI.

LA REINE.

Ah! nous leur échapperons enfin!.. nous nous mettrons à l'a-

bri de ce pouvoir de la multitude qui s'est dressé sur les ruines de l'autorité royale... Que d'affronts dévorés en silence !... Que de larmes versées à la dérobée!.. Des supplices qui justifieraient le désir de se venger... Mais non, ce n'est pas pour cela que je veux revenir... Je ne songe à ressaisir le sceptre, avec toute sa force, que pour montrer que nous sommes dignes et capables de le porter !... Le roi !...

LOUIS.

Eh bien, madame, tout va-t-il à votre gré ?..

LA REINE.

Oui, sire, et dès ce soir, dans quelques heures, nous serons hors de Paris...

LOUIS.

Vous avez bien calculé toutes les chances hasardeuses de cette fuite ?..

LA REINE.

Sans doute, et je ne recule pas, et je ne veux pas croire que vous soyez revenu sur votre décision...

LOUIS.

Non, certes, non... Mais il m'est bien permis de songer à ce que notre départ va jeter de surprise et de trouble au milieu de l'assemblée et de la population...

LA REINE.

Il y a déjà si longtemps qu'on ne vous traite plus en roi, que vous avez bien le droit de n'agir aujourd'hui que comme époux et comme père...

LOUIS.

Et c'est là ce qui m'a déterminé ; et puis cette lutte continuelle m'obsède et me fatigue... J'ai fait toutes les concessions possibles pour amener un pacte, une trêve au moins, entre mes ennemis et moi, rien ne m'a réussi !...

LA REINE.

Ils deviendront plus traitables lorsqu'ils vous sauront délivré de leur tyrannie, entouré de troupes fidèles et en chemin pour ressaisir toute votre puissance.

LOUIS.

Madame, vous savez que je ne veux point passer la frontière ?

LA REINE.

S'il le fallait pourtant...

LOUIS.

Non, madame, non, je ne quitterai pas la France... On n'obtiendra pas de moi que j'aille à l'étranger, et que je revienne sous un drapeau qui n'est pas le mien... c'est bien assez de m'éloigner de Paris ; c'est un acte de faiblesse.

LA REINE.

Peut-être, mais il faut l'attribuer à ce que, dans le passé, vous vous êtes montré facile et débonnaire.

LOUIS.

Ah! c'est cela, et vous me l'avez souvent dit autrefois... Eh bien! (*Regardant autour de lui.*) Personne ne peut nous entendre... C'est mon malheur, le vôtre, celui de ma famille, que je sois venu dans un temps où la résolution, la fermeté, l'énergie, sont indispensables pour régner. Il m'aurait fallu les temps paisibles de Louis XIV et de Louis XV.

LA REINE.

Sire, je ne vous reproche rien.

LOUIS.

Eh! mon Dieu, je n'ignore pas que vous ne me trouvez point au niveau de ma tâche... je sais que vous pensez, qu'on vous dit, que si je m'étais montré inflexible, la couronne serait restée solide sur notre tête; mais que voulez-vous! je me refuse à punir, et lorsque je me sens intérieurement poussé à faire le roi, je me rejette dans ma mansuétude et je tremble pour vous et pour nos enfants... Ah! s'il ne fallait que risquer ma vie!... Tenez, ce que nous allons entreprendre me livre à la sollicitude... n'est-ce pas vous exposer!

LA REINE, *à part.*

Oh! il hésite encore... (*Haut.*) Mais pourquoi cette incertitude, quand vous-même avez adopté avec empressement le projet qui nous sauvera et qui est au moment de s'exécuter... N'est-ce pas vous qui avez tracé le plan de notre départ, de notre marche, de notre arrivée? Ne vous êtes-vous pas concerté avec M. de Bouillé, qui est venu exprès, à Paris, du milieu de son armée? N'avez-vous pas pris le soin de lui faire tenir un million pour les dépenses nécessaires? Refuseriez-vous maintenant de suivre votre résolution première? Et si nous restons, me garantissez-vous que vos enfants, vous et moi, nous ne disparaîtrons pas dans une de ces tempêtes que les passions populaires font si souvent éclater sur nous?... On est venu nous chercher à Versailles, et on nous a amenés à Paris au milieu des huées et des menaces... Aux Tuileries, vous avez vu des hordes désordonnées traverser comme des démons le palais de vos aïeux et ne s'éloigner qu'après avoir fait sentir à la royauté son impuissance et son abaissement!

LOUIS.

Madame, ne me rappelez pas cela; je ne parle jamais de ce jour néfaste... C'est de ce moment surtout que j'ai compris que j'aurais dû mourir... C'est alors que le sang de ma race a bouillonné dans mon cœur et m'a fait rougir de ma dignité perdue... c'est alors que j'ai songé avec envie à ces rois frappés de mort sur un champ de bataille... Je paraissais calme, m'a-t-on dit, et j'étais en proie à un orage intérieur, à une fièvre inconnue... J'aurais voulu... mais vous étiez là, vous et nos enfants, et,

comme toujours, l'époux et le père l'ont emporté sur le souverain... (*Il s'assied comme accablé.*)

LA REINE.

Sire, écartez des pensées que je regrette d'avoir éveillées, ou que du moins elles vous engagent à fuir ce palais où vous reviendrez pour y agir en roi... Tout ira bien... Dans deux jours, au plus tard, vous serez dans le camp de monsieur de Bouillé, et là vous aviserez...

LOUIS.

Oui, vous avez raison... D'ailleurs, ce sera sortir enfin de l'incertitude.

LA REINE.

Vous n'avez dit notre projet à personne?

LOUIS.

J'en ai parlé à Molleville seul.

LA REINE.

Pourquoi?

LOUIS.

Parce qu'il a tous mes secrets... parce j'avais besoin de lui pour mettre en ordre les papiers renfermés dans l'armoire de fer; et c'est un travail dont il s'occupe en ce moment même... Je vais le rejoindre.

LA REINE.

Bien... mais qu'il soit le seul à savoir...

LOUIS.

Rassurez-vous; j'ai appris à me défier... j'en ai tant vu de nos amis et de nos courtisans se faire un jeu de l'ingratitude et de la trahison... A bientôt, madame... Ah! et Élisabeth?

LA REINE.

Je me suis concertée avec elle... Elle se prépare pour l'heure indiquée.

LOUIS, *allant pour sortir et se retournant.*

Madame, un roi qui fuit abandonne sa propre cause.

LA REINE.

Sire, si Charles Ier avait pris la fuite à propos, le parlement et Cromwell auraient manqué leur victime.

LOUIS.

Charles Ier! Charles Ier!... oui, vous avez raison. (*Il sort.*)

SCENE V.

LA REINE, *puis* Mme MORAND.

LA REINE, *seule.*

Ah! comme les heures marchent lentement! et tout ce monde qui viendra ce soir! tous ces regards qu'il faudra tromper!... Encore cette femme! et ne pouvoir la chasser..... Oh! comme je suis souveraine... (*Haut.*) Qu'y a-t-il?

Mme MORAND.

Madame, j'ai cru de mon devoir de venir vous apprendre une découverte que j'ai faite.

LA REINE.

Laquelle?

Mme MORAND.

J'en suis toute émue... car enfin on pourrait être soupçonné.

LA REINE, *avec curiosité.*

Soupçonné!

Mme MORAND.

Sans doute, madame, car on a beau être honnête, avoir toute la probité voulue.

LA REINE.

Mais enfin de quoi s'agit-il?

Mme MORAND.

Eh bien! madame, tout à l'heure en mettant de l'ordre parmi les objets de toilette qui appartiennent à Votre Majesté, je me suis aperçue... avec une émotion que je ne saurais dire, que quelques écrins étaient vides et qu'il manquait beaucoup de bijoux et de pierreries.

LA REINE.

Je le savais, madame Morand, je le savais.

Mme MORAND.

Ah!

LA REINE.

Oui... et cela s'explique, si toutefois il faut une explication... Je ne suis plus riche comme autrefois, Mme Morand, on a réduit le roi et la reine de France à user de ressource, et j'en ai usé... Rassurez-vous donc, il n'y a pas eu vol, et personne ne sera soupçonné... Quoi qu'il en soit, j'apprécie votre zèle et je rends toute justice à la démarche que vous avez faite. (*Elle sort.*)

Mme MORAND, *la regardant s'éloigner.*

Ah! tout cela n'est pas très-clair... Il y a quelque manœuvre sous jeu... J'ai beau le dire à l'adjudant-major de la garde nationale, à tous ceux qu'un service de surveillance appelle ici... Ils doutent, ils sont naïfs... Moi je me méfie, je tiens les yeux ouverts, et s'il y a un complot je veux le découvrir. (*Elle sort.*)

SCENE VI.

CLÉRY, *puis* DE LAUZUN, DE VALORY *et* DE MALDEN.

CLÉRY, *entrant par une porte de côté. Il a une lanterne à la main.*

Personne ici!... (*Allant à la porte du fond.*) Personne!... Je veillerai... Ils peuvent entrer! (*Allant à la porte par laquelle il est entré.*) Venez, messieurs!... (*Lauzun, Valory et Malden entrent couverts de manteaux.*) Messieurs, je vais prévenir la reine. (*Il sort.*)

DE VALORY.

Dieu veuille qu'on nous laisse le temps de mettre la famille royale à l'abri!

DE LAUZUN.

Oui, oui... nous irons vite!... Je pousserai les chevaux si les postillons y mettent de la mollesse... Je vais faire mon apprentissage tout à l'heure... Je suis cocher de fiacre, et lorsque j'aurai fait marcher les haridelles que j'ai choisies pour donner à la situation plus d'apparence de vérité, je vous réponds qu'aucun cheval de poste ne résistera à mon expérience!

CLÉRY.

Messieurs, la reine va venir.

DE LAUZUN.

Bien!... (*Cléry va et vient comme pour veiller.*) Ah! on peut le dire, le dévouement vous mène loin quelquefois! Je ne parle pas du danger qu'on peut courir... Il y a mieux!... Vous autres, messieurs, vous avez là, sous vos manteaux, le costume convenu?

DE VALORY.

Une livrée bien simple... (*Il a écarté son manteau.*)

DE LAUZUN.

Oui, un déguisement qu'on peut avoir tout neuf sans que cela excite les soupçons... Mais moi, messieurs, songez donc!... J'ai acheté, aux piliers des halles, un costume si vrai, si complet, si... peu propre... un habillement de cocher de fiacre si imprégné de la profession, qu'il me sera impossible d'en sortir absolument Lauzun... (*Changeant de ton et avec respect.*) Voici la reine, messieurs!

SCENE VII.

Les Mêmes, LA REINE.

LA REINE.

Messieurs, je n'ai pas pu vous rejoindre plus tôt. On a besoin de tant de précautions!... Eh bien?

DE LAUZUN.

Madame, tout est prêt... Nous sommes venus vous l'annoncer nous-mêmes, ne pouvant prendre d'intermédiaire... Mais nous avons été prudents, car nous sommes déguisés, j'aime à le croire... Il y a au guichet de l'Echelle un fiacre qui attendra votre sortie des Tuileries pour vous conduire jusqu'à la berline amenée par monsieur de Fersen, au faubourg Saint-Martin... C'est moi qui suis le cocher! et un cocher qui a d'autres armes que son fouet! Ces messieurs, qui accompagneront la berline, ont dans leurs poches des réponses toutes prêtes aux interpella-

tions un peu brusques qui pourraient nous être faites sur la route.

LA REINE.

Je vous remercierais, messieurs, si les paroles pouvaient exprimer une reconnaissance digne de votre dévouement. J'espère que, dans quelques instants, nous pourrons vous rejoindre.

DE LAUZUN.

Vous n'avez pas d'autres ordres à nous donner, madame?... Du reste, tout est prévu... Cléry, il faut nous reconduire par vos couloirs mystérieux. (*Ils sortent.*)

SCENE VIII.

LA REINE, LOUIS XVI, HUISSIER, PERSONNAGES DE LA COUR, GOUVION.

LA REINE, *bas à Louis.*

Dans une heure, nous serons libres!

LOUIS.

Dieu le veuille!

L'HUISSIER.

Messieurs, le coucher du roi!... mesdames, le coucher de la reine! (*Cérémonie du coucher. On salue le Roi et la Reine; des Pages, portant des flambeaux, paraissent sur les portes et précèdent le Roi et les Hommes qui le suivent; du côté opposé, des Femmes précèdent la Reine et les Dames de sa suite.*)

SCÈNE IX.

Mme DE TOURZEL *seule, puis* LA REINE, LOUIS XVI, Mme ELISABETH, CLERY, LE DAUPHIN, Mme ROYALE.

Mme DE TOURZEL.

Les enfants sont endormis... quand le moment sera venu, je les ferai transporter ici. (*Sortie générale de ceux qui ont assisté au coucher. Après cette sortie, la Reine, avertie par Mme de Tourzel, entre, portant dans ses bras le Dauphin endormi, et suivie de Mme Elisabeth qui porte Mme Royale, également endormie.*)

LA REINE.

Venez, ma sœur, venez! (*On place les Enfants sur un canapé. A Cléry qui paraît.*) Et le roi?

CLÉRY.

Il vient, madame. (*Louis paraît; il va à la Reine et à Mme Elisabeth, qu'il embrasse.*)

LOUIS.

Où sont mes enfants?

LA REINE.

Là...

LOUIS, *après les avoir embrassés doucement.*

Allons, pauvres enfants, qui vous êtes endormis sur les marches d'un trône, et qui vous réveillerez péut-être dans l'exil!...

LA REINE.

Cléry, conduisez-nous!... Les enfants d'abord, madame de Tourzel... (*La Reine et Mme Elisabeth prennent les Enfants dans leurs bras; Cléry, une lanterne à la main, ouvre la petite porte par laquelle il a introduit Lauzun, et précède la Famille royale. Tout le monde sort. Le théâtre change.*)

QUATRIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente la rue du Louvre. — Une seule lanterne, pendue à une corde transversale, éclaire la scène, qui est assez sombre. — A gauche, la grille de sortie du Carrousel, et, en face, la rue de l'Échelle. — Un petit marchand de liqueurs à la porte duquel boivent des cochers et des domestiques. — Un fiacre stationne au fond du théâtre. — Un factionnaire au guichet.

SCENE I.

DE LAUZUN, DE VALORY, DE MALDEN, COCHERS, DOMESTIQUES, *puis* Mme DE TOURZEL, LES ENFANTS, UN MONSIEUR, UNE DAME, LOUIS XVI, Mme ELISABETH, CLERY, LA REINE, LE COMMANDANT DE LA GARDE NATIONALE, L'ADJUDANT GÉNÉRAL, PASSANTS.

DE LAUZUN, *venant d'auprès du fiacre, à Valory, en allant vers le groupe.*

Vous allez voir, mon cher, comme je vais prendre le ton de la situation; laissez-moi faire... (*Aux Cochers, en affectant une voix enrouée.*) Eh! dites donc, en reste-t-il encore chez le citoyen Farigoul?... Quand le sapin ne roule pas, le cocher est gelé, et je voudrais réchauffer un peu l'intérieur...

UN COCHER.

Oh! il y en a pour tout le monde ici... quand il n'y en a plus on en fait.

DE LAUZUN.

Eh bien! alors... Hé! là-bas, citoyen, verse deux petits verres ici... (*A Valory.*) Ça sera dur à avaler, mais enfin nous serons moins suspects.

LE COCHER.

Vous attendez quelque grand seigneur, vous autres?

DE LAUZUN.

Des grands seigneurs! il n'y en a plus, Dieu merci! Ils avaient trop de voitures; ça faisait du tort aux nôtres... Non,

j'attends une famille de bourgeois.. Je ne sais pas ce qu'ils font là-dedans... Mais ça m'est bien égal... je suis à l'heure... Ils peuvent y coucher, s'ils veulent... Adieu, citoyens!

LE COCHER.

Adieu! (*Des passants, des Gardes nationaux et des Militaires entrent et sortent par la grille du Carrousel. Le Factionnaire parle à tous ceux qui passent et les reconnaît avant de les laisser circuler.*)

DE VALORY.

Pourvu que ce factionnaire ne les empêche pas de passer!

DE LAUZUN.

Oh! oh! c'est un garde national... ça a l'air de l'ennuyer assez, et il ne met pas grande importance à tout cela.

UN MONSIEUR ET UNE DAME, *venant de la rue de l'Echelle, s'approchent de Lauzun.*

LE MONSIEUR.

Cocher, es-tu loué?...

DE LAUZUN.

Et toi?...

LE MONSIEUR.

Moi... moi...

DE LAUZUN.

Eh bien, moi, je le suis.

LE MONSIEUR.

Par qui?

DE LAUZUN.

Est-ce que je leur ai demandé leur passe-port?...

LE MONSIEUR, *à la Dame.*

Allons nous-en, le cocher est un insolent!

DE LAUZUN.

Et toi un aristocrate. Prends garde à la lanterne!...(*A Valory.*) Si celui-là a reconnu le duc de Lauzun, nous aurons bien du malheur! (*On voit sortir de la grille une femme et deux enfants qu'elle tient par la main.*)

LE FACTIONNAIRE.

Où allez-vous, ma bonne femme?

Mme DE TOURZEL, *émue.*

Mon Dieu, monsieur le garde national, je suis employée à la lingerie... j'ai travaillé depuis le matin jusqu'à minuit, et je retourne chez moi avec mes enfants qui tombent de sommeil...

LE FACTIONNAIRE.

Eh bien, passez... Est-il permis, pour tous ces fainéants qui dorment là-dedans, qu'on fasse travailler ainsi une pauvre femme!

DE LAUZUN, *à Valory.*

Madame de Tournel!... n'allez pas au devant. Elle sait qu'elle doit faire le tour de la voiture... pour entrer par l'autre portière : allez l'ouvrir, allez!... (*Lauzun se promène en fredonnant un air patriotique. Louis, Mme Élisabeth, précédés de Cléry, sortent aussi du guichet.*)

LE FACTIONNAIRE.

On ne passe pas!... (*Mouvement de Lauzun qui cesse de fredonner.*)

CLÉRY.

Oh! mon Dieu, allez, nous passons tous les soirs... Nous sommes de la maison... Nous avons fini notre ouvrage... Nous allons prendre quelque chose au petit café voisin et nous rentrons bien vite...

LE FACTIONNAIRE.

Ne soyez pas longs, parce qu'on va bientôt fermer les grilles.. (*Le Roi et Mme Élisabeth font le même mouvement que Mme de Tourzel. Cléry se promène prudemment en attendant la Reine. Celle-ci, ayant le chapeau couvert d'un voile, se glisse furtivement entre le factionnaire et le guichet. Au même moment, on voit arriver, par la rue de l'Échelle, des soldats portant des flambeaux, et précédant le commandant général de la garde nationale. La Reine, effrayée, se cache derrière un coin de mur. A l'instant où le Commandant va passer le guichet, Gouvion en sort.*)

LE COMMANDANT.

Qu'y a-t-il de nouveau, major?...

GOUVION.

Oh! mon Dieu, rien, mon général, tout s'est passé dans l'ordre ordinaire... Je viens d'assister au coucher du roi, et il dort maintenant...

LE COMMANDANT.

Ah! il dort! Eh bien, je vais en faire autant!... (*Il s'éloigne avec Gouvion et son escorte. La Reine sort de l'endroit où elle s'était réfugiée.*)

LOUIS, *apercevant la Reine par la portière.*

Monsieur de Lauzun, ouvrez cette portière, je veux aller chercher la reine...

DE LAUZUN.

Pas d'imprudence, sire!... Tout a réussi, nous sommes sauvés! (*Allant au-devant de la Reine.*) Par ici, notre bourgeoise.. Vous pouvez vous flatter de m'avoir fait assez attendre... (*Il la conduit au fiacre où il la fait monter, se plaçant sur le siége et d'une voix enrouée.*) Allons!... en route!... (*De Valory et de Malden partent avant la voiture. Cléry, placé dans le ren-*

foncement d'un mur, a suivi avec anxiété tout le mouvement de cette scène.)

CINQUIÈME TABLEAU.

A Varennes. — Un rez-de-chaussée servant de boutique à l'épicier Léonard, procureur-syndic de la commune. — Au fond, une place.

SCENE I.

LEONARD, *puis* Mme LEONARD, UN GARÇON *et* LÉTUVÉ.

LÉONARD, *entrant par un des côtés de la boutique. Il a un bonnet de coton et une serpilière.*

Je viens d'entendre le timbre de la ville annoncer aux habitants qu'il est cinq heures... Phœbus se lève, et je ne veux pas que le procureur-syndic de la commune de Varennes soit moins matinal qu'Apollon... J'ai du chocolat à composer et des arrêtés à prendre... Il faut que cela soit bien battu... (*Appelant.*) Madame Léonard !... Benjamin !... Ce jeune négociant s'abandonne au sommeil, dans le mois de juin, comme il le ferait dans la saison rigoureuse. (*Appelant encore.*) Benjamin !... madame Léonard !.. allons, retardataires !... à la boutique...

BENJAMIN, *entrant.*

Voilà, bourgeois...

LÉONARD.

Je ne suis pas bourgeois, je suis citoyen...

Mme LÉONARD, *entrant.*

Eh bien, qu'est-ce qu'il y a, monsieur Léonard?...

LÉONARD.

Il y a cinq heures, madame...

Mme LÉONARD.

Oh ! mon Dieu, quelle exactitude !...

LÉONARD.

C'est avec cela, madame, que je vous ai faite une des premières autorités de la ville... (*On prépare la boutique; madame Léonard sort peu après. Prenant un pilon et se mettant à un mortier.*) Allons, broyons ce chocolat, cette alimentation espagnole... Quand donc serons-nous français, tout à fait français !... (*On frappe à la porte.*) Qui est là, à l'aube du jour?...

LÉTUVÉ, *en dehors.*

C'est moi... Létuvé !... (*Le garçon ouvre la porte qu'il referme. Entrant.*) Bonjour, monsieur Léonard !...

LÉONARD, *continuant de broyer.*

Je te rends ton salut, jeune homme, quoique ton nom soit essentiellement bizarre...

LÉTUVÉ.

Ce n'est pas moi qui l'ai pris; on me l'a donné parce que j'ai été pendant six mois apprenti cuisinier. Après ça, vous vous nommez bien monsieur Léonard, vous... Dam! Léonard et Létuvé, ça peut aller ensemble...

LÉONARD.

Moi, jeune homme, c'est mon nom patronimique... Et toi, ce n'est qu'un misérable sobriquet... Enfin, que me veux-tu?...

LÉTUVÉ.

Vous savez bien, mon raisiné, comme tous les matins...

LÉONARD.

Oui, je sais que tu te substantes de ce mélange de fruits indigènes...

LÉTUVÉ.

Voulez-vous m'en faire donner pour cent cinquante francs?... en un bon assignat que voilà...

LÉONARD.

C'est bien, mon ami... Benjamin, encaissez cette valeur nationale et donnez à Létuvé un quarteron de raisiné.

LÉTUVÉ.

Là, dans le creux de mon pain... En voilà pour ma journée... Je vas aller flâner aujourd'hui, voir les hussards qui sont arrivés hier au soir.

LÉONARD.

Tu n'iras donc point à la fabrique de ratine?

LÉTUVÉ.

Oh! la ratine, ça ne m'amuse pas.

LÉONARD.

Et pourquoi, jeune homme? cette étoffe fournit de bons vêtements pour les frimas de l'hiver. (*On frappe brusquement à la porte et aux volets.*)

VOIX, *au dehors.*

Monsieur Léonard! monsieur Léonard!

LÉONARD.

Qu'y a-t-il? Quel est ce mouvement populaire? (*On frappe encore. Mme Léonard est rentrée. Le garçon ouvre la porte, puis les volets.*)

SCÈNE II.

LÉONARD, LETUVÉ, Mme LÉONARD, LE GARÇON, *un* EMPLOYÉ *de la Commune*, GENS DU PEUPLE.

LÉONARD.

De quoi s'agit-il, citoyen Employé?

L'EMPLOYÉ.

D'un événement très-grave, monsieur le procureur-syndic.

LÉONARD.

Très-grave... mes concitoyens me trouveront à la hauteur de la situation.

L'EMPLOYÉ.

Il y a quelques heures, une berline est arrivée à la poste de Varennes; les chevaux manquaient, et les voyageurs ont été forcés d'attendre. Sur ces entrefaites est arrivé M. Drouet, fils du maître de poste de Sainte-Menehould. Avant de laisser partir les voyageurs, il a demandé qu'on vérifiât les passe-ports... On en a présenté un au nom de la baronne de Khorf voyageant avec sa famille. M. Drouet a déclaré que ce passe-port était faux, et que ces voyageurs étaient le roi, la reine et leurs enfants...

LÉONARD.

Le roi et la reine!

L'EMPLOYÉ.

Oui, monsieur le procureur-syndic, le roi et la reine... Et l'on soupçonnait déjà que c'étaient eux; une personne de la poste avait reconnu le roi à sa ressemblance avec un écu de six francs.

LÉONARD.

C'est vrai que c'est une ressemblance frappante.

LÉTUVÉ

Est-ce que vous avez vu le roi, vous?

LÉONARD.

Non, mais j'ai vu des écus de six francs.

LÉTUVÉ.

Ah!...

LÉONARD.

Madame Léonard, mon habit, mon écharpe, mon tricorne!!..

L'EMPLOYÉ.

Ah! ne vous pressez pas, monsieur Léonard. La Commune a décidé que le roi et la reine seraient amenés ici jusqu'à de nouvelles mesures. (*Mme Léonard a apporté les objets demandés par Léonard. L'Employé sort avec les Gens du peuple.*)

LÉONARD.

La Commune me laisse ici dans un grand embarras... Est-ce une réception municipale ou est-ce un interrogatoire que je dois faire subir au roi de France? Je commencerai par la réception, et je verrai plus tard s'il y a lieu à un interrogatoire.

SCENE III.

LES MÊMES, DE LAUZUN, *en sous-officier de hussards.* (*Excepté dans des à-parte, et toutes les fois qu'il ne s'adresse pas aux personnages qui le connaissent, Lauzun parle avec l'accent alsacien.*)

LÉONARD.

Vous êtes de l'escorte royale, citoyen militaire?

DE LAUZUN.

Ia!

LÉONARD.

Vous venez de la capitale?

DE LAUZUN.

Naï, Gommercy.

LÉONARD.

Vous venez m'annoncer l'arrivée de Leurs Majestés?

DE LAUZUN.

Naï... dabac!

LÉONARD.

A priser?

DE LAUZUN.

Bipe!...

LÉONARD, *allant pour servir le hussard, s'arrêtant et reprenant sa dignité.*

Ah! j'ai bien autre chose à faire que de servir pour quelques centimes de tabac... Madame Léonard, ceci est dans vos attributions!... (*Mme Léonard sert Lauzun. Des gens du peuple, des gardes nationaux. accourent et restent en dehors de la boutique. Entre une haie de gardes nationaux apparaissent Louis, la Reine, les Enfants, Mme Elizabeth et MM. de Valory et de Malden avec la livrée qu'ils avaient au tableau précédent.*)

LÉTUVÉ.

Vive le roi!... vive la reine!...

LÉONARD.

Silence, jeune homme, c'est à moi qu'il appartient d'adresser la parole à Leurs Majestés!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LOUIS, LA REINE, Mme ÉLISABETH, LES ENFANTS, Mme DE TOURZEL, VALORY, MALDEN. (*La Reine, qui paraît accablée de fatigue et d'émotions, s'assied sur un ballot de marchandises. Les Enfants sont auprès d'elle, Mme Elisabeth et Mme de Tourzel derrière.*)

LOUIS, *bas à Lauzun.*

Eh bien, monsieur de Lauzun?

DE LAUZUN, *de même.*

Je crains que la fidélité des hussards ne soit ébranlée.

LOUIS, *de même.*

Oh! M. de Bouillé n'est pas loin...

LÉONARD, *se découvrant.*

Sire, vous voyez devant vous un citoyen qui a l'honneur d'être

procureur-syndic de cette ville de Varennes; mais l'honneur de cette haute position n'est rien à côté de celui que que vous me faites en me rendant visite dans mes magasins... (*Il offre une chaise à Louis.*)

LA REINE, *bas à Lauzun.*

Je ne comprends pas M. de Bouillé.

DE LAUZUN, *de même.*

Depuis hier soir, j'attends quelqu'un de sa part.

LA REINE, *de même.*

Tout a été fatal.

LÉONARD.

Que puis-je faire pour le service de Votre Majesté?

LOUIS.

Mon Dieu, monsieur, c'est de m'aider à continuer mon voyage, en donnant l'ordre de mettre des chevaux à ma berline.

LÉONARD.

Mais n'y en avait-il point à la poste? C'est le lieu où on les trouve d'ordinaire. (*A Valory.*) Quelles sont ces dames, mon ami? Déclinez-moi leurs noms et qualités.

DE VALORY.

La reine et madame Elisabeth.

LÉONARD.

La reine... assise sur un de mes articles!... Un fauteuil, madame Léonard! J'ai l'honneur de présenter à Votre Majesté, madame Léonard, mon épouse... (*Mme Léonard salue profondément.*) Madame Léonard, je vous présente la reine de France!

LOUIS, *à Léonard.*

Eh bien, monsieur, ce que je vous demande est tout à fait dans vos attributions. Je fais un voyage avec ma famille; de quel droit veut-on s'y opposer? Il dépend de vous, qui commandez ici... de délivrer le permis de poste dont je ne devrais pas avoir besoin; le donnez-vous ou le refusez-vous?

LÉONARD.

Assurément, je le donne...

LOUIS.

Eh bien, alors, rien ne nous retient plus! (*La famille se lève.*)

Mme LÉONARD, *à part.*

Ah! mon Dieu, mais mon mari va se compromettre! (*Elle parle bas à Léonard.*)

LÉONARD.

Je donne volontiers ce permis; mais nous avons à accomplir, dans cette ville de Varennes, des formalités municipales... (*Expression d'inquiétude de la part de la famille.*) C'est la commune

qui délibère sur les permis de chevaux à accorder pour la poste. Je vais me munir de cette autorisation légale, je reviens dans quelques minutes, et je pense que le voyage de vos majestés ne sera point retardé... Je présente mes respectueux hommages au roi et à son auguste famille. (*Il sort.*)

DE LAUZUN, *à part, pendant la sortie de Léonard.*

Ce procureur-syndic est trop bête; et j'ai peur qu'il ne nous gâte quelque chose... (*Haut, à Létuvé.*) Tites-donc, fous, cheune homme, foyez tonc tehors si chetais bas à vumer mon bibe...

LÉTUVÉ.

Ah! farceur, c'est pour me dire de m'en aller... On s'en va... (*Il sort avec de Valory et de Malden et reste avec eux en vue, en dehors de la boutique.*)

SCENE V.

LES MÊMES, *moins* LÉTUVÉ, ET LES GARDES.

LOUIS, *qui s'est approché des enfauts et leur a prodigué des caresses, à la Reine.*

Nos enfants sont bien fatigués, Antoinette; n'y aurait-il pas moyen, pendant tous ces délais, de les faire reposer un peu?

LA REINE.

J'y pensais... (*A Mme Léonard.*) Madame, ces pauvres enfants n'ont pas dormi cette nuit, et le mouvement et le bruit qui se font ici, autour d'eux... Consentiriez-vous à leur céder une chambre pour quelques instants?

Mme LÉONARD.

Comment, madame la reine!.... mais, certainement... ces pauvres petits!... nous avons ici à côté une chambre où ils seront très-bien... je vais les y conduire...

LA REINE.

Je vous remercie!... (*Mme Léonard conduit les enfants: Mme Elisabeth et Mme de Tourzel les accompagnent.*)

SCÈNE VI.

DE LAUZUN, LA REINE, LOUIS.

LOUIS.

Que pensez-vous de tout ceci, monsieur de Lauzun?... Pourrons-nous continuer notre voyage?

DE LAUZUN.

Sire, je ne veux pas jeter l'inquiétude dans vos esprits, mais la situation est singulière... J'ai remarqué là, tout à l'heure, un jeune homme qui paraît touché de votre situation... Je vais l'envoyer à monsieur de Bouillé, qui doit être en marche pour nous

rejoindre..... Il passera plus aisément qu'un hussard ou un homme de votre maison.

LA REINE.

Oui, voyez, monsieur de Lauzun. (*Lauzun sort. On le voit allumer sa pipe et causer avec Létuvé.*)

SCENE VII.

LOUIS, LA REINE, Mme ELISABETH, *rentrant.*

LOUIS.

Elisabeth, pardonnez-moi toutes ces épreuves, vous qui méritiez si bien de rester à l'abri de nos misères...

Mme ÉLISABEVH.

Mon frère, je voudrais plus encore que de souffrir avec vous ; je voudrais prendre pour moi toutes vos souffrances.

LOUIS.

Ainsi, il suffit d'un obstacle imprévu, du plus léger incident pour détruire le plan le mieux calculé, pour livrer aux coups du hasard les destinées d'une famille souveraine !

LA REINE, *après avoir regardé au dehors.*

Je ne vois pas sur cette place un seul des soldats avec lesquels monsieur de Damas, envoyé par monsieur de Bouillé, nous attendait à Varennes... (*A Louis.*) Ce matin, cependant, ils étaient près de notre voiture, attendant vos ordres pour disperser cette foule qui nous entourait et encombrait le passage...

ÉLISABETH.

C'était de la prudence de n'en pas donner, car une lutte pouvait devenir sanglante...

LOUIS.

Écoutez-moi, Antoinette... Notre autorité est déchue : nous ne pourrons la ressaisir que lorsque nous serons entourés d'une armée fidèle et dévouée... J'espère alors prouver que le roi constitutionnel est encore un pouvoir dans l'état... Jusque-là, résignons-nous... Toute lutte serait un danger pour nous et pour nos fidèles amis, qu'il faut épargner aussi...

LA REINE.

Oui, mais il est des circonstances où la résolution nous sauve. Ce matin, il fallait passer...

LOUIS.

Antoinette, pas de récriminations... nous ne sommes plus à Versailles... Il n'y a plus ici qu'un père et une mère dont le cœur est plein d'inquiétude... Allons embrasser nos enfants.

SCENE VIII.

DE LAUZUN, LETUVÉ. (*Cette scène est jouée d'un coin à l'autre de la porte et à voix basse.*)

DE LAUZUN, *fumant sa pipe.*

Betit?

LÉTUVÉ.

Hussard?

DE LAUZUN.

Avres-tu de pounes jampes?

LÉTUVÉ.

Oui, des jambes qui feraient l'agrément d'un cerf.

DE LAUZUN.

Tu feux pien courir, alors?

LÉTUVÉ.

Dam! si c'était nécessaire ou utile à quelqu'un...

DE LAUZUN.

Tu fois pien ce betit babier... Il vaudrait la borter à monsir de Pouillé.

LÉTUVÉ.

Chut! Le général qui est au camp, là-bas, à trois lieues d'ici?

DE LAUZUN.

Ya.

LÉTUVÉ.

Sans avoir l'air de rien, passez-moi votre papier. (*Il s'approche de Lauzun en chantonnant.*) C'est fait!... c'est pour sauver le roi et la reine, n'est-ce pas?

DE LAUZUN.

Ya.

LÉTUVÉ.

Ça me va... En route, comme un lièvre. (*Il sort et traverse la foule en chantonnant. On entend dss cris au dehors. Louis, la reine, Mme Élisabeth et Mme Léonard rentrent en scène. Peuple sur la place.*)

SCENE IX.

DE LAUZUN, LOUIS, LA REINE, ÉLISABETH, Mme LÉONARD, *puis* LÉONARD.

LA REINE.

Élisabeth, je vous en prie, restez auprès de mes enfants. (*Cris.*) Qu'y a-t-il?

Mme LÉONARD.

Voici monsieur Leonard qui revient. (*On voit Léonard écarter la foule avec des gestes importants.*)

LÉONARD, *entrant.*

Notre ville de Varennes est agitée comme l'Océan à Dunkerque. (*Il s'essuie le front.*)

LOUIS, *à Léonard.*

Eh bien, monsieur, qu'y a-t-il de nouveau?

LÉONARD.

Tout va bien, sire ; tout va parfaitement. (*Mouvement de joie de la part de Louis et de la Reine.*)

LOUIS.

Ainsi, nous pouvons continuer notre route!...

LÉONARD.

Certainement ; vos majestés seront prochainement libres d'effectuer leur sortie des murs de la fidèle ville de Varennes.

LA REINE

Alors, vous nous apportez le permis de la commune pour les chevaux de poste?...

LÉONARD.

Le permis, madame la reine, si j'en étais chargé et responsable, il serait entre des mains loyales et pures, j'ose l'affirmer.

LOUIS, *avec impatience.*

Mais où donc est-il?

LÉONARD.

Nulle part, sire ; par une raison majeure, c'est que la commune n'en a pas délivré.

DE LAUZUN, *à part.*

Que la peste t'étouffe, droguiste de malheur!...

LOUIS, *à Léonard.*

Mais, monsieur, tout à l'heure vous donniez à entendre que nous pourrions continer notre voyage!...

LÉONARD.

Certainement, certainement, et je vous prie de ne pas en douter.

LOUIS *et* LA REINE.

Eh bien?...

LÉONARD.

Eh bien, la commune dit qu'on ne saurait apporter trop de circonspection relativement aux circonstances... Bref, ladite commune a déclaré, sur la proposition de Barthélemy Tricotel, cousin issu de germain de madame Léonard, que Leurs Majestés seraient libres de continuer leur voyage après qu'il en aurait été référé à l'Assemblée nationale.

LA REINE, *réprimant sa colère.*

C'est bien là ce qu'on a décidé, monsieur?

LÉONARD.

Pas un iota de plus ni de moins.

LOUIS.

Mais c'est nous obliger à attendre !...

LÉONARD.

Trois jours tout au plus, sire, trois jours !...

LA REINE, *bas à Louis.*

Il n'y a donc plus d'espoir ?

LOUIS, *de même.*

Ah ! si monsieur de Bouillé pouvait arriver !... (*Haut à Léonard.*) Mais cette délibération ne vous lie pas, monsieur... vous avez le droit de passer outre.

LÉONARD.

Sire, je possède, je l'avoue, une position omnipotente ; mais je dois ménager la susceptibilité de mes collègues. Si ce papier-nouvelles, publié dans la ville de Varennes, pouvait charmer les loisirs de votre majesté, je le lui offrirais volontiers. (*Il remet un journal à Louis, qui le pose près de lui. — Il semble le lire tout en écoutant la scène qui a lieu entre la Reine et Mme Léonard. Léonard va au fond avec Lauzun, et, de temps en temps, salue avec importance des gens qui sont au dehors. — On entend de nouveaux cris.*)

LA REINE, *à Louis.*

Si cette femme avait quelque puissance sur son mari... (*A part.*) Je suis donc réduite à implorer la pitié !... Allons !... (*Haut, à Mme Léonard.*) Madame, vous entendez ces cris ?... je ne sais, mais ils ressemblent à des menaces.

Mme LÉONARD.

Oh ! madame la reine , je ne sais pas ce qui se passe, mais on vous respectera.

LA REINE.

Pourtant, vous voyez qu'on met des obstacles à notre voyage.

Mme LÉONARD.

Mais, il faut de la patience, puisque monsieur Léonard vous dit que vous pourrez partir dans deux ou trois jours.

LA REINE.

Il sera trop tard, madame ; obtenez de votre mari qu'il lève les difficultés... Il le peut, faites qu'il le veuille !

Mme LÉONARD.

Ah ! madame la reine, s'il le voulait et que ça dût le compromettre, je serais la première à l'en empêcher.

LA REINE.

Vous voyez, la reine de France vous supplie...

Mme LÉONARD.

Certainement, je voudrais...

LA REINE.

Au nom de mes enfants et des vôtres!...

Mme LÉONARD.

Madame la reine, vous pensez à vos enfants et à votre mari, moi, je pense aux miens.

LA REINE.

Ainsi, vous refusez?... Ce péril qui n'existe ni pour vous, ni pour les vôtres, vous rend insensible à la pitié?

Mme LÉONARD.

La pitié?... oh! une reine est bien au-dessus!

LA REINE, *à part, en s'éloignant.*

On serait à la torture qu'ils vous croiraient encore sur un lit de roses!... (*Elle s'approche de Louis.*)

LOUIS, *bas.*

Eh bien?

LA REINE, *de même.*

Rien!... sèche, égoïste!...

LOUIS, *de même.*

Eh! mon Dieu, ils ont presque tous appris à nous compter pour rien... (*Froissant le journal.*) Voilà leurs doctrines imprimées et répandues dans toute la population... Gouvernez donc contre cette puissance-là! (*La Reine va pour rentrer dans la chambre où sont les Enfants.*)

DE LAUZUN, *la retenant, à part.*

Veuillez attendre, madame, nous allons avoir des nouvelles...

LA REINE.

Ah!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LÉTUVÉ. (*Létuvé a paru sur la place, où on l'empêche de passer.*)

LÉTUVÉ.

Laissez-moi donc passer... Il faut que je parle au hussard qui est dans la boutique.

DE LAUZUN, *à Léonard, en lui montrant Létuvé.*

C'être bour gommission à moi... bour la lieutenant... (*Léonard fait un geste vers le dehors, et Létuvé passe librement.*)

LÉONARD.

Vous voyez, un geste de ma main et le peuple obéit... Oh! ce sont des bourgeois fort dociles!

DE LAUZUN, *bas à Létuvé.*

Eh pien?

LÉTUVÉ, *le tirant, à part.*

Venez par ici... j'aime autant que l'épicier n'en soit guère, et même qu'il n'en soit pas du tout. Vous saurez, hussard, que j'avais pris mon vol comme une hirondelle... A une demi-lieue de Varennes, j'aperçois, quoi, qui ? beaucoup de soldats et d'officiers qui me venaient en plein dans l'œil et dans le nez.

DE LAUZUN.

C'être la chénéral ?

LÉTUVÉ.

En personne naturelle... Je lui glisse le chiffon de papier, et il me dit : File, garçon ; va dire à celui qui t'a expédié que je rassemble mon monde, et que je cours sur Varennes... Voilà !

DE LAUZUN.

Tarteiffe ! il être tonc zur des dalons ?

LÉTUVÉ.

Oh ! il a fallu qu'il rassemble tous ses soldats... Et puis, c'est qu'il n'y a pas moyen de me suivre, moi !

DE LAUZUN, *à Louis et à la Reine.*

Sire, madame, monsieur de Bouillé est peut-être, en ce moment, à Varennes...

LA REINE.

Ah !

LOUIS.

Enfin, il y aura donc encore un roi de France ! (*Cris tumultueux qui se rapprochent.*)

DE LAUZUN.

Entendez-vous ?... Le voici qui arrive, sans doute.

LÉONARD.

Pourquoi ces acclamations qui frappent les airs ?... (*Le Peuple envahit la place ; les Personnages qui sont en scène regardent au dehors avec anxiété.*)

LA REINE.

Ah ! nous allons être libres, enfin !... (*On voit paraître sur la place Barnave et deux autres Commissaires de l'Assemblée.*)

LOUIS *et* LA REINE.

Barnave !

SCÈNE XI.

LES MÊMES, BARNAVE, LES DEUX COMMISSAIRES.

BARNAVE, *entrant, et après avoir salué.*

Sire, madame, l'Assemblée nous a choisis pour vous ramener aux Tuileries.

LOUIS.

Contre notre volonté ?

BARNAVE.

Contre votre volonté, s'il le faut...

LA REINE, *près de Barnave.*

Et si nous résistions, monsieur, si nous faisions un appel aux forces qui nous entourent encore?

BARNAVE.

Madame, la puissance des mandataires du peuple est plus forte que toutes les armées...

LOUIS.

Cette puissance dont vous parlez, je l'ai reconnue; et la mienne, monsieur, on a donc cessé de la reconnaître?

BARNAVE.

On ne la nie pas, sire, mais vous l'avez peut-être affaiblie vous-même en vous éloignant.

LOUIS.

N'étais-je donc plus libre?... Me fallait-il un permis de l'Assemblée pour voyager dans le royaume?

BARNAVE.

Dans des temps ordinaires, votre majesté n'aurait eu personne à consulter... Mais nous vivons dans des circonstances difficiles, périlleuses... Un roi qui fuit son palais semble dire à son peuple qu'il se méfie de lui, et donner peut-être un signal à l'étranger.

LOUIS.

L'étranger, monsieur!... je ne veux pas qu'on m'accuse de l'appeler jamais... J'allais à mon armée...

BARNAVE.

A votre armée?. . mais alors c'était la guerre civile?

LOUIS.

Non, c'était mon affranchissement... c'était me soustraire au pouvoir des factions, aux calomnies des partis; c'était enfin attendre, au milieu de cœurs fidèles, qu'il fût décidé si je dois être roi ou simple citoyen... C'est une solution que j'exige, et j'en ai fini avec ces incertitudes, ces irrésolutions que la politique si mouvante du temps avait jetées dans mon esprit.

BARNAVE.

Sire, chacun a ses devoirs... Ici, je n'ai rien à combattre, rien à justifier... J'ai une mission à remplir, celle de vous accompagner jusqu'à Paris... (*Se tournant vers la Reine*) Je m'en suis chargé, parce que, nul plus que moi n'est disposé à adoucir l'amertume de votre situation.

LA REINE, *avec une expression graduée.*

Et quelle amertume pourriez-vous nous épargner, monsieur? Pouvons-nous descendre plus bas? Depuis hier, ne sommes-nous pas traités comme les derniers des voyageurs?..... Craignez-

vous, par hasard, de nous voir massacrer par ces hordes qui vont nous entourer ?... Eh ! mon Dieu, ce serait au moins en finir, et on verrait la famille royale de France rester digne et courageuse en face de la mort !

BARNAVE.

Madame, j'espère écarter de vous et l'outrage et le danger.... Ah ! si mes conseils avaient été suivis...

LA REINE.

Ou peut-être si on avait écouté les miens !... (*A part.*) Monsieur de Bouillé, que faites-vous donc ? (*Cris, agitation sur la place. Quelques hommes du peuple armés viennent sur le seuil de la porte.*)

BARNAVE.

Entendez-vous !... il faut se hâter. (*Mme Élisabeth, Mme de Tourzel entrent avec les enfants. Ceux-ci, effrayés, viennent se blottir contre Louis et la Reine*)

LA REINE, *à Barnave.*

Monsieur, voyez l'effroi de mes enfants ; éloignez ces hommes! (*Barnave écarte les hommes du peuple.*)

DE LAUZUN, *bas à Louis, la main sur son sabre.*

Sire, dites un mot, et j'appelle à votre défense... Il y a encore parmi les hussards qui sont à Varennes des hommes dévoués... la témérité peut vous sauver...

LOUIS, *de même.*

Non, je ne veux pas que le sang coule pour moi !... (*Haut à Barnave.*) Monsieur, emmenez vos prisonniers !

BARNAVE.

Sire, ma mission est protectrice, et je veux qu'on la trouve honorable...

LA REINE, *bas à Lauzun*

Restez ici... vous guiderez M. de Bouillé .. Mais qu'il nous rejoigne, mon Dieu ! (*Sur un geste de Barnave, la Garde nationale se forme en haie. Un des hommes du peuple se détache du groupe pour prendre dans ses bras et emporter le Dauphin.*)

LA REINE, *à l'Homme.*

Laissez mon enfant, monsieur... Personne ne doit toucher au dauphin de France. (*L'homme remet l'enfant à la Reine qui le prend dans ses bras. Le cortége se met en marche. La Reine est en tête, son fils dans ses bras. Barnave prend une main de Mme Royale que Louis tient de l'autre main. Mme Elisabeth et Mme de Tourzel suivent et ferment cette marche qui s'exécute dans un silence profond.*)

DE LAUZUN, *à Léturé, pendant la sortie.*

Toi, bedite, reste afec moi.

LÉTUVÉ, *mettant la main à son bonnet.*

Oui, monsieur le duc de Lauzun.

DE LAUZUN.

Quoi!

LÉTUVÉ.

Connu! Et motus! (*Le théâtre change.*)

SIXIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente la place de Varennes. — Au fond, à droite, l'Hôtel de Ville, avec des degrés extérieurs. — A gauche, la maison de Léonard, que le peuple entoure. — Le conseil municipal est sur les degrés de l'Hôtel de Ville. La population est armée de fusils, de sabres, de piques; les femmes excitent les hommes à des manifestations énergiques. Au milieu du théâtre, est une berline attelée. L'aspect de la place doit présenter le spectacle animé d'une population qui attend un grave événement.

La garde nationale sort d'abord de la maison de Léonard. Viennent ensuite, dans la haie, les personnages dans le même ordre qu'à la sortie du tableau précédent. A la vue de Louis, toute la population crie: à Paris! à Paris!... *Ces cris augmentent et deviennent des vociférations et des menaces... Le peuple opère une sorte de pression sur la haie, et lorsque Louis est près d'arriver à la voiture, un vieillard, écartant les rangs de la garde nationale, vient tomber aux pieds du Roi..*

LE VIEILLARD.

Sire, mon noble maître!..

LOUIS.

Que voulez-vous mon ami, qui êtes vous?..

LE VIEILLARD.

Un de vos vieux serviteurs.

LOUIS.

En effet, je vous reconnais.

LE VIEILLARD.

Sire, votre sujet fidèle vous respecte plus encore dans l'adversité que sur les degrés du trône.

LE PEUPLE.

Mort à l'aristocrate!..

BARNAVE.

Laissez ce vieillard; si vous punissez la reconnaissance, que ferez-vous donc aux ingrats?.. (*Le peuple recule lentement en murmurant.*) Silence, peuple, respectez les décrets de l'assemblée nationale! (*Nouveaux cris:* A Paris! à Paris! *Le rideau tombe.*)

ACTE V.

SEPTIÈME TABLEAU.

Au Temple.—Une salle ayant deux portes latérales, et, au fond, une porte assez large, sur laquelle on voit d'énormes verrous et une barre de fer. Le papier des murs est dégradé ; à droite, une table, quelques chaises grossières. Tout l'ameublement annonce un état de vétusté et de dénûment.

Au lever du rideau, des gardes nationaux et Tison, geôlier du Temple, sont sur le palier, qu'on voit en dehors de la porte ; l'un d'eux est armé et fait faction.

SCENE I.

TISON, GARDES NATIONAUX.

UN GARDE NATIONAL, *à Tison, qui est sur le seuil de la porte.*

Dites donc, citoyen Tison, y a-t-il moyen d'entrer ?..

TISON.

Oui, les souverains ne sont pas là...

LE GARDE NATIONAL.

Vous le tenez donc, ce Capet et toute sa race ?..

TISON.

Oui, et s'il en sort, puisqu'il est bon serrurier, à ce qu'on dit, il faudra qu'il ouvre pas mal de serrures... (*Il fait sonner son trousseau de clefs.*)

LE GARDE NATIONAL.

Qu'est-ce que c'est donc que cette salle ?...

TISON.

Ils ont ça pour faire de la couture et lire un tas de livres qu'ils ont trouvés là, dans une vieille armoire...

LE GARDE NATIONAL.

Ils ont donc d'autres chambres ?..

TISON.

Oui; Capet est là à côté, et les louveteaux sont là-haut avec leur mère, et la ci-devant princesse qu'ils appellent Elisabeth...

SCENE II.

LES MÊMES, LÉTUVÉ.

(*Pendant la scène, les Gardes nationaux font le tour de la salle et vont se replacer sur le palier du fond.*)

TISON, *à Létuvé.*

Que viens-tu faire ici, mauvais marmiton ?..

LÉTUVÉ.

Merci, M. Tison, vous êtres toujours gentil comme à l'ordinaire....

TISON.

Qu'est-ce que tu veux ?..

LÉTUVÉ.

Je viens faire mon service, puisque moi, citoyen français, attendu que je suis majeur et que je pourrais être de la garde nationale, me v'là forcé d'être le valet de ces Capets et autres... (*A part.*) Je suis venu trop tôt, il n'y a encore personne de descendu...

TISON.

Si tu n'étais pas ici, qu'est-ce que tu ferais ?..

LÉTUVÉ.

Je ferais de la cuisine à de bons patriotes, je serais libre et je ne serais pas un cuisinier en prison...

TISON.

C'est toi qui as demandé la place...

LÉTUVÉ.

Oui, mais je croyais qu'après avoir fait la pot-bouille de ces aristocrates-là, je pourrais aller danser la carmagnole aux Porcherons ; mais tâche !.. Une fois qu'on est ici, on n'en sort plus. Allons, voyons ma vaisselle d'hier ; car il faut qu'on leur lave la vaisselle avant de les servir... Ah ! la Commune a trop de bonté pour ces gens-là !.. (*Il arrange, le plus lentement possible, la vaisselle qu'il doit emporter.*)

TISON.

Allons, file !.. Je les entends qui descendent !.. (*Il le pousse brusquement.*)

LÉTUVÉ.

Prenez donc garde, vous allez me faire casser la vaisselle, vous !...

SCÈNE III.

LA REINE, Mme ÉLISABETH, Mme ROYALE, TISON, GARDES NATIONAUX, *au fond.*

(*La Reine conduit Mme Royale à une chaise dans un des coins du théâtre ; elle lui remet un ouvrage de tapisserie.*)

LA REINE.

Mon enfant, continuez cette tapisserie que vous avez si bien commencée... Nous en ferons un fauteuil pour le roi...

Mme ROYALE.

Oh! maman, je vais travailler beaucoup parce que mon père n'a qu'un vieux fauteuil de paille...

LA REINE.

De meilleurs jours nous viendront, mon enfant.. (*La Reine va s'asseoir auprès de Mme Elisabeth qui finit un bonnet pour Mme Royale. La Reine sort des poches de son tablier des bas d'enfants; elle se met à les raccommoder. Tison et les Gardes nationaux ont disparu ; il n'y a plus au fond que le factionnaire.*)

ELISABETH.

Ma sœur, ce bonnet que je finis pour Thérèse n'est pas élégant, mais il sera bon pour passer l'hiver dans ces murs humides.... Nous pouvons tout supporter, nous, mais l'enfance demande des soins attentifs...

LA REINE.

Ah ! vous êtes si bonne !.. Vous apportez tant de douce résignation dans nos malheurs... C'est Dieu, c'est la religion qui soutiennent votre courage !..

ELISABETH.

Et vous, ma sœur, c'est le dévouement à mon frère qui vous a donné votre force sublime...

LA REINE.

Votre frère ?.. Ah ! pourquoi ne s'est-il révélé à moi que dans l'adversité !.. Il n'a plus aucun des défauts de sa jeunesse.... La bonhomie un peu rude de son caractère s'est changée en sensibilité et en grâce, pour ceux qui l'entourent...

ELISABETH.

Je l'ai remarqué comme vous...

LA REINE.

Il semble vouloir racheter, à force de patience pour lui-même et de tendre intérêt pour les autres, le tort de leur faire partager ses malheurs... La solennité de son abaissement donne à sa personne la dignité que le trône lui avait refusée... La prison l'a ennobli !...

Mme ÉLISABETH.

Et pourquoi tant de vertus ont-elles brillé si tard, et seulement dans l'obscurité d'une prison ?...

LA REINE, *avec sensibilité.*

Il n'était pas connu !... Et moi, moi sa compagne, sa femme, je le méconnaissais aussi !... Oh ! que je regrette d'avoir trop laissé distraire mon âme aux jours de la prospérité, et de n'avoir pas senti alors le prix de l'amour de mon époux !... (*Elle essuie ses larmes.*)

ÉLISABETH.

C'est une dette que vous lui payez déjà et que vous acquitterez plus tard...

LA REINE, *se levant, à part, avec un geste de doute.*

Plus tard ! (*Souriant en roulant les bas.*) Allons ! demain, les

enfants auront des bas!... Le roi va venir sans doute!... (*Regardant à terre, autour d'elle, et poussant du pied quelques débris du repas de la veille, elle va prendre un balai.*)

ÉLISABETH.

Que faites-vous, ma sœur?...

LA REINE, *souriant.*

Nous ne sommes plus qu'un ménage de prisonniers; eh bien, c'est à la femme à faire le ménage... (*Elle se met à balayer.*)

SCENE IV.

LES MÊMES, LOUIS, LE DAUPHIN. (*Louis tient à la main une carte de géographie.*)

LOUIS, *s'arrêtant devant la Reine qui balaye encore.*

Ah! pauvre Antoinette!... quel métier pour une reine de France!... Qui eût dit qu'en vous unissant à mon sort, je vous ferais descendre si bas?...

LA REINE, *posant le balai et prenant la main de Louis avec tendresse.*

Et comptez-vous pour rien, Louis, la gloire d'être la femme du meilleur et du plus persécuté des hommes?..... De telles infortunes ne sont-elles pas les plus majestueuses de toutes les grandeurs?...

LOUIS.

Antoinette, cette bonne et sainte affection m'a consolé de bien des chagrins...

LA REINE, *allant au Dauphin.*

Comment as-tu passé la nuit, mon enfant?

LE DAUPHIN.

Bien, maman...

LA REINE, *à part.*

Comme il change, mon Dieu!...

Mme ROYALE, *qui est venue embrasser son père.*

Que je suis heureuse, père, quand je vous vois!... Je pense à vous... je travaille pour vous!...

LOUIS.

Merci, ma fille, merci!... (*Allant à Elisabeth.*) Bonjour, Elisabeth. .

ÉLISABETH, *lui tendant la main.*

Bonjour, mon frère.

LOUIS, *lui voyant couper du fil avec ses dents.*

Vous n'avez donc pas de ciseaux?...

ÉLISABETH.

On nous les a pris...

LOUIS.

Vous ne manquiez de rien dans cette jolie maison de Montreuil, que j'avais eu tant de plaisir à vous donner!...

ÉLISABETH.

Oh! mon frère, ne pensons plus à ce temps-là! (*Le Dauphin a pris la carte de géographie qu'il a étalée sur la table. Louis vient s'asseoir et le Dauphin reste debout entre ses genoux. La Reine va se replacer auprès de Mme Elisabeth et se remet à travailler. Depuis l'entrée de Louis, Tison a reparu sur le seuil de la porte du fond, et fume sa pipe. Le municipal Toulan est venu s'asseoir au fond du théâtre.*)

LOUIS, *donnant au Dauphin sa leçon de géographie.*

Voyons, mon enfant, indique-moi les endroits que tu as étudiés à notre dernière leçon...

LE DAUPHIN.

L'Océanie...

LOUIS.

Tiens, voilà un crayon... Tu vas tracer la forme et les points principaux de cette partie du monde... Quelle est cette île entourée de tant de récifs?

LE DAUPHIN.

Vanikoo, où l'on suppose qu'a péri monsieur de Lapeyrouse... C'est vous qui l'aviez envoyé, n'est-ce pas?...

LOUIS.

Oui, mon enfant... (*Le Dauphin se met à dessiner.*)

LA REINE, *à Mme Royale.*

Eh bien, Thérèse, la tapisserie?

Mme ÉLISABETH.

Mais elle avance beaucoup; elle travaille avec une ardeur!....

Mme ROYALE.

Je ne veux pas perdre un instant... (*La Reine tousse un peu. Le Dauphin la regarde ; elle tousse encore.*)

LE DAUPHIN, *allant auprès d'elle.*

Maman, c'est la pipe de ce vilain Tison qui te fait mal, n'est-ce pas?...

LA REINE.

Je le crois, mon enfant; mais que veux-tu?...

LE DAUPHIN, *à part.*

C'est le bon municipal qui est là ; je l'ai reconnu à son entrée... Je vais lui parler... il renverra peut-être ce geôlier qui n'a pas besoin ici... (*Allant auprès du municipal Toulan.*) Monsieur le municipal, nous sommes bien contents lorsque vous venez ici... vous êtes si bon à côte des autres!... Et je suis sûr que vous allez me rendre le service que je vais vous demander?.....

TOULAN.

Que puis-je faire pour vous, mon ami, qui ne soit pas contraire à mon devoir?...

LE DAUPHIN.

Vous êtes jeune, et vous avez votre mère, sans doute?

TOULAN.

Oui, et je l'adore...

LE DAUPHIN.

Eh bien, voici... Ce vilain geôlier fume depuis une heure son vilain tabac et fait tousser maman... Ne pourriez-vous pas lui dire d'aller plus loin?...

TOULAN.

Certainement, et je vais le faire... (*A Tison.*) Pourquoi restes-tu là à remplir cette chambre de fumée?... On t'a dit de les garder et non pas de les asphyxier...

TISON.

Faut-il pas tant se gêner pour cette race-là!... Vous me faites l'effet d'un aristocrate, vous?...

TOULAN.

Je suis plus républicain que toi; mais je ne veux ajouter au malheur de personne... Je t'ordonne de t'en aller fumer ta pipe ailleurs.

TISON.

Je m'en vas, monsieur le marquis. (*Il sort.*)

TOULAN.

Brute!

LE DAUPHIN.

Ah! merci, monsieur le municipal... (*Toulan prend le Dauphin sur ses genoux et semble causer amicalement avec lui.*)

LA REINE, *se levant à demi et avec un geste gracieux.*

Merci, monsieur, de toute votre bonté.

SCENE V.

LES MÊMES, CLÉRY, *puis* ROUX *et deux autres municipaux.*

CLÉRY, *saluant avec respect et parlant assez bas*

Je viens savoir si vos majestés désirent qu'on serve le dîner.

LOUIS.

Oui, mon bon Cléry, quand vous voudrez. (*Cléry sort. Roux entre avec les deux autres municipaux. Le Dauphin quitte Toulan et va se placer auprès de Louis.*)

ROUX, *à Toulan.*

Je viens vous relever, et nos deux collègues remplaceront ceux qui sont au bas de la tour.

TOULAN.

C'est bien, je me retire... (*Roux descend le théâtre. Toute la famille royale salue.*)

ROUX.

Vous pouvez vous dispenser de toutes ces politesses-là; nous ne sommes plus ici à la cour de Versailles.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CLÉRY, LÉTUVÉ. (*Cléry met la table.*)

ROUX, *coupant le pain par petits morceaux, à Létuvé.*

Bien... tu peux leur servir ça, à présent.

LÉTUVÉ, *apportant le potage d'abord et passant près de la Reine, à part.*

Tout va bien! (*Il sort pour aller chercher un autre plat. On s'assied : Louis, la Reine et Mme Elisabeth au milieu de la table; les deux Enfants aux deux bouts. La Reine sert le potage. Les Enfants se disposent à manger. Sur un signe du Roi, ils s'arrêtent, font le signe de la croix et semblent prier mentalement. La musique accompagne cette scène muette qui ne dure qu'un instant.*)

LÉTUVÉ, *apportant un autre plat et le passant entre la Reine et Mme Royale, très-bas.*

M. de Lauzun et ses amis creusent la route...

ROUX, *à Létuvé.*

Que dis-tu là, toi, à la femme de Capet?

LÉTUVÉ.

Je dis qu'elle n'est jamais contente de ma cuisine... Eh bien, si ça ne lui va pas, qu'elle fasse venir son cuisinier des Tuileries!...

ROUX, *à Létuvé.*

Tu leur sers ça sans que je l'aie examiné? tu as donc oublié tes instructions... Qu'est-ce que c'est que ça?

LÉTUVÉ.

Du veau aux carottes! (*A la réponse brutale de Létuvé à la Reine, les Enfants ont exprimé de l'anxiété. La Reine leur sourit et le calme renaît. Roux, pendant ce temps, a coupé la viande par morceaux.*)

ROUX.

Allons, je suis sûr au moins qu'il n'y a pas de correspondance là-dedans.

LÉTUVÉ.

Non; il n'y a que de la muscade et un peu d'oignon. (*Roux et Létuvé sortent. Tison et un factionnaire sur le palier. On entend au bas de la tour un Crieur de papiers publics.*)

LE CRIEUR.

Voilà la séance de la Convention nationale!... Discussion sur la déchéance de Louis Capet!.. (*La famille royale se lève sponta-*

nément. On se présente pour écouter de nouveau la voix du Crieur qui se perd dans le lointain. Cléry et Létuvé, qui sont rentrés, replacent la table. Tison les surveille.)

SCENE VII.

LOUIS, LA REINE, Mme ELISABETH, *sur le devant du théâtre,* LES ENFANTS, TISON.

LA REINE.

Oseraient-ils voter votre déchéance?

LOUIS.

Eh! mon Dieu! ne faut-il pas s'attendre à tout?

Mme ELISABETH.

La déchéance, ce serait la liberté, sans doute... ce serait une vie heureuse et tranquille dans une médiocrité plus désirable qu'une élévation orageuse.

LOUIS, *autour duquel s'est groupée la famille.*

Que je puisse vous tenir là, toujours sur mon cœur!... je ne demande que cela à Dieu!...

SCENE VIII.

LES MÊMES, ROUX, MUNICIPAUX, GARDES NATIONAUX, ARTILLEURS, CLERY.

ROUX.

Capet, je suis chargé de te transmettre un décret de la Convention nationale qui abolit la royauté et qui proclame la république.

LOUIS.

Monsieur, ma royauté a passé comme un songe; mais ce n'était pas un songe heureux! Dieu me l'avait imposée, mon peuple m'en décharge!... Je fais des vœux pour que la république lui soit favorable : je ne me suis jamais mis entre son bonheur et lui!...

ROUX, *montrant les décorations que porte le Roi.*

Tu sauras aussi que la Convention a supprimé ces hochets... Je t'ordonne d'en dépouiller les marques. Rentré dans la classe des autres citoyens, tu dois être traité comme eux! (*Louis fait un geste plein de dignité à Cléry qui s'approche et reçoit une à une les décorations que le Roi retire.*)

ROUX, *à Cléry.*

C'est à moi qu'il faut remettre ces insignes de l'aristocratie.

LOUIS, *avec force.*

Non, jamais... Je les ai reçus dans mon berceau... il faudra user de violence pour me les enlever...

ROUX.

A la bonne heure... la Convention avisera... (*Il sort avec les Municipaux, les Gardes nationaux et les Artilleurs.*)

LA REINE.

Louis, vous vous élevez à mesure qu'ils veulent vous abaisser. (*Louis embrasse la Reine sur le front et prend le Dauphin par la main. La Reine les accompagne dans la chambre du Roi. A Elisabeth, en sortant.*) Je vous rejoindrai dans un instant, ma sœur. (*Ils sortent.*)

SCENE IX.

TISON, UN FACTIONNAIRE ; *puis* BARNAVE.

TISON, *seul.*

Je dégringole... je ne suis plus le geôlier d'un roi, à présent... C'était pourtant assez amusant de commander à des majestés... (*Barnave paraît sur le palier.*)

LE FACTIONNAIRE, *à Barnave.*

On ne passe pas!...

BARNAVE, *lui montrant un papier.*

On passe avec ceci.

TISON.

Voyons, voyons ça... (*Il examine le papier.*) C'est trop mal écrit, je ne peux pas lire. (*A part.*) Avec ça, j'ai oublié d'apprendre : déchiffre-moi ça, toi.

LE FACTIONNAIRE.

Oui, c'est un permis de la Commune pour visiter la famille de Capet... Entrez, citoyen. (*Tison va sur le palier.*)

SCENE X.

BARNAVE, *seul.*

Ah! si une voix de mon cœur ne m'avait entraîné, je n'aurais jamais osé pénétrer ici, et montrer aux regards de cette famille abaissée par le sort un témoin de son bonheur passé, de son élévation d'autrefois... Roi si puissant jadis; reine si belle et entourée de tant d'éclat!... Trianon, Versailles, qu'êtes-vous devenus? (*Regardant autour de lui.*) N'était-ce donc pas assez d'être chassé d'un palais, et fallait-il être poussé entre ces murailles par une fatalité aveuglement inexorable!... Ah! qu'il y a de cruelles nécessités dans une révolution qui renouvelle la face de tout un peuple!... Dans ces grands chocs d'idées et d'événements, on voit toujours quelques familles, quelques âmes en qui se personnifie le malheur commun, et sur qui les calamités, le sang, les larmes de tout un empire viennent se concentrer comme sur des êtres expiatoires!... C'est là aussi que l'opinion se tait et que l'histoire elle-même, oubliant un moment sa par-

tialité pour la cause des peuples, n'a plus d'autre cause, d'autre gloire et d'autre devoir que la pitié!... (*Moment de silence. La nuit est venue. Tison pose une lampe grossière sur la table et retourne sur le palier.*) Mais où donc sont-ils? (*La Reine sort de la chambre du Roi.*)

SCENE XI.

BARNAVE, LA REINE.

BARNAVE.

La reine!

LA REINE, *s'arrêtant sous le regard attristé de Barnave.*

Ah! monsieur, vous avez peine à me reconnaître, n'est-ce pas?

BARNAVE.

Madame...

LA REINE.

Le malheur et la souffrance ont mis un siècle entre les tours du Temple et les jardins de Trianon! Trianon! (*Souriant avec tristesse.*) Je vous y recevais, s'il vous en souvient (*montrant ses vêtements*), avec une toute autre parure, et mon costume n'y ressemblait guère à ces vêtements de la pauvreté!

BARNAVE.

Madame, si quelque chose pouvait ajouter à mon respect, à mon admiration, ce serait cette pauvreté dont vous parlez, ce serait ce malheur inouï que vous supportez avec tant de noblesse!... Mes hommages sont plus profonds que ceux qu'on vous adressait dans les salons des Tuileries.

LA REINE.

Eh bien! monsieur, je vous disais autrefois, en riant, que vous étiez un novateur... Pensez-vous que les théories nouvelles aient été poussées jusqu'à une limite assez avancée?... Le descendant de vingt de vos rois, la fille des Césars d'Allemagne, enfermés dans cette prison, abandonnés à des geôliers sans pitié, livrés à toutes les tortures, à tous les avilissements. Un père et une mère épouvantés sur la destinée de leur famille... Ces murailles odieuses comparées aux lambris de nos palais; l'insulte à la place des hommages; notre manteau royal transformé en misérables haillons, tout cela, monsieur, tout cela suffit-il enfin à prouver à la France et au monde qu'on est en progrès et que la révolution a marché?... (*Les larmes succèdent à son animation.*)

BARNAVE.

Madame, ne me cachez pas vos larmes; les miennes remplissent mon cœur... Madame, vous ne saurez jamais à quel point j'ai ressenti le contre-coup de vos infortunes! Je n'osais pas vous revoir, car je savais qu'à vous revoir ainsi tout mon cou-

rage m'abandonnerait... Vous êtes victime d'une de ces fatalités qu'on enregistre dans les annales des rois à côté des supplices des martyrs... Non, nous ne savions pas qu'on en viendrait à ce point... Les flots que nous avions déchaînés nous ne pouvions nous attendre qu'ils monteraient à cette hauteur. Le peuple s'est remué jusque dans ses dernières profondeurs, et nous n'avons pu préserver le vaisseau qui vous emportait... Malheur éternel à ceux qui vous ont caché les écueils sous des fleurs; justice pour moi qui voulais vous voir aborder à d'autres rivages!... Tenez, madame, vous avez trop souffert; je ne veux plus savoir que vous souffrez... Les soupçons m'ont atteint et déjà les menaces m'arrivent : qu'importe pour moi!... Mais tandis que je suis encore libre, et puisqu'un pouvoir inquiet et terrible ne m'a pas encore voué à la mort, son infatigable et obéissant auxiliaire, je veux que vous puissiez embrasser vos enfants ailleurs que sous les regards des geôliers; je veux qu'un asile vous soit donné où vous puissiez respirer, et peut-être accorder un souvenir à mon dévouement, un regret à ma mémoire!...

LA REINE.

Un asile, monsieur!

BARNAVE.

Vous le savez, on a décrété la déchéance du roi... C'est un grand pas franchi, mais ce n'est peut-être pas la dernière limite où veuille s'arrêter ce génie indomptable qui pousse la révolution comme un ouragan...

LA REINE.

Que voulez-vous dire, monsieur?

BARNAVE.

Je veux vous dire à vous, au roi, à ses conseils s'il en a encore, à monsieur de Malesherbes, ce noble cœur, qu'il faut demander à la Convention la faveur... la faveur de l'exil!...

LA REINE.

L'exil!...

BARNAVE.

Oui, madame, c'est là votre refuge.

LA REINE.

Eh quoi, monsieur, nous aurions de nouveaux malheurs à redouter?...

BARNAVE.

Madame, vous êtes épouse et mère, songez à ceux que vous aimez!... Songez à ces hommes égarés que chaque jour on pousse à de nouveaux excès... Le peuple n'est pas complice des crimes que commettent des misérables qui se rient des lois im-

puissantes... Mais il y autour de nous uue atmosphère de fièvre, et le vertige peut monter des derniers rangs jusqu'à ceux qui sont maîtres de votre destinée... Mes amis et moi nous vous soutiendrons de tout noire zèle, nous ferons comprendre qu'en demandant l'exil, vous abdiquez tout souvenir de votre puissance prssée... Croyez-moi, madame, nous vous sauverons... Je vous sauverai, moi !... Je... Quels sont ces cris!... (*On entend une rumeur qui se rapproche en grossissant.*)

LA REINE.

Eh! monsieur, voilà les seules acclamations qne nous entendions maintenant, et je vous assure qu'on n'en est point avare. (*Les cris se sont rapprochés. — Violent tumulte. Des torches éclairent à l'extérieur les croisées. Cris plus violents encore. Tous les personnages du tableau sont accourus. La Reine, courant à une fenêtre, pousse un long cri d'effroi et écarte les deux enfants qui la suivaient.*)

LOUIS.

Qu'est-ce donc?

LA REINE, *le retenant.*

N'approchez pas, Louis!

BARNAVE.

Qu'y a-t-il?

TISON.

C'est la tête de la Lamballe!

BARNAVE, *qui a regardé par la fenêtre.*

Oh! les misérables! mais qui donc les pousse à souiller ainsi la plus sainte des causes!...

ROUX, *à part.*

Citoyen Barnave, ce que tu dis là pourrait te coûter cher...

La Reine, attérée par le sanglant spectacle qui s'est offert à sa vue, et dont toute la force s'est épuisée à empêcher le roi et ses enfants d'en être témoins, tombe anéantie dans les bras de Louis. On la place sur un siége; sa tête est appuyée sur le cœur du roi; Mme Élisabeth lui prodigue les soins les plus tendres : ses deux enfants, à genoux près d'elle, semblent prier pour leur mère. De l'autre côté du théâtre, Tison bat le briquet pour allumer sa pipe; Roux est auprès de lui. Dans le milieu de la scène, Barnave, seul, prend la part la plus vive à la situation de cette famille; dans le fond, des municipaux; aux fenêtres, des gardes nationaux et des artilleurs semblent suivre des yeux l'attroupement dont on entend encore les clameurs et les vociférations.

(*Le rideau tombe.*)

5.

ACTE VI.

HUITIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente le jardin du Prieuré du Temple. A gauche du spectateur, les deux tours qui servaient d'entrée à l'habitation du Grand-Prieur : deux escaliers conduisent aux portes de ces deux tours qui, par l'intérieur, ne communiquent pas entre elles. A droite, un corps de garde, appuyé au mur d'enceinte du Prieuré : au delà de ce mur, on aperçoit les maisons de la rue de la Corderie, dont les étages supérieurs ont vue sur le jardin. Au milieu du théâtre, depuis l'avant-scène jusqu'au fond, une rangée de marronniers, promenade réservée à la famille royale. Au fond, la continuation du mur d'enceinte et l'aspect des maisons qui en sont voisines. Des canons, placés au delà du corps de garde, sont braqués sur la promenade et sur la porte des tours. A l'angle de la seconde tour, on voit une petite porte basse qui, ouverte, laisse apercevoir une sorte de cuisine, dans laquelle est Létuvé. Au lever du rideau, des gardes nationaux, les artilleurs de la garde nationale, sont placés, les uns près du corps de garde, les autres, près des pièces de canon; d'autres, enfin, sont assis sur les escaliers des tours.

SCENE I.

LE GARDE NATIONAL, GARDES NATIONAUX, ARTILLEURS DE LA GARDE NATIONALE, LÉTUVÉ, *dans la cuisine, puis* TISON.

LE GARDE NATIONAL, *secouant sa pipe.*

Ah ça, mais quelle heure est-il donc?

LÉTUVÉ, *sur la porte de la cuisine et grattant une carotte.*

Attendez, j'ai commencé à dix heures; j'en suis à ma douzième carotte; onze heures vont sonner...

LE GARDE NATIONAL.

Ah! voilà le moment de la promenade des Capets...

LÉTUVÉ.

Oui, ils se promènent, ils prennent l'air pendant que je me brûle le sang à faire leur fricassée... Ils ont trop d'agrément, ce n'est pas juste. (*On entend dans la rue de la Corderie un orgue qui joue l'air : Une fièvre brulante. La Reine paraît à une fenêtre de la tour.*)

TISON. *qui est descendu par la porte de la tour et qui l'a refermée.*

Oh! cet air-là ne me paraît pas suffisamment patriotique...... (*L'orgue change d'air et joue : O Richard, ô mon roi!* Ah ça, mais

c'est un conspirateur que cet animal-là !... Je vais voir ce que c'est... (*Il sort.*)

LÉTUVÉ, *à part, et sur la porte de la cuisine.*

Pardi ! c'est M. de Lauzun, et s'il joue plus tard : *Oui, c'est demain, demain que l'hyménée, etc.*, nous saurons ce que ça veut dire.

SCENE II.

LES MÊMES, TISON, LAUZUN, *en joueur d'orgue.*

TISON, *ramenant brutalement Lauzun.*

Arrive ici, toi; tu me fais l'effet d'un suspect !

DE LAUZUN, *parlant avec l'accent savoyard.*

Non, je suis un Savoyard...

TISON.

Savoyard, c'est possible ; mais, pourquoi joues-tu de ces airs-là ?...

DE LAUZUN.

Dam ! parce que c'est l'orgue qui les joue... Je l'ai acheté comme ça ; il joue de ces airs-là, je ne puis pas en jouer d'autres... Vous qui avez l'air d'un malin, vous ne pourriez pas lui faire chanter autre chose... Les orgues, voyez-vous, ça n'est pas politique... ça dit blanc, ça dit rouge, ça dit bleu... c'est une manivelle qui tourne pour tout le monde... et le pauvre Savoyard reçoit ainsi une petite pièce de chacun... Si vous préférez *la Marseillaise, la Carmagnole*, je n'ai qu'un cran à faire...

TISON.

A la bonne heure, voilà des airs qui conviennent à des cœurs patriotes; mais ta Fièvre brûlante et ton Richard, un ci-devant roi d'Angleterre, va chanter ça aux aristocrates... (*On entend une cloche dans la tour.*)

TISON, *à Lauzun, en allant ouvrir la porte.*

Reste là... tu joueras quelque chose aux Capets...

LE GARDE NATIONAL, *causant dans un groupe avec Létuvé.*

Voilà Capet qui va descendre..... (*On voit descendre par l'escalier de la tour, Roux et les deux Municipaux ; les enfants, la Reine et Mme Elisabeth passent ensuite; Louis, suivi de Cléry, vient après ; le Garde national et des Artilleurs affectent de jeter des bouffées de fumée à la figure du Roi. Celui-ci s'arrête sur un des degrés, et après avoir promené un regard de noblesse sur ces hommes les salue avec dignité. Les Gardes nationaux, émus de cette attitude résignée, retirent leurs pipes, reculent d'un pas et saluent*).

SCENE III.

LES MÊMES, LOUIS, LA REINE, LES ENFANTS, Mme ELISABETH, ROUX, MUNICIPAUX, CLÉRY, DEUX GUICHETIERS.

ROUX.

Capet, voici l'heure de liberté que la Commune accorde tous les jours à ta famille... Tison, je te laisse à toi et à tes hommes, la surveillance des prisonniers !... (*Il sort avec les Municipaux ; Cléry prépare des quilles, le Dauphin se met à jouer. Le Roi se promène avec Mme Elisabeth et la Reine* ; *Mme Royale joue au volant.*)

TISON, *à Létuvé, qui est dans sa cuisine.*

Ça sent bon ta cuisine... Qu'est-ce que tu leur fais donc là ?...

LÉTUVÉ.

Une soupe aux choux ; c'est assez bon pour eux... (*Saisissant le moment où la Reine passe devant lui.*) Pour demain je leur ferai un vol-au-vent qui sera soigné !..

TISON.

Avec des boulettes ?..

LÉTUVÉ.

Sans boulettes, j'espère...

LA REINE, *bas à Louis.*

Demain !.. Nos amis ne se ralentissent pas !..

LOUIS, *de même.*

Non, regardez ces fenêtres ; nous avons encore là des cœurs fidèles...

(*On voit à une fenêtre de la rue de la Corderie, un écriteau sur lequel est écrit :* ESPOIR. *Un autre paraît à une fenêtre plus éloignée, on y lit le mot :* DEMAIN !.. *Ces écriteaux disparaissent vivement.*)

LA REINE.

M. de Lauzun est là...

LOUIS.

Où donc ?..

LA REINE.

A côté de nous, avec cet orgue...

LOUIS.

Ah !...

TISON, *à Lauzun.*

Voyons, Savoyard, est-ce que tu n'as rien d'agréable pour les Capets ?... *(Bas.)* Quelque chose qui les vexe un peu ?... Ils ont l'air trop content aujourd'hui...

DE LAUZUN.

Oh ! j'ai une fameuse chanson, la Carmagnole !.. Je m'en vas leur en régaler les oreilles..

TISON, *aux Gardes nationaux.*

Ecoutez, vous autres !.. (*On entoure Lauzun. La famille royale continue de se promener.*)

DE LAUZUN, *chantant et s'accompagnant sur l'orgue:*

Madame Véto avait promis
De faire égorger tout Paris;
Mais son coup a manqué,
Grâce à nos canonniers.
Dansons la Carmagnole,
Au joli son,
Dansons la Carmagnole,
Au joli son
Du canon.

Et si vous voulez la chanson, la voilà... A un sou pour tout le monde !.. c'est à dire cinq centimes... (*A Tison.*) En voilà une, citoyen...

TISON.

Je n'en ai pas besoin, moi, je n'ai jamais appris à lire ; mais je la sais par cœur... Donne-la à la Véto, ça la fera rire...

DE LAUZUN, *à part.*

Ah ! il ne sait pas lire !.. (*Haut.*) Je n'ai pas l'habitude de parler aux grands; donnez-la vous-même, citoyen...

TISON.

Oh ! ces grands-là sont bien petits, va... Je vais leur passer la chose, moi !..

DE LAUZUN, *à part.*

Il porte mon billet imprimé et il ne se doute de rien....

TISON, *qui est allé à la Reine.*

Dites donc, citoyenne Capet, le Savoyard vous envoie sa chanson... Apprenez-la bien et faites-la lire à votre famille, ça l'instruira... (*Il donne la chanson à la Reine, qui a l'air de la recevoir avec répugnance.*)

LA REINE, *à part à Louis.*

Il doit y avoir quelque chose... (*Tison est revenu vers Lauzun; la Reine se promenant autour du Roi et de Cléry, lit ceci :*) Demain, à votre promenade, la garde sera composée d'amis dévoués... Ne vous effrayez pas si vous êtes spontanément entouré et entraîné dans le corps de garde... Il y a une issue secrète qui vous conduira dans une maison sûre .. Ce sera positivement pour demain, si vous entendez tout à l'heure, dans la rue, l'air : *Oui, c'est demain, demain que l'hyménée.*

TISON, *à Lauzun, qui distribue des chansons.*

Allons, tu as assez vendu de chansons, toi... file !..

DE LAUZUN.

Pour une malheureuse pièce de quinze sous que j'ai gagnée ici, je ne tiens pas à rester...

LA REINE, *à Lauzun, avec ironie.*

Si ceux qui nous tiennent ici nous avaient laissé quelque argent, je vous récompenserais pour la respectueuse chanson que vous m'avez fait remettre... Enfin, nous sommes soumis à tout, et nous acceptons tout !..

TISON, *à Lauzun.*

Et bien, te voilà payé, toi... Va-t'en !.. (*Lauzun sort, accompagné d'un guichetier.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, *moins* LAUZUN.

TISON, *aux Gardes nationaux.*

Ne trouvez-vous pas cela étonnant, vous autres ?.. Madame Véto qui fait sa tête et qui a l'air de mécaniser les chansons des vrais républicains ?.. C'est que tout ce qui est dit là dedans, c'est de la pure vérité !.. Tout l'argent qu'elle a mangé à la France, ça ne tiendrait pas dans les tours du Temple... Il lui fallait des diamants, des carrosses à huit chevaux et des amoureux brodés sur toutes les coutures !...

LOUIS, *qui s'est fait violence pendant les insultes de Tison.*

Que dis-tu là ?..

TISON.

Ce que tout le monde dit...

LOUIS, *écartant sa famille groupée autour de lui.*

Je te savais sans pitié, je ne te savais pas lâche et dégradé à ce point !.. (*Il écarte encore les siens.*)

TISON.

Capet !..

LOUIS, *s'approchant.*

Ah ! tu parles ainsi d'une reine, d'une mère, devant son mari et devant ses enfants !.. Le dernier des hommes aurait vu que ma fille était là !.. Si tu jetais l'outrage à l'écart, on passerait comme si on entendait un reptile, voilà tout !.. Mais ici, au milieu de ma famille, c'est infâme et je te defends...

TISON.

Tu me défends, toi, mon prisonnier !..

LOUIS

Ton prisonnier ?.. Mon corps est enfermé dans ces murailles,

mais tu n'as jamais eu le pouvoir d'un instant sur mon âme et sur ma pensée... Tu n'es qu'un vil instrument de tyrannie et de persécution, que je traîne à mon pied comme le boulet... Voici la première fois que je te parle, car, à te voir, dans ta férocité brutale, je te refusais le sentiment et te plaignais comme une nature étrangère à l'humanité !..

TISON.

Capet, tu n'es plus roi pour parler comme ça !..

LOUIS.

Je suis homme, et tout le sang de mes veines s'est révolté à tes insultes !..

TISON.

Te révolter... Eh ! eh !.. je suis là !..

LOUIS.

Resserre encore nos chaînes, deviens encore plus impitoyable, si c'est possible, mais prends-y garde, je ne veux plus entendre ce que j'ai entendu !..

TISON.

Et si ça me plaît ?..

LOUIS.

Je te l'ai dit je ne veux plus !..

TISON.

Eh bien, moi, je n'ai à respecter ni toi, ni les tiens, encore moins ta femme !..

LOUIS.

Misérable !.. (*Il le saisit au collet, le pousse violemment et Tison va tomber au milieu des Gardes nationaux.*)

SCENE V.

LES MÊMES, ROUX.

ROUX, *accourant.*

Eh bien ! qu'y a-t-il donc ?..

LOUIS.

Il y a, monsieur, qu'un roi en est réduit à lutter avec un geôlier...

ROUX, *regardant Tison.*

Tison !..

TISON.

On disait qu'il avait tant de douceur, merci !.. Pour une parole que j'ai dite...

LOUIS.

Pour un outrage, que je ne pouvais subir sans abdiquer ma dignité d'homme, sans oublier mes devoirs de père de famille !..

(*Se tournant vers Roux.*) Monsieur, la patience humaine a ses bornes, et, puisque le moment est venu, je parlerai, et j'en appelle à votre conscience pour recueillir mes paroles et les transmettre à qui de droit!.. Dieu m'est témoin que j'ai supporté avec résignation mon terrible passage du pouvoir suprême à la captivité! Je me suis fait une loi de donner à tous les miens l'exemple de l'obéissance aux volontés du ciel... Cette tempête inouïe qui s'est déchaînée sur nous, j'en ai entendu tous les éclats sans que mon visage trahît les cruelles émotions de mon âme... On a pris cela pour de la faiblesse ou de l'insensibilité, on s'est trompé.. J'étais fidèle au devoir que je m'étais tracé de ne pas ajouter aux alarmes de ma malheureuse famille!.. Ma puissance jetée à terre, abattue, j'ai dit comme le Christ : mon royaume n'est pas de ce monde, et à la place de ma couronne d'autrefois, j'ai accepté la couronne d'épines... Mais écoutez-moi, monsieur, votre devoir est de m'écouter, car vous êtes intermédiaire entre nous et ceux qui nous ont fait leurs prisonniers... Si je suis banni de la classe des rois, je réclame de n'être pas mis au ban de l'humanité.... La persécution s'est faite, envers moi et les miens, insultante, mesquine, provocatrice. On oublie que nous sommes une famille de prisonniers, on oublie la pitié, on oublie la pudeur!... Quoi qu'il soit advenu en France, c'est une généreuse nation qui ne peut être complice en cette circonstance..... N'importe qui gouverne, aucun pouvoir ne voudrait s'abaisser à une tyrannie aveugle, inutilement cruelle : à ces mille détails, raffinement de supplice, inventions d'êtres pervertis, devenus geôliers et avides de la science du mal... Faites donc votre rapport, monsieur!... Epargnez à l'histoire la honte et la douleur d'enregistrer un martyre si flétrissant pour ceux qui l'auraient toléré... Epargnez-moi des plaintes qui ne conviennent ni à ma dignité ni à celle de mes ennemis!.. Epargnez-moi le regret de me livrer encore à la violence devant mes enfants effrayés et contre des hommes qui ne valent pas un mouvement de ma colère!...

ROUX.

Je rapporterai tes paroles à la Commune... Si Tison a outrepassé ses ordres, il a eu tort. (*A Tison.*) Toi, reste tranquille, je ne veux pas de bruit ici. (*A Louis, en tirant sa montre.*) Vous, vous avez encore quelques minutes à vous promener. (*Il sort avec les Municipaux.*)

LÈTUVÉ, *qui, de la porte de la cuisine, a suivi la scène avec anxiété.*

Vieux gueusard de Tison, va!... Il faudra que je lui mette dans sa soupe une livre de mort-aux-rats.

SCENE VI.

LES MÊMES, *moins* ROUX *et* LES MUNICIPAUX.

LA REINE, *à Mme Royale.*

Remettez-vous, ma fillle, et apprenez comme nous à vous résigner... Reprenez votre jeu.

LOUIS, *au Dauphin.*

Je t'ai donné un exemple de violence, mon pauvre enfant; mais un homme ne doit jamais laisser insulter ni sa mère, ni sa sœur, ni sa femme!

LE DAUPHIN.

Tu as bien fait, père... Je n'ai pas eu peur... je sais combien tu es fort, et j'étais bien sûr que tu corrigerais ce méchant Tison. (*Louis va placer les quilles pour faire jouer le Dauphin. On entend dans la rue l'orgue qui joue l'air : Oui, c'est demain, demain que l'hyménée.*)

LA REINE, *bas à Louis.*

Enfin, plus qu'une nuit à passer dans ces horribles murailles!

SCENE VII.

LES MÊMES, ROUX, MUNICIPAUX, COMMISSAIRES.

ROUX.

Capet, je suis chargé de te signifier cet arrêté de la Commune. « A partir d'aujourd'hui, Capet sera séparé de sa famille... (*Mouvement de douleur de la famille.*) Toute promenade dans le jardin sera interdite à l'avenir! »

ÉLISABETH, *courant à Louis.*

Mon frère!

LA REINE, *à part.*

Tous nos projets renversés! toutes nos espérances perdues!... (*Haut et s'attachant au Roi.*) Nous séparer! Mais, tuez-le donc, tuez-nous tous... mais n'essayez pas de nous séparer!

LOUIS.

Et pourquoi cet attentat contre les affections de la famille?... C'est la torture morale, bien plus cruelle que cette torture que j'ai abolie.

LA REINE *et* Mme ÉLISABETH.

Nous ne le quitterons pas!

ROUX.

C'est un arrêté de la Commune, et je dois le faire exécuter par tous les moyens qui sont en mon pouvoir!

LA REINE.

Venez donc nous arracher de ses bras!.. (*Tison et les Guichetiers font un pas en avant.*) Nous séparer! Je ne le veux pas..... Je résisterai s'il le faut!...

LOUIS.

Epargnons-leur un crime!... (*Avec sensibilité.*) Espérons que cette rigueur s'adoucira et que je pourrai encore vous presser sur mon cœur! (*Il écarte doucement sa famille qui fond en larmes. A Roux.*) Conduisez-moi où vous voudrez, monsieur!

ROUX, *à Tison.*

Dans la petite tour!... (*Roux et Tison conduisent le Roi à l'escalier de la petite tour. Louis s'est arrêté sur les derniers degrés de l'escalier qu'il monte, et se retourne vers sa famille qu'il bénit.*)

LOUIS.

Adieu, famille désolée! Ma pensée ne vous quittera pas, et je vous place sous la sauvegarde de Dieu! (*Les Gardes nationaux et les autres personnages, diversement groupés, ont assisté à cette scène, les uns avec indifférence, les autres avec attendrissement. Le rideau tombe.*)

ACTE VII.

NEUVIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente une salle élevée d'une des tours du **Temple**; cette salle est peu spacieuse et on y arrive par un escalier qui aboutit au palier du fond. Une petite porte latérale conduit à la chambre à coucher du Roi.

SCENE I.

CLERY, *puis*, TISON, GUICHETIERS.

CLÉRY, *assis à la porte de la chambre du Roi.*

Condamné depuis hier par un arrêt qui doit recevoir son exécution dans les vingt-quatre heures, il dort aussi bien qu'à Versailles et mieux qu'aux Tuileries!... Ah! si ses ennemis les plus inflexibles voyaient comme moi cette sainte résignation, ils se repentiraient de leur rigueur et rendraient un père à sa famille... Sa famille, voilà deux mois qu'il ne l'a vue, et il va partir peut-être sans la revoir!... Pauvre mère! pauvres enfants! ils savent aujourd'hui et la condamnation et ses funestes suites... Quelle doit être leur désolation, mon Dieu, de ne pas savoir s'il leur sera permis de l'embrasser une dernière fois!... (*Cinq heures sonnent à l'horloge de la Tour.*)

LOUIS, *de sa chambre.*

Clery! n'est-ce pas cinq heures qui viennent de sonner?

CLÉRY, *avançant sur le pas de la porte.*

Oui, sire...

LOUIS.

Venez, mon ami... Il faut que je me lève de bonne heure... J'ai beaucoup de choses à faire aujourd'hui... (*Cléry entre dans la chambre du Roi.*)

UN GUICHETIER, *à Tison qui descend le théâtre.*

Citoyen Tison, qu'est-ce qu'il y a à faire, ce matin?

TISON.

Il y a à laisser les portes fermées et à te taire.

LE GUICHETIER.

C'est bon, c'est bon, on se taira; mais vous n'êtes pas tendre depuis hier, vous!

TISON.

Dam! je suis tendre comme un verrou... Est-ce que ce n'est pas notre métier à nous autres? Joli métier!... Allons, filez, et que tout soit propre dans les escaliers! Ayez un peu une tenue honnête pour aujourd'hui, si c'est possible... Vous avez l'air d'un tas de loups qui gardent des moutons!... On peut faire son devoir et être poli... Voyez-moi!

LE GUICHETIER, *à part.*

Oui, avec ça qu'il est si charmant!

TISON, *à part en allant sur le palier avec les Guichetiers.*

Je ne sais pas ce que j'ai, moi, aujourd'hui... L'état ne me va plus!

SCÈNE II.

LOUIS, CLÉRY, *puis* ROUX, MUNICIPAUX.

LOUIS, *à Cléry.*

Merci, Cléry... vous m'avez habillé pour la dernière fois, et vous l'avez fait avec tous les soins et tout le respect que vous me portiez à Versailles... Voilà la véritable fidélité, celle qui suit le malheur jusqu'au dernier jour. . Mon ami, voyez si les commissaires de garde au Temple peuvent se rendre auprès de moi!.. (*Cléry va au fond et parle à Tison, qui l'écoute avec respect et descend rapidement l'escalier.*) Voyons, mon testament, le voilà, ainsi que ma lettre à la Convention... Quels amis pourront me voir aujourd'hui?... Malesherbes, sans doute, et l'abbé de Firmont, je l'espère... (*Avec émotion.*) Et la reine, et ma sœur, et mes enfants!... (*A Roux, qui entre.*) Je vous ai fait demander, monsieur, pour vous remettre une lettre que j'adresse à la Convention... Je lui demande, pendant ces derniers moments, à voir, sans témoins, mes enfants et ma femme!... Je prie aussi la Convention de s'occuper du sort de cette malheureuse famille

et de lui permettre de se retirer librement où elle jugera convenable de chercher un asile...

ROUX, *qui a pris un ton plus réservé.*

Je vais m'occuper exactement de remplir la mission que vous me donnez...

LOUIS.

Je vous prie aussi, monsieur, de vouloir bien envoyer à cette adresse pour prévenir un digne ecclésiastique, qui m'a promis de m'assister, que l'heure est arrivée... Monsieur Edgeworth de Firmont, rue du Bac, numéro 87.

ROUX.

Quant à cette dernière volonté, j'ai ordre de ne pas m'y opposer... de même qu'à une entrevue entre vous et le citoyen Malesherbes, votre défenseur... (*Le Roi fait quelques pas en arrière, et s'incline comme s'il congédiait une audience de cour.*)

LOUIS.

Allez, messieurs, allez!...

CLÉRY.

Sire, ne voulez-vous rien prendre pour soutenir vos forces?...

LOUIS.

Tout à l'heure, mon ami... un morceau de pain... (*Cléry sort et descend avec Tison. Louis s'assied et semble plongé dans ses réflexions. Malesherbes entre, s'arrête un instant à le considérer et vient tomber à ses genoux. Le Roi le relève et le prend dans ses bras.*)

SCENE III.

LOUIS, MALESHERBES.

MALESHERBES, *d'une voix entrecoupée de sanglots.*

Ah! sire... Moi qui vous aimais comme un fils, ma conviction, mes larmes, mes efforts, tout a été impuissant pour fléchir vos juges!...

LOUIS.

Mon ami, je pardonne à ce tribunal, sorti d'événements si terribles... Nous n'avions pas de juges; et les juges n'avaient point d'accusé... Nous étions en présence de passions politiques qui ont voulu condamner un principe...

MALESHERBES.

Mais, ce principe, c'est un roi innocent, c'est un père de famille qui va mourir!

LOUIS.

Pleurez le père de famille; mais qu'importe le roi? (*Comme pour changer le cours des pensées.*) Dites-moi, mon ami... quelquefois dans les situations les plus extrêmes, on aime à connaître

les détails, les incidents qui ont pesé sur votre destinée... Quel a été le nombre des votants pour... contre moi ?

MALESHERBES.

Trois cent soixante-six...

LOUIS.

Et quelle était la majorité absolue ?

MALESHERBES.

Trois cent soixante et un, sire...

LOUIS.

Cinq voix !... cinq voix qui feront verser bien des larmes à de pauvres enfants et à leur mère !... Barnave, Pétion et Manuel n'ont sans doute pas voté contre moi ?

MALESHERBES.

Oh ! non, sire.

LOUIS.

Ah ! tant mieux !... Malesherbes, je crains bien que votre affection pour moi et que l'appui que vous m'avez donné ne vous soient funestes un jour !

MALESHERBES.

Que puis-je redouter, moi, arrivé à mes derniers jours ?... Je désire fermer les yeux pour jamais sur les malheurs de notre pays... Que peuvent-ils me prendre ?... la vie, une chose dont je ne veux plus ?...

LOUIS.

Ne parlez point ainsi, Malesherbes... Vivez pour reporter sur les miens tout le dévouement que vous m'aviez montré... Songez donc !... je ne serai plus là, moi !... Promettez-moi de les suivre dans l'exil, si l'exil leur est accordé ; promettez-moi de me remplacer auprès d'eux, et d'être le père de cette famille orpheline... C'est un devoir que mon cœur lègue au vôtre !

MALESHERBES.

Je vous le jure, sire, par ce moment suprême ! (*Il va pour s'agenouiller.*)

LOUIS, *le relevant.*

Dans mes bras, mon ami, dans mes bras ! Allez, maintenant, allez !... Un pauvre condamné qui doit mourir à heure fixe a bien peu de temps à donner. (*Maleshcrbes serre les mains du roi et sort en pleurant.*

SCÈNE IV.

LOUIS, CLERY, TISON.

LOUIS.

Celui-là n'était pas souvent de l'avis de mes ministres... C'était le plus sage peut-être, et c'était assurément le plus dévoué.

Enfin ! (*Cléry entre avec Tison : Cléry porte un morceau de pain sur une assiette ; Tison, un verre et un carafon de vin, également sur une assiette.*)

CLÉRY.

Voilà ce que vous m'avez demandé, sire. (*Le Roi rompt le pain dont il mange un morceau.*)

LOUIS.

Vous le voyez, mon pauvre Cléry, je mange debout comme un voyageur qui n'a pas le temps de s'asseoir sur la route...

TISON, *s'approchant.*

Buvez un peu de vin, ça soutient.

LOUIS, *à qui Tison a versé un demi-verre de vin.*

Merci !... (*Il boit et remet le verre sur l'assiette.*) Tison, j'ai eu un jour avec vous un mouvement de violence... Pardonnez-moi à cause de cette heure.

TISON, *avec émotion.*

Oh ! des pardons !... Il n'y en a pas mal à accorder ici, et vous n'en avez pas besoin, vous ! (*L'abbé Edgeworth de Firmont paraît sur le palier.*)

LOUIS.

Voyez qui est là, Cléry.

CLÉRY.

Monsieur l'abbé Edgeworth de Firmont.

LOUIS.

Qu'il soit le bienvenu !

SCÈNE V.

LOUIS, L'ABBÉ EDGEWORTH DE FIRMONT, *puis* ROUX, LES MUNICIPAUX.

LOUIS.

Je suis bien heureux de vous voir, monsieur de Firmont.

L'ABBÉ.

Ah ! sire, de quelle mission me vois-je chargé ?

LOUIS.

De la plus belle et de la plus sainte, celle du prêtre chrétien ! Consoler et soutenir jusqu'au dernier moment de la vie !

L'ABBÉ

Jamais mon ministère n'a été mis à une épreuve aussi grande et aussi douloureuse !

LOUIS.

Vous la supporterez, mon ami, avec le courage que donne la foi... Et moi, me voici arrivé à la seule affaire qui doive m'occuper ici-bas, paraître pur devant Dieu afin de préparer à moi-même et aux miens une vie meilleure... Ma famille, monsieur

de Firmont, c'est là le sujet de mes pleurs... Pourquoi faut-il que j'aime tant, et surtout, hélas! que je sois tant aimé! (*Avec fermeté.*) Mais, c'en est fait avec la terre, il faut songer à l'éternité!...

ROUX.

Capet, je vous annonce que la Convention vous autorise à voir votre famille sans témoins...

LOUIS.

Quand, monsieur?

ROUX.

A l'instant, si vous voulez.

LOUIS.

Oui, sans doute, à l'instant! Ne tardez pas... qu'on les amène! (*Roux et les Municipaux sortent.*)

LOUIS, *à l'Abbé.*

Entrez, entrez ici; je crains que votre vue ne redouble leur douleur!... (*L'Abbé entre dans la chambre du Roi. A part.*) Oh! mon Dieu, c'est maintenant que ma force m'abandonne!

SCENE VI.

LOUIS, LA REINE, Mme ELISABETH, LE DAUPHIN, Mme ROYALE, CLERY. (*La Reine paraît, tenant son fils par la main, et s'élance la première dans les bras du Roi. Mme Elisabeth suit avec Mme Royale. Cléry referme la porte sur eux. Le Roi force tendrement la Reine à s'asseoir sur un siége à sa droite, et Mme Elisabeth sur un autre, à sa gauche. Il s'assied entre elles. Les deux Princesses l'entourent de leurs bras et collent leur tête sur son sein. Mme Royale, le front penché et les cheveux répandus sur les genoux de son père, est comme prosternée sur son corps. Le Dauphin est assis sur un des genoux du Roi, un de ses bras passé autour de son cou. Pendant quelques instants, aucune parole n'est prononcée, on n'entend que des sanglots.*)

LOUIS, *reprenant quelque fermeté.*

Antoinette, Élisabeth, mes enfants, je vous en prie, reprenez un peu de courage, si vous voulez que je retrouve le mien!

LA REINE, *d'une voix étouffée.*

Du courage, quand nous vous revoyons pour la dernière fois! quand nous savons qu'aujourd'hui! (*Serrant convulsivement ses Enfants contre elle.*) Non! non!

LOUIS, *après un regard désespéré sur la Reine et sur ses Enfants.*

Oh!... Élisabeth, je vous ai vue toujours si soumise aux volontés de Dieu!... Consolez-les donc en leur montrant le ciel où nous devons nous réunir pour l'éternité!...

ÉLISABETH.

Mon frère, toute ma religion ne m'a pas aguerrie contre ces déchirements du cœur... Ce calice est trop amer !

LOUIS.

Qui sait ?... l'espérance est peut-être au fond de cet abîme de douleurs ! Dieu nous réserve peut-être un éclatant retour de sa bonté !

LA REINE.

Non, votre destinée est marquée, et l'heure terrible est venue. Non, nous ne voulons pas espérer, et tout allégement à notre torture nous semblerait un crime... Louis, si du moins nous n'avions pas été séparés si longtemps ; si nous avions pu vous montrer toute notre tendresse !... Ah ! voilà donc ce qui nous attendait lorsque, de notre prison, nos prières, nos vœux, toutes les aspirations de notre âme montaient vers vous !... (*Avec un éclat convulsif.*) Ah ! c'est ainsi qu'ils vous rendent à mes embrassements ! Et ils n'ont pas songé à nous frapper du même coup !... Non, car c'eût été un bienfait !

LOUIS, *au Dauphin.*

Louis, mon cher enfant, écoute-moi, et que mes paroles restent dans ton souvenir... Si jamais l'inconstance des peuples remet nos ennemis dans tes mains, pardonne-leur comme je leur pardonne.

LE DAUPHIN.

Oui, mon père...

LOUIS.

N'oublie pas qu'au moment suprême, un roi garde la sérénité de son âme s'il peut offrir à Dieu, en expiation de ses fautes, les témoignages de sa clémence et de sa bonté ! (*Allant à la Reine et prenant sa fille dans ses bras.*) Thérèse, ma fille !... (*Il pleure sur elle en se cachant.*)

LA REINE, *amenant un peu le Roi à l'écart.*

Louis, je devrais peut-être me montrer plus résignée devant nos pauvres enfants, mais je ne me sens pas cette vertu... Non, voyez-vous, je n'ai plus rien, en ce moment, rien de ma résolution d'autrefois... Je suis abattue en songeant que je vais vous perdre pour toujours ! Louis, je ne veux pas vous quitter ! Qu'ils me donnent une année, quelques jours, encore quelques jours ! passés avec vous dans l'exil, dans l'infortune, dans la misère !... Je ne suis plus une reine, moi, je suis une pauvre femme qui va perdre son mari !... Comment ne comprennent-ils pas cela ?... Ne nous quittez point... Dites-leur que vous ne le voulez pas, que nous allons tous mourir s'ils vous emmènent !...

LOUIS.

Tu m'aimais donc à ce point !... Je t'aimais tant, moi !

LA REINE.

C'est pour cela que je veux mourir !

LOUIS.

Mourir !... Et nos enfants, nos enfants !... Voudrais-tu donc les condamner à devenir tout à fait orphelins !... Il faut vivre pour eux, Antoinette, pour eux, pauvres anges qui te réclament et que tu ne dois pas abandonner !... Tiens !... (*Il prend les Enfants et les met dans ses bras.*) Tiens ! les voilà !... (*La Reine se suspend au cou du Roi ; Mme Royale enlace son père de ses deux bras ; Mme Elisabeth, du même côté, embrasse le corps de son frère ; le Dauphin, suspendu d'une main par la Reine, marche entre les jambes de son père, les yeux levés vers lui. A mesure qu'ils avancent vers la porte de l'escalier, leurs gémissements redoublent. Ils s'arrachent un instant des bras les uns des autres, et ils y retombent.*)

LOUIS, *s'élançant de quelques pas en arrière.*

Adieu !... adieu !... (*A ces mots Mme Royale vient tomber évanouie aux pieds du roi. Cléry, Mme Élisabeth et la Reine se précipitent pour la relever, la soutiennent et l'emportent vers l'escalier. Pendant ce mouvement, Louis s'écarte, les mains sur les yeux, et, lorsque sa famille a disparu, il retourne sur le seuil de la porte.*)

LOUIS.

Adieu !... (*Revenu sur le théâtre, Louis tombe sur une chaise et reste un instant sans parler. L'Abbé entre.*)

LOUIS, *se retournant.*

Ah ! monsieur, quelle entrevue je viens d'avoir ! J'y ai perdu, je crois, toute ma fermeté.

L'ABBÉ.

Dieu vous soutiendra, mon fils !

SCENE VII.

LOUIS, CLÉRY, L'ABBÉ, ROUX, TISON, MUNICIPAUX, GUICHETIERS.

LOUIS, *à Roux.*

Vous venez me chercher, n'est-ce pas ?

ROUX.

Oui...

LOUIS.

Attendez-moi, je suis à vous... Cléry, mon fidèle serviteur, vous remettrez, après ma mort, ce cachet à mon fils, cet anneau à la reine... à la reine, aussi, ce paquet qui renferme des che-

veux de toute ma famille. (*Avec une sensibilité qu'il maintient.*) Je vous charge de leur porter mes derniers adieux!... (*Allant à Roux.*) Ceci est mon testament que je vous prie de remettre à la reine... (*Mouvement de surprise. Se reprenant.*) A ma femme, je voulais dire... (*Allant à l'Abbé.*) Mon Dieu, que je suis heureux d'avoir conservé ma foi sur le trône! Où en serais-je aujourd'hui sans l'espérance chrétienne... (*Il se prosterne devant l'Abbé, qui semble lire des prières dans le livre qu'il tient à la main.*)

CLÉRY, *qui s'est avancé vers Roux.*

Monsieur le commissaire, accordez-moi la faveur d'accompagner mon maître afin que la main d'un vieux serviteur remplace, dans ce dernier office... toute autre main.

ROUX.

C'est impossible, je ne puis rien changer aux instructions que j'ai reçues...

CLÉRY.

Votre manteau, sire...

LOUIS.

Non, je n'en ai pas besoin... Mon chapeau... (*Se couvrant et avec un geste de commandement.*) Partons, messieurs.

TISON, *qui est en avant des Municipaux.*

Capet, je ne veux pas que vous vous en alliez sans que je vous dise un mot... J'ai cru que vous n'étiez qu'un roi... Depuis vingt-quatre heures je vois que vous êtes un homme... J'ai été insolent avec votre femme, j'ai été brutal avec vous, et je vous en demande pardon.

LOUIS.

J'ai pardonné à tous mes ennemis... (*Il fait un geste, les rangs s'ouvrent, et il sort d'un pas ferme au milieu de la troupe armée.*)

TISON, *à Roux qui est resté le dernier.*

Gardez sa famille, si ça vous plaît... Voilà vos clefs... Je n'en veux plus de votre métier de geôlier... (*Cléry, qui est resté contre la muraille, traverse le théâtre et rentre dans la chambre du Roi.*)

DIXIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente la rue Royale, au point où elle aboutit à la place Louis XV. Une haie de gardes nationaux maintient le peuple silencieux. Le ciel est sombre et l'aspect de la décoration rappelle la brumeuse journée du 21 janvier 1793. On entend, dans le lointain, une marche de tambours ; ils précèdent une voiture d'une apparence modeste, dans laquelle on aperçoit Louis XVI et l'abbé Edgeworth de Firmont, dans le fond,

et deux commissaires sur le devant. Cette voiture marche lentement ; Elle est suivie d'hommes du peuple armés. Aucuns cris, aucunes manifestations hostiles ne se font entendre. Lorsque la voiture a traversé le théâtre, la foule rompt les rangs de la garde nationale et, comme arrêtée par l'encombrement, semble regarder avec une morne curiosité la dernière scène de cette catastrophe. Un silence profond règne sur toute la place.

LOUIS, *dans la coulisse.*

Peuple, je meurs innocent de tous les crimes qu'on m'impute ; je pardonne aux auteurs de ma mort, et je... (*Un roulement de tambours se fait entendre. Le bruit cesse.*)

L'ABBÉ, *dans la coulisse.*

Fils de saint Louis, montez au ciel !... (*Nouveau roulement de tambours.*)

DE LAUZUN, *en homme du peuple, à l'un des coins du théâtre.*

La royauté finit !...

BARNAVE, *à l'autre coin du théâtre.*

La république commence !...

FIN.

NOTE POUR LES DIRECTEURS DE PROVINCE :

Les chevaux ne sont pas indispensables dans la pièce ; quant à la voiture, elle peut être supposée dans la coulisse ou bien il suffit d'un châssis qui la représente.

Imp. Dondey-Dupré, rue St-Louis, 46, au Marais.

LA

CHASSE AU ROMAN,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES,

PAR

MM. ÉMILE AUGIER ET JULES SANDEAU.

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS, LE 20 FÉVRIER 1851.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

LE CHEVALIER DE SAINTE-AMARANTE.....	MM. LECLÈRE.
RODOLPHE, son neveu.....................	ARNAL.
VALENTIN..................................	P. LABA.
VAREMBON (comte de Pietranera)............	MUTÉE.
LOUISANNE (Antonia), sa fille...............	VIRGINIE.
MATTEO, domestique de Varembon...........	LÉOPOLD,
UN GARÇON D'HOTEL......................	DELIÈRE.
UN GROOM..	LE PETIT SAGOT.

ACTE I.

La scène représente une salle commune dans un hôtel; porte au fond et portes latérales. — A droite, une table avec papiers, plumes et encre, des journaux, chaises. — Au fond, deux petites consoles, et sur chacune d'elles un bouquet dans un vase. — Toutes les indications sont prises du spectateur.

SCENE I.

LE CHEVALIER DE SAINTE-AMARANTE *suivi d'un* GARÇON *qui porte une valise et un sac de nuit. Ils entrent par le fond.*

LE GARÇON.*

Par ici, monsieur, au nº 4. C'est l'appartement réservé aux princes, aux ambassadeurs et à tous les hauts personnages. *(Il va déposer les effets du chevalier dans la deuxième chambre à gauche.)*

SAINTE-AMARANTE.

Il suffit de me voir pour deviner que je suis un homme de qualité; personne ne s'est jamais trompé à ce grand air des Sainte-Amarante. (*Au garçon qui revient.*) C'est bien ici l'hôtel où demeure M. Valentin?

LE GARÇON.

Oui, monsieur, depuis huit mois passés.

SAINTE-AMARANTE.

Est-il chez lui?

LE GARÇON.

Il vient de sortir à l'instant. C'est à monsieur son père que j'ai l'honneur?...

SAINTE-AMARANTE.

A peu près...

LE GARÇON.

A son oncle peut-être?...

SAINTE-AMARANTE.

Peu s'en faut. (*Tirant une pièce de son gousset.*) Tenez, l'ami; mais d'abord que je sache comment vit monsieur Valentin.

LE GARÇON.

On n'a jamais connu dans cet hôtel de garçon plus rangé, monsieur; toujours rentré avant minuit; dormant la grasse matinée et prenant d'habitude le café dans son lit.

*Le Garçon, Sainte-Amarante.

SAINTE-AMARANTE.

Qu'est-ce là? De qui parlez-vous?

LE GARÇON.

De monsieur Valentin, monsieur.

SAINTE-AMARANTE.

Eh bien, ne sort-il jamais le matin avec des armes cachées sous son manteau? Ne l'a-t-on jamais rapporté blessé? N'a-t-on jamais vu quelque femme voilée s'introduire furtivement dans sa chambre et venir s'installer à son chevet?

LE GARÇON.

On voit bien que monsieur ne connaît pas monsieur Valentin. C'est un jeune homme très-doux, incapable de chercher querelle à personne. Quant aux femmes, voilées ou non voilées, il n'en reçoit jamais.

SAINTE-AMARANTE.

Avouez du moins que depuis qu'il habite cet hôtel, il y pleut des billets parfumés?

LE GARÇON.

Parfumés? Ma foi, monsieur, je ne m'en suis jamais aperçu.

SAINTE-AMARANTE.

Enfin vous convenez que les petits billets tombent chez lui dru comme grêle?

LE GARÇON.

Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'en huit mois la note de ses ports de lettres s'est montée à sept francs cinquante centimes.

SAINTE-AMARANTE.

Et vous dites qu'on n'a jamais connu dans cet hôtel?...

LE GARÇON.

De garçon plus rangé, oui, monsieur.

SAINTE-AMARANTE.

Comment vous nomme-t-on, l'ami? Lafleur ou Labranche?

LE GARÇON.

Pierre, monsieur, pour vous servir.

SAINTE-AMARANTE.

Monsieur Lapierre...

LE GARÇON.

Monsieur!...

SAINTE-AMARANTE, *marchant sur lui.*

Vous êtes un coquin...

LE GARÇON, *reculant.*

Monsieur!...

SAINTE-AMARANTE.

Un imposteur...

LE GARÇON.

Monsieur !...

SAINTE-AMARANTE.*

Je ne souffrirai pas qu'on se moque devant moi de mon jeune ami Valentin...

LE GARÇON.

Mais, monsieur...

SAINTE-AMARANTE.

Qu'on le calomnie...

LE GARÇON.

C'est trop fort.

SAINTE-AMARANTE, *remettant la pièce dans son gousset.*

Sachez, maraud, que monsieur Valentin n'est pas un jeune homme rangé...

LE GARÇON, *à part.*

La pièce rentre... disons comme lui. (*Haut.*) Je le sais, monsieur.

SAINTE-AMARANTE.

Qu'il mène une vie d'enfer...

LE GARÇON.

Oui, monsieur, une vie du diable!

SAINTE-AMARANTE.

Qu'il reçoit des femmes voilées...

LE GARÇON.

Oui, monsieur; le mois dernier, il en a reçu plus de douze.

SAINTE-AMARANTE, *retirant la pièce de son gousset.*

Qu'on l'accable de billets parfumés...

LE GARÇON.

Oui, monsieur, on l'en abîme...

SAINTE-AMARANTE.

A l'iris.

LE GARÇON.

Oui, monsieur...

SAINTE-AMARANTE.

A la poudre à la maréchale...

LE GARÇON.

Oui, monsieur; toutes les lettres qu'il reçoit embaument.

* Sainte-Amarante, le Garçon.

SAINTE-AMARANTE, *lui donnant l'écu et en tirant un autre.*
AIR *de Madame Favart.*

Et, palsambleu! sachez, Lapierre,
Que les duels ne lui font pas peur.

LE GARÇON.

Comment! la semaine dernière
Il eut trois affaires d'honneur.
(*A part.*)
Voilà de quoi la satisfaire.

SAINTE-AMARANTE, *à part.*

J'ai mis le drôle au pied du mur.
(*Haut.*)
Fut il-blessé?

LE GARÇON.

Dans chaque affaire,
Mortellement.

SAINTE-AMARANTE.

J'en étais sûr.

SAINTE-AMARANTE, *lui donnant le second écu.*

Ah çà, monsieur le drôle, m'apprendrez-vous pourquoi vous n'avez pas parlé plus tôt?

LE GARÇON.

C'est que je craignais que monsieur ne fût le père de monsieur Valentin.

SAINTE-AMARANTE.

Je vous trouve plaisant, l'ami! Qui ne serait heureux, je vous prie, de pouvoir l'appeler son fils?

LE GARÇON.

C'est juste, monsieur; mais il y a des pères qui sont si drôles!

SAINTE-AMARANTE.

Lapierre, conviens qu'il est charmant; c'est mon élève.

LE GARÇON.

Ma foi, monsieur, je vous en fais bien mon compliment.

SAINTE-AMARANTE.

Eh bien, Lapierre, j'ai un neveu près de qui Valentin, vois-tu, n'est rien du tout.

LE GARÇON.

Dans ce cas, monsieur peut se vanter d'avoir pour neveu un fier gaillard.

SAINTE-AMARANTE.

C'est l'avis de ces dames, Lapierre... Allez, l'ami... (*Le Garçon remonte.**) Quand monsieur Valentin rentrera, vous l'aver-

*Le Garçon, Sainte-Amarante.

tirez que monsieur de Sainte-Amarante est ici... Vous entendez, le chevalier de Sainte-Amarante! (*Fausse sortie du Garçon.*) Ah! Lapierre... (*Le Garçon s'arrête.*) J'attends aussi mon neveu... un beau jeune homme, élégant et fier, portant haut la tête... un Sainte-Amarante!... Regardez-moi bien, vous le reconnaîtrez. Dès qu'il se présentera, vous l'introduirez près de moi.

LE GARÇON.

Oui, monsieur... Si monsieur veut lire les journaux en attendant M. Valentin?

SAINTE-AMARANTE.

Merci, Lapierre. Allez, mon ami.

LE GARÇON, *à part.*

Il est bon, le chevalier de Sainte-Amarante. (*Il sort par le fond.*)

SCENE II.

SAINTE-AMARANTE, *seul.*

Les journaux!... Qu'est-ce que ça me fait?... Il y a des gens qui lisent ça!... Les journaux sont la caricature de la vie... les romans, les romans seuls en sont le portrait!... Rodolphe! Valentin!... je vais donc les voir à l'œuvre, vivre de leurs passions!... Que d'émotions je vais avoir! que d'aventures!... Sans compter l'arriéré que je vais toucher; cette fameuse cassette de Rodolphe, dont ses lettres m'ont si souvent entretenu, cet herbier de ses souvenirs qu'il compose pour moi!... Va, tu auras tout mon bien, beau neveu! tu l'as bien gagné! (*Entre Valentin par le fond.*)

SCÈNE III.

SAINTE-AMARANTE, VALENTIN.

SAINTE-AMARANTE.*

Valentin! dans mes bras, sur mon cœur, mon élève!

VALENTIN.

Ah! c'est vous, monsieur le chevalier! bonjour.

SAINTE-AMARANTE, *à part.*

Quel accueil glacé!

VALENTIN.

Vous arrivez de Nantes; moi, j'y retourne.

SAINTE-AMARANTE.

Que signifie, jeune homme, et que veut dire?...

VALENTIN.

Cela veut dire, monsieur le chevalier, que je suis un jeune gobe-mouche et que vous êtes un vieux...

* Sainte-Amarante, Valentin.

SAINTE-AMARANTE.

Ventre de biche, monsieur !

VALENTIN.

Je vivais heureux aux Cormiers, dans la propriété de mon oncle Fléchambault, le meilleur des oncles ; sans vous j'y serais encore... J'aurais épousé ma cousine Louisanne à son retour de la Nouvelle-Orléans. Je l'aimais sans la connaître. Ce mariage comblait les vœux de mon oncle et les miens. Oui, monsieur le chevalier, et les miens... Outre qu'elle est charmante...

SAINTE-AMARANTE.

Charmante ! Vous ne l'avez jamais vue !

VALENTIN.

Nous nous sommes connus enfants. Elle était bonne déjà ; elle promettait d'être belle, et ce n'est pas la fortune qu'a depuis amassée son père...

SAINTE-AMARANTE.

La fortune ! nous y voilà ! En quel temps vivons-nous, juste ciel !

VALENTIN.

Vous en penserez tout ce que vous voudrez. Toujours est-il que je vivais content quand la fatalité vous a jeté sur mon chemin.

SAINTE-AMARANTE.

Il était joli, votre chemin ! Une ornière !

VALENTIN.

Une ornière creusée par les gens heureux, préférable cent fois à tous vos sentiers de traverse.

SAINTE-AMARANTE.

Ventre de biche, monsieur !...

VALENTIN.

Ah ! ventre de biche tant que vous voudrez !... Je croyais aimer ma cousine ; vous m'avez prouvé que je la haïssais. Vous m'avez appris à traiter du haut en bas les joies faciles que le bon Dieu avait mises sous ma main, et, comme s'il n'eût pas suffi de vos discours, vous m'avez infecté du poison de vos lectures.

SAINTE-AMARANTE.

Que parlez-vous de poison ?

VALENTIN.

Bref, sur la foi de vos promesses et de vos romans, j'ai quitté les Cormiers. J'ai mis mon oncle sens dessus dessous, et, tournant le dos au bonheur, je suis venu à Paris chercher des aventures. A vous entendre, elles allaient partir sous mes pieds, comme des compagnies de perdreaux. Qu'ai-je trouvé?

SAINTE-AMARANTE.

Ingrat, c'est là que je vous attendais. Oui, jeune homme, qu'avez-vous trouvé?

VALENTIN.

Grâce à vous, je croyais aux femmes opprimées, aux maris féroces, aux jeunes filles sacrifiées par des parents barbares. J'avais rêvé des provocations héroïques, des rencontres chevaleresques...

SAINTE-AMARANTE.

Eh bien, jeune homme, eh bien?

VALENTIN.

Eh bien, monsieur le chevalier, des maris débonnaires, des jeunes filles très-positives, des femmes suffisamment libres, des amis qui se déchirent et des ennemis qui s'embrassent : voilà ce que j'ai rencontré. Quant aux aventures de cape et d'épée, que le ciel me confonde si j'en ai vu seulement la queue d'une!

SAINTE-AMARANTE.

Pas possible!

VALENTIN.

C'est comme je vous le dis.

SAINTE-AMARANTE.

Des femmes voilées ne se sont pas, le mois dernier, introduites dans votre chambre?

VALENTIN.

Allons donc!

SAINTE-AMARANTE.

Vous ne recevez pas de billets parfumés?

VALENTIN.

Allons donc!

SAINTE-AMARANTE.

Vous n'avez pas trois duels par semaine?

VALENTIN.

Allons donc! (*Il remonte.*)

SAINTE-AMARANTE, *à part.**

Et ce coquin de Lapierre à qui j'ai donné deux pistoles! (*Haut.*) Je ne m'en défends pas, jeune homme : je suis étonné.

VALENTIN.

Enchanté de vous avoir vu, monsieur le chevalier. Je pars ce soir; je viens de retenir ma place.

SAINTE-AMARANTE.

Faible courage! Êtes-vous déjà las de chercher et d'attendre?

* Valentin, Sainte-Amarante.

Vous ne partirez pas sans avoir vu mon neveu Rodolphe. Il me sait arrivé. Il sait que je l'attends. Je ne m'explique même son retard que par quelque aventure extraordinaire.

VALENTIN.

Laissez-moi donc tranquille, monsieur le chevalier !...

RODOLPHE, *en dehors.*

Où est-il, ce bon oncle ? (*Il entre par le fond.*)

SCENE IV.

LES MÊMES, RODOLPHE, *suivi d'un Groom portant une cassette. Ils entrent par le fond ; le Groom reste au fond.*

SAINTE-AMARANTE. *

Mon beau, mon grand Rodolphe ! (*Ils s'embrassent avec effusion.*)

RODOLPHE, *à part.*

Sa présence m'inquiète... Que diable vient-il faire à Paris ?

SAINTE-AMARANTE.

Le voilà ! regardez-le, Valentin ! c'est lui, c'est mon sang, l'image de mes jeunes années ; c'est mon neveu Rodolphe. (*Bas.*) A-t-il les yeux battus, ce coquin-là !... (*Haut, à Rodolphe.*) Mon jeune ami Valentin... un rival que je te présente.

VALENTIN.

Un rival peu dangereux, monsieur, et qui ne doit pas vous porter ombrage.

RODOLPHE.

Monsieur !... (*A part.*) En voudrait-il aussi à la succession de mon oncle ? (*Haut.*) Galaor, déposez cette cassette aux pieds de monsieur le chevalier. (*Galaor obéit.*) A la fleur des oncles et des preux, son neveu reconnaissant !

SAINTE-AMARANTE.

Ta cassette !... (*Il la prend avec amour et la pose sur une table.*)

RODOLPHE.

Elle est à vous, mon oncle... C'est là que sont enfermés tous les poëmes de ma jeunesse.

SAINTE-AMARANTE, *allant mettre la cassette sur la table à droite.* **

Procédons sur-le-champ au dépouillement.

RODOLPHE.

Permettez d'abord que je dise quelques mots à l'oreille de ce jeune esclave. (*Très-haut.*) Galaor, si la vicomtesse se présente, vous lui direz que je suis sorti pour affaires.

* Valentin, Sainte-Amarante, Rodolphe.

** Valentin, Rodolphe, Sainte-Amarante.

SAINTE-AMARANTE, *à Valentin.*

Que vous disais-je ?

RODOLPHE.

Quant à ma rencontre avec le baron, dites à mes témoins de régler les conditions et que j'accepte tout, hormis un arrangement. Allez, Galaor. (*Le Groom sort par le fond.*)

SAINTE-AMARANTE, *à Valentin.*

Hein ? (*A Rodolphe.*) Embrasse-moi. (*A part.*) Il aura tout mon bien.

VALENTIN, *à part.*

Le chevalier aurait-il raison ?... y aurait-il en effet des aventures ?...

RODOLPHE.

Maintenant, livrons-nous sans contrainte à la joie des émotions domestiques.

SAINTE-AMARANTE.

C'est cela... La cassette ! elle ne pouvait venir plus à propos pour réconforter Valentin.

RODOLPHE.

Le réconforter ?

SAINTE-AMARANTE.

Oui, il est découragé ; il veut retourner aux Cormiers épouser sa cousine, mademoiselle Varembon. Il doute qu'il y ait encore des aventures ici-bas.

RODOLPHE.

Serait-il vrai, monsieur ?

VALENTIN.

J'avoue, monsieur...

SAINTE-AMARANTE.

La cassette est la meilleure réponse à ce doute impie.

RODOLPHE, *ouvrant la cassette.*

Voici, monsieur, quelques menus objets qui serviront peut-être à modifier votre opinion. (*Valentin et le Chevalier plongent un regard curieux dans la cassette.*)

VALENTIN. *

Que de trésors !

SAINTE-AMARANTE.

Que de dépouilles opimes !

VALENTIN.

Est-ce qu'à tous ces objets se rattache un drame de votre vie ?

RODOLPHE.

Un drame, non, pas à tous, mais aux plus insignifiants une histoire plus ou moins charmante.

* Rodolphe, Valentin, Sainte-Amarante.

SAINTE-AMARANTE, *à Valentin.*

Questionnez, mon ami, questionnez... Rodolphe, explique à monsieur ta cassette.

RODOLPHE.

C'est que, mon oncle, vous connaissez déjà la plupart de mes aventures ; mes lettres vous ont tenu au courant, et le récit que j'en pourrais faire...

SAINTE-AMARANTE.

Aura pour moi tout le piquant de la nouveauté... Questionnez, Valentin.

VALENTIN.

Vous permettez, monsieur ?...

RODOLPHE.

Comment donc, monsieur !...

SAINTE-AMARANTE, *à Valentin.*

Vous allez en entendre.

VALENTIN, *tirant un mouchoir de la cassette.*

Ce mouchoir taché de sang ?

RODOLPHE.

C'est celui de la comtesse Orsini... Vous vous rappelez, mon oncle ?...

SAINTE-AMARANTE.

Pardieu, si je me rappelle !...

RODOLPHE, *portant le mouchoir à son nez.*

Après huit ans, il conserve encore le doux parfum de cette divine personne.

SAINTE-AMARANTE.

Laisse-le-moi respirer !... Parfum pénétrant, senteur mystérieuse !...

VALENTIN.

Mais ce sang, monsieur, mais ce sang ?

RODOLPHE.

Pauvre Gina !...

SAINTE-AMARANTE, *à Rodolphe.*

Laisse-moi dire... Pauvre Gina !... Elle écrivait à Rodolphe ; son mari la surprit et lui plongea sa dague dans le sein.

RODOLPHE.

Avant d'expirer, elle m'envoya ce mouchoir, imbibé de ses larmes et trempé dans son sang.

VALENTIN.

Il paraît que le comte Orsini ne plaisantait pas.

SAINTE-AMARANTE.

C'était un Corse.

RODOLPHE.

Il a voulu me tuer; c'est moi qui l'ai tué.

VALENTIN.

Vous l'avez tué?

SAINTE-AMARANTE.

Comme un lièvre.

VALENTIN.

Et cette fiole?

RODOLPHE.

C'est un flacon d'acide prussique... Un soir, à Rome...

SAINTE-AMARANTE.

Laisse-moi donc dire... Un soir, à Rome, Rodolphe l'arracha des mains de la Giuliani, qui menaçait de s'empoisonner.

RODOLPHE, *à part.*

Naïf vieillard!... candeur de l'âge mûr!...

VALENTIN.

Et pourquoi la Giuliani menaçait-elle de s'empoisonner?

RODOLPHE.

Parce qu'elle avait trouvé dans ma poche un gant qui n'allait ni à sa main ni à la mienne.

SAINTE-AMARANTE.

Montre le gant.

RODOLPHE.

Le voilà. Il n'est pas une femme en France qui puisse y glisser deux doigts. Pauvre Rosemonda, qu'elle était belle!...

SAINTE-AMARANTE.

Morte à vingt ans!

RODOLPHE.

C'est la Giuliani qui l'a tuée dans un féroce accès de jalousie.

VALENTIN.

C'était donc une tigresse, cette Giuliani?

RODOLPHE.

Une Romaine, une Romaine.

VALENTIN.

Et ce poignard?

RODOLPHE.

Ça?

SAINTE-AMARANTE.

N'est-ce pas le poignard que la marquise de Grijalva portait à sa jarretière?

RODOLPHE.

Où je le pris, oui, mon oncle.

VALENTIN.

AIR : *Vaudeville de l'Homme vert.*

Quelle est cette garde d'épée?

SAINTE-AMARANTE.

Saluez-la, mon jeune ami,
Car sa lame absente est restée
Au ventre du comte Orsini.
Généreux gage de bataille,
Qu'il a porté de fameux coups !

RODOLPHE, *à part.*

Le long du quai de la Ferraille,
Ça m'a coûté trois francs dix sous.

VALENTIN.

Et ces brodequins de satin turc?

SAINTE-AMARANTE.

Ces brodequins...

RODOLPHE.

Ils étaient aux pieds de la Brambilla quand elle vint à notre premier rendez-vous. Au moment de les remettre : Ils sont tout neufs, dit-elle, et n'ont marché que pour aller vers toi. Je ne veux pas qu'ils fassent un pas de plus.... Je te les donne.

SAINTE-AMARANTE.

C'est une de tes plus jolies pages. C'est le plus fin diamant de ton écrin.

VALENTIN.

Je serais curieux de savoir comment la Brambilla retourna chez elle.

SAINTE-AMARANTE.

En bas de soie, mon cher.

RODOLPHE.

Heureusement les chemins étaient secs et il faisait noir comme dans un four.

VALENTIN.

Et ces ciseaux?

RODOLPHE.

Ils ont coupé des cheveux sur bien des têtes adorées.

SAINTE-AMARANTE.

Et ils en couperont encore!

VALENTIN, *à part, passant à gauche.* *

Qu'il y a des gens heureux!

* Valentin, Rodolphe, Sainte-Amarante.

SAINT-AMARANTE, *regardant dans la cassette.*

Ah çà! mon neveu, je ne vois que des cheveux noirs. Tu n'aimes donc pas les blondes? Moi, j'en raffolais.

RODOLPHE.

Moi aussi, j'en raffole!

SAINTE-AMARANTE.

Alors, pourquoi n'as-tu pas panaché ton écrin?

AIR *de la Famille de l'apothicaire.*

Je n'aime pas ce procédé :
Dans ton cours de bonnes fortunes,
Je t'avais tant recommandé
De festoyer blondes et brunes :
Des cheveux blonds, j'en cherche en vain.

RODOLPHE.

Cherchez toujours, cherchez encore,
(*A part.*)
Il faut tondre le genre humain
Pour plaire à ce vieux Minotaure.

(*Il passe à droite, par derrière Sainte-Amarante.*)

SAINTE-AMARANTE,

Je ne trouve rien; est-ce une mystification?

RODOLPHE; *il s'approche de Sainte-Amarante par derrière et coupe une mèche de cheveux blonds sur la perruque de son oncle, en disant, à part.*

Il avait bien dit qu'ils en couperaient encore. (*Haut, montrant la mèche.*) Que vous semble de cette mèche soyeuse?

SAINTE-AMARANTE.

Ah! ah! c'est du fruit nouveau!

RODOLPHE.

Il n'y a pas une heure qu'elle est coupée; mais je vous demande la permission de ne vous conter l'histoire que lorsqu'elle sera terminée.

SAINTE-AMARANTE.

Amoureux et discret. Embrasse-moi.

RODOLPHE, *l'embrassant.*

Oui, mon oncle.

SAINTE-AMARANTE, *à Valentin.*

Qu'en dites-vous, mon jeune ami? (*Rodolphe range la table et remet tous les objets dans la cassette, qu'il referme.*)

VALENTIN.

Je dis, monsieur le chevalier, qu'il y a des gens à qui tout

*Valentin, Sainte-Amarante, Rodolphe.

arrive ; ils sont les enfants gâtés du hasard ; malheureusement je ne suis pas de ses gens-là.

SAINTE-AMARANTE.

Bah ! vous ne savez pas ce que la destinée vous réserve. Rodolphe ! (*Il tire un papier de sa poche.*)

RODOLPHE, *s'approchant.*

Qu'est-ce, mon oncle ?

SAINTE-AMARANTE.

Rodolphe, je me plais à le reconnaître solennellement ; vous aurez été la joie, l'orgueil et la consolation de ma vieillesse. Prenez : c'est le prix de votre cassette.

RODOLPHE ; *il prend le papier et lit ; à part.*

La copie de son testament !... Tardive récompense de toute une jeunesse consacrée aux travaux de l'imagination ! (*Haut.*) Ah ! mon oncle, que vous ai-je fait pour que vous m'affligiez de la sorte ? Pourquoi me rappeler que vous devez mourir avant moi ? Je l'avais oublié ! (*Il s'essuie les yeux.*)

SAINTE-AMARANTE.

Ne vas-tu pas t'attendrir maintenant ? Rassure-toi, Rodolphe : je suis vert encore et dispos... Allons, jeunes amis, qu'une noble émulation s'empare de vos âmes ! Mes enfants, je ne vous quitte plus.

RODOLPHE, *à part.*

Que dit-il ?

SAINTE-AMARANTE.

Je suis venu pour vous voir à l'œuvre.

RODOLPHE, *à part.*

Ah ! diable !...

SAINTE-AMARANTE.

Pour me mêler à vos équipées, les diriger, vivre de vos passions...

RODOLPHE, *à part.*

Je suis perdu... qui m'eût dit qu'à son âge ?...

SAINTE-AMARANTE.

A l'œuvre donc, à l'œuvre ! (*A Valentin.*) Douterez-vous encore que le monde soit plein d'aventures ?

VALENTIN.

Ma foi, monsieur le chevalier, je suis forcé de reconnaître...

PIERRE, *en dehors.*

Par ici, madame, par ici. (*Il entre par le fond précédant Louisanne.*)

SCENE V.

LES MÊMES, LOUISANNE, LE GARÇON.

SAINTE-AMARANTE, *à Valentin.**

Sans aller si loin, tenez, en voici une.

VALENTIN, *voyant entrer Louisanne, à part.*

Qu'elle est jolie!... (*Les trois hommes saluent.*)

LOUISANNE, *au Garçon.*

Conduisez-moi à mon appartement.

LE GARÇON, *montrant la deuxième porte à droite.*

Au nº 7, madame, c'est l'appartement réservé aux princes, aux ambassadeurs et à tous les hauts personnages... Ah! pardon, je me suis trompé de clef. (*Il sort par le fond.*)

SAINTE-AMARANTE, *pendant que Louisanne est remontée.***

Allons, Rodolphe, allons. (*Bas à Valentin.*) Vous allez le voir.

RODOLPHE, *à Louisanne qui redescend.*

Madame est étrangère?

SAINTE-AMARANTE, *à part.*

Jamais embarrassé. (*Bas à Valentin.*) Ecoutez, écoutez, prenez une lecon.

VALENTIN, *à part.*

Elle est charmante!

RODOLPHE, *à Louisanne.*

Madame est...

LOUISANNE.

Étrangère, oui, monsieur.

RODOLPHE.

Je l'ai deviné, rien qu'à votre beauté. Ce n'est pas à Paris que poussent de si belles fleurs.

SAINTE-AMARANTE, *à Valentin.*

Hein?

LOUISANNE.

Vous, monsieur, vous êtes Parisien: ce n'est qu'à Paris que poussent de si belles fleurs de rhétorique.

RODOLPHE.

Ce sont vos yeux qui les font éclore.

SAINTE-AMARANTE, *bas à Valentin.*

Quel feu roulant!

VALENTIN, *à part.*

Qu'il est heureux d'être si bête et d'avoir tant d'aplomb!

RODOLPHE.

Madame voyage seule?

*Valentin, Sainte-Amarante, Louisanne, le Garçon, Rodolphe.

**Valentin, Sainte-Amarante, Louisanne, Rodolphe.

LOUISANNE.

Non, monsieur. Pour le reste des renseignements, je vous engage à vous adresser à mon mari, que j'ai laissé dans la cour de l'hôtel.

SAINTE-AMARANTE, *bas à Valentin.*

Elle est mariée !... un adultère en fleur. (*Haut à Louisanne.*) Excusez, madame, une curiosité indiscrète sans doute, mais bien naturelle à la vue de tant de charmes.

LOUISANNE.

Monsieur est galant.

SAINTE-AMARANTE.

Mais vieux, madame, ce qui m'autorise peut-être à prendre la liberté de me présenter à vous. Il n'est pas que vous n'ayez entendu parler du chevalier de Sainte-Amarante. Ce nom a jeté, je crois, quelque éclat dans les dernières années de la cour de Versailles.

RODOLPHE.

Mais, mon oncle, au temps dont vous parlez, la mère de madame n'était pas encore née.

VALENTIN, *à part.*

Je ne trouve rien.

SAINTE-AMARANTE.

Mon neveu Rodolphe, madame, le dernier héritier d'une race de héros, et mon jeune ami Valentin tout ébloui de votre présence.

VALENTIN, *d'un accent pénétré, passant près de Louisanne.**

C'est vrai, madame.

LOUISANNE, *à part.*

Ah ! il est bien !

RODOLPHE.

Si pendant votre séjour à Paris, madame, vous aviez besoin d'un bras, je serais heureux de vous offrir le mien.

VALENTIN, *à part.*

J'allais le dire...

RODOLPHE.

J'habite Paris depuis longtemps, et ce serait pour moi une joie de vous en montrer les merveilles.

LOUISANNE.

Vous êtes trop bon, monsieur ; mon mari vous remerciera tout à l'heure.

SAINTE-AMARANTE, *bas à Valentin.*

Le voilà lancé ! allez donc ! vous n'allez pas ! (*Entre par le*

*Sainte-Amarante, Valentin, Louisanne, Rodolphe.

fond le Garçon accompagné d'un laquais à mine rébarbative, chargé d'épées, de poignards, de yatagans et de pistolets.)

LE GARÇON.*

Voici la clef. (*Il va ouvrir la deuxième porte à droite, et entre dans la chambre.*)

LOUISANNE, *au domestique.*

Matteo, que fait donc mon mari ?

SAINTE-AMARANTE, *à part.*

Matteo !

MATTEO.

M. le comte surveille le déchargement de la voiture et va monter... J'apporte ses armes.

RODOLPHE, *à part.*

Ce Matteo a mauvais air et son attirail n'annonce rien de bon.

SAINTE-AMARANTE, *à part.*

Ça se dessine.

LOUISANNE.

Messieurs, je vous salue. (*Elle entre dans sa chambre, à droite.*)

SAINTE-AMARANTE, *retenant Matteo.***

Dites-moi, l'ami, à qui appartenez-vous ?

MATTEO.

A mon maître.

SAINTE-AMARANTE.

C'est d'un bon serviteur. (*Lui offrant une pièce.*) Et votre maître s'appelle ?

MATTEO, *refusant la pièce.*

Le comte de Pietranera.

SAINTE-AMARANTE.

Un Italien ?

MATTEO.

Un Corse. (*Il entre dans la chambre.*)

VALENTIN *et* SAINTE-AMARANTE, *avec joie.*

Un Corse !

RODOLPHE, *à part, avec effroi.*

Un Corse !... Il y en a donc ? (*Le garçon sort de la chambre et se retire par le fond.*)

SCENE VI.

SAINTE-AMARANTE, RODOLPHE, VALENTIN.

SAINTE-AMARANTE, *à Valentin.****

Eh bien, mon jeune ami, avais-je tort ? les romans n'ont-ils

*Sainte-Amarante, Valentin, Louisanne, Matteo, Rodolphe.

** Valentin, Sainte-Amarante, Mattéo, Rodolphe.

*** Valentin, Sainte-Amarante, Rodolphe.

pas raison? Vous ne croyiez pas aux aventures... en voici une, j'espère, et complète! un Corse... et quel Corse... que d'épées, que de pistolets! Il doit être effrayant à voir.

VALENTIN.

Et la comtesse, qu'elle est jolie!... Quel regard! quelle voix pleine de charmes!

SAINTE-AMARANTE.

Bien, jeune homme! du feu, de la passion! Rodolphe, Valentin, à vous deux! Ah! sans la goutte, sans la goutte jalouse, nous serions trois à nous la disputer.

RODOLPHE, *à part.*

Comptes-y que j'irai me fourrer là dedans... Ne mettons pas le doigt entre l'arbre et..... . (*Varembon entre par le fond et a l'air de chercher.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, VAREMBON. *

RODOLPHE, *à part.*

Voici l'ogre!

SAINTE-AMARANTE, *à part.*

Il est affreux. Je m'y attendais.

VALENTIN, *à part.*

Pauvre femme! Quel mari!

SAINTE-AMARANTE, *à Varembon.*

Pardon, monsieur, n'ai-je pas l'honneur de parler au comte de Pietranera?

VAREMBON.

C'est moi-même, monsieur.

SAINTE-AMARANTE.

Il n'est pas que vous n'ayez entendu parler du chevalier de Sainte-Amarante. Ce nom a jeté, je crois, quelque éclat dans les dernières années de la cour de Versailles.

VAREMBON.

Et à Coblentz, pendant l'émigration. Vous seriez ce modèle de gentilhommerie?

SAINTE-AMARANTE.

Je le suis, monsieur.

VAREMBON.

Sac à papier, je vous fais mon compliment.

RODOLPHE, *à part.*

Sac à papier! c'est un homme de plume.

* Valentin, Pietranera, Sainte-Amarante, Rodolphe.

VAREMBON.

Et d'où me vient l'honneur inestimable d'être connu de vous?

SAINTE-AMARANTE.

Nous avons dû au hasard de faire un instant société à Mme la comtesse, à qui j'ai pris la liberté de décliner mes noms et qualités.

VARÉMBON.

Sabre de bois! monsieur, j'espère que les choses n'en resteront pas là.

RODOLPHE, *à part.*

Sabre de bois! décidément, ce n'est pas un homme d'épée.

VAREMBON.

Rencontrer en voyage un homme si éminent est une bonne fortune dont je sens tout le prix.

SAINTE-AMARANTE.

C'est moi, monsieur, qui me félicite....

VAREMBON.

Non, monsieur, c'est moi, ne me contrariez pas! Messieurs vos fils sans doute?

SAINTE-AMARANTE.

Hélas! le sort m'a refusé le bonheur d'être père... Mon neveu Rodolphe et mon jeune ami Valentin, pour qui j'ose réclamer un peu de votre bienveillance.

VAREMBON.

C'est à moi de solliciter la leur.

VALENTIN, *à part.*

Un Corse apprivoisé!... C'est fait pour moi!

VAREMBON.

Si ces messieurs ont un peu de temps à perdre, ils m'obligeront de me le consacrer. Ma chère Antonia est naturellement triste; je n'ai d'autre tâche que de l'égayer et de la distraire. Je n'y réussis pas toujours...

RODOLPHE, *à part.*

Je le crois, sac à papier!

VAREMBON.

Et si ces messieurs veulent bien me donner un coup d'épaule.

SAINTE-AMARANTE.

S'ils le veulent? ventre de biche!

VAREMBON.

Vous dites?

SAINT-AMARANTE.

Je dis ventre de biche: c'est mon juron.

VAREMBON.

Le mien est sabre de bois. Les Pietranera ne jurent depuis cinq cents ans que par sabre de bois.

RODOLPHE, *à part.*

Ou sac à papier.

VAREMBON.

Pour revenir à nos moutons, je n'ai pas le ridicule d'être un mari jaloux et ne vois pas de mal à ce qu'une honnête femme recherche les distractions de son âge.

RODOLPHE, *à part.*

Ce Corse est un excellent homme.

SAINTE-AMARANTE, *à part.*

Il me fait pitié !

VALENTIN, *à part.*

C'est bien la peine d'avoir une pareille barbe et de marcher précédé d'un faisceau d'épées et de poignards.

VAREMBON.

Enchanté, messieurs, d'avoir fait votre connaissance. A bientôt. (*Il remonte.*)

RODOLPHE, *remontant à sa suite.**

Monsieur le comte, permettez-moi de vous serrer la main. (*A part.*) C'est un bon diable ! (*Varembon entre dans la deuxième chambre à droite.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, *excepté* VAREMBON.

VALENTIN.**

Vous le voyez, monsieur le chevalier, je suis né sous une funeste étoile... Cette aventure qui s'annonçait si bien aboutit à un mari débonnaire ! Qu'il me prenne fantaisie d'aller chasser dans les jungles de l'Inde, si je rencontre un tigre, il viendra me lécher les pieds.

SAINTE-AMARANTE.

Je conviens que nous n'avons pas de chance.

VALENTIN.

Ce Corse était digne de naître dans la rue Quincampoix.

RODOLPHE.

Ce n'est pas mon sentiment.

SAINTE-AMARANTE.

C'est un mouton bridé.

RODOLPHE.

C'est un Corse !.. et avec ces insulaires, on ne sait jamais ce

*Valentin, Sainte-Amarante, Rodolphe, Varembon.

**Valentin, Sainte-Amarante, Rodolphe.

qui peut arriver... Je m'y connais, moi qui en ai tué deux ! (*A part.*) Je suis bien tranquille, celui-là ne tuera personne.

SAINTE-AMARANTE.

Allons, tu me remontes un peu...

RODOLPHE, *à part.*

Excellent oncle ! pour qu'il prît plaisir à la chose, il faudrait y laisser mes os.

SAINTE-AMARANTE.

Eh bien ! mes enfants, à vous deux l'aventure !...

VALENTIN.

Pour ma part, j'y renonce, monsieur le chevalier; je me ferais scrupule de tromper un pareil benêt.

SAINTE-AMARANTE.

Vous irez loin, mon bon ami, avec ces principes-là.

SCENE IX.

LES MÊMES, LOUISANNE, VAREMBON, *entrant par la deuxième porte à droite.*

VAREMBON.*

Encore ici, monsieur le chevalier ! Je comptais me présenter chez vous. L'intimité va vite en voyage. Me ferez-vous l'amitié de dîner ce soir avec moi ? Ma chère Antonia joint ses instances aux miennes.

SAINTE-AMARANTE.

Très-volontiers, monsieur le comte. (*A part.*) Le malheureux! ourt à sa perte !

VAREMBON.

Il est bien entendu que ces messieurs seront des nôtres.

RODOLPHE.

Très-certainement. (*A part.*) C'est un homme délicieux. (*Haut.*) Monsieur le comte...

VAREMBON.

Monsieur...

RODOLPHE.

Je voudrais encore une fois vous serrer la main.

VAREMBON.

De grand cœur, monsieur Rodolphe. (*Ils se pressent la main avec chaleur.*)

RODOLPHE, *à part.*

Bon Corse, va !

SAINTE-AMARANTE, *bas à Valentin.*

Comme il le capte !

VAREMBON.

Nous comptons sur vous, monsieur Valentin.

*Valentin, Sainte-Amarante, Louisanne, Varembon, Rodolphe.

VALENTIN, *passant près de Louisanne.**

Veuillez m'excuser, monsieur le comte, je ne saurais...

VAREMBON.

Je n'admets pas d'excuse. ..

VALENTIN.

En vérité, monsieur le comte...

VAREMBON.

Antonia, décidez monsieur, je vous prie.

LOUISANNE, *s'approchant de Valentin, bas.*

Refusez... fuyez-moi... il y va de vos jours...

VALENTIN, *à part.*

Quel mystère ! (*Haut.*) J'aurai l'honneur, monsieur le comte, de dîner ce soir avec vous.

ENSEMBLE.

AIR *de Griselda.*

VAREMBON.

Au revoir!
A ce soir!
(*A part.*) Leur cœur qui s'agite
S'enflammera vite!
(*Haut.*) A ce soir!
Au revoir!
Nous comptons vous recevoir.

LOUISANNE.

A ce soir!
Au revoir!
(*A part.*) Son cœur qui s'agite
S'enflammera vite!
(*Haut.*) A ce soir!
Au revoir!
Nous comptons vous recevoir.

SAINTE-AMARANTE.

A ce soir!
Au revoir!
(*A part.*) L'amour les invite!
Ils reviendront vite!
(*Haut.*) A ce soir!
Au revoir
Nous ferons notre devoir.

RODOLPHE *et* VALENTIN.

A ce soir!
Au revoir!

*Sainte-Amarante, Valentin, Louisanne, Varembon, Rodolphe.

(*A part.*) L'amour nous invite ;
Nous reviendrons vite !
(*Haut.*) A ce soir !
Au revoir !
Nous ferons notre devoir !

(*Varembon et Louisanne rentrent dans leur chambre. — Valentin sort par la première porte à gauche, et Sainte-Amaranthe et Rodolphe par le fond. Ce dernier emporte la cassette.*)

Le rideau ne baisse pas.

ACTE II.

Même décoration.

SCENE I.

VAREMBON, LOUISANNE, *sortant de leur chambre.*

VAREMBON.*

Tu es donc contente de moi, ma petite Louisanne ?

LOUISANNE.

O mon père ! vous jouez votre rôle à merveille.

VAREMBON.

Oui, ça va assez bien, sauf ce diable de sac à papier et ce maudit sabre de bois qui m'échappent de temps en temps... C'est égal, je suis un Corse assez.. corsé ! Ce n'est pas pour rien que j'ai joué la comédie bourgeoise à la Nouvelle-Orléans.

LOUISANNE.

Vous n'en aurez jamais joué d'aussi utile que celle d'aujourd'hui.

VAREMBON.

Ah ! si elle peut guérir Valentin de ses lubies !....

LOUISANNE.

Elle le guérira, j'en réponds.

VAREMBON, *allant s'asseoir à gauche.*

Ma foi ! je le souhaite, car il me plaît, ce garçon, malgré sa folie et son refus de faire connaissance avec nous... et puisque tu l'aimes encore après cela...

LOUISANNE.

Ecoutez donc, mon père ; vous l'avez si bien établi dans mon cœur, qu'il ne dépend plus de vous ni de moi de l'en arracher.

* Varembon, Louisanne.

J'ai été élevée, j'ai grandi dans l'idée que je serais sa femme; je l'ai associé à tous mes rêves, à toutes mes espérances. Comment ne l'aimerais-je pas? c'est vous qui m'avez appris à l'aimer.

VAREMBON.

Et pouvais-je deviner que ce fût un extravagant? Fléchambau dans toutes ses lettres ne m'entretenait que des perfections de son neveu; à l'entendre, c'était un petit Caton! Nous arrivons, Caton avait pris la clef des champs.

LOUISANNE.

Un grain de folie sied bien à la jeunesse.

VAREMBON.

Un grain, soit, mais il est fou à lier.

LOUISANNE.

Nous le lierons, et nous donnerons en même temps une leçon à ce vieux chevalier à qui les romans ont tourné la tête... et à son neveu Rodolphe qui m'a tout l'air d'un sot et d'un fat.

VAREMBON, *se levant.*

Oh! pour ceux-là, ça me va.

LOUISANNE.

Eh bien! rappelez-vous notre petite fable et surtout modérez-vous sur le sac à papier.

VAREMBON.

C'est vrai, sabre de bois!

LOUISANNE.

Et aussi sur sabre de bois.

VAREMBON.

C'est vrai, sac à papier!

SCENE II.

LES MÊMES, VALENTIN, *entrant par le fond.*

VAREMBON.*

C'est monsieur Valentin.

VALENTIN.

Excusez-moi, monsieur le comte, je croyais trouver ici le chevalier de Sainte-Amarante.

VAREMBON.

Vous excuser!... sac à papier! je suis ravi de votre présence.

VALENTIN.

Monsieur le comte...

* Varembon, Valentin, Louisanne.

VAREMBON.

Vous ne pouviez arriver plus à propos. Quelques affaires m'appellent au dehors, et il m'en coûtait, je l'avoue, de laisser, ne fût-ce qu'une heure, ma chère Antonia dans la solitude. Serez-vous assez bon, monsieur Valentin, pour lui tenir compagnie pendant mon absence?

LOUISANNE, *bas à Valentin.*

Ne restez pas... fuyez.

VALENTIN.

Monsieur le comte, puisque vous le permettez...

VAREMBON.*

Vous acceptez... Merci.

LOUISANNE, *bas à Valentin.*

Vous vous perdez. (*Elle passe près de Varembon.*)

VAREMBON.

A tantôt, monsieur Valentin. (*Il baise Louisanne au front et sort par le fond.*)

SCENE III.

LOUISANNE, VALENTIN.

LOUISANNE.**

Malheureux! êtes-vous las de vivre?

VALENTIN.

Encore ce langage mystérieux! De grâce, madame, la clef de cette énigme?

LOUISANNE.

Je ne puis m'expliquer; mais, je vous le répète, si la vie vous est chère, fuyez-moi et ne me revoyez jamais.

VALENTIN.

Pour cela, ne l'espérez pas. (*Sainte-Amarante et Rodolphe paraissent au fond.*)

LOUISANNE.

Eh bien! monsieur, eh bien! puisqu'il faut tout vous dire, je dirai tout pour vous sauver. Sachez...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, SAINTE-AMARANTE, RODOLPHE.

SAINTE-AMARANTE, *bas à Rodolphe en entrant avec lui****.

Tu vois, il ne muse pas, lui, le voilà à l'œuvre.

* Varembon, Louisanne, Valentin.

** Louisanne, Valentin.

*** Sainte-Amarante, Rodolphe, Louisanne, Valentin.

RODOLPHE, *de même.*

N'ayez pas peur, je vais le rattraper vivement. Belle dame, c'est mon oncle qui a mis mes hommages en retard. Il m'a entraîné, bon gré, mal gré, chez Tortoni, où il m'a offert des glaces. Vaine précaution, madame, contre l'incendie que vous allumez.

SAINTE-AMARANTE, *à part.*

Bravo!

LOUISANNE.

Il est heureux pour vous, monsieur Rodolphe, que j'aie un secret à éteindre une si belle flamme, un secret infaillible.

RODOLPHE.

Parbleu, madame, mon feu défierait le déluge ; c'est un feu grégeois!

VALENTIN, *à part.*

Animal!

SAINTE-AMARANTE, *à part.*

C'est de mauvais goût.

LOUISANNE.

Ainsi, monsieur, votre passion, puisque passion il y a, ne reculerait devant aucun danger?

RODOLPHE.

Et plût à Dieu, madame, qu'il y en eût, des dangers! Où sont-ils, que je les affronte!

SAINTE-AMARANTE, *bas à Rodolphe.*

Bien, Rodolphe! je reconnais mon sang.

VALENTIN, *à Louisanne.*

Je n'ai pas l'éloquence de monsieur Rodolphe?...

RODOLPHE.

Non.

VALENTIN.

Mais pour vous, madame, je donnerais ma vie avec joie.

LOUISANNE, *d'un ton solennel.*

Asseyez-vous, messieurs, et veuillez me prêter toute votre attention. (*On s'assied. Après un silence.*) * Il y a dans ma vie un secret terrible qne je m'étais promis d'emporter au tombeau. L'honneur me fait une loi de vous le révéler, puisque votre galanterie vous pousse étourdiment dans l'abîme ouvert sous vos pas.

RODOLPHE, *à part.*

Un abîme?

SAINTE-AMARANTE, *à part.*

Jamais je ne fus à pareille fête.

* Rodolphe, Sainte-Amarante, Louisanne, Valentin.

VALENTIN, *à part.*

Je vais donc tout savoir.

LOUISANNE.

C'est une grande preuve de confiance que je vous donne; mais vous êtes gens d'honneur et n'abuserez pas de ma confidence.

SAINTE-AMARANTE, *se levant.*

Nous le jurons. (*Il se rassied. Rodolphe se lève à son tour; mais s'apercevant que son oncle s'est rassis, il en fait autant.*)

LOUISANNE.

Je suis le dernier rejeton d'une famille corse autrefois puissante, de la famille Mammiani, engagée depuis deux siècles dans une guerre d'extermination contre les Pigliaspada.

SAINTE-AMARANTE.

C'est parfaitement exact. Tous les romans corses commencent ainsi.

LOUISANNE.

Mon père est tombé dans un mâquis....

SAINTE-AMARANTE.

Un mâquis! comme c'est ça!

LOUISANNE.

Victime de la haine des Pigliaspada sans qu'on ait jamais pu savoir quelle main l'avait frappé. Depuis 1625 jusqu'à l'heure où je vous parle, notre famille a perdu cinquante-trois des siens par le fer ou par le plomb.

RODOLPHE, *à part.*

Diable! quel abattoir!

LOUISANNE.

La famille de nos ennemis n'a pas été moins cruellement décimée. Cinquante-cinq Pigliaspada ont payé de leur sang les meurtres qui avaient fait tant de veuves et d'orphelins.

SAINTE-AMARANTE.

Parfaitement exact. Eh bien! Valentin, qu'en dites-vous? Voilà la vie, mon bon ami.

VALENTIN.

N'interrompez pas madame.

LOUISANNE.

Cette guerre sans trêve et sans merci paraissait enfin terminée. Les Pigliaspada avaient quitté la Corse et on n'entendait plus parler d'eux. Les procès avaient dévoré les derniers débri de nos domaines.

RODOLPHE.

Les procès et les frais de sépulture.

LOUISANNE.

Je vivais avec ma mère dans un obscur village de la côte. Un jour, on vit arriver dans ce village un homme que personne ne connaissait : c'était le comte de Pietranera.

SAINTE-AMARANTE.

C'est plein d'intérêt.

LOUISANNE.

Il était riche : il se montra généreux et se fit aimer de tous.

RODOLPHE, *à part.*

Je le reconnais bien là, bon Corse !

LOUISANNE.

Il devint bientôt notre hôte familier. Au bout de quelques semaines, il demanda ma main. Je ne l'aimais pas, mais je n'aimais personne, et pour assurer les derniers jours de ma mère, je consentis à l'épouser.

SAINTE-AMARANTE.

Charmant ! délicieux !...

LOUISANNE.

Ma mère mourut. Mon mari m'emmena dans un magnifique château, à quelques lieues d'Ajaccio.

RODOLPHE.

Chef-lieu de département.

LOUISANNE.

Ma belle-mère me reçut avec une politesse froide et hautaine ; mais le comte redoublait de prévenances et de générosité.

RODOLPHE, *à part.*

Excellent homme ! plein de délicatesse !

LOUISANNE.

Il ne me témoignait jamais la moindre jalousie ; il voyait les jeunes gens s'empresser autour de moi, et loin de s'en alarmer, il les attirait chez lui et me grondait doucement quand je les recevais avec trop de froideur.

RODOLPHE, *bas à Sainte-Amarante.*

Jusqu'ici je ne vois pas plus d'abîme que sur la main.

SAINTE-AMARANTE, *bas.*

Attends donc ! ça se creuse.

VALENTIN.

De grâce, messieurs, laissez parler madame.

LOUISANNE.

Parmi les jeunes gens qui me faisaient la cour, j'en avais remarqué un, nommé Giacomo Doria.

VALENTIN.

Vous l'aimiez ?

LOUISANNE.

Non, je ne l'aimais pas ; mais par son esprit il avait su me plaire.

RODOLPHE, *à part.*

Elle aime les gens d'esprit ! bon !

LOUISANNE.

Sous le prétexte le plus frivole, mon mari le provoqua et le tua d'un coup d'épée.

RODOLPHE, *à part.*

Fichtre !

SAINTE-AMARANTE.

Il le tua ?

LOUISANNE.

Plus tard, un jeune Anglais, sir Edmond Dudley, me poursuivait de ses hommages.

VALENTIN.

Vous l'aimiez ?

LOUISANNE.

Non, je ne l'aimais pas. Cependant, je le voyais sans déplaisir. Un jour, dans une partie de chasse où était mon mari, sir Edmond Dudley tomba frappé d'une balle partie on ne sait d'où.

RODOLPHE, *à part.*

Nom de nom !...

VALENTIN.

Et l'on n'a jamais su...

SAINTE-AMARANTE.

Attendez donc ! attendez donc !

LOUISANNE.

Je n'osais pas accuser mon mari, et je me demandais avec effroi si tous ceux qui m'aimaient étaient destinés à mourir.

RODOLPHE, *à part.*

Moi aussi, je me le demande avec effroi !

LOUISANNE.

La comtesse douairière tomba malade; je la soignai comme ma propre mère. Un soir, nous étions seules : le comte était allé à la ville. Il faisait une affreuse nuit; la tempête soufflait au dehors; la chambre où nous étions n'était éclairée que par la lueur du foyer; la pluie fouettait les vitres, et la bise sifflait dans les longs corridors.

SAINTE-AMARANTE.

Quel tableau ! je n'ai jamais rien lu de si saisissant.

RODOLPHE, *à part.*

Je ne sais pas pourquoi, mais je ne suis pas à mon aise.

LOUISANNE.

La comtesse m'attira vers elle, et d'une voix qui empruntait à la mort une étrange solennité...

SAINTE-AMARANTE, *se rapprochant.*

Redoublons d'attention. (*Rodolphe recule sa chaise.*)

LOUISANNE.

Ma fille, me dit-elle, sais-tu qui tu as épousé ? Le dernier des Pigliaspada ! Il a tué Edmond Dudley par le plomb ; il a tué Giacomo Doria par le fer ; il tuera tous ceux que tu aimeras. Si le fer et le plomb lui manquent, il a le poison des Borgia. S'il ne t'a pas tuée, c'est que chez nous on ne tue pas les femmes; mais il te tuera dans ton cœur. Tous ceux qu'il attire près de toi sont des victimes vouées à sa vengeance. Défie-toi de ta beauté, défie-toi de ta jeunesse, ton amour donne la mort.

RODOLPHE, *à part.*

J'ai froid dans le dos. (*Il recule sa chaise.*)

SAINTE-AMARANTE.

Eh bien, Valentin, vous avais-je trompé ? Voilà la vie.

VALENTIN.

C'est une épouvantable histoire !

LOUISANNE.

Maintenant, messieurs, vous comprenez pourquoi je vous éloigne, pourquoi mon mari vous attire ?

RODOLPHE.

Parfaitement.

SAINTE-AMARANTE.

Votre récit est terminé, madame ?

LOUISANNE, *se levant.*

Vous savez tout, messieurs. (*Les trois hommes se lèvent et rangent les siéges.*)

SAINTE-AMARANTE.

Eh bien, moi, Alfred de Sainte-Amarante, je jure, et je prends à témoin du serment tous mes aïeux, depuis Raoul de Sainte-Amarante, qui mourut en Palestine, jusquà Paul de Sainte-Amarante, qui mourut sur la terre d'exil... je jure que nous vous délivrerons du monstre qui vous torture ou que nous périrons tous trois.

RODOLPHE, *à part.*

Tous trois ? parlez pour vous !

VALENTIN.

Acceptez nos services, madame; quant à moi, je succomberais sans regret dans une pareille entreprise.

LOUISANNE.

Je suis touchée, comme je le dois, de votre générosité, messieurs. Je crois que le ciel vous a mis sur ma route pour me délivrer, et j'accepte vos offres chevaleresques.

RODOLPHE, *à part.*

On n'est pas plus indiscret, ma parole !

VALENTIN.

Merci, madame, merci.

SAINTE-AMARANTE.

Choisissez, madame, faites un heureux. Tous deux seront également fiers de vous servir, tous deux sont également braves ; mais Rodolphe a l'avantage de l'expérience, il est fait à ces sortes d'aventures, il a déjà tué deux Corses ; il y a la main.

RODOLPHE, *à part.*

Ah ! je m'ennuie !

VALENTIN.

Je n'ai encore tué personne, il est vrai ; mais quand le cœur est ferme, la main ne tremble pas.

RODOLPHE.

Mais, madame, il y aurait un moyen bien simple d'arranger tout cela.

SAINTE-AMARANTE.

Pas de coup de tête, mon neveu ! Je le connais : sans plus attendre, il est homme à provoquer le comte.

RODOLPHE.

Mais non, mais non... un moyen plus sûr.

LOUISANNE.

Et lequel, je vous prie ?

SAINTE-AMARANTE.

Oui, lequel ?

RODOLPHE.

Pardieu, que madame dépose une plainte au parquet du procureur du roi !

LOUISANNE.

Ah ! monsieur...

VALENTIN.

Allons donc !

SAINTE-AMARANTE.

Ventre de biche, monsieur ! je donnerais le château de mes pères pour pouvoir racheter cette parole-là. Depuis quand les gentilshommes prennent-ils la cour d'assises pour champ clos

et les huissiers pour hérauts d'armes? Le procureur du roi? mais, monsieur, avec le procureur du roi, il n'y aurait plus de romans possibles.

VALENTIN.

Monsieur le chevalier a raison, madame; ne confiez qu'à notre courage le soin de votre délivrance, choisissez entre monsieur Rodolphe et moi.

LOUISANNE.

Le choix est difficile et vaut bien qu'on y réfléchisse.

SAINTE-AMARANTE.

C'est trop juste.

RODOLPHE, *à part.*

Il s'agit de n'être pas choisi.

SCENE V.

LES MÊMES, VAREMBON, *paraissant au fond.*

TOUS.*

Le comte !

SAINTE-AMARANTE, *à part.*

Et je n'ai pas deviné cet homme !

VALENTIN *à part.*

Comment le provoquer?

RODOLPHE, *à part.*

Il est effrayant.

VAREMBON, *descendant la scène.*

J'ai songé à vos plaisirs, messieurs, et à ceux de ma chère Antonia.

RODOLPHE, *à part.*

Tigre !

VAREMBON.

En passant devant l'Opéra, j'ai pris une loge pour ce soir. J'espère, messieurs, que vous voudrez bien y accompagner ma femme?

SAINTE-AMARANTE.

Avec enchantement, monsieur le comte. Voici mon neveu qui raffole de la musique.

RODOLPHE.

Moi, mon oncle? pas du tout.

LOUISANNE.

Vous n'aimez pas la musique?

SAINTE-AMARANTE.

Il l'adore. Il joue du violon comme Paganini.

* Rodolphe, Ste-Amarante, Varembon, Louisianne, Valentin.

RODOLPHE.

Du flageolet, mon oncle, du flageolet.

LOUISANNE.

C'est l'instrument qui me rappelle les airs de nos montagnes.

RODOLPHE.

J'en joue très-mal.

VAREMBON.

Quoi qu'il en soit, vous ne nous ferez pas le chagrin de ne pas nous accompagner.

RODOLPHE, *passant près de Varembon.* *

Mon Dieu, monsieur le comte, mon oncle vous dira que j'ai quelques affaires.

VAREMBON.

A votre âge, monsieur, les affaires cèdent le pas aux plaisirs.

RODOLPHE, *à part.*

Il est joli, le plaisir. (*Haut.*) A mon âge, monsieur ! Quel âge me donnez-vous donc ?

VAREMBON.

Mais vous êtes encore au printemps de la vie.

RODOLPHE.

Au printemps ? Je frise la quarantaine.

VAREMBON.

Vous la frisez ? On ne le dirait pas.

SAINTE-AMARANTE, *bas à Rodolphe.*

Es-tu fou ? (*Haut.*) Je l'ai vu naître : ce n'était qu'un enfant.

LOUISANNE.

L'éclat de la jeunesse rayonne sur son front.

RODOLPHE, *à part.*

Fatale beauté !

VAREMBON.

Antonia, ne trouvez-vous pas que M. Rodolphe ressemble prodigieusement à un de nos bons amis, à lord Dudley !...

RODOLPHE, *à part.*

Ressemblance lugubre !

LOUISANNE.

Oui, en effet, c'est bien cette belle chevelure blonde...

RODOLPHE.

Si madame désire l'examiner de plus près... On travaille très-bien en ce genre aujourd'hui. (*Il va pour ôter sa perruque.*)

* Ste-Amaranthe, Rodolphe, Varembon, Louisanne, Valentin.

SAINTE-AMARANTE, *à part.*

Il porte perruque!... c'est fait de nous! (*Haut.*) Tu portes perruque?...

RODOLPHE.

Je suis chauve depuis vingt ans!

VALENTIN.

Chauve!...

LOUISANNE.

Monsieur Valentin, c'est le cachet du génie!... Je ne comprends que les hommes chauves.

RODOLPHE, *à part.*

Je n'ai pas de chance. (*Il remonte.*)

SAINTE-AMARANTE, *à part.* *

Ouf! je respire!

VAREMBON.

Antonia, vous avez quelques colifichets à acheter; j'ai moi-même une vaste correspondance à mettre à jour : un de ces messieurs ne refusera pas de vous accompagner.

SAINTE-AMARANTE.

Rodolphe!...

RODOLPHE.

Mon oncle?

SAINTE-AMARANTE.

Vous n'avez pas entendu?

RODOLPHE.

Si, mon oncle.

SAINTE-AMARANTE.

Eh bien! alors...

RODOLPHE.

Eh bien! mon oncle?

SAINTE-AMARANTE.

Vous ne comprenez pas?...

RODOLPHE.

Non, mon oncle.

VALENTIN.

Je serais heureux, madame, si vous daigniez accepter mon bras...

SAINTE-AMARANTE, *bas à Rodolphe.*

Maladroit!

RODOLPHE, *à part.*

Au contraire!

* Rodolphe, Ste-Amaranthe, Varembon, Louisanne, Valentin.

VAREMBON.

Voilà qui est réglé; merci, monsieur Valentin; messieurs, à ce soir.

LOUISANNE.

Monsieur Valentin!...

VALENTIN.

Je suis à vous, madame. (*Il remonte.*)

RODOLPHE, *remontant aussi, bas à Valentin.* *

Faites bien votre cour! Je vous préviens que j'ai de l'avance.

ENSEMBLE.

AIR *de M. J. Nargeot.*

VALENTIN, *à Louisanne.*

Daignez accepter mon bras ;
En tous lieux je suis vos pas,
Et je consacre tous mes jours
A ces nouvelles amours ;
Je vous consacre tous mes jours.

RODOLPHE, *à part.*

Je n'accepte point son bras,
Je ne suivrai pas ses pas ;
Il peut bien consacrer ses jours
A ces nouvelles amours ;
Il peut lui consacrer ses jours.

LOUISANNE, *à Valentin.*

De grâce, n'acceptez pas,
Vous affrontez le trépas;
Il veut bien consacrer ses jours
A ces nouvelles amours ;
Il veut me consacrer ses jours.

VAREMBON.

Mon cher, offrez-lui le bras,
Et suivez bien tous ses pas :
Il veut bien consacrer ses jours
A ces nouvelles amours;
Il veut lui consacrer ses jours.

SAINTE-AMARANTE, *à part.*

Comment! il ne bouge pas !
Il ne saisit pas son bras !
Me parlera-t-il donc toujours
De ses anciennes amours ?

*Sainte-Amarante, Varembon, Rodolphe, Valentin, Louisanne.

M'en parlera-t-il donc toujours?

(Valentin et Louisanne sortent par le fond. Varambon rentre dans sa chambre.)

SCÈNE VI.

SAINTE-AMARANTE, RODOLPHE.

SAINTE-AMARANTE. *

Monsieur Rodolphe, rendez-moi la copie de mon testament.

RODOLPHE.

Pourquoi, mon oncle?

SAINTE-AMARANTE.

Pourquoi, misérable? tu le demandes! toi qui viens de déshonorer les Sainte-Amarante! qui m'as fait rougir jusqu'au blanc des yeux! joueur du flageolet! cynique quadragénaire! chauve déhonté! Vous vous étiez bien gardé de me dévoiler cette calvitie!

RODOLPHE.

Par pure modestie!

SAINTE-AMARANTE.

Comment, par modestie?

RODOLPHE.

Tous les grands hommes n'ont-ils pas été chauves? à ce point que ceux qui ne l'étaient pas, feignaient de l'être! Pour n'en citer qu'un : Louis XIV portait perruque à vingt ans, pour laisser croire à ses maîtresses qu'il n'avait pas de cheveux! Les Turcs, ce peuple primitif et polygame, ne se rasent-ils pas la tête?

Air *du Piége.*

Enfin, mon oncle, enfin l'occasion,
Cette déesse en tous lieux courtisée,
Supposez-vous qu'elle ait un fort chignon
Et soit opulemment frisée?
Non, mon cher oncle, elle est chauve, et parbleu,
Elle voudrait l'être encor davantage;
Car elle n'a qu'un malheureux cheveu,
Et c'est par là qu'on l'empoigne au passage.

SAINTE-AMARANTE.

Paradoxe brillant!.. D'où vient que tu portes perruque?

RODOLPHE.

Je l'ôte pour aller dans le monde.

SAINTE-AMARANTE.

Tu n'es qu'un utopiste; mais je n'entends pas que cette aventure sorte de la famille.

* Ste-Amarante, Rodolphe.

RODOLPHE.

Elle n'en sortira pas.

SAINTE-AMARANTE.

Non, car je vais m'en mêler. (*Il va à la table, à droite.*

RODOLPHE. *

Qu'allez-vous faire ?

SAINTE-AMARANTE.

Tu vas voir. Voici de quoi écrire. (*Il s'assied et écrit.*) Ecoute un peu : apprends de quel style nous écrivions dans mon temps. (*Ecrivant.*) « Madame, je ne puis contenir plus longtemps le » transport qui m'agite. »

RODOLPHE, *à part.*

Ah ! il se met sur les rangs ! Vieux fou ! malgré la goutte... Bien ! très-bien !

SAINTE-AMARANTE.

« Percé d'outre en outre par vos regards, je me jette à vos » pieds... Je ne suis pas beau... »

RODOLPHE, *à part.*

C'est vrai.

SAINTE-AMARANTE.

« Mais s'il suffit d'un ardent amour... »

RODOLPHE, *à part.*

Fanfaron !

SAINTE-AMARANTE.

« Pour trouver grâce à vos yeux, tournez-les vers moi. »

RODOLPHE, *à part.*

Elle aura un joli spectacle.

SAINTE-AMARANTE.

« Il ne sera pas dit qu'après m'avoir rencontré, vous soyez » restée vingt-quatre heures sous le joug d'un tyran détesté. » Quand Morphée aura clos les yeux de ce monstre, échappez-» vous. Une chaise de poste vous attendra au bout de la rue. » Confiez-vous à l'honneur d'un Sainte-Amarante. »

RODOLPHE, *à part.*

Ah ! oui, elle peut s'y confier !

SAINTE-AMARANTE, *pliant la lettre.*

Comment trouves-tu cette lettre, hein ?... Voilà du style ! voilà de la passion !

RODOLPHE.

Et vous espérez...

* Rodolphe, Ste-Amarante.

SAINTE-AMARANTE, *se levant.*

J'en suis sûr. Tu seras étonné du résultat. Donne-moi ce bouquet.

RODOLPHE, *à part, prenant un bouquet dans un vase, au fond, à gauche.*

Oh! mon Dieu! vieux Céladon!

SAINTE-AMARANTE, *prenant le bouquet et mettant la lettre dans les fleurs.*

Maintenant, l'honneur de la famille est sauvé.

RODOLPHE, *àâ part*

Et moi aussi.

SCENE VII.

LES MÊMES, LOUISANNE *et* VALENTIN, *entrant par le fond.*

SAINTE-AMARANTE, *à Louisanne.* *

Eh bien, belle dame, êtes-vous contente de mon jeune ami?

LOUISANNE, *ntrant la droite.*

Silence! le comte est là.

SAINTE-AMARANTE

Chut! permettez-moi de vous offrir des fleurs moins fraîches que vous.

RODOLPHE, *à part.*

Il est à croquer, ma parole!

LOUISANNE.

Merci, monsieur le chevalier.

SAINTE-AMARANTE, *bas,*

Il y a un billet sous les fleurs; on attend la réponse. (*Louisanne rentre; à Rodolphe.*) Voilà comment on remet un poulet...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, *moins* LOUISANNE. **

SAINTE-AMARANTE.

Eh bien, Valentin, où en êtes-vous?

VALENTIN.

J'ai suivi le conseil de M. Rodolphe; j'ai fait ma cour, ou plutôt j'ai dit tout ce que j'ai d'amour et de dévouement dans le cœur! Ah! monsieur le chevalier, qu'elle a de grâce et de bonté! je l'adore... et je ne sais si je m'abuse, mais je ne crois pas lui être indifférent.

* Rodolphe, Valentin, Louisanne, Sainte-Amarante.
** Rodolphe, Sainte-Amarante, Valentin.

SAINTE-AMARANTE.

Allons, tant mieux. (*Bas à Rodolphe.*) Je viens de lui donner un coup de Jarnac.

RODOLPHE, *à part.*

La tête n'y est plus. (*Mattéo entre par la deuxième porte à droite, une lettre à la main.*)

MATTÉO. *

De la part de madame la comtesse.

SAINTE-AMARANTE, *vivement.*

Donnez, je sais ce que c'est.

(*Mattéo sort par la même porte.*)

RODOLPHE, *à part, pendant que Sainte-Amarante lit.*

Il reçoit son camouflet.

SAINTE-AMARANTE, *avec mystère.*

Mes enfants, Antonia sera enlevée cette nuit.

RODOLPHE.

Pas possible!

SAINTE-AMARANTE.

Quand je me mêle de quelque chose...

RODOLPHE, *à part.*

Ce vieux Méphistophélès!

VALENTIN.

Enlevée, Antonia? et par qui?

RODOLPHE.

Parbleu! je vous le donne en cent.

SAINTE-AMARANTE.

Remerciez votre oncle, heureux coquin.

RODOLPHE.

Hein?

SAINTE-AMARANTE.

Oui, que dis-tu de mon système? Je t'avais bien** dit que tu serais étonné des résultats.

RODOLPHE.

Pardon, je ne comprends pas.

SAINTE-AMARANTE.

J'ai écrit une lettre en ton nom à Antonia, et voici sa réponse.

RODOLPHE.

En mon nom? Cette lettre que vous écriviez tout à l'heure.... où vous proposiez à Antonia de l'enlever...

* Rodolphe, Sainte-Amarante, Mattéo, Valentin.

** Rodolphe, Sainte-Amarante, Valentin.

SAINTE-AMARANTE.

Je l'ai signée Rodolphe ! Viens dans mes bras.

RODOLPHE.

Mais c'est un faux!

SAINTE-AMARANTE.

Ah bah ! ta signature m'a souvent coûté assez cher pour que j'en dispose une fois.

VALENTIN.

Est-il possible qu'elle se soit jouée de moi à ce point! (*Il prend la lettre des mains de Sainte-Amarante et lit.*) «J'accepte, M. Rodolphe, et je serai prête à partir avec vous.»

RODOLPHE.

Partir avec moi! nous verrons.

SAINTE-AMARANTE.

Comment! nous verrons; c'est tout vu.

RODOLPHE.

Je trouve plaisant, c'est-à-dire je trouve très-déplaisant que vous disposiez de moi sans me consulter.

VALENTIN.

Monsieur Rodolphe, si vous enlevez la comtesse, vous m'en rendrez raison.

RODOLPHE.

Soyez tranquille... je ne l'enlèverai pas.

SAINTE-AMARANTE.

Qu'est-ce que c'est? Vous l'enlèverez et vous en rendrez raison à Valentin.

RODOLPHE.

Ah ! c'est trop fort!

SAINTE-AMARANTE.

Est-ce que vous croyez avoir mon héritage sans le gagner ?

RODOLPHE.

Je l'ai assez gagné comme cela, il me semble.

SAINTE-AMARANTE.

Je ne vous ai jamais vu à l'œuvre, mon bon ami. Vous m'avez montré des poignards, des brodequins, tout cela est bel et bon; mais...

RODOLPHE.

Soupçonneriez-vous ma cassette de déloyauté ?

SAINTE-AMARANTE.

Je ne m'explique pas... Enlevez la comtesse, et je crois tout, sinon je refais mon testament.

RODOLPHE, *à part.*

Il le referait, comme il le dit.

SAINTE-AMARANTE.

Êtes-vous décidé ?

VALENTIN.

Songez, monsieur Rodolphe, que vous aurez à m'en rendre raison.

SAINTE-AMARANTE.

Oui, quand il aura tué le comte.

RODOLPHE.

Mais si j'enlève ce soir la comtesse, qui est-ce qui tuera demain le petit baron ?

SAINTE-AMARANTE.

Il s'en passera.

RODOLPHE, *à part.*

Il a réponse à tout.

SAINTE-AMARANTE.

Tu enlèveras ?

RODOLPHE.

Mais...

SAINTE-AMARANTE.

Rendez-moi mon testament.

RODOLPHE.

J'enlèverai.

SCENE IX.

LES MÊMES, VAREMBON, LOUISANNE. (*Ils entrent par la deuxième porte à droite.*

VAREMBON. **

Voici l'heure du dîner, messieurs. Eh ! bonjour, monsieur Rodolphe ! touchez là !

RODOLPHE, *passant près de Varembon et lui prenant la main.*

Monsieur... (*A part.*) Quelle poigne !

VAREMBON, *à Sainte-Amarante.*

Quel neveu délicieux vous avez là, monsieur le chevalier !

RODOLPHE, *à part.*

Il caresse sa proie avant de l'égorger.

VAREMBON.

Regardez donc M. Rodolphe, Antonia ; ne vous rappelle-t-il pas aussi ce pauvre Giacomo Doria ?

* Rodolphe, Sainte-Amarante, Varembon, Louisanne, Valentin.

** Sainte-Amarante, Rodolphe, Varembon, Louisanne, Valentin.

RODOLPHE, *à part.*

J'entends le glas de mes obsèques...

LOUISANNE.

Cette ressemblance m'avait déjà frappée.

VAREMBON.

Le nez, surtout, le nez...

RODOLPHE, *à part.*

Le nez! Je ne puis pas l'ôter.

VALENTIN, *bas à Louisanne.*

Ah! madame, qu'avez-vous fait?

LOUISANNE, *bas.*

Vous saurez tout.

VAREMBON.

Êtes-vous en appétit, monsieur Rodolphe?

RODOLPHE.

Euh! euh! (*A part.*) Je ne suis pas capable d'avaler un morceau.

VAREMBON.

Monsieur le chevalier, le bras aux dames.

SAINTE-AMARANTE, *passant près de Louisanne et lui offrant son bras, lui dit tout bas.**

Merci, madame, au nom d'une race de preux.

ENSEMBLE.

AIR : *Final du 1er acte des Coups de pied.*

VARÈMBON.

A table donc, messieurs, à table!
Quand la compagnie est aimable,
Rien ne se peut imaginer
De plus charmant qu'un bon dîner.

RODOLPHE, *à part.*

Quelle aventure abominable!
Il s'agit de trouver à table
Un expédient pour sauver
Et l'héritage et l'héritier.

SAINTE-AMARANTE, *bas.*

C'est une aventure admirable!
Qu'il est doux de se mettre à table,
Lorsqu'on est sûr, après dîner,
Madame, de vous enlever!

VALENTIN, *à part.*

C'est une aventure incroyable!

* Rodolphe, Varembon, Sainte-Amarante, Louisanne, Valentin.

Eh quoi! cette femme adorable
Par ce faquin, sans hésiter,
Consent à se faire enlever!

LOUISANNE.

Allons, messieurs, allons, à table!
(*A part.*)
La leçon sera profitable,
Et j'espère qu'après dîner
Nous partirons pour les Cormiers.

(*Ils sortent tous par la deuxième porte à droite. Le rideau ne baisse pas. La nuit vient, un garçon apporte deux flambeaux qu'il pose sur la table et sort. Le jour se fait.*)

ACTE III.

Même décoration.

SCENE I.

SAINTE-AMARANTE, RODOLPHE. (*Ils entrent par la deuxième porte à droite.*)

SAINTE-AMARANTE. *

Or ça, pendant qu'ils achèvent de prendre le café, convenons de nos faits.

RODOLPHE.

Convenons d'abord que je suis un fier luron! Y vais-je assez gaiement, à ce gouffre! Votre sang vous fait un peu d'honneur, hein?

SAINTE-AMARANTE.

C'est vrai, mon ami, je suis content de toi. Je ne regrette plus que le ciel m'ait refusé un fils.

RODOLPHE.

Ni moi non plus.

SAINTE-AMARANTE.

Seulement, tu es un peu gris.

RODOLPHE.

C'est possible, de joie et d'amour.

SAINTE-AMARANTE

De vin du Rhin aussi.

RODOLPHE.

Il fallait bien griser ce satané Pietranera pour assurer nos der-

* Sainte-Amarante, Rodolphe.

rières; il est à peu près ivre, et j'en ai les éclaboussures. Je n'en suis que plus en train d'enlever.

SAINTE-AMARANTE.

Il faudra nous assurer d'une chaise de poste, pour dix heures.

RODOLPHE.

Et de l'argent?

SAINTE-AMARANTE.

Sois tranquille; les femmes qu'on enlève emportent toujours leurs diamants.

RODOLPHE.

Attention délicate!

SAINTE-AMARANTE.

Quant à moi, je me déguise en cocher et monte sur le siége.

RODOLPHE.

En cocher?

SAINTE-AMARANTE.

Tu verras : carrick mirabelle, perruque de laine frisée, chapeau sans cocarde. Il faut un air de mystère. (*Il va regarder à la deuxième porte à droite.*)

RODOLPHE.*

C'est juste, on n'a jamais fait d'enlèvement sans un ami déguisé en cocher sur le siége.

SAINTE-AMARANTE.

Tout concourt à nos projets. L'ogre, gorgé de viande et de vin, s'est endormi sur sa chaise. Profitons de son sommeil. Occupe-toi de la berline; moi, je vais m'occuper du cocher. (*Il sort par le fond.*)

RODOLPHE, *seul.*

Au premier relais, je détale, et je laisse le cocher achever l'aventure... Il t'en cuira, mon vieux! (*Il sort par le fond.*)

SCENE II.

VALENTIN, *puis* LOUISANNE.

VALENTIN, *entrant par la deuxième porte à droite.*

Qu'Antonia ait donné la préférence à ce Rodolphe, c'est ce qui me passe! Si elle est capable d'aimer un pareil homme, elle est indigne de mon amour, et je lui fais trop d'honneur de la regretter. C'est une femme vulgaire; mais alors, d'où lui vient ce charme irrésistible qu'elle exerce sur moi? La voici.

(*Entre Louisanne sortant de chez elle.*)

LOUISANNE.**

M. Rodolphe n'est plus là, le malheureux!

* Rodolphe, Sainte-Amarante.

** Valentin, Louisanne.

VALENTIN.

Vous le plaignez, madame ; il n'a pas tenu à moi qu'il n'échappât à ce malheur.

LOUISANNE.

Comment cela ?

VALENTIN.

J'ai voulu le lui disputer les armes à la main.

LOUISANNE, *à part.*

A la bonne heure.

VALENTIN.

Mais il a refusé toute rencontre avant de vous avoir arrachée au comte. Pardonnez-moi, madame, d'avoir voulu traverser votre choix.

LOUISANNE.

Mon choix ? Le comte a surpris la lettre de M. Rodolphe ; je n'y voulais pas répondre ; mais il m'a forcée avec son poignet de fer à écrire ce que vous avez lu. Tenez, mon bras porte encore la marque de cette violence.

VALENTIN.

Ainsi vous n'aimez pas Rodolphe ?

LOUISANNE.

Avez-vous pu le penser, vous ?

VALENTIN.

Mais vous partez avec lui.

LOUISANNE.

Partir ! Mon mari va nous surprendre sur le marchepied de la voiture, provoquer Rodolphe et le tuer ! voilà son plan.

VALENTIN.

Mais il dort.

LOUISANNE.

Son ivresse est une feinte ; il ne s'enivre que de sang ! Je n'ai pas encore pu avertir monsieur Rodolphe de ce guet-apens. Avertissez-le, vous.

VALENTIN.

Oui, madame, il n'ira pas à ce rendez-vous. C'est moi qui prendrai sa place.

LOUISANNE.

Vous !

VALENTIN.

Oui, moi qui vous aime, moi qui ne veux pas laisser à d'autres la gloire de votre délivrance ; si je succombe, eh bien, je serai mort pour vous.

LOUISANNE.

Non, Valentin, abandonnez-moi à ma destinée. Prévenez Rodolphe du danger qui le menace, et songez que je vous défends de prendre sa place. Adieu. (*Elle rentre.*)

SCENE III.

VALENTIN *seul*, *puis* RODOLPHE, *et* SAINTE-AMARANTE *déguisé en cocher, un grand fouet à la main.*

VALENTIN.

Va, je te sauverai malgré toi. O joie inespérée! C'est moi qu'elle aime! et j'ai pu l'accuser d'aimer ce Rodolphe! (*Entrent Rodolphe et Sainte-Amarante par le fond.*)

SAINTE-AMARANTE. *

Tout est prêt, mon cher Valentin; il est neuf heures. Dans une heure le rapt sera consommé.

VALENTIN.

Un instant... (*Passant près de Rodolphe.***) Monsieur Rodolphe, la comtesse m'a chargé de vous avertir. Son mari a surpris la lettre du chevalier et a dicté la réponse que vous avez reçue.

RODOLPHE.

Mais c'est un guet-apens!

VALENTIN.

Ou un coupe-gorge, *ad libitum.*

SAINTE-AMARANTE.

Ainsi, tout à l'heure, quand les fugitifs monteront en voiture, le comte apparaîtra pâle et l'œil sanglant, l'épée au poing! Quelle complication inattendue! voilà la vie.

RODOLPHE, *à part.*

Diable! cela se gâte.

VALENTIN.

Voulez-vous me céder votre place?

SAINTE-AMARANTE, *passant près de Rodolphe.* ***

Moins que jamais, mordieu!

RODOLPHE.

Permettez, mon oncle...

SAINTE-AMARANTE.

Hésites-tu?

RODOLPHE, *à part.*

On hésiterait à moins... Comment me tirer de là? Ah! une idée!

* Valentin, Sainte-Amarante, Rodolphe.
** Sainte-Amarante, Valentin, Rodolphe.
** Valentin, Sainte-Amarante, Rodolphe.

SAINTE-AMARANTE.

Malheureux ! si tu ne vas pas au rendez-vous, je te déshérite.

VALENTIN.

Si vous y allez, vous êtes tué !

RODOLPHE, *passant au milieu.* *

Ah ! parbleu, ceci me décide. J'irai, mon oncle, j'irai. Ah ! il reste un Pigliaspada ! Ah ! il veut tuer un Sainte-Amarante ! Nous allons rire !

SAINTE-AMARANTE.

A la bonne heure ! Je savais bien que bon sang ne peut mentir ! Mais je te l'avoue, j'ai cru un instant que tu avais peur.

RODOLPHE.

Peur, moi ?... peur d'un homme ? Mais tous les Pigliaspada sortiraient du tombeau que je les y replongerais. Vous ne me connaissez pas !

VALENTIN.

C'est bien, monsieur. Votre résolution brise toute mon espérance ; mais à votre place je ferais comme vous, et si vous succombez, je jure de vous venger ou de mourir.

SAINTE-AMARANTE, *venant entre eux.* **

Jeune homme, un vieillard reçoit votre serment. (*A part.*) Quel tableau !

RODOLPHE.

Mon oncle, courez chez moi, demandez à Galaor l'épée avec laquelle j'ai tué le comte Orsini.

SAINTE-AMARANTE.

Mais tu oublies que la lame est restée au ventre de ce même comte.

RODOLPHE.

C'est vrai... Eh bien ! l'épée avec laquelle j'ai tué le marquis de Barbarossa !

SAINTE-AMARANTE, *après une fausse sortie.*

Si je la bénissais ?

RODOLPHE.

Je craignais d'être indiscret en vous le demandant.

SAINTE-AMARANTE.

Eh bien ! mon ami, je la bénirai.

* Rodolphe, Valentin, Sainte-Amarante.

** Valentin, Sainte-Amarante, Rodolphe.

RODOLPHE, *passant au milieu.* *

Et alors, vienne le comte!.. Où voulez-vous que je le frappe?... au cœur ou au foie?... par devant ou par derrière?... Choisissez!... Je me sens fort comme tous ceux avec qui Dieu combat!... (*Il chancelle.*)

SAINTE-AMARANTE.

Noble enthousiasme! Mais qu'as-tu?

RODOLPHE.

C'est étrange... une sueur glacée... un frisson de mort... Mon oncle... Valentin...

SAINTE-AMARANTE, *le recevant dans ses bras.*

Tu défailles? (*Valentin avance une chaise; on fait asseoir Rodolphe.*)

RODOLPHE.

Le Corse a pris sa victime... Je brûle.

SAINTE-AMARANTE.

Malheureux!.. Je pressens quelque chose d'épouvantable...

RODOLPHE.

Rappelez-vous les paroles de la vieille comtesse à Antonia... Il lui reste le poison... le poison des Borgia!

VALENTIN.

Ciel!

SAINTE-AMARANTE.

Mais quand t'aurait-il empoisonné?

RODOLPHE.

Avez-vous oublié qu'au dessert il m'a servi mon café lui-même, et que j'y ai trouvé un goût de chicorée? Je m'en suis même plaint avec amertume.

SAINTE-AMARANTE.

Grand Dieu!

RODOLPHE.

Ce n'était pas de la chicorée! Edmond Dudley... Giacomo Doria... je vais vous rejoindre... Oh! le lâche!

VALENTIN.

Du secours, je vais...

RODOLPHE, *à part.*

De l'émétique? Ah! non. (*Haut.*) Il est trop tard, le poison des Borgia ne pardonne pas.

* Valentin, Rodolphe, Sainte-Amarante.

SAINTE-AMARANTE.

Rodolphe, mon pauvre enfant! C'est moi qui t'ai poussé à ta perte... c'est moi qui t'ai tué. (*A Valentin.*) Débarrassez-moi de ça. (*Il lui donne son fouet.*)

RODOLPHE.

Je vous pardonne... Valentin, vous vouliez ma place, prenez-la.

SAINTE-AMARANTE.

Il s'agit bien de cela!

RODOLPHE.

Ne vous occupez pas de moi. (*A part.*) Je m'enterrerai tout seul.

VALENTIN.

Je vous vengerai, mon ami.

RODOLPHE.

Ce n'est pas la peine... Mais partez vite pour ce fatal rendez-vous ; enlevez la comtesse (*à part*) et allez tous au diable.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LOUISANNE.

LOUISANNE, *sortant de sa chambre.* *

M. Rodolphe est-il averti?

SAINTE-AMARANTE.

Trop tard.

LOUISANNE.

Que signifie?

SAINTE-AMARANTE.

Il se meurt : l'infâme Pietranera...

RODOLPHE.

Vous expliquerez tout cela en voiture; mais partez.

SAINTE-AMARANTE.

Je ne peux pourtant pas te laisser ici vivant!

RODOLPHE.

Dites au garçon de faire venir un fiacre pour transporter mon cadavre chez moi, rue de l'Échaudé, 4... Galaor me recevra... il sait ce que c'est... mais partez, au nom du ciel!

LOUISANNE, *à part.*

Quelle comédie joue-t-il?

* Valentin, Rodolphe, Sainte-Amarante, Louisanne.

SAINTE-AMARANTE.

Adieu donc, crême de chevalerie!.. (*Il remonte avec Valentin.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, VAREMBON.

VAREMBON, *sortant de chez lui suivi de Matteo.* *

Demeurez, messieurs, il n'est plus temps de fuir.

RODOLPHE, *à part.*

Il va nier son crime, mais on ne le croira pas.

SAINTE-AMARANTE.

Misérable! regarde ton ouvrage!

VARAMBON.

Mon ouvrage?

LOUISANNE, *à part.*

Je commence à comprendre.

SAINTE-AMARANTE.

Tu l'as empoisonné... n'essaye pas de nier, nous savons tout.

RODOLPHE, *à part.*

Tâche de leur persuader que non.

VAREMBON, *allant à Rodolphe et après lui avoir tâté le pouls.* **

Je ne croyais pas que ce poison fût si rapide. C'est vrai, messieurs, je l'ai empoisonné.

RODOLPHE, *bondissant.*

Au meurtre! au secours! Mon oncle, allez chercher l'émétique! (*Il passe au milieu.*)

VAREMBON. ***

Ne dérangez personne... Votre affaire est faite; vous n'en avez pas pour cinq minutes.

RODOLPHE.

Ah! scélérat! assassin! malfaiteur! Mais il y a un Dieu! il y a des cours d'assises. (*Il se laisse aller sur un siége que lui apporte Valentin.*) Je souffre horriblement! Mourir à quarante-trois ans et demi!

* Rodolphe, Valentin, Sainte-Amarante, Varambon, Louisanne, Mattéo, *au fond.*

** Rodolphe, Varembon, Valentin, Sainte-Amarante, Louisanne, Mattéo, *au fond.*

*** Varembon, Valentin, Rodolphe, Sainte-Amarante, Louisaune, Matteo, *au fond.*

LOUISANNE.

Il est beau de mourir jeune!

RODOLPHE.

Laissez-moi donc tranquille! C'est vous, mon oncle, avec vos sornettes, qui me poussez au tombeau!

SAINTE-AMARANTE.

Tu m'avais pardonné!

RODOLPHE.

Je me rétracte.

SAINTE-AMARANTE, *à Rodolphe.*

Va, meurs en paix! Tu seras bien vengé! je vais saisir les tribunaux de l'affaire.

RODOLPHE.

On lui accordera des circonstances atténuantes.

VALENTIN.

J'ai juré de vous venger, Rodolphe, et je tiendrai parole.

RODOLPHE.

Oui, mon ami, vengez-moi... mais tout de suite, je vous prie, que je voie expirer mon assassin.

VALENTIN.

Monsieur le comte, votre haine s'est trompée; c'est moi qu'il fallait empoisonner!...

RODOLPHE.

Oui!...

VALENTIN.

C'est moi qui suis aimé de votre femme.

VAREMBON.

Sabre de bois! est-il vrai, madame?

LOUISANNE.

Oui, je l'aime! Il est vaillant, il est généreux, et je suis fière de son amour.

VAREMBON, *passant près de Rodolphe.* *

Alors, monsieur, veuillez recevoir mes excuses. Je regrette un moment d'erreur.

RODOLPHE, *se levant.*

Un moment d'erreur, brigand! (*Il passe à droite et s'assied près de la table.*)

* Valentin, Varembon, Rodolphe, Sainte-Amarante, Louisanne, Matteo, *au fond.*

VALENTIN, *à Varembon.* *

A nous deux maintenant, monsieur le comte! Un de nous ne doit pas sortir vivant de cette chambre.

VAREMBON.

Je vous laisse le choix des armes.

LOUISANNE.

Le choix des armes! Il les manie toutes avec une adresse infernale.

VAREMBON.

C'est vrai.

VALENTIN.

Pour égaliser les chances, on peut se battre, à cinq pas, avec un seul pistolet chargé. L'oserez-vous, monsieur le comte?

VAREMBON, *remontant.*

Matteo, chargez un pistolet. (*Pendant que Matteo feint de charger, Sainte-Amarante s'approche de Rodolphe.*)

SAINTE-AMARANTE. **

Mon pauvre Rodolphe, dans l'état où te voilà, tu n'as pas grand' chose à perdre; si tu prenais la place de Valentin?

RODOLPHE.

Allez-vous promener. Comment! vous voulez qu'on me tue deux fois? C'est trop fort! je vous déshérite!

VAREMBON, *à Valentin.*

Veuillez, monsieur, choisir entre ces deux pistolets.

SAINTE-AMARANTE.

Ils vont se battre ici? sous mes yeux? J'en ai la chair de poule.

VAREMBON.

Tirez le premier, monsieur. (*Valentin tire, le coup ne part pas; Sainte-Amarante se laisse tomber à genoux en poussant un grand cri.*)

VALENTIN.

Adieu, Antonia!... A vous, monsieur, tuez-moi.

SAINTE-AMARANTE, *à genoux.*

Je vais me trouver entre deux cadavres... quelle horreur!

VAREMBON *lève son pistolet et le baisse aussitôt.*

Il ne tremble pas! Allons, ma fille aura un fier mari.

TOUS.

Comment?

* Valentin, Varembon, Sainte-Amarante, Rodolphe, Louisanne, Mattèo, *au fond.*

** Varambon, Valentin, Sainte-Amarante, Rodolphe, Louisanne, Mattéo, *au fond.*

VAREMBON.

Dans mes bras, mon gendre!...

LOUISANNE, *qui est remontée, le poussant vers Varembon.* *

Embrassez votre père ; c'est le mien.

VAREMBON.

Eh! oui, le père Varembon! (*Matteo sort par le fond.*)

SAINTE-AMARANTE.

Ouf! (*Il se lève et passe à droite.*)

VALENTIN.

Est-ce un rêve?

RODOLPHE, *à part.*

Je ne suis donc pas empoisonné?

LOUISANNE. **

Vous aviez dédaigné Louisanne; Antonia s'est chargée de votre bonheur : a-t-elle réussi?

VALENTIN.

O chère Louisanne!

SAINTE-AMARANTE, *il s'approche de Rodolphe et lui prend l'oreille.*

Et le poison des Borgia? (*Il le fait lever.*)

VAREMBON, *à Rodolphe.*

Pardonnez-moi, monsieur, la peur que je vous ai faite.

RODOLPHE.

Peur? Je savais tout; depuis le commencement, j'avais tout deviné!

LOUISANNE.

Et comment aviez-vous tout deviné?

RODOLPHE.

Est-ce que je ne me suis pas aperçu tout de suite de la fausse barbe de monsieur Varembon? (*Louisanne et Valentin remontent.*)

VAREMBON.

Fausse barbe! c'est pardieu bien la mienne que j'ai laissée pousser pendant la traversée.

RODOLPHE, *s'approchant de Varembon.* ***

Eh bien! c'est étonnant! je l'ai toujours crue fausse, et c'est ce qui m'a tout fait deviner.

* Varembon, Valentin, Louisanne, Sainte-Amarante, Rodolphe, Mattéo, *au fond.*

** Varembon, Valentin, Louisanne, Rodolphe, Sainte-Amarante.

*** Sainte-Amarante, Louisanne, Valentin, Varembon, Rodolphe.

**** Rodolphe, Sainte-Amarante, Valentin.

SAINTE-AMARANTE.

Mon neveu, je vous déshérite.

RODOLPHE.

Bon! et pourquoi?

SAINTE-AMARANTE.

Parce que vous êtes un vaurien, un coureur d'aventures.

RODOLPHE.

S'il ne tient qu'à cela, rassurez-vous; je n'ai jamais eu la queue d'une aventure... (*A Varembon.*) Jamais!...

SAINTE-AMARANTE.

Mais cette cassette... ces gages d'amour?

RODOLPHE.

Je les ai achetés chez les marchands de bric-à-brac, tout le long des quais.

SAINTE-AMARANTE.

Tu me trompais donc?

RODOLPHE.

Pour vous plaire. Qu'auriez-vous pensé d'un neveu sans aventures, vous qui en avez eu tant?

SAINTE-AMARANTE.

Ainsi tu n'en as pas eu une seule?

RODOLPHE.

Je vous le jure!

SAINTE-AMARANTE, *bas à Rodolphe.*

Eh bien, ni moi non plus. (*Entre Matteo par le fond.*) Ah! voilà Matteo! (*Matteo reste au fond, à gauche.*)

LOUISANNE.

Pardonnez-lui de s'appeler tout simplement Mathieu.

MATTEO, *ôtant sa fausse barbe.*

Faut-il renvoyer la chaise de poste, monsieur? Le postillon jure comme un charretier.

VAREMBON.

Mes enfants, partons pour les Cormiers, et si monsieur le chevalier veut monter sur le siége?... (*Tout le monde rit.*)

SAINTE-AMARANTE, *à part.*

On se moque de moi, ventre de biche!

CHOEUR FINAL.

AIR *des Impressions de voyages.*

Partons } pour la Bretagne,
Partez }

Sans attendre à demain :
L'amour {nous / vous} accompagne,
Et montre le chemin.

LOUISANNE, *au public.*

Et vous, messieurs, de grâce,
Traitez-nous doucement :
Ne donnez pas la chasse
A la chasse au roman.

REPRISE DU CHOEUR.

FIN.

PARIS.—Imprimerie de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

MARTHE ET MARIE,

DRAME EN SIX ACTES, DONT UN PROLOGUE,

PAR

MM. ANICET-BOURGEOIS ET MICHEL MASSON,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 4 OCTOBRE 1851.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

LE DOCTEUR DONATIEN (1er rôle).......	MM.	SAINT-ERNEST.
LE COMTE DE LA VIEUVILLE (Père noble)..		CHILLY.
CHARLES DE LUCENAY / THEOBALD DE LESTRELLES } (Jeune 1er)..		GASTON.
GEORGES DE LAVIEUVILLE (Jeune 1er rôle).		GOUGET.
BATIGNOLS (2e comique)................		LAURENT.
FRANÇOIS		STAINVILLE.
CADICHON		BOUSQUET.
ANTOINE.		THIERY.
LEVERDIER		BARD.
PREMIER OFFICIER....................		DEGREUIL.
*DEUXIEME OFFICIER..................		F. FEBVRE.
SIMONET.		CUREY.
UN BOURGEOIS........................		LAVERGUE.
PIERROT..............................		JULES
*GRINGALET		LANGLOIS.
*ROBILLARD..........................		ADOLPHE.
*UN JARDINIER.......................		MERCIER.
*UN MOISSONNEUR.....................		CASIMIR.
MARTHE (1er rôle)....................	Mmes	GUYON.
MARIE (Jeune 1re)		NAPTAL-ARNAULT.
MADELON (Duègne).....................		MÉSANGES.
PELAGIE..............................		DAROUX.
ARMANDINE...........................		ELISA DESCHAMPS.
*UNE MOISSONNEUSE...................		CLÉMENTINE.
*UNE PAYSANNE.......................		GARNIER.

BOURGEOIS, SEIGNEURS, SOLDATS, PAYSANS, DOMESTIQUES.

S'adresser, pour la musique, à M. Artus, chef d'orchestre, et, pour la mise en scène, à M. Monet, régisseur, tous deux au théâtre.

Tous les personnages désignés par ce signe * peuvent être supprimés dans les troupes peu nombreuses. Il suffira de faire quelques coupures dans le Prologue et le commencement du 1er acte.

PROLOGUE.

Au coin du boulevard de la Madeleine. A droite, les constructions inachevées du monument; à gauche, l'entrée de la rue Royale. Au premier plan à gauche, une petite boutique de perruquier dont on voit l'intérieur par un large châssis qui fait face au public ; à droite et en regard de la petite boutique, la terrasse d'un restaurant dont l'entrée est située par derrière et hors de vue du spectateur; on parvient sur la terrasse par un petit escalier. Çà et là des arbres, un banc de pierre. Il fait nuit. Le théâtre est éclairé par l'illumination de la rue et par celle du boulevard.

SCÈNE I.

CADICHON, PÉLAGIE, SIMONET, UN BOURGEOIS, *puis* ARMANDINE.

(*Au lever du rideau on voit dans la boutique Pélagie qui rase un abbé, et Simonet occupé à coiffer une jeune fille. — Pendant les premières scènes, des groupes de bourgeois et d'ouvriers traversent le théâtre dans la direction de la rue Royale. Des garçons de restaurant dressent un couvert sur le théâtre.*)

UN BOURGEOIS, *arrivant par la droite.*

Perruquier, accommodez-moi.

CADICHON.

Il n'y a plus de place dans mon salon, tout mon monde est occupé... ma femme tient un robin par le menton, et mon élève vient de prendre une coryphée de l'Opéra par les cheveux.

LE BOURGEOIS.

En ce cas, prenez ma tête, vous... je ne demande qu'un œil de poudre.

CADICHON.

Madame Cadichon, passez-moi la houppe.

PÉLAGIE.

Voilà ! (*Regardant au dehors.*) Encore des curieux qui vont à la place Louis XV ; c'est comme ça depuis ce matin.

CADICHON, *au bourgeois.*

Monsieur va voir aussi le feu d'artifice qui sera tiré ce soir en réjouissance du mariage de monseigneur le dauphin.

LE BOURGEOIS.

Certainement, et je le verrai très-bien... j'ai une place... sur la place... c'est le fils de mon portier qui me la garde depuis ce

matin ; il nous attend, mon épouse et moi, sur la cinquième borne.

CADICHON.

Vous aurez peut-être un peu de peine à le retrouver... On assure qu'il y aura plusieurs millions de personnes.

LE BOURGEOIS

Tant que ça?... décidément j'irai au feu sans mon épouse... je ne veux pas le manquer... je me suis laissé dire qu'il y aurait beaucoup de chandelles romaines.

CADICHON.

Je crois bien qu'il y en aura, et des fusées et des soleils ! et des pétards ! et des bombes ! pif ! paf ! pan ! pan ! (*En getisculant il poudre le visage du bourgeois.*)

LE BOURGEOIS.

Faites donc attention, vous me tirez le feu d'artifice dans les yeux.

CADICHON.

Là, vous avez assez de poudre comme ça ; dépêchez-vous si vous voulez retrouver votre borne.

LE BOURGEOIS.

Plutôt que de manquer le feu, je monterais sur un arbre. (*Il sort en courant.*)

SIMONET.

A qui le tour ?... personne ne dit mot... je vas porter le pouf à mamz'elle Armandine, la femme de chambre d'à côté. (*Il le prend dans la boutique.*)

CADICHON, *à part.*

Quelle occasion pour lui parler ! (*Haut.*) Du tout, Simonet, j'irai moi-même. (*A part.*) Heureux Cadichon, tu vas la voir. (*Il se dirige vers la droite, Armandine paraît.*) Dieu ! la voici. (*A Armandine.*) J'allais chez vous, ma voisine.

ARMANDINE.

Et moi, je viens vous dire qu'il est inutile de vous occuper de mon pouf.

CADICHON.

Pourquoi donc? vous en étiez si pressée.

ARMANDINE.

Oui, je devais aller voir le feu avec mon cousin, le sergent aux gardes ; mais il refuse de m'y conduire... il dit qu'on n'a pris aucune précaution, et qu'il y aura des malheurs.

CADICHON.

Votre cousin ne veut pas vous exposer, il tient à vous conserver... je comprends ça.

ARMANDINE.

C'est un imbécile... et puisqu'il refuse de m'emmener, je pourrais bien m'adresser à un autre pour voir le feu.

CADICHON.

Oh! si je n'avais pas promis à madame Cadichon... bah ! (*A mi-voix, à Armandine.*) Retournez chez vous... mettez votre pouff... et attendez... je ne vous dis que cela, mettez votre pouff.

ARMANDINE, *à part.*

Tiens, au fait, mieux vaut un perruquier que rien.. (*Haut.*) Je serai prête, monsieur Cadichon, je serai prête. (*Elle sort.*)

CADICHON, *à part.*

Bravo! elle a compris. (*Le petit abbé que Pélagie a fini de raser sort aussi et se dirige vers la gauche. Simonet range la boutique. Pélagie vient à son mari.*)

PÉLAGIE.

Ma foi, en voilà assez... tant pis pour les pratiques, s'il en vient à présent... Simonet va fermer la boutique... Allons Cadichon, prends ton chapeau et partons.

CADICHON, *à part.*

Il s'agit de l'envoyer ailleurs et très-loin. (*Haut.*) Partir, et où ça?...

PÉLAGIE.

Mais, comme nous en sommes convenus, nous prendrons par le faubourg Saint-Honoré, et nous reviendrons tomber vers la place Louis XV, au moment du feu.

CADICHON.

Malheureuse! tu n'as donc pas entendu ce qu'on disait tout à l'heure... la place est très-périlleuse ce soir... et je ne compromettrai pas l'existence d'une femme qui peut être exposée à devenir mère.

PÉLAGIE.

Ah! tu crois que je resterai à la maison quand tout Paris est dehors.

CADICHON.

J'ai fait une réflexion, Pélagie... Il y a fort longtemps que tu n'as été à Noisy-le-Sec voir notre tante Boudinet.

PÉLAGIE.

C'est possible... mais il me faut ma part du feu d'artifice.

CADICHON.

Eh bien ! tu l'auras là-bas... je crois même qu'il fera plus d'effet vu du clocher de Noisy-le-Sec... Dépêche-toi d'aller prendre

la voiture rue du Pas-de-la-Mule, et tu arriveras juste pour le bouquet.

PÉLAGIE.

Est-ce que tu ne viens pas avec moi?...

CADICHON.

Impossible! j'ai une commande pressée, des tours à faire... j'y passerai même la nuit; mais Simonet va t'accompagner. (*Appelant.*) Simonet, apporte le mantelet de ta bourgeoise et mets ton chapeau; tu sors avec elle.

SIMONET, *qui fermait le volet.*

Ah! sapristi, je ne demande pas mieux.

CADICHON.

Tu consens, Pélagie... d'abord ça sera comme tu voudras... mais je l'exige.

PÉLAGIE.

La femme doit obéissance. (*A part.*) J'ai mon projet.

CADICHON, *à Simonet.*

Tu vas conduire madame Cadichon à la patache.

SIMONET, *à mi-voix, à Pélagie en lui mettant son mantelet.*

Je vous conduirai où vous voudrez, bourgeoise.

PÉLAGIE, *bas.*

Je compte bien là-dessus. (*Haut, à Cadichon.*) Bonne nuit, Bibi.

CADICHON.

Bon voyage, chouchoute. Embrasse bien la tante Boudinet.

PÉLAGIE, *prenant le bras de Simonet.*

Et toi, mon ami, fais des tours.

CADICHON, *lui envoyant un baiser.*

Trésor de femme! (*A part.*) M'en voilà débarrassé. (*Il rentre dans sa boutique.*)

PÉLAGIE, *à Simonet, en l'entraînant à gauche.*

C'est par ici qu'il faut prendre.

SIMONET, *montrant la droite.*

Mais la patache est par-là... Où ça que nous allons.... bourgeoise?

PÉLAGIE.

Comme tout le monde, au feu d'artifice.

SIMONET.

Et votre mari!

PÉLAGIE.

Je m'en moque.

SIMONET.

Et moi donc. (*Elle sort avec Simonet en se mêlant à un groupe qui passe.*)

CADICHON, *sortant de sa boutique et fermant sa porte.*

Liberté !... libertas! En route, Cadichon... l'amour t'attend... (*Il sort par la droite. En ce moment Lucenay paraît et se rencontre avec deux officiers qui entrent du côté opposé.*)

SCENE II.

LUCENAY, DEUX OFFICIERS.

LUCENAY, *aux officiers.*

Heure militaire, messieurs... nous arrivons en même temps.

PREMIER OFFICIER.

Ce n'est pas sans peine, Lucenay, il a fallu manœuvrer habilement pour traverser l'encombrement de la foule et des équipages.

LUCENAY.

Quant à ceux-ci, je crois qu'ils n'embarrasseront pas longtemps le pavé des boulevards... les piétons commencent à se lasser d'être froissés par les chevaux et atteints par le fouet des cochers... ils refusent de leur livrer passage. Les laquais ont beau crier les titres de leurs maîtres..... Duc ou prince, il faut rétrograder ou descendre de carrosse. Rien de plus juste; on doit des égards à la foule... c'est jour de réjouissance publique.

DEUXIÈME OFFICIER.

Et jour de fête pour tes amis... puisque nous allons célébrer en soupant ta mise en liberté.

PREMIER OFFICIER.

Et ce qui vaut mieux encore, l'eclatante réparation de l'injustice dont tu as été victime... toi, Charles de Lucenay, l'un des plus braves officiers de la marine française.

LUCENAY.

Du moins, ma conscience ne me reproche ni une hésitation, ni une lâcheté surtout; et pourtant un arrêt m'avait flétri... Il a fallu une protection bien dévouée et bien puissante pour le faire casser, ce jugement inique... car j'avais pour accusateur le contre-amiral Roland de Lavieuville, dont on vante partout la parfaite loyauté... J'ignore comment j'ai pu mériter sa haine: bien que servant sous ses ordres, je n'étais pas à bord du vaisseau amiral... Nous ne nous sommes jamais vus... il n'avait pas d'intérêt à me perdre, lui, si haut placé, moi, simple lieutenant... Et cependant il a eu recours au mensonge, à la calomnie pour obtenir ma condamnation.

DEUXIÈME OFFICIER.

Oui, c'est inexplicable.

PREMIER OFFICIER.

Enfin, le mal est réparé... et nous fêtons aujourd'hui l'heureuse promotion de notre ami Lucenay au grade de capitaine de vaisseau.

DEUXIÈME OFFICIER, *regardant la terrasse.*

Le couvert est dressé, messieurs... je vous montre le chemin.

LUCENAY.

Un moment, mes amis, il nous manque encore un convive.

PREMIER OFFICIER.

Un militaire?...

LUCENAY.

Non, un médecin que vous devez au moins connaître de nom... le docteur Donatien.

PREMIER OFFICIER.

Donatien... mais c'est un des princes de la science... il est au premier rang.

LUCENAY.

Il le mérite par son savoir, et plus encore par les qualités du cœur. Quand j'étais prisonnier, abattu par la fièvre du désespoir... j'avais pris la résolution de mourir, je me croyais abandonné de tous, méprisé par tous. Donatien, que je n'avais pas revu depuis le collége... Donatien, le seul, alors, qui crût à mon innocence, n'hésita pas à sacrifier ses intérêts les plus précieux pour aller à l'autre bout de la France porter au condamné ses soins et ses consolations... Il releva mon courage en me parlant de ma jeune femme qui ne me survivrait pas, de mon fils qui venait à peine de naître et que j'allais faire orphelin... Vaincu par l'amitié, je renonçai au suicide, et quelques jours après ma prison s'ouvrit... On me rendit l'honneur, et je pus embrasser ma femme et mon fils... Vous admirez le docteur Donatien, messieurs... ah! ce n'est pas assez, par affection pour moi, il faut aussi l'aimer. (*Mouvement et grande rumeur à droite.*)

CRIS DE LA FOULE, *au dehors.*

On ne passe pas! en arrière le carrosse! en arrière!

PREMIER OFFICIER.

C'est encore la foule qui fait reculer un équipage.

LUCENAY, *regardant.*

En effet! (*La rumeur augmente.*) Eh! mais, ceci devient sérieux... On force la portière du carrosse... on oblige le maître à descendre... il résiste... c'est un vieillard, messieurs... il faut

aller à son secours... Ah! voici quelqu'un qui le protége... voyez, voyez comme il le dégage, comme il se fait faire place.

DEUXIÈME OFFICIER

C'est un Hercule, cet homme!

LUCENAY.

Je ne me trompe, pas, ce généreux défenseur... c'est lui, mon ami... c'est le docteur Donatien.

SCENE III.

Les Mêmes, DONATIEN, UN VIEIL OFFICIER. (*Une partie de la foule reflue sur le théâtre en criant à Donatien :* Bravo! bravo! *Donatien paraît, il entre protégeant toujours le vieil officier.*)

LE VIEIL OFFICIER.

Voilà, parbleu! de singulières gens!... tout à l'heure ils voulaient m'écraser, et vous, qui me sauvez de leurs mains, ils vous applaudissent.

DONATIEN.

C'est la foule, monsieur; toutes les folles colères, mais aussi tous les généreux enthousiasmes... ne nous plaignons pas de ses emportements... si le peuple avait la tête moins vive, il n'aurait pas le cœur aussi bon.

LE VIEIL OFFICIER.

Sans doute, mais dans certains moments on est heureux d'avoir à lui opposer une force et une énergie telles que les vôtres. (*La foule, qui était entrée avec Donatien, s'éloigne et disparaît à gauche, côté de la rue Royale.*)

LUCENAY.

Aussi, ai-je cessé de trembler pour vous, monsieur, quand j'ai vu que vous aviez pour vous défendre le bras et le cœur du docteur Donatien.

LE VIEIL OFFICIER.

Eh quoi! messieurs, c'est à ce médecin célèbre que je dois un pareil service... Je ne m'étonne plus de m'en être si heureusement tiré; j'avais pour moi la providence des malades.

DONATIEN.

Cette cure-là n'ajoutera pas beaucoup à ma réputation; mais elle comptera pour moi comme un bon souvenir.

LE VIEIL OFFICIER.

Je ne vous dis rien ici de ma reconnaissance; c'est chez vous, docteur, que j'aurai le plaisir d'aller vous remercier avec ma fille, la duchesse de Montbreuse, qui va savoir ce que je vous dois.

DONATIEN.

Le duc de Montbreuse, l'envoyé de France à Stockholm est votre gendre?...

LE VIEIL OFFICIER.

Oui, docteur... Montbreuse, après quinze jours de mariage, fut chargé de cette mission, et quitta sa jeune femme âgée de dix-neuf ans à peine. Voilà plus de dix mois qu'il est parti, et l'époque de son retour est fort incertaine... Pour distraire Marthe, c'est le nom de ma fille, des ennuis de cette longue absence, je l'ai amenée à Paris... Mon fils Georges devait servir de cavalier à sa sœur et la faire assister aux fêtes du mariage .. mais les jeunes gens ont de si nombreux engagements de plaisirs qu'ils ne leur restent pas un moment à donner aux devoirs de la famille... Heureusement, madame de Puisieux, une vieille amie, a bien voulu remplacer auprès de Marthe ce frère trop oublieux; j'allais retrouver ces dames au ministère de la marine, où une fenêtre leur est réservée pour voir le feu d'artifice, quand nous avons été réunis par l'événement que je n'ai plus le droit de nommer fâcheux, puisqu'il m'a fait votre obligé.

DONATIEN.

L'affluence paraît fort tumultueuse dans cette rue Royale... un médecin répond de son client, je ne vous quitterai qu'à la porte du ministère.

LE VIEIL OFFICIER.

Je vous rends mille grâces... Maintenant que je suis libre de mes mouvements, je saurai bien me frayer un chemin dans la foule... les Lavieuville ont l'habitude de traverser les passages difficiles... Il est vrai que ce n'est pas en voiture.

LUCENAY, *vivement.*

Pardon, monsieur, seriez-vous parent du contre-amiral Roland de Lavieuville?...

LE VIEIL OFFICIER, *brusquement.*

Il n'y a plus de contre-amiral de ce nom.

DONATIEN.

Comment! celui dont la déposition écrite et envoyée au ministre a fait condamner mon ami Charles de Lucenay...

LE VIEIL OFFICIER.

Je vous dis qu'il n'est plus rien... Ah! quand il provoqua la rigueur des lois contre le lieutenant, il croyait vraiment faire punir un officier coupable, qui, au mépris de l'ordre envoyé par son chef, s'était tenu à l'écart, au moment du combat, alors que sa frégate devait se rallier à sa division.

LUCENAY.

Ainsi, il a été reconnu que le comte de Lavieuville avait menti.

LE VIEIL OFFICIER.

Jeune homme!... Celui qu'on nommait l'amiral Roland de

Lavieuville n'a jamais menti... mais il s'est trompé... cruellement trompé... car plus tard, il retrouva dans l'uniforme qu'il portait la veille du combat, l'ordre qu'il croyait avoir fait transmettre, ordre écrit de sa main et que, par un incroyable oubli, il avait gardé sur lui... Aussitôt il revint en France, justifia le lieutenant et lui obtint un avancement dû à son mérite aussi bien qu'à son malheur. Mais il ne suffisait pas que l'innocent fût justifié... il y avait un coupable à punir, le contre-amiral ne s'est pas fait grâce... Le supérieur capable d'un tel égarement de mémoire n'est plus digne de commander, j'ai donné ma démission.

DONATIEN.

Comment, le contre-amiral de Lavieuville...

DE LAVIEUVILLE.

C'est moi-même, docteur... J'ai réparé autant qu'il était en mon pouvoir le tort que j'avais causé au chevalier de Lucenay... Vous qui le connaissez, dites-lui mon repentir... dites-lui que je me suis fait justice, dites-lui, enfin, que si la réparation n'est pas suffisante, il peut tout exiger de moi.

LUCENAY.

Lucenay prêt à partir pour prendre le commandement qu'il vous doit, monsieur, ne demande que l'honneur de vous serrer la main. (*Il lui tend la main.*)

DE LAVIEUVILLE.

Ah! capitaine, c'est vous!... et vous voulez bien...

LUCENAY.

Je vous en prie. (*Prenant la main de Lavieuville.*) C'est maintenant que je suis vraiment réhabilité!

SCENE IV.

LES MÊMES, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Pardon, monsieur.

DE LAVIEUVILLE.

Te voilà par ici, François. (*Aux autres.*) C'est un vieux serviteur.

FRANÇOIS.

Je cherchais monsieur le comte.

DE LAVIEUVILLE.

Moi?... dans la foule?... et tu m'as trouvé! c'est miraculeux.

FRANÇOIS.

J'ai rencontré Pierre le cocher comme il remisait le carrosse dans une maison du voisinage! il m'a conté votre accident...

DE LAVIEUVILLE.

Mais pourquoi as-tu quitté ces dames?...

FRANÇOIS.

Pour vous prévenir de ne pas aller les chercher à l'hôtel de la Marine ; vous ne les trouveriez pas. — Les fenêtres étaient encombrées de monde... ces dames ont dû prendre place sur un échafaudage, au coin de la rue Royale... on y sera très-bien pour voir le feu.

DE LAVIEUVILLE.

C'est un tort... il court tant de bruits sinistres sur cette malheureuse fête... Conduis-moi près de ma fille, François. (*A Lucenay.*) Je vous quitte, capitaine, mais croyez-le bien, c'est du cœur que je suivrai partout le pavillon confié à votre honneur... (*A Donatien.*) Nous nous reverrons, docteur.

DONATIEN.

A bientôt, je l'espère.

DE LAVIEUVILLE.

Oui, j'aurai peut-être besoin du secours de votre art.

DONATIEN.

Pour vous, monsieur le comte? ah! quelle pensée!

DE LAVIEUVILLE.

Je ne m'illusionne pas... ma mémoire qui me fait défaut emportera ma raison avec elle... Messieurs, je vous salue... Allons, viens... viens, François. (*Il sort avec François.*)

SCÈNE V.

DONATIEN, LUCENAY, LES DEUX OFFICIERS.

LUCENAY.

Je suis vraiment heureux de cette rencontre ; il m'en coûtait de mépriser un illustre marin qui a rendu d'éclatants services à la France, et puisque je devais être victime, mieux valait que je le fusse d'une erreur que d'une injustice.

PREMIER OFFICIER.

Messieurs, je vous ferai observer qu'il est temps de nous mettre à table.

DONATIEN.

Vous me permettrez de ne pas assister à votre souper.

LUCENAY.

Cependant, c'est pour cela que vous êtes venu à notre rendez-vous.

DONATIEN.

Non, mon ami... dans votre billet d'invitation il est question

d'un dépôt que vous voulez me confier, et comme vous partez cette nuit même je n'avais plus d'autre occasion de vous voir.

LUCENAY.

Il s'agit de ce médaillon... mon portrait. (*Il le donne à Donatien.*) L'artiste l'a terminé ce matin; je désire que vous le gardiez pour le donner à mon fils, quand, d'après mes instructions, sa mère le conduira à Paris pour qu'il achève son éducation dans ce même collége où notre amitié a pris naissance... je puis mourir dans ces mers lointaines où je vais combattre... maintenant cet enfant est trop jeune pour garder mon souvenir... mais, grâce à vous, dépositaire fidèle, un jour mon Théobald connaîtra les traits de son père.

DONATIEN, *serrant le médaillon.*

Je vous le promets... Maintenant il ne me reste plus qu'à vous rendre à vos convives.

LUCENAY.

Non, vous ne partirez pas si tôt.

LES OFFICIERS.

C'est impossible!

DONATIEN.

Je vous ai priés, messieurs, de ne pas me retenir.

LUCENAY.

Vous êtes libre... Mais si vous me quittez déjà. Donatien, si vous refusez de boire au succès de l'expédition, j'ai le pressentiment que le premier combat me sera fatal.

DONATIEN.

J'ajoute peu de foi à ces terribles avertissements, mais je respecte toutes les croyances, et si vraiment telle est la vôtre, rassurez-vous, mon ami, je reste.

PREMIER OFFICIER.

D'ailleurs, vous ne pourriez trouver aucun prétexte pour refuser cette invitation.

DONATIEN.

Celle-ci comme les autres... je n'y mets pas de préférence, depuis quinze ans je n'en accepte aucune.

LUCENAY.

Et pourquoi?..

DONATIEN.

Parce que je fais triste figure à table, au milieu de ces visages animés, de ces esprits excités par les vapeurs des vins soi-disant généreux, moi, pauvre convive qui ne bois que de l'eau.

DEUXIÈME OFFICIER.

Ce n'est pas par régime, je suppose.

DONATIEN.

Non, messieurs.

LUCENAY.

C'est donc un vœu?..

DONATIEN.

Oui, un vœu auquel je n'ai jamais manqué.

PREMIER OFFICIER.

C'est malheureux! car, en ce cas, vous ignorez le plaisir que le vin donne.

DONATIEN.

Je sais le mal qu'il peut faire... je sais qu'il peut rendre capable d'un crime.

LUCENAY.

Sans doute... des natures perverses... mais vous, Donatien?

DONATIEN.

Ecoutez-moi : Il y a quinze ans, j'en avais vingt-deux alors... des amis aussi m'ont fait boire... et je me suis enivré. Rentré chez moi, je n'avais plus la conscience de moi-même... ma mère était là... il faut que je ne l'aie pas reconnue puisque je l'ai insultée... oui, messieurs, j'ai insulté ma mère pour qui ma tendresse était un culte, une adoration... la noble femme indignée m'a voulu chasser de son salon... alors, furieux, en délire, j'ai osé lever la main sur elle... Oh! je ne l'ai pas frappée... non, Dieu ne l'aurait pas voulu... je ne l'ai pas frappée puisque j'existe encore!.. mais, vous le voyez, le vin me rend fou! Ainsi, je vous le répète, messieurs, ne me faites pas boire... oh! ne me faites pas boire, il m'arriverait encore malheur.

LUCENAY.

Soyez tranquille, on respectera votre vœu. (*Il monte sur la terrasse avec Donatien.*)

DEUXIÈME OFFICIER.

Bon! il n'a plus vingt ans.

PREMIER OFFICIER.

Il n'a pas de grands parents à battre... et puis peut-être a-t-il le vin très-calme, à présent.

DEUXIÈME OFFICIER.

On peut tenter l'épreuve... c'est un service à lui rendre. (*Ils montent sur la terrasse. — Un garçon sert à table. — Donatien, Lucenay et les deux Officiers s'asseyent à table.*)

LUCENAY.

Nous sommes merveilleusement placés.

DONATIEN, *au garçon qui a versé du vin dans les verres.*

Mon ami... changez-moi ce verre... je ne bois pas de vin.

LUCENAY.

Oh! vous ne refuserez pas le premier toast.

DONATIEN.

Puisque vous le voulez absolument... mais rappelez-vous bien que je ne réponds pas de moi.

PREMIER OFFICIER.

Nous en répondons, nous. (*Les quatre convives choquent leurs verres. Quand ils ont bu, l'un des Officiers parle bas au garçon qui fait un signe d'intelligence et sort, puis revient avec une carafe. — La conversation paraît s'établir à table. — Détonation suivie d'une vive lumière, rumeur à gauche.*)

DONATIEN.

Ah! voilà le feu qui commence. (*Les quatre convives se lèvent de table. — Un flot de peuple accourt venant de la droite et disparaît peu à peu à gauche.*)

DONATIEN, *qui s'exalte.*

Ah! c'est un beau spectacle vraiment que ces gerbes d'or qui s'élancent vers la nue, que ces feux aux mille couleurs qui semblent embraser l'horizon.

PREMIER OFFICIER.

Eh bien, docteur, buvons à celui qui inventa la poudre.

DONATIEN, *buvant.*

Cette foule immense ne vous apparaît-elle pas comme une mer vivante? Voyez, voyez comme ses flots grossissent... Cette mer est calme maintenant, mais si elle devenait orageuse, ce se serait une horrible tempête.

DEUXIÈME OFFICIER.

Sur cette mer-là, docteur, plus d'une vertu fera naufrage; cette fête va coûter cher à plus d'un mari.

PREMIER OFFICIER.

Vous êtes garçon, docteur?

DONATIEN.

Oui, messieurs.

PREMIER OFFICIER.

Nous pouvons donc boire aux maris... malheureux.

DEUXIÈME OFFICIER.

Moi, je bois aux jolies femmes! Allons, docteur, on ne peut refuser de porter ce toast-là.

LUCENAY, *bas à l'Officier.*

Prenez garde, messieurs, voyez quel éclat dans ses regards

(*Nouvelle détonation. — Lumière plus vive. — Cris de la foule.*) Mais écoutez... ce bruit... ce n'est pas celui de la joie.

DONATIEN.

Non, ce sont des clameurs de désespoir... des cris de mort.

LUCENAY.

Cette lumière rougeâtre... ce n'est pas celle du feu d'artifice.

DONATIEN.

Non... c'est la lueur de l'incendie. (*La foule revient poussant des cris et s'éloignant en tumulte.*)

PREMIER OFFICIER.

Que se passe-t-il donc là-bas?

DONATIEN, *enjambant la terrasse.*

Je vais bien le savoir.

LUCENAY, *essayant de le retenir.*

O ciel ! où allez-vous?...

DONATIEN.

Laissez-moi!

LES OFFICIERS.

Oh! restez! restez, docteur.

DONATIEN.

Laissez-moi, vous dis-je... laissez-moi ! (*Il se dégage et descend en scène.*)

LUCENAY.

Ce serait courir à votre perte... N'entendez-vous donc pas?... on s'étouffe ! on s'écrase !

DONATIEN.

Ne me retenez pas... l'abîme m'attire... j'ai le vertige !

LUCENAY.

Mais c'est de la folie.

DONATIEN.

Je vous ai dit que le vin me rendait fou ! il ne fallait pas me faire boire ! (*Il repousse Lucenay, s'élance vers la droite et disparaît.*)

LUCENAY.

Suivons-le, messieurs... et s'il se peut, arrachons-le vivant de ce gouffre. (*Au moment où Lucenay et les Officiers se précipitent à la poursuite de Donatien, des groupes qui arrivent en désordre les séparent. — Une autre détonation éclate. — Le théâtre est éclairé par une lueur rougeâtre qui s'éteint et se ravive à chaque instant jusqu'à la fin du prologue.*)

SCENE VI.

ARMANDINE, SIMONET, *puis* CADICHON *et* PÉLAGIE.

ARMANDINE, *tirant Simonet par la basque de sa veste.*

Ouf! de l'air! de l'air! monsieur Cadichon, faites-moi respirer quelque chose de très-fort, je me trouve mal.

SIMONET.

Mais lâchez-moi donc! vous êtes cause que j'ai perdu la bourgeoise.

ARMANDINE.

Tiens, ce n'est que le garçon perruquier... ça m'est égal, dans ces moments-là, on s'accroche à ce qu'on trouve, on s'évanouit où l'on peut. (*Au moment où elle va se laisser tomber dans les bras de Simonet, un groupe qui arrive l'en sépare. Un garde française la reçoit et l'emporte. Armandine enlevée.*) Ma foi, j'aime mieux celui-là.

SIMONET, *la cherchant.*

Bon! voilà que j'ai perdu la voisine à présent. (*Il sort à sa poursuite. — D'un autre groupe qui arrive ainsi pêle-mêle, Cadichon sort avec peine tenant une femme sur son dos.*)

CADICHON.

Tenez-vous bien... tenez ferme, Armandine, nous arrivons! nous sommes arrivés. (*Il la met à terre.*) Pourvu qu'elle n'ait rien de cassé... (*Il se retourne, la regarde, la femme lui donne un soufflet.*)

PÉLAGIE.

Scélérat! voilà donc les tours que tu devais faire cette nuit!

CADICHON.

C'était ma femme!

PÉLAGIE.

Oh! tu n'en es pas quitte; rentrons, nous nous expliquerons chez nous.

CADICHON, *se fouillant.*

Oui, c'est ça, attends, je cherche la clef. Bon! je n'ai plus de poche; je cours chez le serrurier.

PÉLAGIE.

Oh! je ne te quitte plus, monstre! (*Ils sortent par la droite avec quelques autres personnes qui sont restées au fond prenant le temps de se reconnaître; on entend crier:* Place! place aux blessés! *Quelques personnes, portant des torches et soutenant les blessés, forment au fond un cortége funèbre. — Quand il a disparu, on voit arriver Donatien sur la place déserte.*)

SCENE VII.

DONATIEN, UNE JEUNE FEMME, *ensuite* LUCENAY, LES OFFICIERS, DE LAVIEUVILLE, LA FOULE. (*Donatien a une épée entre les dents, il porte dans ses bras une jeune femme évanouie et dont un lambeau de voile couvre le visage; il dépose la femme sur un banc.*)

DONATIEN.

Partout des blessés, partout des mourants... Sous l'échafaudage écroulé... cette pauvre femme allait expirer, et on ne voulait pas me livrer passage... Oh! mais avec cette épée! cette épée? à qui est-elle?.... comment en mes mains?... pourquoi couverte de sang? (*Il la rejette loin de lui, puis va à la jeune femme et soulève le voile.*) Oh! jeune! jeune et belle!... et morte, peut-être?... non... non... elle n'est qu'évanouie seulement.... Mais je ne puis la laisser ici... un asile... un asile pour elle.... Ah! cette maison... (*Il va à la boutique*) La porte est fermée... cet obstacle n'est rien pour moi... j'en ai renversé bien d'autres. (*Il enfonce la porte, et d'un air triomphant.*) Ah! ouverte, maintenant.... (*Allant reprendre la femme dans ses bras.*) Viens, viens, ma belle inconnue, je t'ai conquise sur la mort, je réponds de ta vie. (*Donatien traverse le théâtre et va porter la jeune femme dans la boutique. Au moment où il est près de disparaître avec elle, un équipage, dont on cherche à retenir les chevaux, débouche par la droite, contenu par la foule du peuple. De Lavieuville, le front ensanglanté, les habits en désordre, arrivant par la gauche, est sur le point de se voir foulé aux pieds des chevaux. Lucenay et les officiers l'arrachent au péril.*)

LUCENAY.

Malheureux! vous allez vous faire écraser!...

DE LAVIEUVILLE.

Je demande à mourir! ma fille est perdue! ma fille est morte. (*Il tombe anéanti.*)

ACTE I.

La cour-jardin de la maison du docteur Donatien, au village de Bonnières. A gauche, premier et deuxième plan, l'entrée de la maison. Petits volets verts, vignes et rosiers grimpants. Premier et deuxième plan à droite, tonnelle de verdure; au troisième plan, à gauche, pigeonnier. Au troisième plan à droite, petite écurie avec grenier au-dessus. Au milieu de la cour-jardin, plates-bandes, corbeilles, petites allées sablées, etc. Au fond, haie vive; au milieu, porte charretière; au delà, une vue du bois de Rosny. — Au lever du rideau, toute la

cour-jardin est remplie de monde; un Maçon, un Couvreur travaillent au colombier. Des Paysans rentrent de la paille dans le grenier au dessus de l'écurie ; d'autres arrosent les plates bandes, repiquent des fleurs ou ratissent les allées ; d'autres enfin attachent la vigne de la tonnelle. Tout cela doit représenter un tableau animé. Madelon, la vieille servante, est sur le seuil de la porte charretière, et regarde avec inquiétude sur la route.

SCÈNE I.

MADELON, LE MAÇON, LE COUVREUR, UN JARDINIER, UNE MOISSONNEUSE, UN MENUISIER, UN MANOEUVRE, PAYSANS, MOISSONNEURS.

LE MAÇON, *travaillant au pigeonnier.*

Hohé! Gringalet!

LE MANOEUVRE, *dans la coulisse.*

Hohé!

LE MAÇON.

Une truellé au panier, serré.

LE MANOEUVRE.

Voilà.

MADELON, *allant de l'un à l'autre.*

Allons, mes enfants, dépêchons, dépêchons... c'est aujourd'hui, c'est ce matin que monsieur arrive.

LE COUVREUR, *passant avec des tuiles sur l'épaule.*

Je n'ai plus que ces tuiles à poser, mère Madelon.

LE MAÇON.

V'là mon ravalement quasi fait, Hohé ! Gringalet ! hohé !

LE MANOEUVRE, *dans la coulise.*

Voilà !

UNE MOISONNEUSE, *à la fenêtre du grenier.*

Soyez calme, mère Madelon, tout le fourrage sera rentré.

MADELON.

Et le jardin ?

LE JARDINIER, *ratissant.*

Sera peigné, rasé comme un nouveau marié, quoi!

(*Ici un jeune homme, en élégant costume de voyage, s'arrête devant la porte, puis se décide à entrer. — Ce jeune homme rappelle tout à fait M. de Lucenay. — Il en a la taille et les traits.*)

SCENE II.

LES MÊMES, THÉOBALD.

THÉOBALD.

Le docteur Donatien?

MADELON.

C'est ici qu'il demeure, monsieur, mais pour l'instant il n'est pas chez lui...

THÉOBALD.

Doit-il rentrer bientôt?

MADELON.

Nous l'espérons d'un moment à l'autre.

THÉOBALD.

Me permettez vous de l'attendre?

MADELON.

Certainement, monsieur ; si vous voulez même entrer dans la maison?

THÉOBALD.

Je serai très-bien ici.

(*Ici le manœuvre passe avec son auge de plâtre et heurte Théobald.*)

MADELON.

Prends donc garde, Jérôme, tu as tout blanchi monsieur.

LE MANOEUVRE, *marchant et passant lentement.*

Faites excuse, mon gentilhomme, c'est que j'sommes pressé, voyez-vous!

LE MAÇON, *avec force.*

Hohé! Gringalet, hohé!

LE MANOEUVRE, *marchant plus doucement.*

Voilà!

MADELON, *après avoir épousseté Théobald.*

Tenez, monsieur, placez-vous sous la tonnelle, ici vous ne serez heurté par personne.

THÉOBALD, *s'asseyant et regardant les ouvriers en mouvement.*

Le docteur, à ce que je vois, a mis tout le monde en réquisition.

MADELON, *tricotant.*

C'est-à-dire, monsieur, que tout le monde s'est mis de soi-même au travail — et mon cher maître ne se doute point du tout de ce qui se fait chez lui ; — c'est une surprise qu'on lui ménage.

THÉOBALD, *riant.*

Une surprise qui lui coûtera cher, je suppose?

MADELON.

Ça ne lui coûtera rien du tout.

THÉOBALD.

Comment?

MADELON.

On voit bien que monsieur est étranger ; sans ça, il saurait que depuis seize ans que monsieur Donatien est venu à Bonnières, succéder à son oncle, il a été le bienfaiteur d'un chacun dans le pays ; non-seulement il ne fait pas payer ses visites au pauvre monde, mais encore bien souvent, il met sa bourse à côté de son ordonnance.

UNE PAYSANNE, *venant de droite.*

Mère Madelon, v'là la clef du bûcher, tout le bois est rangé.

MADELON.

Merci, Toinette... (*Continuant.*) Aussi, M. Donatien, qui était riche en arrivant ici, est-il gêné, à présent — il se refuse tout, le digne homme, pour donner davantage aux autres— autrefois, il avait des domestiques, une voiture, aujourd'hui il n'a plus que moi et sa petite jument Cocotte. — Tant il y a que ceux qu'il avait obligés, ont voulu lui prouver qu'ils n'étaient pas des ingrats. — La toiture de la maison s'en allait au vent, le pigeonnier tombait en ruine, il n'y avait plus de fourrage au grenier, plus de fleurs dans le jardin. — Là-dessus, le couvreur, le maçon, les moisonneurs et le jardinier se sont dit : M. Donatien nous a baillé seize ans de sa vie, nous pouvons bien lui donner trois jours de notre temps ; et profitant de l'absence de monsieur, le couvreur est monté sur le toit, le maçon s'est mis au pigeonnier, les moissonneurs ont coupé nos foins, le jardinier a refait les plates-bandes, ratissé les allées. — Si bien qu'à présent la pluie ne tombera plus chez nous, monsieur aura des fleurs et Cocotte aura du foin. — V'là la surprise qu'on ménage à tous les deux. — Je commence à croire que monsieur le curé avait raison, quand il disait l'autre jour : Ce qu'on donne aux pauvres est un prêt fait à Dieu, qui nous en tient toujours compte. — C'te fois-ci, vous le voyez, monsieur, c'est par la main des pauvres que le bon Dieu a payé sa dette.

THÉOBALD.

Ce que vous me dites là, bonne femme, fait honneur à tout le monde ici. — Mais où est donc allé M. Donatien ?

MADELON.

Voilà ! tout le monde se portait bien à Bonnières, tandis qu'une vilaine épidémie s'était déclarée à Évreux et frappait dru comme grêle; les médecins de la ville ne pouvaient pas suffire aux malades.— Alors M. Donatien est parti ; il est resté quinze jours là-bas, puis, l'épidémie s'en étant-allée, Monsieur m'a fait dire qu'il arriverait aujourd'hui. — Voilà pourquoi nous nous dépêchons tant.

LE MAÇON.

Une truellée au sas ?

LE MANOEUVRE.

Voilà !

LE COUVREUR, *sur le toit.*

Encore trois tuiles à poser, et c'est fait !

LA MOISSONNEUSE, *arrivant chargée de fourrages.*

Voilà les dernières bottes.

LE COUVREUR.

Hohé, les autres ! — Voilà M. le docteur !

TOUS.

Le docteur !

LE COUVREUR.

Même que Cocotte a pris le grand trot, — elle aura senti le bon foin, c'te bête.

MADELON.

Quel malheur ! il arrive trop tôt !

TOUS.

Alerte ! alerte !

(*Ici on s'empresse, on se pousse. — Les bottes de foin tombent sur les fleurs. — Le manœuvre laisse tomber le plâtre de son auge sur les moissonneurs qui crient. — Désordre général au milieu duquel arrive Donatien monté sur sa petite jument : il s'arrête sous la porte charretière et regarde en riant ce qui se passe chez lui.*)

SCENE III.

LES MÊMES, DONATIEN.

DONATIEN.

Eh bon Dieu ! que se passe-t-il ? Le feu est-il donc au logis, ou Bonnières est-il au pillage ? (*Descendant de cheval.*) Voyons, parlez, Madelon, qu'y a-t-il ?

MADELON.

Il y a, Monsieur, que nous voulions vous surprendre, et que c'est vous qui nous avez surpris.

DONATIEN, *regardant autour de lui.*

Que vois-je ?... mon pigeonnier...

LE MAÇON, *le saluant.*

Est tout comme neuf, monsieur Donatien.

DONATIEN, *apercevant le couvreur.*

Toi ici, Robillard ! es-tu donc malade ?

LE COUVREUR.

Non, monsieur, c'est votre toit qui était malade, — mais le v'là rétabli pour longtemps.

UN MOISSONNEUR.

Cocotte peut entrer dans son écurie, elle y trouvera à mordre. (*Il l'emmène.*)

UNE PAYSANNE, *apportant un bouquet.*

V'là un bouquet des plus belles fleurs de votre jardin, monsieur le docteur.

MADELON.

V'là la surprise qu'on vous ménageait, seulement ils auraient voulu être tous partis pour...

DONATIEN.

Pour que je ne pusse pas les remercier! — Ah çà, mes bons amis, vous avez eu, sans doute, une excellente idée, mais j'avais remis toutes ces dépenses à plus tard... il faudra que vous me donniez du temps...

LE MAÇON.

Laissez donc, monsieür le docteur, tout ça n'est qu'un petit à-compte sur ce que nous vous devons.

LE COUVREUR.

Ça n'est pas seulement les intérêts du capital.

DONATIEN.

Comment! vous voulez?...

LE MAÇON, *essuyant sa main.*

L'honneur de vous serrer la main.

LE COUVREUR, *même jeu.*

Et puis nous partons.

LE MOISSONNEUR.

Oui; (*montrant Théobald*) car vous avez du monde à recevoir, monsieur le docteur. (*Donatien semble frappé d'un souvenir à la vue de Théobald.*)

TOUS.

A revoir!

DONATIEN, *regardant toujours Théobald.*

Oui, à revoir et merci à vous tous.

(*Ils sortent en saluant.*)

SCENE IV.

DONATIEN, THÉOBALD, MADELON, *allant et venant.*

DONATIEN, *après avoir regardé Théobald qui le salue.*

En vérité, monsieur, si vous aviez dix-huit ou vingt ans de plus, je vous ouvrirais mes bras, certain que je serais de presser contre mon cœur un bon et ancien ami.

THÉOBALD.

Monsieur, l'accueil bienveillant que vous eussiez fait à mon père, je vous le demande pour son fils.

DONATIEN, *vivement.*

On vous nomme?

THÉOBALD.

Théobald, vicomte de Lestrelles.

DONATIEN, *surpris.*

De Lestrelles!... je ne connais personne de ce nom.

THÉOBALD.

Je vous dirai pourquoi je ne m'appelle plus de Lucenay.

DONATIEN, *avec joie.*

De Lucenay!... Oui, c'est bien cela... vous deviez être le fils de Lucenay... j'ai rarement vu une aussi parfaite ressemblance... Monsieur Théobald... (*il lui serre la main*) vous me traiterez en ami, n'est-ce pas? et vous me resterez toute cette journée?

THÉOBALD.

Plus longtemps encore, si vous le permettez...

DONATIEN.

A merveille! Madelon... deux couverts. — Monsieur veut bien rester à déjeuner avec moi.

MADELON.

Les deux couverts sont mis, monsieur.

DONATIEN.

Eh bien donc, à table! j'ai un appétit de voyageur. — Madelon, vous avez monté du vin?

MADELON.

Sans doute, puisque monsieur ne déjeune pas seul.

DONATIEN.

C'est bien! (*Ils se placent sous la tonnelle.*) Mon jeune ami, on assure que ce bordeaux est excellent. (*Il verse du vin à Théobald, puis il se verse de l'eau.*)

THÉOBALD.

Ne me faites-vous pas raison, docteur?

DONATIEN.

Excusez-moi! — Je ne bois jamais que de l'eau. — Mon toast n'en sera pas moins sincère pour cela. (*Se levant.*) Monsieur Théobald, je bois à la mémoire de votre père qui fut un brave et loyal gentilhomme!

THÉOBALD, *se levant.*

Et moi, monsieur, je bois à l'ancienne amitié qui vous unis-

sait à lui!... et permettez-moi d'ajouter : à l'amitié nouvelle que j'étais venu solliciter et que vous voulez bien m'offrir. (*Ils se remettent à table. — Pendant ce temps, Madelon, sur le seuil de la porte charretière, veut empêcher trois paysans d'entrer.*)

SCENE V.

LES MÊMES, ANTOINE, PIERROT, BATIGNOLS.

MADELON.

Puisque je vous dis que monsieur a du monde.

DONATIEN, *se retournant.*

Hein? qu'est-ce? laissez entrer, Madelon... laissez entrer. (*A Théobald.*) Vous permettez, mon ami? un médecin ne s'appartient pas.

LES TROIS PAYSANS.

Salut à monsieur le docteur!

ANTOINE, *de gros sabots sous le bras.*

Faites excuse si je vous dérangeons, monsieur Donatien.

DONATIEN.

Ah! c'est vous, père Antoine? Soyez le bien venu... (*Il le fait asseoir.*) Monsieur Théobald, voilà le doyen de nos ouvriers. — Il a travaillé jusqu'à soixante-seize ans... quand la force lui a manqué, il voulait se laisser mourir de faim, car il rougissait de l'aumône, mais je lui ai fait comprendre qu'elle n'avilissait que les fainéants qui l'implorent et qui la volent. — L'aumône offerte au vieillard ou au malade, honore à la fois et celui qui la reçoit et celui l'apporte. — Pendant mon absence, Madelon ne vous a laissé manquer de rien?

ANTOINE.

Oh! non-da, la digne fille!... Je me suis même senti si bien, que j'ai pu reprendre mes pauvres outils et j'apportais à mam'selle Madelon une paire de sabots... les derniers que je ferai peut-être!...

MADELON, *les prenant.*

Merci, père Antoine! ils sont solides, ceux-là!

DONATIEN.

Elle les mettra demain pour aller vous voir.

ANTOINE.

Vous acceptez donc, monsieur?

DONATIEN.

Certes!

ANTOINE.

Oh! tenez, ça me fait un plaisir! Je suis donc encore bon à quelque chose!...

DONATIEN.

Mais vous accepterez aussi le vieux vin qu'elle vous portera... et que je vous défends de trop ménager. — Ah! c'est l'ordonnance du médecin.

ANTOINE.

Ah! monsieur Donatien, s'il y avait beaucoup d'hommes comme vous!...

DONATIEN.

Il y en a beaucoup, mon ami! Dans ce pays, aurais-je pu faire seul le peu de bien que j'ai fait? Quand l'incendie dévore vos chaumières; quand la grêle détruit vos moissons; quand l'épidémie décime vos familles, l'appel du malheur n'est-il pas toujours entendu? Dans le château du grand seigneur, le comptoir du marchand, l'atelier de l'artisan, jamais je n'ai trouvé un cœur qui restât sourd, une main qui restât fermée. — L'or du riche, l'obole du pauvre, tombaient ensemble dans mon aumônière; — laissons les méchants calomnier l'humanité; nous, mon bon Antoine, bénissons Dieu, puisqu'à côté de la misère, il a mis la charité. (*Antoine baise la main de Donatien et sort reconduit par Madelon.*)

SCENE VI.

LES MÊMES, *excepté* ANTOINE.

BATIGNOLS, *à Pierrot.*

A présent que le vieux est parti, ça va être notre tour.

DONATIEN, *sévèrement.*

Ah! ah!... te voilà donc revenu de Paris?

BATIGNOLS.

Oui, monsieur le docteur. — J'étais allé faire un tour à la grande ville; mais j'étouffais dans toutes ses petites rues et j'ai voulu revoir nos champs. Je vous amenons Pierrot, mon cousin. — Approche, Pierrot.

THÉOBALD.

Voilà un grand garçon qui ne paraît pas malade.

BATIGNOLS.

Au contraire, il se porte trop bien, et c'est d'une maladie qu'il aurait besoin, et je l'ons conduit chez vous, monsieur le docteur, pour que vous lui en bailliez une...

DONATIEN.

Je ne comprends pas.

BATIGNOLS.

Voilà l'explication de la chose : Pierrot va être milicien et comme il n'a pas de goût pour l'état militaire, il aurait voulu

avoir un certificat de médecin, qui prouvât comme quoi il n'est bon à rien, et je lui ons promis que vous lui pataraphieriez ce petit certificat-là.

DONATIEN.

Tu as eu tort, Batignols.

BATIGNOLS.

Vous refusez?

DONATIEN, *à Pierrot.*

Tu n'as pas songé, mon garçon, que celui qui ne répond pas à l'appel de son pays est un mauvais citoyen ; veux-tu donc qu'on dise de toi : Pierre Lombard a feint d'être malade pour ne pas prendre le fusil ; Pierre Lombard est un lâche !

PIERROT.

Jarni quoi! non! je ne voulons pas! — Mais voyez-vous, monsieur Donatien, j'ons une pauvre grand'mère, qui n'a que moi pour gagner sa vie ; quand je ne serai plus là, faudra donc qu'elle ne mange pas, la digne femme?

DONATIEN.

Et si tu étais certain que pendant ton absence, ta vieille mère aura de quoi vivre doucement, me demanderais-tu encore de t'aider à mentir?

PIERROT.

Non, monsieur le docteur, — j'ons même eu tort de venir; Batignols m'a donné là une mauvaise pensée. — Je serai soldat, car je n'ai peur ni du Prussien ni de l'Anglais... J'enverrai ma solde à la grand'mère, et le bon Dieu fera le reste.

DONATIEN.

Oui! Dieu et les honnêtes gens veilleront sur elle, je t'en réponds, moi (*lui tendant la main*), et tu croiras à ma parole.

PIERROT.

Oh! oui, ça me suffit! Dès demain matin, je partirai; merci de votre ordonnance, monsieur le docteur; celle-là vaut mieux que celle que j'étais venu chercher. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, *excepté* PIERROT.

BATIGNOLS.

Eh ben! il s'en va sans moi?.. Vot' serviteur, monsieur Donatien.

DONATIEN.

Reste.

BATIGNOLS.

Plaît-il?

DONATIEN.

N'as-tu pas à me consulter à ton tour?

BATIGNOLS.

Moi, monsieur? du tout! je me porte très-bien!

DONATIEN.

Hum! hum!

BATIGNOLS.

Hein?

DONATIEN.

Pas aussi bien que tu le penses.

BATIGNOLS.

Vraiment?

DONATIEN.

Et tu sais que je m'y connais.

BATIGNOLS.

Pardine! Ah! je suis malade?

DONATIEN.

Oui!.

BATIGNOLS.

Là!.. je me disais aussi en venant: Je crois que j'aurai mal à la tête.

DONATIEN.

Non, ce n'est pas à la tête que tu as mal.

BATIGNOLS.

Ah! où ça peut-il être, mon Dieu! où ça peut-il être?

DONATIEN, *lui mettant la main sur le cœur.*

Là!

BATIGNOLS.

Au cœur!.. Vous croyez que j'ai mal au cœur?

DONATIEN.

A la conscience... et c'est elle qui t'a fait revenir au pays... au pays où tu avais laissé une mauvaise action après toi.

BATIGNOLS.

Aïe! aïe!

DONATIEN.

Oh! je sais tout! et pour te le prouver, je n'ai qu'un nom à te dire: Charlotte!

BATIGNOLS, *embarrassé.*

Charlotte?

DONATIEN.

Que tu as trompée... en lui promettant le mariage.

BATIGNOLS.

Oh! dame! vous savez? on promet toujours ces choses-là!..

DONATIEN, *plus sévèrement.*

On tient ce qu'on promet, ou l'on est un malhonnête homme

MADELON, *entrant et apportant un plat.*

Comment! ce mauvais sujet de Batignols est encore là?

BATIGNOLS, *plus embarrassé.*

Vot' serviteur, mam'selle Madelon... Ça va bien, mam'selle Madelon?

MADELON, *à part.*

Plus souvent que je lui parlerai!

BATIGNOLS, *à part.*

Je suis mal à mon aise ici! (*Haut.*) Je peux-t-y m'en aller?

DONATIEN, *froidement.*

Sans doute.

MADELON, *bas à Batignols.*

Vous n'auriez pas dû venir, sans cœur!

DONATIEN.

En sortant, évite seulement de passer devant la maison de la mère Simonnot, ma voisine... C'est elle qui, à ma prière, a recueilli la pauvre Charlotte, que tout le monde repoussait.

BATIGNOLS, *bas à Madelon.*

Hein?.. on lui a fait de la peine à Charlotte?

MADELON, *bas.*

Oui... à cause de vous, enjôleur!

DONATIEN.

Ne reste pas dans le pays, si tu ne veux pas voir le désespoir de Charlotte, de Charlotte, obligée de se séparer de l'enfant qu'elle ne peut pas nourrir.

BATIGNOLS, *bas à Madelon.*

C'est-y un garçon?

MADELON.

Hélas, oui!

BATIGNOLS, *se retenant de pleurer.*

Y me ressemble?

MADELON.

Malheureusement!

DONATIEN.

Cet enfant devra être porté à l'hospice.

BATIGNOLS, *éclatant.*

A l'hospice! mon enfant! un garçon qui me ressemble!.. non,

non, je ne veux pas!.. je serais un sans cœur... un dénaturé!.. non, je ne m'en irai pas... c'est-à-dire, si!.. je vas m'en aller... mais je vas entrer chez la mère Simonnot, je demanderai pardon à Charlotte et au petit aussi... je reconnaîtrai Charlotte, j'épouserai le petit... Non! faites excuse... je ne sais plus ce que je dis... mais je sais bien ce que je ferai... Merci! monsieur le docteur...merci!.. j'emporte aussi mon ordonnance, moi, et vous n'en avez jamais donné de meilleure. (*Il presse la main que lui tend Donatien, et sort après avoir embrassé Madelon, qui sort avec lui.*)

SCENE VIII.

DONATIEN, THÉOBALD.

DONATIEN.

Eh bien! vous ne mangez pas, mon ami?

THÉOBALD.

Je vous écoute et je vous admire, monsieur; vous êtes à la fois le médecin de l'âme et du corps... Permettez-moi de m'étonner qu'un homme qui avait attaché déjà la célébrité à son nom, se soit résigné à cacher dans un obscur village la science et les vertus que le ciel lui avait départies.

DONATIEN.

Rien de tout cela n'est perdu, puisque les pauvres en profitent... Bien d'autres qui valaient mieux que moi se sont consacrés à une pareille mission... mais ce qu'ils ont fait par modestie ou par amour pour l'humanité, c'est comme expiation que je l'accomplis.

THÉOBALD.

Vous?

DONATIEN.

Oui, je ne ferai jamais assez de bien, pour racheter le mal que j'ai fait! — Mais, laissez-moi maintenant m'occuper de vous, mon hôte, laissez-moi vous regarder, vous, le souvenir vivant d'un ami qui n'est plus. — Comment se fait-il que vous ayez quitté ce nom de Lucenay qu'il vous avait transmis si parfaitement honorable, si parfaitement honoré?

THÉOBALD.

Lorsque mon père quitta la France, il y a dix-huit ans, il me laissa, avec ma mère, au château de Lestrelles, nous confiant tous deux aux soins de mon oncle, le vicomte de Lestrelles. — Hélas! monsieur, dans la même année, la mort frappant à deux reprises, me fit orphelin. — Mon oncle m'aimait comme son fils, il m'adopta, pour me pouvoir laisser, après lui, et ses titres et ses biens. — Il y a un [illegible] je [illegible] par hasard, dans de vieux papiers de famille, une lettre de mon père, qui annonçait

à madame de Lucenay, qu'avant de s'éloigner de Paris, il avait fait faire pour moi son portrait en miniature ; que ce portrait avait été confié par lui à son ami Donatien, qui s'était chargé de le lui faire sûrement parvenir. Ma mère n'avait jamais reçu le médaillon dont cette lettre me révélait l'existence. — Alors je résolus de venir à Paris, le réclamer au dépositaire. — J'appris là, que le célèbre docteur n'était plus qu'un simple médecin de campagne et que c'était à Bonnières que je devais l'aller chercher.

DONATIEN.

Oui !... ce portrait me fut remis par votre père... Ce portrait, je l'ai perdu le jour même où il me fut confié... Le jour... (*Il s'arrête et met la main sur ses yeux.*)

THÉOBALD.

Pardonnez-moi, monsieur, d'avoir réveillé de pénibles souvenirs. — Je regrette profondément la perte du portrait de mon père ; mais la recherche de ce médaillon n'était pas le seul motif qui m'amenât ici... Le village de Bonnières est voisin du château de la Vieuville ?

DONATIEN.

En effet. Ce château, longtemps désert, est habité aujourd'hui. — Monsieur de la Vieuville, après avoir quitté le service dans des circonstances qui doivent vous êtes connues, se décida à voyager dans l'espoir de rétablir la santé de madame de la Vieuville ; quand le contre-amiral revint en France, il ramenait un enfant que Dieu lui avait envoyé pour soutenir et consoler sa vieillesse.

THÉOBALD.

Mademoiselle Marie ?

DONATIEN.

Oui ! c'est ainsi qu'on appelle la plus jeune fille de M. de la Vieuville — la connaissez vous donc ?

THÉOBALD.

Il y a deux ans, j'ai rencontré dans le monde, à Florence, puis cet hiver à Versailles, madame la duchesse Marthe de Montbreuse, et mademoiselle Marie sa sœur. — Je vous l'avouerai à vous, qui voulez bien être mon ami, j'aime mademoiselle Marie, et la bienveillance qu'elle me témoigne me donnerait le plus doux espoir, si sa sœur, madame de Montbreuse, ne venait renverser tous mes rêves d'avenir et de bonheur.

DONATIEN.

Comment cela ?

THÉOBALD.

Je ne puis vous expliquer ce que je ne comprends pas moi-même. — Madame de Montbreuse semble éprouver pour moi

une antipathie, une répulsion que tempère à peine une froide politesse. J'ai pensé, docteur, que vous étiez le médecin de la famille et que vous voudriez bien être mon appui, mon défenseur.

DONATIEN.

Je ne connais le contre-amiral que pour l'avoir rencontré à Paris, le jour même où je reçus les adieux de votre père... Ce même jour si fatalement marqué dans ma vie. (*Il s'arrête.*)

THÉOBALD.

Oh! pardon, monsieur, pardon! — J'ai bien du malheur, chacune de mes paroles semble remuer douloureusement le passé...

DONATIEN.

Le contre-amiral et ses deux filles sont arrivés au château quelques jours seulement avant mon départ pour Evreux... Ils ont bien voulu pourtant me rendre visite... Les deux sœurs m'ont paru, l'une et l'autre, également bonnes et bienveillantes. —Il y a surtout, dans le regard de madame de Montbreuse, je ne sais quelle expression douloureuse qui touche et attire vers elle. Elle aussi, mon ami, elle aussi a dû souffrir; elle souffre encore peut-être d'une de ces douleurs intimes qui ne tuent pas, mais qui dévorent. Vous aurez pris pour de la froideur ce qui n'est qu'une insurmontable tristesse. Quelque faible que puisse être mon appui auprès de monsieur de Lavieuville, il vous est acquis du moment que vous l'invoquez; mais vous aviez déjà une puissante recommandation auprès du contre-amiral, c'était le nom de votre père.

THÉOBALD.

Je le sais, monsieur, mais je craindrais de paraître vouloir m'mposer à sa bienveillance en évoquant un souvenir qui doit être pénible à monsieur de Lavieuville.

(*Ici on entend gronder l'orage. — On voit paraître Madelon guidant un vieillard, portant à la boutonnière la croix de Saint-Louis. C'est monsieur de Lavieuville, mais affaibli, brisé par l'âge et plus encore par la maladie.*)

SCENE IX.

LES MÊMES, MADELON, M. DE LAVIEUVILLE.

MADELON.

Venez, monsieur, venez. — Voilà un vilain orage qui menace, et il n'est pas sain d'être dehors quand il pleut et qu'il tonne fort. — On est comme qui dirait entre le feu et l'eau.

DE LAVIEUVILLE.

Merci, ma bonne. (*S'arrêtant sur le seuil de la porte charretière.*) Je vous ai suivie sans trop savoir ce que je faisais... Chez qui vais-je entrer?

THÉOBALD, *à mi-voix.*

Monsieur de Lavieuville !

DONATIEN, *même jeu.*

C'est lui-même... et plus encore aujourd'hui que lors de sa première visite, je suis effrayé de l'altération de son visage ; un tel changement ne peut être seulement l'œuvre des années.

DE LAVIEUVILLE, *répondant à Madelon.*

Vous dites que je suis déjà venu ici ?... Voyons, chez qui suis-je donc ?

MADELON.

Chez monsieur le docteur Donatien.

DE LAVIEUVILLE, *cherchant à se souvenir.*

Donatien !

DONATIEN, *allant à lui.*

Qui s'estime heureux, monsieur le comte, de vous offrir un abri dans sa maison.

DE LAVIEUVILLE, *le saluant.*

Mille remercîments de votre hospitalité, monsieur, je l'accepte ! — Mais dites-moi, je vous prie, s'il est vrai qu'elle m'ait été déjà donnée par vous ?

DONATIEN.

En effet, M. le comte, vous m'avez fait l'honneur de me faire visite, il y a un mois, à peu près.

DE LAVIEUVILLE.

Un mois !... Oh ! ma mémoire ! ma mémoire !...

DONATIEN.

Vous étiez accompagné ce jour-là de madame de Montbreuse et de mademoiselle Marie.

DE LAVIEUVILLE, *comme frappé d'une idée.*

Marthe ! Marie !... je les ai quittées ce matin sans les prévenir... je suis sorti depuis bien longtemps... je me suis égaré dans ce bois que j'ai si souvent parcouru dans ma jeunesse ; alors j'en connaissais tous les sentiers... aujourd'hui... Pardon, messieurs, mes enfants doivent être inquiets... je veux retourner au château.

THÉOBALD.

Si monsieur le contre-amiral me le permet, j'irai à Lavieuville rassurer ces dames et je ramènerai une voiture...

DE LAVIEUVILLE, *le regardant.*

C'est à monsieur de Lestrelles, je crois, que je serai redevable de ce service ?

THÉOBALD.

En effet, monsieur, je n'ai donc pas été complétement oublié par vous?

DE LAVIEUVILLE.

Oublié! non pas! C'est à Florence que nous nous sommes rencontrés d'abord, puis cet hiver à Versailles; vous étiez de toutes les fêtes de la cour. Ma petite Marie m'a souvent parlé de vous.

THÉOBALD.

De moi?

DE LAVIEUVILLE.

Cela n'est pas étonnant, — vous dansez à ravir et Marie adore la danse.

DONATIEN.

Puisque monsieur le comte accepte l'offre que vous lui faites, courez à Lavieuville.

DE LAVIEUVILLE.

Tranquillisez mes filles..... Marie surtout. Merci, monsieur de Lestrelles; ce devait être une bonne fortune pour moi que de vous rencontrer.

THÉOBALD.

Et pour moi, monsieur, oh! pour moi, c'est du bonheur! (*A part.*) Je vais la revoir! (*Il sort vivement.*)

SCENE X.

DONATIEN, DE LAVIEUVILLE.

DE LAVIEUVILLE.

Voilà un étrange caprice de ma mémoire! Là, tout à l'heure, j'ai reconnu ce jeune homme, auquel je n'avais pas parlé depuis deux ans, que j'ai seulement entrevu cet hiver. — Et vous, que je suis venu visiter il y a un mois à peine....

DONATIEN.

Monsieur le comte, les souvenirs anciens nous restent souvent mieux dans la pensée que les souvenirs de la veille. Vous vous rappellerez peut-être qu'à Paris, près de la rue Royale, le docteur Donatien fut assez heureux...

DE LAVIEUVILLE.

Attendez!... oui... je me souviens maintenant... c'était le 30 mai 1770. Ah! je voudrais oublier cette date — je ne le peux pas — je ne le peux pas. Ce jour-là, un généreux protecteur se jetant au milieu de la foule, me sauva, moi, déjà vieux et affaibli. — Oh! je vous reconnais! je vous reconnais!... Je ne suis pas sûr, voyez-vous, d'avoir toute ma raison.

DONATIEN.

Oh ! monsieur.

DE LAVIEUVILLE.

J'ai bien souffert ce jour-là ! — bien souffert encore depuis. — J'avais une compagne, modèle de toutes les vertus, — elle est morte ! — J'avais un fils qui devait être mon orgueil, je l'ai chassé ! Une fille, Marthe... Pauvre martyre !... — Tenez, docteur, je suis bon chrétien, eh bien, je douterais de la justice divine, si un ange de consolation ne m'était pas venu ; — Marie, ma petite-fille !...

DONATIEN.

Votre plus jeune fille... voulez-vous dire ?

DE LAVIEUVILLE.

Oui... c'est pour elle que je tiens encore à la vie, c'est pour elle que je crains de perdre la raison. — Si cela arrivait... oh ! Georges serait capable de tout !

DONATIEN.

Votre fils ?

DE LAVIEUVILLE.

Ne me rappelez pas que j'ai un fils.

DONATIEN.

Quelle exaltation !

DE LAVIEUVILLE.

Mais on ne pourra pas ruiner Marie. — Non, Georges ne le pourra pas. — Docteur, connaissez-vous bien le notaire de ce pays ? le croyez-vous honnête homme ?

DONATIEN.

Monsieur Rémond n'a donné à personne le droit de douter de sa probité.

DE LAVIEUVILLE.

C'est un vieillard, et la vieillesse est faible, craintive ; Georges menacera, intimidera cet homme, et il dira tout à Georges. — J'ai déjà trop confié d'argent à ce notaire. — J'allais chez lui, — mais je n'irai pas plus loin. — Nous sommes seuls, docteur ?

DONATIEN.

Oui, monsieur, seuls !

DE LAVIEUVILLE.

Écoutez, il y a dans ce portefeuille 10,000 livres, c'est pour elle, pour elle comme tout ce que j'ai pu recueillir et sauver. — Je ne porterai pas cette somme chez monsieur Rémond ; vous me la garderez.

DONATIEN.

Moi ?

DE LAVIEUVILLE.

Oui, Georges ne soupçonnera pas en vous un dépositaire. — Prenez cet argent, gardez-le, — et à ma mort vous remettrez cet argent à Marie, à elle seule.

DONATIEN.

Monsieur le comte, je n'ai aucun titre pour accepter...

DE LAVIEUVILLE.

Oh! prenez, docteur, prenez. — Vous voyez bien que je ne puis me confier à personne, que je suis entouré de gens à la discrétion de Georges. — On nous épie, on nous écoute peut-être. — Mais prenez... prenez donc!

DONATIEN.

Je vous obéis, monsieur.

DE LAVIEUVILLE.

Bien! c'est bien!

DONATIEN, *qui l'a examiné avec intérêt.*

Jusqu'à ce que votre voiture soit arrivée, — ne voulez-vous pas prendre quelque repos? La chaleur du jour, la longue course que vous avez faite, tout cela doit avoir épuisé vos forces.

DE LAVIEUVILLE.

Merci, merci, docteur.

DONATIEN, *appelant.*

Madelon! Madelon!

MADELON, *paraissant.*

Monsieur m'a appelée?

DONATIEN.

Tout est en ordre dans mon cabinet?

MADELON.

Oui-dà, monsieur.

DONATIEN.

Je vais y conduire monsieur le comte. — Veillez à ce que personne ne vienne l'y troubler. — Monsieur de Lavieuville, permettez-moi de vous montrer le chemin, et faites-moi l'honneur de vous croire ici chez vous.

DE LAVIEUVILLE, *lui donnant le bras.*

Oh! je sais à présent que je suis chez un ami, un véritable ami! (*Il entre dans la maison avec le docteur.*)

SCENE XI.

MADELON, *puis* BATIGNOLS.

MADELON.

Pauvre bonhomme! il fait de la peine à voir.

BATIGNOLS, *au fond.*

Mam'selle Madelon! mam'selle Madelon!

MADELON.

Ah! c'est toi, Batignols?

BATIGNOLS.

Oui, moi, qui ne pouvais plus quitter ni Charlotte ni le petit! — Oh! Madelon, quel enfant! il est beau à renverser, quoi. Il a deux yeux qui brillent comme les boucles de monsieur le curé. Oh! qu'est-ce que je venais vous dire? La tête n'y est plus quand on se trouve comme ça tout d'un coup père de famille. Ah! je venais vous inviter pour la cérémonie, pour les deux cérémonies. — Aujourd'hui le baptême, demain le mariage. — Je cours à la paroisse... je vas sonner les cloches moi-même pour annoncer la chose à tout le monde. — Puis je reviendrai chercher le petit avec les parents, les amis... A revoir, mère Madelon. Tiens!... tiens!...

MADELON.

Qu'est-ce qui t'arrête?

BATIGNOLS.

Voyez-vous là-bas c'te belle demoiselle et ce beau jeune homme... sont-y gentils... et comme ils courent!

MADELON.

C'est mam'selle Marie... avec l'étranger de ce matin. — C'est l'orage qui leur a fait peur.

BATIGNOLS.

Eh bien! il ne me fait pas peur, à moi... Je vas sonner mes cloches.

(*Il veut courir, mais s'arrête pour laisser passer Marie et Théobald; celui-ci tient au-dessus de la tête de Marie sa mantille que soulève le vent. Ils rappellent tous deux ainsi le groupe de Paul et Virginie.*)

SCENE XII.

LES MÊMES, MARIE, THEOBALD.

MARIE.

Vite, vite, monsieur, et nous arriverons avant la grande pluie.

MADELON.

Vot' servante, mam'selle Marie.

MARIE.

Bonjour, ma bonne... Mon père est toujours ici, n'est-ce pas?

MADELON.

Oui, oui, mam'selle.

MARIE.

Pauvre père! quelle inquiétude il m'a causée. — Je le savais

seul, dans le bois, — à son âge et dans son état de santé. — Ne voulant pas effrayer ma sœur Marthe, je lui ai laissé ignorer la longue absence de notre père, et je suis partie avec François à la recherche de M. de Lavieuville. — Monsieur, (*montrant Théobald.*) que j'ai heureusement rencontré, m'a rassuré tout de suite... — Mais où donc est-il ce bon père? — J'ai hâte de l'embrasser.

MADELON.

M. le docteur l'a conduit dans son cabiuet pour qu'il puisse remettre un peu. — Il paraissait bien fatigué, le digne monsieur, et il dort peut-être !

MARIE.

Allez dire à M. Donatien que je suis ici; — mais si mon père repose, ne le réveillez pas.

MADELON.

Soyez tranquille, mam'selle... Si la pluie tombe, entrez dans la salle.

MARIE.

Oui, Madelon, oui. (*Madelon entre dans la coulisse.*)

SCENE XIII.

MARIE, THÉOBALD.

THÉOBALD, *à part, en la regardant.*

Qu'elle est jolie!

MARIE.

J'étais si émue, si tremblante quand vous vous êtes présenté à moi, monsieur, puis j'ai été si heureuse quand vous m'avez dit que mon père était chez le docteur, — enfin nous sommes venus si vite, que j'ai bien peur d'avoir oublié...

THÉOBALD.

Quoi donc, mademoiselle?

MARIE.

Mais de vous remercier, monsieur.

THÉOBALD.

C'est moi, mademoiselle, qui bénis le hasard, ou plutôt la Providence de cette rencontre ; j'allais au château de Lavieuville, où je n'aurais été reçu que par madame de Montbreuse.

MARIE.

Eh bien ! monsieur, ma sœur est une assez jolie châtelaine pour qu'on s'estime heureux de la trouver... dût-on la trouver seule.

THÉOBALD.

Oh! sans doute — madame de Montbreuse est belle, très-belle! le monde l'aime et l'estime, mais elle s'est toujours montrée pour moi bien froide et bien sévère, elle a rarement daigné me parler, et sa parole était toujours brève et sèche! enfin... dans son regard si bienveillant pour tous, j'ai cru lire presque de la haine pour moi.

MARIE.

De la haine!... Marthe haïr quelqu'un!! que vous la connaissez mal, monsieur! c'est un cœur d'or, un ange de douceur et de charité. — Oh! laissez-moi la défendre, c'est mon devoir! — Elle a été si bonne pour moi! je n'ai pas connu ma mère, mais elle ne m'eût pas aimée plus que ne fait Marthe! Si vous saviez de quels soins elle a entouré mon enfance! à la plus légère indisposition, elle veillait, attentive à mon chevet, et lorsqu'il y a trois ans ma vie fut en danger, Marthe ne me quitta plus d'une minute; le jour, la nuit, elle était là, toujours là, ne prenant ni repos ni trêve; quand elle croyait mes paupières abaissées par le sommeil, je la voyais, moi, prier avec ferveur, puis baignant de ses larmes mes mains que brûlait la fièvre; et lorsque le médecin lui dit: Mademoiselle Marie est sauvée! — Oh! sa joie était du délire, elle me couvrait de baisers et m'appelait son enfant, son enfant bien aimé. — Non, jamais une sœur ne fut plus tendre, plus devouée. — Marthe est jeune et belle, eh bien, monsieur, elle n'est fière que de ce qu'elle appelle ma beauté, c'est à me parer qu'elle met sa coquetterie; dans nos réunions, elle me renvoie tous les hommages, au bal elle m'adresse tous les danseurs. — Vous voyez bien, monsieur, que je serais une ingrate si je ne la défendais pas.

THÉOBALD.

Oh! mademoiselle, avec quelle joie je reconnaîtrais mon erreur! car alors...

MARIE.

Alors?

THÉOBALD.

J'oserais me présenter au château de Lavieuville, où monsieur votre père m'accueillerait, j'espère, avec bienveillance... alors...

MARIE, *baissant les yeux.*

Alors...

THÉOBALD.

Alors, mademoiselle, j'oserais... vous dire que quelque précieux que soit le trésor que j'envie, je ne suis peut-être pas tout à fait indigne de le posséder... alors j'oserais vous dire que je vous aime.

MARIE, *souriant.*

Mais il me semble, monsieur, que vous osez tout cela.

THÉOBALD.

Oh ! pardonnez-moi, mademoiselle, je suis un insensé... et je me retire.

MARIE.

Il est vrai que vous commencez par où vous auriez dû finir. C'est au château qu'il faut vous présenter, c'est à monsieur de Lavieuville qu'il faut avouer votre amour. Jusque-là, monsieur, je crois que je n'ai rien à vous pardonner, car vous ne m'avez rien dit ; je ne sais rien, absolument rien... et je ne vois pas pourquoi vous vous en iriez.

THÉOBALD.

Oh ! mademoiselle ! (*A la fin, on a entendu sonner les cloches. — Puis on voit arriver Batignols en habits de fête suivi de paysans endimanchés.*)

SCENE XIV.

LES MÊMES, BATIGNOLS. (*Batignols entre suivi et entouré de paysans qui le félicitent bruyamment.*)

BATIGNOLS.

Merci, mes amis, merci, — vous me complimentez sur ma belle conduite, vous criez vive Batignols, ça me va ; oui, vive moi ! vive Charlotte ! vive le petit ! mais surtout vive le docteur !... c'est lui qui a tout fait... vive le doc...

MARIE.

Mais taisez-vous donc, malheureux !

BATIGNOLS.

Hein ! plaît-il ? pourquoi ?

MARIE.

Mon père est là... il dort, et vous allez l'éveiller.

BATIGNOLS.

Soyez tranquille, — je vas crier tout bas, car il faut que je crie, sinon ça m'étoufferait. (*Tout bas.*) Vive le docteur ! Comme je vous le disais, c'est lui qui a fait mon mariage et mon enfant.

LES PAYSANS.

Hein !

BATIGNOLS.

Oui ! sans lui le petit n'existerait pas ; au lieu d'être un Batignols authentique, ça serait un enfant perdu aux Enfants trouvés... mais il a fait bien autre chose, ce bon docteur.

LES PAYSANS.

Bah! quoi donc?

BATIGNOLS.

La mère Simonnot vient d'accourir à l'église pour m'annoncer que Charlotte...

MARIE, *qui parlait bas avec Théobald, se retourne à ce mot.*

Charlotte!

BATIGNOLS, *saluant.*

Oui, mam'selle, que Charlotte venait de trouver dans la petite salle d'en bas, un paquet qui avait l'air d'être venu là tout seul, et dans ce paquet il y avait toute une toilette pour Charlotte, — un rouleau de cent écus pour le petit, et une layette pour moi... Non — enfin, vous comprenez bien que tout ça ne pouvait venir que du docteur. — J'ai deviné ça tout de suite.

MARIE.

Vous vous êtes trompé, mon ami : monsieur Donatien est riche de bonnes actions, et laisse bien peu de chose à faire après lui ; mais enfin, le petit présent qu'a reçu tout à l'heure Charlotte lui a été envoyé par ma sœur Marthe.

LES PAYSANS.

Madame de Montbreuse!

MARIE.

Aussitôt qu'elle a su le malheur de Charlotte, elle a voulu venir en aide à la pauvre mère. — Nous avons travaillé pendant huit jours au château, et François devait porter aujourd'hui chez madame Simonnot et le linge et l'argent.

BATIGNOLS.

Ah! mais alors... si c'est madame de Montbreuse, je lui dois une politesse ; je vas l'inviter à la cérémonie — aux deux cérémonies — pour ça je vas courir. (*On entend le bruit d'une voiture.*)

LE COUVREUR.

T'auras pas besoin d'aller loin! v'là madame de Montbreuse — j'ai reconnu sa voiture.

MARIE, *à Théobald.*

Prévenue par l'homme que vous avez envoyé au château, elle vient elle-même chercher notre père.

BATIGNOLS.

Oui, c'est bien elle, — elle vient par ici ; — chapeau bas, mes amis, chapeau bas! (*Pendant ces quelques mots, Marthe est entrée suivie d'un domestique portant une riche livrée. — Marthe répond par un sourire aux respects dont on l'entoure.*)

SCENE XV.

LES MÊMES, MARTHE.

MARTHE.

Que de monde!

TOUS.

Salut à madame la duchesse!

MARIE, *allant à elle.*

Marthe!

MARTHE, *l'embrassant.*

Marie!

LE MAÇON, *bas à Batignols.*

Tu ne lui dis rien?

BATIGNOLS, *bas.*

Attends! — j'ai une idée! — je vas chercher le petit! (*Il sort en courant. — Les paysans remontent au fond. Théobald, à l'arrivée de Marthe, est remonté au fond.*)

MARTHE, *avec bonté.*

Imprudente enfant! partir ainsi, seule!

MARIE.

Seule! non pas, j'étais avec François — il est vrai que je l'ai perdu en route; quand je me suis arrêtée pour l'attendre, je me suis aperçue que je m'étais égarée... complétement égarée. — Un bruit que j'entendis, — quelqu'un que je crus reconnaître, tout cela m'effraya; — je voulus fuir en gravissant un sentier rapide qui bordait une énorme fondrière, — une pierre roula sous mon pied, je chancelai; j'allais tomber, peut-être, mais un bras me soutint : — la Providence avait amené là pour moi.... un protecteur... un guide!

MARTHE.

A qui devons-nous?...

MARIE.

A une personne que tu connais bien... que nous estimons tous... à monsieur Théobald de Lestrelles.

MARTHE, *à part.*

Monsieur de Lestrelles!

MARIE, *à Théobald.*

Venez donc, monsieur.

MARTHE, *à part.*

Lui... encore lui!...

THÉOBALD, *saluant.*

Madame la duchesse!...

MARTHE, *avec contrainte.*

Monsieur... notre reconnaissance, vous n'en pouvez douter, égalera, s'il est possible, le service rendu... Le hasard seul vous avait conduit dans ce pays?

THÉOBALD.

Non, madame, j'y étais venu voir le docteur Donatien, qui fut autrefois l'ami de mon père.

MARTHE, *à part.*

Son père!...

MARIE.

Le docteur vous permettra bien, monsieur, de faire quelques visites, — et vous vous souviendrez, n'est-ce pas, que le château de Lavieuville est voisin du village de Bonnières?

MARTHE, *froidement.*

Tu oublies, Marie, que notre père, seul, peut dire ce que tu dis?

MARIE, *à part.*

Voilà qui n'est pas du tout gracieux.

THÉOBALD, *à part.*

Décidément, madame de Montbreuse me hait! — mais pourquoi donc me hait-elle?...

MARIE, *à sa sœur.*

Tu ne penses pas à ce que tu viens de me répondre? Tiens, tu as quelque chose, — tu parais préoccupée, inquiète. (*Plus bas.*) Sais-tu donc que Georges, que notre frère n'est pas parti?...

MARTHE.

Que dis-tu?

MARIE.

Je dis que cette apparition qui m'a si fort effrayée, c'était l'apparition de Georges, de Georges que nous croyions à Marseille... embarqué peut-être... et qui est ici.

MARTHE.

Ici? c'est impossible!!

MARIE.

J'en suis sûre!

MARTHE.

Non! Dieu ne le voudra pas. — La présence de Georges serait un nouveau coup pour notre père; — la présence de Georges, dans notre maison, a toujours été l'annonce d'un malheur.

SCENE XVI.

Les Mêmes, BATIGNOLS, les Moissonneurs, *puis* DONATIEN, MADELON. (*Ici on entend sonner au loin les cloches, puis à gauche une musique villageoise. — Deux violons, une clarinette enrubanés précédent Batignols, qui arrive accompagné de la mère Simonnot portant le petit Batignols.*)

BATIGNOLS, *aux musiciens.*

Halte!... Par ici, mère Simonnot... par ici! — présentez mon fils à la société.

DONATIEN, *sortant de chez lui avec Madelon.*

Que vois-je? madame de Montbreuse... mademoiselle Marie, chez moi?

MARTHE.

Prévenue que mon père était ici, monsieur, je suis venue vous remercier de l'asile et des soins que vous lui avez donnés... J'ai pris une voiture pour éviter à monsieur de Lavieuville la fatigue du retour.

DONATIEN.

Monsieur le comte est dans mon cabinet, il repose, et l'émotion fébrile que lui avait causée l'orage, sans doute, exige qu'on respecte son repos.

MARTHE.

Vous avez raison, monsieur, nous attendrons son réveil.

BATIGNOLS, *aux paysans.*

N'est-ce pas qu'elle est bonne mon idée?

TOUS.

Oui, oui!

BATIGNOLS, *s'avançant et saluant Marthe.*

Madame la duchesse, je suis Batignols, l'auteur du petit Batignols, — du fils de Charlotte; — la mère ne pouvant pas encore sortir, et l'enfant ne pouvant pas encore parler, — je vous remercie pour eux de toutes vos bontés; — on carillonne à l'église pour le baptême du petit. — Pour c'te cérémonie-là, il faut ordinairement un père, un enfant, un parrain et une marraine; le père et l'enfant y sont, c'est complet de ce côté-là, — mais il me manque encore le parrain et la marraine... Je venais vous supplimenter, madame la duchesse, de me permettre...

MARTHE.

Quoi donc, mon ami?

BATIGNOLS.

De prier mam'selle Marie de vouloir bien être la marraine du petit. — On dit que plus les marraines sont jolies, plus elles portent bonheur. — Vous voyez qu'il dépend de vous, madame la

duchesse, de faire le petit fièrement heureux. (*A part.*) C'est ben envoyé tout de même.

MARTHE, *souriant.*

Je permets.

MARIE.

Et moi, je consens, monsieur Batignols.

BATIGNOLS.

Merci, mam'selle!

MARIE.

Et le parrain? (*Elle regarde Théobald.*)

BATIGNOLS.

Le parrain est tout trouvé, ce ne peut être que monsieur le Docteur.

TOUS LES PAYSANS.

Oui, oui!

DONATIEN, *qui a surpris le regard de Marie.*

Non, mon ami! — à jeune marraine il faut un jeune parrain. — Si mademoiselle Marie le permet, mon ami Théobald de Lestrelles me remplacera.

THÉOBALD.

Moi?

MARIE.

J'accepte, si monsieur Batignols... consent.

BATIGNOLS.

Avec enthousiasme.

THÉOBALD, *serrant la main de Donatien.*

Merci, mon ami.

UNE PAYSANNE, *au fond.*

Monsieur le curé attend le baptême.

DONATIEN.

Partons, mes amis... Madame de Montbreuse veut-elle bien accepter mon bras? (*Au moment où on se dispose à se mettre en marche, un nouveau personnage paraît et s'arrête sur le seuil de la porte charretière. Il est en costume de voyage. C'est Georges de Lavieuville.*)

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, GEORGES.

MARTHE, *apercevant Georges.*

Georges!

MARIE.

Mon frère!

TOUS.

Son frère!

MARIE, *à part.*

J'étais bien certaine de ne pas m'être trompée !

GEORGES,

Je suis, je crois, chez monsieur le docteur Donatien ?

DONATIEN.

Oui, monsieur.

GEORGES.

Pardonnez-moi, monsieur d'être venu jusqu'ici chercher ma sœur Marthe... On se dispose, je le vois, à quelque joyeuse cérémonie... que je n'interrompe rien... Il me suffit que madame de Montbreuse veuille bien rester avec moi.

MARIE, *bas à Marthe et la regardant.*

Veux-tu que je reste aussi, Marthe ?

MARTHE.

Non, va, mon enfant. (*Haut.*) Monsieur le docteur voudra bien t'accompagner.

MARIE, *à Georges avec crainte.*

Vous ne me dites rien, Georges?

GEORGES, *froidement.*

A votre retour, Marie, j'aurai sans doute à vous parler; mais à présent j'ai besoin d'être seule avec Marthe.

MARIE, *à part.*

Pourquoi est-il venu ? que veut-il encore ?

BATIGNOLS.

Monsieur le curé doit s'impatienter et je crois que le petit va se fâcher... (*A Donatien.*) Pouvons-nous à c't' heure nous remettre en marche ?

DONATIEN, *après avoir échangé un regard avec Marthe.*

Oui, mes amis, partons.

BATIGNOLS.

Allons ! les violonneux en tête ! le petit après les violonneux, puis monsieur le parrain et madame la marraine... les autres, à la volonté ! En avant la musique ! (*Le petit cortége se met en marche.*)

SCENE XVIII.

GEORGES, MARTHE.

MARTHE.

Georges! Georges ! pourquoi n'êtes-vous pas parti ?

GEORGES.

Je vais te le dire, Marthe... Il y a huit jours encore je me croyais sans ressources... j'avais dissipé ma part de la fortune de ma mère, dévoré d'avance l'héritage paternel... Des usuriers

menaçaient ma liberté, un créancier plus terrible, plus impitoyable menaçait mon honneur ; j'hésitais à partir, je balançais entre l'exil et le suicide...

MARTHE.

Le suicide!

GEORGES.

A Paris, où j'étais resté seul après votre départ, je me souvins que dans un meuble de la chambre de notre mère, existait un tiroir à double fond, où jadis madame de Lavieuville renfermait ses diamants. — Le secret ouvrant ce double fond était connu d'elle seule. Dans l'espoir bien incertain de trouver là quelque précieuse épargne, dont elle n'aurait pas pu révéler l'existence, car c'est subitement, tu le sais, que mourut madame de Lavieuville, j'ouvris, je brisai ce meuble et je trouvai...

MARTHE.

Quoi donc?

GEORGES.

La preuve écrite de la main de notre mère, signée de la main de notre mère, — que madame de Lavieuville n'eut jamais que deux enfants; que Marie, enfin, n'est pas notre sœur.

MARTHE.

C'est impossible! ma mère n'a jamais écrit cela!

GEORGES.

Lis, Marthe, — lis cette lettre adressée par madame de Lavieuville à M. Palmieri, chirurgien à Naples.

MARTHE, *bas.*

Palmieri! O mon Dieu! mon Dieu!

GEORGES.

Lis donc, et tu verras si le doute est encore permis.

MARTHE, *lisant.*

« Ma santé s'en va, ma force s'éteint, — on m'assure que le
» terme fatal est encore éloigné, mais je sens qu'il approche, et je
» ne veux pas qu'il me surprenne avant que j'aie pu m'acquitter
» envers vous. — Il y a cinq ans, vous n'avez pu l'oublier... »

GEORGES.

La lettre de notre mère est datée de l'année 1776... de la dernière année de sa vie!

MARTHE.

« Vous m'avez aidée à cacher une grande infortune, une faute
» que Dieu pardonnera peut-être, mais que les hommes n'eussent
» pas pardonnée. — Grâces à votre entier dévouement, Marie,
» innocent enfant du crime, Marie aura un nom, une fortune ;
» grâces à vous, sa malheureuse mère ne sera pas à jamais flétrie,

» le front d'un noble époux n'aura point à rougir. — On ne paye » pas de tels services, monsieur; vous n'avez voulu jadis accep- » ter qu'une somme modique, vous ne refuserez pas le legs que » vous fait ici ma reconnaissance. »

GEORGES.

Signé : Marie-Thérèse de Lavieuville. — A cette lettre était joint un petit portefeuille renfermant quinze mille livres. — Madame de Lavieuville avait écrit ce billet quelques jours, quelques heures seulement peut-être avant la terrible attaque qui lui ôta la parole et la raison avant de lui ôter la vie. Tu comprends, Marthe, que cette découverte ait changé toutes mes résolutions. — La part de Marie dans la fortune de monsieur et de madame de Lavieuville se serait élevée à près d'un million; cette lettre prouve qu'elle n'a aucun droit à cette fortune, qui nous doit revenir tout entière. — Voilà pourquoi je ne suis pas parti; voilà pourquoi je suis ici.

MARTHE.

Et que voulez-vous donc faire?

GEORGES.

Eclairer mon père qu'on a trompé, faire chasser l'enfant étranger qui a usurpé notre nom, et qui n'usurpera pas notre fortune.

MARTHE.

Chasser Marie! Oh! non! Georges, non, tu ne feras pas cela. — Au nom de notre mère, tu ne feras pas cela.

GEORGES.

Madame de Lavieuville fut une coupable épouse, une mauvaise mère.

MARTHE.

Tais-toi! tais-toi! tu blasphèmes! Georges, la justice divine est impitoyable, je le vois; elle ne veut pas que le passé reste impuni. — Au prix de ma fortune, de ma vie, j'aurais voulu que cette lettre ne fût pas écrite, — mais à présent que tu l'as lue, Georges, — je ne te laisserai pas souiller même par la pensée, une mémoire vénérée, je ne te laisserai pas dire de celle qui était sainte et pure comme les anges, qu'elle fut une coupable épouse, qu'elle fut une mauvaise mère.

GEORGES.

Mais enfin cette lettre prouve que Marie doit le jour à un crime?

MARTHE.

C'est vrai!

GEORGES.

Cette lettre prouve que Marie n'est pas notre sœur.

MARTHE.

C'est vrai!

GEORGES.

Eh bien ! Marie sera chassée.

MARTHE.

Non, Georges, tu ne la chasseras pas, — tu ne la perdras pas, — ou tu me tueras avant.

GEORGES.

Et pourquoi la défends-tu ainsi ?

MARTHE.

Eh quoi ! tu ne m'as pas encore devinée? mon trouble, mes larmes ne t'ont rien appris?... Oh! si une femme, si une mère était là ! elle aurait compris déjà que Marie est ma fille !

GEORGES.

Ta fille !

MARTHE,

Oui, la femme flétrie, c'est moi ; l'époux dont le front ne devait pas rougir, c'est M. de Montbreuse. — Et pourtant, je puis en attester Dieu, je n'ai pas à me repentir d'une criminelle pensée, je n'ai jamais eu qu'un amour au cœur, noble et légitime amour ! La fatalité seule a fait le malheur, a causé la honte. — Ecoute-moi donc, Georges; après m'avoir entendue, tu auras pitié de moi peut-être, — tu auras pitié de Marie. — Tu m'avais toujours vue pâlir et trembler quand par hasard on évoquait devant moi le souvenir de la terrible catastrophe du 30 mai 1770. — On t'a dit, on a dit à tout le monde, que perdue sous les décombres d'un échafaudage renversé par la foule, j'avais été retrouvée par mon père, à demi brisée par ma chute. Ce que tu ne sais pas, ce que nul n'a jamais soupçonné, — c'est que relevée par un bras inconnu, transportée évanouie dans une salle basse d'une maison voisine, la torture d'une lutte impie, sacrilége, me rappela à la vie. — Le misérable que repoussait ma main défaillante, épouvanté par mes cris, chassé par ses remords peut-être... s'échappa ! — Il n'avait pas prononcé une parole et l'obscurité m'avait caché son visage. — On accourut enfin. — Mon père, blessé, sanglant, fou de désespoir, car il croyait sa fille morte, mon pauvre père bénissait Dieu qui lui rendait son enfant. — Oh ! mieux eût valu pourtant qu'il trouvât un cadavre, plutôt qu'une fille déshonorée !

GEORGES.

Et tu n'as pas su le nom de l'infâme !

MARTHE.

Non !

GEORGES.

Aucun indice n'a pu te mettre sur ses traces?

MARTHE.

Si, un médaillon, un portrait que je retrouvai à mes pieds et qu'il avait perdu en fuyant sans doute. — Revenue à l'hôtel et comprenant toute l'étendue de mon malheur, je voulais mourir en emportant mon funeste secret; mourir avant le retour de mon mari que j'aimais et dont un lâche attentat m'avait faite à jamais indigne. — Mais je voulais qu'après moi une prière s'élevât jusqu'à Dieu. Je voulais avoir la bénédiction de ma mère, le pardon de mon père. — Un soir j'entrai dans leur chambre. — Ils m'accueillirent tous deux avec un sourire et une caresse. — Je tombai à genoux devant eux. — J'avais à peine achevé mon terrilble aveu, qu'une main me releva; c'était celle de mon père; des bras s'ouvrirent, c'étaient ceux de ma mère! Bons parents! ils ne maudissaient pas!... Non! ils pleuraient!... ils pleuraient sur leur fille qu'ils semblaient vouloir couvrir et protéger de leur amour. — Au véritable coupable, s'écrièrent-ils tous deux, la honte à défaut du châtiment! à toi pauvre victime, on ne doit que de la pitié ! — Innocente devant Dieu et devant nous, tu ne mourras pas... Chrétienne et mère, tu n'as pas le droit de mourir. — Nous cacherons à tons, non pas ta faute mais ton malheur. — Une lettre de M. de Montbreuse nous apprit bientôt que le service du roi devait le tenir éloigné de nous au moins toute une année. — Aussitôt mon père annonça hautement à ses amis que les médecins ordonnaient à ma mère un voyage en Italie. — Ce fut à Naples qu'il nous conduisit: — ce fut à Naples que Marie reçut le jour. — Monsieur Palmerie auquel on avait tout avoué, monsieur Palmerie se fit le généreux complice de monsieur et madame de Lavieuville. — Deux ans après, mon père sur la nouvelle du retour de monsieur de Montbreuse, me ramena en France, et lui présentant Marie, lui dit comme à tout le monde, que le ciel bénissant sa vieillesse, lui avait envoyé une seconde fille. — Maintenant, tu sais tout, Georges mon sort est entre tes mains; tu peux faire chasser ma fille et jeter sur moi l'infamie; mais tu ne le voudras pas Georges, — tu ne voudras pas flétrir les derniers jours de notre père; — tu me laisseras payer de ce que je possède le secret que tu as surpris. — Or, diamants, crédit, le présent, l'avenir, j'engagerai tout! oui, tout! — je te le jure. — Je rachèterai ton honneur, Georges; toi, mon frère, tu sauveras le mien!

GEORGES.

Tu oublies, Marthe, que tu ne peux disposer de rien sans le consentement de ton mari. — Pourtant je réfléchirai... je me tairai... oui, je me tairai... jusqu'à ce que je t'aie revue.

LA VOIX DE M. DE LAVIEUVILLE, *dans la maison.*

Mes filles sont ici, dites-vous?

GEORGES.

Mon père !

MARTHE.

Il est dans cette maison.. et s'il te voit sans avoir été prévenu de ta présence...

GEORGES.

Le pauvre vieillard sera saisi peut-être de quelque nouvel accès de démence... Rassure-toi, il ne me verra pas ! (*Il se dispose à sortir.*)

MARTHE.

Tu m'as promis?

GEORGES.

Demain j'irai au château de Lavieuville... et tu sauras alors de quel prix tu pourras payer mon silence. — Adieu ! (*Il sort au fond par la gauche. — Par la droite entre le cortége. — Au même instant M. de Lavieuville sort de la maison, Marthe court à lui, Marie quitte le bras de Théobald pour aller aussi au vieillard que tout le monde salue avec respect.*)

SCENE XIX.

MARTHE, DE LAVIEUVILLE, MARIE, DONATIEN, THÉOBALD, BATIGNOLS, MADELON, PAYSANS, PAYSANNES, DOMESTIQUES.

DE LAVIEUVILLE, *embrassant ses deux filles.*

Marthe ! Marie !... Oh ! c'est un doux réveil !

ACTE II.

Un salon au rez-de-chaussée du château de Lavieuville. Il est ouvert au fond, sur le parc.

SCÈNE I.

DE LAVIEUVILLE, MARIE, MARTHE. (*De Lavieuville, à gauche du public, est assis devant une table, il écrit et calcule sur un livre. Marie, de l'autre côté de la table, monte un petit bonnet d'enfant. Marthe isolée, à la droite du public, brode au métier.*)

DE LAVIEUVILLE, *à lui-même.*

Oui, il manque là une somme de six cents livres... il faut que mon addition soit fausse... Voyons, comptons encore.

MARTHE, *à part.*

Huit jours! voilà huit jours passés depuis que j'ai livré mon

secret à Georges, il devait revenir le lendemain et je n'ai plus entendu parler de lui... A-t-il donc renoncé à ce dessein que j'ignore et qu'il m'annonçait comme une menace?...

MARIE, *mettant le bonnet sur son poing et l'examinant.*

Il est gentil mon petit bonnet... n'est-ce pas, Marthe?... j'espère qu'avec cela il sera beau comme un ange, mon filleul Théobald... Théobald! c'est vraiment un trop joli nom pour le fils de monsieur Batignols... Oui, mais le bonnet n'est pas trop joli pour ce nom-là.

DE LAVIEUVILLE.

Impossible de retrouver l'erreur. (*Jetant la plume.*) Je ne sais même plus compter. (*Il se prend la tête dans les mains.*)

SCENE II.

LES MÊMES, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, *une lettre à la main.*

Une lettre pour madame.

MARTHE, *involontairement et tressaillant.*

De Georges peut-être!

DE LAVIEUVILLE, *vivement.*

Georges! lui... t'écrire à Lavieuville?... Il sait donc que nous y sommes? il n'est donc pas parti? il nous a suivis peut-être... Oh! mais je ne veux pas qu'il vienne ici, entends-tu, je ne le veux pas!

MARTHE.

Calmez-vous, mon père, je n'ai pas dit...

MARIE, *qui a pris la lettre.*

D'ailleurs, cette lettre n'est pas de lui... voyez, elle porte le timbre de Versailles... Tenez, vous reconnaissez bien cette écriture, c'est celle de monsieur de Montbreuse, mon beau-frère.

MARTHE.

De mon mari...

DE LAVIEUVILLE, *regardant la lettre.*

En effet! je me suis emporté sans raison... (*Rendant la lettre à Marie.*) Donne à ta sœur, mon enfant.

MARTHE, *à part.*

Ah! ne reviens pas, mon frère... il nous arriverait malheur!

FRANÇOIS.

Le messager demande s'il y a des commissions pour le pays.

MARIE, *mettant le petit bonnet dans un carton.*

Oui, ceci à remettre chez la bonne Simonnot; c'est pour mon filleul; car je pense à lui, bien qu'on oublie de m'envoyer de

ses nouvelles... Cependant, il y a quelqu'un qui doit s'y intéresser autant que moi, et qui nous devait au moins une visite.

MARTHE, *à part.*

Elle y pense toujours !

FRANÇOIS.

Si c'est des nouvelles du petit que désire Mademoiselle, je crois qu'elle va en avoir tout à l'heure... Il m'a semblé apercevoir dans l'avenue du château...

MARIE.

Qui donc?...

FRANÇOIS.

Le parrain...

MARIE, *poussant un petit cri de joie.*

Ah!

DE LAVIEUVILLE.

Vraiment!

MARTHE, *à part.*

Lui!

FRANÇOIS.

Pardon, je ne suis pas bien sûr...

MARTHE.

François se sera trompé.

MARIE, *fâchée, fermant le carton.*

On ne dit rien quand on n'a aucune certitude. (*Elle lui donne le carton.*) Allons, va vite, le messager est peut-être pressé... (*Bas.*) En même temps, tu t'assureras si tu as bien vu. (*François sort.*)

DE LAVIEUVILLE, *à Marthe.*

Eh bien! cette lettre de Montbreuse?...

MARTHE, *qui a lu.*

C'est la meilleure de toutes celles que j'ai reçues de lui; elle m'annonce son retour.

DE LAVIEUVILLE.

Tu dis vrai, c'est une heureuse nouvelle.

MARTHE, *lisant.*

« Selon votre désir, si bien d'accord avec le mien, j'ai refusé
» l'ambassade qui m'était offerte. Les soins que vous devez à
» votre père ne vous auraient pas permis de m'accompagner;
» on me rend ma liberté, bientôt je serai près de vous pour ne
» plus vous quitter. Après une douce espérance, une triste nou-
» velle, ma chère Marthe. Le parlement de Paris, à la requête
» des neveux du marquis de Bonneval, vient de prononcer l'in-

» terdiction de ce digne gentilhomme, le plus ancien et le meil-
» leur ami de ma famille. »

DE LAVIEUVILLE.

Bonneval... mon vieux frère d'armes... frappé d'interdit... ah! c'est un affreux malheur... Il est vrai que sa tête était un peu faible... Mon Dieu! s'il m'arrivait jamais...

MARTHE.

Ah! mon père... quelle idée!

DE LAVIEUVILLE.

Alors, mes enfants, vous ne permettriez pas... oh! non, non! il vaudrait mieux me tuer!

MARIE, *avec effroi.*

Mais que signifie!...

FRANÇOIS, *reparaissant.*

Monsieur Théobald de Lestrelles demande à monsieur le comte et à sa famille la faveur de présenter ses hommages respectueux.

MARTHE, *avec contrainte.*

Monsieur de Lestrelles...

DE LAVIEUVILLE.

Qu'il vienne... il m'intéresse fort ce jeune homme : c'est à Florence, je crois, que nous l'avons connu. — Il porte un beau nom, nous le recevrons avec plaisir. (*A Marie.*) A moins toutefois que tu ne t'y opposes?...

MARIE.

Moi... oh! pas du tout. (*A François d'un air caressant.*) Ce bon François, il ne s'était pas trompé... Ah! il a d'excellents yeux!

MARTHE, *à part.*

Pauvre Marie! serai-je donc condamnée à briser son cœur? (*François fait un signe au dehors pour inviter Théobald à entrer ; — celui-ci paraît. — François sort.*)

SCÈNE III.

DE LAVIEUVILLE, THÉOBALD, MARIE, MARTHE.

DE LAVIEUVILLE.

Soyez le bienvenu, monsieur de Lestrelles ; nous devons de la reconnaissance à ceux qui viennent nous visiter dans notre solitude.

THÉOBALD, *saluant.*

Monsieur, cette bienveillante réception me touche vivement, moi qui craignais d'être indiscret, importun.

DE LAVIEUVILLE.

Importun?... n'êtes-vous pas un peu de la famille... Grâce au

petit filleul, il y a entre Marie et vous un lieu de parenté ... dans le ciel

MARIE.

Certainement, monsieur, un lien qui impose aussi quelques devoirs sur la terre.

MARTHE, *s'interposant.*

Marie, nous abusons des moments de monsieur... Nous ne lui avons pas encore permis de nous apprendre le motif de sa visite.

MARIE, *à part.*

Qu'a-t-elle donc?... on dirait qu'elle veut le renvoyer.

THÉOBALD.

Il s'agit d'une œuvre de charité, madame... Notre ami Donatien, d'accord avec le vénérable curé de la paroisse, a organisé une association de secours en faveur des pauvres enfants d'Evreux, que l'épidémie a rendus orphelins... On a bien voulu me charger de recueillir les aumônes dans quelques châteaux du voisinage, — et j'ai commencé par celui-ci pour que cela portât bonheur à nos jeunes protégés.

DE LAVIEUVILLE.

C'est une excellente idée.

MARIE.

Et nous vous remercions de nous avoir choisis pour la première offrande.

MARTHE, *qui a tiré quelques pièces d'or d'un coffret.*

Voici la mienne, monsieur, et celle de ma sœur.

MARIE.

Non pas! que chacun donne pour soi; les pauvres auront davantage. Je n'ai pas d'argent à moi, mais (*montrant de Lavieuville*) voici mon caissier... Il ne refusera pas de m'avancer, fût-ce sur ma dot, mon aumône particulière.

DE LAVIEUVILLE, *riant.*

Bien entendu, mon enfant... mais tu ruines ton mari.

THÉOBALD.

Il sera toujours assez riche.

MARIE.

Ah! vous pensez?... (*Étourdiment.*) Eh bien, franchement, je le crois aussi.

FRANÇOIS, *qui a reparu.*

Monsieur Rémond, le notaire, est dans le cabinet de monsieur le comte.

DE LAVIEUVILLE.

Bien! bien... je l'attendais. (*A Marie.*) Marie, viens avec

moi... tu fixeras toi-même la somme que tu veux donner... et comme tu l'as dit, nous réglerons tout cela le jour de ton mariage... A bientôt, monsieur de Lestrelles, à bientôt.

MARIE, *à Théobald.*

Oui, ne vous impatientez pas... je reviens tout de suite... (*Marie sort, donnant le bras à de Lavieuville. François les suit.*)

MARTHE, *à part.*

Comme elle semble heureuse de le voir!... Avant de troubler sa joie si pure, je veux un indice plus certain que cette fatale ressemblance...

SCÈNE IV.

MARTHE, THÉOBALD.

THÉOBALD, *à lui-même.*

Qu'il est froid et pénétrant le regard que madame de Montbreuse attache sur moi! il me glace!...

MARTHE.

Monsieur Théobald de Lestrelles compte-t-il faire un long séjour dans le pays?...

THÉOBALD.

Oui, madame, je l'espère du moins... Et si mon vœu le plus cher était exaucé, je m'y fixerais pour toujours.

MARTHE.

Cependant vous n'êtes pas de cette province, je crois?

THÉOBALD.

Non, madame...

MARTHE.

Votre famille a-t-elle longtemps habité Paris?

THÉOBALD.

Jamais, madame.

MARTHE, *étonnée.*

Jamais!

THÉOBALD.

Je suis né au fond de la Bretagne... C'est là que ma mère est morte.

MARTHE, *avec hésitation.*

Et... votre père... il y réside encore?...

THÉOBALD.

Comme les enfants sur qui j'appelais tout à l'heure votre charité, je suis sans parents, madame... c'est pour mes frères les orphelins que je quête, et à ce titre je demande à tous, moi, non pas de l'or, mais de la bienveillance... C'est aussi une aumône.

MARTHE, *à part.*

Pauvre jeune homme! (*Haut.*) Vous dites donc, monsieur, que votre père n'a point résidé à Paris.

THÉOBALD.

Non, madame... et à peine l'ai-je connu... Officier au service du roi, il dut, peu de temps après ma naissance, quitter ma mère qu'il avait épousée par amour.

MARTHE.

Par amour?...

THÉOBALD.

Il ne m'a pas été donné de jouir du spectacle de cette heureuse union... mais les lettres de mon père, ces précieuses lettres que j'ai relues vingt fois, témoignaient bien de sa tendresse inaltérable, exclusive: « Puisse notre fils, quand il sera parvenu » à l'âge où l'on aime, donner comme moi son cœur à une » compagne digne de lui... puisse-t-il mettre son orgueil à res» pecter la foi jurée! il saura ce que c'est que le bonheur pour » un honnête homme. » Voilà ce qu'il disait dans la dernière lettre que ma mère reçut de lui. A cette époque il combattait dans les mers des Indes, et c'est à Pondichéry qu'il a glorieusement succombé.

MARTHE, *à part.*

Oh! je m'abusais! je m'abusais!

THÉOBALD.

Mais, madame, ces questions...

MARTHE.

J'aime à vous entendre rendre hommage à la mémoire de votre père.. me parler ainsi de ses vertus c'est me forcer à reconnaître la noblesse de vos sentiments.

THÉOBALD, *avec joie et surprise.*

En vérité, madame, vous pensez un peu de bien de moi et vous daignez me le dire!..

MARTHE, *affectueusement.*

Monsieur Théobald... c'est à de pauvres orphelins que nous devons votre visite... Quand viendrez-vous pour nous?

THÉOBALD.

Tous les jours si vous me le permettez.

MARTHE, *lui tendant la main.*

J'allais vous le demander.

SCENE V.

THÉOBALD, MARIE, MARTHE.

MARIE, *préoccupée.*

Voici mon offrande, monsieur Théobald... Je vous apporte en

même temps les excuses de mon père ; il ne pourra vous revoir aujourd'hui, son notaire le retient. (*Bas à Marthe.*) Heureusement, ma sœur, heureusement!

MARTHE, *inquiète.*

Et pourquoi?...

MARIE, *de même.*

Georges est ici, il me suit... il attend que tu sois seule, il veut te parler.

MARTHE.

Georges au château, dis-tu?.. Il faut éloigner monsieur de Lestrelles.

THÉOBALD.

Vous faites nos protégés bien riches... mais ce n'est pas à eux seulement que ce jour aura porté bonheur ; si vous saviez, mademoiselle...

MARIE.

Je sais, monsieur, qu'un frère quêteur en tournée ne s'appartient pas et n'a le temps de s'arrêter nulle part.

MARTHE.

Mais nous reverrons monsieur... bientôt?

MARIE.

Oui, demain, nous y comptons... Sans doute qu'en sortant d'ici vous vous rendez au château de Franville... c'est notre plus proche voisin. Tenez, pour vous éviter de traverser le parc... passez de ce côté (*elle désigne la droite*), je vais vous montrer le chemin.

THÉOBALD.

Je suis prêt, mademoiselle.

MARTHE, *bas à Marie.*

Veille à ce que mon père ne se doute pas de la présence de Georges... et ne reviens ici que lorsqu'il sera parti... pas avant, Marie, entends-tu bien?.. pas avant!..

MARIE, *à part.*

Pourquoi donc cette recommandation?.. (*Haut à Théobald.*) Venez, monsieur, je vous attends.

THÉOBALD.

Je suis trop heureux de vous suivre.

MARIE.

On le congédie et il est heureux... quel charmant caractère!.. Mais venez, venez donc, monsieur. (*Théobald et Marie sortent.*)

SCENE VI.

MARTHE, GEORGES.

MARTHE.

Georges!... Vais-je donc savoir enfin de quel prix je dois payer son silence?

GEORGES.

Ah! enfin, tu es seule, Marthe!

MARTHE.

Oui, seule... Mais pourquoi venir ici, Georges?... Il fallait m'écrire, m'assigner un rendez-vous... n'importe en quel lieu, à quelle heure, j'y serais venue.

GEORGES.

Je n'en doute pas... Pour manquer à un pareil devoir, tu es trop bonne sœur... (*Baissant la voix.*) Et surtout trop bonne mère.

MARTHE.

Il est inutile de me rappeler que je suis à votre discrétion... Je ne l'ai point oublié, je ne l'oublierai jamais... Parlez, qu'exigez-vous de moi?...

GEORGES.

Rien que deux lignes de ta main et ta signature.

MARTHE.

Ma signature?...

GEORGES.

A ce prix je respecterai ton secret...

MARTHE.

Mais vous me direz avant...

GEORGES.

Si tu veux que je me taise, Marthe, il faut écrire ce que je vais te dicter, il faut le signer.

MARTHE.

Vous me faites peur, Georges... Ne vous suffit-il pas de ma confidence? est-ce une arme plus terrible que vous voulez contre moi?...

GEORGES.

Rassure-toi... ceci ne concerne en rien ton malheur.

MARTHE.

Mais dites-moi au moins... ce que vous voulez me faire écrire... Cela intéresse-t-il la vie de mon père?

GEORGES.

Non.

MARTHE.

Le repos et l'honneur de mon mari?

GEORGES.

Non.

MARTHE.

Le bonheur et l'avenir de ma fille?...

GEORGES.

Non.

MARTHE.

Ainsi, c'est de moi seule qu'il s'agit... pour moi seule que je dois craindre... Je ne vous demande plus rien, mon frère. (*Se plaçant à la table.*) Dictez!

GEORGES, *dictant.*

« Je joins ma demande à celle de mon frère Georges... »

MARTHE.

Ah! je comprends... c'est à propos de ce créancier dont vous m'avez parlé.

GEORGES.

Oui, créancier terrible, inexorable, qui ne me laisse plus un jour, une heure de repos.

MARTHE.

Continuez.

GEORGES.

« Je lui remets mes pouvoirs et déclare accepté par moi tout » ce qui se fera en mon nom. »

MARTHE, *à elle-même.*

C'est cela un engagement sur mes biens... Ah! de grand cœur si cela peut le sauver. (*Haut.*) Est-ce tout?

GEORGES.

Oui, signe maintenant. Tu as fini?...

MARTHE.

Voyez. (*Elle lui remet le papier.*)

GEORGES.

Très-bien... cela suffit. (*Il sonne.*)

MARTHE.

Que faites-vous?

GEORGES.

Attends... et pas un mot. (*Un valet paraît, Georges lui donne le papier.*) Porte ceci à la personne qui m'attend dans le petit pavillon du parc..... Tout à l'heure j'irai l'y rejoindre. (*Le valet sort.*)

MARTHE.

Quelqu'un est venu avec vous? Mais qui donc?

GEORGES.

Un parent de ton mari... Monsieur Leverdier, conseiller-juge au parlement.

MARTHE.

Un magistrat ici? qu'y vient-il faire?

GEORGES.

Il répond à notre appel, ma sœur.

MARTHE.

Et c'est à lui que vous envoyez le pouvoir que vous m'avez fait écrire?

GEORGES.

Il ne pouvait agir sans cela.

MARTHE.

Agir comme juge... mais j'ai cru qu'il n'était question pour vous que d'un emprunt, j'ai cru que pressé par un créancier et privé de ressources vous aviez recours à moi afin que ma signature répondît de la vôtre... me suis-je trompée?

GEORGES.

Complétement... tu n'as pas compris... tu ne pouvais comprendre.

MARTHE.

Ce n'est pas cela! mais alors que m'avez-vous donc fait signer?..

GEORGES.

Ma sœur, tu viens de demander avec moi l'interdiction de notre père.

MARTHE.

Ah!

GEORGES.

C'est qu'il ne suffit plus, entends-tu bien, de quelques misérables sommes arrachées à l'avarice des usuriers... il me faut une fortune pour satisfaire l'avidité de celui qui tient en ses mains plus que mon honneur et ma vie.

MARTHE.

Vous avez rêvé l'interdiction de monsieur de Lavieuville, et vous croyez que je serai votre complice? non pas! la signature que vous venez de m'arracher frauduleusement ne m'engage à rien... Oubliez, si cela vous est possible, le plus saint des devoirs pour accabler un vieillard et pour consommer sa ruine... Je le protégerai même contre vous... car je n'oublierai pas que je suis sa fille!

GEORGES.

Tu ne te souviendras que d'une chose, Marthe; c'est que tu es mère et que j'ai ton secret.

MARTHE.

Ah! Georges... je vous connaissais des erreurs et je vous pardonnais... je vous soupçonnais des vices et je vous plaignais... Mais vous n'avez droit ni à l'indulgence ni à la pitié, car vous êtes lâche et cruel.

GEORGES.

Non... je suis malheureux.

MARTHE.

Et pour échapper à ce malheur, vous méditez celui de votre père... vous me menacez dans ma tendresse de mère... dans mon honneur d'épouse... moi, votre sœur!

GEORGES.

Je te le répète, Marthe, il faut que la loi prononce l'interdiction de mon père... La libre disposition de ses biens peut seule me mettre à même de l'acquitter cette dette, mon supplice de tous les moments... cette dette dont le chiffre et le terme sont à la disposition de celui qui la réclame... Tu m'as dit ton malheur, connais aussi le mien... Il est dans le monde, au rang le plus élevé, une femme jeune, riche et belle, dont la vie se passe au milieu de toutes les splendeurs du luxe, dans l'enivrement continuel des plaisirs; cette femme que j'idolâtre, j'en suis aimé, ma sœur! Mais pour mériter d'être distingué par elle, il fallait que je fusse toujours là, éclipsant mes rivaux par ma magnificence comme je les surpassais par mon amour. Dans cette lutte dévorante j'ai englouti l'héritage de ma mère, j'ai épuisé la patience et la généro-ité paternelles... J'ai lassé le sort du jeu. Un crime ne m'eût pas coûté pour conserver la position que j'avais conquise; je ne reculai pas devant une bassesse... les cartes et les dés ne m'offraient plus que des hasards malheureux; j'ai voulu forcer le hasard à cesser de m'être contraire

MARTHE.

Vous... un gentilhomme!

GEORGES.

Mais, débutant inexpérimenté, je me suis laissé surprendre par mon partner... J'ai dû me mettre à la merci de celui que j'avais voulu tromper... D'un mot il pouvait me perdre et me perdre devant elle... Je lui ai offert ma vie en échange de son silence, et je l'ai trouvé généreux quand il a exigé ma signature au bas d'un écrit où je confessais ma faute.

MARTHE.

Et vous avez signé?

GEORGES.

Tout ce qu'il a voulu.

MARTHE.

Et le nom... le nom de cet homme?

GEORGES.

C'est au baron de Saverny que j'appartiens maintenant corps et âme ; Saverny qui peut, quand il le voudra, changer en un mépris écrasant l'amour qui est plus nécessaire à ma vie que l'air que je respire... Saverny, prodigue et débauché, a besoin d'or, de beaucoup d'or ; il a fixé enfin l'échéance ; il va venir réclamer la dette, et il faut qu'à tout prix je sois en possession d'une fortune quand il arrivera.

MARTHE.

Georges!

GEORGES.

Ne prolongeons pas des débats inutiles. Nous sommes d'accord... nous devons l'être ; le juge est là... Un médecin des environs, le docteur Donatien, à qui j'ai écrit, va venir tout à l'heure... Il suffira de la moindre épreuve pour s'assurer que M. de Lavieuville touche à l'état de démence, et son interdiction que nous demandons ensemble sera facilement prononcée.

MARTHE.

Oh! jamais, jamais!

GEORGES.

Ma sœur, si ce que j'ai résolu ne s'exécute pas, je suis déshonoré et je ne le serai pas seul. Marthe, pense à M. de Montbreuse... Pense à Marie surtout. (*Il sort.*)

SCENE VII.

MARTHE, *puis* MARIE.

MARTHE.

Pense à M. de Montbreuse, m'a-t-il dit... Pense à Marie... Ah ! mais Dieu me dit : Pense à ton père!

MARIE, *cherchant à cacher son émotion.*

C'est moi, ma sœur... Tu le vois... j'y ai mis de l'obéissance ; je ne suis revenue qu'après le départ de Georges.

MARTHE.

Tu as bien fait, Marie.

MARIE.

Vous aviez à vous dire sans doute des choses que je ne devais pas entendre.

MARTHE, *écoutant.*

Attends, quelqu'un vient, je crois.

MARIE.

Qui donc attends-tu?

MARTHE.

Le docteur Donatien. (*A part.*) Il faut que je lui parle la première.

MARIE.

Monsieur Donatien? je comprends... tu désires le consulter pour notre père...

MARTHE.

Oui, c'est cela... (*A part.*) Mon Dieu! qu'il tarde à venir.

MARIE, *après un moment de silence.*

Dis-moi, Marthe, qu'est-ce que c'est donc qu'une interdiction?

MARTHE, *troublée.*

Pourquoi me demandes-tu cela?

MARIE.

Tu sais, ce matin, dans sa lettre, ton mari a parlé de l'interdiction du marquis de Bonneval... je suis si ignorante que je n'ai pas même compris ce mot-là.

MARTHE.

L'interdiction, Marie... c'est comme une sauvegarde, une sorte de protection de la justice en faveur des parents, des héritiers, quand les biens de la famille sont en péril, par suite de l'état de démence de celui qui les possède; on consulte un médecin, les magistrats constatent sa déclaration, et alors...

MARIE, *insistant.*

Alors?...

MARTHE, *s'oubliant.*

La loi prononce, et le malheureux interdit ne compte plus pour rien en ce monde. Sa fortune, on la lui ravit... ses droits, on les a brisés... sa volonté, on la méprise... considéré comme un être dangereux, condamné comme un coupable, il est privé de sa liberté, séparé de sa famille... soumis parfois à d'indignes traitements; alors, ou sa raison s'égare tout à fait, ou le désespoir le tue... L'interdiction, Marie, c'est un crime contre l'humanité... c'est un sacrilége!

MARIE.

Et des enfants ont osé demander à des juges d'interdire leur père.

MARTHE.

Oh! c'est infâme!

MARIE.

Oui, bien infâme! et pourtant, Marthe, c'est ce que tu vas faire.

MARTHE.

Oh! tais-toi... tais-toi.

MARIE.

Tu le vois, je sais tout.

MARTHE.

Non, malheureuse enfant... tu ne sais pas.

MARIE.

Ainsi, un magistrat va venir, et il interrogera notre père... si sa mèmoire se trouble, si sa raison s'effraye, un médecin sera là pour déclarer qu'il est fou... s'il résiste, s'il s'emporte... sa juste colère sera du délire; son indignation, un accès de folie furieuse, et alors on l'arrachera d'ici pour le jeter dans une de ces maisons d'aliénés où l'attendent les entraves qui meurtrissent et le désespoir qui tue... Oh! mais qu'ils osent venir, ce médecin et ce juge... qu'ils interrogent mon père... moi, aussi je serai là, près de lui, pour aider sa mémoire, pour éclairer sa raison et pour crier avec lui : malheur! malheur aux enfants ingrats! (*Elle sort en regardant Marthe d'un air menaçant.*)

SCENE VIII.

MARTHE, *seule.*

Ah! qu'elle est belle ainsi, ma fille, et que j'ai bien le droit d'en être fière! Généreuse enfant! Dieu et ta mère te bénissent pour ta pieuse indignation, pour ton noble courage! Si tu savais comme elle te contemplait avec orgueil, avec amour, la pauvre femme sur qui tu jetais le blâme et l'injure... elle souffrira tout pour assurer ton repos et ne détruire aucune des pures illusions de ton cœur... suis ta sainte inspiration... sois l'ange gardien de celui qu'on veut dépouiller et flétrir... va, malgré l'odieuse espérance de Georges, je ne lutterai avec toi que pour te fournir des armes contre moi-même et t'assurer la victoire.

SCENE IX.

MARTHE, DONATIEN.

DONATIEN.

Pardon, madame.

MARTHE.

Ah! vous voilà, docteur... Dieu soit loué!

DONATIEN.

J'arrive en toute hâte, et bien ému, je vous assure, de la lecture de ce billet... il m'annonce que ma présence est impérieusement réclamée au château de Lavieuville... Ce message, c'est vous qui me l'avez envoyé, madame?

MARTHE.

Non, c'est Georges, mon frère.

DONATIEN.

Georges... Ah! oui, je sais... ce fils dont votre père craint de parler... Mais, dites-moi, qui donc réclame mes soins?...

MARTHE.

Ce n'est pas une consultation au chevet d'un malade, c'est une attestation devant un juge que l'on va vous demander.

DONATIEN.

Il est donc arrivé ici quelque horrible malheur?...

MARTHE.

Un crime doit s'y commettre!

DONATIEN.

Un crime!

MARTHE.

Oh! mais je suis bien rassurée maintenant;... vous voici, je vous vois, je vous parle. Vous pouvez tout empêcher, et vous m'exaucerez, moi qui n'ai d'espoir qu'en vous.

DONATIEN.

Remettez-vous, madame; dans l'état d'émotion où vous êtes, toute ma raison ne suffit pas à vous comprendre...

MARTHE.

En effet, vous ne pouvez deviner... C'est tellement affreux que votre âme honnête s'indignerait de le supposer... Tout à l'heure, monsieur, je vais solliciter l'interdiction de mon père!

DONATIEN.

Vous, madame...

MARTHE.

Oui, de mon père, dont la mémoire est parfois incertaine;.. mais qui voit juste, qui voit droit et haut quand il interroge sa conscience ou son cœur.

DONATIEN.

Il suffit de ce que vous dites, madame, pour que la science hésite et que la loi se taise... Répétez ces paroles devant le magistrat, et, je vous l'atteste, l'interdiction ne sera pas prononcée.

MARTHE.

Mais je ne puis, je ne dois rien dire... Telle est en ce moment ma situation, monsieur, que si pour tromper votre art, si pour abuser la justice on a recours à la ruse, au mensonge, j'en dois être complice au moins par mon silence.

DONATIEN.

Mais à personne au monde on n'a le droit d'imposer une pareille contrainte.

MARTHE.

Mon frère a sur moi ce droit-là. Ne me demandez pas pourquoi, car sur ce point aussi je suis condamnée au silence, même envers vous à qui je voudrais tout confier. Mais, croyez-le bien,

en subissant ce joug qui m'accable, je ne cède pas par lâcheté à une terreur personnelle. Ah! si d'autres que moi ne devaient pas être victimes de ma résistance, j'accepterais la lutte, et Dieu mettrait en mon cœur assez de force pour triompher... Mais, je vous le répète, devant l'infamie qui se prépare, mon rôle est de consentir à tout, mon devoir est de me taire.

DONATIEN.

Vous êtes meilleur juge que moi, madame, de la limite où doit s'arrêter votre confiance... je n'en veux savoir là-dessus que ce que vous m'en pouvez dire; ce que j'ai compris, c'est qu'il y avait un pacte entre votre frère et vous, pacte imposé par la violence, accepté par le malheur.

MARTHE.

Oui, par le malheur.

DONATIEN

L'un de vous deux a espéré trouver dans le médecin de campagne un témoin facile à tromper... ou plus facile encore à séduire; l'autre me demande de témoigner même contre elle pour épargner à sa conscience le poids d'un crime qu'elle n'a pas voulu; je la remercie de m'avoir choisi pour auxiliaire, et je lui prouverai qu'elle n'a pas fait en vain appel à mon cœur.

MARTHE.

Ah! je ne m'étais pas trompée... Mais, si, comme je dois le craindre, quelque absence dans l'esprit de mon père forçait votre sincérité à reconnaître l'évidence, consentiriez-vous à dire...

DONATIEN.

Ce qui ne serait pas exactement vrai... certainement, madame, cela m'arrive souvent dans les cas désespérés... Je tiens la vérité pour une belle et noble chose... mais je me résigne à la sacrifier quand il ne faut qu'un bon mensonge pour empêcher une mauvaise action.

MARTHE, *apercevant Georges.*

Mon frère!

DONATIEN.

Rassurez-vous... j'arrive à l'instant, vous ne m'avez rien dit, je ne sais rien, madame, absolument rien.

SCENE X.

MARTHE, DONATIEN, GEORGES, M. LEVERDIER.

GEORGES.

Veuillez entrer, monsieur. Ma sœur, monsieur Leverdier, conseiller-juge au parlement. (*Il sonne, François paraît.*) Aussitôt que

monsieur de Lavieuville sera libre, annoncez-lui qu'il y a du monde au salon. (*François sort.*)

LEVERDIER, *à Marthe.*

Je regrette, madame, de devoir à une circonstance douloureuse l'honneur de me présenter devant vous.

GEORGES.

Vous avez informé monsieur le docteur du motif qui nous réunit?...

DONATIEN.

Quelques mots seulement m'ont fait comprendre que vous aviez le désir d'être fixé positivement sur l'état mental de monsieur de Lavieuville. Pensez-vous donc que sa raison soit perdue à ce point qu'on doive le faire enfermer?...

GEORGES.

Permettez, monsieur... il ne s'agit que de s'opposer à des spéculations ruineuses pour mes sœurs et pour moi; qu'on prive monsieur de Lavieuville du droit d'acquérir et de vendre : voilà tout ce que nous demandons... Quant à la liberté de mon père, j'entends qu'on la respecte.

DONATIEN.

Prenez garde, vous pouvez bien appeler sur lui l'action de la justice; mais quand elle aura commencé son œuvre, vous n'aurez pas le droit de lui dire : Tu n'iras pas plus loin... L'homme que vous lui livrez est son bien; l'honneur, la liberté, la vie de cet homme, tout lui appartient, et cela doit être ainsi; car si l'on pouvait marchander avec elle, ce ne serait plus la justice.

FRANÇOIS, *annonçant.*

Monsieur le comte !

MARTHE, *bas, à Georges.*

Mon père!... Oh! Georges! je ne pourrai jamais.

GEORGES.

Si tu manques à ta promesse devant ce magistrat parent de ton mari... devant ton mari lui-même qui tout à l'heure peut arriver, Marthe, je dis tout. (*De Lavieuville entre, appuyé sur Marie.*)

SCENE XI.

LES MÊMES, DE LAVIEUVILLE, MARIE.

MARIE, *bas, à de Lavieuville.*

Vous m'avez bien comprise, mon père, et vous m'avez promis.....

DE LAVIEUVILLE.

Sois tranquille, mon enfant... Messieurs, c'est vraiment un heureux jour pour nous que de recevoir ensemble notre cher docteur, que nous attendons en vain depuis une semaine... et notre honorable allié M. le conseiller-juge, une ancienne connaissance; cela remonte au mariage de madame de Montbreuse...

LEVERDIER.

Comment! vous vous souvenez...

DE LAVIEUVILLE.

A mon âge, on n'a plus que le passé... S'il s'effaçait de notre mémoire, que nous resterait-il?... rien.

DONATIEN, *à part.*

S'il continue ainsi, ma tâche sera trop facile.

MARIE, *bas, à de Lavieuville.*

Bien, bien, mon père.

MARTHE, *à part, avec joie.*

Marie l'a prévenu... Marie le soutient...

DE LAVIEUVILLE.

Asseyez-vous donc, messieurs. Ah çà, je suppose que votre présence au château n'est pas l'effet d'une rencontre fortuite... A qui dois-je le plaisir de vous voir réunis?...

GEORGES, *s'avançant respectueusement.*

A moi, monsieur.

DE LAVIEUVILLE.

Plaît-il... Qui m'a parlé?...

MARTHE, *à part.*

O mon Dieu!

MARIE, *bas.*

Mon père... de grâce, rappelez-vous que vous devez garder votre calme.

DE LAVIEUVILLE, *à Georges.*

Que voulez-vous, monsieur?... Que faites-vous ici?...

GEORGES.

Mon père... je...

DE LAVIEUVILLE.

Taisez-vous, Georges le débauché, Georges le mauvais fils! Je vous défends de m'appeler votre père!

GEORGES, *s'inclinant.*

Monsieur... votre âge, votre titre, votre malheur, me font un devoir de rester dans les bornes du respect, alors même que vous outrepassez avec moi celles de la sévérité...

DE LAVIEUVILLE.

Dieu me pardonne, je crois qu'il joue la pitié avec moi! Qu'a-t-il résolu, qu'espère-t-il de vous? Voyons, parlez, messieurs, parlez.

LEVERDIER.

Il ne s'agit, amiral, que de mettre fin à de justes inquiétudes touchant vos intérêts de famille.

DE LAVIEUVILLE.

Ah! vraiment?... il me demande des comptes?... à moi?... lui? Pardieu, la prétention est plaisante! Monsieur se croit mon créancier!... Mais... oui, il a raison, oui... je lui dois tous les chagrins de ma vie... je lui dois la seule honte qui se soit attachée à mon nom... je lui dois le désespoir et la mort de sa mère!

MARIE, *le calmant.*

Mon père!

GEORGES.

Dans ces reproches qu'il ne m'appartient pas de qualifier, ces messieurs, je l'espère, font la part de l'exagération et de la fièvre.

MARIE, *bas.*

Vous m'aviez si bien promis de ne pas vous emporter.

DE LAVIEUVILLE.

Oui, on veut que je sois calme, quand ce malheureux ose se présenter devant moi, malgré mes ordres... Que vient-il faire ici?... Me demander de l'argent, sans doute... Je n'en ai pas, messieurs, je n'en ai pas.

LEVERDIER.

Que vous n'en veuillez pas donner c'est votre droit, mais vous devez en posséder et beaucoup; car, il y a quelques jours, la terre de Sassenaye a été vendue par vous.

DE LAVIEUVILLE.

On se trompe... je n'ai rien vendu.

GEORGES.

Pardon; voici la copie de l'acte de vente, et le prix que vous avez accepté prouve que vous faites parfois des marchés ruineux.

DE LAVIEUVILLE.

Eh bien! quand cela serait, ne puis-je donc plus disposer de ma fortune comme il me plaît... n'en suis-je plus le maître?

LEVERDIER.

S'il importait à la justice de connaître l'emploi de cette somme?

DE LAVIEUVILLE, *cherchant dans sa mémoire.*

L'emploi... l'emploi!...

GEORGES.

Vous ne pouvez vous le rappeler... Vous ne vous souvenez de rien.

DONATIEN, *à part.*

Oh! ces débats sont odieux! (*Haut.*) Monsieur le comte, relevez-moi donc de mon serment et que je puisse dire enfin que vous m'avez fait dépositaire de ces dix mille livres. (*Il place les billets sur la table.*)

MARIE, *avec joie.*

Ah!

GEORGES.

C'est bien... mais cette somme est loin de représenter le prix de la vente... qu'est devenu le reste?..

MARIE, *avec désespoir.*

Souvenez-vous... souvenez-vous, mon père.

DE LAVIEUVILLE.

Oui, sans cela, ils diront que je suis fou.. fou! comme le marquis de Bonneval... Malheureux... malheureux! Il veut me faire interdire!..

GEORGES.

Je ne suis ici que l'organe des volontés de ma sœur.

DE LAVIEUVILLE.

Marthe... ce n'est pas possible... tu la calomnies, tu mens!

DONATIEN.

D'ailleurs, monsieur le comte, un seul mot suffira pour mettre à néant la requête de vos enfants... Vous n'avez pas même à justifier du bon emploi de cette somme... Si vous pouvez dire ce qu'elle est devenue, nous n'avons plus rien à vous demander.

DE LAVIEUVILLE.

Ah! on veut savoir... Attendez. (*Il ouvre fiévreusement son portefeuille.*) Vous avez pris copie de l'acte de vente, Georges... Eh bien! voici en réponse la quittance d'un de vos créanciers qui ne voulait pas vous laisser quitter la France quand vous deviez aller au loin recommencer votre existence et ne plus revenir, ou revenir honnête homme.... Oui, pour obtenir qu'il vous laissât libre... j'ai vendu ce que je pouvais vendre... je me serais vendu moi-même... Ah! je suis fou... ah! je ne me souviens plus... Mais Marthe et Marie sont là pour me défendre... Marthe que tu accuses d'être ta complice sait bien, elle, que j'ai toute ma raison.

MARTHE.

Mon père !

GEORGES, *bas à Marthe.*

Oh ! tais-toi... tais-toi.

DE LAVIEUVILLE, *allant à Marthe.*

Voyons, parle ; mais parle donc, défends-moi donc.... Eh quoi !.. tu te tais !.. tu m'abandonnes ?.. tu me trahis ! — toi — toi, Marthe ! — Oh ! tu doutes de ma raison, tu défies ma mémoire ?...

MARTHE, *à part.*

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

DE LAVIEUVILLE.

Mais cette mémoire n'a jamais été si fidèle et si sûre... Le passé est là sous mes yeux — oui, là — sans lacune qui le brise, — sans nuages qui l'obscurcisse — des faits, des dates — vous voulez des dates, je vais vous en dire une — ma fille — la nuit du 30 mai 1770.

DONATIEN, *à part.*

La nuit du 30 mai !

MARTHE.

Oh ! que va-t-il dire ?..

DE LA VIEUVILLE.

Terrible nuit, n'est-ce pas — je m'y vois encore, l'échafaudage écroulé... ma fille perdue sous les décombres.... moi blessé, couvert de sang. — Je la cherchais en criant : Elle est morte ! Tout à coup on me plaça devant une autre femme évanouie... On disait aussi : Elle est morte... mais non... elle était déshonorée.

DONATIEN.

Déshonorée !

DE LAVIEUVILLE.

Oui, docteur, oui...

DONATIEN.

Oh ! monsieur, le nom de cette femme ?

DE LAVIEUVILLE, *exalté.*

Vous me demandez son nom... Oh ! je le sais... je puis vous le dire... je vous le dirai.

MARTHE, *courant à lui et lui montrant Marie.*

Oh ! pas devant elle, mon père, pas devant elle.

DONATIEN.

Ce nom, monsieur, ce nom ?...

MARIE.

Mais dites-le donc, mon père.

DE LAVIEUVILLE.

Hein! c'est toi, toi, Marie, qui me demandes... Oh! non... ce serait horrible!.. non, je ne me souviens de rien... ce que je vous ai dit tout à l'heure, messieurs, c'était un rêve, ne me croyez pas, j'étais en délire... On ne croit pas aux paroles d'un fou, et je suis fou, messieurs... oui, fou!.. (*Il tombe épuisé teuil, Marie et Marthe courent à lui.*)

ACTE III.

Un élégant boudoir, à gauche un secrétaire.

SCÈNE I.

DE LAVIEUVILLE, DONATIEN. (*De Lavieuville est assis et consulte des papiers, Donatien est debout.*)

DONATIEN, *à lui-même.*

Cette femme, on la disait morte... elle était déshonorée... de qui donc a-t-il voulu parler?

DE LAVIEUVILLE, *à part.*

Je ne serai tranquille que lorsque j'aurai assuré le sort de Marie, et puisqu'elle aime monsieur de Lestrelles... (*A Donatien.*) Tenez, docteur... voici pour mon notaire les actes nécessaires à la rédaction du contrat de mariage... je veux le signer aujourd'hui même... prévenez votre jeune ami... et amenez les témoins... Hâtez-vous... on ne sait pas ce qui peut arriver. Tout à l'heure, vous et un loyal magistrat, vous avez trompé l'espérance de Georges... mais plus tard, peut-être, d'autres que vous... Enfin, l'avenir m'inquiète, je vous en prie, hâtez-vous.

DONATIEN, *à part.*

Sortirai-je donc d'ici sans avoir au moins tenté de savoir?...

DE LAVIEUVILLE.

Eh bien! vous ne partez pas?

DONATIEN.

Pardon, monsieur le comte; mais avant de vous quitter j'aurais voulu vous dire...

DE LAVIEUVILLE.

Hein?.. Qu'est-ce?.. Quelque difficulté... quelque obstacle à propos du mariage de Théobald et de Marie?

DONATIEN.

Non, monsieur le comte, pas cela... il s'agit d'un renseignement complétement étranger au soin qui nous occupe.

DE LAVIEUVILLE.

Parlez, docteur... En vérité, j'étais presque effrayé... vous avez l'air si ému.

DONATIEN.

Oui, la pensée de réveiller en vous le souvenir d'un jour malheureux... d'un accident terrible...

DE LAVIEUVILLE, *inquiet.*

Quel jour?.. quel accident voulez-vous dire?

DONATIEN, *à mi-voix.*

Je parle du 30 mai 1770.

DE LAVIEUVILLE.

En effet, ce fut un jour de deuil.

DONATIEN.

Ce jour-là quelqu'un de votre famille a failli périr.

DE LAVIEUVILLE.

Ma fille Marthe... je la pleurais alors... elle me trahit maintenant.

DONATIEN.

Mais vous avez parlé aussi d'une autre victime?

DE LAVIEUVILLE.

Une autre!... une autre!...

DONATIEN.

Oui! cette pauvre jeune femme!

DE LAVIEUVILLE.

Ah! la femme déshonorée... puis abandonnée dans cette maison basse, sur la place, au coin du boulevard.

DONATIEN.

C'est cela, monsieur!... c'est cela!

DE LAVIEUVILLE.

Eh bien, après?

DONATIEN.

Cette femme... la connaissez-vous donc, monsieur le comte?

DE LAVIEUVILLE.

Moi? (*Brusquement.*) Pourquoi me demandez-vous cela?

DONATIEN.

Par pitié pour un malheureux... pour un coupable qui pleure encore sa faute et qui se croira maudit de Dieu, s'il meurt sans l'avoir réparée.

DE LAVIEUVILLE.

Ah! il vous a avoué son crime, le misérable!

DONATIEN.

Ainsi, il est donc vrai... vous savez, vous, le nom de celle qu'il a flétrie?

DE LAVIEUVILLE.

Ah! oui, je le sais.

DONATIEN.

Vous ne refuserez pas de me le dire?

DE LA VIEUVILLE.

Je refuse.

DONATIEN.

Et pourquoi?

DE LA VIEUVILLE.

Vous pourriez l'apprendre à l'infâme... et il ne doit jamais... jamais le savoir.

DONATIEN.

Au moins... puis-je lui dire qu'elle existe?

DE LAVIEUVILLE.

Non... elle est morte!

DONATIEN.

Pour lui seul peut-être?

DE LAVIEUVILLE.

Je vous dis, monsieur, qu'elle est morte.

DONATIEN.

Morte!

FRANÇOIS, *entrant et apportant un papier.*

Pour monsieur le comte, de la part de M. Georges!

DE LAVIEUVILLE.

Il ose m'écrire! à moi... c'est peut-être son pardon qu'il demande... (*Prenant la lettre.*) C'est bien, François, je verrai. (*A Donatien.*) Docteur, vous oubliez nos enfants, je vous l'ai dit, il faut se hâter.

DONATIEN.

Je pars, monsieur, je pars. (*A lui-même.*) Morte! ô mon Dieu!... mon Dieu! je le disais bien, je suis maudit, car je ne puis rien réparer. (*Il sort.*)

FRANÇOIS.

Attendrai-je la réponse pour M. Georges?

DE LAVIEUVILLE.

C'est inutile... j'ai le temps, et toi tu as à faire... Il faut préparer le grand salon pour une réception... j'attends du monde.

FRANÇOIS.

Je le sais bien, monsieur, mademoiselle Marie a donné ordre d'allumer le lustre et de mettre des fleurs partout; en nous disant cela, elle semblait être d'une joie!...

DE LAVIEUVILLE.

Parbleu! il s'agit de son mariage!

FRANÇOIS.

Vraiment!... alors il faut que le salon soit superbe... je vais veiller à cela... pour une pareille fête il n'y aura jamais ni assez de lumières, ni assez de fleurs. (*Il sort.*)

DE LAVIEUVILLE, *seul.*

Au moins elle sera heureuse, elle... et je ne craindrai plus que mon fils!... mon fils!... que peut-il m'écrire? (*Lisant.*) Non, ce n'est pas un pardon qu'il demande... C'est ma signature... Il l'exige sous la menace d'un scandale... Ce n'est pas possible... je lis mal... Voyons donc! voyons donc!... « Moi, Au-
» guste Roland, comte de Lavieuville, déclare que par suite de
» l'affaiblissement de mes facultés mentales, je ne me sens plus
» capable d'user des droits attachés au titre de chef de famille,
» et je transmets volontairement ces droits à mon fils Georges
» de Lavieuville. » Jamais! jamais! Ah! mais c'est plus que de l'insolence, plus que de l'audace... c'est de la folie!

SCÈNE II.

DE LAVIEUVILLE, MARTHE.

MARTHE.

Vous êtes seul, mon père?

DE LAVIEUVILLE.

Plaît-il?... c'est vous, Marthe... Vous chez moi... que me voulez-vous? que venez-vous faire ici?... vous, la complice de Georges!

MARTHE.

Tomber à vos genoux et vous expliquer ma conduite.

DE LAVIEUVILLE.

Un mot, madame, un mot... Connaissez-vous cet écrit?

MARTHE.

Georges me l'a lu... il menaçait de vous l'envoyer, mais j'espérais encore qu'il ne l'oserait pas.

DE LAVIEUVILLE.

Parlez!.. je vous l'ordonne... quel est le dessein de mon fils... si je lui refuse ma signature?

MARTHE.

Au risque d'un scandale qui doit couvrir d'opprobre vos enfants, il est décidé à en appeler au Parlement.

DE LAVIEUVILLE.

Au Parlement... Non... un tel éclat ne déshonorera pas notre famille... mieux vaut tout sacrifier. (*Il prend la plume.*)

MARTHE.

Ah ! ne signez pas cela... mon père ! ne le signez jamais !

DE LAVIEUVILLE.

Que dis-tu ?

MARTHE.

Notre demande est un crime; résistez à notre demande... Laissez peser sur nous l'indignité d'une odieuse tentative, mais épargnez-nous le malheur d'avoir réussi... Nous vous menaçons du Parlement... Eh bien ! prévenez-nous, mon père... soyez le premier à nous appeler devant lui, forcez-nous à discuter publiquement la puissance de votre autorité, la majesté de vos droits... après ce solennel débat, justice sera faite à chacun : au noble vieillard une publique réparation, une éclatante victoire... aux enfants avides le mépris des hommes, aux enfants ingrats, la malédiction de Dieu !

DE LAVIEUVILLE.

Ah ! je te reconnais, Marthe, je te retrouve, ma fille ! (*Il veut l'embrasser.*)

MARTHE.

Loin de m'ouvrir vos bras, mon père, repoussez-moi !.. Comme Georges, je suis indigne de votre tendresse. J'étais avec lui, ce matin, avec lui encore je serai demain au Parlement. J'aurai ma part de la honte, car j'aurai ma part du crime. Oui, votre Marthe, votre fille bien-aimée sera déshonorée, mais elle aura sauvé son enfant !

DE LAVIEUVILLE.

Marie !

MARTHE.

Oui, Marie que Georges voulait et pouvait faire chasser, Marie qu'il peut perdre, car il sait qu'elle n'est pas votre fille. Il sait que je suis sa mère.

DE LAVIEUVILLE.

Lui !.. oh ! malheur ! malheur !

MARTHE.

Vous voyez bien, mon père, qu'il faut que jusqu'au bout je sois la complice de Georges et que, sur cette route d'infamie, je marche du même pas que lui... mais au moins vous saurez, vous, vous seul, que je ne suis pas une fille dénaturée... vous saurez que je vous aime, que je vous vénère toujours. Vous ne pouvez plus m'ouvrir vos bras, vous dis-je, mais vous me laisserez baiser vos mains et les couvrir de mes larmes... et quand tout le monde, quand Marie, Marie elle-même méprisera, maudira la fille indi-

gne, vous! oh! vous, du moins, dans le secret de votre cœur, vous pardonnerez à la pauvre mère. (*Elle tombe à genoux.*)

DE LAVIEUVILLE.

Relève-toi, Marthe... je n'ai rien à te pardonner, relève-toi... Ce que tu as fait, tu devais le faire... la nature qui protége les plus faibles veut que le dévouement, au lieu de remonter à sa source, descende toujours des parents sur leurs enfants .— Je le sens bien, moi, car vois-tu, si j'avais à choisir entre toi et Marie, mes vœux seraient aussi pour toi, Marthe, mais le sacrifice serait pour elle. (*Il prend la plume.*) Tu vas voir si je l'aime.

MARTHE.

Arrêtez! vous ne vous souvenez donc plus de ce que contient cet acte?

DE LAVIEUVILLE.

Je me souviens que Georges sait tout, et qu'il faut sauver Marie. (*Il signe.*)

MARTHE.

Marie... Mais si vous vous dépouillez de votre autorité, qui la protégera?

DE LAVIEUVILLE.

Son époux!... tout est convenu, tout est arrangé... je la donne au jeune comte de Lestrelles... Nous signons le contrat aujourd'hui même.

MARTHE.

Au comte de Lestrelles!... (*A part.*) Ah! tous mes doutes renaissent!... Faites, mon Dieu! que je ne la sauve pas du malheur par un crime.

SCENE III.

LES MÊMES, FRANÇOIS, *puis* GEORGES.

FRANÇOIS.

Monsieur le comte a sonné?

DE LAVIEUVILLE.

Oui... monsieur Georges est chez lui?

FRANÇOIS.

Avec un étranger... le baron de Saverny... ils vont même sortir ensemble: monsieur Georges vient de donner l'ordre de mettre les chevaux... J'ai voulu consulter monsieur le comte, mais à la façon dont on m'a coupé la parole, j'ai bien vu qu'il y avait deux maîtres ici.

DE LAVIEUVILLE.

Il n'y en a qu'un... et ce n'est plus moi.

MARTHE.

Mon père, il en est temps encore...

DE LAVIEUVILLE, *à François.*

François, va dire à monsieur Georges que sa sœur le demande.

FRANÇOIS.

Voici monsieur Georges, monsieur. (*Georges paraît et s'arrête. François sort.*)

DE LAVIEUVILLE, *sans regarder Georges.*

Marthe, voici l'acte que mon fils a exigé de moi et que j'ai signé pour éviter un éclat devant lequel il n'eût pas reculé. — Ce sont moins des droits que des devoirs que je lui transmets.... Il devient chef de la famille; à lui le soin de veiller sur votre fortune et de sauvegarder notre honneur.

GEORGES.

Mon père!

DE LAVIEUVILLE, *comme s'il ne le voyait ni ne l'entendait.*

Dis-lui bien que, privé de sa puissance, un père n'en garde pas moins une arme terrible... il peut toujours maudire. (*Il sort à gauche.*)

SCENE IV.

GEORGES, MARTHE.

MARTHE.

Eh bien! Georges!... tous vos vœux sont comblés, vous êtes heureux!

GEORGES.

Ne le crois pas, Marthe; tout à l'heure, quand j'étais seul encore, une bonne résolution m'est venue... je me disais: c'est payer trop cher le rachat de ma faute et l'amour d'une femme... j'allais renoncer à cet amour, et, défiant Saverny, je voulais tomber aux genoux de notre père et déchirer cet acte.

MARTHE.

C'est Dieu qui t'inspirait, mon frère.

GEORGES.

Alors, il fallait qu'il me donnât la force de résister à la volonté de cette femme, de cette femme qui a tout quitté pour se rapprocher de moi... Elle est au château de Franville, où elle m'attend, où elle m'appelle... En apprenant son arrivée, j'ai senti s'éteindre mes remords et se réveiller mon amour; j'obéis à cet amour, Marthe, j'obéis à ma destinée.

MARTHE.

C'est monsieur de Saverny, votre créancier, qui vous a apporté cette heureuse nouvelle, et pour prix d'un tel message vous vous hâterez, n'est-ce pas, de lui donner notre fortune à dévorer?

GEORGES.

Tu te trompes, je me trompais moi-même.... Saverny ne veut pas notre ruine.

MARTHE.

Il vous rend sans condition la preuve de votre faute?

GEORGES.

Non, mais je sais maintenant le prix qu'il y attache, il n'a rien que d'honorable et de loyal.

MARTHE.

S'il en est ainsi, mon frère, l'acte de renonciation que monsieur de Lavieuville a signé vous devient inutile, rendez-le-moi, ou plutôt venez vous-même le rendre à notre père.

GEORGES.

Le rendre!... oh! non pas!... pour m'acquitter envers Saverny, il faut que je sois le maître ici, il faut qu'on ne puisse disposer de rien sans mon aveu.

MARTHE.

Mais à l'instant même, vous me disiez que cet homme n'en voulait pas à notre fortune... Que veut-il? que veut-il donc?

GEORGES.

La main de Marie.

MARTHE.

La main de Marie à cet homme!

GEORGES.

Je la lui ai promise.

MARTHE.

Vous! vous avez promis la main de Marie!... de ma fille!... Vous êtes insensé!...

GEORGES.

Tu oublies, Marthe, que cet acte m'a donné tous les droits qu'avait notre père... Tu te souviendras que je commande, et tu n'oseras pas t'opposer à ce que j'aurai voulu.

MARTHE.

Je n'oserai pas... Mais vous me croyez donc bien lâche? Vous avez donc supposé que je sacrifiais la dignité, le repos de mon père, à mon repos et à ma dignité à moi? Mais, si vous n'aviez menacé que mon honneur de femme et ma vie, je vous aurais bravé, Georges, et vous m'eussiez trouvée toujours entre mon père et vous. C'est pour ma fille, pour ma fille seule, que je me suis faite l'instrument docile de votre cupidité. Pour Marie, j'ai fait ce qu'une mère seule pouvait faire : j'ai abandonné, j'ai trahi mon père!... Et maintenant, c'est ma fille elle-même que vous menacez, et vous dites à moi, sa mère : Tu n'oseras pas! Mais,

plutôt que de jeter ma fille aux bras d'un vil débauché, j'irais, oui, j'irais moi-même tout dire à M. de Montbreuse!... Oh! c'est un vrai gentilhomme celui-là! Il tuera la mère coupable, peut-être, mais il défendra, il sauvera son enfant!

GEORGES.

Marthe, demande conseil à ta raison; et, à mon retour, j'en suis sûr, tu seras résignée. (*Il sort.*)

SCENE V.

MARTHE, *seule.*

Oui, ma raison et mon cœur m'inspireront; mais que pourraient-ils me dicter qui valût mieux, pour le bonheur de Marie, que la pensée de mon père!... J'ai bien assez lutté contre ses volontés. Aujourd'hui, celle-ci du moins s'accomplira. Il a promis ma fille à M. de Lestrelles; c'est un noble jeune homme, et Marie l'aime... Ils seront unis... J'ai mille raisons pour le désirer... pour le vouloir;... et, pour m'y opposer, je n'ai qu'un motif puéril, chimérique, que je ne pourrais expliquer à personne, et que j'ose à peine m'avouer à moi-même... Pourquoi m'attacher à un rêve, à une ombre, à une ressemblance? (*En parlant, elle ouvre le secrétaire, y prend un médaillon.*) C'est qu'elle est bien étrange, cette ressemblance... Les mêmes traits, le même regard, la même expression du visage... C'est à confondre la raison. Je l'ai toujours dit... un fils ne ressemblerait pas davantage à son père!... Oh! si ce portrait pouvait parler! (*Dans son agitation elle presse un ressort.*) Ah! il existait un double fond!... Une boucle de cheveux... les siens!... Et puis, quelques mots gravés, un nom, une date. « Pour mon fils Charles de Lucenay, 1770. » Son nom!... Voilà le nom du misérable!... Charles de Lucenay!... Oh! le crime m'est expliqué... Mon père l'avait fait condamner... C'est une vengeance! une vengeance infâme! Mais Théobald n'est pas son fils: son fils doit se nommer de Lucenay comme lui, et Théobald se nomme de Lestrelles. — Allons, mes craintes étaient folles; mes pressentiments me trompaient... Cette ressemblance n'est que l'effet du hasard. (*Elle veut remettre le médaillon; une force invincible la domine; elle le contemple.*) Et pourtant, je ne puis en détacher mes regards.

SCENE VI.

MARTHE, MARIE.

MARIE, *à elle-même.*

Je viens d'apercevoir la voiture qui ramène monsieur Théobald et le docteur. — Ma sœur! comme elle est pensive!.. elle regarde quelque chose... qu'est-ce donc?... (*Elle s'avance dou-*

cement et regarde, puis d'une voix tremblante d'émotion.) Oh! le portrait de monsieur Théobald.

MARTHE.

Hein? qui est là?

MARIE, *émue.*

C'est moi!

MARTHE, *à elle-même.*

Marie. (*Haut.*) Que viens-tu faire? que veux-tu ? (*Elle serre le médaillon.*)

MARIE, *à part.*

Pourquoi donc me cache-t-elle ce portrait? Et comment est-il en ses mains?

MARTHE.

Eh bien, approche, Marie... et si tu as quelque chose à me dire, parle; tu n'as pas peur sans doute.

MARIE.

Moi. (*A part.*) Oh! si, j'ai peur... j'ai peur de mes pensées.

MARTHE.

Ah! je n'avais pas remarqué... comme te voilà belle !

MARIE.

Tu trouves... (*A part.*) C'est en m'embrassant qu'elle m'aurait dit cela.

MARTHE.

Mais ne baisse donc pas ainsi les yeux.

MARIE.

C'est que tu me regardes si étrangement que je ne sais plus si je dois te laisser voir que je suis heureuse.

MARTHE.

Ah! oui, Marie, il ne faut jamais me cacher ni ton bonheur ni tes larmes. Marie, monsieur Théobald va venir, n'est-ce pas?

MARIE.

Oui, est-ce que cela te contrarie qu'il vienne?

MARTHE.

Moi! je voudrais au contraire qu'il fût ici. Je voudrais que ce contrat fût déjà signé (*A part.*) Oui, il faut profiter de l'absence de Georges.

MARIE, *la regardant, à part.*

Quelle agitation. (*Haut.*) Tu sais donc... tu as donc revu notre père?.. vous êtes donc d'accord?

MARTHE.

Oui, je l'ai vu. Marie, aime-le, notre père, aime-le bien, sa bonté, comme cellede Dieu, est infinie.

MARIE.

Ainsi, tu consens comme lui à ce mariage

MARTHE.

Oui, j'approuve tout. Il faut que monsieur de Lestrelles soit ton époux... aujourd'hui, aujourd'hui même.

MARIE.

Comme tu es émue, tremblante en me disant cela!

MARTHE.

C'est que tu ne sais pas, tu ne peux pas savoir ce que j'ai souffert, ce que je souffre encore.

MARIE.

Toi!

MARTHE.

Pour soutenir mon courage... laisse-moi lire ta joie dans tes yeux; pour te savoir heureuse, Marie, pour que ton bonheur fût mon ouvrage... ah! j'ai donné déjà, je donnerais encore tout ce qu'une... sœur peut donner.— Oh! c'est que je t'aime tant, Marie!

MARIE.

Bonne sœur! (*A part.*) Et moi qui supposais!.. (*Haut.*) Marthe, il faut absolument que tu me pardonnes.

MARTHE.

Eh! qu'ai-je donc à te pardonner, chère enfant?

MARIE.

Une mauvaise pensée qui m'est venue... ne me la demande pas, Marthe, je serais trop malheureuse de te la dire... mais pardonne-moi toujours.

MARTHE, *l'embrassant.*

Ah! de tout mon cœur! de toute mon âme!

SCENE VII.

MARTHE, MARIE, DONATIEN, DE LAVIEUVILLE.

DONATIEN, *entrant par le fond.*

Je viens annoncer à monsieur de Lavieuville que mon jeune ami Théobald, monsieur Remond et les témoins sont réunis dans le grand salon.

DE LAVIEUVILLE, *qui est entré par la gauche.*

François vient de m'en informer, docteur, et j'allais vous rejoindre. Viens, Marie.—Docteur, offrez votre bras à Marthe.

DONATIEN.

Pardon, monsieur le comte... mais si Théobald, tout impatient qu'il est de vous témoigner sa reconnaissance, ne m'a pas accompagné jusqu'ici, c'est qu'il a désiré, avant la signature

du contrat, que je vous fisse un aveu qu'il lui coûtait de vous faire lui-même.

TOUS.

Un aveu !

DONATIEN.

Ah ! rassurez-vous ! cette hésitation ce scrupule attestent encore la délicatesse des sentiments de Théobald, il n'a pas voulu que monsieur de Lavieuville sût ce que je vais lui apprendre avant qu'il eût donné son consentement au mariage ; enfin, il n'a pas cru devoir lui déclarer lui-même qu'il ne se nommait pas seulement de Lestrelles.

MARTHE.

Oh ! mon Dieu !

DE LAVIEUVILLE.

Pourquoi tant de mystère ?... pourquoi cachait-il son nom ?

DONATIEN.

Ce nom est honorable et pur ; mieux que personne vous le savez, vous, monsieur le comte, ce nom devait même vous rendre cette alliance plus précieuse.

MARIE.

Mais ce nom, dites-le donc, docteur.

MARTHE, *à part.*

Pourquoi donc tremblai-je ainsi ?

DONATIEN.

Monsieur Théobald n'est que le neveu du vicomte de Lestrelles, qui lui a imposé en l'adoptant le devoir de porter et son titre et son nom... mais Théobald est le fils du chevalier Charles de Lucenay.

MARTHE *et* DELAVIEUVILLE.

De Lucenay !

MARIE.

Mais il est très-joli ce nom-là !

MARTHE, *à part.*

C'était son père !

DE LAVIEUVILLE.

Lucenay ! oh ! oui, je me souviens... Lucenay... Oh ! vous avez raison, docteur, c'est avec joie, avec bonheur que je donnerai Marie au fils de monsieur Lucenay ; venez, j'ai hâte de l'embrasser... Viens, Marie.

MARIE.

Voyez donc comme ma sœur est pâle !

DONATIEN.

En effet.

DE LAVIEUVILLE.

Ma fille !... ne viens-tu pas avec nous ?

MARTHE.

Avec vous ?

DE LAVIEUVILLE.

Sans doute, pour signer le contrat.

MARTHE.

Le contrat de mariage de Marie et de Théobald de Lucenay, non, non... vous n'irez pas non plus, mon père... Ce mariage est impossible.

TOUS.

Impossible !

DE LAVIEUVILLE.

Tu oublies, Marthe, que je l'ai résolu.

MARTHE.

Cet odieux contrat fût-il signé... je le déchirerais. Je vous le répète, Marie ne peut pas être à ce jeune homme ; docteur, emmenez-le, qu'il quitte ce château... à l'instant... et qu'il n'y rentre jamais.

MARIE.

Chasser monsieur Théobald ; mais je l'aime, moi.

MARTHE.

Malheureuse enfant ! il faut renoncer à cet amour.

MARIE.

Et pourquoi donc ? puisque mon père l'approuve.

DE LAVIEUVILLE.

Sans doute, et le mariage aura lieu, je le veux !

MARTHE, *à de Lavieuville.*

Vous le voulez. (*Plus bas.*) Voulez-vous donc jeter la sœur dans les bras du frère ?

DE LAVIEUVILLE.

Que dis-tu ?

MARTHE.

Je dis que monsieur de Lucenay était un infâme ; je dis qu'il s'est vengé comme un lâche, je dis que le misérable auteur de l'attentat du 30 mai, c'était lui... j'en ai la preuve !

DE LAVIEUVILLE, *haut.*

Ah ! tu as raison, Marthe, ce mariage est impossible !

MARIE.

Eh quoi! vous aussi, mon père?

DONATIEN.

Pardon, monsieur le comte... n'aurai-je aucune explication à donner à monsieur de Lestrelles?

MARTHE.

A monsieur de Lucenay, à lui, nous n'avons rien à dire... à vous, docteur, à vous que nous estimons, nous vous demandons comme une grâce de ne pas insister pour connaître les raisons qui nous font agir.

MARIE, *à part.*

Oh! je les connais, moi... j'avais deviné juste... Oh! ma sœur! ma sœur!

MARTHE.

Monsieur de Lavieuville va écrire à l'instant même à monsieur Théobald... qu'il doit renoncer à tout espoir. Écrivez, mon père! écrivez! (*Pendant ces mots Marie est allée au secrétaire et en a retiré le médaillon.*)

DONATIEN.

Monsieur le comte, vous devez avoir un motif bien grave pour en agir ainsi... Je ne devrais peut-être pas insister pour qu'il me fut révélé, mais Théobald voudra le connaître... Au nom de son amour, au nom de son honneur, il vous le demandera, et vous n'aurez pas le droit de garder le silence.

MARIE, *à mi-voix, passant près de Donatien.*

Le motif du refus de ma sœur... tenez, docteur, tenez, le voilà! (*Elle lui montre le portrait.*)

DONATIEN, *avec surprise.*

Ce portrait!

MARIE.

Oui... ce portrait... qu'elle cache... ce portrait que j'ai surpris tantôt dans ses mains.

DONATIEN, *à lui-même.*

Oh! mon Dieu! c'était elle! c'était elle!

MARTHE.

Tenez, docteur, donnez cette lettre à monsieur Théobald!

MARIE.

Marthe! cette lettre, c'est le malheur de ma vie, c'est ma mort, peut-être!

MARTHE.

Prenez, docteur!

MARIE, *éclatant.*

Ah! que Dieu vous pardonne, ma sœur! moi, je vous maudis! (*Elle tombe sans connaissance.*)

DE LAVIEUVILLE, *courant à elle avec désespoir.*

Ah! Marie! mon enfant!... Marthe! Marthe! tu as tué ta fille!

DONATIEN.

Sa fille!

MARTHE.

Ah! sauvez-la, docteur, sauvez-la! (*Elle se jette sur le corps de Marie qu'elle soulève.*)

ACTE IV.

Un salon.

SCENE I.

DONATIEN, *seul.* (*Il regarde avec attendrissement vers la porte de Marie*)

Elle est calme... elle repose... Oh! la nuit a été terrible... mais l'épuisement est venu, et maintenant le sommeil réparateur... Puisse-t-il t'apporter un doux rêve, ma fille!... C'est ma fille, cette douce et pure enfant près de qui j'ai veillé toute la nuit!... Celle qui a reçu mes soins, et qui repose là, sous mes yeux, sous ma garde, c'est ma fille!... Et là, toujours près d'elle, cette femme si noble et si chaste, ce n'est pas la sœur de Marie... c'est sa mère!... O Marthe! cette révélation t'a rendue plus sainte à mes yeux... J'ai senti mon respect pour toi s'elever et grandir avec ton malheur. Grâce au ciel, ma plus périlleuse épreuve est passée! J'ai pu triompher de mon émotion hier, et quoi qu'il arrive à présent, je resterai maître de mon secret... sans qu'on soupçonne jamais la vérité, je pourrai revoir tous les jours celle qui me doit la vie! Désormais, je serai pour elle un ami si constant, si dévoué, qu'il faudra bien qu'elle m'aime!... Ah! pour cette confiance que je mériterai, pour cette part de tendresse que tu me donneras, Marie, reçois dans ce baiser tout mon cœur, toute mon âme. (*Il lui envoie un baiser.*)

SCENE II.

DONATIEN, THÉOBALD.

THÉOBALD, *arrivant du fond.*

Ah! je saurai... quelqu'un me dira!

DONATIEN.

Théobald!... vous ici? (*Il ferme la porte de Marie.*)

THÉOBALD.

Je vous revois, Dieu soit loué!... Vous aurez pitié de mes tourments, de mon incertitude... dites... dites moi, Marie!...

DONATIEN.

Puisque vous me voyez calme, c'est qu'il n'y a rien à craindre pour elle.

THÉOBALD.

Je vous crois, mon ami... j'ai besoin de vous croire pour me remettre des tortures qui m'ont brisé.

DONATIEN.

Pauvre Théobald!

THÉOBALD.

Après cette rupture inouïe, incroyable, qu'on n'a pas même daigné m'expliquer, et que rien ne justifie, j'ai dû feindre de quitter ce château dont je ne pouvais pas m'éloigner sans vous avoir revu... Quelques mots échappés à des valets m'ont appris que vos soins étaient nécessaires à Marie... Alors, sans cesse près de céder à l'élan de mon cœur qui m'attirait vers elle, j'ai attendu... j'ai attendu toute la nuit... Le jour est venu... alors, mon inquiétude toujours croissante a triomphé de la prudence, jesuis entré ici pour connaître enfin mon sort... pour mourir si Marie est morte ou partir si elle est sauvée!

DONATIEN.

Vous voulez partir, Théobald?

THÉOBALD.

Il le faut, docteur, il le faut, puisqu'on me chasse.

DONATIEN, *à part.*

Il a raison; si je me tais, il part, et Marie qui l'aime!... Marie en mourra!... Oh! je ne veux pas qu'elle meure! (*Haut.*) Théobald! vous resterez!

THÉOBALD.

Vous oubliez donc que je puis être condamné à la voir devenir la femme d'un autre?

DONATIEN.

D'un autre?

THÉOBALD.

Oui, du baron de Saverny, que le hasard m'a fait rencontrer hier... au château de Franville. Ce baron de Saverny, ami de M. Georges, a reçu de lui, disait-il hautement, la promesse d'être l'époux de Marie. Je partirai, docteur. (*A part.*) Mais, moi vivant, Marie ne sera pas à Saverny.

DONATIEN.

Vous resterez, vous dis-je?

THÉOBALD.

Vous ne ponrrez rien, d'ailleurs, contre madame de Montbreuse, rien contre la haine que je lui inspire.

DONATIEN.

Non... ce n'est pas de la haine, mon ami; c'est le résultat d'une fatale erreur.

THÉOBALD.

Mais cette erreur qui la détruira?

DONATIEN.

Quelqu'un qui n'a qu'un mot à dire pour changer en joie votre désespoir... Mais c'est lui demander le plus cruel effort de courage; car ce mot ne peut sortir de ses lèvres qu'après avoir brisé son cœur.

THÉOBALD.

Qu'est-ce donc?

DONATIEN.

On vient ici! Il ne faut pas qu'on nous y voie ensemble... Venez, Théobald, sortons; mais espérez, entendez-vous, espérez. (*Ils sortent.*)

SCENE III.

FRANCOIS, MARTHE, *puis* MARIE. (*François, arrivant par la droite, va frapper doucement à la porte de Marie qui est à gauche.*)

MARTHE, *ouvrant la porte.*

Qui est là?... Ah! c'est vous, François!

FRANÇOIS.

Il y a près d'une heure que monsieur n'a reçu de nouvelles de mademoiselle Marie; il est très-inquiet. Puis-je lui dire qu'il y a du mieux?

MARTHE.

Oui, le docteur le croit... Moi, je l'ai tant désiré que maintenant je l'espère.

FRANÇOIS.

Mais mademoiselle doit bien s'en apercevoir... quand vous l'interrogez, que dit-elle?

MARTHE.

A moi, rien!

FRANÇOIS.

Monsieur m'a dit de tâcher d'entrer chez Mademoiselle afin qu'en retournant près de lui, je pusse lui dire : je l'ai vue... Pourtant si elle repose...

MARIE, *entrant.*

Non, mon ami, je t'ai entendu et je suis venue pour que mon père pût être rassuré.

MARTHE, *à part.*

Ce n'est qu'à moi qu'elle ne veut pas répondre.

FRANÇOIS.

Alors, vous êtes donc très-bien?

MARIE.

A lui, tu diras : tout à fait bien... mais ce sera mentir un peu... car je souffre encore.

MARTHE.

Aussi quelle imprudence! tu veux te lever et tu ne m'appelles pas.

MARIE.

Si je me fusse sentie trop faible... j'aurais sonné Juliette, ma femme de chambre, qui dort dans une pièce voisine... mais grâce aux forces qui me reviennent je n'ai eu besoin des secours de personne.

MARTHE.

Tes forces, pauvre enfant!... mais tu te soutiens à peine... Allons, ne reste pas ainsi debout, viens t'asseoir sur ce sofa. (*Elle va pour la soutenir, Marie prend vivement le bras de François.*)

MARIE.

Donne-moi ton bras, François.

FRANÇOIS.

Ah! oui, deux appuis valent mieux qu'un.

MARIE.

Non, le tien me suffit.

MARTHE, *à part.*

Ah! mais ce supplice-là ne peut pas durer.

MARIE.

Merci, mon ami, je vais me reposer ici un moment... Mon père s'alarmerait de ton absence, va lui dire que tout à l'heure j'irai l'embrasser. (*A part.*) J'ai besoin de me sentir sur un cœur qui m'aime.

FRANÇOIS.

Ah! c'est une fière nouvelle que je vais lui donner! (*Il sort.*)

SCENE IV.

MARTHE, MARIE.

MARTHE, *à part.*

Ce n'est pas seulement de la colère et de la douleur!... c'est

de la haine!... et je me laisserais haïr par elle!... par mon enfant!... Ah! s'il le faut, je réclamerai le privilége de mon malheur, il me donne au moins des droits à sa pitié.

MARIE.

Le docteur est donc parti!... ce n'est pas bien de me quitter ainsi... de me laisser seule.

MARTHE.

Seule, dis-tu, Marie... tu te trouves seule... tu te crois abandonnée... quand je suis là... mais je ne compte donc plus pour toi... Tu m'en veux cruellement, Marie... Si tu pouvais deviner le motif qui m'a fait agir.

MARIE.

Ce motif, je le sais!

MARTHE.

Toi!

MARIE.

Oui, j'ai surpris votre secret, madame; toute la vérité m'es connue.

MARTHE.

Toi! alors je comprends ton désespoir, mais je ne comprends pas ta haine.

MARIE.

Adorée de votre époux, vous en aimez un autre; vous aimez celui que votre sœur a choisi.

MARTHE.

Théobald... je l'aime, dis-tu?... Tu es folle, Marie.

MARIE.

Vingt fois ne vous ai-je pas vue pâlir et trembler quand il m'adressait un regard, une parole... et je ne comprenais rien... Hier encore, ne me disiez-vous pas, quand il fut question de mon mariage.. Ne me demande jamais ce que ton bonheur m'aura coûté de souffrance et de courage... Et je ne comprenais pas encore... ou plutôt je n'osais pas vous comprendre... moi qui vous avais surprise, à l'instant même, les yeux attachés sur son image, afin de puiser dans cette contemplation la force qui vous manquait pour briser mon cœur... Oh! ne le niez pas, madame, car ce portrait, le voilà! je l'ai repris et je le garde!... Osez donc me le réclamer, vous, ma sœur!... vous, ma rivale!

MARTHE, *avec joie.*

Oh! mon Dieu!... soyez béni... elle me hait!... parce qu'elle ne sait pas. (*Haut.*) Écoute, Marie.

MARIE.

Non, ne me dites rien, vous me tromperiez encore.

MARTHE.

L'obstacle qui te sépare de Théobald, ce n'est pas cette passion coupable dont tu m'accuses.

MARIE.

Mais vous oubliez que j'ai une preuve.

MARTHE.

Malheureuse enfant! si tu ne veux pas croire que ta sœur soit une honnête femme, croiras-tu donc que ta mère puisse être ta rivale?

MARIE.

Ma mère!

MARTHE.

Oui, moi, moi, ta mère... On a dû tromper tout le monde sur ta naissance... Mais rappelle-toi, Marie, rappelle-toi mes soins et ma tendresse... Si Marthe n'a jamais pu te nommer sa fille... du moins, par son dévouement, par son amour, elle a mérité qu'on dît partout : Pour Marie, c'est plus qu'une sœur, c'est une mère.

MARIE, *tombant à ses pieds.*

Pardon, ma mère!

MARTHE.

Ah! tu me crois, n'est-ce pas?

MARIE.

Dites-moi que vous me pardonnez tout, dites-moi que vous m'aimez encore.

MARTHE.

Si je t'aime, Marie!... oh! oui, il faut que je t'aime bien, puisque la honte n'a pas arrêté mes paroles, puisque je n'ai pas craint de rougir devant toi, puisque je t'ai dit mon secret. Ce portrait que tu as surpris dans mes mains, ce n'est pas celui de Théobald. — Tiens, regarde les noms et la date, c'est celui de Charles de Lucenay, son père, de Charles de Lucenay, — qui m'a perdue!!

MARIE.

Son père! Oh! mais alors, s'il y a un amour coupable... c'est le mien. Il ne faut pas que Théobald revienne, il ne faut pas qu'il t'accuse... Je veux lui écrire qu'ayant mieux interrogé mon cœur, et ne prenant conseil que de lui, c'est moi-même qui ai rompu le mariage... que je me refuse à toute explication; que s'il veut me répondre, je ne recevrai pas ses lettres... enfin que je renonce pour toujours à lui... Je rentre chez moi, j'ai besoin d'être seule pour rassembler mes idées et pour écrire... attends!... attends!... mes adieux à Théobald... tu les liras... tu verras que moi aussi j'ai du courage... ma mère. *Elle l'embrasse, et sort.)*

SCENE V.

MARTHE, *puis* DONATIEN.

MARTHE, *seule.*

Oui! du courage à souffrir toujours; car voilà son sort maintenant. Mon Dieu, vos mystères sont impénétrables, vos volontés terribles!... Mon Dieu! je ne veux pas blasphémer, mais pourquoi cette épreuve à mon enfant? pourquoi lui donner un amour fatal?.. N'était-ce pas assez de m'accabler, moi!.. Vous auriez dû avoir pitié d'elle au moins,

DONATIEN, *entrant, à lui-même*

Mon devoir est de tout dire, je ferai mon devoir.

MARTHE.

C'est vous, docteur!

DONATIEN.

Elle!... (*Avec effort.*) Je venais, madame...

MARTHE.

Auprès de ma fille, pour qui vous avez été si bon déjà et à qui vos soins ne manqueront jamais, j'en suis sûre.

DONATIEN.

Ni mes soins, ni mon dévouement... vous en aurez la preuve.

MARTHE.

Ah! je n'en doute pas... car vous êtes à la fois le meilleur et le plus honorable des hommes.

DONATIEN.

Madame, j'ai revu monsieur Théobald de Lestrelles.

MARTHE.

En ce moment ne me demandez pas compte de ma conduite envers lui!... Elle vous paraît odieuse, mais Marie l'a comprise, elle... Marie m'approuve.

DONATIEN.

Marie sait donc.

MARTHE.

Que je suis sa mère... Oui, j'ai dû le lui dire... Vous détournez les regards... Vous m'accusez, n'est-ce pas!

DONATIEN.

Moi, madame?

MARTHE.

Mais j'ai besoin de l'estime d'un homme tel que vous... tant qu'elle me restera je pourrai dire : Je suis malheureuse, mais je ne fus pas avilie... Notre malheur est l'œuvre d'un infâme, d'un misérable!... Ah! vous ne pouvez pas me comprendre, vous dont

la vie est sans tache, vous qui ne connaissez de ce monde que ce qu'il a de noble et de généreux.

DONATIEN.

Ah! c'en est trop, madame... ne me parlez pas ainsi... Ne m'ôtez pas mon courage, j'en ai besoin pour tout avouer, pour tout vous dire... Pauvre Marie! je veux sécher ses larmes... j'ai juré que Théobald serait son époux.

MARTHE.

Oh! mais... c'est impossible.

DONATIEN, *s'animant.*

Impossible!.. madame? ah! oui... oui, je comprends, car vous croyez cette union sacrilége, n'est-ce pas? vous vous êtes dit: Théobald de Lucenay ne peut pas épouser la fille de Marthe... de Marthe déshonorée par Charles de Lucenay.

MARTHE.

Mon Dieu! comment savez-vous...

DONATIEN.

Vous ne comprenez pas que ce terrible mystère m'ait été dévoilé?.. vous ne comprenez pas surtout que j'ose vous parler ainsi, mais il faut pourtant que le coupable fasse l'aveu de son crime.

MARTHE.

Le coupable... ah! je le connais, monsieur.

DONATIEN, *s'exaltant.*

Non, non, vous ne le connaissez pas...j'ai à justifier l'homme de bien que vous accusez... j'ai à changer en mépris, en horreur... l'estime qu'on accorde au misérable qui n'a pas su respecter celle que Dieu avait remise en ses mains pour la sauver... Vous me croyez en délire, n'est-ce pas?... En effet, madame, il faut que je n'aie pas toute ma raison pour oser vous dire, à vous qui me demandiez hier la vie de votre enfant...je vous demande aujourd'hui, moi, le bonheur de ma fille.

MARTHE, *reculant.*

Ah!

DONATIEN, *tombant à genoux.*

Oh! laissez-moi, parler, madame, laissez-moi vous dire à genoux que l'homme que vous avez le droit de maudire était fou... avant d'être criminel... laissez-moi vous dire que ce médaillon trouvé par vous, que ce portrait qui cause votre erreur, lui avait été confié par un ami, qui, le jour même, quittait Paris, la France, et lui avait dit: — C'est pour ma femme, pour mon fils. Ce médaillon perdu dans cette nuit fatale, l'affreux soupçon qu'il vous a fait concevoir... tout cela condamnait Marie... alors, alors, madame, j'ai dû parler.

MARTHE.

Ah! c'est un rêve... un horrible rêve!

DONATIEN.

Non, tout est réel, tout est vrai. Rappelez Marie, rappelez-la, car vous comprenez qu'à présent je ne peux plus vivre, moi... mais qu'avant de mourir, je veux voir ma fille heureuse. *(Bruit de voiture.)*

MARTHE.

Taisez-vous, monsieur, taisez-vous... Cette voiture qui entre dans la cour... Ah! c'est mon mari, entendez-vous, c'est mon mari qui revient.

SCENE VI.

LES MÊMES, DE LAVIEUVILLE.

DE LAVIEUVILLE, *entrant dans le plus grand désordre.*

Marthe! Marthe! on enlève Marie.

MARTHE.

Marie!

DE LAVIEUVILLE.

Oui... Georges... Georges l'entraîne... malgré ses cris.

MARTHE.

Ah! c'est pour la livrer à Saverny.

DONATIEN, *allant à Lavieuville.*

Qu'est-ce que vous avez dit, monsieur?.. On enlève Marie?

DE LAVIEUVILLE.

Oui, Georges, abusant des droits que je lui ai transmis...

DONATIEN, *hors de lui.*

Des droits... Personne ici n'a de droits sur ma fille.

DE LAVIEUVILLE.

Sa fille!

DONATIEN.

Ah! rassurez-vous, madame, je poursuivrai cet homme.. je lui disputerai notre enfant, je la disputerais à Dieu même.

DE LAVIEUVILLE, *détachant une épée de la muraille.*

Infâme! c'était toi.

MARTHE, *s'élançant entre son père et Donatien.*

Mon père!

DE LAVIEUVILLE.

Il faut qu'il meure.

MARTHE.

Il faut qu'il vive pour sauver Marie!

DONATIEN.

Oh! oui, je la sauverai... je la sauverai... *(Il sort par le fond.)*

ACTE V.

Un salon donnant sur le parc (effet de nuit).

SCENE I.

MARTHE, *seule*.

J'ai donc pu m'échapper!... me soustraire à cette horrible contrainte!... Grâces leur soient rendues à ces visiteurs empressés de saluer le retour de monsieur de Montbreuse!... Il les trouvait importuns!... lui!... moi je les bénis, ils me font libre enfin! (*Apercevant François.*) François!

SCENE II.

MARTHE, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Madame?

MARTHE.

N'avez-vous rien appris? n'avez-vous donc rien à me dire?

FRANÇOIS.

Non, madame, pas de nouvelles de mademoiselle Marie.

MARTHE.

Pas de nouvelles!... mais sait-on au moins dans quelle direction on l'a emmenée?

FRANÇOIS.

Je viens de l'apprendre à l'instant par André, le seul de tous ceux que j'ai envoyés qui ait pu retrouver les traces du carrosse.

MARTHE.

Mais voilà ce que je vous demande, une trace, un indice... parlez! parlez vite!

FRANÇOIS.

Il paraît que monsieur Georges a pris du côté de Bonnières... il est présumable même qu'il se sera arrêté à la maison de poste.

MARTHE.

Et André ne l'a pas suivie jusque-là?

FRANÇOIS.

Il ne l'a pas osé.

MARTHE.

Vous dites que c'est du côté de Bonnières? Il suffit... Attelez au cabriolet le cheval le plus rapide, et vous me conduirez par le chemin le plus court.

FRANÇOIS.

A Bonnières?

MARTHE.

A Bonnières, à Paris, hors de France, au bout du monde s'il le faut.

FRANÇOIS.

Oui, comptez sur moi, madame. (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE III.

MARTHE, *seule.*

Ah! Georges est bien décidé à tout braver pour me l'enlever! Nous verrons ce qu'il osera contre moi, puisque personne ne peut rien pour elle!... Non, personne... pas même celui qui a promis de me ramener Marie... A quel titre la réclamerait-il?... Il n'a sur elle aucun droit; il n'en doit jamais avoir! Moi seule ai le pouvoir de la protéger, de la défendre, de l'arracher des mains de Georges, de la reprendre à Saverny; si on la refuse à sa sœur, il faudra bien qu'on la rende à sa mère!... Ah! Marie!

SCENE IV.

LES MÊMES, MARIE, DONATIEN, *au fond.*

MARIE, *arrivant en courant par le fond.*

Oui! oui! Marthe, c'est moi! Ah! j'ai cru que je ne devais plus te revoir.

MARTHE.

Ne plus nous revoir!... Oh! si fait, Marie! nous ne pouvions pas être longtemps séparées. Chère enfant!... quels dangers tu as courus!

MARIE.

Ah! sans le docteur Donatien, c'en était fait de ta pauvre Marie.

MARTHE.

Ainsi, c'est à Saverny que Georges allait te livrer!... il te jetait dans les bras d'un misérable pour payer la rançon de son honneur.

MARIE.

Oui, et vaincue par la violence, enchaînée par le pouvoir qu'il avait arraché à notre père, je sentais bien qu'il fallait me résigner et, comprends tout mon malheur, en appartenant à un autre, j'aurais ignoré toujours que je pouvais sans remords aimer Théobald... Ah! mais je le sais maintenant... C'est encore monsieur Donatien qui me l'a dit... car je ne lui dois pas seulement la joie de te revoir... je lui dois le retour à l'espérance,

je lui dois le bonheur de savoir que cet amour qui est toute ma vie, n'offense ni Dieu, (*bas*) ni ma mère.

MARTHE.

Oui, mon enfant, oui, tu peux être heureuse !

MARIE.

Ah ! ce bon docteur... comment jamais le payer de tant de bienfaits?... non, à moi seule je ne pourrais pas être assez reconnaissante... Marthe, tu m'aideras.

DONATIEN, *à part.*

Ah ! j'ai ma récompense !

MARIE.

C'est que tu ne sais pas, pour me reprendre à mon ravisseur, ce qu'il a fallu de force et de courage.

DONATIEN, *à part.*

Il n'a fallu que la volonté et le cœur d'un père.

MARIE.

Mais venez... venez donc, docteur... vous voyez bien que ma sœur veut vous remercier.

MARTHE, *contrainte.*

Vous me l'avez rendue, monsieur... c'est bien.

DONATIEN.

Je vous l'avais promis, madame.

MARIE.

Comment? voilà tout ce que tu crois devoir lui dire quand il vient pour moi de braver la mort. — Oui, la mort, car Georges l'avait dit : malheur à qui se trouvera sur ma route pour me faire obstacle... et le docteur s'y est trouvé ! au risque de sa vie il s'était jeté à la tête des chevaux. Georges, aidé de ses gens, allait s'élancer sur lui, mais dans le voisinage on avait reconnu la voix de mon sauveur... De proche en proche l'alarme s'était répandue et de toutes parts les paysans accouraient au secours de celui que partout on nomme l'ami des pauvres, la providence des orphelins. — Ah ! Marthe ! c'est la force du docteur qui me protégeait, mais sa force est dans ses bienfaits passés qui m'ont créé aujourd'hui des défenseurs.

MARTHE.

Oui, le nombre des bonnes actions de M. Donatien est grand... Je sais toute la reconnaissance que les autres lui doivent.

MARIE.

Prouvons-lui la nôtre... Moi, je ne me croirai quitte envers lui que lorsque ta main aura pressé la sienne.

DONATIEN.

Ah! c'est trop, Marie! c'est trop!

MARIE.

Non... vous méritez bien mieux que cela... Si l'on consultait M. Théobald, je suis certaine qu'il serait de mon avis.

DONATIEN.

Théobald! il souffre... il attend... et je me chargerais volontiers pour lui d'un heureux message.

MARIE.

Vraiment? Eh bien! je vais lui écrire... Tu le permets?

MARTHE.

Oui, à toi, Marie, de réparer le mal que je lui ai fait involontairement.

MARIE, *bas.*

Pendant ce temps-là, dis quelques bonnes paroles à M. Donatien... Il va te croire ingrate, lui qui s'imagine n'avoir sauvé que ta sœur... S'il savait que c'est ta fille, que penserait-il de toi?

MARTHE, *à part.*

En effet, pour qu'elle ne soupçonne pas, je dois avoir le courage de lui adresser la parole. (*Haut.*) Monsieur Donatien!

DONATIEN, *timidement.*

Madame.

MARTHE.

Je vous dois un remerciement.

MARIE, *à part.*

A la bonne heure! (*Elle écrit.*)

DONATIEN, *à mi-voix.*

Je ne demande qu'un pardon.

MARTHE.

Ma mémoire est fidèle, monsieur; ce que vous doit Marie ne s'en effacera jamais!

DONATIEN, *de même.*

J'ai donné dix-huit années de ma vie en expiation du passé, je me disais : Elles me seront comptées peut-être! Je me trompais, madame; l'expiation, c'est d'aujourd'hui qu'elle commence.

MARTHE.

D'aujourd'hui?

DONATIEN.

Oui, et celle que je vais éternellement subir est la plus cruelle que l'on puisse infliger à un coupable tel que moi.

MARTHE.

Ah! vous voulez parler de votre exil?

DONATIEN.

Non, madame, je n'ai pas le droit de m'exiler, car votre frère vous menace toujours et peut la perdre, elle. Il faut qu'il me trouve sans cesse entre vous deux et lui. Non — pour moi le courage n'est pas dans l'exil... il est au contraire dans ma persistance à rester près de vous, à contempler autour de moi dans toutes les familles, une félicité qui me rendra mon isolement plus affreux. — Ah ! s'épuiser à veiller jour et nuit sur son enfant, lui abandonner sa fortune pour l'enrichir, donner sa vie pour la sauver, on appelle cela des sacrifices, c'est du bonheur, madame. Mais se savoir près de sa fille... l'aimer avec délire et se résigner à rester un inconnu pour elle, la voir passer devant soi et ne pas l'arrêter pour lui demander une caresse... Se condamner à ne jamais lui dire : Je suis ton père, voilà le malheur ! voilà le sacrifice ! voilà l'expiation !

MARTHE.

Ah! je vous crois!... vous êtes bien malheureux.

DONATIEN.

Ce châtiment, je l'accepte, madame! puisse-t-il un jour me mériter votre pardon !

MARTHE.

Si les prières d'une pauvre femme qui souffre et pleure en voyant vos remords peuvent monter jusqu'à Dieu, s'il faut pour désarmer sa justice que votre victime elle-même demande grâce pour vous... je vous le promets... je vous le jure, vous serez pardonné.

MARIE, *à part.*

J'ai bien vu... elle ne lui a pas même donné la main. *(Haut.)* Monsieur Donatien, voici ma lettre, elle n'est pas fermée. (*A Marthe.*) Tu peux la lire.

MARTHE.

C'est inutile... de toi, Marie, il ne peut venir que de pures inspirations, que d'innocentes pensées.

DONATIEN.

Madame... ma... mademoiselle Marie... je vous quitte, mais au revoir; oui, au revoir.

MARIE.

Ah ! vous ne partirez pas ainsi !... Madame de Montbreuse ne vous a pas encore remercié !... Au fait! elle pense peut-être que

c'est à moi de tout acquitter. C'est juste!... je payerai pour deux en vous embrassant.

DONATIEN.

Vous, Marie? (*A part.*) Un baiser d'elle!

MARIE.

Vous me le rendrez le jour de mon mariage.

DONATIEN, *à part.*

O mon Dieu! elle disait bien... vous m'avez pardonné. (*Marthe cédant à son émotion tombe sur un siége et essuie ses larmes.*)

SCENE V.

LES MÊMES, GEORGES.

GEORGES.

Ma sœur!

MARTHE *et* MARIE!

Georges!

DONATIEN, *entoure vivement Marie de ses bras.*

Oh! rassurez-vous.

GEORGES.

Je ne viens pas vous redemander Marie.

MARTHE.

Et cependant vos regards sont menaçants, Georges. Que voulez-vous donc?

GEORGES.

Je viens me venger.

MARIE, *avec terreur.*

Oh!

DONATIEN.

Ne craignez rien... Je suis là... vous êtes bien protégée

GEORGES, *à Marthe.*

Oui! me venger de vous et de votre amant!

MARIE, *indignée.*

Son amant!

MARTHE.

Georges! vous êtes bien infâme!

DONATIEN.

Prenez garde, monsieur, je ne vous ferai pas grâce deux fois.

GEORGES, *désignant Donatien.*

Où aurait-il puisé l'audace de t'obéir, cet homme, et de lutter contre moi pour Marie si ce n'était son père?

MARIE.

Mon père! (*Elle court à Marthe, qui est retombée sur le fauteuil et qui cache son visage dans ses mains. Marie pleure avec elle.*)

GEORGES.

Oh! j'ai deviné juste, n'est-ce pas? Je savais bien que ma vengeance serait éclatante, terrible, et il la faut ainsi à mon espérance détruite, à mon honneur perdu, à mon amour pour jamais brisé... J'ai écrit à monsieur de Montbreuse que j'avais à lui dénoncer le déshonneur de la famille... il va venir, je l'attends!

MARTHE.

Ah! je suis perdue!

DONATIEN, *voulant s'élancer sur Georges.*

Il ne parlera pas, madame; je vous en réponds, il ne parlera pas.

SCENE VI.

LES MÊMES, DE LAVIEUVILLE, *venant de la droite.*

DE LAVIEUVILLE.

Sortez! monsieur.

GEORGES.

Mon père!

DE LAVIEUVILLE.

C'est devant moi que monsieur de Montbreuse a lu votre lettre, Georges, et je viens y répondre... Va, Marthe, emmène Marie, et laisse-moi seul avec mon fils. — Laissez-nous (*à Donatien, qui hésite*), je le veux.

DONATIEN, *à part, en sortant par le fond.*

Je ne m'éloignerai pas d'ici tant que Georges y restera.

SCENE VII.

DE LAVIEUVILLE, GEORGES.

GEORGES.

Vous me ferez grâce, je l'espère, de reproches et de menaces inutiles. Vous n'essayerez pas de me parler en faveur de Marthe, mes volontés sont inébranlables, rien ne peut changer ma résolution.

DE LAVIEUVILLE.

Vous parlez de vos volontés, Georges... vous ne savez pas encore quels sont mes ordres... Attendez!... (*Il va fermer les portes.*)

GEORGES.

A quoi bon ces précautions, ces lenteurs ?

DE LAVIEUVILLE.

Il faut que personne n'entende ce que va dire le père qui ne peut plus vivre au fils qui doit mourir.

GEORGES.

Mourir !

DE LAVIEUVILLE.

Oui, Dieu qui nous a jugés, nous condamne l'un et l'autre, moi pour ma faiblesse de père et vous à cause de votre indignité de fils. (*Il pose deux pistolets sur la table.*)

GEORGES.

Ah ! mais c'est de la démence.

DE LAVIEUVILLE.

Eh bien ! de la démence... c'est ce que vous deviez attendre de ma part, vous qui avez voulu me faire interdire.

GEORGES.

Je ne souffrirai pas que ces armes restent en vos mains.

DE LAVIEUVILLE.

Georges !... si vous faites un pas, je me tue et je vous rends parricide.

GEORGES, *comme cloué sur place.*

Parricide !

DE LAVIEUVILLE.

Vous voulez, dites-vous, dénoncer à M. de Monbreuse le déshonneur de Marthe... mais vous ignorez donc que c'est sur moi que doit retomber son mépris... oui, sur moi qui ai commandé le mensonge, qui ai forcé ma fille à tromper son mari pour cacher notre honte... vous voulez me forcer à rougir devant lui... je ne m'y résigne pas, moi !... Votre vengeance sera trompée, Monbreuse ne saura pas le malheur de cette femme .. Il ne verra pas l'humiliation d'un père.

GEORGES.

Mais alors même que je consentirais à me taire... il a reçu ma lettre... elle lui promet une révélation ; il l'exigera... Vous voyez bien qu'il ne me reste aucun moyen de l'éviter.

DE LAVIEUVILLE.

Il vous reste le silence de la tombe... dans votre existence de prodigalité et de débauche, il est impossible qu'il ne se trouve pas quelque chose d'assez infâme pour expliquer votre mort... pour justifier mon désespoir. Je vais vous donner l'exemple du

courage, à vous que je devrais maudire, à vous cette arme, à moi celle-ci ; imitez-moi, mon fils ! (*Il dirige un pistolet sur son front.*)

GEORGES.

Non ! cela ne sera pas ! (*Il veut détourner le coup qui part.*) Ah !.. blessé ! (*Il va tomber sur un divan à gauche.*)

DE LAVIEUVILLE.

Oh ! qu'ai-je fait ? qu'ai-je fait ?

SCENE VIII

LES MÊMES, MARTHE, MARIE, *puis* DONATIEN.

MARIE.

Mon père !

MARTHE.

Georges !.. du sang !...

DONATIEN, *entrant par le fond.*

Un meurtre ici !

DE LAVIEUVILLE.

Oh ! je ne l'ai pas tué !.. n'est-ce pas ? je ne l'ai pas tué ! (*Il tombe sur un fauteuil à droite.*)

MARTHE, *à Donatien.*

A tout prix, monsieur, sauvez-le...

DONATIEN, *bas à Georges.*

Votre existence est en mes mains... vous voulez tous nous perdre... si je tarde un instant, votre mort nous sauve tous... mais je suis médecin, je ferai mon devoir.

THÉOBALD, *paraissant au fond, à part.*

Mon Dieu, arrivé-je trop tard ?

DONATIEN, *haut et à M. de Lavieuville.*

Rassurez-vous, monsieur, il vivra...

GEORGES, *à lui-même.*

Ah ! vivre ! vivre déshonoré !! Saverny !... Saverny !...

THÉOBALD, *s'avançant.*

Monsieur de Saverny est mort !

GEORGES.

Mort !

THÉOBALD.

Il avait accepté mon défi... le sort des armes lui fut contraire, et c'est en expirant qu'il m'a remis pour vous cet écrit.

MARIE, *à part.*

Rendu par lui. (*Georges, rassemblant ses forces, sonne, François paraît.*)

TOUS.

Que fait-il?

GEORGES.

Monsieur de Montbreuse sait déjà qu'il y a un déshonneur dans la famille... Il faut qu'il sache que le seul coupable, c'est moi.

TOUS.

Lui!

GEORGES, *à François.*

Cette lettre renferme l'aveu de mon crime, portez cette lettre à monsieur de Montbreuse.

DE LAVIEUVILLE, *se levant.*

Docteur! docteur, vous m'avez dit que vous répondiez de sa vie..

DONATIEN.

Demain je pourrai quitter ce pays; car demain monsieur Georges sera sauvé.

MARIE, *à Donatien.*

Partir! vous!... Ah! partout où vous serez mes vœux vous suivront...

MARTHE.

Oui, pour vous les vœux de Marie et les prières de Marthe... (*Donatien est au fond entre Marthe et Marie, Théobald est à droite. De Lavieuville s'est rapproché du divan, sur lequel est tombé Georges. A la vue de son père, Georges s'incline comme s'il demandait grâce. De Lavieuville ému tend à Georges une main que celui-ci couvre de baisers.*)

FIN.

Paris. — Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

ALLONS BATTRE MA FEMME

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR

MM. LEFRANC ET MARVILLE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre des Variétés, le 25 octobre 1851.

Distribution de la pièce.

ROLAND.	MM.	Moreau-Sainti.
CÉSAR, ami de Roland.		Kopp.
MACLOU, amoureux de Périnette.		Charier.
CATHERINE, riche fermière, femme de Roland.	Mlles	Boisgontier.
PÉRINETTE, nièce de Catherine.		Virginie Duclay.
Villageois et villageoises.		

La scène est dans un village.

ALLONS BATTRE MA FEMME.

Une salle de ferme, ouverte au fond sur une cour fermée par une palissade à hauteur d'appui, derrière laquelle on voit la campagne. — Dans cette cour plusieurs sacs de blé adossés à la palissade. — Une armoire à gauche ; au premier plan, une petite table à droite ; au fond à gauche, un dévidoir ; au fond à droite, une lourde échelle. — A droite, une porte, du premier au deuxième plan. — Au premier plan un petit miroir suspendu. Dans le pan coupé de droite, une grande cheminée, au-dessus de laquelle est collée une image de l'Enfant prodigue. — Dans le pan coupé de gauche, une porte, au-dessus, la porte d'un grenier, à la hauteur d'un entre-sol : dans cette porte, une lucarne. — A gauche, contre l'armoire et adossé au mur, un guéridon avec papier, plumes et encre. — Un balai de bouleau près de la cheminée. — (Toutes les indications sont prises du spectateur.)

SCÈNE PREMIÈRE.

PÉRINETTE, *seule, puis* MACLOU.

MACLOU, *du grenier à gauche et hors la vue du spectateur.*

Ohé ! Périnette, ohé !...

PÉRINETTE, *arrivant du fond.*

Tiens, c'est Maclou !... qui est en train de vanner dans le grenier... (*Imitant le cri de Maclou.*) Ohé ! Maclou ! ohé !

MACLOU, *paraissant à la lucarne du grenier.**

Me voilà !... c'est-y le moment ?

PÉRINETTE.

De quoi ?

MACLOU.

De faire ma demande.

PÉRINETTE.

Quelle demande ?

MACLOU.

A votre tante... par rapport à notre mariage.

PÉRINETTE.

Pourquoi faire, puisque nous nous aimons ?

MACLOU.

C'est égal... M. le curé m'a dit comme ça qu'il ne nous marierait pas sans le consentement par écrit de dame Catherine... alors...

PÉRINETTE.

Alors ça me regarde.

MACLOU.

Ah !

* Maclou, Périnette.

PÉRINETTE.

Je me charge d'obtenir le papier.

MACLOU, *désappointé.*

Eh bien, et moi ?

PÉRINETTE.

Toi, tu viendras quand je t'appellerai.

MACLOU.

Cependant... (*On entend la voix de Catherine.*)

PÉRINETTE, *vivement.*

Voilà ma tante !

MACLOU.

Oh !... (*Il referme la lucarne et disparaît.*)

PÉRINETTE, *seule.*

Et maintenant, attention... il s'agit de lui présenter ça adroitement.

SCÈNE II.

CATHERINE, PÉRINETTE.

CATHERINE, *entrant par la droite avec son mantelet sur le bras.* *

Eh bien ! Périnette, la carriole est-elle prête? (*Elle pose son mantelet sur la table, et finit de s'arranger devant le petit miroir à droite.*)

PÉRINETTE.

Oui, ma tante.

CATHERINE.

Je devrais déjà être chez Jean Leblond.

PÉRINETTE.

Jean Leblond ?

CATHERINE.

Eh ! oui, le charpentier... le plus fort homme des environs... Il n'y a que lui qui puisse relever la vanne du moulin, si bien engagée qu'elle met en défaut la bonne volonté de tous nos travailleurs, et après l'orage de cette nuit, si elle n'est pas relevée à temps... l'eau peut nous inonder d'un moment à l'autre.

PÉRINETTE.

Pauvre tante !... elle surveille tout... elle suffit à tout !

CATHERINE.

Il le faut bien... Ne suis - je pas seule... abandonnée... sans secours... sans protection !

PÉRINETTE, *à part.*

Bon !... v'là le joint... (*Haut et observant l'effet qu'elle produit.*) Le fait est que vous auriez joliment besoin d'avoir ici un homme actif, solide... pour vous aider... j'y pensais encore ce matin.

CATHERINE.

Ah !

* Périnette, Catherine.

PÉRINETTE.

Oui, je me disais : Cette pauvre tante... elle s'est débarrassée de son mari... très-bien... c'était un grand faignant, qui la tourmentait, qui l'asticotait... je comprends ça... Eh bien, mais, si je me mariais, moi... ça serait peut-être le moyen de nous procurer l'homme dont nous avons un si pressant besoin...

CATHERINE, *ironiquement.*

Tiens, tiens, tiens!... Et quel est celui que Mademoiselle a choisi?

PÉRINETTE.

Oh! un garçon bien doux, bien tranquille... pas trop malin... mais piocheur .... et comme c'est justement ce qu'il faudrait à la ferme, je lui ai répondu : Écoute, Maclou...

CATHERINE.

Ah! c'est Maclou!...

PÉRINETTE.

Oui, je lui ai répondu... (*câlinan* : j'en parlerai à ma petite tante, et si elle consent...

CATHERINE, *vivement.*

Très-bien!... mais elle ne consent pas... (*avec colère*) et elle ne consentira jamais!... (*Elle remonte.*)

PÉRINETTE, *stupéfaite, passant à droite.*

Oh!...

CATHERINE.*

Se marier! la belle affaire!... comme si mon exemple ne devait pas t'éclairer!

PÉRINETTE.

Mais tous les hommes ne se ressemblent pas.

CATHERINE.

Je te dis que si... tous menteurs, ivrognes, libertins.

PÉRINETTE, *pleurant.*

Justement que j'avais choisi ce pauvre Maclou, parce qu'il est un peu bête et que je suis sûre de le mener...

CATHERINE.

Allons donc!... il y a des bêtes... féroces, que l'on ne mène pas... Roland aussi avant la noce jouait au doucereux avec moi, et après... Mais qu'est-ce qui ne s'y serait pas laissé prendre?...

PÉRINETTE, *finement.*

Il était si joli homme!

CATHERINE.

N'est-ce pas?... Il y a trois ans... quand il passa dans le pays comme peintre d'ornements... Je le vois encore... son chapeau de côté... une petite impériale au menton qui lui allait à ravir... un bel habit bleu avec des boutons d'or, et à la main une petite badine qu'il brandissait d'un air si galant!...

* Catherine, Périnette.

PÉRINETTE.

Ah ! mon Dieu ! ma tante, comme vous vous en souvenez !...

CATHERINE, *changeant de ton.*

Vous êtes une sotte, Mademoiselle, c'est pour que vous compreniez mieux... Enfin, je l'épouse malgré mes parents, et au bout d'un mois, il faisait le diable à la maison, jurait, tempêtait, courait après mes servantes... et se grisait...

PÉRINETTE.

Tous les jours?

CATHERINE.

Quelquefois plus.

AIR : *Du Carnaval de Béranger.*

Je l'menaçai de toute ma colère...
« Colèr' de femm', me dit-il ... on en rit. »
D'chercher dans l'eau la fin de ma misère.
Tu ne sais pas ce qu'il me répondit ?
« Si vous cherchez la mort dans la rivière,
Moi qui crains l'eau je n'saurais l'empêcher...
J'tez vous plutôt dans un tonneau d'madère,
Et je m'engag', Madame, à vous r'pêcher. »

Tant il y a que le second mois il m'injuriait, et que le troisième, il me... *(Elle fait le geste de battre.)*

PÉRINETTE.

Ah ! l'horreur !

CATHERINE.

Heureusement que, grâce à mon contrat de mariage, je tenais les cordons de la bourse... Si bien qu'un jour de grande explication... j'étais exaspérée, je lui dis : Monstre, sors d'ici, que je ne te revoie jamais... et je te donnerai tout ce que tu voudras ! — Ce que je voudrai, qu'il me répond... tu consens à m'héberger à distance... ça me va. — Oui, va-t-'en, va-t-'en... et plus tu seras loin, plus ta pension sera forte... — Combien par lieue?... Trois francs... ça va-t-il?... — Oui...—Payables tous les mois?...—Oui...—Adopté... — Séance tenante nous signons les conventions... et, le lendemain, il partait pour Perpignan !

PÉRINETTE.

Pour Perpignan ?

CATHERINE.

Pardi ! la ville la plus éloignée... mais je lui aurais accordé l'Amérique !... Il y a deux ans de ça, ma petite, et ce n'est que depuis, que j'ai goûté un peu de repos... un peu de tranquillité... et après une pareille épreuve, j'autoriserais ton mariage !.. Je te livrerais en pâture à un autre Roland, sans doute ?... Un Roland furieux... Oh ! non, non !

PÉRINETTE.

Eh ! mon Dieu ! ma tante, qui sait... depuis le temps, mon oncle s'est peut-être corrigé.

CATHERINE.

Lui... Ah ! ben, oui !...

PÉRINETTE.

Il reviendra peut-être à vous, soumis, repentant, amoureux...

CATHERINE.

Amoureux !... lui !... Eh bien, ce jour-là... je te donnerai mon consentement.

PÉRINETTE.

Par écrit, et avec votre paraphe ?

CATHERINE.

Avec mon paraphe... mais d'ici là, n'y compte pas.

PÉRINETTE.

Pauvre Maclou !

CATHERINE, *allant reprendre sur la table à droite, son mantelet qu'elle met.* *

Et maintenant, à vos occupations, Mademoiselle, car vous êtes là à me retenir, et peut-être ne trouverai-je plus Jean Leblond.

PÉRINETTE.

Mais, ma tante...

CATHERINE.

Plus un mot, Mademoiselle, vous êtes mineure... et jusqu'à vingt ans vous m'obéirez.

ENSEMBLE.

AIR : *De la valse de Giselle.*

CATHERINE.

Soumettez-vous, vous êtes en tutelle ;
De commander il n'est pas encor' temps,
Car pour avoir des volontés mamselle,
Vous voudrez bien attendre vos vingt ans.

PÉRINETTE.

Obéissons, car je suis en tutelle,
De commander il n'est pas encor temps,
Vit-on jamais une loi plus cruelle,
Quand donc, hélas ! aurai-je mes vingt ans !

(*Catherine sort par le fond.*)

SCÈNE III.

PÉRINETTE, *seule.*

Jusqu'à vingt ans !... Deux ans à attendre !... c'est affreux ! D'un autre côté espérer le retour de mon oncle... de mon oncle amoureux et repentant !... Elle a raison... c'est absurde ! lui qui est intéressé à rester bien loin... bien loin... Trois francs par lieue ! il ne consentira jamais à se ruiner pour faire mon bonheur... Mais ce n'est pas une raison pour ne pas faire le ménage... (*Elle sort par la droite.*)

* Périnette, Catherine.

SCÈNE IV.

ROLAND, CÉSAR, *puis* PÉRINETTE.

Roland et César entrent par le fond à droite : ils ont des sacs militaires sur le dos. — Roland a à la main une grosse canne. *

ENSEMBLE.

AIR : *Et, youp, youp, youp.*

Et, youp, youp, youp, tra la, la, la, la, } (*bis*).
Et, youp, youp, youp, tra la, la, la, la, }
Tra, la, la,

ROLAND.

Trop indulgent époux,
De quelqu' démon femelle,
A des sentiments doux
Veux-tu ram'ner ta belle ?...
Crétin (*ter.*),
Cueille vite un rotin !
(*Faisant le moulinet avec sa canne.*)
Et, youp, youp, youp, à ce geste-là
Dans ton ménag' la paix renaîtra :
Et, youp, youp, youp, à ce geste-là,
La bonne humeur chez toi reviendra...
J'te dis qu'ça.

CÉSAR.

Mari broyant du noir
Près d'un' femme coquette,
Qui sans chagrin n'peut voir
Ce qui t'pouss' sur la tête...
Crétin (*ter.*) !
Ecras' moi vite un grain !
(*Faisant le geste de boire.*)
Et, youp, youp, youp, à ce geste-là,
L'inconvénient se dissipera...

ENSEMBLE.

Et, youp, youp, youp, à ce geste-là,
La bonne humeur chez toi reviendra...
J'te dis qu'ça.

PÉRINETTE, *revenant.* **

Cette voix !... Mais je ne me trompe pas... c'est lui ! (*A Roland.*) C'est vous ?...

ROLAND.

Tiens ! c'est ma petite nièce !

CÉSAR.

Tiens ! c'est sa petite nièce !

ROLAND.

Bonjour, ma petite nièce !

CÉSAR.

Bonjour, sa petite nièce ! (*César va porter son sac au fond.*)

* César, Roland.
** César, Roland, Périnette.

ROLAND.

Permets que je dépose sur ce chaste front...

PÉRINETTE.

Avec plaisir... (*Elle se laisse embrasser.*)

CÉSAR, *s'avançant.*

Permettez que je dépose sur ce chaste front. (*Roland le repousse et lui donne son sac.*)

PÉRINETTE.

Ah ! mais non, je ne vous connais pas, vous...

CÉSAR, *à Roland.*

Elle est bonne !... elle dit qu'elle ne me connaît pas... c'est à crever de rire... (*Il va porter le sac de Roland au fond, à côté du sien.*)

ROLAND.

Comment ! tu ne connais pas César, mon meilleur ami?... Ah ! ça tient peut-être à ce que tu ne l'as jamais vu...

CÉSAR, *du fond.* *

Ça doit tenir à ça...

ROLAND.

Permets-moi de te le présenter... Ici, César... (*César redescend au milieu.*) Halte !... un aimable vaurien... ex-brigadier au 3e chasseurs... après sept ans de service... ce qui lui promettait le plus brillant avenir...

CÉSAR.

Mais qui a consenti à briser sa carrière, à boucher son avancement, uniquement pour suivre son ami Roland, et folâtrer avec lui par terre et par mer...

ROLAND, *continuant, à Périnette.*

Au moral, le caractère le plus égal, quand il est à jeun... et au physique, une tête de veau sur des épaules de sanglier.

CÉSAR.

Farceur !... Satané farceur !...

ROLAND, *lui donnant une tape sur le ventre.* **

Saluez, César !... (*César recule et passe à gauche.*) Du reste, un cœur de séraphin, et un dévouement de caniche, je me plais à le proclamer...

CÉSAR.

Oh ! oh ! oh ! Voilà comme il m'a séduit !... (*Lui donnant un grand coup de poing sur l'épaule.*) Syrène, va !

ROLAND.

Aïe ! prends donc garde à mon rhumatisme.

CÉSAR, *riant.*

Suite d'une jeunesse un peu... jeune !... (*Sérieux.*) C'est bon... on aura des égards.

PÉRINETTE.

Seigneur Dieu !... Mais qui vous ramène ici, mon oncle ?...

* Roland, César, Périnette.

** César, Roland, Périnette.

ROLAND, *ironiquement.*

Ce qui me ramène, petite, ce qui ramène... (*Chantant avec un ton sentimental affecté.*)

AIR : *De Téniers.*

Je viens trouver une épouse chérie,
Qui me voyant va pleurer de bonheur,
Sans aucun doute ; et son âme attendrie
Me garantit des jours pleins de douceur.
Plus de dispute, avec ell' plus d'chicane,
Son doux accueil saura me captiver.
(*Changeant de ton brusquement.*)
Mais c'est égal, j'ai toujours pris ma canne ;
On ne sait pas ce qui peut arriver.

(*Parlé.*) N'est-ce pas César ?... *Tous deux, achevant l'air.*

Sait-on jamais ce qui peut arriver.

Sur la ritournelle, Roland fait le moulinet avec sa canne, et la jette à César, qui va la mettre contre l'armoire à gauche.

PÉRINETTE.

Comment?

ROLAND, *s'animant.*

Dame ! c'est donc à dire qu'on m'aurait chassé du temple de l'Hyménée, et que je devrais dire merci !... merci !

PÉRINETTE.

Mais c'est vous-même qui avez consenti...

ROLAND.

Je ne dis pas... Au premier abord, ça m'avait séduit : dévorer les jaunets de son épouse, loin du domicile de la susdite, ça a quelque chose de flatteur... mais plus tard on réfléchit... on se sent humilié... froissé... n'est-ce pas, César ?

CÉSAR.

Le fait est qu'à Perpignan il avait l'air froissé.

ROLAND.

Et je l'étais... Ah ! ma chère Dulcinée, vous êtes une femme de prévoyance... à ce qu'il paraît... Comment, à l'époque de notre mariage... quand j'y allais de tout cœur... vous, vous faisiez sournoisement insérer dans notre contrat trois lignes... trois gredines de lignes qui vous donnaient le droit de flanquer votre chéri à la porte, ou de lui couper les vivres, à son choix !.. et il ne s'en vengerait pas, ce pauvre bichon ?...

PÉRINETTE.

Mais, mon oncle !

ROLAND.

Mon plan fut bientôt fait... Je me dis : M'en retourner tout de suite près de ma femme, pour lui faire passer un mauvais quart d'heure, ce serait bête... Elle suspendrait ma pension, et je me verrais pris par la famine... tandis qu'en me privant pendant quelque temps des douceurs de l'existence, je peux faire des économies, et quand j'aurai amassé un boursicot suffisant, je viendrai le manger près d'elle... voilà !... Tous les

ans, à Pâques, j'aurai l'agrément de pouvoir faire endiabler mon épouse pendant quinze jours de vacance... ce sera mon luxe, ma jouissance, mon petit rattrapage.

PÉRINETTE.

Mais c'est affreux!

CÉSAR, *assis à gauche.*

C'est affreux?... mais c'est fort doux.

ROLAND.

Et j'ai exécuté la chose à la lettre..... demande à César..... Nous en sommes-nous imposé, des privations!... même qu'il y a des dimanches où j'ai bu de l'eau.

CÉSAR.

Et pas de Seltz, encore.

ROLAND.

Mais au bout d'un an (*tirant un sac de sa poche et frappant dessus*), voilà ce qui m'a poussé dans le gousset... Alors, en route... César! (*César se lève.*) gauche, droite! et nous y sommes! et nous allons faire les cent coups et le tremblement!... et nous allons piller!... et nous allons saccager l'établissement, que ce sera une vraie bénédiction!... Attention!... ça va être gai...

PÉRINETTE, *avec effroi.*

Oh! mon Dieu! ma tante qui est déjà furieuse contre vous.

ROLAND.

Silence, petite!...

CÉSAR.

Silence, petite!...

ROLAND.

Où est-elle, ta tante?

PÉRINETTE.

Chez Jean Leblond, ici près.

ROLAND, *à César.*

César, ma femme qui est chez Jean Leblond... comprends-tu?

CÉSAR.

Oui, oui, oui!... c'est-à-dire... non.

ROLAND.

Animal! ça signifie que nous sommes les seuls maîtres de la place. (*Périnette remonte et va regarder au fond avec inquiétude.*)

CÉSAR.

Ah! oui!... ah! je saisis... où est la cave?

ROLAND.*

Attends!... d'abord faut mettre le couvert... eh! vite, vite, la table. (*Tout en chantant le refrain de leur entrée, ils apportent la table de droite et la placent au milieu du théâtre.*) Allons, garçon... Périnette, une nappe, de la vaisselle... Si je me souviens, la chose doit nicher ici. (*Il va à l'armoire à gauche.*)

PÉRINETTE, *redescendant à droite.* **

Bonté divine! le linge fin! le couvert des grands jours!

* Périnette, César, Roland.
** Roland, César, Périnette.

ROLAND, *près de l'armoire.*

Eh bien !... quelle plus belle occasion ? Quand Ulysse revint chez Pénélope... l'histoire dit qu'elle le servit dans de la porcelaine de Sèvres.

PÉRINETTE, *résistant.*

D'ailleurs, je n'ai pas la clé.

ROLAND.

Faible obstacle, ma nièce chérie... (*Il prend son bâton de voyage, l'introduit dans le panneau de l'armoire.*) Avec ça que ça bâille !...

CÉSAR, *à Périnette.*

Puisque ça bâille...

ROLAND, *se servant de son bâton comme d'un levier et faisant sauter la serrure.*

Tiens !

PÉRINETTE, *se révoltant et allant à lui.* *

Ah ! c'est trop fort ! et je ne dois pas souffrir !... (*Elle veut empêcher Roland de fouiller dans l'armoire.*)

ROLAND, *la repoussant doucement.*

Hein !... de la rébellion contre ce petit nononcle ?

PÉRINETTE.

Mais je ne veux pas... ça ne se peut pas !...

ROLAND, *passant des assiettes à César par-dessus la tête de Périnette.*

A toi, César !

PÉRINETTE.

Non, non !

ROLAND, *continuant à dévaliser l'armoire.*

Tu vas causer un malheur !... c'est du fragile, ma chérie !... (*César prend les assiettes.*)

PÉRINETTE, *courant après César.*

Ça m'est égal !

CÉSAR, *fuyant devant elle.*

Tu ne m'attraperas pas, Nicolas... (*Il fait un faux pas et laisse tomber les assiettes, qui se brisent.*) Oh ! là ! là !

ROLAND, *froidement à Périnette.*

Je te le disais bien. (*Il prend d'autres assiettes, des couverts et des verres, qu'il met sur la table.*)

PÉRINETTE, *s'arrêtant et désespérée.*

C'est fait de nous ! (*Elle remonte au fond.*)

ROLAND, *continuant à mettre le couvert.*

Crois-moi ! ne te mêle plus de rien... et toi, César, du vin... vite, il est temps.

PÉRINETTE, *redescendant à gauche.* **

Quoi ! vous oseriez, sans la permission de ma tante...

* Roland, Périnette, César.

** Périnette, Roland, César.

ROLAND, *riant.*

Ah! ah! ah! sans la permission... le mot est joli... (*à César.*) le trouves-tu joli?

CÉSAR.

Très-joli... où est la cave? (*Il allume un bougeoir à la cheminée.*)

ROLAND.

Au fond de la cour, le tas à droite... c'est du Beaune, et, comme je suis parti depuis deux ans... il a eu le droit de vieillir.

PÉRINETTE.

Ah! çà, c'est donc pour tout de bon?

ROLAND.

Non! c'est pour de rire.

CÉSAR.

J'y vole! (*Fausse sortie.*)

ROLAND.

A propos... (*César revient.*) si tu rencontres dans la cour quelques poulets oisifs... quelques pigeons flânant...

CÉSAR.

Connu! faut rien laisser traîner. (*Fausse sortie.*)

ROLAND.

Ah! (*César s'arrête.*) tu passeras en même temps chez tous les garnements de l'endroit... les vieux, les solides, et tu les inviteras au festin.

PÉRINETTE.

Seigneur Dieu! que va dire ma tante?

ROLAND, *langoureusement.*

Elle dira que j'ai dû bien souffrir... puisque j'ai tant besoin de me restaurer.

CÉSAR.

Oh! que nous avons donc besoin de nous restaurer!...

ROLAND, *changeant de ton.*

Allons, César!... charge à fond sur le cachet vert! pas accéléré...

CÉSAR.

Arche!... chasseurs en avant!... (*Il ramasse deux tessons d'assiettes, s'en sert en guise de castagnettes, et sort par le fond en chantant le refrain de l'entrée. Roland l'accompagne en frappant sur la table avec des couteaux.*)

SCÈNE V.

PÉRINETTE, ROLAND.

ROLAND, *achevant de mettre le couvert.**

Dis donc, mon petit ange, balaie les tessons... ça te distraira.

PÉRINETTE, *allant prendre un balai contre la cheminée et balayant, tout en pleurant.***

Ah! mon oncle... c'est bien mal!

* Périnette, Roland.

** Roland, Périnette.

ROLAND, *regardant le couvert.*

Là! voilà l'affaire... Ah! çà, mais il ne fait pas chaud, ce matin... (*Allant à la cheminée.*) Périnette! du bois, du petit bois!

PÉRINETTE, *outrée.*

Du bois?... je n'en ai pas. (*Elle s'assied à droite.*)

ROLAND.

Hein? nous avons de l'humeur?... Si tu savais comme ça te détériore le physique... (*Il aperçoit au fond le dévidoir et le soulève.*) Ah! tu n'as pas de bois... (*Il le met en pièces.*) Voilà comme on fait des fagots dans mon pays.

PÉRINETTE, *se levant et courant à lui.*

Le dévidoir de ma tante!

ROLAND, *allant mettre dans la cheminée les morceaux du dévidoir, chantant.**

« Nous n'irons plus au bois
» Les lauriers sont coupés. »

(*Revenant à Périnette, qui est allée s'asseoir à gauche et qui pleure.*) Eh bien!...tu pleures, chérie! (*Avec sentiment.*) Voyons! qu'est-ce que tu as?... conte-moi tes peines... comme autrefois... quand tu étais petite fille et que tu m'appelais ton papa Roland.

PÉRINETTE, *avec humeur, se levant.*

Laissez-moi tranquille... (*Pleurant à demi et avec reproche.*) Dans ce temps-là vous m'aimiez.

ROLAND.

Et je t'aime toujours... parole!... Je n'ai jamais oublié que ton père... c'était un ami, celui-là... un vrai... il me faisait bien de la morale par ci, par là, mais il me prêtait de l'argent... ça compensait... même qu'une fois je lui ai sauvé la vie.

PÉRINETTE, *étonnée.*

Vous?

ROLAND.

Un peu! C'était un jour que j'avais l'air de douter de son affection... ça le mit en fureur — et il s'écria :

AIR : *De Turenne.*

Pour te convaincr', cœur plein de défiance,
Veux-tu, pour toi, que je me jette à l'eau,
Ou qu'à tes yeux dans le feu je m'élance,
Et là dessus il part comme un oiseau.
Mais je l'retiens en lui disant : tout beau!
Car maintenant, vieux, que je t'apprécie,
Prêt'moi dix francs, et vis... j'aime mieux ça.
Il m'les prêta, se calma, m'embrassa...
Ainsi je lui sauvai la vie.
C'est comm'ça qu'j'ai sauvé sa vie.

Brave homme! dire que je ne lui ai jamais rendu ces dix francs-là... Mais ça se retrouvera... je te ferai un cadeau... des boucles d'oreilles... hein?.. ça va-t-il?.. le jour de tes noces?.. Ah! ça te va!.. (*Il s'est assis sur le bord de la table.*)

* Périnette, Roland.

PÉRINETTE.

Mes noces! Ah! ben... c'est pour le coup qu'elles sont loin.

ROLAND.

A cause?

PÉRINETTE, *pleurant.*

C'est bien à c't' heure que ma tante ne voudra pas que j'épouse Maclou.

ROLAND.

Maclou?.. qu'est-ce que c'est que ça... Maclou?

PÉRINETTE.

Un garçon doux, honnête, tranquille...

ROLAND.

Un imbécile... après...

PÉRINETTE.

Dame!.. si on ne se mariait que pour faire de l'esprit...

ROLAND, *à part.*

On n'aurait jamais d'enfant, c'est juste. (*Haut.*) Ah ça... mais comment suis-je un obstacle?

PÉRINETTE.

Ma tante nous refuse son consentement, sous prétexte que les hommes sont tous libertins, perfides, ivrognes...

ROLAND.

Il y en a... on ne peut pas dire autrement... il y en a...

PÉRINETTE.

Enfin, qu'ils vous ressemblent. (*A part, en passant devant lui.*) Attrape!...

ROLAND.*

Merci.

PÉRINETTE.

Ce n'est pas moi qui le dis... car, au contraire, je lui soutenais que vous reviendriez un jour... corrigé... converti...

ROLAND, *allant à elle.*

Moi? ah! la bonne farce!.. et elle t'a crue?

PÉRINETTE.

Oh! non... à preuve qu'elle m'a dit, en manière de moquerie..: Eh bien! le jour où il reviendra comme tu dis... je te signerai un écrit, comme quoi je consens...

ROLAND, *d'un ton dégagé.*

Ah ben! alors... j'ai bien peur que tu ne restes fille.

PÉRINETTE.

Ça dépend de vous.

ROLAND.

Comment?

PÉRINETTE.

Si vous vouliez... il y aurait bien un moyen.

ROLAND.

Un moyen?.. parle... je suis un bon diable, va... au fond... et si ce n'est pas trop difficile...

* Roland, Périnette.

PÉRINETTE.

Mais non... rien de plus simple... il s'agirait seulement pendant toute une journée... au lieu de tourmenter ma tante... d'être aimable pour elle, gentil, complaisant...

ROLAND.

Complaisant ?.. ah ! j'y suis !.. pour qu'elle réforme son opinion sur mon sexe, et consente à signer... ?

PÉRINETTE.

Voilà !

ROLAND, *riant.*

Moi ! un époux modèle, tendre, soumis, un jobard enfin... ah ! ah ! ah !.. (*La repoussant de la main.*) Es-tu bête !.. va !.. (*Il gagne le milieu.*)

PÉRINETTE, *le suivant et le câlinant.*

Seulement, jusqu'à ce soir... faites ça pour Périnette, la petite Périnette, qui a bien besoin d'un mari...

ROLAND.

Hein ?

PÉRINETTE.

Maintenant que, pour la protéger, elle n'a plus son père !..

ROLAND.

Ton père... c'est juste... faut y penser, pauvre vieux ! Eh ben !.. oui... mais...

PÉRINETTE.

Mon petit oncle !..

ROLAND.

V'là que tu me cajoles encore !.. (*Consultant sa montre.*) Voyons, voyons... Il est midi... jusqu'à dix heures du soir, ça suffirait-il ?

PÉRINETTE.

Certainement !.. le temps de lui faire parapher ce maudit papier.

ROLAND.

Et après, je redeviens libre, indépendant ?..

PÉRINETTE.

C'est convenu.

ROLAND.

Au fait ! ça peut être drôle... Eh bien ! c'est dit.

PÉRINETTE.

Ah ! mon bon oncle !

ROLAND.

Jusqu'à dix heures me voilà un m'amour, un niaisot, un bonnet de coton, quoi !..

PÉRINETTE, *naïvement.*

Oui, mon oncle... mais commençons par enlever cette table... car si ma tante la voyait...

ROLAND.

Attends... je vas t'aider... (*Pendant l'ensemble, il porte la table dans la chambre, à gauche.*)

ENSEMBLE.

ROLAND, PÉRINETTE.

AIR : *La riche Nature.*

Pour cette fois encore
Je t'aurai } cédé ;
Il m'aura }
Pourtant je } déplore
Pourtant il }
Un tel procédé.
Est-ce raisonnable ?
Je suis } consterné
Il est }
De ranger la table,
Sans avoir dîné.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CÉSAR, *entrant par le fond, un panier de vin sur le bras.*

CÉSAR, *s'avançant en chantant.* *

Connaissez-vous les hussards de la garde.

(*Déposant le panier par terre.*) Voilà, mon général !

PÉRINETTE, *bas à Roland, qui considère les bouteilles et montrant César.*

Dites donc... renvoyez-le.

ROLAND, *de même.*

Ah ! tu crois qu'il faut...

PÉRINETTE.

Dame ! vous m'avez promis...

ROLAND.

Oui... c'est juste !.. j'ai promis... c'est que, d'un autre côté... (*Regardant les bouteilles en soupirant.*) Enfin !.. (*A César, d'un ton sévère et montrant les bouteilles.*) Qu'est-ce que c'est que ça?

CÉSAR, *étonné.*

Hein?

ROLAND, *continuant.*

Vingt-quatre bouteilles pour deux !.. Ah ça ! je voudrais bien savoir qu'est-ce qui t'a permis ?..

CÉSAR, *interdit.*

Comment, qui m'a permis ?.. Ne m'as-tu pas dit de faire une charge à fond sur les flacons de la bourgeoise?

ROLAND, *avec aplomb.*

Je t'ai dit ça, moi ?.. (*A Périnette.*) Je lui ai dit ça, moi?

PÉRINETTE.

Je ne l'ai pas entendu, d'abord.

CÉSAR, *exaspéré.*

Mais, je l'ai entendu, moi !.. à preuve qu'il y a, pour le quart d heure, cinq poulets et six pigeons à la broche, et que c'est la mère Jeanneton qui tourne.

* César, Roland, Périnette

ROLAND, *comme indigné.*

Cinq poulets et... (*criant.*) mais on n'a pas idée d'une pareille indiscrétion! Cinq poulets et six pigeons pour nous deux!..

PÉRINETTE, *l'imitant.*

Et c'est la mère Jeanneton qui tourne!..

CÉSAR.

C'est la mère Jeanneton qui tourne!

ROLAND.

Ça n'a pas de nom.

CÉSAR, *criant aussi.*

Eh bien! et les amis?.. les amis que tu m'as chargé d'inviter?

ROLAND, *avec aplomb.*

Je t'ai chargé d'inviter quelqu'un, moi? (*A Périnette.*) Je l'ai chargé d'inviter quelqu'un, moi?

PÉRINETTE.

Je ne l'ai pas entendu d'abord.

CÉSAR.

Ah ça! c'est une farce... hein?.. C'est une farce?

ROLAND, *posément.*

Ecoute... César... voici ce que c'est... tu as déjà du vin.

PÉRINETTE.

Il en a!

CÉSAR.

Moi, j'ai du vin?.. (*Se mettant sur un seul pied.*) Tiens, regarde...

ROLAND, *le poussant et le faisant tomber.*

Tu vois bien que tu as du vin!..

CÉSAR, *à terre.*

Il paraît que j'ai du vin!.. (*Il se relève.*)

ROLAND.

La vérité est que je t'ai parlé d'un léger déjeuner, sur le pouce, du pain...

PÉRINETTE.

Du fromage...

ROLAND.

Comme ça se fait dans les maisons honnêtes, chez les notaires!

CÉSAR.

Sur le pouce!.. Et la table que nous avons mise ensemble? (*Il se retourne et cherche la table des yeux.*) Eh bien! qu'est-ce qu'elle est donc devenue? (*Remontant et criant.*) La table! on demande la table!..

ROLAND, *criant plus fort.**

Ah ça! veux-tu bien ne pas crier comme ça, animal!

PÉRINETTE.

Voulez-vous bien ne pas crier comme ça, animal!

* Roland, César, Périnette.

ROLAND, *le poussant.*

C'est indécent!..

PÉRINETTE, *de même.*

C'est indécent!..

CÉSAR, *ahuri.*

Oh! là! là!

ROLAND, *posément.*

Va déjeuner tranquillement.. à la cuisine... je te permets une bouteille de ce vin-là!.. (*Il s'accroupit près du panier à bouteilles.*) C'est du cachet vert!..

CÉSAR, *de même, de l'autre côté du panier.*

Pardi!.. le tas à droite... tu ne me l'as peut-être pas dit, non plus? Hein?

ROLAND.

Si!.. ça, je me le rappelle parfaitement. Voyons si tu t'es trompé? (*Il va prendre un verre dans l'armoire.*)

CÉSAR, *débouchant une bouteille.*

Oh! je m'ai pas trompé...

ROLAND.

Allons, verse... (*Périnette passe à gauche, et va prendre une carafe dans l'armoire.*)

CÉSAR, *versant.*

Goûte-moi un peu ça.

ROLAND.

Voyons!.. (*Il va pour boire.*)

PÉRINETTE, *la carafe à la main, lui arrêtant le bras.*

Mon oncle!..

ROLAND.

Eh ben!.. quoi!..

PÉRINETTE, *voulant remplir d'eau son verre.*

Mon petit oncle!.. jusqu'à dix heures, c'est promis.

ROLAND, *hésitant.*

Hein?..

PÉRINETTE.

C'est juré!... mon petit oncle!..

ROLAND, *à part.*

Elle me cajole encore!.. (*Périnette verse de l'eau dans le verre.*)

CÉSAR, *raillant.*

Oh! de l'eau! Il met de l'eau dans son vin!.. Oh! canard!..

ROLAND, *jetant ce qu'il a dans son verre avec colère.*

Si ça me plaît!.. me laisseras-tu tranquille à la fin. Allons, file! (*Il rend le verre à Périnette, qui le remet dans l'armoire, ainsi que la carafe.*)

CÉSAR.

Et mes invitations?

ROLAND, *bas.*

On y fera honneur, ce soir, à dix heures. Au lieu de déjeuner, on soupera... tu entends?

CÉSAR.

Parfaitement! Mais, qu'est-ce que je vais faire d'ici là? (*Il prend le panier et le dépose sur une chaise, à droite.*)

ROLAND.

Va folâtrer sur la coudrette avec les bergerettes. Tu boiras du lait... c'est pittoresque. (*Périnette a remonté la scène.*)

CÉSAR.

Oh! du lait!.. j'aime mieux faire une poule au cabaret, c'est pittoresque aussi... As-tu de la monnaie?..

ROLAND, *lui tendant son sac.*

Prends!.. voilà la caisse...

PÉRINETTE, *descendant au milieu, et saisissant le sac.**

Par exemple!.. jusqu'à ce soir, j'entends et je prétends être votre seule trésorière.

ROLAND.

C'est juste!.. qui veut la fin, veut les moyens... petite futée, va. (*Désignant César.*) Donne-lui cent sous.

PÉRINETTE, *donnant une pièce à César.*

Voilà! (*Elle remet le sac dans sa poche.*)

CÉSAR, *au comble de l'étonnement.*

Cent sous!..

ROLAND.

Mademoiselle t'autorise à changer.

CÉSAR.

Mais...

ROLAND, *allant à lui.***

Assez... tu m'as compris... va-t'en.

CÉSAR.

Ah! (*A part.*) Il a quelque chose de dérangé, c'est sûr.

ROLAND.

Eh bien?..

CÉSAR.

On s'en va... mon Dieu! on s'en va. (*Il remonte, en emportant le panier de vin.*)

ROLAND.

Allons!.. va donc!..

CÉSAR, *sortant par le fond, à gauche.*

Oh! là! là!

SCÈNE VII.

ROLAND, PÉRINETTE.

PÉRINETTE, *allant à Roland.****

Ah! mon oncle, que vous êtes gentil! si j'osais, je vous embrasserais!

* Roland, Périnette, César.
** Périnette, Roland, César.
*** Périnette, Roland.

ROLAND.

Ne te gêne pas!... ça sera pour mes épingles. *(Il l'embrasse.)*

PÉRINETTE.

Oh ! vous m'avez sali toute ma chemisette !

ROLAND.

Moi... comment?..

PÉRINETTE.

La poussière de la route... vous êtes poudreux comme une bâche de diligence ! et si vous voulez que je vous embrasse encore...

ROLAND.

C'est bon... on se brossera... on se bichonnera..,

PÉRINETTE.

Oh ! mais tout de suite, parce que pour paraître devant ma tante... je voudrais vous voir une petite tenue... comme qui dirait une jolie cravate bien fraîche, avec un habit bleu à boutons d'or... avez-vous toujours un habit bleu?.. à...

ROLAND.

Parbleu !... il est là, dans mon sac.

PÉRINETTE.

Eh ben !... Faut le mettre... *(Elle va au sac et y prend un habit et une cravate.)*

ROLAND.

Permets !

PÉRINETTE.

Allons, vite... vite... je vais vous aider. *(Elle met l'habit sur une chaise et garde la cravate.)*

ROLAND.

A la bonne heure, mais...

PÉRINETTE, *lui mettant la cravate.*

Ah ! dame... j'y tiens, le soleil, la fatigue, ça enlaidit joliment allez, et vous qui êtes un si joli homme... car, c'est vrai, ça, si on parle de vous dans le village, tout de suite on dit : Monsieur Roland ? Ah ! quel beau homme ça fait !...

ROLAND, *flatté et ôtant sa blouse.*

Vraiment ? satanée petite fille, va... elle vous mènerait un chat à la rivière, en lui prouvant qu'il adore le bain froid... *(Il lui donne la blouse et elle aide à mettre son habit.)*

PÉRINETTE.

Dépêchons-nous... hein!... car si ma tante n'a pas trouvé Jean Leblond...

ROLAND.

Jean Leblond !... encore Jean Leblond !...

PÉRINETTE, *portant la blouse dans le sac.*

C'est un homme qui est bien utile à ma tante, allez ! depuis que vous n'y êtes plus... *(Voyant Catherine, qui traverse le théâtre au fond, derrière la palissade de droite à gauche.)* Oh ! la voilà, tenez-vous là, tranquille... il est bon de la préparer.. *(Roland entre un instant dans la chambre à droite.)*

SCÈNE VIII.

PÉRINETTE, CATHERINE, *puis* ROLAND.

PÉRINETTE, *se parlant à elle-même.*

Quel bonheur! mon Dieu!... quel heureux événement! (*Sur ces paroles, Catherine entre par le fond, à gauche, et jette en entrant son mantelet sur une chaise.*)

CATHERINE. *

Qu'y a-t-il?

PÉRINETTE.

Ah! c'est vous, ma tante... Apprenez donc que monsieur Roland, mon oncle...

CATHERINE.

Ton oncle?...

PÉRINETTE.

Il est ici...

CATHERINE, *avec effroi.* **

Ciel!

PÉRINETTE, *allant à Roland qui se montre et l'amenan par la main.*

Venez, monsieur Roland... venez dire à ma tante que vous n'êtes plus le même homme, que vous vous repentez du passé... (*A chaque membre de phrase, elle lui fait faire un pas. — Catherine s'est réfugiée derrière une chaise.*)

ROLAND, *se laissant conduire, à part.*

La bonne charge!...

PÉRINETTE, *continuant.*

Que vous le maudissez... (*Elle le fait passer devant elle.*)

CATHERINE, *derrière la chaise.****

Que signifie?... veut-on se moquer de moi?

PÉRINETTE, *bas à Roland.*

Mais dites donc un mot, vous...

ROLAND, *avec sentiment et marchant vers Catherine qui recule à mesure.*

Ceci est officiel, Catherine, j'ai abandonné la bamboche pour toujours, et même... (*avec éclat.*) Ah! oui, que je l'ai abandonnée... (*Catherine effrayée a passé au milieu.*)

PÉRINETTE, *à Catherine.*****

Vous l'entendez?... quel bonheur pour vous de retrouver un mari respectueux... tendre, soumis... (*En disant ces mots elle passe près de Roland.*)

ROLAND, *bas à Périnette.******

Va toujours...

PÉRINETTE.

Un mari... soumis... tendre... respectueux... (*Bas à Roland.*) Allez, aussi vous... (*Elle le fait passer près de Catherine.*)

* Catherine, Périnette.
** Catherine, Périnette, Roland.
*** Catherine, Roland, Périnette.
**** Roland, Catherine, Périnette.
***** Roland, Périnette, Catherine.

ROLAND, *avec âme.**

Oui, Catherine, je ne suis revenu ici que pour étaler mes remords...

PÉRINETTE.

Ce pauvre oncle !... (*Bas.*) Votre mouchoir, maintenant...

ROLAND, *bas.*

Mon mouchoir! (*Il le tire et le lui présente.*)

PÉRINETTE, *bas.*

Mais non... sur vos yeux!

ROLAND, *bas.*

Ah bon! (*Haut, avec sentiment.*) Tu vois mes larmes, Catherine, ces larmes que... ces larmes qui...

CATHERINE, *moins ferme.*

Non, n'espérez pas m'attendrir... (*Elle s'assied.*)

ROLAND, *avec des larmes dans la voix.*

Ah! Catherine... si tu savais comme le malheur vous rajuste un homme !...

CATHERINE, *hésitant.*

Ce n'est pas possible!

PÉRINETTE, *bas à Roland.*

Elle faiblit... ferme...

ROLAND, *montrant l'image de l'Enfant prodigue.*

Vois l'Enfant prodigue..., c'est historique, ça... Eh bien! je veux en renouveler l'anecdote... plus de tapage, plus de noces, plus de billard, plus de cabaret!... Ma vie à tes pieds... (*Il s'y met.*) Voilà mon budget dans l'avenir.

CATHERINE, *émue.*

Oh! non... non... je ne puis croire... et pourtant... (*Regardant Roland.*) S'il reconnaissait ses torts...

ROLAND, *avec un éclat de voix.*

Mieux que ça... (*Catherine se lève avec frayeur.*) Je les abomine !...

CATHERINE.

S'il s'était réellement... corrigé...

ROLAND, *se relevant.*

Mieux que ça, refait à neuf.

CATHERINE.

On pourrait peut-être... notre cœur est si faible... on pourrait pardonner.

PÉRINETTE, *bas à Roland.*

Embrassez-la!...

ROLAND, *bas à Périnette.*

Tu crois ce détail nécessaire?... (*Périnette lui fait signe que oui. Roland s'avançant vers Catherine.*) Allons, Catherine, un bon mouvement! Sois sûre que de mon côté, il est positif que... certainement... (*A part.*) Cré nom!... que je dois avoir l'air bête!...

* Périnette, Roland, Catherine.

CATHERINE, *après hésitation.*

Mauvais sujet!... (*Elle lui tend la joue, il l'embrasse.*)

PÉRINETTE.

Eh ben! et l'autre côté!...

ROLAND, *après un moment d'hésitation.*

Ah! oui... j'oubliais l'autre côté... On est si distrait!... (*Il passe derrière Catherine et l'embrasse sur l'autre joue.*)

CATHERINE.*

Eh bien!... Voyez ce que c'est... J'avais aujourd'hui comme un pressentiment... J'ai pensé à toi toute la matinée.

ROLAND, *avec un sentiment affecté.*

Elle a pensé à moi toute la matinée...

CATHERINE.

Là... en tournant mon dévidoir...

ROLAND.

Vraiment?

CATHERINE, *regardant autour d'elle.*

Eh bien! où est-il donc, mon dévidoir?

PÉRINETTE *et* ROLAND, *tressaillant.*

Oh! (*Roland va se placer devant la cheminée.*)

ROLAND, *avec aplomb.*

Ton dévidoir?... Je l'ai vu en entrant dans le poulailler.

CATHERINE.

Dans le poulailler, mon dévidoir?

ROLAND.

Je l'ai vu!

CATHERINE.

Tu rêves!

ROLAND, *s'impatientant.*

Mais non!...

CATHERINE, *de même.*

Mais si!...

ROLAND, *plus fort.*

Mais non!...

CATHERINE, *de même.*

Mais si!...

ROLAND, *frappant du pied.*

Ah ça, mille millions de...

CATHERINE, *le regardant.*

Hein?

PÉRINETTE, *allant à Roland.***

Mon oncle!...

ROLAND, *riant, à Catherine.*

Je ris!... tu ne vois pas que je ris?... Ah bien, si on ne peut plus rire...

CATHERINE.

J'avais déjà peur!... (*Allant vers la cheminée.*) Mais, je ne me

* Périnette, Catherine, Roland.

** Catherine, Périnette, Roland.

trompe pas... on dirait un morceau de... (*Elle examine un morceau de bois demi-brûlé qu'elle tient avec des pincettes.*)

ROLAND, *vivement.**

De ma canne!... (*il fait un signe à Périnette, qui prend sa canne qu'elle jette vivement dans la cour à droite*) que j'ai jetée au feu en arrivant... parce qu'une canne, c'est si peu utile dans un ménage... (*se mettant entre Catherine et la cheminée*) dans un bon ménage...

PÉRINETTE, *à Catherine.***

Car il ne vous quitte plus... il reste ici pour vous aimer... et travailler avec nous.

CATHERINE.

Ah! s'il était vrai! comme nous pourrions être heureux!... (*A Roland.*) Si tu voulais seulement faire la moitié du chemin...

ROLAND, *tirant sa pipe de sa poche et la bourrant.*

J'en ferais les trois quarts...

CATHERINE, *avec entraînement.*

Oh! alors, tiens, je pardonnerais tout... j'oublierais tout... hormis mon amour.

ROLAND, *allumant sa pipe, à part.*

Ça ce rallume!... ça se rallume!...

CATHERINE, *avec bonheur.*

Et je t'aimerais comme au commencement, dame!... dans cette ferme où j'avais tant de mal... il n'y aura plus que de beaux jours pour moi, dès que tu me seconderas... car, tu me seconderas, n'est-ce pas? (*Périnette remonte et passe à droite.*)

ROLAND, *s'asseyant et fumant.****

Pardi? je ne demande que ça... (*Criant.*) De l'ouvrage!... qu'on me donne de l'ouvrage!... (*Se levant et brandissant sa chaise.*) As-tu quelque chose à démolir?

PÉRINETTE, *avec douceur.*

Non!... mais nous avons des sacs de blé à monter au grenier...

ROLAND, *laissant retomber sa chaise.*

Ah! vous avez des sacs de blé à...

CATHERINE, *timidement.*

Est-ce que tu consentirais?...

ROLAND.

Dame!... (*A part, avec dépit.*) Pincé!... (*Haut et gracieux.*) Avec volupté!... Où sont-ils les sacs?

PÉRINETTE, *montrant les sacs qui sont au fond dans la cour.*

Là, dans la cour....

ROLAND, *se rasseyant, se croisant les jambes et continuant de fumer.*

Ils peuvent compter sur moi.... demain... après demain...

CATHERINE.

C'est que... mon petit homme... ça ne peut pas se remettre.

* Périnette, Roland, Catherine.

** Périnette, Catherine, Roland.

*** Catherine, Roland, Périnette.

PÉRINETTE.

Sans doute, le temps est couvert... il peut pleuvoir...

CATHERINE.

Et le blé serait perdu...

ROLAND.

Ah! c'est juste... s'il pleut... le blé sera...

CATHERINE, *prenant Roland par dessous le bras.*

Viens, mon petit homme, viens !...

ROLAND, *se levant et gracieusement.*

Avec plaisir !... (*A part.*) Ça devient sciant tout de même.

CATHERINE, *montrant le grenier.*

C'est là !... prends l'échelle d'abord. (*Elle la lui indique près de la cheminée.*)

ROLAND.

Ah! c'est l'échelle qu'il faut que je prenne... moi-même... (*A part, en allant à l'échelle.*) Ah ! c'est sciant !... ah ! c'est sciant !...

CATHERINE, *surprise, à Périnette.*

Il y va !...

PÉRINETTE.

Il y va !...

ROLAND, *la soulevant et la laissant retomber.*

Eh ! là-bas !.. elle est doublée en plomb ton échelle !...

PÉRINETTE.

Je la porte bien, moi...

ROLAND, *ôtant son habit qu'il pose au fond, à gauche, sur une chaise.*

Toi !.. Alors il ne sera pas dit qu'un homme... (*Il dresse l'échelle et s'arrête.*) Ouf !... mon rhumatisme !... (*Regardant Périnette.*) Gamine, va !...

PÉRINETTE *riant.*

Allons donc !...

ROLAND.

C'est égal, il ne sera pas dit qu'un homme... (*Il soulève l'échelle.*) Enlevé !... (*Il la pose sous la porte du grenier.*)

CATHERINE, *pendant qu'il transporte l'échelle.*

Bravo ! Périnette plaisantait en disant qu'elle s'en servait !... Il n'y a que Jean Leblond, le plus fort homme des environs, qui la porte à lui tout seul.

ROLAND, *revenant sur le devant.*

Encore Jean Leblond !... Ah ! je me rappelle... un colosse qui a douze enfants !...

PÉRINETTE, *voulant le flatter.*

Juste !... Et vous êtes aussi fort que lui ! (*Roland la regarde en souriant, elle baisse les yeux.*)

CATHERINE.

Parbleu !...

ROLAND, *flatté.*

Le fait est que c'est flatteur !.. surtout en considérant que j'ai mon rhumatisme... Passons aux sacs !...

CATHERINE, *le regardant avec bonheur.*

Quelle ardeur !... C'est donc bien vrai ? tu veux travailler... Ah ! que je vas t'aimer !...

ROLAND, *à part.*

Est-elle dedans, mon Dieu ?.... y est-elle ? (*Il va dans la cour. — Musique à l'orchestre.*)

CATHERINE. *

Prends garde de te blesser.

ROLAND, *chargeant un sac sur ses épaules.*

Ah bah ! si j'y mettais de l'amour-propre, j'en porterais deux !

CATHERINE, *avec admiration.*

Est-il fort !... est-il fort !...

ROLAND, *gravissant l'échelle.*

C'est étonnant... ça me va... ça me donne du ton, ça m'amuse !... (*Il jette le sac dans le grenier.*) A un autre !... jeune homme !... (*Il redescend.*)

CATHERINE.

Comme il s'anime !... Bravo, Roland !... plus on travaille, vois-tu, plus on veut travailler.

ROLAND.

Et dire que j'avais toujours considéré cet axiome comme une blague !... (*Il retourne dans la cour prendre un autre sac.*) Allons, à nous deux, toi !...

PÉRINETTE, *avec admiration.*

Mais, voyez donc, ma tante... on jurerait qu'il porte un *aigledon.*

ROLAND, *montant l'échelle.*

Mais je ferais des ronds de jambes... si je voulais, des pirouettes, des entrechats... Veux-tu que je fasse un entrechat ?...

PÉRINETTE, *avec sollicitude, et allant à lui.* **

Pas de bêtises, mon oncle.

CATHERINE.

Faut pas abuser non plus... je ne veux pas que tu abuses... (*Roland jette son sac dans le grenier. — Fin de la musique*)

ROLAND, *descendant au milieu.* ***

C'est évident... ça m'échauffe... ça me pique, ça me donne du montant... et pourtant j'ai mon rhumatisme... (*Se tâtant le bras.*) Ah bah ! mais non... il me semble qu'au contraire, ça va mieux... ça va beaucoup mieux...

CATHERINE.

Quoi donc ?

ROLAND, *avec joie.*

Quelle chance !... Ah ! mais alors, j'en demande du régime, je m'y abonne... j'y souscris !... A bas les flâneurs... je les renie, je les repousse, je piétine dessus !...

* Roland, Catherine, Périnette.

** Roland, Périnette, Catherine.

*** Périnette, Roland, Catherine.

VOIX, *en dehors.*

Vive l'ami Roland !... Vive l'ami Roland.

PÉRINETTE, *à part.*

Ciel !

ROLAND, *à part.*

Fichtre !

CATHERINE, *regardant Roland pour l'interroger.*

Que signifie ?

ROLAND, *embarrassé.*

Oh ! rien de si simple... v'là ce que c'est... c'est-à-dire... enfin... v'là ce que c'est... (*A part.*) Brute ! va...

CRIS, *en dehors.*

Vive Roland !

SCÈNE IX.

LES MÊMES, CÉSAR, *un peu échauffé.*

CÉSAR, *entrant par le fond à droite.* *

Oui... vive Roland !... le roi des bons enfants !

ROLAND, *bas à César.*

Tais-toi donc, animal !

CÉSAR, *à Roland.*

Hein ?... quoi ! Eh ben... j'ai arrangé ça... en me rafraîchissant un brin avec les amis... ça sera pour dix heures...

CATHERINE, *qui a entendu.*

Pour dix heures ?

PÉRINETTE, *bas à Roland.*

Il va tout perdre !...

CATHERINE.

Mais quoi donc ?

CÉSAR.

Un festin de Balthazar, petite mère... c'est Roland qui régale et son épouse qui paie !....

ROLAND, *bas, avec colère, le prenant par le bras et le faisant passer à gauche.*

Animal !...

CÉSAR. **

Oh ! là ! là !... (*Périnette a remonté la scène et se tient au fond.*)

CATHERINE, *vivement à Roland.*

Quel est cet homme ?... que veut-il dire ?

ROLAND.

Je sais pas, moi, je connais pas.

CÉSAR, *venant à lui.*

Comment ! tu me renies !...

ROLAND, *bas à César.*

Gredin, va !

CÉSAR, *très-étonné.*

Hein?...

* Périnette, Roland, César, Catherine.

** César, Roland, Périnette. (Au fond.) Catherine.

PÉRINETTE, *descendant entre Catherine et Roland.*

Voilà ce que c'est, ma tante...

CÉSAR, *à part.*

Aïe ! aïe !... C'est la bourgeoise !...

PÉRINETTE.

Pour célébrer votre réconciliation qu'il espérait, mon oncle avait songé à inviter quelques amis... mais depuis... craignant de vous déplaire... il y a renoncé.

CÉSAR, *à Roland.*

Quoi ! quoi ! c'est encore changé ?... (*Périnette remonte encore et reste au fond.*)

ROLAND, *bas à César avec autorité.* *

Te tairas-tu ?... (*Haut, allant à Catherine.*) Voilà la pure vérité, Catherine, quant à cet individu... Ici, César !... (*César s'approche.*) Saluez, rustre !... c'est mon ami... une sorte d'imbécile que j'emmenais volontiers dans mes voyages... pour me distraire... mais que je lâcherai incessamment.

CÉSAR, *à part.*

Par exemple !...

CATHERINE, *bas à Roland.*

Et tu feras bien, Roland... il a un air qui ne me revient pas du tout.

PÉRINETTE, *descendant à droite.*

Ma tante... voilà la boisson qui arrive.

CATHERINE.

J'y vais, car avec ces charretiers, si on n'est pas là... j'en ai pour cinq minutes... (*Remontant avec Roland.*) Roland, je t'en prie, défais-toi de cet ami-là !... (*Elle sort par le fond à gauche.*)

PÉRINETTE, *allant à son oncle, qui a reconduit sa femme jusqu'au fond.*

Oh ! mon bon petit oncle !... (*Elle l'embrasse et sort du même côté que Catherine.*)

SCÈNE X.

ROLAND, CÉSAR.

CÉSAR, *allant à Roland.* **

Ah ça, tu vas m'expliquer, j'espère...

ROLAND, *remettant son habit.*

Rien, c'est de la haute politique... comprends-tu la politique ?

CÉSAR, *avec humeur.*

Moi !... Je sais pas.

ROLAND.

Tu vois bien.

CÉSAR.

Je vois, je vois que tu roucoules avec ton épouse... et que ça s'éloigne furieusement de notre programme ça... mon bon.

* César, Roland, Catherine, Périnette, au fond.
** Roland, César.

ROLAND.

Crétin!

CÉSAR.

Ça se dit, mais quand on a un programme...

ROLAND.

Mais puisque c'est une frime, bêta.

CÉSAR.

Comment?

ROLAND.

Une manière de la faire poser jusqu'à dix heures, après quoi...

CÉSAR.

Ah bah ! fameux... moi qui croyais que tu voulais te rebonneter... Oh ! mais par exemple, je me serais mis en travers.

ROLAND.

Toi!

CÉSAR.

Certainement... je veux pas que tu *soyes* victimé, moi... je veux pas... et d'après ce que disaient les autres...

ROLAND.

Quoi? qu'est-ce qu'ils disaient?

CÉSAR.

Des mots... quoi... des bêtises... dans la conversation, ils mêlaient ta femme et Jean Leblond... ils les mêlaient.

ROLAND, *tressaillant.*

Jean Leblond? explique-toi!

CÉSAR.

Eh bien, ils disaient comme ça que Jean Leblond, qui est le plus beau brun du pays, est toujours fourré à la ferme et qu'il n'y vient pas pour manger du petit salé !... là !...

ROLAND, *frappant du pied.*

Mille millions de...

CÉSAR.

V'là ce qu'ils disaient... (*Regardant Roland.*) Est-ce que ça te ferait un effet?

ROLAND, *froidement, à César.*

César, j'ai jeté ma canne dans la cour... va me la chercher...

CÉSAR.

Comment?

ROLAND, *le poussant.*

Va donc !... j'ai quelqu'un à épousseter.

CÉSAR, *au fond.**

Suffit... j'ai compris... Oh ! là ! là !... (*Il sort par le fond, à droite.*)

SCÈNE XI.

ROLAND, *seul, se promenant avec agitation.*

Ah! Jean Leblond fait la cour à Catherine... faut que je l'assomme !... (*Se ravisant.*) Ah! mais non!... minute... une fois

* César, Roland.

éreinté, qu'est-ce qui sera intéressant?.. lui!... à qui pensera-t-on pour le plaindre?... à lui!... les femmes sont si bizarres!.. non... décidément... il vaut mieux... pourquoi pas?... c'est un moyen... (*Il va au miroir et se bichonne.*)

SCÈNE XII.

CATHERINE, ROLAND.

CATHERINE, *rentrant par le fond.**

Là! les deux tonnes sont parfaitement sur leur chantier... (*Descendant.*) Et pourvu que Jean Leblond vienne lever la vanne...

ROLAND, *à part, avec dépit.*

Toujours Jean Leblond!... (*Il continue à s'arranger devant la glace.*)

CATHERINE, *après avoir regardé autour d'elle.*

Tu as renvoyé ton ami?

ROLAND, *revenant à elle.*

Oui, j'ai renvoyé...

CATHERINE.

T'as bien fait va, Roland...

ROLAND.

A cause?

CATHERINE.

Il a des manières... un genre... tiens, pire que toi... (*Mouvement de Roland.*) Quand tu me faisais mourir de chagrin... quand tu m'empêchais de t'aimer...

ROLAND, *cherchant à être gracieux.*

Moi!... je ne t'ai jamais empêché, Catherine...

CATHERINE, *souriant.*

Non?... même quand tu rentrais à des heures indues... et que tu me traitais...

ROLAND.

Ne parlons plus de ça...

CATHERINE.

T'as raison... mais vois-tu... si je reviens là-dessus... c'est que j'ai aussi besoin de me justifier moi... il fallait des motifs bien graves, va, pour me décider à t'éloigner de moi... à profiter de cette clause de notre contrat...

ROLAND.

Ne parlons donc pas de ça... si tu savais comme ça m'asticote de penser que c'est toi qui, le jour de notre mariage, quand nous ne devions croire tous d'eux qu'à un avenir couleur de rose... as eu la prévoyance de faire insérer cet affreux paragraphe qui...

CATHERINE.

Moi? par exemple!... tu m'avais trop bien ensorcelée pour

* Catherine, Roland.

cela... C'est le notaire, monsieur Guichard qui dans mon intérêt et sans m'en rien dire...

ROLAND, *vivement avec une joie sincère.*

Ah ! bah ! c'est monsieur Guichard ?

CATHERINE.

Il a cru bien faire c't' homme.

ROLAND.

Tiens! je crois bien, lui, c'était son état... un notaire... mais toi! Ah ! que je suis donc content d'apprendre... (*A part.*) Moi, qui lui en voulais à mort à cause de ça... (*Haut.*) Oh ! bien tiens.... sur un coup pareil... (*S'avançant pour l'embrasser.*) Il faut que je m'en passe la fantaisie.

CATHERINE, *souriant et baissant les yeux.*

Dame ! mon petit homme, pour ce qui est de ça...

ROLAND, *à part.*

D'autant plus qu'elle vous a toujours une taille !... des yeux !...

CATHERINE.

Tu sais que c'est toi seul qui est le maître... (*Il l'embrasse avec bruit.*)

ROLAND, *s'essuyant les lèvres.*

Son même velouté d'il y a deux ans !

CATHERINE, *avec bonheur le prenant par dessous le bras et se promenant avec lui.*

Ah ! Roland, que tu as bien fait de revenir !... Tu verras, tu verras comme tu seras bien ici... comme je te soignerai... comme je te dorlotterai... D'abord le dimanche, je veux que tu sois le plus faraud, comme tu es le plus beau garçon du pays...

ROLAND, *flatté.*

Tu trouves ?

CATHERINE.

Ensuite, quels bons petits dîners nous ferons... que ça vaudra un peu mieux que ta cuisine du cabaret... et après dîner nous partirons pour la danse... je n'aurai pas d'autre cavalier que toi... (*Ils cessent de se promener.*) Et s'il faut en croire les gens du pays, malgré mes vingt-six ans, je puis encore faire honneur à un homme !

ROLAND, *lui tenant toujours la main.*

Je crois bien, honneur... et plaisir !..

CATHERINE.

Il y en a plus d'un qui donnerait son petit doigt pour avoir le reste de la main comme ça dans la mienne...

ROLAND, *sérieux, lâchant la main de Catherine.*

Ah ! oui... entre autres... Jean Leblond...

CATHERINE.

Jean Leblond ! oh celui-là c'est encore plus fort que les autres... Quand il me parle, sa voix tremble... quand il m'aborde, ses yeux flambent, et lui, qui a tout plein d'esprit, il devient bête ! bête !

ROLAND.

Parbleu ! (*A part.*) V'là le moment d'enfoncer l'autre... (*Haut.*) Qui est-ce qui ne t'aimerait pas, toi?... faudrait être un glaçon pour!... car enfin, voilà moi, n'est-ce pas?... je peux bien te le dire à présent... je me suis corrigé, c'est vrai... mais pourquoi? pas pour le plaisir de travailler, va !... mais rien que pour regagner ta confiance... ton amour...

CATHERINE, *heureuse.*

Il serait vrai !

ROLAND, *avec feu.*

Depuis un an surtout, là-bas... quand j'étais seul, je te revoyais dans mon idée... belle comme tu es, bonne, aimante, et alors je me jetais à genoux en te parlant comme si tu avais été là... je te disais : Catherine, je suis un gueux, un brigand !.... mais je me dompterai, va ..car c'est pas mon petit doigt que je donnerais pour être aimé de toi, c'est tout mon sang... (*A part.*) Ah ! mais ! c'est que c'est plus une blague, c'est vrai.

CATHERINE, *au comble de la joie.*

Est-il Dieu possible !... Ah ! mon pauvre ami ! mon bon Roland! ah ben! c'est moi qui à présent veux m'en passer la fantaisie. (*Elle se jette à son cou.*)

ROLAND.

Ainsi, Jean Leblond ?

CATHERINE.

Eh ! grosse bête !... si ça était est-ce que je pourrais t'embrasser comme ça. (*Elle l'embrasse de nouveau.*)

DUETTO.

AIR : *En attendant, soyez constant.* (Acte 1er scène 3e du *Sopha.*)

CATHERINE.

Ah ! quel beau jour
Pour notre amour !

ROLAND.

Comme autrefois,
Je veux, je dois
Être tout flamme.

CATHERINE.

Plus de tristesse ! plus d'ennuis !

ROLAND.

Oui, des maris
Je veux être le plus soumis.

CATHERINE.

Jamais boudeur,
Jamais grondeur,
Vous n'aimerez que votre femme.

ROLAND.

Toujours constant,
Et bon enfant,
Absolument
Comme un amant !

(*Il l'embrasse.*)

ENSEMBLE.

CATHERINE.	ROLAND.
Ah ! quel beau jour	Ah ! quel beau jour
Pour notre amour !	Pour notre amour !
Comme autrefois,	Comme autrefois,
Tu veux, tu dois,	Je veux, je dois,
Être tout flamme.	Être tout flamme.
Plus de tristesse, plus d'ennuis,	Plus de tristesse ! plus d'ennuis !
Oui, des maris	Car des maris
Tu vas être le plus soumis.	Je veux être le plus soumis.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, PÉRINETTE, VILLAGEOIS, VILLAGEOISES, *puis* CÉSAR. — *Périnette accourt par le fond à droite, suivie des villageois, qui restent dans la cour, et regardent vers la gauche, en faisant des gestes de terreur. — Musique à l'orchestre.*

PÉRINETTE. *

Ma tante ! ma tante...

CATHERINE.

Qu'y a-t-il ?

PÉRINETTE.

Vous l'aviez prévu tantôt... l'eau monte, monte... nous allons être inondés avec nos voisins si on ne lève pas la vanne.

CATHERINE.

Ah ! mon Dieu ! Et ce maudit Jean Leblond qui n'arrive pas.

ROLAND, *passant au milieu.* **

Pourquoi donc faire... Jean Leblond... pour lever une vanne... je suis donc pas là, moi ? j'ai donc pas des bras et du sang-froid tout comme un autre ! (*Il ôte son habit.*)

CATHERINE.

Comment, tu voudrais ?...

ROLAND.

Ce que tu viens de me dire, vois-tu, ça m'a ranimé, ça m'a ragaillardi... je me sens de force à tuer un bœuf d'une pichenette; allons, vivement à la besogne... (*Aux villageois.*) Suivez-moi, vous autres, et si je boude, vous me le direz...

CÉSAR, *entrant gris et chancelant par le fond à droite. — Il tient la canne.* ***

Eh ! Roland !... Eh vieux ! je l'ai trouvée, ta canne ! la v'là !... (*Il la lui présente.*)

ROLAND, *le repoussant.*

Eh ! va-t-'en au diable ! brute, animal ! sac à vin ! (*Aux paysans.*) A la vanne, mes amis ! à la vanne !

* Périnette, Catherine, Roland.
** Périnette, Roland, Catherine.
*** Périnette, César, Roland, Catherine.

TOUS.

A la vanne ! à la vanne !... (*César et Périnette sortent par le fond à gauche, avec les villageois. — Fin de la musique.*)

SCÈNE XIV.

CÉSAR, CATHERINE.

CATHERINE, *au fond.* *

Quel feu ! quel enthousiasme pour le bien... Allons, allons.. décidément il y a de la ressource.

CÉSAR, *il est resté un instant étourdi puis il fait quelques pas en chancelant.*

Je lui apporte sa canne... et il m'appelle sac à vin ! (*Il va poser la canne au fond.*)

CATHERINE, *à César.*

Vous n'êtes donc pas parti, vous ?

CÉSAR.

Parti ! sans mon ami?... sans mon Pylade, jamais !... Nous sommes *vénus* ensemble... nous partirons ensemble...

CATHERINE, *étonnée.*

Comment? mais il ne part pas, lui !

CÉSAR.

Mais si... dans trois jours... après le grand tra la la !.. Chut!.. c'est un mystère... (*Il remonte.*)

CATHERINE, *à part, douloureusement et passant à gauche.*

Ah ! mon Dieu !... y aurait-il trahison ! Mais comment savoir?... Ah !... (*Haut, à César.*) Monsieur le soldat?

CÉSAR, *revenant avec importance.*

Brigadier ! appelez-moi brigadier.

CATHERINE.

Eh bien, brigadier, je vous préviens que Roland... vous chasse.

CÉSAR.

Oh ! Roland chasser César !... (*Riant.*) Oh ! oh ! oh ! c'est à crever de rire !...

CATHERINE.

Il me l'a dit.

CÉSAR.

Jamais !... (*En confidence.*) Vous avez donc pas vu que c'était une frime?

CATHERINE.

Une frime ?

CÉSAR.

Chut !... Songez donc, petite mère... v'là deux ans que je me suis bouché ma carrière pour le suivre... que nous faisons ensemble les cent quatre-vingt dix-neuf coups... même que, dernièrement il m'a donné la plus grande preuve de confiance... César, qu'il m'a dit, je veux aller battre ma femme...

* César, Catherine.

CATHERINE.

Hein?

CÉSAR, *continuant.*

En es-tu?... qu'il me dit, dit-il... Roland, que j'y ai fait, je répondrai à ta confiance... Allons-y... et me v'là. (*S'avançant tout près de Catherine et en confidence.*) Seulement il paraît que c'est remis à ce soir.

CATHERINE.

Ah!...

CÉSAR, *regardant Catherine et reculant peu à peu.*

Ah! mais... tiens... je devais pas vous dire... ce que c'est que le vin...

CATHERINE, *avec consternation.*

Oh! plus de doute! Il me trompait... et j'ai pu croire!... (*Avec colère.*) Ah! mais il en est temps encore... et je saurai lui prouver... (*Elle va précipitamment au guéridon, à gauche, et écrit debout.*)

CÉSAR, *s'en allant.*

Pour lors, bonjour, petite mère, je vais...

CATHERINE, *écrivant.*

Restez ..

CÉSAR, *se retournant et chancelant.*

Oh! là! là!... La patrouille! qu'est-ce qu'elle veut?... qu'est-ce qu'elle peut vouloir... me vouloir?... Et puis, pourquoi qu'elle ne m'appelle pas brigadier? appelez-moi brigadier...

CATHERINE, *qui a fini d'écrire.*

Roland va revenir... vous lui remettrez ceci.

CÉSAR, *prenant la lettre.*

Mais ces pauvres bichons qui m'attendent.

CATHERINE, *allant vers sa chambre.*

Ils attendront !...

CÉSAR. *

Mais...

CATHERINE, *se retournant.*

Quand je vous dis de rester... (*Elle entre dans sa chambre, à droite.*)

SCÈNE XV.

CÉSAR, *puis* ROLAND, VILLAGEOIS *et* VILLAGEOISES.

CÉSAR.

Quand je vous dis de... Ce ton! genre colonel... et ce qu'il y a de plus drôle, c'est que j'obéis... (*Criant.*) J'obéis... (*Roland paraît dans la cour, venant de la gauche, et entouré des villageois.*)

LES VILLAGEOIS, *criant.*

Bravo, Roland! bravo!

ROLAND, *au fond.***

Merci, mes amis... mes bons amis... croyez que de mon côté je suis ravi... je suis touché.

* César, Catherine.
** César, Roland, (Au fond.)

TOUS.

Vive Roland! vive Roland! (*Ils s'éloignent par la droite. Roland descend en scène sans voir César.*)

ROLAND.

Hein! s'en sont-ils donné à crier : Vive Roland ! bravo Roland!... Eh bien, c'est égal, ça fait plaisir... et j'ai senti là, au cœur... il me semble que dans ce moment je me sens plus digne de Catherine, de son amour!...

CÉSAR, *qui, pendant ces quelques mots, s'est approché de Roland et lui tend la lettre.*

Tiens, Roland !...

ROLAND, *se retournant.*

Hein !... ah! c'est toi... qu'est-ce que c'est que ça ?

CÉSAR.

Une missive.

ROLAND, *prenant la lettre.*

L'écriture de Catherine... que signifie?

CÉSAR.

Ça signifie qu'elle t'écrit.., elle t'écrit!... (*Il va s'asseoir sur l'échelle qui est restée au-dessous du grenier.*)

ROLAND, *après avoir lu quelques mots.*

Ce n'est pas possible !... (*Lisant.*) « Monstre, je connais tes » infâmes projets... et comme les honnêtes gens ont l'habitude » de fuir devant les bandits... je pars... je te laisse le champ » libre... Pille, brûle, saccage tout dans la maison, ça me va, » ça m'arrange... car, en consommant ma ruine, c'est la tienne » que tu auras préparée. »

CÉSAR.

Eh bien! en v'là une littérature de ménage.

ROLAND.

Je n'en reviens pas... un pareil changement... Partir... s'éloigner... oh ! non, c'est impossible... je la verrai... je lui dirai... (*Il va à la porte à droite; bruit de voiture; il s'arrête.*) Ah ! mon Dieu!... c'est donc bien vrai?... elle me fuit... comme on fuit un fléau, une bête féroce. (*Il tombe assis à droite.*)

CÉSAR, *à part, se levant.*

Qu'est-ce qu'il chante ? (*Haut et venant à lui.*) Qu'est-ce que tu chantes?

ROLAND, *le regardant un instant, se levant, puis le saisissant au collet avec fureur.*

Ah! je vois ce que c'est... tu as bavardé. (*Il le fait pirouetter.*)

CÉSAR, *riant.**

Oh ! bon ! oh ! bien! (*Sérieux et criant.*) Aïe ! aïe ! ah ! mais tu serres trop... ah ! mais finis donc.

ROLAND, *le lâchant.*

Voilà! elle lui aura tiré les vers du nez... et maintenant elle

* Roland, César.

me déteste, elle me méprise... et c'est grâce à toi! (*Lui sautant au collet.*) Ah! gredin! (*Il le colle contre la muraille à droite.*)

CÉSAR, *se débattant.*

Ah! çà, mais... ah! çà, mais, tu m'ennuies, à la fin... changeons de jeu... hein?

ROLAND, *furieux, le lâchant.*

Oh! oui, j'en changerai! où est ma canne? (*Il la cherche.*)

CÉSAR.

Comment? c'est donc pour ça que tu me l'envoyais chercher?... Ah! mais minute! je me rebiffe, à la fin... je me révolte. (*S'armant d'une chaise et se mettant en garde.*) Viens-y donc, infirme, avec ton rhumatisme.

ROLAND, *qui a trouvé sa canne.*

Mon rhumatisme... ah! tu comptes sur mon rhumatisme? Je vais t'en donner, du rhumatisme.

CÉSAR, *s'efforçant avec la chaise de parer les coups que Roland lui porte.*

Ah! bah! lui qui ne pouvait pas lever les bras! (*Reculant en tournant.*) Ah! mais! ah! mais!... (*Il se réfugie derrière l'échelle.* *) Oh! là là!

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, CATHERINE, PÉRINETTE, *puis à la fin* MACLOU.

Elles accourent par la droite.

CATHERINE. **

Arrêtez!

ROLAND, *s'arrêtant et avec joie.*

Catherine!

CÉSAR.

Il était temps! (*Il sort de derrière l'échelle.*)

CATHERINE, *à Roland.*

Oui, Catherine... ta femme... qui est bien heureuse, va, d'avoir écouté Périnette... d'avoir laissé partir seule cette voiture... c'était l'unique moyen de me convaincre...

ROLAND.

Comment, tu nous écoutais?...

PÉRINETTE.

C'est moi qui l'ai voulu.

CATHERINE.

Et je ne pouvais pas refuser, après la preuve qu'elle m'a donnée.

ROLAND.

Tu lui as donné une preuve?

CATHERINE.

Je sais tout... je sais que loin de dévorer en bombance la petite pension que je te faisais là-bas, tu as amassé, sou sur sou, une somme assez ronde.

* César, Roland.

** César, Roland, Catherine, Périnette.

ROLAND, *à part.*

Ah ! mon Dieu ! je crois que j'y suis.

PÉRINETTE, *à Roland.*

Ne baissez donc pas les yeux comme ça ?

CATHERINE.

Ce sac de mille francs, que Périnette m'a montré.

PÉRINETTE.

Oui, ce sac de mille francs...

ROLAND.

Ah !.. le sac... oui !.. oui !..

CÉSAR, *à Roland.*

Comment, elle se figure ?...

ROLAND, *frappant sur le pied de César, avec sa canne.*

Tais-toi, ou je t'assomme !..

CATHERINE.

C'est beau ça, Roland... c'est héroïque... c'est... il n'y a rien à répondre à ce sac-là !

ROLAND, *à part.*

Pauvre femme ! si elle savait... chère Catherine !

CÉSAR, *à part.*

C'est moi qui paie les pots cassés.

ROLAND, *bas à Périnette, en passant près d'elle.**

Merci, Périnette... c'est égal... je sens là comme un remords... (*Haut.*) Et tant que je n'aurai pas administré une volée à quelqu'un... ici César... (*Il va à lui en brandissant sa canne.*)

CÉSAR.**

Hein ? (*Il monte vivement en haut de l'échelle.*)

CATHERINE, *à Roland.*

Que veux-tu faire?

ROLAND, *levant sa canne.*

Permets que j'achève une petite besogne... (*Périnette accourt entre César et Roland.*)

CATHERINE, *retenant Roland.****

Non.. ce que j'ai entendu me suffit.

ROLAND, *menaçant César.*

Laisse donc... laisse donc... je tiens à te convaincre tout à fait.

CÉSAR, *sur l'échelle.*

Est-il drôle, donc ! mais puisque ça lui suffit... (*Périnette prend la canne de Roland, qu'elle pose au fond.*)

CATHERINE.

Et pourvu que Monsieur nous tire sa révérence...

* César, Catherine, Roland, Périnette

** César, Roland, Catherine, Périnette.

*** César, Périnette, Roland, Catherine,

ROLAND, *à César.*

Tu entends?..

PÉRINETTE, *à César.*

Vous entendez?

CÉSAR, *avec sentiment, et descendant lentement de l'échelle.*

C'est-à-dire que tu me chasses, moi qui ai brisé ma carrière.. bouché mon avenir... oh! les amis! les amis! (*Il remonte mettre son sac.*)

PÉRINETTE, *à Catherine, en venant près d'elle.**

Dites donc, ma tante... Maclou est toujours là... dans le grenier, prêt à vous faire sa demande.

CATHERINE.

C'est juste... appelle-le...

CATHERINE, *allant près du grenier et appelant.***

Ohé! Maclou! ohé!

MACLOU, *du fond du grenier, sans être vu.*

Ohé! Périnette! ohé!

PÉRINETTE.

Viens vite... c'est pour notre mariage...

MACLOU, *de même.*

Voilà... voilà!

CÉSAR, *qui a mis son sac et est descendu entre Roland et Catherine.*

Adieu Roland... toute réflexion faite, je ne t'en veux pas... t'as du goût pour la vertu... manges-en mon bonhomme... j'en serai quitte pour reprendre du service.

ROLAND.

Et devenir général!.. (*Il prend le sac que lui tend Périnette.*) Tiens, voilà de quoi arroser tes épaulettes. (*Il donne de l'argent à César.*)

CÉSAR, *avec dignité.*

De l'argent!.. (*Remettant l'argent dans le sac.*) Ah! Roland!..

ROLAND, *refermant le sac.*

Alors...

CÉSAR, *changeant d'idée et prenant le sac.*

Oh! d'un ami!.. (*Il remonte un peu, et passe à droite.*)

MACLOU, *paraissant à la porte du grenier, en toilette et avec des gants blancs.****

Mame Catherine, j'ai l'honneur... de vous demander... la main de mam'selle votre nièce!

CATHERINE et ROLAND.

Accordé!.. (*Périnette joyeuse monte auprès de Maclou.*)

* Roland, Périnette, Catherine, César, au fond.
** Périnette, Roland, César, au fond Catherine.
*** Maclou, Périnette, Roland, Catherine, César.

COEUR FINAL.

Air : *D'un refrain joyeux.* (Idée fixe.)

Oui, par la douceur
Femme éprise
Est bientôt prise ;
C'est par la douceur
Que l'on ramène son cœur.

ROLAND, *au public.*

Air : *De l'Apothicaire.*

Martin-bâton est un pouvoir
Dont il faut redouter l'usage.
Puissiez-vous appliquer ce soir,
Messieurs, ce précepte fort sage.
Au lieu d'user de tous vos droits
En nous cherchant maintes chicanes,
Veuillez laisser, pour cette fois,
La critique au bureau des cannes. } *(Bis ensemble.)*

REPRISE DU CHOEUR.

FIN.

Poissy. — Typographie Arbieu.

LA FAMILLE POISSON

OU

LES TROIS CRISPINS,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS,

Par M. SAMSON,

Représentée pour la première fois à Paris, sur le Théâtre-Français, par les Comédiens ordinaires du Roi, le 15 décembre 1845.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

RAYMOND POISSON.	MM. PROVOST.
PAUL, son fils.	SAMSON.
ARNOULD, fils de Paul Poisson.	RÉGNIER.
BEAUSÉJOUR, acteur de province.	MICHEAU.
MARIANE.	Mlle BROHAN.

La scène est à Paris, dans un logis commun à Raymond et à Paul Poisson.

SCÈNE I.

MARIANE, ARNOULD.

MARIANE.

En croirai-je mes yeux? toi dans cette maison,
Arnould, toi que l'on croit à Lille en garnison?

ARNOULD.

Moi-même, Mariane.

MARIANE.

Et sans ton uniforme?
Aurais-tu par hasard un congé?...

ARNOULD.

De réforme.
Adieu tous les lauriers promis à ton cousin!
Tu me quittas héros, tu me revois Crispin.

MARIANE.

Toi, Crispin?

ARNOULD.

Si tu veux me prendre à ton service,
Tu n'auras pas, ma chère, un serviteur novice.
Du manteau des Crispins depuis six mois couvert,
Un nouvel avenir devant moi s'est ouvert.
Je renonce à jamais à la gloire des armes.
Moi, répandre du sang, faire couler des larmes!
Tuer des braves gens à qui je n'en veux pas!
Quand je voudrais courir, forcé d'aller au pas,
Attendre à tous moments qu'un boulet malhonnête
Me prive de ma jambe, ou même de ma tête!...
Ce rôle, vois-tu bien, est trop brillant pour moi :
Je ne me sens point né pour un tragique emploi.
Mais j'ai pour divertir et loges et parterre
Une ardeur sans égale et toute militaire.
J'ai donc trouvé moyen d'obtenir mon congé :
Au théâtre du Mans je me suis engagé.
Mon succès fut immense... ô gloire trop frivole!
Des habitants du Maine en vain j'étais l'idole;
En vain de leur gaîté j'excitais les éclats;
Des rires de province aujourd'hui je suis las :
Il faut à mon orgueil ceux de la capitale,
Et qu'un ordre du roi dans sa troupe m'installe.
Ce n'est pas tout : de toi Crispin est amoureux,
Et sans toi, tu le sais, ne pourrait être heureux.

J'entends donc qu'à mes vœux mon père plus propice
Par un bon mariage au plus tôt nous unisse.
Voilà mon plan, voilà mes projets d'avenir,
Et pourquoi dans ces lieux tu me vois revenir.

MARIANE.

Dans ta tête vraiment tout s'arrange à merveille,
Et l'on n'a vu jamais confiance pareille.
Sur quoi la fondes-tu, s'il te plaît? dis-le-moi.
De monsieur Paul Poisson je dépends comme toi.
Il est tout à la fois mon tuteur et ton père :
Ma pauvre mère avait en lui le meilleur frère.
Lorsque je la perdis, qui devint mon soutient?
Ce fut lui, tu le sais : aussi je l'aime bien.
D'un second père en lui j'honore la puissance;
Je lui dois mon respect et mon obéissance.
Comment à nous unir pourrait-il donc penser,
Quand ton retour ici ne peut que l'offenser?
Crois-tu qu'il te pardonne une telle incartade?
Sous-lieutenant, tu vas renoncer à ton grade
Pour un état qui t'est par lui-même interdit.
Ton père à tout le monde a mille fois redit
Que, tant que sa raison, grâce à Dieu, serait saine,
Il saurait t'empêcher de monter sur la scène.
Comment recevra-t-il un fils si peu soumis?

ARNOULD.

A mon frère Philippe enfin il l'a permis.

MARIANE.

Il prétend que ton frère a d'une race illustre
Par son peu de talent terni l'antique lustre.
Il ne veut pas qu'un nom dont il est orgueilleux,
Que son père et lui-même ont rendu si fameux,
Que son nom de Poisson, glorieux héritage,
Soit par son autre fils compromis davantage.

ARNOULD.

Parce que mon cher frère a trop peu de talent,
On veut m'empêcher d'être un acteur excellent.

MARIANE.

Modeste surtout.

ARNOULD.

Non; mais juste envers lui-même.
Mon grand-père Raymond, que dit-il? car il m'aime;
Souvent contre mon père il prenait mon parti.

MARIANE.

Et son amour pour toi ne s'est point démenti.

Ce n'est pas qu'à tes goûts il souscrive ; au contraire :
Aux périls du théâtre il voudrait te soustraire ;
Il craint trop pour ton âme en un métier pareil.
Si l'on avait jadis écouté son conseil,
On eût, pour contenter sa pieuse tendresse,
Au fond d'un séminaire enfermé ta jeunesse.

ARNOULD.

Ces bons parents, je sais tout ce que je leur dois;
Mais pour prendre un état c'est moi seul que je crois.
J'ai pour être guerrier l'humeur trop débonnaire,
Et l'esprit trop bouffon pour vivre au séminaire.
L'immuable destin marqua ma place ailleurs.
J'obéis à ma verve, à mes instincts railleurs,
Au démon qui sans cesse à mon âme charmée
D'un père et d'un aïeul contant la renommée,
Et du doigt me montrant le Théâtre-Français,
Me promet leurs talents, me prédit leurs succès,
Me dit que tôt ou tard, quoi qu'on dise ou qu'on fasse,
Je les égalerai, si je ne les efface.

MARIANE.

Vains rêves ! ce que veut ton père, il le veut bien.
Penses-tu le fléchir? Comment? par quel moyen?
Si sans ton uniforme il te voyait paraître,
De son courroux, je gage, il ne serait point maître ;
Il te mettrait dehors sans vouloir t'écouter.

ARNOULD.

Vraiment? de ton avis je saurai profiter.

MARIANE.

Mais explique-moi donc une chose, de grâce!

ARNOULD.

Quoi?

MARIANE.

Depuis quelque temps pas un mois ne se passe
Que nous ne recevions une lettre de toi.

ARNOULD.

Eh bien, le grand malheur ! t'en plaindrais-tu, dis-moi?

MARIANE.

Non pas ; cela me fait grand plaisir.

ARNOULD.

Je m'en flatte,

Ma chère.

MARIANE.

Mais de Lille elles portent la date,
Et tu n'es plus en Flandre ; éclaircis-moi ce point :
Tu nous écris d'un lieu que tu n'habites point.
A débrouiller cela vainement je m'applique.

ARNOULD.

La chose, j'en conviens, mérite qu'on l'explique.
Admire mon génie et mon invention :
En changeant de pays et de profession,
J'ai dû changer de nom : celui de Delarose
A mis le complément à ma métamorphose.
C'est sous ce nom d'emprunt que, déridant les fronts,
Je suis chéri du Mans et de ses environs.
Mais d'écrire souvent ayant pris l'habitude,
Mon silence eût ici jeté l'inquiétude.
Mon père avec raison eût pu s'en alarmer,
Et dans Lille de moi fût venu s'informer.
Il fallait à ce coup parer avec adresse ;
Douze lettres de moi, bien pleines de tendresse,
Devaient vous parvenir en ces lieux tour à tour.
Un ami, confident et complice du tour,
Se chargeait, pour calmer vos alarmes trop vives,
D'envoyer tous les mois une de ces missives,
Chacune, par la poste arrivant à Paris,
Sur moi pendant un mois rassurant vos esprits,
Et de mon père, un an, m'épargnait la colère.
Dis, comment trouves-tu ma ruse épistolaire ?

MARIANE.

C'est fort beau... mais un jour tout se découvrira.
Que dira mon tuteur ?

ARNOULD.

Peut-être il en rira.
Tu sais qu'à moi toujours il préféra mon frère.
Il me croit bête : eh bien, il verra le contraire ;
Cela le flattera.

MARIANE.

C'est mal de le tromper.

ARNOULD.

A sa vocation l'on ne peut échapper.
Et mon père avec moi fut toujours si sévère...
C'est sa faute après tout.

MARIANE.

Ton père et ton grand-père.
Grâces à toi, pourtant, m'ont grondée et bien fort.

ARNOULD.

Pourquoi donc?...

MARIANE.

Mon portrait, tu sais bien, j'eus le tort,
Lorsque tu vins nous voir, de te le laisser prendre.
Ce que j'en avais fait, ils ont voulu l'apprendre.

ARNOULD, *à part.*

Diable! (*Haut.*) Et qu'as-tu pu dire alors?

MARIANE.

J'ai répondu
(Il fallait bien mentir) que je l'avais perdu.

ARNOULD.

Vraiment?... tu leur as dit que tu l'avais?...

MARIANE.

Sans doute.

ARNOULD, *à part.*

Et moi qui justement viens de le perdre en route!..
Ne le lui disons point; elle se fâcherait.
(*Haut.*)
Il est là, sur mon cœur, ce précieux portrait.

MARIANE.

Voici ton père, Arnould.

ARNOULD.

Je me sauve au plus vîte.

MARIANE.

Et ton grand-père aussi.

ARNOULD.

Tous deux je les évite.
Et pour cause : à revoir.

SCÈNE II.

MARIANE, PAUL, RAYMOND.

PAUL.

Ah! c'est toi, mon enfant?
Nous recevons d'Arnould une lettre à l'instant.
Je suis content de lui, je me plais à le dire;
Il est plus que jamais exact à nous écrire :

De cette attention je lui sais fort bon gré.

RAYMOND.

Pauvre Arnould ! j'en avais jadis bien auguré.
C'était un cœur candide, un esprit sans malice.

PAUL.

Il se plaint quelque peu des rigueurs du service ;
Mais il se porte bien : voilà l'essentiel.

RAYMOND.

L'essentiel, c'est l'âme, et les choses du ciel,
De la dévotion les pratiques austères
Ne sont point, on le sait, du goût des militaires.
Dans leur société l'on se perd aisément.
On y parle souvent de Dieu, Dieu sait comment :
La caserne et le camp sont des lieux de licence ;
Arnould y pourrait bien laisser son innocence.
Peut-être a-t-il perdu déjà ce trésor-là.

PAUL.

Je ne trouverais pas un grand mal à cela.
Il est bon qu'un jeune homme enfin se dégourdisse.

RAYMOND.

Allez-vous vous livrer à l'éloge du vice,
Et devant-elle encor? ce serait curieux.

PAUL.

Mais...

MARIANE.

Je vais vous laisser.

RAYMOND.

Tu ne peux faire mieux ;
Car ce qu'il dit...

SCÈNE III.

PAUL, RAYMOND.

PAUL.

A tort, votre âme est offensée,
Mon père, et vous allez par delà ma pensée.
Je disais...

RAYMOND.

Je vous dis que le Ciel nous défend
De compromettre ainsi le salut d'un enfant ;

Que de son âme un jour vous serez responsable,
Et qu'il n'était point né pour un métier semblable.
Il aurait, si l'on eût accompli mon projet,
Fait pour le séminaire un fort joli sujet.

PAUL.

Vous savez quel penchant il montrait pour la scène;
Ce goût, ainsi qu'à moi, vous faisait de la peine :
Il eût mal soutenu l'honneur de notre nom.
Mais fallait-il le mettre au séminaire? Non ;
Car l'amour du théâtre est, je crois, fort contraire
A la vocation que veut le séminaire.
J'ai pris un moyen terme : il est au régiment,
Et c'est pour lui sans doute un beau commencement
Que d'avoir à son âge une sous-lieutenance.
Il fera son chemin, j'en suis certain d'avance;
Et monsieur de Créqui plus d'une fois m'a dit
Qu'il saurait, au besoin, l'aider de son crédit.
Est-il rien de plus beau que l'état militaire ?

RAYMOND.

Rien de plus immoral... mais j'aime mieux me taire;
D'ailleurs voici quelqu'un.

SCÈNE IV.

PAUL, BEAUSÉJOUR, RAYMOND.

BEAUSÉJOUR.

Mes chers amis, bonjour.
Comment vous portez-vous?

PAUL.

C'est le cher Beauséjour.
Quel plaisir de revoir un ancien camarade!

BEAUSÉJOUR.

N'est-ce pas?

PAUL.

La santé?

BEAUSÉJOUR.

Tu vois, jamais malade,
C'est là mon habitude; elle est bonne : j'y tien,
Et je veux la garder longtemps.

PAUL.

Tu feras bien.

BEAUSÉJOUR.

Et vous, monsieur Raymond, quelle bonne figure !

RAYMOND.

Monsieur...

BEAUSÉJOUR.

Vous me semblez rajeuni, je vous jure.
Des acteurs, cependant, vous êtes le Nestor.

RAYMOND.

Ce titre, j'y tiens peu, Monsieur.

BEAUSÉJOUR.

Vous avez tort.
Quand on a si longtemps par sa verve comique
Excité les transports de la gaîté publique,
Quand on eut, comme vous, le singulier bonheur
De créer un emploi qui vous fit tant d'honneur,
Ces Crispins dont l'humeur babillarde et folâtre
Était, avant vous-même, ignorée au théâtre...

PAUL, *bas à Beauséjour.*

Tais-toi.

BEAUSÉJOUR, *sans faire attention à Paul.*

Car c'est en vous, monsieur Raymond, enfin
Que la France a jadis vu son premier Crispin.

RAYMOND.

Monsieur...

PAUL, *bas.*

Mais tais-toi donc.

BEAUSÉJOUR, *continuant de même.*

Et le destin prospère
D'un fils non moins plaisant vous a fait l'heureux père,
De ce second Crispin, bien digne du premier,
Remplaçant vos talents sans les faire oublier ;
Car les vieux amateurs, en parlant de vos rôles,
Nous citent, en riant, vos allures si drôles,
Vos comiques accents, votre gai naturel,
Tant de mots empruntant de vous un nouveau sel :
Et c'est peu des Crispins ; vous jouiez comme un ange
Don Japhet, Jodelet...

RAYMOND.

Monsieur, votre louange
Cessera-t-elle enfin ? mon cœur en est blessé ;
Car elle me rappelle un scandaleux passé.

BEAUSÉJOUR.

Comment ?

RAYMOND.

Oui, je rougis, s'il faut que je le dise,
De cette renommée indignement acquise.
Je voudrais, tant j'en suis contrit, humilié,
Sur la scène jamais n'avoir posé le pied.
J'en ressens un chagrin impossible à décrire,
Et je pleure aujourd'hui d'avoir jadis fait rire.

BEAUSÉJOUR.

Ma foi, vous avez tort ; le rire fait du bien.

PAUL.

Je te retrouve gai, content...

BEAUSÉJOUR.

Gai, j'en convien,
Et j'ai de bonne humeur une assez forte dose.
Oui, mon cher, je suis gai : content, c'est autre chose.
Un directeur de troupe, hélas ! est constamment
Voué par ses acteurs au mécontentement.
C'est un métier maudit, plus maudit qu'on ne pense,
(*à Raymond*)
Et que vous devriez prendre pour pénitence*.
Que de tracas ! mais quoi ! loin d'en être attristé,
A tous les coups du sort j'oppose ma gaîté,
Ami sûr que jamais rien n'ébranle et ne trouble.
Dans mes jours de malheur je la sens qui redouble,
Et contre le destin avec elle luttant,
Je suis d'autant plus gai que je suis moins content.

PAUL.

Voilà ce qui s'appelle être un vrai philosophe.

BEAUSÉJOUR.

Par exemple aujourd'hui, nouvelle catastrophe.

PAUL.

Que t'est-il arrivé ?

BEAUSÉJOUR.

Mon Crispin s'est enfui,
Et j'ai quitté le Mans pour courir après lui.
La troupe qu'en province avec moi je promène
Faisait depuis trois mois les délices du Maine,
Et dans ma caisse enfin, grâce à ce fugitif,
Le passif se voyait balancé par l'actif.
Son jeu naïf et gai, sa verve sans seconde
Promettaient à l'hiver une moisson féconde.

* Raimond fait un mouvement d'impatience et va s'asseoir de l'autre côté du théâtre. — Raymond assis, Beauséjour, Paul.

Mais un jour le public attendit vainement :
Crispin était parti, l'on ne sait pas comment.
Tu conçois des Manceaux la fureur peu commune,
Et quel cruel échec recevait ma fortune.
Le traître m'emportait ma recette à venir.
Adieu mon bel hiver, et qu'allait devenir
De mes pauvres acteurs la troupe désolée,
En voyant notre salle, autrefois si peuplée,
Se changer désormais en un désert affreux,
Où manquerait la manne à ces nouveaux Hébreux?
Il faut que je le trouve et que je le ramène.
Je n'oserais sans lui me montrer dans le Maine,
Et je courrais, ma foi, risque d'être assommé,
Si je n'y ramenais cet acteur bien-aimé.
Comme d'après certains indices, je suppose
Qu'il vint droit à Paris, j'ai fait la même chose.
J'y suis, et j'entends bien faire valoir mes droits.
Monsieur le lieutenant de police, je crois,
Découvrira bientôt la trace du coupable.

PAUL.

Et selon toi, c'est donc un sujet fort capable?

BEAUSÉJOUR.

C'est un acteur parfait, d'un comique achevé.
Je m'y connais un peu, mon cher ; je l'ai prouvé :
J'ai dans les financiers tout autant de mérite
Que votre vieux Guérin dont le succès m'irrite,
Et qui n'en sait pas moins du Théâtre Français
Aux talents qu'il redoute interdire l'accès.
J'aurais fourni chez vous une belle carrière,
Si l'intrigue... il suffit, laissons cette matière.
Je disais que je puis porter un jugement
Sur le jeu d'un acteur; n'estce-pas?

PAUL.

Oui, vraiment,
Je sais que là-dessus tu ne te trompes guère.
Le nom de ton Crispin?

BEAUSÉJOUR.

Il porte un nom de guerre :
Delarose.

PAUL.

Et quel est son autre nom?

BEAUSÉJOUR.

Ma foi,
Je ne le connais point; mais que m'importe, à moi?

Je connais son talent que le Mans idolâtre :
Tiens, excepté ton père et toi, sur le théâtre
Je n'ai point vu d'acteur plus gai que ce garçon,
Et pour le naturel c'est un nouveau Poisson.
Il tient un peu de vous, et souvent il me semble
Que, sans vous copier, le gaillard vous ressemble.
Ce n'est pas malheureux pour lui, mes bons amis.
A débuter chez vous s'il est un jour admis,
Je réponds du succès, et vous m'en pouvez croire,
Du nom que vous portez il atteindra la gloire.

RAYMOND, *qui s'est levé.*

Paris ne reçoit pas toujours à bras ouverts
Ces merveilleux sujets par la province offerts.
Je doute du talent de monsieur Delarose,
Et des succès manceaux ne prouvent pas grand'chose.
Croyez-moi, des Crispins qui viendraient débuter
La famille Poisson n'a rien à redouter.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que sa gloire est connue.
Moi, je la commençai ; mon fils la continue.
Ayez donc moins de foi dans vos opinions ;
Et songez-y, Monsieur, deux générations,
De l'amour du public toujours environnées,
Par un nouveau venu ne sont point détrônées.

BEAUSÉJOUR.

Vous vous fâchez à tort : de vos talents d'acteur
Je fus dans mon jeune âge un grand admirateur :
Les jours où vous jouiez étaient mes jours de fête.

RAYMOND.

De mes talents d'acteurs? le mot est fort honnête.
Vous bornez là l'éloge, et je vois en ce cas
Que comme auteur, Monsieur, je ne vous plaisais pas.

BEAUSÉJOUR.

Si fait.

RAYMOND. *

J'ai cependant fait quelques comédies
Que le public, Monsieur, a jadis applaudies,
Et qu'il daigne accueillir encore avec bonté.
Le *Baron de la Crasse* au théâtre est resté :
Le *Bon Soldat* a fait de nombreuses recettes :
(*à Paul*)
On devrait s'occuper de *Mes Femmes Coquettes*,
Cinq actes, et des vers que l'on trouvait fort beaux !

* Paul, Raymond, Beauséjour.

Cela vaut bien les vers de vos auteurs nouveaux ;
Car vous ne donnez plus que de tristes ouvrages.
(*A Beauséjour.*)
De Créqui, de Colbert j'obtenais les suffrages,
De Colbert, le parrain de mon fils que voilà :
Colbert fut mon compère ; oui, j'eus cet honneur-là.
J'osai pour le grand roi rimer quelques épîtres :
Qu'il me paya fort bien : Monsieur, ce sont des titres :
Quand vous en aurez fait autant, peut-être un jour
On parlera de vous, monsieur de Beauséjour.

BEAUSÉJOUR

Je n'ai jamais écrit prose ni poésie,
Et compte n'en avoir jamais la fantaisie.
Mon dessein n'était point, mon cher monsieur Poisson,
D'attaquer votre gloire en aucune façon,
Mais je suis enchanté de voir qu'à cette gloire
Vous tenez beaucoup plus que vous n'osiez le croire.

RAYMOND.

Vous vous trompez, Monsieur, en me parlant ainsi.
De ces misères-là j'ai fort peu de souci...
Mais c'est que vous venez étourdir mon oreille
Du Mans, de son théâtre et de votre merveille*.

BEAUSÉJOUR.

De quoi voulez-vous donc que je vous parle, moi ?
Ce sujet m'intéresse.

PAUL.

Et tu ne sais pourquoi
Il t'a si brusquement quitté ?

BEAUSÉJOUR.

Non, sur mon âme.
Peut-être, ayant au cœur une amoureuse flamme,
Il brûlait de revoir quelque objet adoré
Dont depuis trop longtemps il était séparé.

PAUL.

Qui te fait penser ?

BEAUSÉJOUR.

Sa bizarre conduite,
Un portrait par le drôle oublié dans sa fuite.

PAUL.

Un portrait de femme ?

* Raymond, Paul, Beauséjour.

BEAUSÉJOUR.

Oui, charmante en vérité
C'est, j'en dois convenir, un amour mérité.
Tiens, j'ai là ce portrait : vois comme elle est jolie.

PAUL.

Que vois-je ? c'est ma nièce.

RAYMOND.

Allons, quelle folie !
Cela ne se peut.

PAUL.

Sans doute c'est un fait
Etrange, merveilleux : mais... tenez. (*Il lui donne le portrait.*)

RAYMOND.

En effet
C'est elle-même... ô ciel !

PAUL.

C'est une miniature
Que l'on fit l'an dernier.

BEAUSÉJOUR.

Singulière aventure !

RAYMOND.

Oui, je la reconnais, et j'en suis confondu.

PAUL.

Ce portrait, disait-elle, elle l'avait perdu.

RAYMOND.

Elle nous a trompés : quel scandale !

PAUL.

Mon père,
Calmez vous ; nous saurons pénétrer ce mystère.
Il faut interroger Mariane.

RAYMOND.

Oui, je veux
Moi-même...

PAUL.

Nous allons lui parler tous les deux
Et tâcher d'obtenir d'elle un aveu sincère.
Ce portrait, n'est-ce pas, ne t'est point nécessaire ?
Tu peux entre mes mains le laisser ?

BEAUSÉJOUR.

Oui vraiment,

Il est à vous d'ailleurs... je m'enfuis promptement :
J'ai peu de temps à moi, permets que j'en profite.
Adieu ; je te devais ma première visite :
Nous étions demeurés si longtemps sans nous voir.

PAUL.

Viens souper avec nous.

BEAUSÉJOUR.

Volontiers, à ce soir.

SCÈNE V.

RAYMOND, PAUL, *puis* MARIANE.

RAYMOND.

Mariane !... je veux confondre la traîtresse.

PAUL.

Permettez : avec elle usons un peu d'adresse.
Si d'abord nous allons l'effaroucher, eh bien,
Cette enfant va se taire, et nous ne saurons rien.
Ne jetons point l'effroi dans son âme troublée.
Mais la voici qui vient. *

MARIANE.

Vous m'avez appelée ?

PAUL.

Oui, ma très-chère nièce et pupille : avec toi
Nous désirons causer un moment.

MARIANE.

Avec moi ?

PAUL.

Oui vraiment, avec toi : cela te contrarie
Peut-être ?

MARIANE.

Et pourquoi donc, mon oncle, je vous prie ?
J'ai beaucoup de plaisir à causer avec vous.

PAUL.

Écoute, mon enfant, nous sommes entre nous,
Et tu peux nous montrer une entière franchise.

* Raymond, Mariane, Paul.

Il faut nous dire tout.

MARIANE.

Vous voulez que je dise ?...

RAYMOND, *avec emportement.*

Tout.

MARIANE.

Mais quoi donc ?.. pardon, je cherche vainement...

RAYMOND.

Tu cherches, malheureuse ?..

MARIANE.

Ah ! mon Dieu !

PAUL.

Doucement,
Mon père.

MARIANE.

Mais d'où vient une telle colère ?
Mon oncle, qu'ai-je fait qui puisse vous déplaire ?

PAUL.

Mariane, réponds sans te faire prier.
Ce portrait que de toi l'on a fait l'an dernier ?...

MARIANE.

Ce portrait ?.. (*A part.*) Ah ! mon Dieu !

PAUL.

Tu disais, ce me semble,
Que tu l'avais perdu ? t'en souviens-tu ?

MARIANE, *à part.*

Je tremble.
Saurait-il donc qu'il est aux mains de mon cousin ?
Que dire ?

PAUL.

Tu te tais ?

RAYMOND.

Veux-tu répondre enfin ?
Parle, et n'espère pas nous abuser encore.
Ou ton portrait est-il ? penses-tu qu'on ignore ?
Quel est l'heureux mortel qui reçut ce présent ?

MARIANE, *à part.*

Ciel !

* Raymond, Paul, Mariane.

PAUL.

Tu ne peux plus rien nous cacher à présent.
Qui vient nous déranger ?

SCÈNE VI.

RAYMOND, ARNOULD *en uniforme*, PAUL, MARIANE.

PAUL.

Que vois-je? un militaire !
C'est Arnould.

MARIANE, *à part.*

Quel accueil, ô ciel ? va-t-on lui faire ?
Qu'il vient mal à propos !

ARNOULD.

Oui, mon père, c'est moi.

RAYMOND.

Mon pauvre enfant, comment, c'est toi que je revoi !
Te voilà parmi nous pour quelque temps, j'espère.
Embrasse donc encore un peu ton vieux grand-père.

MARIANE, *à part.*

Mais comment se fait-il qu'on le reçoive ainsi ?

PAUL.

Je ne m'attendais pas à te revoir ici ;
Et ta dernière lettre aurait dû nous apprendre
Que tu viendrais bientôt.

ARNOULD.

J'ai voulu vous surprendre,
Et sans trop me vanter, j'ai réussi, je crois.
On vient de m'accorder un congé de deux mois,
Mais que j'embrasse aussi ma charmante cousine. *
Ah ! bon Dieu ! quel accueil et quelle froide mine !
Qu'a-t-elle ?

RAYMOND.

Ce qu'elle a ? nous le savons trop bien.

PAUL.

Oui, tu viens de troubler, mon fils, un entretien

* Il va l'embrasser et revient entre Raymond et Paul.

Que nous pouvons, je crois, reprendre en ta présence.
Te fiant, comme nous, à son air d'innocence,
Pensais-tu que son cœur, facile à s'enflammer,
Par un indigne amour pût se laisser charmer?

ARNOULD.

Bah!

MARIANE, *à part.*

Que dit-il?

RAYMOND.

On n'est que trop sûr de la chose.
Elle aime éperdument un nommé Delarose.

MARIANE, *à part.*

Je n'y comprends plus rien.

ARNOULD, *à part.*

Quel galimatias!
Comment donc savent-ils et ne savent-ils pas?
(*Haut.*)
Ce Delarose enfin pour qui son cœur soupire,
Quel est-il?

RAYMOND.

Un Crispin qu'en province on admire.

ARNOULD.

Vraiment?

PAUL.

Par Beauséjour nous avons tout appris,
Le directeur du Mans.

ARNOULD, *à part.*

Ciel!

PAUL.

Il est à Paris.

MARIANE, *à part.*

A Paris!

ARNOULD.

(*A part.*) (*Haut.*)
Je suis mort. Et que vient-il y faire?

PAUL.

Il vient faire arrêter son acteur réfractaire.

RAYMOND.

La police, bientôt sur lui mettant la main,
Du Maine lui fera reprendre le chemin :

J'en rirai bien.

PAUL.

Sais-tu ce qui nous met en peine?
(*Montrant Mariane.*)
C'est qu'on a retrouvé son portrait dans le Maine.

ARNOULD.

Son portrait?

PAUL.

Nous l'avons en nos mains; le voilà:

ARNOULD.

C'est, ma foi, vrai... j'en suis charmé.

PAUL.

Pourquoi cela?

ARNOULD.

C'est qu'il est très-bien fait, et d'une ressemblance....
Et que dit Mariane?

PAUL.

Un obstiné silence
Est sa seule réponse.

RAYMOND.

Oui; mais moi, je prétend,
Je veux, j'ordonne enfin qu'elle parle à l'instant.
Tout ce qui s'est passé, qu'elle nous le raconte.
Qui l'oblige à se taire?

ARNOULD.

Ah! sans doute la honte.
Votre juste courroux ne peut que la troubler;
Devant vous, j'en suis sûr, elle craint de parler.
Les grands parents font peur et leur présence impose.

PAUL.

Tu crois?

ARNOULD.

Moi, son cousin, ce serait autre chose:
L'un pour l'autre jamais nous n'avions de secrets.
Ce qu'elle veut cacher, bientôt je le saurais,
Si l'on me laissait seul avec elle un quart d'heure,
J'en réponds.

PAUL, *à Raymond.*

Nous pouvons essayer.

RAYMOND.

Soit: demeure.

Parle-lui.

PAUL.

Si c'est nous qui causons son effroi,
Peut-être elle sera moins discrète avec toi.
J'ai répétition... adieu, l'heure me presse;
Le théâtre m'attend. (*Paul sort.*)

RAYMOND.

Moi, je vais à la messe.
Fille coupable!... aimer un farceur, un vaurien!

ARNOULD, *à part.*

Merci, mon cher grand-père.

RAYMOND.

Hein? que me dis-tu?

ARNOULD.

Rien.

RAYMOND.

Adieu.

SCÈNE VII.

ARNOULD, MARIANE.

ARNOULD.

Sur quels écueils, ô destin, tu me pousses!
Beauséjour à Paris, la police à mes trousses,
Et mon début ce soir pour comble d'embarras!

MARIANE.

Ton début?

ARNOULD.

Oui vraiment : tu ne t'en doutais pas?
Oui, ton cousin Arnould ce soir, ne t'en déplaise,
Fait son premier début sur la scène française.
De monsieur de Créqui je suis le protégé.
C'est grâce à ce seigneur que j'obtins mon congé;
Mon ordre de début, je le lui dois encore.
Afin que jusqu'au bout mon cher père l'ignore,
Mon début au public ne fut point annoncé.
Au lever du rideau, l'air triste, l'œil baissé,
Le semainier, après sa triple révérence,
Viendra des spectateurs réclamer l'indulgence.

Puis, les attendrissant par un récit menteur :
L'indisposition subite d'un acteur,
Douloureux contre-temps, insurmontable obstacle,
Nous force, dira-t-il, à changer le spectacle ;
Mais daignez accepter un dédommagement :
A vos yeux va s'offrir, Messieurs, dans un moment
Le nouveau rejeton d'une famille aimée,
Aux applaudissements par vous accoutumée,
Du fils de Paul Poisson encouragez l'essor.
Puissent, puissent surtout de son front jeune encor
Tant de lauriers cueillis par l'aïeul et le père
Ecarter les sifflets, ces foudres du parterre !
D'un bruit plus gracieux prêtez-lui le secours.
Un vif enthousiasme accueille ce discours.
Si d'abord il s'adresse au grand nom dont j'hérite,
Bientôt je ne le dois qu'à mon propre mérite.
Mêlé de souvenirs et de lazzis nouveaux,
Mon jeu fait éclater le rire et les bravos.
Le troisième Crispin est digne de sa race.
Mon père, en l'apprenant, s'adoucit et m'embrasse.
Reçu comédien ordinaire du Roi,
Je t'épouse...

MARIANE.

Un instant, Monsieur ; répondez moi.

ARNOULD.

Quoi donc ?

MARIANE.

Expliquons-nous : mon portrait..., sois sincère,
Qu'en as-tu fait ?

ARNOULD.

Parbleu, je l'ai perdu, ma chère :
Comment, je n'en sais rien.

MARIANE.

Pour moi c'est très-flatteur.
A t'en croire, il était jour et nuit sur ton cœur.

ARNOULD.

Pour le voir, le baiser, je le prenais sans cesse,
Et je l'aurai perdu par excès de tendresse.

MARIANE.

C'est charmant.

ARNOULD.

Dans mon sein heureux de le cacher,
J'aurais mieux fait cent fois de n'y jamais toucher.

Au moment de m'enfuir ma tête s'est brouillée,
Et prêt à te revoir...

MARIANE.

Vous m'avez oubliée?

ARNOULD.

Non pas toi, ton portrait : sois indulgente.

MARIANE.

Non ;
Je vous en veux beaucoup.

ARNOULD.

Pour avoir mon pardon,
Je me jette à tes pieds.

MARIANE.

On vient.

SCÈNE VIII.

BEAUSÉJOUR, ARNOULD, MARIANE.

BEAUSÉJOUR, *de loin.*

Je vous dérange.

ARNOULD, *à part.*

Que vois-je ?

BEAUSÉJOUR, *à part.*

Un militaire à genoux ! c'est étrange.

MARIANE, *vivement, allant à Beauséjour* *.

C'est mon cousin Arnould, Monsieur.

BEAUSÉJOUR.

En vérité?
Le fils de mon cher Paul ?

MARIANE.

Oui.

BEAUSÉJOUR.

J'en suis enchanté.
A peine je l'ai vu jadis dans son enfance.
Je veux faire avec lui plus ample connaissance.

* Beauséjour, Mariane, Arnould.

ARNOULD, *bas à Mariane.*

Mon directeur du Mans !

MARIANE, *bas.*

O ciel !

BEAUSÉJOUR, *allant à Arnould.*

Embrassons-nous.

(*Le reconnaissant.*)

Ah ! grand Dieu !

ARNOULD, *à part.*

Je suis pris.

BEAUSÉJOUR *.

Comment, Monsieur, c'est vous.
Qui... que... sans cet habit je croirais reconnaître...
Mais êtes-vous bien sûr d'être... de ne pas être...
Je dis bien, d'être fils de mon ami Poisson?

ARNOULD.

(*A part.*) (*Il se met à bégayer.*)
Déguisons notre voix. Monsieur... aucun soup...çon,
N'a jamais... attaqué... la... vertu de... ma mère,
Et j'ai toujours... passé... pour le fils de mon... père.

BEAUSÉJOUR.

J'en suis bien convaincu ; puis maintenant je vois...
Et d'abord ce n'est pas le même son de voix,
Ni la même façon de parler : mais du reste,
C'est une ressemblance..! oui, je vous le proteste,
Si vous ne m'affirmiez que vous n'êtes pas lui,
Je vous ferais au Mans retourner aujourd'hui.

ARNOULD.

Je ne... vous entends pas : au Mans! ... qu'irais-je faire?

BEAUSÉJOUR.

Réjoindre ma troupe.

ARNOULD.

Ah !... Monsieur est... militaire ?

BEAUSÉJOUR.

Non, je suis directeur du théâtre du Mans.

ARNOULD.

Di...recteur?

BEAUSÉJOUR.

Au mépris de ses engagements,

* Beauséjour, Arnould, Mariane.

Mon Crispin s'est enfui vers Paris.

ARNOULD.

C'est in...fâme.

BEAUSÉJOUR.

N'est-ce pas! si je puis le trouver, sur mon âme,
Il s'en repentira.

ARNOULD.

Pourquoi ce gar...nement.
A-t-il... fui.

BEAUSÉJOUR.

Je ne sais; Monsieur, apparemment,
De voir la capitale avait la fantaisie.
Eh bien, de ce Crispin vous êtes le Sosie,
Et je vous aurais pris pour son frère jumeau.
Pourtant vous êtes mieux; oui, car il n'est pas beau.

ARNOULD.

Tant pis!

BEAUSÉJOUR.

Quand vous parlez, la ressemblance cesse.

ARNOULD.

Tant mieux.

BEAUSÉJOUR.

Je puis, je crois, sans que cela vous blesse,
Dire qu'il n'est point... bègue.

ARNOULD.

Et je le suis un peu.
J'en ai douté longtemps..., je vous en fais l'aveu.
Mais j'en fus convaincu dans la dernière guerre,
Par certain incident qui ne m'amusa guère.
Un... poste dangereux était... gardé... par moi
Avec... quelques soldats... quand tout à coup je voi
L'ennemi... plus nombreux... qui...

BEAUSÉJOUR.

Venait vous surprendre.

ARNOULD.

Ma... troupe n'était... pas disposée à... se rendre,
Ni moi non plus... : soudain à mon... commandement,
Mes hommes près de... moi se rangent... vaillamment;
Au... combat, à la mort chacun d'eux se... dévoue.

BEAUSÉJOUR.

Très-bien.

ARNOULD.

Oui, mais à... peine avais-je dit : En joue!
Ma langue s'embarrasse, et... jamais, ventrebleu!
Je ne... pus... parvenir à leur commander... Feu!
Et ... tous... ils restaient là, le... fusil à l'épaule,
Sans tirer.

BEAUSÉJOUR, *en riant.*

Oh ! parfait !

ARNOULD.

Cela ne... fut point... drôle,
Mon cher... Monsieur... voyant que nous ne... tirions pas,
Les ennemis... vers nous s'avancent à... grands pas.

BEAUSÉJOUR.

Certes, l'occasion pour eux était fort belle.

ARNOULD.

Et tandis que je... cherche en vain le mot... rebelle,
On nous... cerne, on nous... fait tous.. prisonniers.

BEAUSÉJOUR.

Vraiment?

ARNOULD.

Ce... fait d'armes... m'a nui pour mon avancement.

BEAUSÉJOUR.

Je le crois : l'anecdote est assez singulière.

ARNOULD.

Oui... voyez à quoi... tient, Monsieur, une:.. carrière.
Du grand nom d'Alexandre on est... presque effrayé :
Parlerait-on de lui, s'il avait bégayé?

BEAUSÉJOUR, *à part.*

Il est très-amusant.

MARIANE, *à part.*

Quelle folle cervelle!
A quoi bon débiter cette fable nouvelle!

BEAUSÉJOUR.

Où donc est le cher Paul ? je ne l'aperçois pas :
C'est pour lui que je suis revenu sur mes pas.
N'ayant, pour m'appuyer personne à la police,
J'ai pensé qu'il pourrait me rendre un grand service.
Monsieur le Lieutenant est fort connu de lui :
S'il veut à son hôtel me conduire aujourd'hui,

* Arnould, Beauséjour, Mariane.

Je serai sur son nom admis à l'heure même;
Et ce point est pour moi d'une importance extrême.
Mon théâtre du Mans souffre de mon départ :
J'y voudrais retourner dans trois jours au plus tard.

ARNOULD.

Je... comprends.

BEAUSÉJOUR.

De mon temps je ne suis pas le maître,
Et Paul...

ARNOULD.

Il est... dehors.

BEAUSÉJOUR.

Au théâtre peut-être ?

ARNOULD.

Non.

BEAUSÉJOUR.

Mais où donc alors ?

ARNOULD.

Je ne sais pas.

MARIANE.

Ni moi.

BEAUSÉJOUR.

Je vais donc seul tenter l'aventure, et ma foi
Nous verrons. (*Bas.*) Vous étiez à genoux, j'imagine,
Pour attendrir le cœur de la chère cousine.
Elle est charmante ! (*A part.*) Hélas ! pour lui quel coup fatal,
S'il apprenait qu'il a mon Crispin pour rival !
Pauvre Arnould !... après tout, aimer qui lui ressemble,
C'est aimer son amant doublement, ce me semble.
(*Haut.*) (*A Raymond qui entre.*)
Je me sauve ; à tantôt. Monsieur, votre valet ;
Je reviendrai souper.

SCÈNE IX.

ARNOULD, RAYMOND, MARIANE.

RAYMOND, *à part.*

Cet homme me déplaît.

(*A Arnould.*)
Eh bien, mon cher garçon, as-tu, dans notre absence,
D'un coupable secret reçu la confidence?
Sur ce portrait enfin sais-tu la vérité?
Parle donc.

ARNOULD.

Ah! je crains votre sévérité.
A l'indulgence ici que votre cœur incline.

RAYMOND.

Plaît-il ?

ARNOULD.

Depuis longtemps j'adore ma cousine.
Ce portrait précieux retraçait ses appas :
Je le lui dérobai.

MARIANE.

Non, ne le croyez pas :
Il le reçut de moi.

RAYMOND.

Ma surprise est extrême.

MARIANE.

Mon cousin m'aime, et moi, je le chéris de même.
Est-ce donc mal ?

RAYMOND.

Eh! mais, cela n'est pas très-bien.

RAYMOND.

Enfin, pris ou reçu, car cela n'y fait rien,
J'avais donc ce portrait si cher à ma tendresse,
Et que je me plaisais à contempler sans cesse.
Souvent en lui parlant je me trouvais heureux.

RAYMOND.

Supprime, s'il te plaît, ces détails amoureux,
Du récit que j'attends accessoire inutile.

ARNOULD.

Une troupe d'acteurs vint débuter à Lille :
Delarose en était le plus bel ornement;
On raffola de lui... c'est un acteur charmant.
Quel naturel! quel feu! quel sang-froid ! quel comique!

MARIANE, *à part.*

Il se traite assez bien.

RAYMOND.

Sois donc plus laconique.

ARNOULD.

Enfin il me plut fort : d'une étroite amitié
Avec ce beau talent je fus bientôt lié.
On sait le sort errant des acteurs de province :
En partant pour le Maine, il voulut que j'y vinsse,
Du moins quand un congé m'offrirait le moyen
D'accomplir son souhait qui devenait le mien.
Je l'aime tellement... pour moi c'est comme un frère ;
C'est plus peut-être encore, et si le sort contraire
D'un trépas imprévu le frappait aujourd'hui,
J'en suis sûr, je mourrais en même temps que lui.

RAYMOND.

Quel conte !

ARNOULD.

Non, je puis vous en répondre.

RAYMOND.

Peste !
Pylade à ce point-là n'aima jamais Oreste.

ARNOULD.

Aussitôt que je pus, je courus vers le Mans
Lui porter mes bravos et mes embrassements.
Sachant que je pouvais compter sur sa prudence,
Il reçut de mon cœur l'entière confidence,
Et ce portrait charmant, aimé, matin et soir,
Je ne me lassais point de le lui faire voir.
A force de montrer cette image chérie,
Au moment de partir, je l'aurai, je parie,
Oubliée, et chez lui laissée étourdiment.
Voilà la vérité pure.

MARIANE, *à part.*

Dieu ! comme il ment !

RAYMOND.

Ainsi de ce monsieur je te vois idolâtre.
Mauvaise connaissance ! un homme de théâtre.
Fi !

ARNOULD.

De son amitié je n'eus qu'à me louer.

RAYMOND.

Et comment?

ARNOULD.

En province, il faut vous l'avouer,
On trouve à s'égayer une peine infinie,
Et pour charmer un peu cette monotonie

Qui dans Lille pesait sur chacun de nos jours,
Un divertissement vint à notre secours.

RAYMOND.

Lequel ?

ARNOULD.

M'associant quelques joyeux complices,
D'un théâtre bourgeois nous fîmes les délices,
Et grâce à Delarose, à plus d'une leçon,
J'y fus digne du sang et du nom de Poisson.
Aussi quand je jouais on assiégeait les portes !

RAYMOND.

Acteur et militaire ! ah ! quel coup tu me portes !
Toi, prendre des leçons d'un farceur ambulant !

ARNOULD.

Dites plutôt un maître, un modèle excellent.
Trop heureux qui de près pourrait suivre sa trace !
Quand on lui voit jouer le *Baron de la Crasse*,
Lubin, le *Bon soldat*, sans le vanter, je crois
Qu'on peut...

RAYMOND.

Il jouait donc mes pièces quelquefois ?

ARNOULD.

Quelquefois ? très-souvent : c'était du répertoire
Ce qu'il aimait le mieux.

RAYMOND, *flatté.*

Ah !

ARNOULD.

Vous pouvez m'en croire ;
C'est qu'avec du talent il a du goût aussi.

RAYMOND.

Ce que tu me dis là m'en fait juger ainsi.

ARNOULD.

Souvent il vous trouvait plus plaisant que Molière.

RAYMOND.

Oh ! c'est aller bien loin : Molière a sa manière,
J'ai la mienne : entre nous, de ce fameux auteur
Je n'ai jamais été fort grand admirateur.
Le cher monsieur Scarron était bien autre chose.

ARNOULD.

Voilà précisément ce que dit Delarose.

RAYMOND.

Pour Molière, en un mot, sans en dire de mal,
Je ne partage point l'engoûment général.
Il ne charme, après tout, que des esprits vulgaires,
Et dans cent ans d'ici l'on n'en parlera guères.

ARNOULD.

Quoique de son génie on vante la hauteur,
Eût-il fait le *Baron de la Crasse?*

RAYMOND, *souriant.*

Flatteur!...
La pièce te plaît donc?

ARNOULD.

Je la trouve divine.
Qu'elle nous amusa! t'en souviens-tu, cousine?
En y pensant; j'en ris encor de souvenir.

RAYMOND.

L'ouvrage n'est pas mal, je dois en convenir.
Il était bien joué, dis-tu, par ce jeune homme?

ARNOULD.

C'est dans ce rôle-là surtout qu'on le renomme.

RAYMOND.

Il n'est pas très-facile à remplir, sur ma foi.

ARNOULD.

Je ne l'ai pas trop mal joué non plus.

RAYMOND.

Qui, toi?
Comment te tirais-tu de la scène d'ivresse?
Car pour s'en acquitter sans trop de maladresse,
Certe, il faut...

ARNOULD.

Voulez-vous que j'essaie à vos yeux?

RAYMOND.

De juger ton talent je serais curieux.
C'est que je le jouais un peu bien, je m'en vante.
(Il s'assied.)
Mais il est dans la scène un rôle de servante :
Pour donner la réplique et seconder ton jeu
Il faudrait une actrice...

ARNOULD, *montrant Mariane.*

Elle en peut tenir lieu.
Elle a tant vu la pièce, et sa mémoire est telle

Que la savoir par cœur est une bagatelle :
N'est-ce pas ?

MARIANE.

Oui, je crois pouvoir me souvenir...

RAYMOND.

Les vers en sont, d'ailleurs, aisés à retenir.

MARIANE.

Pour une débutante ayez de l'indulgence.

RAYMOND *.

Je t'en promets à force : allons, que l'on commence.
(*Il va s'asseoir.*)

MARIANE.

« Notre baron, pour moi plein de tendresse,
» Assidûment courtise mes appas.
» Moi je dois prendre un parti ; cela presse :
» Faut-il céder, ou bien ne céder pas ?
» Mais balancer offense la sagesse :
» De mon honneur le soin doit m'être cher.
» Si je cédais, hélas ! de ma faiblesse
» J'aurais bientôt un repentir amer.

RAYMOND.

Bien parlé. (*A Arnould.*) Ton grand-père a du moins sur la scène
Fait entendre toujours une morale saine.

MARIANE.

» J'ai beau l'aimer : un devoir inflexible
» Dicte ses lois à mon cœur combattu.
» Pour un cœur tendre il est souvent pénible
» D'être obligé d'avoir de la vertu.

RAYMOND.

C'est un peu moins moral, j'en conviens ; mais c'est franc.
Elle parle selon son état et son rang.

MARIANE.

» Ah ! s'il voulait épouser sa servante,
» Qu'un tel honneur me comblerait de biens !
» Hélas ! son nom dont toujours il se vante,
» L'empêchera de former ces liens.
» Il oublîrait pour moi sa noble race ;
» Et me carrant au fond de son château,
» Je deviendrais *Baronne de la Crasse !*
» Est-il un sort, est-il un nom plus beau !

* Paul, Raymond, Mariane.

RAYMOND.

Avec ce jeu piquant, cet œil plein de malice,
La petite ferait une charmante actrice.

MARIANE.

» Mais de trop boire il a pris l'habitude ;
» Cela dégrade un homme comme il faut.
» J'emploie en vain mes soins et mon étude
» A le guérir de ce petit défaut.
» O Dieu d'amour, entends mes vœux, de grâce!
» Par toi l'on vit bien des héros vaincus :
» Viens arracher la coupe de Bacchus
» Aux nobles mains du baron de la Crasse !

RAYMOND.

Mon pauvre ami Molière, avec tout ton esprit,
Dans un style pareil tu n'as jamais écrit.

MARIANE.

» C'est lui.

ARNOULD.

» Corbleu ! ventrebleu ! sarpebleu !
» Il est, ma foi, trois choses qu'on renomme
» A juste titre, et qu'un bon gentilhomme
» Doit préférer, savoir : le vin, le jeu
» Et le beau sexe. Oui. nargue de la gloire !
» En ce monde le vin me rend heureux,
» Spirituel, et surtout amoureux :
» J'aime beaucoup les femmes après boire.
» Mais n'est-ce pas Suzette que je voi?
» Eh ! te voilà, ma belle ; embrasse-moi.

RAYMOND.

Ce n'est vraiment pas mal : du mordant, de la verve.
Mais voici, mon garçon, les défauts que j'observe.
Ta tête, tout ton corps se laissent trop aller.
Si le vin aux regards doit partout circuler,
L'ivresse est orgueilleuse : aux autres, à soi-même
Elle se dissimule avec un soin extrême.
Comprends-tu ?

ARNOULD.

Très-bien.

RAYMOND.

Vois sortir d'un long repas,
Ce convive, en chemin faisant mille faux pas.
Se reprochera-t-il son défaut d'équilibre ?
Accepte-t-il un bras ? non, il veut marcher libre ;
L'appui qu'on lui propose est par lui rejeté !

Il accuse du jour la trop faible clarté ;
Il maudit les pavés et la nature entière.
Vous le verrez demain à jeun, l'âme moins fière,
Des erreurs d'aujourd'hui s'accuser franchement :
D'un tort que l'on n'a plus on convient aisément.
Il faut, pour rendre aux yeux l'ivresse naturelle,
Qu'on voie à tous moments que nous luttons contre elle,
Et que c'est en dépit de nos constants efforts
Que la raison se trouble et que fléchit le corps.
L'homme ivre d'un nuage a la vue obscurcie,
Et la parole manque à sa langue épaissie.
Un ennemi puissant, son vice, l'a vaincu ;
Lui seul de sa défaite il n'est point convaincu.
Il veut, en affectant une attitude altière,
Tenir son corps debout et sa tête en arrière :
Mais son corps accablé, sont front appesanti
Donnent à son orgueil un honteux démenti.

ARNOULD.

Je comprends au mieux.

RAYMOND.

Oui ; mais regarde-moi faire :
Car plus que la leçon l'exemple est salutaire.

RAYMOND, *faisant l'homme ivre.*

» Corbleu ! ventrebleu ! sarpebleu !

RAYMOND, *l'imitant.*

» Corbleu ! ventrebleu ! sarpebleu ! »

SCÈNE X.

MARIANE, RAYMOND, PAUL, ARNOULD entrant par la porte du fond.

PAUL.

Ciel ! mon père et mon fils dans cet état honteux,
Se soutenant à peine et jurant tous les deux !

ARNOULD.

Mon père !

MARIANE.

Mon tuteur ! je me sauve.

SCÈNE XI.

PAUL, RAYMOND.

RAYMOND.

Eh bien, qu'est-ce?
Je voulais lui donner une leçon d'ivresse;
Voilà tout.

PAUL.

Que veut dire?

RAYMOND.

Eh oui, ton fils, ma foi,
Sur la scène serait tout aussi bon que toi.
Puisqu'on n'a pas voulu le mettre au séminaire,
J'aimerais mieux le voir acteur que militaire.
Il joûrait mon théâtre, et vous l'abandonnez :
Cela vaut bien pourtant tout ce que vous donnez.

PAUL.

Quoi!... de se faire acteur aurait-il donc l'envie?

RAYMOND.

Et quand cela serait?

PAUL.

Tant qu'un souffle de vie
Animera mon corps, il ne le sera point.

RAYMOND.

Si j'avais comme toi pensé sur un tel point,
Le public t'eût-il vu succéder à ton père?
Pourquoi priver ton fils des succès qu'il espère?

PAUL.

Qu'il espère?

RAYMOND.

Et dont, moi, je suis presque certain.

PAUL.

De son frère Philippe il aurait le destin.
Sur notre nom voyez quel bel éclat il jette :
Il voulut être acteur, et ce n'est qu'un poète.

RAYMOND.

Qu'un poete!... tu veux, je crois, m'humilier.
Je suis poète aussi, moi : peux-tu l'oublier?

PAUL.

Mon père...

RAYMOND.

Ton orgueil à mes yeux se révèle.
Tu crains dans la famille une gloire nouvelle.
Prends-y garde : en dépit de toi-même, je veux
Le servir dans ses goûts et l'aider dans ses vœux.
C'est à moi que tu dois ton talent que l'on prône :
Instruit par mes leçons, je veux qu'il te détrône.
Le public transporté dira qu'Arnould lui seul,
En effaçant son père, égale son aïeul.
Le manteau de Crispin, sa fraise, sa râpière,
Si bien portés par moi dans ma longue carrière,
Cher Arnould, si tu veux à moi t'en rapporter,
Je peux montrer encor comme il faut les porter;
Et pour preuve, attends-moi : bientôt monsieur ton père
Pourra voir... je reviens... j'étouffe de colère.

SCÈNE XII.

ARNOULD, PAUL, *ensuite* BEAUSÉJOUR.

ARNOULD, *à part.*

Le grand-père est très-chaud : quelle fureur!

PAUL.

C'est vous,
Monsieur, vous qui jetez la discorde entre nous :
Vous eussiez bien mieux fait de demeurer à Lille.
Ici votre présence est assez inutile ;
Vous ne resterez donc à Paris qu'un seul jour.
Demain sans faute... allons, j'aperçois Beauséjour.
Il prend bien son moment... que le diable l'emporte !

BEAUSÉJOUR, *venant au milieu.*

C'est un grand appétit, mon cher, que je t'apporte.

PAUL.

J'en suis charmé.

ARNOULD, *à part.*

Courons au théâtre ; il est temps,
Et pour me préparer je n'ai que peu d'instants.
(*Il se sauve.*)

SCÈNE XIII.

BEAUSÉJOUR, PAUL.

BEAUSÉJOUR.

C'est ton fils qui s'en va, ce me semble.

PAUL.

Lui-même.

BEAUSÉJOUR.

Où court-il donc avec cette vitesse extrême?

PAUL.

(*A part.*) (*Haut.*)
Ma foi, je n'en sais rien... une commission...

BEAUSÉJOUR.

Pour le souper peut-être? ah! cher amphitryon,
Point de cérémonie avec un camarade.
Eh bien, de mon Crispin la petite incartade
Doit recevoir bientôt son juste châtiment,
Et l'on va dans Paris chercher le garnement.

PAUL, *avec distraction.*

Oui-dà?

BEAUSÉJOUR.

Dans quelque endroit qu'on le trouve, on l'arrête.
On a, sans balancer, fait droit à ma requête.
Ton nom, dont ton ami se pare avec orgueil,
M'a valu sur-le-champ un gracieux accueil,
Et je n'espérais pas si prompte réussite.
Mais je t'en remercie et je m'en félicite.
A propos, mon ami, j'ai des lettres pour toi:
J'allais les oublier.

PAUL.

Des lettres?

BEAUSÉJOUR.

Oui, ma foi.
Un monsieur fort honnête, à l'auberge où je loge,
M'entend dire ton nom, vient à moi, m'interroge:
Nous causons, et j'apprends par un long entretien
Que dans Lille son fils était l'ami du tien;
Que ce fils s'est enfui, parce qu'en une affaire
Il a sur le carreau laissé son adversaire.

Le père a vers Paris couru sans s'arrêter :
En faveur de son fils il vient solliciter;
Mais il a chez ce fils, dit-il, après sa fuite,
Trouvé plus d'une lettre à ton adresse écrite,
Et de les apporter il s'est fait un devoir.
Comme de quelques jours il ne pourrait te voir,
Il m'a de ces papiers rendu dépositaire,
Et je te les remets.

PAUL.

Quel est donc ce mystère?
Plusieurs lettres de Lille, à moi... je cherche en vain....

BEAUSÉJOUR.

Tiens, les suscriptions sont de la même main.

PAUL, *ouvrant une lettre.*

Parbleu, c'est de mon fils; ma surprise redouble :
Juin!... nous sommes en mai : comment donc?

BEAUSÉJOUR.

Tu vois trouble.

PAUL.

Regarde.

BEAUSÉJOUR.

Juin... c'est vrai.

PAUL.

Je n'y comprends plus rien.
(*Lisant.*)
« Je suis toujours à Lille où je me porte bien. »

BEAUSÉJOUR.

C'est rassurant.

PAUL, *ouvrant une lettre.*

Cette autre... elle est de juillet : « Lille.
« Mon cher père, je suis toujours dans cette ville.
« Jamais je ne me suis, je crois, si bien porté. »

BEAUSÉJOUR.

De sa santé future il paraît enchanté.

PAUL.

As-tu jamais rien vu, dis-moi, de plus étrange?
« Septembre... votre fils se porte comme un ange.

BEAUSÉJOUR.

Tu vois.

PAUL, *lisant.*

« Je hante ici les meilleures maisons... »

(*Ouvrant une autre lettre.*)
« Décembre. »

BEAUSÉJOUR.

Il en avait pour toutes les saisons.

PAUL.

Quelque tour est caché là-dessous, je présume.

BEAUSÉJOUR.

Mon ami, si sa langue était comme sa plume,
Quel bavard ce serait! mais malheureusement
Le Ciel mit à cela certain empêchement;
Au métier d'écrivain il est assez habile :
Mais chez lui la parole est beaucoup moins facile.
Ce défaut date-t-il de loin? étant enfant,
Est-ce qu'il bégayait?

PAUL.

Pas plus que maintenant.
Sa parole a toujours été nette et fort bonne.

BEAUSÉJOUR.

Tu dis?... c'est différent; je me trompais : pardonne.
(*A part.*)
A quoi bon un débat qui serait éternel?
Respectons le bandeau de l'amour paternel.
(*Haut.*)
Je craignais de ne pas te trouver à cette heure.

PAUL.

Pourquoi?

BEAUSÉJOUR.

Je me rends gaîment vers ta demeure;
Le vieux Guérin à moi s'offre sur mon chemin :
Il allait s'habiller pour jouer *Jacquemin*.

PAUL.

Jacquemin dans *le Deuil?*

BEAUSÉJOUR.

De l'ami Hauteroche.

PAUL.

Guérin a voulu rire, ou sa mémoire cloche :
On ne doit point du tout jouer *le Deuil*.

BEAUSÉJOUR.

Permets :
Sa mémoire est fidèle et ne cloche jamais.
L'âge sur son cerveau n'a point jeté sa glace :
Je suis loin de l'aimer, il usurpa ma place.

Mais en fait de mémoire il est plus fort que moi;
Il me rendrait encor des points ainsi qu'à toi.
Enfin, pour je ne sais quelle subite cause
(Car pressé, c'est en gros qu'il m'a conté la chose),
Ce soir à votre hôtel un ouvrage annoncé
Par *le Deuil*, j'en suis sûr, doit être remplacé;
Et comme de Crispin c'est toi qui fais le rôle
Où tu verses des pleurs d'une façon si drôle,
Ta présence au théâtre eût retardé l'instant
Du bienheureux souper qui tous deux nous attend.
Mais te voici; quelqu'un là-bas a pris ta place:
Alors soupons.

PAUL.

Qui donc aurait eu cette audace?
On ne peut me doubler sans mon consentement;
Mes droits sont là: je cours m'habiller promptement.
Le théâtre est en face: adieu.

BEAUSÉJOUR.

Quelle folie!

PAUL.

Non, non, je n'entends pas qu'ainsi l'on m'humilie.
Plutôt que de souffrir cet acte flétrissant,
J'entrerai sur la scène avec mon remplaçant,
Et le public verra qui de nous il préfère.

BEAUSÉJOUR.

Calme-toi. (*A part.*) j'ai, parbleu! fait une belle affaire.

PAUL.

(*Appelant.*)
Mariane... Me faire en secret remplacer!
Du théâtre sans doute ils veulent me chasser.
A leurs vexations ils verront si je cède.
Mariane, viens donc.

BEAUSÉJOUR, *à part.*

Quel courroux le possède!

SCÈNE XIV.

MARIANE, PAUL, BEAUSÉJOUR.

PAUL.

(*A Mariane.*)
Enfin!... je sors; bientôt je serai de retour.

Reste et tiens compagnie à l'ami Beauséjour.
(*A Beauséjour.*)
La pièce n'est pas longue ; attends-moi donc, de grâce !
J'ai besoin qu'en jouant ma colère se passe.
Va, dans quelques instants je reviendrai joyeux,
Et pour souper plus tard, nous en souperons mieux.
Adieu.

SCÈNE XV.

MARIANE. BEAUSÉJOUR, *ensuite* RAYMOND.

BEAUSÉJOUR.

Son amour-propre est par trop irritable.
Aller jouer au lieu d'aller se mettre à table !
J'aime fort mon métier : mais pour moi, dans ce cas,
Le théâtre à la table aurait cédé le pas.
(*Apercevant Raymond qui est habillé en Crispin.*)
Qu'est-ce que j'aperçois ? quel plaisant personnage !

MARIANE.

Un Crispin !

BEAUSÉJOUR.

Oui, ma foi ; Crispin d'un certain âge,
A ce que je crois voir.

RAYMOND *.

Tiens, Arnould, me voici :
C'est mon ancien habit de Crispin.

BEAUSÉJOUR.

Qu'est ceci ?

MARIANE.

Monsieur Raymond ! Eh oui ! c'est lui.

RAYMOND, *à part.*

Bonté divine !
Mariane, et cet homme !

BEAUSÉJOUR, *à part.*

Oh ! la drôle de mine !
(*Haut.*)
Est-ce que vous comptez aller ce soir au bal ?
Ce n'est plus maintenant le temps du carnaval.
Pourquoi donc ?...

* Mariane, Raymond, Beauséjour.

RAIMOND.

Je n'ai point de comptes à vous rendre.

BEAUSÉJOUR.

Non, c'est vrai.

RAYMOND.

Mes raisons, faut-il vous les apprendre ?
Arnould veut sur la scène absolument monter.
Des rôles de Crispin je veux le dégoûter,
En offrant à ses yeux cet ignoble costume.

BEAUSÉJOUR.

Mais il le connaissait dès longtemps, je présume.

RAYMOND.

N'importe; mon devoir... impérieusement...
M'ordonnait... je devais... c'est clair...

BEAUSÉJOUR.

Assurément.
Mais lui, se faire acteur ! votre crainte est frivole.
Il ne lui manquerait, hélas! que la parole.

RAIMOND.

Plaît-il ?

BEAUSÉJOUR.

C'est bien assez que ce brave guerrier
Ait avec tout son poste été fait prisonnier.

RAYMOND.

Arnould ?

BEAUSÉJOUR.

Faute de langue et non pas de vaillance ;
Lorsque les ennemis, manquant de complaisance,
L'entourèrent avant que ce chef malheureux
Eût le temps d'ordonner que l'on tirât sur eux.

RAIMOND.

Quel galimatias venez-vous donc me faire ?
De qui parlez-vous là ?

BEAUSÉJOUR.

D'Arnould, le militaire
Avec qui j'ai causé tantôt.

RAIMOND.

Eh bien !

BEAUSÉJOUR.

Eh bien,
En disant qu'il est bègue, on ne vous apprend rien.

RAYMOND.

Votre tête, Monsieur, est-elle bien sensée?
Arnould?...

BEAUSÉJOUR.

Quand une phrase est par lui commencée.
Vous avez tout le temps d'aller chez le voisin,
Et puis de revenir en entendre la fin.

RAYMOND.

Vous osez soutenir? Arnould bègue?

MARIANE, *à part:*

Je tremble.

BEAUSÉJOUR.

Mais je ne suis ni sourd ni timbré, ce me semble.
Lorsque je lui parlais, sa cousine était là :
On peut lui demander...

RAYMOND.

Volontiers; la voilà.
Elle va sur ce point à l'instant vous confondre.

BEAUSÉJOUR. *

Qu'elle parle : j'attends.

MARIANE, *à part.*

Je ne sais que répondre.

RAYMOND.

Ton cousin est-il bègue?... hein?

MARIANE.

Non certainement.

BEAUSÉJOUR.

Il n'a point bégayé devant moi?

MARIANE.

Si vraiment.

(*A part.*)
Je ne veux point mentir encore.

RAYMOND.

Quel langage!
Je ne comprends pas...

BEAUSÉJOUR.

Moi, je comprends trop, je gage.

* Beauséjour, Mariane, Raymond.

(*A part.*)
Il m'a joué, le traître, avec son bégaîment.

RAYMOND.

Lui-même tout à l'heure ici très-nettement
Me disait un morceau du Baron de la Crasse.

BEAUSÉJOUR.

Du Baron?... justement; oui, je suis sur la trace :
Il remplissait très-bien ce rôle... Ah! le malin!

RAYMOND.

Me parlez-vous d'Arnould ou de votre Crispin?

BEAUSÉJOUR.

Des deux qui n'en font qu'un...

RAYMOND.

Vous me la donnez bonne.
Tous les deux ne seraient?...

BEAUSÉJOUR.

Que la même personne
Dont nous sommes la dupe, et qui probablement
Au Théâtre-Français débute en ce moment.

RAYMOND.

Il se pourrait?

BEAUSÉJOUR.

Mais moi qui ne perds pas la tête,
Mon cher monsieur Raymond, je vais troubler la fête.
(*Il va pour sortir.*)

MARIANE, *l'arrêtant.*

De grâce...

RAYMOND, *à Mariane.*

Il est donc vrai?

MARIANE.

Monsieur, pardonnez-lui.

RAYMOND.

Eh quoi! j'ai de ce fourbe été dupe aujourd'hui?

BEAUSÉJOUR.

C'est agir en Crispin : le trait est exemplaire.

RAYMOND.

Mais puisqu'il sert le Roi, comment se peut-il faire?...

BEAUSÉJOUR.

De le faire arrêter où je le trouverai
J'ai l'ordre dans ma poche, et je m'en servirai.

RAYMOND.

Vous, arrêter Arnould ?

BEAUSÉJOUR.

Que le diable m'emporte
Si je ne le fais pas !

RAYMOND.

Vite ferme la porte,
Mariane, va donc... Mais qu'est-ce que je vois ?
Deux Crispins ?

BEAUSÉJOUR.

Avec vous, cela nous en fait trois.

SCÈNE XVI et dernière.

BEAUSÉJOUR, MARIANE, ARNOULD, PAUL, RAYMOND.

PAUL.

Oui, d'un acteur nouveau la famille s'augmente :
C'est un Crispin de plus qu'ici je vous présente,
Et de ce joyeux Cid je suis fier, j'en conviens :
Son premier coup d'épée égale tous les miens.
(*A Beauséjour.*)
En te quittant, plus vif cent fois que de coutume,
Je monte dans ma loge et je prends mon costume.
Je n'eus, pour m'en vêtir, besoin que d'un moment.
Sur le théâtre alors je descends promptement,
Tout plein d'une colère à peine retenue,
Et j'entends une voix qui m'était bien connue.
C'était celle d'Arnould : on finissait *le Deuil.*
Dieu ! quel étonnement, et bientôt quel orgueil !
Sa figure, son jeu, tout était à merveille,
Et ses inflexions enchantaient mon oreille.
C'était d'un naturel et d'un comique... enfin,
N'y pouvant plus tenir, sans attendre la fin,
Pour embrasser mon fils d'un seul bond je m'élance.
Il se fait dans la salle un moment de silence ;
Puis on me reconnaît, et le public alors
Rit, et fait éclater les plus bruyants transports.
C'est, j'en dois convenir, ma plus belle soirée :
Aussi l'âme de joie et d'orgueil enivrée
J'ai cru devoir, après ce triomphe flatteur,
Offrir à vos regards l'heureux triomphateur

Dans le même costume où, radieux de gloire,
Il vient de remporter sa première victoire.

RAYMOND.

Ce drôle nous avait trompés indignement.
Moi, pardonner les torts d'un pareil garnement!
Non, non, il ne doit pas s'attendre à ma clémence.

ARNOULD, *passant près de Raymond.*

Est-ce votre leçon, grand-père, qui commence?
Le manteau, c'est ainsi qu'il doit être porté?
Et le chapeau? voyez.

RAYMOND.

Un peu plus de côté;
Les deux mains sur l'épée et la ceinture haute...
Qu'est-ce que je fais donc? mais aussi c'est ma faute.
Avec un tel habit puis-je le sermonner?
Non, Crispin comme lui, je dois lui pardonner.
(*Il embrasse Arnould.*)

MARIANE.

Cher Arnould!

PAUL, *à Arnould en montrant Mariane.*

Ce portrait... maintenant tout s'explique.

BEAUSÉJOUR *.

Désolé de troubler ce bonheur domestique.
Mais je tiens mon Crispin et l'emmène avec moi.

PAUL.

Tu ne le peux : il est comédien du Roi.
Pars tout seul, cher ami : mais la campagne faite,
Reviens ici; Guérin va prendre sa retraite :
Toi seul avec succès pourras le remplacer,
Et cela vaut un peu la peine d'y penser.

BEAUSÉJOUR.

Si j'étais sûr...:

PAUL.

Mon fils qui connaît ton mérite
T'appuîra comme moi.

ARNOULD.

De votre réussite
D'avance je réponds.

BEAUSÉJOUR.

Nous en reparlerons.

* Mariane, Paul, Beauséjour, Arnould, Raymond.

MARIANE *.

Et mon pardon, à moi, mon tuteur?

PAUL.

Nous verrons.
Pour l'avoir secondé je dois, dans ma colère,
T'infliger, Mariane, un châtiment sévère,
Et pour cela je veux, pas encore aujourd'hui,
Mais dans cinq ou six mois, te marier à lui.

ARNOULD, *à Mariane.*

Croiras-tu désormais, cousine, à mes présages?

RAYMOND, *bas à Arnould.*

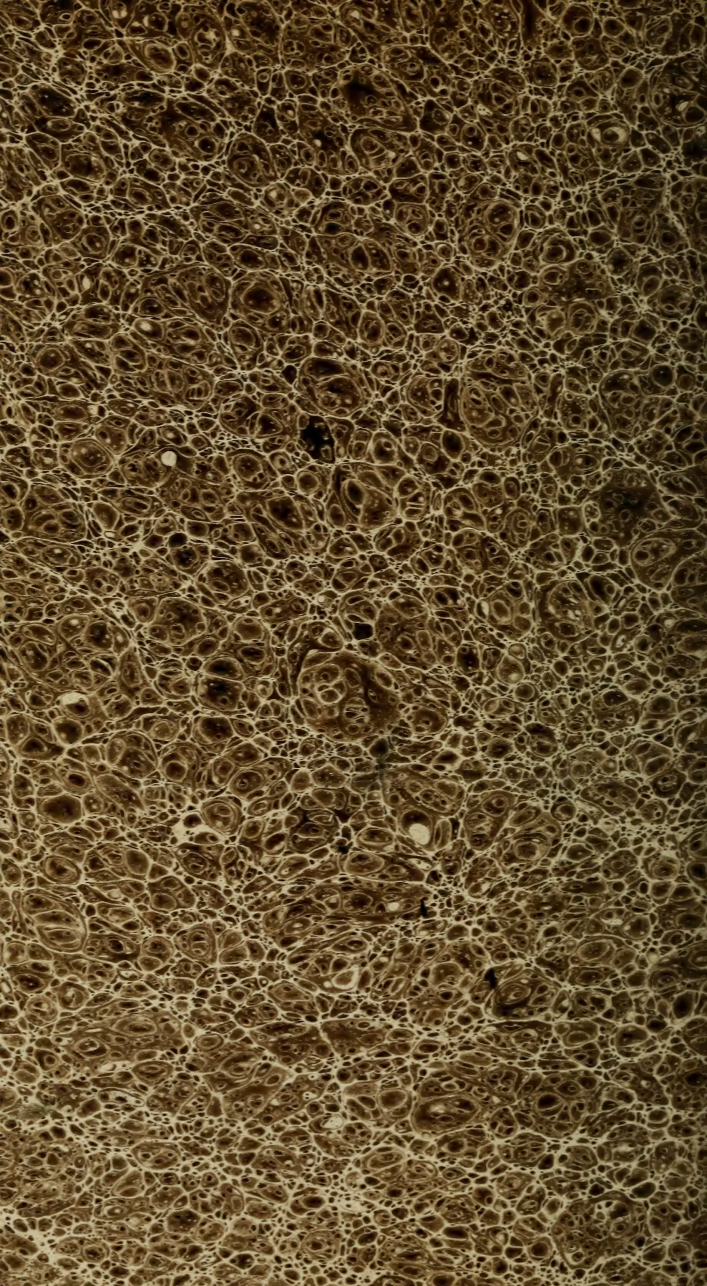
Arnould, souviens-toi bien de jouer mes ouvrages.

* Mariane, Paul, Arnould, Raymond, Beauséjour.

Si la lecture est quelquefois funeste aux ouvrages de théâtre, c'est surtou- à ceux qui ont été représentés d'une façon supérieure. Il peut donc être malt heureux pour l'amour-propre d'un écrivain dramatique d'avoir trouvé d'excellents interprètes, et cela m'est arrivé. On comprend que je ne dois ni ne veux parler de moi : je ne m'étais d'ailleurs réservé qu'une faible part dans l'exécution, et les craintes de l'auteur ont nui sans doute au comédien. Mais ceux qui m'entouraient ont fait dignement leur devoir ; ils ont joué leur rôle non-seulement en gens de talent, mais en bons camarades, en amis chauds et dévoués. Je les en remercie de cœur ; je suis aussi heureux de leur succès que du mien. Quelle que soit la grandeur des pertes récemment essuyées par la Comédie Française, le public a pu voir que sur cette noble scène il reste encore autre chose que des souvenirs.

FIN.

Poissy. — Typographie ARBIEU.




George von Lengerke Meyer
No

